L'IDÉE NATIONALE AUTRICHIENNE ET LES GUERRES DE NAPOLÉON

L'APOSTOLAT DU BARON DE HORMAYR ET LE SALON DE CAROLINE PICHLER

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

ANDRÉ ROBERT
Professeur à l'Institut français de Vienne

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

L'IDÉE NATIONALE AUTRICHIENNE ET LES GUERRES DE NAPOLÉON

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547117_0019

L'IDÉE NATIONALE AUTRICHIENNE ET LES GUERRES DE NAPOLÉON

L'APOSTOLAT DU BARON DE HORMAYR ET LE SALON DE CAROLINE PICHLER

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

ANDRÉ ROBERT
Professeur à l'Institut français de Vienne

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1933

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MES PARENTS

A MES MAITRES

AVANT-PROPOS

Qu'il me soit permis d'exprimer ici avant tout ma reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à ce travail et faciliter mes recherches. Il me plaît d'unir dans un même hommage de gratitude mes maîtres de la Sorbonne, MM. Andler, Eisenmann, Lichtenberger et Rouge, qui ont dès l'origine guidé mes investigations, et ceux de l'Université de Vienne, MM. Bibl et Srbik, Ettmayer et Winkler, Arnold et Castle, qui, historiens, romanistes ou germanistes, ont bien voulu, au cours de conversations, me faire profiter de leur « expérience autrichienne », me donner leurs avis ou leurs conseils.

L'accueil le plus empressé m'a été réservé par la Direction et les autorités de la Bibliothèque de l'Université de Vienne, ainsi que par celles de la Bibliothèque Nationale et des Archives de l'État autrichien : j'ai toujours trouvé auprès d'elles le maximum de facilités pour consulter les innombrables volumes ou recueils d'archives qui m'ont fourni ma documentation. Et je tenais à leur en exprimer ma sincère reconnaissance, bien que cette parfaite courtoisie puisse paraître toute naturelle dans une ville où, en dépit de tant de malheurs, la plus large et la plus souriante hospitalité demeure de tradition.

PRÉFACE

Clarae notiones, boni amici.

Le sujet même de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui peut paraître paradoxal et il était certainement hérissé de difficultés : nous voudrions simplement expliquer dans quelles circonstances nous avons été amené à fixer sur lui notre choix.

Notre intention première, — que nous n'avons pas abandonnée d'ailleurs, — était d'étudier l'opinion publique en Autriche pendant le « règne » de Metternich. La lecture du magistral ouvrage de Srbik (1925) nous avait rempli d'une admiration toute nouvelle pour la personne et la politique du grand chancelier[1]) ; mais le divorce entre le plus clairvoyant des hommes d'État autrichiens d'une part et toute l' « Intelligence » autrichienne d'autre part, entre Metternich et Grillparzer, n'en apparaissait que plus surprenant : c'est à l'étude de ce grand conflit que nous voulions d'abord nous consacrer.

Nous nous sommes bien vite rendu compte que cette étude supposait une importante introduction. A l'aurore du siècle, un personnage curieux et encore mal connu, le baron de Hormayr, avait rêvé de conclure en Autriche une grande alliance entre hommes de lettres et hommes d'État, de les réconcilier définitivement sous le signe du patriotisme autrichien. Tentative insensée peut-être, mais singulièrement attachante ! Cependant que les troupes de Napoléon heurtaient de leurs bottes le pavé de toutes les villes d'Autriche, Hormayr, gentilhomme à l'énergie prodigieuse et aux talents étonnamment variés, célébrait inlas-

1. « Metternich. Der Staatsmann und der Mensch. » (2 vol., Munich, 1925).

sablement la mission historique des Habsbourg et prêchait l'union étroite et indissoluble de tous les peuples de l'Empire. Et il semblait que sa parole dût avoir assez de persuasion pour transformer en réalité le mirage d'une idée nationale autrichienne. Or, contre ce champion enthousiaste et entraînant de l'Autriche éternelle, nous voyons se dresser... Metternich ! La chute de Hormayr sera, avant celle de Napoléon, le premier triomphe du nouveau maître des destinées de l'Empire. Et c'est de cette chute que date le grand divorce que nous évoquions plus haut : dès lors littérature et politique se combattront avec acharnement en Autriche, dès lors aussi tous les peuples dont Hormayr avait voulu réaliser la fusion, supporteront avec une impatience croissante la domination des Habsbourg, et de ce double antagonisme sortira la grande catastrophe de 1848, prodrome de celle de 1918.

Telles sont les considérations qui nous ont imposé un sujet dont nous ne pressentions que trop les graves difficultés.

***

Nous nous sommes heurté d'abord aux plus déconcertantes incertitudes dans le domaine de la terminologie.

L'expression même d' « idée nationale autrichienne », chère à notre héros, a-t-elle un sens ? On peut en douter. Nous entendrons Hormayr prêcher à tous les sujets des Habsbourg l'union au sein de la « nation » autrichienne cependant que s'amorçaient déjà tous les conflits qui, au cours du XIXe siècle, devaient dresser les nations de l'Empire les unes contre les autres ou contre la dynastie.

Le plus sagace, le plus lucide des hommes d'État autrichiens contemporains, Mgr Seipel, déplorait dès 1916, dans son savant ouvrage « Nation und Staat »[2]), qu'historiens et sociologues ne se fussent pas encore mis d'accord sur le

2. I. Seipel, « Nation und Staat », Vienne, 1916. — Avec une abondante bibliographie.

sens précis de termes aussi substantiels que *race*, *peuple*, *nation*, *État*, etc. Mais le sauveur de la nouvelle Autriche est descendu dans la tombe sans que son vœu eût été exaucé. Et longtemps encore sans doute ces incertitudes de terminologie seront une source de querelles factices entre penseurs, peut-être même d'incidents diplomatiques entre gouvernements ![3]).

Du moins faut-il que nous, au seuil de cette étude, nous prenions parti. Les nécessités de l'analyse nous ont amené à employer des formules peu claires dont il est indispensable de préciser le sens. Non que nous nous croyions tenu de donner une définition rigoureuse de notions aussi vagues, par nature, qu'une « idée » ou qu'un « esprit » : il ne faudrait pas qu'un souci excessif de logique nous amenât à méconnaître l'irréductible complexité des faits.

Nous ne parlons d' « idée *nationale* autrichienne » que quand notre sujet même nous y oblige, et d'abord dans le titre. Car la formule résume à merveille le programme (bien aventureux !) du baron de Hormayr. C'est lui qui a statué une *idée nationale autrichienne*, lui encore qui s'est cru envoyé par le Ciel pour faire de cette « idée » une vivante réalité. Ce que nous disons dans notre conclusion de Hormayr et de son programme vaut donc en même temps de la formule qui résumait ses ambitions. Mais nous nous sommes abstenu de l'employer partout où nous parlons en notre nom personnel.

Nous avons au contraire évoqué volontiers une « idée autrichienne » et un « esprit autrichien ». Et nous tenons à préciser ici ce que nous entendons par ces mots.

3. On l'a bien vu quand le chancelier Schober, parlant de l'Autriche et de l'Allemagne, forgea sa fameuse formule : « Une nation, deux États. » Il croyait apaiser toutes les méfiances : or ce fut un concert d'exclamations indignées. Un Français surtout ne saurait guère comprendre en quoi la nation peut se distinguer absolument de l'État. — A remarquer que l'ancienne Bibliothèque de la Cour, à Vienne, s'appelle désormais « Bibliothèque Nationale ». Ce qui donnerait à penser que les milieux officiels croient à une nation autrichienne ! (Nous devons cette remarque à M. le Professeur Winkler).

L'*idée autrichienne*, c'est, pour nous, l'idée de la collaboration nécessaire de tous les peuples, de toutes les *nations*, que le hasard des migrations et des guerres a fixés au cœur de l'Europe, sur les deux rives du Danube ; c'est l'idée que tous ces peuples, infiniment divers par leurs origines, par leur culture et par leur langue, sont pourtant conviés par la nature à s'entendre étroitement sur le terrain politique et économique, dans leur propre intérêt, mais aussi dans l'intérêt de l'Europe et de notre civilisation. C'est donc une idée d'expérience, et non l'espèce de réalité mystique, l'entité éternelle qu'imaginent de trop zélés partisans.

Notre « idée autrichienne » n'est nullement identique à l'*idée de l'Empire des Habsbourg ;* nous évitons même d'employer la formule, si goûtée avant la guerre, d' « idée de l'*État* autrichien ». Car, sans mêler à cette étude historique des considérations d'actualité, il est permis de penser que les pays danubiens peuvent collaborer tout en conservant leurs prérogatives d'États souverains.

L'*esprit autrichien* est, à nos yeux, un esprit *allemand*, mais assoupli par son contact permanent avec tant d'autres esprits différents, au sein d'un empire hétérogène et largement ouvert par nature à mille influences variées. Ce n'est donc pas à l'ancienne Autriche en général que nous pensons ici, mais bien aux possessions *allemandes* des Habsbourg. Tandis que les autres pays de l'Empire cultivaient jalousement leurs traditions propres, — que nous laissons à d'autres le soin d'étudier, — nous voyons se développer au sein des pays proprement autrichiens un esprit original où se reflète la nature si riche et si diverse de ce grand corps tout entier[4]).

4. Nous tenons à signaler expressément que, germaniste, c'est un mouvement d'idées dans les provinces allemandes de l'Autriche que nous voulons étudier ici. Ce fut d'ailleurs la grande illusion de Hormayr, nous le verrons, de croire qu'il parlait pour toute l'Autriche alors que seuls les Autrichiens de langue allemande pouvaient entendre son appel.

Tout le monde connaît d'ailleurs l'originalité de cet esprit autrichien et est sensible à sa séduction. Mais c'est une erreur trop fréquente que de considérer cet esprit comme chose exclusivement *littéraire* ou *artistique*. Il ne suffit pas de rendre hommage aux qualités exquises des tragédies de Grillparzer ou des menuets de Mozart. L'esprit autrichien dont nous parlons est *aussi* d'ordre *politique :* il est fait de dévouement à l'idée autrichienne, de foi en la mission historique de l'Autriche.

Que cet esprit qui embrassait dans un même *idéal* tous les pays danubiens, n'ait existé *en fait* que dans les provinces *allemandes* de l'Empire, c'est ce qui lui confère un caractère dramatique certain, ce qui explique le pessimisme qui lui est inhérent.

Cet esprit de dévouement et de foi, qui ne se distingue guère au fond d'un authentique *patriotisme*, reposait pour une bonne part sur un paradoxe. Il n'en était pas moins réel et cet attachement profond des Autrichiens (au sens étroit) à l'Autriche (au sens large) a éclaté dans mille témoignages, au lendemain de la dislocation de l'Empire en 1918.

***

Cette incertitude de la terminologie n'est pas le seul obstacle que nous ayons trouvé sur notre route. D'autres difficultés inhérentes au sujet sont venues compliquer notre tâche. Si nous croyons devoir les signaler ici, c'est surtout parce qu'elles touchent à d'importants problèmes de méthode.

On observera d'une part que notre sujet est double en apparence, puisque nous retraçons l'histoire d'*une idée* en même temps que nous faisons le portrait de *l'homme* qui en fut le champion. Cette dualité recélait bien des périls pour la composition de l'ouvrage, mais il nous a paru aussi que c'était précisément elle qui conférait son intérêt à notre sujet. D'ailleurs n'eût-il pas été beaucoup plus dangereux encore de vouloir étudier l'idée autrichienne dans

l'abstrait, sans l'incarner dans la pensée et la propagande d'un homme : pareille étude aurait difficilement échappé à l'arbitraire et au parti pris. Il faut bien avouer en outre que les personnages principaux du drame que nous racontons sont loin d'avoir le format qui justifierait, pour chacun d'eux, une monographie. Et c'est sans doute pour cette raison qu'on les avait laissés dans l'ombre jusqu'ici. Il nous a semblé pourtant qu'il était bon et juste de les en sortir, à condition de les étudier dans le cadre d'une idée qui les dépassât. La figure assez pâle de Hormayr prend tout de même un relief peu commun quand on songe que, comme prophète de cette idée, il a pendant quelques années donné le ton en Autriche — et c'était l'époque des invasions françaises, puis des débuts de Metternich, — et qu'il a, toujours à ce titre, exercé une influence décisive sur Grillparzer. C'est l'idée autrichienne qui l'a haussé au-dessus de lui-même et, réciproquement, c'est par lui que cette idée a connu son plus vif éclat, dans les vingt ou trente premières années du XIXe siècle. Nous n'avons pas cru devoir séparer ce que l'histoire a si bien uni.

Il est d'autre part certain que notre étude hésite entre *l'histoire* et *la littérature*. Personne ne prétendra sans doute que ce soit un mal en soi. Pourquoi ne pas mener une fois côte à côte, au cours d'un même ouvrage, deux ordres de considérations qui vont si souvent ensemble dans la réalité ? En fait nous nous sommes laissé guider par notre sujet sans nous arrêter à des barrières factices. A propos de l'ancienne Autriche plus qu'ailleurs, une distinction trop absolue entre l'histoire et la littérature aboutit à des conclusions contradictoires et également entachées d'erreur : tandis que les historiens s'efforcent en vain de découvrir le moindre sentiment spécifiquement « autrichien » dans cet empire, les littérateurs ont beau jeu à s'écrier : eh quoi ! n'est-ce pas assez que d'avoir donné au monde un Grillparzer et un Mozart et que faut-il de plus pour révéler une authentique « âme autrichienne » ? Il nous semble qu'une méthode intermédiaire doit permettre d'adoucir ces

contrastes. Sous les apparences d'un certain flottement, elle mène plus près sans doute de l'essence de cet esprit autrichien, si complexe et si nuancé. — A cette raison de principe et de méthode s'ajoutait pour nous le fait que ce fut précisément le point essentiel du programme de notre héros que d'associer étroitement l'histoire et la littérature, de fonder sur leur union le nouvel essor du sentiment national autrichien. Cette entreprise eut, il est vrai, pour Hormayr le résultat imprévu qu'historiens et littérateurs se sont jusqu'ici également désintéressés de sa vie et de son œuvre. Nous espérons ne pas être victime à notre tour d'une réprobation analogue : notre ouvrage ne satisfera peut-être pleinement ni les purs historiens, ni les purs littérateurs. Mais il nous suffirait qu'il pût leur être également utile en signalant certaines connexions entre deux ordres de recherches peut-être trop systématiquement séparés.

***

Notre livre s'adresse avant tout à nos compatriotes. Traitant de l'Autriche, il intéressera pourtant peut-être aussi certains Autrichiens.

Nous savons par expérience combien il est difficile de se faire comprendre simultanément de deux publics si différents. Nous voudrions donc demander — et c'est le seul point où nous réclamions l'indulgence — que l'on ne cherchât pas à la légère dans notre étude des « intentions » d'ordre politique.

Nous n'avons pas voulu faire œuvre de polémiste. Tout au plus avons-nous cru bon de noter que plusieurs de nos devanciers, étudiant la monarchie des Habsbourg, s'étaient montrés sévères. Attitude fort compréhensible d'ailleurs : tant que l'ancien état de choses subsistait, il fallait en dénoncer les erreurs et stigmatiser les injustices qu'il tendait à perpétuer. Mais on peut aujourd'hui, sans risquer d'être mal compris, dire quel rôle souvent bienfaisant a joué la vieille Autriche au service de notre civilisation

et rendre hommage à la grandeur de sa mission historique. On peut, tout en signalant les fautes qui devaient mener à la catastrophe, reconnaître ce qu'il y avait de sain et de fécond dans l'idéal de cet empire aujourd'hui écroulé.

Nous espérons donc qu'on ne cherchera pas entre les lignes de notre œuvre des sous-entendus qui n'ont pas été dans notre pensée.

***

Décidant de notre méthode, la nature du sujet commandait aussi les grandes divisions de l'ouvrage. Il fallait essayer de faire comprendre ce que nous entendons par l'idée autrichienne ; montrer comment certaines théories de Hormayr étaient en germe dans la réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle ; évoquer les invasions françaises en Autriche et l'occupation de Vienne qui furent les causes déterminantes du mouvement d'enthousiasme patriotique et de son rapide succès ; étudier les origines, la formation et les œuvres du chef de cette propagande ; pénétrer à sa suite dans le salon viennois où il trônait au milieu du cercle de ses admirateurs ; mentionner toutes les œuvres écrites sous son influence, c'est-à-dire toute la littérature autrichienne de son temps ; voir enfin comment, hors d'Autriche même, les écrivains de langue allemande renforçaient l'action de Hormayr par une admiration nouvelle et agissante pour les Habsbourg. C'est là le sommet de la courbe ascendante de notre étude. Il fallait ensuite voir par l'effet de quelles considérations et de quels événements l'Empereur fut amené à sévir durement contre l'homme qui s'était fait le panégyriste éloquent de sa dynastie ; comment, au lendemain de cette disgrâce, le prince des lettres autrichiennes, Grillparzer, condamna à son tour sans pitié l'homme qui avait eu le plus d'influence sur sa formation et sur l'orientation de ses idées. Enfin il restait à voir comment Hormayr essaya de tirer vengeance de cette immense humiliation. Ce sont là très exactement les différents chapitres de notre ouvrage.

*
* *

On comprendra sans peine que, notre sujet touchant à tant de domaines variés et à tant de personnages illustres, nous ayons dû renoncer à établir une bibliographie complète et systématique. Nous n'aurions pu que dresser la liste des ouvrages auxquels nous renvoyons au bas des pages. Il nous a paru que l'abondance et la précision de nos références rendaient ce travail superflu.

Vienne, janvier 1933.

N. B. — Nous n'avons pu tenir compte dans cette étude, commencée en 1926, de l'ouvrage récemment publié par Langsom : *The Napoleonic wars and German nationalism in Austria* (cf. *Revue historique*, t. CLXVI, 1931, p. 155). La lecture de ce volume ne nous aurait d'ailleurs pas amené à modifier nos conclusions. La thèse — trop absolue — de l'auteur, qui fait remonter à l'époque de Napoléon les origines du mouvement pangermaniste en Autriche, ne nous paraît compatible avec les faits que dans la mesure où, précisément, l'échec de Hormayr a préparé l'exacerbation de tous les nationalismes dans l'empire des Habsbourg.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉLABORATION D'UN IDÉAL AUTRICHIEN

Un député demandait un jour au ministre-président d'Autriche quelles mesures il comptait prendre pour encourager l'idée autrichienne. Le ministre répliqua qu'il n'était pas en son pouvoir d'encourager une idée qui n'avait jamais existé. — Voilà, certes, une repartie qui donne à réfléchir.

I. — En quel sens on peut parler d'une « idée autrichienne »

Il semble moins actuel que jamais d'évoquer l'idée autrichienne, d'en vouloir étudier la formation et préciser la portée. Tant que l'Autriche vivait, on avait beau jeu à opposer aux considérations des historiens le démenti péremptoire de la réalité, à proclamer que l'existence même de l'empire des Habsbourg était sa meilleure justification. Un historien autrichien qui, pendant la grande guerre, consacrait une brochure à l'étude des fondements de la double monarchie, aboutissait à ces superbes conclusions : « On a pris l'habitude d'assigner à l'Autriche des devoirs particuliers, des missions toutes spéciales de culture et de protection dans l'intérêt de l'Europe, comme s'il fallait une excuse à son existence. Je crois que c'est lui rendre un mauvais service... La monarchie des Habsbourg existe parce qu'elle est sortie nécessairement d'une évolution ;

et si elle subsiste, c'est qu'elle doit subsister... Parmi les Etats aussi, ce sont toujours les vivants qui ont raison[1]). » Ces lignes furent imprimées en 1915 et le plus mauvais service sans doute qu'on pourrait rendre à l'Autriche aujourd'hui serait de prendre trop au sérieux ces présomptueuses déclarations.

La vieille Autriche est bien morte et, autour de son cadavre, tous ceux qui n'avaient jamais eu foi en elle se sont mis à triompher bruyamment. Un professeur viennois, qui s'est fait une spécialité de la décadence autrichienne, n'a pas eu de peine à démontrer que cette catastrophe était inévitable et se préparait de longue date ; il ne craint pas d'affirmer que les premiers symptômes de l'agonie austro-hongroise furent contemporains de la naissance même de la monarchie et remontent à l'année 1526 que l'on considère généralement comme le véritable point de départ de l'Autriche moderne : « De tous temps, écrit-il, cet édifice majestueux et fier reposa sur des bases très fragiles ; la moindre secousse pouvait faire perdre l'équilibre à cet assemblage artificiel... [2]). » Et l'auteur nous rappelle cette sombre prophétie du baron Andrian-Werburg qui, dès 1840, essayait de percer le mystère des destinées de sa patrie : « L'Autriche est un nom purement imaginaire qui ne s'applique à aucun peuple, à aucun pays, à aucune nation véritables, une appellation conventionnelle pour un ensemble complexe de nationalités essentiellement distinctes les unes des autres[3]). » Et la thèse de notre pessimiste après la lettre, c'est que l'empire d'Autriche ne put se soutenir si longtemps que par une

1. A. Winkler, « Studien über Gesamtstaatsidee, Pragmatische Sanktion und Nationalitätenfrage », Leipzig et Vienne, 1915, p. 67 et 68.

2. V. Bibl, « Der Zerfall Österreichs », 2 tomes, Vienne 1922-24, (I, « Kaiser Franz und sein Erbe », II, « Von Revolution zu Revolution »). — Voir I, préface et premier chapitre.

3. Andrian-Werburg, « Oesterreich und dessen Zukunft », critique acerbe du système de Metternich et de l'administration autrichienne, publiée sans nom d'auteur à Hambourg en 1843.

série de miracles, qu'il fut toujours moins une vivante réalité qu'une simple expression politique ou diplomatique, qu'enfin les fautes des souverains, en particulier de François Ier et de son chancelier Metternich, précipitèrent une évolution qui devait nécessairement mener à l'effondrement sans retour. Quant à l'idée autrichienne, son existence apparaît tellement invraisemblable qu'il n'en est même pas fait mention dans les deux gros volumes consacrés à la décadence de l'empire des Habsbourg.

Nous rallierons-nous sans réserve à cette opinion du dernier des grands historiens autrichiens ? De tous temps, les Français ont été enclins à juger sévèrement l'empire des Habsbourg. Il est facile de comprendre pourquoi. Longtemps la rivalité des maisons de France et d'Autriche, leur lutte acharnée pour l'hégémonie en Europe, dominèrent les relations des deux pays. Vint ensuite le principe des nationalités, français par son origine et dans son essence, et qui, appliqué à l'empire danubien, ne pouvait rien donner de très édifiant. Dans son *Histoire de l'Autriche-Hongrie* (1879), Louis Léger faisait déjà un tableau pittoresque de cette confusion et de cette absence d'idéal commun qui caractérisaient, assez négativement sans doute, l'empire des Habsbourg : « L'Autriche est une véritable tour de Babel européenne ; il s'y publie des journaux en allemand, en tchèque, en slovaque, en serbo-croate, en slovène, en roumain et en italien. Ces journaux écrits en des langues le plus souvent inintelligibles pour d'autres que pour les indigènes représentent des intérêts parfois fort opposés ; car par suite des traditions historiques ou du principe moderne des nationalités, certaines populations sont amenées à graviter plus ou moins ouvertement vers des centres placés en dehors de l'Empire... Seuls les Tchèques et les Magyars y trouvent l'asile de leur nationalité tout entière et le centre de leur destinée. Pour les autres éléments, c'est dans l'antagonisme même des attractions exercées sur eux, dans une certaine loyauté traditionnelle à la dynastie, qu'il faut chercher les deux grandes

forces morales qui les maintiennent dans l'orbite de la monarchie austro-hongroise. Il y faut ajouter l'esprit de caste qui chez les fonctionnaires et dans l'armée renforce un patriotisme artificiel et au besoin y supplée[4]). » Ici non plus, d'idée autrichienne il n'est guère question. Mais reprochera-t-on à un Français, qui d'ailleurs ne faisait pas un mystère de sa sympathie pour les Slaves durement traités par les Habsbourg, de n'avoir pas su pénétrer jusqu'à l'âme profonde de la vieille Autriche ? S'il y eut incompréhension, tant d'Autrichiens avaient donné l'exemple et l'ouvrage important de Springer, dont se sont inspirés à peu près tous les historiens de la fin du XIXe siècle, se souciait si peu de cette âme[5]) !

C'est que l'acceptation absolue du principe des nationalités ne permettait pas de juger autrement. On ne se demandait même pas s'il était licite de transporter ce dogme dans le passé, et d'écrire l'histoire à sa lumière. Un des premiers, Carl Renner fit remarquer en 1906 à quelles absurdités mène l'application rigide de ce principe inauguré par la Révolution française et les gouvernements bourgeois qu'elle instaura un peu partout en Europe. Jusque-là, le monde n'avait pas connu cette idée moderne des « nations ». L'auteur montrait que ce principe se heurte à des contradictions et à des impossibilités. L'existence de la Confédération suisse, qui ne paraît pas près de vouloir se désagréger, inflige un démenti permanent au dogme des nationalités ; quant à la mise en pratique de l'idéal national dans l'avenir, Renner indiquait fort sagement qu'elle entraînerait fatalement la dissolution, non seulement de la monarchie des Habsbourg, mais encore de tous les Etats secondaires dont elle était formée. Car la Hongrie par exemple, qui affectait de se considérer comme une nation véritable au sein de l'Etat autrichien, était elle aussi un

4. L. Léger, « Histoire de l'Autriche-Hongrie », Paris, 1879, p. 10.

5. A. Springer, « Geschichte Oesterreichs seit dem Wiener Frieden 1809 », en deux volumes, Leipzig, 1865.

assemblage hétérogène de races variées, Slaves, Latins, etc., mêlés aux authentiques Magyars. L'expérience a prouvé que ces considérations étaient justes et nous savons aujourd'hui à quelles injustices et à quelles protestations inévitables mène l'application du dogme des nationalités dans des régions où les peuples sont inextricablement enchevêtrés. Mais cette démonstration n'était pas le but essentiel de notre historien. Il lui importait surtout de signaler combien il est dangereux de se servir de ce principe, qui peut à la rigueur condamner l'Autriche moderne, pour apprécier la formation de l'empire des Habsbourg dans le passé ; et il proclamait que, la perpétuelle intervention d'un miracle ou d'un hasard étant historiquement inadmissible, il faut, pour comprendre l'évolution de la monarchie du Danube au cours des âges, avoir recours soit à une idée qui ait présidé au groupement de tous ces territoires, soit, pour le moins, à une force quelconque qui ait pu jouer ce même rôle[6]) : « Il faut qu'une idée — ou, ce qui revient au même, une puissance de fait agissant pour un but, c'est-à-dire pour une idée, et se confondant avec elle comme le corps avec l'âme, — ait provoqué la formation de la Hongrie et de l'Autriche actuelles, sans quoi elles ne seraient pas là, elles ne seraient pas des Etats. A leur union aussi il faut une raison, dans le domaine des faits et dans celui des idées. » Et l'auteur tourne agréablement en ridicule les formules stéréotypées trop complaisamment employées pour expliquer l'histoire autrichienne : « Que l'œuvre de création politique des Habsbourg puisse reposer sur une idée, on est surpris rien que d'y penser ! Tous les lycéens d'Autriche et plus encore ceux de Hongrie ne jurent-ils pas par le vers fameux : *Bella gerant alii, tu felix Austria nube !* et ne vont-ils pas répétant : *Nous représentons le patrimoine territorial, acquis à force de mariages,*

6. R. Springer, pseudonyme de K. Renner, « Grundlagen und Entwicklungsziele der oesterreichisch-ungarischen Monarchie », Vienne, 1906, p. 6.

d'une famille régnante[7]). Voilà comment, en Autriche et à l'étranger, on conçoit à peu près l'idée directrice de l'empire autrichien ! On oublie que cet adage concerne seulement les noces de l'empereur Maximilien avec Marie de Bourgogne et de Philippe le Beau avec Isabelle de Castille, c'est-à-dire simplement l'acquisition des Pays-Bas et de l'Espagne. Mais on ne peut vraiment pas appliquer le « bella gerant alii » à la Hongrie ni à la Bohême. Il a fallu soutenir de longues guerres pour conserver la Bohême ; quant à la Hongrie, elle n'a été soumise qu'après de multiples expéditions contre les Turcs et de nombreux soulèvements. Les possessions acquises par mariage, l'Espagne et les Pays-Bas, sont depuis longtemps perdues ; tandis que les provinces alpestres, la Bohême et la Hongrie forment depuis 1526, soit depuis 400 ans, un tout sous une autorité commune et, voilà 100 ans (1804), ce bloc a été érigé en Empire d'Autriche. Un édifice politique vieux de tant de siècles doit avoir certainement une raison d'être historique plus sérieuse que les alliances de fils de prince et les hasards de l'héritage. Cette raison d'être peut changer, l'idée fondamentale de l'empire peut se transformer, il est possible qu'elle finisse par s'évanouir comme tout dans l'histoire — mais il faut qu'elle ait existé ! » Cette opinion a d'autant plus de portée qu'elle vient, non de ce milieu conservateur où on n'a jamais mis en doute la réalité et la légitimité de l'idée autrichienne, mais d'un « homme de gauche », d'un socialiste, qui n'avait aucun intérêt à défendre l'œuvre des Habsbourg, à soutenir le trône et l'autel. De telles considérations, dont le bien-fondé apparaît évident, nous autorisent à admettre, avant même d'aller au cœur de notre sujet, qu'il n'est pas absurde *a priori* de parler d'une idée autrichienne, de rechercher comment elle s'est formée et comment, au cours des siècles,

7. « Wir sind der zusammengeheiratete Länderbesitz einer Herrscherfamilie », *op. cit.*, p. 7 et 8.

elle a évolué. L'appel au miracle est, en histoire, une bien plus dérisoire explication !

Nous ne croyons d'ailleurs pas que personne s'obstine à nier l'existence d'une telle idée. Nous ne nous préoccupons pas pour le moment de savoir si cette idée était raisonnable ou insensée, si on a pu en son nom maltraiter des individus ou opprimer des peuples. Tout cela, c'est une question de réalisation. Mais que, durant tant de siècles, des peuples si différents par leur origine et par leurs goûts aient pu vivre en commun au sein d'un Etat qui connut des périodes de grande prospérité et résista victorieusement aux plus formidables assauts de l'Orient et de l'Occident coalisés, c'est la preuve qu'il y avait à la base ou au sommet de cet assemblage politique un principe quelconque capable d'inspirer l'énergie et d'engendrer l'action. Ce principe, c'est ce que nous pouvons, en attendant une définition plus précise, appeler l'idée autrichienne. Pour qu'une idée existe, il faut et il suffit qu'il y ait des esprits et des cœurs qui croient en elle. Or, si l'Autriche a eu ses détracteurs, elle a trouvé aussi bon nombre d'admirateurs dévoués et de partisans zélés. On répondra que l'ancienne monarchie a eu quatre catégories de fidèles : les nobles et le clergé, les fonctionnaires et l'armée. Mais il n'en fallait guère davantage, avant l'ère de la souveraineté du peuple, pour constituer une nation ! Et si la vieille Autriche a peut-être fait couler beaucoup de sang innocent, n'oublions pas pourtant que des milliers d'hommes ont volontairement, joyeusement, au cours des âges, versé leur sang pour elle (et souvent pour l'Europe) parce qu'ils la reconnaissaient pour leur patrie. Nous avouons ne pas comprendre comment « l'esprit de caste peut renforcer un patriotisme artificiel et au besoin y suppléer ». Ce patriotisme « artificiel » ne doit guère se distinguer essentiellement du patriotisme tout court.

Ne nous obstinons donc pas à appliquer nos idées modernes au passé. « C'est à tort que l'on a confondu avec l'histoire de la maison d'Autriche, celle des Etats qui composent

aujourd'hui son domaine ; cette erreur excusable dans un temps où l'histoire des peuples se résumait en celle des souverains est inadmissible aujourd'hui[8]). » Cette mise en garde est en même temps un aveu. La grave erreur inadmissible aujourd'hui n'a-t-elle pas été une vérité autrefois ? Si l'on passait l'histoire de la France au crible de la même critique que l'on fait subir à l'ancienne Autriche, est-il tellement sûr que nous n'aurions pas de surprises ? Et que dire de la nation allemande qui, pendant tout le cours de l'histoire, donna le curieux spectacle de peuples de même langue et de même race constamment en lutte les uns contre les autres et préférant s'allier avec l'étranger qu'entre eux. Ne serait-il pas plus juste et plus conforme aux faits de parler d'une nation autrichienne et n'est-ce pas assez que d'avoir résisté à Soliman et à Napoléon pour mériter cet honneur ?

Nous sommes encore sous le coup des événements de 1914 et de 1918 et ne disposons pas du recul historique toujours nécessaire pour comprendre les grands triomphes comme les grandes catastrophes. L'avenir sera plus juste envers cette ancienne Autriche dont on a dit alternativement trop de mal et trop de bien. Déjà le dogme des nationalités, au nom duquel on lui lançait l'anathème, commence à perdre de sa majesté et de son éclat. Nous pressentons qu'il pourrait bien y avoir pour les Etats des nécessités plus pressantes et plus sacrées que la répartition nationale des races. Les Etats-Unis d'Europe, dont nous rêvons, ne se distingueraient sans doute pas beaucoup dans leur essence de ces Etats-Unis d'Autriche qui furent souvent bien près de devenir une réalité[9]). L'ancien empire des Habsbourg répondait à un grand idéal et cette tentative, même avortée, n'en constitue pas moins un exemple et une leçon. Que l'entreprise ait été mal menée, que des

8. L. Léger, *op. cit.*, p. 2.

9. La formule a été employée et défendue en particulier par Popovici, « Die Vereinigten Staaten von Grossösterreich », Leipzig, 1906.

maladresses et des aveuglements (chez les peuples comme chez les dirigeants) soient responsables de l'échec final, nous ne songeons pas à le nier. Mais c'est une autre question.

Nous ne pouvons, dans ces pages d'introduction, aller au fond d'un problème aussi complexe et aussi délicat que celui de l'idée autrichienne. La philosophie de l'histoire et la géographie, l'économie politique et l'ethnographie, et bien d'autres sciences encore, auraient leur mot à dire dans cette analyse où il faudrait commencer par définir ce qu'on entend par les termes de race, peuple, nation, Etat, etc. Cette étude abstraite n'intéresse guère notre sujet. Nous préférons invoquer ici le témoignage d'un homme qui n'était ni noble, ni prêtre, ni fonctionnaire, ni officier, et se sentait pourtant intimement lié à la vieille Autriche par un patriotisme qui, pour être douloureux parfois, n'en était que moins artificiel. Dans son magistral ouvrage sur la politique intérieure des Habsbourg depuis 1848 jusqu'à l'écroulement de l'empire, l'historien Joseph Redlich nous fait cette émouvante confession[10] : « Depuis plus de deux générations, tous ceux qui ont vécu le destin de l'Autriche — Allemands ou non-Allemands, affirmant ou niant la nécessité de son existence en tant qu'union séculaire de tant de peuples, de tant de langues et de tant de pays essentiellement distincts, — tous, ils ont souffert par l'Autriche et pour l'Autriche, chacun à sa façon et chacun indépendamment de ce qu'il souhaitait — ou de ce qu'il redoutait — dans l'avenir, à la fois pour l'Autriche considérée comme un tout et pour le peuple auquel il appartenait. Mais c'est à certains Allemands d'Autriche qu'étaient réservées les plus cruelles angoisses : dans toute leur personne et par toutes leurs actions, ils affirmaient énergiquement l'idée autrichienne et en même temps ils combattaient sérieusement la réalité autrichienne, — ils avaient une intelligence profonde de la grandeur de

10. J. Redlich, « Das österreichische Staats- und Reichsproblem », préface, p. v et vi.

l'œuvre créatrice réalisée par les Habsbourg quand ils utilisèrent les forces morales et matérielles des Allemands pour fonder un Etat et un Empire, mais ils sentaient en même temps combien l'influence néfaste de la pensée et de l'activité allemandes entravait la réalisation de l'idée féconde et organisatrice que le vieil Empire incarnait, malgré toutes ses imperfections. Aussi ces Autrichiens allemands ont-ils été de plus en plus la proie de la désespérance politique, en un siècle où l'impérialisme nationaliste et économique l'emportait irrésistiblement sur tous les obstacles. C'est sur le chemin de ces expériences que sa destinée mena de bonne heure l'auteur de ce livre. Né dans un des pays classiques de la lutte nationale, il a, dès ses premières années, été associé à la vie de cette Autriche problématique qu'avaient créée l'année 1866 et la métamorphose dualiste de l'Empire en 1867, de cette grande monarchie dont l'existence a pris fin pour toujours lors de la catastrophe de 1918. Pour lui comme pour tant d'autres de sa génération et, à plus forte raison, de la génération précédente, la guerre et ses résultats représentent avant tout la destruction absolue et définitive d'un idéal à qui a été sacrifiée en pure perte une bonne partie de l'activité intellectuelle de toute une vie. Avec cette résignation qui, depuis longtemps, était devenue dans cet empire la vertu politique nécessaire de tous ceux qui espéraient en la possibilité d'une régénération pacifique de ce grand corps de nations, nous avons accepté cet événement qui, selon toute apparence, était devenue inéluctable; mais il ne nous en fut pas moins pénible d'être brutalement arrachés à des idées et des sentiments qui avaient leurs racines profondes dans la nature même et dans toute la formation intellectuelle de chacun de nous. »

Toute la tragédie de la vieille Autriche et de ceux de ses fils qui, endurant les affres du doute, ne voulaient pourtant pas la croire condamnée à mort, est renfermée dans ces lignes palpitantes de douleur contenue et de mâle émotion. Dans cette confession, où une éloquence grave

perce à tout instant sous la simplicité voulue, l'historien ne se préoccupe pas d'analyser l'idée autrichienne, mais il la pose impérieusement par le seul fait que tant de cœurs ont si longtemps souffert pour elle.

De tels aveux nous prouvent aussi à quel point il est vain de parler de l'ancienne Autriche comme d'une simple juxtaposition de peuples assemblés en violation de toutes les lois historiques et en dépit du plus élémentaire bon sens. Que l'Autriche ait pu être vraiment une patrie, nous avions de la peine à le croire. Peut-être fallait-il précisément que ce grand corps s'effondrât avec fracas pour que nous commencions à comprendre que l'idée autrichienne n'était pas un pur paradoxe et l'Autriche un vain mot[11]). Le jour n'est sans doute pas loin où l'on reconnaîtra que cette idée, loin d'être néfaste et insensée, fut la plus raisonnable, la plus conforme aux intérêts de notre continent. Et c'est peut-être le malheur de l'Europe qu'en un siècle où, du

11. Cf. en particulier W. Bauer, « Oesterreich 1918-1919 ». De l'introduction de ce volume qui reflète bien l'état des esprits en Autriche après la catastrophe de 1918, nous extrayons ces quelques lignes significatives : « L'Autriche vient de se transformer sous nos yeux. Avec étonnement, nous jetons un regard en arrière. Qu'était-elle hier pour nous ?... On ne savait plus que penser de la mission historique de notre patrie, on considérait l'Autriche comme un anachronisme... Survint la guerre. On vit que ceux-là avaient raison qui avaient conservé la foi en leur patrie comme un bien impérissable dans leur cœur... En présence de l'édifice original de l'empire des Habsbourg, l'histoire ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de respect... Certains historiens ne voulaient entendre par Autriche-Hongrie qu'une somme de territoires acquis par la conquête ou par des mariages. Et pourtant cette *histoire politique* dont on a tant médit n'est que la façade qui cache quelque chose d'intime et de profond... Le conflit de mille tendances variées, l'interpénétration de principes en apparence contradictoires ont laissé un dépôt vivant et un ferment actif dans l'âme de tout Autrichien. Ils lui confèrent une originalité, une teinte particulière qui le distinguent de ses voisins, seraient-ils de la même race. Même si les Autrichiens s'expriment en dix idiomes différents, leur âme à tous n'en parle pas moins une seule et même langue. Cette Autriche calomniée et méconnue par les uns, purement et simplement niée par les autres, elle vit ; elle vit en nous, dans notre moi, dans nos idées, dans notre façon de penser, dans nos qualités et dans nos faiblesses. C'est le devoir de l'historien de découvrir cette vie dans son devenir, de la revivre. »

Nord au Midi, tous les peuples réalisaient leur unité, l'idée autrichienne, épuisée par mille ans de luttes, n'ait pas pu ou n'ait pas su se réaliser. Il y avait là un idéal véritable, et moins dangereux que beaucoup d'autres, qui fut mal servi peut-être, mais dont aujourd'hui, trois lustres après l'écroulement, nous comprenons mieux la grandeur.

Ainsi il est permis de croire que l'Autriche des Habsbourg ne fut pas veuve de toute âme profonde et de toute idée. A vrai dire tous nos témoins sont des Autrichiens allemands et peut-être serait-il trop rapide de vouloir appliquer notre point de vue également aux Tchèques et aux Magyars, aux Serbes et aux Croates. Mais ce qui ne vaut pas pour la réalité d'aujourd'hui peut avoir été vrai en germe dans le passé. Souvenons-nous qu'en 1713 les Croates furent les premiers à réclamer un document réglant la succession au trône et assurant à jamais l'unité de l'Autriche : et ce fut la Pragmatique Sanction[12]). Rappelons-nous aussi que, en 1848, ce fut un Tchèque qui affirma le plus solennellement la nécessité de l'Autriche et sa foi en l'idée autrichienne : « En vérité, » écrivait l'illustre Palacky dans sa réponse à l'Assemblée de Francfort qui invitait les Tchèques à élire indépendamment leurs députés, « en vérité, si l'Empire autrichien n'existait pas depuis longtemps, il faudrait, dans l'intérêt de l'Europe et même de l'humanité, s'empresser de le créer[13]). » Et ce sont ces mêmes paroles que le ban Jellachich, marchant à la tête des Serbes et des Croates pour sauvegarder l'unité

12. « Dès mars 1712, les États de Croatie résolurent, sur la proposition de l'évêque d'Agram, Emmerich Eszterházy, de considérer comme devant recueillir l'héritage, au cas où la branche masculine de la maison de Habsbourg viendrait à s'éteindre, la ligne féminine, savoir la princesse qui possèderait l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Car ils voulaient toujours demeurer unis avec ces pays qui leur avaient si efficacement porté secours dans les guerres contre les Turcs. » F. M. Mayer, « Geschichte Oesterreichs mit besonderer Rücksicht auf das Kulturleben », 3e éd., Vienne 1909, t. II, p. 255. — Cette Histoire de l'Autriche en deux volumes est la plus claire et la plus maniable pour l'usage courant.

13. F. M. Mayer, *op. cit.*, p. 653.

de l'Empire menacée par les Hongrois révoltés, avait fièrement inscrites sur ses étendards[14]). Autant d'indices significatifs ; et nous constatons une fois de plus combien il est faux de transporter nos idées modernes dans le passé.

Mais le patriotisme autrichien n'aurait-il existé que dans les pays allemands d'Autriche, aurait-il été inspiré par une grande illusion qu'il n'en serait pas moins réel. On peut, en partant d'un rêve, aboutir à de très solides réalités. Ce serait un sujet digne de l'unanimisme moderne que d'étudier comment, à force de parler d'elle-même et de faire exactement comme si elle existait, l'Autriche a fini par se penser et se sentir vraiment, en un mot par exister. Nous pourrions appeler ici à la rescousse toute la poésie d'Autriche et particulièrement les deux plus grands génies qu'elle ait produits, Grillparzer et Hugo de Hofmannsthal. Tous deux ils n'ont voulu être ni Allemands au sens large du mot, ni Autrichiens au sens le plus étroit ; ils écrivaient en allemand, mais ils acceptaient avec joie toutes les influences romanes ou slaves qu'ils subissaient immédiatement, ils voulaient que leur œuvre fut l'expression la plus pure de cette sensibilité accrue et de cette culture raffinée qui s'étaient développées lentement au cours des siècles autour du trône des Habsbourg. Grillparzer mettait une sorte de furie à se proclamer Autrichien, rien qu'Autrichien, mais totalement Autrichien[15]). Et

14. Ce dernier détail dans R. Kralik, « Die Entdeckungsgeschichte des österreichischen Staatsgedankens », dans la revue *Die Kultur*, XVIII, Vienne 1917, p. 100. — Kralik rappelle au même endroit l'aphorisme d'un autre patriote autrichien, Hammer-Purgstall, le savant orientaliste, qui disait : « Austriacus sum, Austriaci nihil a me alienum puto. » — Richard de Kralik est d'ailleurs lui-même actuellement le représentant le plus autorisé et, malgré son grand âge, le plus combattif du pur patriotisme autrichien. Nous aurons occasion de revenir sur ses théories et d'évoquer à nouveau sa figure, une des plus originales et des plus vénérables de l'Autriche contemporaine.

15. Voir en particulier le petit volume « Grillparzers politisches Testament », avec préface de Hofmannsthal (« Oesterreichische Bibliothek », t. I). — Sur l'austrianisme de Hofmannsthal et sa définition de l'idéal autrichien, cf. notre article dans *la Vie des Peuples*, n° 62, juin 1925, p. 259 à 282.

Hugo de Hofmannsthal a bien indiqué ce qu'il se sentait lui-même quand il a éloquemment rendu hommage à l'« austrianisme » de son maître ou encore lorsqu'il donnait de l'âme autrichienne la définition la plus heureuse, la plus évidemment « vécue » que nous puissions imaginer. Mais n'insistons pas et n'ayons pas recours encore à la musique et aux beaux-arts. Qu'il existe une culture autrichienne, une façon de sentir et d'exprimer particulière à l'Autriche et reflétant la diversité de ses éléments ethniques, nulle part, et en France moins qu'ailleurs, on n'en a jamais douté.

Ce qui est surprenant, c'est qu'on ait pu admettre cette *culture* absolument originale et nier en même temps des choses aussi indispensables à cette originalité que l'*âme*, l'idée, le patriotisme autrichiens. Or il est impossible que cette idée n'ait pas existé. Eut-elle son origine dans le pouvoir central, fut-elle une invention des Habsbourg comme on l'a si souvent affirmé ? (Mais, à considérer les choses sous cet angle, est-on tellement sûr que l'idée française, elle aussi, n'ait pas existé à l'origine uniquement dans le cerveau et dans la volonté de nos rois ?) Ou bien cette idée fut-elle aussi vivante et agissante dans la masse des peuples ainsi assemblés ? On a prêté trop peu d'attention à ce second point et nous y reviendrons. Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir montré, par des témoignages autorisés et éloquents, que l'idée autrichienne, si elle fut pour ses adhérents lourde d'angoisse et de tristes pressentiments (ou précisément pour cela), n'en fut pas moins très réelle et qu'il n'est pas absurde de l'évoquer[16])

16. Il faut sans doute compter également au nombre de ces hommages posthumes rendus à l'ancienne Autriche, le livre du professeur H. de Srbik, « Metternich, Der Staatsmann und der Mensch », 2 vol., Munich, 1925. Dans la préface de son ouvrage, Srbik indique bien en quel sens l'idée autrichienne, qui s'incarna si longtemps en Metternich, est aujourd'hui plus actuelle que jamais : « A l'heure où le monde, à peine remis des secousses de la guerre, voit encore les nationalités se dresser les unes contre les autres et les classes s'armer pour la lutte finale au sein des États, n'est-ce pas un devoir sacré que d'évo-

Ici pourtant un scrupule nous arrête : il se pourrait que cette idée fût une création relativement récente des historiens, qu'elle eût été élaborée par les dernières générations et reportée ensuite par un mouvement fort naturel dans l'histoire de l'Autriche depuis ses plus lointaines origines. Procédé qui prêterait à la critique, mais serait tellement humain ! Au cours de nos recherches, nous n'avons pas été sans avoir cette impression et le spectacle d'une illusion si pieuse nous a parfois réjoui. Quand les historiens autrichiens du XIXe siècle se sont avisés qu'il était temps de découvrir et de célébrer l'âme de leur pays, ils ne se sont pas contentés de dire : elle existe, ils ont cru plus important de proclamer : elle a toujours existé. Et l'on constate ainsi avec une surprise amusée que l'idée autrichienne se développant dans la conscience des écrivains modernes d'Autriche croît aussi, et en raison directe, dans le passé. Or, cette illusion serait aussi condamnable que l'erreur de ceux qui veulent juger l'ancienne Autriche à la lumière du principe des nationalités. Nous nous sommes donc décidés : 1° à étudier comment les historiens de l'Autriche moderne ont conçu l'idée autrichienne ; 2° à voir par une rapide évocation des origines de l'Autriche moderne dans quelle mesure ces points de vue concordent avec la réalité.

II. — Quelques témoins modernes du vieil idéal autrichien

On constate un même phénomène dans l'esprit des individus et dans celui des nations : toute idée, tout sentiment sont d'abord présents, agissants en nous, sans qu'on les isole pour les soumettre à l'analyse. C'est la conscience

quer sous un jour tout nouveau la figure du chancelier qui, pendant quarante ans, se fit en Europe le champion du conservatisme social et de l'équilibre européen ? »

immédiate, au premier degré. Mais notre esprit peut aussi, se repliant sur lui-même par une curieuse faculté de dédoublement, examiner les manifestations de son activité et devenir ainsi son propre témoin, presque son propre créateur. Il n'en va guère autrement des idées qui se développent et agissent au sein d'une conscience nationale, à commencer par l'idée de la nation même. L'idée française, qui avait présidé à la fusion harmonieuse d'éléments celtes, germains, latins, n'accéda au second stade de la vie consciente qu'avec les philosophes encyclopédistes, la Révolution, et enfin nos historiens du XIXe siècle. Ce dernier stade, s'il est en général le plus sublime, est aussi le plus périlleux ; c'est une rude épreuve qui peut consacrer la pérennité d'une nation ou inversement préparer le désarroi et amorcer des catastrophes : tel fut sans doute le cas de l'Autriche-Hongrie.

Nous allons envisager successivement ces deux états de conscience, en commençant, il est vrai, par le second. Nous connaissons d'abord les événements par l'intermédiaire des écrivains qui nous les ont contés et commentés. Les modernes historiens ont pris la place des anciens bardes ; sous prétexte de ressusciter le passé, ils modèlent à leur gré les actions et les hommes. Paradoxe ou lieu commun : c'est assez pour que l'on soit, non seulement autorisé, mais incité à ne pas remonter le cours des siècles sans avoir revisé tout d'abord les notions et les jugements que nous devons à l'histoire.

Ce fut d'ailleurs seulement au XIXe siècle que l'on commença à étudier sérieusement l'histoire autrichienne, à rechercher les origines et les progrès de l'empire des Habsbourg. Ce fut même seulement dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Cette dernière proposition peut paraître étrange. Eh quoi ! objectera-t-on, le romantisme ne se montra-t-il pas, à ses débuts, plein de sollicitude pour cette dynastie en qui s'incarnait encore une des traditions les plus vénérables du Moyen âge et qui était, jusqu'en 1806,

dépositaire de toutes les gloires du saint empire romain germanique ? Les premiers romantiques n'ont-ils pas manifesté une vive prédilection pour la ville de Vienne où ils se donnèrent souvent rendez-vous ? Frédéric Schlegel, porte-parole attitré de la jeune école, ne vint-il pas célébrer, jusque dans les murs de l'auguste cité, la gloire du fondateur de la dynastie et la haute mission des Habsbourg ? Il est vrai. Mais nous nous abstiendrons d'y insister pour le moment. Premièrement parce que l'attitude des romantiques vis-à-vis de l'Autriche est un des problèmes que nous nous proposons d'élucider au cours de cet ouvrage. Et ensuite parce que les romantiques n'ont pas fait proprement œuvre d'historiens. L'universalité étant leur mot d'ordre, ils n'ont voulu laisser aucune manifestation humaine en dehors de leur système et ils ont eu leur point de vue sur l'histoire comme sur la vie, comme sur l'amour. Mais ils voyaient trop grand pour se soucier du détail et tout leur enthousiasme pour la dynastie des Habsbourg n'a guère fait avancer l'histoire d'Autriche. Aussi, durant tout le « règne » de Metternich, la science historique ne fit pas de progrès décisifs dans le grand Etat danubien. Pour assurer l'équilibre durable de ce vaste assemblage de peuples, le chancelier comptait beaucoup plus sur les finesses de sa diplomatie que sur les révélations de l'histoire.

Ce sont les événements de 1848 qui donnèrent l'éveil. Cette crise terrible, où sur le sol autrichien on vit s'affronter moins les opinions politiques ou sociales que les nationalités rivales, révéla à quel point le superbe édifice que prétendait consolider à jamais Metternich demeurait fragile en réalité ; elle donna l'éveil à tous les patriotes ou amis sincères de la monarchie. Dès 1853, quelques mois à peine après les derniers soubresauts de la Révolution, un des rares historiens que possédât l'Autriche à cette époque publiait une petite brochure où il abordait de front le problème qui nous occupe. Examinant en quel sens on peut travailler à la composition d'une his-

toire nationale autrichienne, l'auteur, J.-A. Helfert, commençait par déclarer que le mot « national » ne saurait être pris ici au point de vue ethnographique, mais seulement au point de vue politique. Nous ne pouvons, écrivait-il, nous rallier à l'opinion de ceux qui, définissant la nationalité par la langue, dressent les uns contre les autres les citoyens d'un même Etat, les habitants d'un même pays, les voisins d'une même bourgade. A l'exemple de l'antiquité, nous prenons le mot nation dans la même acception que lui donnaient un Grec, un Espagnol ou un Asiatique quand ils affirmaient tous pareillement : « Civis Romanus sum ! » Aussi l'histoire nationale n'est-elle pas pour nous l'histoire d'un groupe quelconque choisi parmi les mille races de l'humanité, c'est l'histoire d'une population unie par les nécessités géographiques et politiques, soumise à une même autorité et protégée par les mêmes lois. L'histoire nationale de l'Autriche, c'est pour nous l'histoire de l'Etat et du peuple autrichiens considérés dans leur ensemble, les populations différentes par leur origine, leur culture et leurs mœurs n'étant que les membres organiquement assemblés qui se meuvent sur le vaste territoire de l'empire, ici réparties en masses importantes, inextricablement entremêlées ailleurs[17]). Helfert insistait ensuite sur l'importance politique d'une histoire ainsi conçue. « Nous constatons, poursuit-il, que la conscience nationale, le sentiment et l'orgueil nationaux sont particulièrement vivaces chez les peuples qui se distinguent aussi par leur culte de l'histoire nationale. Ne faut-il pas en conclure que les deux choses vont toujours de pair ? qu'un vif sentiment national se sent irrésistiblement poussé à arracher aux ténèbres de l'oubli les situations, les actions et les personnalités d'un riche passé ? et que, inversement, une connaissance approfondie de l'histoire de la patrie

17. J. A. Helfert, « Über Nationalgeschichte und den gegenwärtigen Stand ihrer Pflege in Oesterreich », Prague, 1853, p. 1 et 2.

entretient et attise le sentiment national[18]) ? » Or une fois exprimée cette conviction, l'auteur est bien obligé d'avouer qu'on s'est assez peu soucié de tout cela en Autriche. Les Anglais, les Français et les Russes, pour s'en tenir à ces trois exemples, cultivent avec un soin minutieux l'histoire de leurs origines et de leur passé. En Autriche, tout ce qu'on faisait dans ce domaine, c'était de payer les services d'un historiographe d'Empire. Dans les écoles autrichiennes, s'inspirant d'un vague cosmopolitisme, on instruit les élèves de l'histoire de peuples lointains et on les laisse dans l'ignorance des choses de leur patrie : « Sans doute, dans la deuxième année des lycées, nous devions apprendre l'histoire et la géographie de l'Autriche ; mais c'était comme pour s'en débarrasser le plus tôt possible ; car on nous apprenait ensuite l'histoire anglaise, française, allemande, espagnole, italienne, russe, suédoise ; enfin dans les dernières classes, en dépit de la chronologie, l'histoire ancienne, biblique et profane ; de géographie et d'histoire nationales, il n'était plus question[19]). » Helfert demandait que prît fin ce fâcheux état de choses et que les historiens se missent à l'œuvre pour démontrer et illustrer cette vérité : « La Grande-Autriche est une nécessité providentielle, non seulement dans le système de l'équilibre européen, non seulement en tant que centre où se lient et se concilient les civilisations de l'Orient et de l'Occident, les mœurs du Nord et du Sud, les éléments romano-germains et gréco-slaves, mais aussi dans l'intérêt et pour la prospérité de chacune des parties constituantes qui, s'interpénétrant au cours des âges, ont fini par former un grand et puissant organisme[20]. ») Voilà, dès 1853, à la fois bien décrite la situation à ce moment et bien défini l'idéal de la nouvelle histoire autrichienne.

Avant de signaler quelles tentatives ont été faites pour

18. Helfert, *op. cit.*, p. 3 et 4.
19. Helfert, *op. cit.*, p. 30 et 31.
20. Helfert, *op. cit.*, p. 53.

réaliser cet idéal, il faut bien dire que la tâche était en réalité fort ardue. D'abord à cause de la complexité même de l'histoire autrichienne. Helfert ne se dissimulait pas qu'on se trouve ici devant un problème de méthode tout à fait particulier. Comment donner une certaine unité à l'histoire d'un pays qui, pendant des siècles, se composa de plusieurs Etats nettement distincts ? Faut-il raconter les progrès de la dynastie de Habsbourg en évoquant à chaque occasion l'évolution de la Bohême et de la Hongrie, de la Galicie ou de l'Italie ? Ou bien faut-il commencer par peindre séparément les destinées de l'Autriche, de la Bohême et de la Hongrie indépendantes, pour faire partir de leur réunion seulement la véritable histoire autrichienne ? Deux méthodes également erronées. La vraie mission de l'historien, c'est, assure Helfert, de montrer que, dès les temps les plus reculés, tous ces Etats, même indépendants en apparence, étaient unis par une irrésistible communauté d'intérêts, depuis les temps lointains où ils luttaient ensemble contre les armes romaines jusqu'à la date toute récente où leur bloc seul pouvait mettre l'Europe à l'abri du péril musulman. Voilà la mission difficile, mais auguste de l'historien autrichien[21]).

Mais la plus grande difficulté était d'un autre ordre. L'Autrichien si doué pour des arts aimables comme la poésie, le théâtre, la musique ou la danse, répugne aux œuvres de longue haleine, aux majestueuses constructions. Il n'aime guère l'histoire, il est nettement réfractaire à la philosophie. Or les modernes prôneurs de l'idée autrichienne commençaient leur prédication en un siècle où l'histoire et la philosophie se mettaient d'accord et travaillaient de concert pour interpréter les événements et plus encore pour préparer une transformation complète de l'organisation politique de l'Europe centrale sur la base d'un nouvel idéal. Dans le grand conflit qui mettait aux prises les partisans de la Prusse et ceux de l'Autriche

21. Helfert, *op. cit.*, p. 55 et 56.

pour l'hégémonie en Allemagne, Vienne était d'avance battue par Berlin non pas tellement dans le domaine des faits que sur le terrain des idées. En ce sens, c'est, pour une large part, sous l'influence de l'idéologie allemande triomphante que l'Autriche a fini par s'écrouler. Tous les efforts des partisans zélés des Habsbourg ne purent rien contre un courant spirituel qui procédait de Hegel et était entretenu par l'enthousiasme passionné d'un Treitschke.

Ce serait un sujet à la fois très intéressant et très délicat de rechercher quelle a été indirectement l'action de l'Allemagne sur l'Autriche. Des considérations politiques ont jusqu'ici empêché que les savants des deux pays alliés abordassent de front l'étude de ce grave problème. Quand l'Allemagne se faisait aux yeux du monde la protectrice de l'empire danubien, elle s'opposait ainsi à la réalisation d'une grande ruine qu'elle avait tout fait pour rendre inévitable. L'idéal de l'Etat national qu'historiens et politiciens allemands ont pris pour guide dans leurs livres ou dans leurs actions ne pouvait manquer à la longue de se révéler fatal pour l'Autriche. Bien que Srbik lui-même se dispense d'y insister et préfère, dans un brillant parallèle entre Bismarck et Metternich, prouver que les deux hommes avaient plus de parenté spirituelle que l'on n'admet communément[22]), il est certain que le mépris ou l'indifférence des historiens d'Allemagne à l'égard des choses d'Autriche a contribué, plus que toute autre influence, à ébranler irrémédiablement les assises de la monarchie. Quel coup terrible pour l'œuvre des Habsbourg que l'opinion de Henri de Treitschke quand il parle ironiquement de « cette énorme possession de famille que l'on appelle l'Autriche[23]). » Ce n'est qu'une allusion, mais de quel

22. H. Srbik, « Metternich », t. II, p. 520 à 559.

23. H. von Treitschke, « Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert », t. I, p. 600 et 601. — C'est sous forme d'une simple allusion, mais combien méprisante, que le grand historien allemand porte ce jugement foudroyant sur l'Autriche. A propos du Congrès de Vienne, qu'il accuse d'avoir trahi les peuples, il écrit : « So ging jetzt die abgespannte und abgehetzte

poids venant d'un tel homme ! Dans l'ensemble, les historiens-philosophes d'Allemagne ont évité de trop malmener le grand Etat voisin, ils ont affecté de le ménager. Mais cette discrétion même n'était-elle pas la plus terrible des condamnations ?

En fait, l'Allemagne prussianisée de Bismarck et de ses successeurs ne pouvait guère avoir qu'une sympathie tout extérieure et une indulgence calculée pour le grand Empire du Danube. L'existence de ce vaste conglomérat politique devait apparaître à tous ces hommes, imbus des principes de Hegel et pleins d'admiration pour l'œuvre de Bismarck, comme la pire des invraisemblances et un perpétuel défi. L'embarras du dernier des grands théoriciens de l'idéal politique allemand, Meinecke, dans son génial ouvrage « Weltbürgertum und Nationalstaat », est à cet égard fort caractéristique[24]). Résumant tout un

diplomatische Welt allen den unfertigen neuen Ideen der Zeit ängstlich aus dem Wege und liess sich's wieder wohl sein bei jener bequemen Staatsanschauung des alten Jahrhunderts, die den Staat nur als einen Haufen von Geviertmeilen und Seelen betrachtete. Die Wiener Luft tat das Ihrige hinzu. Hier in dem Mittelpunkte des ungeheuren Familiengutes, das man Oesterreich nannte, in diesem Wirrwarr zusammengeheirateter Länder und Völker hatte man nie etwas geahnt von den sittlichen Kräften, welche ein nationales Staatswesen zusammenhalten... » — Nous nous servons de la sixième édition (Leipzig 1897).

24. F. Meinecke, « Weltbürgertum und Nationalstaat, Studien zur Genesis des deutschen Nationalstaates », Munich et Berlin, 1908, 6e éd., 1922 ; voir les premières pages du premier chapitre où l'auteur essaie de définir ce qu'il entend par « nation ». « Gemeinsamer Wohnsitz, gemeinsame oder ähnliche Blutmischung, gemeinsame Sprache, gemeinsames geistiges Leben, gemeinsamer Staatsverband... », tels peuvent être les fondements ou les caractéristiques d'une nation. Quelques-uns sont à la rigueur valables pour l'Autriche. Mais que de restrictions par la suite : « Unbedingt vorhanden sein muss wohl ein naturhafter Kern, der durch Blutsverwandschaft entstanden ist... Gemeinsprache, gemeinsame Literatur und gemeinsame Religion sind die wichtigsten und wirksamsten Kulturgüter, die eine Kulturnation schaffen und zusammenhalten... » Meinecke distingue, il est vrai, une Kulturnation (civilisation commune) et une Staatsnation (institutions politiques communes) ; mais il évite d'examiner le cas, pourtant particulièrement significatif de l'Autriche-Hongrie. — La même gêne se retrouve d'ailleurs dans le

siècle de méditation germanique sur l'essence de la nation, il réclame comme à peu près indispensable pour l'existence d'un groupement national la communauté de langue, de sang, de culture ou au moins l'un de ces éléments. Et s'il admet même qu'une nation puisse être fondée uniquement sur la culture commune, il donne en exemple la Suisse, et non l'Autriche. Comme si cette dernière n'était qu'un phénomène curieux dont il valût mieux ne pas s'embarrasser !

Ainsi livrés à eux-mêmes et à leurs faibles forces, démunis de toute armature philosophique, les historiens d'Autriche ont essayé de réagir contre ces doctrines périlleuses qui risquaient à tout instant, par osmose, de contaminer les esprits dans leur pays. Entreprise méritoire, si l'on songe à toutes les difficultés qu'elle présentait et à ses modestes chances de succès.

Du point de vue théorique, les quelques défenseurs de l'idée autrichienne qui ne craignaient pas d'aller hardiment au-devant des obstacles ont essayé de montrer qu'il est faux de vouloir identifier l'Etat avec la nation et que par conséquent l'idéal de l'Etat national n'est qu'une illusion. Sans doute il est bien exact, écrit l'un de ces

commentaire du livre de Meinecke par la plus grande revue d'Autriche à cette époque (« Oesterreichische Rundschau », t. XIX, 1909, p. 275). L'auteur signale bien qu'avec la meilleure volonté il est difficile de discerner quelle place Meinecke assigne à l'Autriche dans sa classification. En l'absence d'une langue et d'une culture communes, elle ne peut guère être qu'une « Staatsnation ». Et pourtant : « Wer aber möchte wagen von einer österreichischen Staatsnation zu reden und doch eint unsere Völker jahrhundertelange Lebensgemeinschaft ?... Die Staatsnation gilt uns nicht so sehr als eine politisch umschlossene, historisch gewordene Lebensgemeinschaft schlechtweg, sondern als einheitlich politisch-nationaler Körper. Wir reden von einem Ausgleiche zwischen den Nationen und dem Staate und sehen darin eines der schwierigsten, noch immer ungelösten Probleme. » Ce problème, inexistant pour l'Allemagne, mais vital pour l'ancienne Autriche, Meinecke ne se l'est même pas posé. L'empire des Habsbourg a été tué plus encore par le doux mépris de ses amis et alliés que par l'acharnement de ses plus irréductibles ennemis.

modernes théoriciens[25]), que la nationalité se définit le mieux par la communauté de langue, mais il est dangereux et d'ailleurs impossible de vouloir enfermer une nation dans les limites d'un Etat. Les nations sont réparties sur toute la terre, sans être forcément attachées à telle ou telle région. Elles ne sont surtout pas identiques avec les races ; d'ailleurs il n'existe aucune race à l'état pur en Europe. La nationalité est donc une façon de sentir et de penser particulière conditionnée avant tout par la langue maternelle, c'est-à-dire par le hasard de la naissance. Mais on peut appartenir à une nation sans être sujet de l'Etat qui groupe la majeure partie des membres de cette nation : les Allemands de Suisse ou d'Autriche par exemple, ou même d'Amérique peuvent, tant qu'ils demeurent fidèles à leur langue et à leur culture, participer à la vie nationale sans cesser d'être bons citoyens du pays où ils habitent. Inversement rien ne s'oppose à ce que soient groupés, à l'intérieur de cette réalité supérieure qu'on appelle l'Etat, des fragments de différentes nations. La véritable relation essentielle, c'est celle de l'Etat et du peuple. En ce sens, il est illogique de parler de plusieurs peuples à propos d'un seul et même Etat. Si donc la distinction des nations est une loi de la nature, le nationalisme qui veut à toute force faire rentrer dans le même cadre rigide la nation et l'Etat est une illusion passagère qui demeurera caractéristique du XIXe siècle tout comme le cosmopolitisme libéral donne sa marque à l'époque précédente. « Le nationalisme est une forme dégénérée du sentiment national qui demeure étranger, lui, à tout mouvement de haine ou de cupidité[26].) » Ainsi ce qui caractérise la *nation*, c'est une langue maternelle commune ; ce qui est décisif pour un *peuple*, c'est une communauté d'intérêts juridiques et territoriaux, intérêts qui ne peuvent

25. Voir dans le volume déjà cité de A. Winkler, « Studien über Gesamtstaatsidee... », le chap. III : « Staat, Volk und Nation ».

26. A. Winkler, *op. cit.*, p. 61.

être efficacement défendus qu'au sein d'un Etat. Les nations, qui sont éternelles, ne sont donc pas liées à ces institutions pratiques et temporelles que constituent les peuples et les Etats : « On ne peut pas créer des *nations* ; mais pourquoi pas des *peuples* ? Nous constatons que les peuples sont toujours des parties plus ou moins importantes de nations, agglomérées au sein d'un Etat. La chose est donc incontestablement possible. Comment cela ? C'est le secret de l'histoire plus encore que de la politique. Ce qui est certain, c'est qu'on ne parvient jamais à créer un peuple par la violence. Dans un peuple qui se sent un avec l'Etat et où l'idée d'Etat doit demeurer vivante, il faut que la suppression progressive de tous les points de friction politique ou nationale vienne à bout du nationalisme... Différentes nationalités, réunies au sein d'un Etat qui a enlevé tout motif à leurs querelles, voudront être les membres d'un seul et même peuple, non par nécessité absolue, mais par impossibilité de trouver mieux ailleurs[27]). » Ce qui est à la base de l'Etat, ce n'est donc pas une *nationalité*, c'est un *peuple*. Envisagée de ce point de vue, la monarchie des Habsbourg est tout aussi légitime, tout aussi bien constituée que n'importe quel autre Etat européen. Et il est faux de la considérer comme « un pur anachronisme à une époque qui, pour les Etats aussi, a découvert un principe de personnalité[28]). »

27. A. Winkler, *op. cit.*, p. 62 et 63.

28. A. Winkler, *op. cit.*, p. 64. — La formule est empruntée à l'ouvrage de R. Kjellen, « Die Grossmächte der Gegenwart », p. 12. Cet ouvrage d'un écrivain suédois, publié en 1915, est constitué par une série d'études sur la vie politique de 8 grandes nations. L'auteur se montre particulièrement dur pour l'Autriche-Hongrie : « Diese Macht erscheint als ein reiner Anachronismus in einer Zeit, welche auch bei Staaten das Persönlichkeitsprinzip entdeckt hat... Sie steht unter den modernen Nationalstaaten als ein Überbleibsel eines primitiveren Entwicklungsstadiums, des mittelalterlichen Territorialstaates. Diese Herausforderung der heutigen Staatsidee muss sich an der Grossmacht selbst rächen. » Ce Suédois dit franchement ce que les Allemands jugeaient politique de ne pas avouer. — Cf. en français sur tous ces problèmes : Benoist, « L'Autriche future et la future Europe », (« Revue

On peut apprécier diversement ce plaidoyer en faveur du principe même de l'Etat austro-hongrois et il est bien certain que l'évolution de l'Europe depuis la guerre ne parle guère en sa faveur. Admirons seulement avec quelle assurance les défenseurs de l'Empire ont essayé de justifier leur point de vue et, tentative aussi noble que difficile, d'expliquer leur foi.

Plus nombreux sont les auteurs qui, se plaçant sur le terrain de l'histoire et des faits, se sont employés à montrer qu'une grande idée a présidé à la formation de l'Empire danubien. Ils se révéleraient même innombrables si nous voulions enregistrer tous les hommages que les sujets des Habsbourg, dès qu'ils prenaient la plume, croyaient devoir prodiguer à leur dynastie. Une telle énumération pourrait nous entraîner à l'infini, n'offrirait pas grand intérêt et, de toute façon, dépasserait de beaucoup les limites que nous devons nous fixer dans ce chapitre préliminaire. Contentons-nous donc de citer cinq ou six témoins pour, d'après leurs dires, nous faire une idée plus précise de ce que l'on peut bien entendre par « l'idée autrichienne ».

Pas plus que par les romantiques, fervents admirateurs des Habsbourg, nous ne commencerons par le baron de Hormayr. Nous aurons à nous occuper longuement de lui par la suite et nous verrons que, s'il fut un temps le plus enthousiaste panégyriste de l'ancienne Autriche, il fut par la suite son plus âpre détracteur et le farouche négateur de tout idéal autrichien. Réservons donc pour plus tard ce témoignage peu banal.

Un des premiers historiens qui aient cherché à montrer que la formation de l'Empire des Habsbourg n'était pas due seulement au hasard ou à la politique fut Hermann

des Deux Mondes », 1898). — Auerbach, « Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie » (1898). — Gonnard, « Le Trialisme », (« Revue politique et parlementaire », 1912-13). — Une des tentatives les plus intéressantes pour définir l'idée de nation se trouve dans l'article de O. Spann (le fameux auteur de « Der wahre Staat ») « Über den Begriff der Nation » (« Die Geisteswissenschaften », février 1914, p. 532 à 536 et 560 à 565).

Meynert dans les 6 gros volumes de son « Histoire d'Autriche », parus entre 1843 et 1847[29]) : « Que l'histoire autrichienne est grande et riche ! s'écrie-t-il dans sa préface. Ses origines se perdent dans les ténèbres de la préhistoire ; parente et voisine du foyer des migrations de peuples, subissant immédiatement le contre-coup de toutes les vicissitudes de la vie européenne, toujours agissante pour lutter à l'avant-garde contre les dangers de l'Orient et de l'Occident, l'Autriche voit son histoire indissolublement liée à celle du continent tout entier. — Peuples et tribus, divers par leur origine, leurs mœurs et leur langue, se rangent côte à côte sous la bannière tutélaire de l'Autriche et, malgré l'infinie variété de leurs commencements, ils confondent de bonne heure leur activité spirituelle, si bien que peu à peu on voit une même histoire les unir dans une admirable concorde et les transfigurer sous la protection d'un seul trône. Ainsi l'histoire de chacune des parties du groupement autrichien ne tarde pas à devenir l'histoire de l'Autriche elle-même cependant que, par un juste retour, l'histoire de l'Autriche est en même temps celle de chacun de ses peuples et de ses Etats... Cette unité n'est pas une tendance artificielle ; elle réside évidemment dans la matière et dans l'esprit des événements et elle ne saurait manquer de convaincre tous ceux qui auront la ferme volonté et la bonne fortune de comprendre l'histoire de l'Autriche dans sa véritable signification... Plus nettement encore et plus irrévocablement que toutes les promesses et tous les parchemins, l'histoire de l'Autriche est le gage de son indivisibilité[30]). »

C'était répondre par avance à l'appel que Helfert devait lancer quelques années plus tard aux historiens autrichiens. Et pourtant l'auteur de la brochure « Ueber National-

29. H. Meynert, « Geschichte Oesterreichs, seiner Völker und Länder, und der Entwickelung seines Staatenvereines, von den ältesten bis auf die neuesten Zeiten » (Pesth, 1843-1847).

30. H. Meynert, *op. cit.*, t. I, p. iv et v.

geschichte » trouvait l'œuvre de Meynert encore très imparfaite. Il reprochait à son prédécesseur d'avoir raconté parallèlement l'histoire des différents Etats autrichiens avant leur réunion sans montrer que, dès cette époque, ils étaient liés les uns aux autres par d'étroites relations. Et Helfert indiquait quelles devaient être, selon lui, les grandes lignes d'une histoire vraiment autrichienne : « C'est dans *la lutte contre les armes romaines* que les tribus celtes, germaines et slaves du Moyen-Danube apparaissent pour la première fois, liées par des intérêts communs, sur le théâtre de l'histoire. Viennent ensuite *les grandes invasions* où le territoire de l'Empire actuel voit s'avancer et refluer les hordes barbares... Puis c'est *la dignité impériale d'Allemagne* qui crée la Marche de l'Est et s'efforce en même temps de se soumettre la Bohême et la Hongrie ; mais, au cours des siècles, l'Empereur ne tarde pas à concéder à la première des libertés plus grandes qu'à tout autre pays allemand ; à la seconde, il accorde la dignité royale, lui faisant ainsi une exceptionnelle situation de simple voisin ; enfin, par rapport à la troisième, il se voit obligé de renoncer à tout droit de suzeraineté, si bien que, dès avant leur réunion, les futurs membres de l'Empire d'Autriche formaient un vaste assemblage de pays qui, plus ou moins, avaient tous une situation à part en face des prétentions du Saint Empire romain germanique[31])... » Et voici comment Helfert résume la formation de l'Autriche moderne: « La réunion de la Pologne et de la Hongrie avec la Bohême sous les deux derniers Premyslides, l'union de la Hongrie et de la Pologne sous Louis le Grand d'Anjou, puis de la Hongrie et de la Bohême sous Sigismond et enfin la réunion de ces deux pays avec l'Autriche sous Albert II et Ladislas le Posthume... ont jeté les fondements de la réunion qui, dans la suite, après les règnes intermédiaires de Georges de Podiebrad en Bohême et de Mathias Corvin en Hongrie, rassemble à nouveau les deux couronnes sous

31. J. A. Helfert, *op. cit.*, p. 56 et 57.

Wladislaw et Louis jusqu'au jour où, en vertu des conventions héréditaires, des unions matrimoniales et des élections, elles passent pour toujours à la maison de Habsbourg[32]). »

Ces conceptions se retrouvent dans les grands ouvrages historiques de Franz Krones. En écrivant ses nombreuses études sur la formation de l'Autriche, il s'est laissé guider par cette idée que cet Etat, considéré dans son ensemble, ne peut pas être dû au simple caprice du hasard ou à des raffinements de diplomatie. Par contre, cette foi en l'idée autrichienne ne se retrouve pas dans les ouvrages de A. Springer (1863-65) ni dans ceux de Huber (à partir de 1885). Le premier se place au point de vue purement allemand. Le second ne veut voir dans l'Autriche qu'une construction artificielle des Habsbourg[33]).

En 1867, H.-I. Bidermann, professeur à l'Université d'Innsbruck, publiait le premier volume de sa « Geschichte der österreichischen Gesammt-Staats-Idee » qui, d'après son titre, paraît essentielle pour le sujet qui nous occupe[34]). Le but avoué de Bidermann était de montrer « depuis combien de temps la grande idée de l'Etat autrichien était en train de se réaliser, c'est-à-dire quel doit être son âge au minimum, ensuite quels obstacles elle a dû surmonter et quel recul ce serait si, après avoir triomphé de tant de difficultés et être arrivée si près de son accomplis-

32. J. A. Helfert, *op. cit.*, p. 59.

33. F. X. Krones, « Geschichte der Neuzeit Oesterreichs vom 18. Jahrhundert bis auf die Gegenwart » (Berlin, 1879), — « Handbuch der Geschichte Oesterreichs von der ältesten bis zur neuesten Zeit » (Berlin, 1876-79). — A. Springer, « Geschichte Oesterreichs seit dem Wiener Frieden, 1809 » (Leipzig, 1863-65). — A. Huber, « Geschichte Oesterreichs » (Gotha, 1885-96). La mort de Huber en 1898 a interrompu la publication de cette grande histoire autrichienne, la meilleure jusqu'à ce jour, qui arrivait à l'année 1648 (en cinq volumes). O. Redlich a entrepris de mener à bon terme cette œuvre considérable.

34. H. I. Bidermann, « Geschichte der österreichischen Gesammt-Staats-Idee, 1526-1804 » (Innsbruck 1867-1889). — Sur l'auteur, voir la brochure de F. X. Krones (Graz 1898).

sement, cette idée venait à être abandonnée ou ne pouvait plus se réaliser[35]). » En réalité, Bidermann étudie moins l'idée autrichienne que la centralisation progressive de l'administration à partir de 1526, date de la réunion définitive de tous les grands Etats autrichiens sous le sceptre des Habsbourg. Il montre que, dès cette époque, Ferdinand Ier ne faisait pas un mystère de son intention « de transformer ces acquisitions en un grand tout et de leur imposer un gouvernement centralisé pour tout ce qui concernait les affaires communes. » C'est cette thèse que Bidermann développe à grand renfort d'arguments pour toute la période qui va de 1526 à la fondation de l'Empire d'Autriche en 1804. En ce sens, on pourrait lui objecter que sa démonstration rend un mauvais service à l'idée autrichienne, puisqu'elle tend à la concentrer tout entière dans la volonté et la politique des souverains[36]). L'auteur répond par avance en signalant à chaque occasion combien les populations des différents pays s'associaient intimement aux initiatives du monarque. En particulier, la réunion de 1526, événement singulièrement solennel, ne fut pas le fait du seul souverain, mais bien de tous les peuples intéressés, conscients de la haute mission de l'Autriche : « Aux yeux de Ferdinand, les provinces nouvellement acquises représentaient simplement un agrandissement de l'ancienne Autriche, à laquelle elles se rattachaient effectivement en se donnant sans restriction à la ligne allemande de la maison de Habsbourg. Car si ces provinces reconnurent les droits de suzeraineté invoqués par Ferdinand, ce fut moins sous l'influence du sentiment dynastique que par désir d'être désormais unies à l'Autriche pour soutenir et repousser des dangers communs. Il s'agissait d'ouvrir une ère de communauté d'intérêts, comme le décla-

35. H. I. Bidermann, *op. cit.*, préface du t. I.

36. C'est en particulier l'opinion de Kralik qui dans son article déjà cité sur « Die Entdeckungsgeschichte des österreichischen Staatsgedankens » (Die Kultur, XVIII, 1917, p. 103), mentionne à peine l'ouvrage de Bidermann.

rèrent expressément les Bohémiens et les Croates et comme le fit ressortir nettement le palatin de Hongrie, Stephan Báthary, dans son discours d'inauguration après l'élection de Ferdinand comme roi de Hongrie[37]). » Il n'en reste pas moins que l'histoire de la centralisation administrative, telle que nous la donne Bidermann, ne répond pas tout à fait aux espoirs que peut éveiller son titre. Un des buts essentiels de son ouvrage était d'ailleurs de démontrer au lendemain du compromis austro-hongrois, à quel point les prétentions de la Hongrie à une administration indépendante étaient dépourvues de fondements historiques[38]).

Nous ne parlerons pas de tous les ouvrages patriotiques qui, vers la fin du siècle, entreprennent de raconter l'histoire de l'Autriche uniquement pour renforcer le sentiment national. Entreprise un peu naïve et qui ne pouvait guère aboutir aux résultats que l'on en attendait. Le type de ces histoires destinées à l'éducation du peuple d'Autriche, c'est cette « Monarchie austro-hongroise par la parole et par l'image » qui parut à partir de 1887[39]). Elle n'avait pour promoteur personne de moins illustre que le propre héritier du trône des Habsbourg, l'archiduc Rodolphe, celui-là même dont la fin tragique à Mayerling devait éclabousser de sang et voiler de mélancolie les dernières années de la monarchie : « L'étude des peuples qui vivent à l'intérieur des frontières de la monarchie, écrivait-il dans la préface du premier volume, a aussi un intérêt pratique pour le relèvement de l'amour de

37. H. I. Bidermann, *op. cit.*, t. I, p. 1 et 2.

38. Une bonne partie du zèle prodigué au service de l'idée autrichienne visait surtout à montrer la vanité des prétentions hongroises. Cf. la polémique entre H. Steinacker, F. Tezner d'une part, le comte A. Apponyi et le comte T. Zichy d'autre part (t. XXIII à XXX de la « Oesterreichische Rundschau »).

39. « Die österreichisch-ungarische Monarchie in Wort und Bild. » — Après la mort du prince héritier, ses collaborateurs continuèrent la tâche entreprise et 21 forts volumes avaient paru quand fut interrompue la publication en 1902.

la patrie. En considérant les originalités des divers groupes ethnographiques en même temps que leur dépendance réciproque, on ne saurait manquer de renforcer beaucoup le sentiment de solidarité qui doit unir tous les peuples de notre patrie. » Le prince dédiait l'ouvrage à l'Empereur en personne et s'exprimait ainsi : « Cette œuvre est consacrée au patriotisme, à la connaissance de la patrie ; animée de cet esprit, elle doit contribuer à intensifier et à étendre ces sentiments. C'est un livre populaire qui doit pénétrer dans toutes les classes de la population. » L'ouvrage avait à peine commencé de paraître quand le drame de Mayerling vint interrompre prématurément l'activité historique de l'héritier des Habsbourg. Il n'avait naturellement pas manqué d'admirateurs pour marcher sur ses traces.

Mais parmi tous ces modernes prophètes de l'ancienne Autriche, il faut faire une place à part à cet écrivain universel et étonnamment fécond que fut durant toute sa vie laborieuse, et aujourd'hui encore en sa verte vieillesse, Richard de Kralik. Egalement habile dans tous les arts et dans tous les genres littéraires, ce gentilhomme a voulu être comme l'incarnation vivante du vieil esprit autrichien. Il n'est donc pas surprenant qu'il se soit fait aussi le plus ardent prophète de l'idée autrichienne. Pour célébrer cette idée, il a, avec un zèle inlassable, écrit des poèmes, des drames, des mystères, des légendes, des essais, une « Histoire de Vienne » (1911) et une « Histoire de l'Autriche » (1913)[40]), enfin d'innombrables articles de revues et de journaux. Avec une conviction et une foi empreintes de mysticisme, il s'ingénie à prouver que « l'Autriche est une personnalité morale, une individualité spirituelle et matérielle, croissante et agissante, poursuivant un but ; elle n'a pas été *faite*, mais elle *est*, elle devient, elle se développe, distincte de toutes les autres réa-

40. R. Kralik, « Geschichte der Stadt Wien » (Vienne, 1911), — « Oesterreichische Geschichte » (Vienne, 1913).

lités ; elle a une mission propre ; elle représente une forme supérieure d'Etat ; elle est un composé, un type d'Etat plus évolué dans la voie de la parfaite organisation de l'humanité, l'idéal des suprêmes problèmes de l'Etat, reposant sur les bases de réalité les mieux choisies au point de vue géographique, ethnographique et historique[41]). » Partant de cette solide conviction, il était fatal que Kralik aboutît à une interprétation originale et curieuse de toute l'histoire autrichienne. La question de savoir à quel moment une idée autrichienne a commencé de se manifester n'a pour lui aucun sens : « Aussi longtemps que puisse remonter l'histoire, depuis l'époque des Marcomans et des Ostrogoths, nous trouvons cette idée active, travaillant, sur la base de la situation géographique et des relations ethnographiques commandées par elle, à dégager sans cesse plus clairement cet organisme politique et naturel de fait que l'on appelle l'Autriche. » Il veut prouver que « l'histoire n'est qu'une série de tentatives méthodiques pour amener cette idée à sa perfection progressive, et cela dans la paix comme dans la guerre, à la faveur ou en dépit des circonstances. On peut observer chez le duc Rodolphe le Fondateur et ensuite chez l'Empereur Frédéric III avec sa devise A E I O U une espèce d'aurore extra-lucide (« ein hellseherisches Aufdämmern ») de cette idée. A partir de 1526, cette « Gesamtstaatsidee » sans cesse en progrès se manifeste dans la couronne héréditaire d'Autriche qui domine celles de Hongrie et de Bohême. La guerre de 30 ans et les luttes contre les Turcs clarifient cette idée à l'intérieur et à l'extérieur. Elle se confirme dans la nécessité de la Pragmatique Sanction, dans la résistance aux tentatives de démembrement après la mort du dernier Habsbourg, dans la fermeté inébranlable de tous aux jours de l'assaut napoléonien[42]). »

41. R. Kralik (*Die Kultur*, XVIII, 1917), p. 108. — Dans cet article sur « La découverte progressive de l'idée autrichienne », Kralik donne un résumé savoureux dans sa concision de ses propres théories.

42. R. Kralik, *op. cit.*, p. 99.

On peut trouver quelque peu aventureux ce « hellseherisches Aufdämmern » de l'idée autrichienne chez des princes du XIVe siècle ; et nous verrons que, même en Autriche, peu d'historiens se rallieraient à une pareille suggestion. Mais le point de vue de Kralik, s'il comporte une bonne dose de foi et n'est par conséquent pas très convaincant pour l'histoire scientifique, n'en est pas moins respectable ; il faut être reconnaissant à un tel homme de proclamer ouvertement ses opinions et même ce qu'on est bien tenté d'appeler ses préjugés ; surtout il a le mérite d'avoir mis au service de ses convictions une infatigable activité de chercheur ; ce qui l'a le plus intéressé, ce sont les manifestations collectives, populaires, du sentiment autrichien ; il a ainsi mis à jour, dans son « Histoire d'Autriche », une foule de documents extrêmement intéressants pour l'histoire des mœurs et des idées. Que ce choix ne prétende aucunement à l'impartialité, il est certes bon de le savoir. Mais Kralik a eu raison de penser qu'une idée nationale doit se manifester *aussi* dans le peuple et, en ce sens, il a fourni une contre-partie nécessaire à l'ouvrage unilatéral de Bidermann.

Un des derniers qui se soient attaqués au problème est le professeur Oswald Redlich qui, dans la collection d'Histoire générale des Etats, a continué l'Histoire de l'Autriche laissée inachevée par A. Huber[43]). Il arrive à cette conclusion que, même en plein XVIIe siècle, il est encore prématuré de parler d'un véritable Etat autrichien ou seulement d'une idée conséquente d'un Etat d'ensemble[44]).

43. O. Redlich, « Oesterreichs Grossmachtbildung in der Zeit Kaiser Leopolds I ». (« Geschichte der europäischen Staaten », XXV, VI, Gotha, 1921.)

44. « Von einem österreichischen Gesamtstaate oder auch nur von einer eigentlichen Gesamtstaatsidee kann man um die Mitte des 17. Jahrhunderts noch nicht sprechen. » O. Redlich, *op. cit.*, p. 13. — C'est aussi l'opinion de Pribram (Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, t. XIV, p. 645) et de Fellner (même collection, t. XV, p. 517). Fellner en particulier fait de nombreuses et importantes objections à la théorie de Bidermann sur la centralisation administrative à partir de 1526.

Il montre que, vers 1650 encore, les attributions du souverain étaient tellement différentes suivant les provinces et les liens des pays entre eux tellement lâches qu'on ne peut guère considérer cet assemblage comme un Etat : « Le monarque autrichien était empereur d'Allemagne, mais en tant que roi de Hongrie il était souverain et indépendant du Reich. Comme roi de Bohême, il était prince électeur allemand et prenait part en cette qualité à l'élection de l'Empereur, mais, en dehors du lien féodal, la Bohême n'avait aucune obligation par rapport à l'Empire... La Hongrie était un royaume électif, la Bohême un royaume héréditaire, les anciennes provinces autrichiennes avaient toujours été héréditaires ; mais les règles de succession n'étaient pas les mêmes..., etc., etc.[45]). » Il est évident que si on compare cet état de choses avec la situation de la France au début du XVIIe siècle, sous Richelieu et Mazarin, on est forcé d'avouer que le « Gesamtstaat » autrichien et la « Gesamtstaatsidee » étaient encore bien imprécis. Et si l'on peut parler d'une idée autrichienne au XVIe siècle (puisqu'on la fait naître le plus ordinairement en 1526), ou même au XIVe siècle, voire à l'époque des Marcomans et des Ostrogoths, il faut se la représenter comme un principe extrêmement vague, peut-être même comme une formule, commode sans doute, mais qui est loin d'avoir pour tous le même sens et la même portée.

C'est bien là la conclusion où devait nous mener notre rapide enquête. L'idée autrichienne a été niée par certains historiens de l'Autriche, et non des moindres. Parmi ceux qui la connaissent et qui en parlent, l'accord est loin d'être parfait. Avec une belle confiance, les uns veulent que cette idée soit aussi vieille, davantage peut-être, que l'ère chrétienne. Le plus grand nombre pensent qu'à partir de 1526 seulement, date de l'union des pays allemands, de la Hongrie et de la Bohême sous le sceptre des Habsbourg, le mot « autrichien » commence à avoir un sens voisin de

45. O. Redlich, *op. cit.*, p. 12 et 13.

celui qu'on lui donne communément à l'époque contemporaine. Enfin il en est qui doutent que, même en plein XVIIe siècle, il soit légitime de parler d'un Etat autrichien, d'une idée autrichienne. Ces divergences ou ces contradictions tiennent sans doute, même si nous faisons la part des tendances personnelles de chacun, au fait que les mêmes mots sont employés avec des sens très divers. Quand on parle de l'idée autrichienne à l'époque de l'expansion romaine ou des invasions barbares, il est tout de même fort probable que l'on entend par cette expression autre chose que l'idéal politique fort net de Ferdinand Ier, quand il se fit couronner à Prague et à Bude, ou de Charles VI, quand il promulgua la Pragmatique Sanction, pour ne rien dire d'un passé plus récent encore. En réalité, on ne peut donner une définition purement logique et par conséquent immuable de ces données instables, vagues et pourtant très réelles, dont on ne peut pas ne pas tenir compte dès qu'on étudie l'histoire de l'Europe centrale et que nous désignons par la formule commode d'idée autrichienne[46]). Cette idée n'a les caractères ni d'un dogme religieux, ni d'un principe abstrait indépendant des faits. Elle s'est formée peu à peu, elle a évolué, en un mot elle a vécu. Maintenant que nous avons entendu le témoignage de ses principaux confesseurs et avant d'évoquer longue-

46. Comme nous ne prétendons pas traiter à fond, dans ces pages d'introduction, du problème autrichien, le plus compliqué sans doute que pose l'histoire des États modernes, nous nous bornons à invoquer le témoignage des principaux historiens autrichiens de langue allemande. Nous ne pouvons que signaler également le petit volume du grand patriote tchèque F. PALACKY, « Oesterreichs Staatsidee ». Ce recueil d'articles de journaux, publié à Prague en 1866, est un précieux document sur la situation de l'Autriche et l'état des esprits au moment même où se négociait le compromis austro-hongrois. L'auteur y commente sa fameuse déclaration du 11 avril 1848 à Francfort : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Il précise, il est vrai, que le principe fondamental de cet État autrichien ne peut être que l'égalité de droits entre toutes les nations qui le composent. Au demeurant, cette brochure est consacrée à l'examen de questions actuelles beaucoup plus qu'à l'étude du passé autrichien.

ment l'éclat dont elle brilla au début de l'époque contemporaine, nous devons voir comment elle s'est formée et quelles ont été les grandes étapes de son évolution.

III. — La formation d'un idéal autrichien jusqu'a la pragmatique sanction

S'il est vrai qu'il fallut toujours, en écrivant, savoir se borner, ce conseil du poète prend toute sa valeur quand il s'agit, dans un chapitre d'introduction, d'évoquer, pour y chercher des enseignements, l'histoire de plusieurs siècles et de toute une nation. Nous nous abstiendrons de raconter ici, ne serait-ce qu'à grands traits, la formation et l'évolution de l'Etat autrichien. Et nous nous en tiendrons à montrer comment s'est précisé peu à peu le sens de ces mots ou expressions fort vagues que furent, au cours des âges, l'Autriche, la maison d'Autriche, l'idée autrichienne. Tous les faits que nous voulons invoquer sont suffisamment connus pour qu'il nous suffise de les rappeler et d'en préciser la portée pour notre sujet.

Pour appliquer tout de suite cette méthode, il nous paraît absolument inutile de remonter, dans notre poursuite de l'idée autrichienne, au delà des IXe et Xe siècles qui virent la fondation de la Marche de l'Est par Charlemagne après la défaite des Avares, puis l'avènement de la dynastie de Babenberg (976). Le nom d'Autriche (Ostarrichi) apparaît pour la première fois en 996 dans un document signé de l'empereur Othon III. Il faut dans ces conditions une certaine fantaisie pour parler d'une « préhistoire autrichienne » comme fait Kralik. Cet historien, qui se double il est vrai d'un poète, constate avec satisfaction que, dans une chronique du XIVe siècle, il est déjà question des relations constantes que les fabuleux seigneurs autrichiens du milieu du deuxième millénaire avant Jésus-Christ entretenaient avec les dynasties non moins fabuleuses de Bohême et de Hongrie. « C'est là un témoignage

important en faveur de la grande idée autrichienne », affirme notre auteur. On ne peut que s'incliner devant une telle conviction qui est évidemment de l'ordre de la foi. Nous admettrons avec la même docilité que, dès la période préhistorique, l'Autriche se révèle essentiellement un point de croisement de différentes civilisations, que dans Marbod, prince des Marcomans, se manifeste déjà la nature conciliante de l'Autrichien et un vrai caractère de héros autrichien, que la colonne Trajane et la colonne de Marc-Aurèle à Rome sont de vraies épopées autrichiennes et constituent ensemble le premier monument austro-hongrois, que l'empire de Théodoric est comme un pressentiment de la « Gesamtstaatsidee » autrichienne, avec cette fois son centre de gravité au Sud, ce dernier détail expliquant la misssion historique de l'Autriche en Italie, etc., etc.[47]).

Nous ne nous élèverons pas contre ces affirmations qui, venant d'un homme que certains tiennent pour génial, ne sauraient être à la légère traitées de sottises. Il est seulement curieux que toutes ces assertions paraissent dans un volume d'histoire. Il est vrai que ce premier chapitre s'intitule prudemment « préhistoires autrichiennes ». Pluriel significatif ! Nous avons tenu pourtant à mentionner cette opinion de Kralik sur le passé de l'idée autrichienne parce qu'elle reflète des convictions qui n'étaient pas isolées dans certains milieux de l'ancien Etat des Habsbourg. L'Autriche serait, selon eux, une notion éternelle, indépendante des modalités de sa réalisation.

47. R. Kralik, « Oesterreichische Geschichte », 2e éd. (Vienne, 1914). Voir tout le premier chapitre intitulé « Oesterreichische Vorgeschichten ». — Cf. le compte rendu de l'ouvrage de Kralik par E. Guglia dans les « Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung », t. XXXVI (1915), p. 559 à 562. Voici la conclusion de cette étude : « Les livres de Kralik sont des exemples parfaits de ce que Nietzsche appelait « l'histoire monumentale ». Pour lui, tout sans exception est grand dans le passé de sa cité et de sa patrie et cette grandeur dans le passé lui est aussi une garantie pour l'avenir... » — Dans son histoire de Vienne (« Wien, Geschichte der Kaiserstadt »), Kralik se plaît à démontrer que Théodoric était Viennois au sens large du mot.

Or si ce point de vue est à la rigueur soutenable pour les temps modernes, il est évidemment arbitraire et gratuit de vouloir le justifier aussi pour l'époque païenne ou pour les premiers temps de l'ère chrétienne. Quelque enclins que nous soyons donc à penser que l'idée autrichienne ne fut vraiment pas une vaine et creuse formule, nous ne saurions admettre que l'idée d'Autriche a toujours existé et que la préhistoire en fournit des preuves irréfutables.

Tout ce qu'établit l'histoire, c'est donc que, dès la fin du xe siècle, le mot d'Autriche apparaît. Il s'applique d'ailleurs simplement à la Marche de l'Est qui, jusqu'en 1156, dépendit du duché de Bavière et c'est au cours du xie siècle seulement que cette appellation d'Oesterreich devient tout à fait usuelle. Ce noyau primitif ne comprenait guère que les provinces actuelles de Haute et de Basse-Autriche. Domaine aux frontières fort incertaines d'ailleurs et qui ne cessa de s'agrandir sous la première dynastie autrichienne, les Babenberg. Ce sont ces princes qui commencèrent de mettre en valeur le pays ; sous leur règne s'ébauche une législation ; le commerce et l'industrie se développent, la poésie prend un brillant essor. C'est un Autrichien qui dut composer la fameuse Chanson des Nibelungen ; et Walther de la Vogelweide était probablement originaire aussi d'une de ces premières provinces d'Autriche. L'éclat de cette civilisation a permis de dire que le règne des Babenberg vit pour la première fois fleurir l'esprit autrichien. Oui, mais à condition de prendre ce qualificatif en son sens le plus étroit et par conséquent le plus dangereux. Car en même temps que se développait la prospérité de l'Autriche, les pays voisins aussi s'organisaient et atteignaient à un haut degré de culture nationale. La Hongrie devenait forte sous l'impulsion de Saint Etienne cependant que la Bohême faisait trembler toute l'Europe avec Boleslav II et plus tard avec Premysl Ottokar II qui alla jusque sur les bords de la Baltique fonder la ville de Königsberg ; Prague était alors une des cours les plus brillantes de l'Europe et le

couronnement du successeur d'Ottokar, Václav II, en 1297, fut une des cérémonies les plus imposantes qu'ait connues le Moyen âge. Pour toute cette période, il serait donc pour le moins prématuré de parler d'un idéal proprement *autrichien*. Sans doute les relations étaient étroites entre les divers royaumes ou duchés qui s'étaient constitués dans le bassin du Danube ; mais plus âpres encore étaient leurs rivalités et ce fut entre eux une série presque ininterrompue de disputes et de guerres, sans que le sort des batailles parut vouloir décider nettement à qui devait revenir l'hégémonie. Il sembla un moment que la Bohême dût l'emporter : à deux reprises (1256 et 1271), la couronne impériale fut offerte à l'invincible Ottokar ; en jugeant politique de la refuser, il fit la fortune du premier des Habsbourg[48]).

L'attribution de la couronne impériale d'Allemagne à Rodolphe de Habsbourg (le 1er octobre 1273 à Francfort) est certainement un des événements les plus considérables de l'histoire autrichienne puisque c'est de cette date que part le prestige de cette dynastie dont le XXe siècle encore admirera la puissance. C'est que précisément près de sept siècles d'histoire nous enseignent à quel point cette élection devait être lourde de conséquences. Les Habsbourg n'avaient été jusque-là qu'une famille de princes entre beaucoup d'autres et ils n'avaient joué aucun rôle important sur le théâtre de la grande politique. Une fois la dignité impériale entrée dans leur famille, ils s'efforceront de la revêtir le plus souvent possible jusqu'au jour où elle deviendra chez eux permanente et héréditaire. C'est en 1531 seulement que se produira cette transformation décisive

48. Les raisons de ce peu politique refus ne sont pas claires : « La couronne de Saint Václav, pour être moins brillante, lui parut sans doute plus solide », dit simplement Léger (*op. cit.*, p. 106). Le fait se trouve également rapporté dans LINDNER, « Deutsche Geschichte unter den Habsburgern und Luxemburgern », t. I, p. 18. D'autres historiens considèrent la chose comme peu croyable. Cf. BRESLAU, « Zur Vorgeschichte der Wahl Rudolfs » (« Mitt. d. Instit. für österr. Geschichtsforschung », t. XV, 1894).

et que la couronne impériale reviendra à la maison d'Autriche pour n'en plus sortir. Mais en attendant cette consécration dernière de leur éclatante fortune, les Habsbourg se virent obligés de tenir tête à de puissants adversaires ; car si l'idée autrichienne prenait corps lentement, l'idée tchèque pas plus que l'idée hongroise ne paraissaient prêtes à abdiquer. Rodolphe de Habsbourg lui-même s'en rendit vite compte et il ne put se croire vraiment empereur qu'après avoir repoussé le formidable assaut mené contre lui par le fougueux Ottokar. Parvenu à un haut degré de gloire et de puissance par son courage et le succès de ses armes, le monarque tchèque ne pouvait admettre qu'une maison voisine et rivale devînt soudain redoutable par le seul fait de la confiance qu'elle avait su inspirer aux électeurs d'Allemagne et à l'Eglise. Ottokar protesta donc contre l'élection de son concurrent et prit les armes contre lui. Mais la fatalité s'était retournée pour l'accabler et celui qui avait fait trembler toute l'Europe succomba devant les forces réunies de l'Autriche et de la Hongrie. La victoire de Rodolphe assura pour un temps sa prépondérance en Europe centrale et mit fin provisoirement aux conflits et aux guerres qui, depuis l'extinction des Babenberg, avaient ensanglanté ces régions. Aussi l'élection et la puissance nouvelle du prince de Habsbourg furent-elles ressenties comme un bienfait par toutes les populations. La confiance remplace le pessimisme dont les luttes pour la dignité impériale et la grande rivalité de l'Empire et de la Papauté avaient rempli les esprits. Ce conflit qui assombrit le Moyen âge semble arrivé maintenant à son terme : « Jamais, depuis les temps du roi Charles, le Pape n'avait tant aimé le souverain... Tous ceux qui lui résisteront, le Pape ne les tiendra plus pour de bons chrétiens, » chante Frédéric de Sonnenbourg. Ainsi se prépare cette alliance entre la Maison d'Autriche et l'Eglise qui contribuera tant à donner son caractère à l'idée autrichienne. C'est aussi à titre de restaurateur de l'ordre et de défenseur de la foi que Rodolphe de Habsbourg sera

fêté avec enthousiasme par les romantiques allemands qui découvriront en lui la plus pure incarnation de leur idéal politique et religieux.

Mais s'il nous est facile d'apprécier aujourd'hui à sa juste valeur l'importance de cette élection, la chose était beaucoup moins évidente au XIIIe siècle et il sembla un moment que la gloire des Habsbourg, après avoir brillé d'un si vif éclat, dut être à nouveau éclipsée. Rodolphe mourut en 1291. Ses successeurs ne purent conserver longtemps la dignité impériale qui passa aux dynasties rivales de Bohême et de Hongrie. D'ailleurs durant tout le XIVe siècle ce sont ces deux pays qui dominent alternativement en Europe centrale. En 1308, un prince de Luxembourg avait été élu empereur. Les Tchèques offrirent la couronne de leur royaume à son fils, Jean, à condition qu'il épouserait la princesse Elisabeth, dernière héritière de la dynastie nationale des Premyslides[49]). Leur fils Charles fut élu empereur en 1346 et sous son règne la Bohême connut une grande prospérité[50]). C'est à cette époque que fut fondée l'Université de Prague qui fut bientôt la plus réputée en Europe après celle de Paris (les Universités, fameuses dans la suite, de Vienne et de Cracovie n'existaient pas encore) ; ce souverain fit reconstruire aussi la cathédrale de sa capitale sur le type des édifices gothiques de France et on doit également à son initiative le célèbre pont de pierre de Prague ainsi que le château royal édifié sur le modèle de l'ancien Louvre. Le règne de Charles IV vit enfin fleurir dans la capitale de la Bohême la première école de peinture que l'on connaisse au Moyen-âge cependant que la littérature tchèque produisait des œuvres intéressantes. Mais Charles ne se contentait pas de développer la prospérité intérieure de ses Etats ; il se préoccupait

49. SCHÖTTER, « Johann Graf von Luxemburg und König von Böhmen » (Luxembourg, 1865).

50. WERUNSKY, « Geschichte Kaiser Karls IV. und seiner Zeit », 2 vol. (Innsbruck, 1880-1885).

aussi de paralyser les ambitions mal contenues des Habsbourg et par la Bulle d'Or (1356), qui fixait le droit politique de l'Allemagne, il donnait au roi de Bohême la première place parmi les électeurs séculiers. Il faisait décider en même temps, pour parer à toute éventualité, que le roi de Bohême ne pouvait être élu que par les états du pays. Ainsi les visées des Habsbourg soit sur la dignité impériale, soit sur le trône de Bohême paraissaient vouées pour longtemps à demeurer illusoires. — Pendant ce temps, la Hongrie connaissait également une ère de grande prospérité sous la domination d'une dynastie plus occidentale encore que celle de Bohême, la maison d'Anjou, dont le chef Charles, comte de Provence, d'Anjou et du Maine était le propre frère du roi de France Saint-Louis. A la suite d'un mariage, Charles Robert d'Anjou, fils du précédent, déjà roi des Deux-Siciles, devint roi de Hongrie en 1310. Il apporta dans son nouveau royaume l'influence des coutumes occidentales et méridionales. Mais c'est surtout son fils, Louis d'Anjou, dit le Grand (1342-1382), qui fit faire un grand pas à la prospérité du royaume magyar. Il développa le luxe de la cour royale qui se tenait à Bude ou au château de Visegrad, donna une grande extension au commerce avec l'Allemagne, l'Italie et l'Orient, fonda dans la ville de Pecs une université où toutes les sciences étaient enseignées, sauf la théologie, enfin protégea la littérature magyare. A l'extérieur, Louis d'Anjou fut aussi un des princes les plus en vue de son temps ; s'il avait renoncé au royaume des Deux-Siciles, il n'en dominait pas moins les côtes nord et est de l'Adriatique en même temps qu'il se faisait proclamer roi de Pologne à Cracovie. Le règne de Louis d'Anjou est la période la plus glorieuse de l'histoire hongroise. — Ainsi se développaient parallèlement, en Bohême et en Hongrie, deux puissances politiques et deux civilisations qui paraissaient devoir longtemps porter ombrage à la maison de Habsbourg et annihiler toutes ses ambitions. Il est intéressant pourtant de constater que, loin de s'abandonner,

les princes autrichiens, de leur côté, travaillaient à consolider leur puissance et à mettre en valeur leur domaine. Cette ascension parallèle de trois dynasties et de trois Etats est le premier indice peut-être que leurs destinées, en dépit de tous les conflits de surface, étaient intimement liées et c'est probablement la conscience vague de ce fait qui donna l'idée d'une association et prépara l'union personnelle d'où devait sortir la grande Autriche. — C'est en effet pendant même que Charles IV régnait en Bohême et Louis le Grand en Hongrie que l'Autriche eut quelques-uns de ses meilleurs souverains, en particulier ce Rodolphe IV (1358-1365) à qui sa haute culture et ses talents d'organisateur ont valu différents surnoms : le Magnifique, le Lettré, le Fondateur, ce dernier étant d'ailleurs le plus employé[51]). Le règne très bref de ce monarque fut en fait extrêmement fécond. Rivalisant avec son beau-père Charles IV de Bohême, Rodolphe entreprit d'abord de redonner à l'Autriche l'importance politique que celui-ci lui avait ravie par la Bulle d'Or[52]). Pour relever l'éclat de sa maison, il eut recours à un procédé qui nous paraît sujet à caution, mais que les plus hautes autorités civiles ou même ecclésiastiques ne dédaignaient pas d'employer à cette époque : il fabriqua de toutes pièces des documents qui accordaient à l'Autriche une foule de prérogatives dont certaines remontaient même à Jules César et à Néron[53]) ! Rodolphe ne réussit pas à faire prendre au sérieux ces prétentions et pourtant elles lui valurent un certain prestige (ces faux documents constituent le « Privilegium majus » qui, bien que personne ne crût à son authenticité, n'en joua pas moins un rôle important dans toute

51. Kurz, « Oesterreich unter Rudolf IV » (Linz, 1821). — Huber, « Geschichte des Herzogs Rudolf IV. von Oesterreich » (Innsbruck, 1865).

52. Ce qui avait surtout vexé Rodolphe, c'est que les ducs d'Autriche n'obtenaient même pas une voix électorale et étaient donc complètement tenus à l'écart de l'élection de l'Empereur.

53. Steinherz, « Karl IV. und die österreichischen Freiheitsbriefe » (« Mitt. d. Instit. für österr. Geschichtsforschung, t. IX).

la politique de la maison d'Autriche). Un mérite beaucoup plus solide de ce duc fut l'acquisition du Tyrol en 1363. Enfin il se fit lui aussi le protecteur des lettres et des arts. Vienne lui doit beaucoup ; il poussa activement la construction de la cathédrale Saint-Etienne où il voulait que fussent désormais ensevelis les Habsbourg ; surtout il tint à ce que, comme Prague, la capitale autrichienne eût son Université[54]). Il a donc bien mérité son nom de fondateur. Qui sait ce que serait devenue rapidement l'Autriche si ce prince avait vécu ? Mais il mourut après sept ans de règne, à peine âgé de 26 ans.

Ainsi ces trois états d'Autriche, de Bohême et de Hongrie semblaient devoir croître et se développer côte à côte et il était fatal que leurs puissances sans cesse grandissantes finissent par se heurter. Or il est très frappant et particulièrement significatif que tous ces princes également illustres et soucieux des intérêts de leur état ont eu le sentiment qu'ils devaient se rapprocher au lieu de se combattre. Nous avons dit quelle rivalité avait mis aux prises Charles IV de Bohême promulguant sa Bulle d'Or et Rodolphe IV d'Autriche fabriquant son « Privilegium majus ». De telles ambitions diamétralement opposées auraient dû provoquer à bref délai un conflit armé. Il n'en fut rien. Et les deux adversaires se traitèrent réciproquement avec une modération surprenante pour cette époque. Tout se passa de façon platonique et presque un peu ridicule. Charles IV, qui, à titre d'Empereur, devait ratifier les privilèges, refusa de les reconnaître. Furieux, Rodolphe déclara qu'il ne s'en ferait pas moins appeler « archiduc-palatin ». Là-dessus l'Empereur décide de recourir à l'opinion du plus compétent parmi les connaisseurs de l'antiquité, et c'est ainsi que le poète Pétrarque fut invité à donner son avis sur les privilèges accordés par César et Néron aux princes d'Autriche ! Pétrarque les traita de mensonges et déclara

54. Aschbach, « Geschichte der Wiener Universität », 3 vol. (Vienne, 1865-1888).

que le faussaire devait être un fieffé coquin et un fameux âne[55]). Et pourtant l'Empereur reconnut quelques-unes, les moins criantes, de ces revendications et en 1361 la paix fut conclue entre les deux monarques. La manière dont fut traitée toute cette affaire nous prouve que, dès ce moment, on se rendait bien compte, aussi bien à Vienne qu'à Prague, de la nécessité de resserrer les liens au lieu de les rompre. Nous en trouvons une autre preuve dans les nombreuses unions matrimoniales qui ne cessaient de rendre plus étroites les relations entre familles régnantes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie et qui certainement furent le fruit d'une politique méthodique, clairvoyante : nous avons vu que Rodolphe IV était le propre gendre de son rival Charles IV ; la sœur de Rodolphe, Marguerite, épousa le margrave Jean-Henri de Moravie, neveu de l'Empereur ; son frère et successeur, Albert III (1365-1395), avait épousé lui aussi une fille de Charles IV. Des alliances semblables unirent bientôt les maisons d'Anjou (en Hongrie) et de Luxembourg (en Bohême) : Louis le Grand d'Anjou, n'ayant point de fils, se décida à faire entrer dans sa maison le jeune prince Sigismond de Luxembourg, fils de Charles IV, futur roi de Bohême et empereur d'Allemagne. Il préparait ainsi la réunion de la Bohême et de la Hongrie sous un même monarque. C'est dire combien ces rivaux avaient au fond conscience de leur communauté d'intérêts. Mais il y a plus. La paix avait été conclue entre Charles IV et son gendre, le duc d'Autriche, en 1361. Trois ans plus tard, un congrès réuni à Brünn consacra la réconciliation et, à cette occasion, une importante convention d'héritage fut conclue entre les deux princes : si Charles IV, son fils Václav et son frère Jean de Moravie ainsi que leurs descendants, venaient à s'éteindre sans laisser d'héritiers directs, les pays de Bohême devaient revenir aux Habsbourg ; si par contre Rodolphe, ses frères et leur

55. JÄGER, « Petrarcas Brief an Kaiser Karl IV. über das österreichische Privileg vom Jahre 1058 » (« Archiv der Wiener Akademie, XXXVIII).

sœur Marguerite mouraient sans enfants, les pays autrichiens passeraient sous l'autorité de Charles IV et de ses héritiers. Une convention analogue fut conclue entre le duc d'Autriche et le roi de Hongrie. Comme d'autre part le mariage de Marie d'Anjou avec Sigismond de Luxembourg créait une situation analogue entre la Bohême et la Hongrie, l'anneau se trouvait parfaitement scellé et les maisons régnantes de Prague, de Vienne et de Bude se trouvaient liées entre elles par des traités qui devaient fatalement amener une réunion de leurs états. Ce sont donc ces trois glorieux souverains, Rodolphe IV de Habsbourg, Charles IV de Luxembourg et Louis Ier d'Anjou qui ont jeté les bases de la grandeur autrichienne et on peut en un sens les considérer comme les véritables créateurs de l'Autriche moderne. Il nous paraît donc faux de tenir l'élection de Rodolphe Ier comme empereur d'Allemagne pour l'événement essentiel de l'histoire de l'Europe centrale au Moyen âge. Les conventions de famille conclues au XIVe siècle ont au contraire une importance décisive. Il faut remarquer d'ailleurs qu'elles n'accordaient aucune prérogative spéciale aux Habsbourg et que l'unité de l'Autriche aurait pu se réaliser tout aussi bien sous le sceptre des Luxembourg ou de la maison d'Anjou ; ce sont les circonstances qui finirent par décider en faveur de la première dynastie. En tout cas, nous considérons ces traités comme la première manifestation de l'idée autrichienne. Pour la première fois dans l'histoire, les princes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie proclament solennellement leur solidarité et prennent des mesures propres à assurer une collaboration de plus en plus active de leurs états, peut-être même leur unité. Mais aussi les trois maisons avaient traité sur un pied d'égalité et aucune supériorité n'était prévue au bénéfice de Vienne, au détriment de Prague ou de Bude. Les Habsbourg auront le tort de l'oublier quand le jeu des événements leur aura conféré cette triple souveraineté.

Il est juste de reconnaître pourtant que, si les circonstances jouèrent en leur faveur, les Habsbourg recueillirent

finalement les fruits d'une politique méthodique et consciente de son but. Sur ce terrain encore, Rodolphe IV donna toute la mesure de son talent d'organisateur et posa des principes qui devaient se révéler singulièrement féconds à l'avenir. En même temps que, par ses traités avec la Bohême et la Hongrie, il préparait de longue main l'unité future des états danubiens, il entreprenait de consolider la cohésion de ses propres domaines et leur indivisibilité. Par la convention de famille du 18 novembre 1364, il prenait avec ses frères l'engagement de ne jamais procéder à un partage de leur patrimoine ; l'aîné devait avoir la cour la plus brillante et représenter son pays devant l'étranger ; quant à ses frères, il leur donnerait des fiefs en leur assurant un train de vie princier[56]). C'est grâce à ce principe, régulièrement appliqué dans l'ensemble à partir du XIVe siècle, que l'idée même d'Autriche put se développer et s'identifier peu à peu avec celle de Habsbourg. Le mot d'Autriche ne s'était longtemps appliqué qu'aux territoires de l'ancienne Marche de l'Est. On le transféra bientôt à la famille régnante qui devint la Maison d'Autriche. Et, par un processus inverse, cette appellation de la dynastie fut peu à peu reportée sur tous les domaines soumis à sa domination. Cette fusion fut achevée quand l'empereur Maximilien eut l'idée de réunir un parlement où seraient représentées toutes les provinces dépendant de son sceptre et qui se réunit pour la première fois en 1518 à Innsbruck[57]). La fidélité à ces deux principes : relations de plus en plus étroites avec les cours de Bohême et de Hongrie, consolidation de l'unité interne de l'état

56. Zeissberg, « Der österreichische Erbfolgestreit nach dem Tode des Königs Ladislav Posthumus im Lichte der habsburgischen Hausverträge » (« Archiv der Wiener Akademie » LVIII).

57. Ce premier parlement autrichien comprenait 70 délégués : 35 des duchés de Basse-Autriche, 8 de Tyrol, 5 de la région de Goritz et 22 de Souabe ou d'Alsace (où les Habsbourg possédaient quelques territoires). — Cf. Zeibig, « Der Ausschusslandtag der gesamten österreichischen Erbländer zu Innsbruck, 1518 » (« Archiv der Wiener Akademie », XIII).

autrichien, prépara d'une part l'unification politique de l'Empire du Danube et d'autre part désigna les Habsbourg pour mener cette œuvre à bonne fin.

C'est en 1526 que ce grand événement allait s'accomplir. Cependant que la Bohême jetait le meilleur de son sang et de sa richesse dans le gouffre des guerres hussites et que la Hongrie s'épuisait à soutenir l'assaut sans cesse renaissant des formidables armées turques, les Habsbourg se préparaient à recueillir l'héritage de ces dynasties anémiées. C'est à Maximilien que revient la gloire incontestable d'avoir immédiatement provoqué cette grande transformation. En 1490, le roi de Bohême, Ladislas II Jagellon, fut élu roi en Hongrie par la diète et recueillit ainsi l'héritage du valeureux Mathias Corvin. Ainsi deux des grands royaumes danubiens se trouvaient déjà liés par une union personnelle. Il pouvait sembler encore que, pour la grande décision finale, la balance hésitât entre les Jagellon et les Habsbourg. Mais les qualités personnelles des deux souverains scellèrent les destinées de l'Europe centrale et de leurs maisons : Ladislas était indolent et lâche ; l'Autriche au contraire avait à sa tête le grand Maximilien, aussi vaillant guerrier que subtil diplomate. Il n'eut pas de peine à envelopper dans ses filets le roi de Bohême et de Hongrie. Au cours d'un brillant congrès, qui se tint à Vienne en 1515[58]), il fut décidé que le prince héritier Louis de Hongrie épouserait Marie, fille de Philippe le Beau (et donc petite-fille de Maximilien), cependant qu'un autre enfant de Philippe le Beau, Ferdinand, était fiancé avec Anna, fille de Ladislas. Anna et Ferdinand n'étaient à ce moment âgés tous deux que de douze ans. Leur mariage en 1521 fut l'avant-dernier épisode du drame d'où l'Autriche allait sortir. Mais pour hâter le dénouement inévitable, il fallut encore une grande catastrophe : le 29 août 1526, le jeune roi Louis (qui, âgé de 10 ans à

58. Liske, « Der Kongress zu Wien im Jahre 1515 » (Forschungen zur deutschen Geschichte, VII, 1867).

peine, avait succédé à son père Ladislas en 1516) tomba sur le champ de bataille de Mohács en même temps que sept prélats, vingt-deux magnats et plusieurs milliers de guerriers magyars. Cet épouvantable désastre dont le retentissement fut immense dans toute la chrétienté fit passer les couronnes de Bohême et de Hongrie sur la tête de Ferdinand, déjà possesseur des provinces héréditaires autrichiennes. L'unité de l'Autriche était faite.

La date de 1526 mérite donc d'être retenue comme extrêmement importante dans l'histoire des états danubiens. Mais au fond elle n'offre d'intérêt véritable que comme aboutissement d'une évolution et comme point de départ ; en elle-même elle ne constitue pas une manifestation particulièrement significative de l'idée autrichienne. Parce qu'on s'est trop laissé fasciner par ce millésime, on a porté sur les événements de 1526 des jugements contradictoires et erronés. Les uns pensent que cette réunion de trois états sous le sceptre des Habsbourg est à jamais la justification de l'unité autrichienne ; d'autres montreront que la diplomatie de Maximilien et la mise en pratique du « Tu felix Austria nube » assurèrent la juxtaposition tout extérieure sous un même sceptre de trois domaines que rien ne rapprochait essentiellement. La vérité, c'est que cette réunion fut l'aboutissement d'une évolution trop lente et trop continue pour n'être pas l'expression de quelque nécessité naturelle ; depuis des siècles déjà, l'Autriche, la Bohême et la Hongrie tendaient à se réunir et les Habsbourg ne firent que réaliser ce dont avaient rêvé Premysl Ottokar et Mathias Corvin ; il semble que tous les grands souverains de chacun de ces trois états aient entrevu la nécessité de faire en quelque façon l'union de trônes qui étaient voués à l'impuissance et à la ruine s'ils ne cessaient de se combattre ; et il est superficiel de croire que tous ces mariages répétés et ces traités de succession ne furent qu'artifices de diplomates ; ce serait la première et l'unique fois sans doute que la diplomatie aurait réussi à préparer pendant des siècles et finalement

à réaliser une solution contre-nature. Mais il est tout aussi faux de croire que, à partir de 1526, l'Autriche existe et doit exister. Le mariage de Ferdinand ne lui assurait pas de façon absolue la possession des deux couronnes de Bohême et de Hongrie ; et même après sa reconnaissance par les états de ces deux pays, il se trouvait être duc en Autriche et roi dans les deux autres capitales, mais non pas souverain de ces trois puissances réunies. L'union personnelle qui d'ailleurs n'était pas forcément définitive n'a donc au fond qu'un intérêt secondaire pour qui étudie l'idée autrichienne ; longtemps encore on fera la distinction entre les états indépendants qui composent l'empire des Habsbourg : la paix de Prague (1635) oppose le royaume héréditaire de Bohême aux autres provinces proprement autrichiennes et c'est en 1687 seulement que la couronne de Hongrie deviendra elle aussi héréditaire dans la famille de Habsbourg. L'union de 1526 a donc créé une situation de fait, mais non pas une idée. Et nous allons voir l'idée autrichienne qui, depuis plusieurs siècles, se cherchait, prendre corps peu à peu sous l'influence d'événements exceptionnellement graves pour l'avenir de l'Europe chrétienne tout entière : la Réforme luthérienne et les invasions turques.

Notons auparavant pourtant deux faits qui ont leur importance. C'est d'abord l'identification, à partir de 1531, de la dynastie de Habsbourg et de la maison impériale[59]). Le prestige incontestable dont jouissait encore l'Empire au début des temps modernes servit les plans des nouveaux maîtres de la grande Autriche puisqu'il ne pouvait paraître humiliant aux peuples du Danube d'accepter l'autorité d'une maison appelée à dominer le monde. En ce sens

59. Désormais tous les Empereurs seront autrichiens, si l'on met à part Charles-Albert de Bavière (qui était d'ailleurs un Habsbourg par sa mère, Maria-Antonia, fille de Léopold Ier) : élu empereur d'Allemagne en 1742 sous le nom de Charles VII à la faveur des troubles qui suivirent la mort de Charles VI, il mourut en 1745 et la dignité impériale revint à François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse.

l'idée impériale put, en ces temps lointains, faciliter les débuts de l'idée autrichienne. Il est par contre non moins évident qu'à la longue ces deux idées devaient se nuire et se détruire. Ce fut la grande faute des Habsbourg, si avisés à tous autres égards, de ne pas comprendre que les rêves démesurés de la Maison d'Autriche, s'ils pouvaient assurer quelque temps plus d'éclat à la dynastie, deviendraient fatalement mortels pour l'Autriche. Dès l'époque de Charles-Quint et de Ferdinand Ier, les Habsbourg règnent, en dehors de l'Europe centrale, sur l'Espagne, la Bourgogne et les Pays-Bas et considèrent ces pays comme faisant partie de leur patrimoine au même titre que les provinces autrichiennes. Pour défendre cette fiction, qui ne pouvait manquer de se heurter à la résistance armée de la France sans cesse menacée d'encerclement, les Habsbourg prodiguèrent leurs forces et leur argent, au détriment de la monarchie. Quand en 1804, François II se décida, fort peu spontanément d'ailleurs, à répudier la grande illusion impériale, il était sans doute déjà trop tard[60]). — Le second fait, qui compensait en partie aux

60. « La dynastie a voulu mener de front la création d'un État autrichien et la restauration de l'Empire universel. Entre l'Empire et l'État, la contradiction est aussi radicale qu'entre l'infini et le fini, l'abstrait et le concret : l'État a ses racines profondes dans le territoire, l'Empire plane sur toute la terre... De leur union est née une équivoque qui a lourdement pesé sur l'idée de l'État autrichien... » — L. Eisenmann, « Le compromis austro-hongrois de 1867 » (Paris, 1904), p. 4 et 5. — On voit que nous nous rallions au point de vue de l'éminent historien dont l'étude sur le dualisme demeure l'ouvrage fondamental pour qui veut connaître la formation et l'évolution de l'empire des Habsbourg. Nous avons simplement été amenés par la nature même de notre sujet à insister sur les éléments de cohésion que nous découvrions dans cette histoire plutôt que sur les ferments de dissociation. Car aujourd'hui que cet empire s'est écroulé, il s'agit moins de rechercher quels germes de mort l'Autriche portait en elle dès ses origines que d'expliquer comment elle put s'affirmer durant tant de siècles. C'est de ce point de vue un peu spécial que l'idée impériale nous paraît avoir plutôt favorisé à ses débuts la formation de l'idée autrichienne (qui n'est d'ailleurs pas identique avec « l'idée de l'État autrichien »). Comme depuis plusieurs siècles, l'Autriche, la Hongrie et la Bohême détenaient alternativement, mais à peu près exclusivement, la dignité

dangers du premier, c'est la centralisation croissante de la monarchie dès le règne de Ferdinand Ier. Cet empereur créa plusieurs services chargés de régler les affaires communes de ses Etats et ce furent la Chancellerie générale de la Cour, le Conseil secret, enfin le Conseil aulique de la Guerre. Ferdinand Ier eut également l'initiative d'une institution qui devait contribuer puissamment à affermir le sentiment autrichien, du moins dans les hautes classes : celle d'une noblesse autrichienne. Pour ce faire, il n'eut pas à rien créer de nouveau ; mais en réunissant des gentilshommes autrichiens, hongrois, tchèques ou italiens à sa cour et en favorisant l'échange de familles nobles entre les différents pays de la monarchie, il arriva à constituer une noblesse très diverse par ses origines, mais également dévouée aux intérêts de son trône. Enfin c'est aussi sous le règne de Ferdinand que Vienne commence à prendre son rang de capitale impériale. Jusque-là, même au sein des états proprement autrichiens, une autre cité, Innsbruck, lui avait fait concurrence. Vers la fin de sa vie, Ferdinand prit l'habitude de résider à Vienne qu'il finit par appeler sa capitale. C'est d'ailleurs à Vienne que siégeaient les organes du gouvernement central. — Ainsi les Habsbourg, tout en continuant de profiter du prestige que leur valait la couronne impériale, travaillaient à consolider l'unité de leur vaste domaine d'Europe centrale et au début il put sembler que ces deux missions n'étaient pas contradictoires ni disproportionnées.

Mais ce n'est que dans la lutte et dans la souffrance communes que peut se tremper un sentiment national. Si les initiatives du souverain firent beaucoup pour donner au nouvel Etat son armature, c'est la résistance acharnée

mpériale, il semble difficilement contestable qu'elles aient vu avec plaisir leur nouveau souverain commun revêtu de cette même dignité. Il est non moins certain que les Habsbourg furent maladroits par la suite de se cramponner à cette idée qui, depuis la fin du Moyen âge, avait à peu près perdu toute sa signification.

à la pénétration des idées protestantes d'une part et aux invasions musulmanes d'autre part qui acheva de cimenter, au moins pour un temps, l'âme autrichienne.

On est tenté de croire parfois que la Réforme de Luther, si prompte à submerger l'Allemagne, ne fit qu'effleurer l'Autriche. La réalité est tout autre et, quand les empereurs se décidèrent à intervenir, la situation de l'Eglise catholique était des plus critiques dans tous les états autrichiens. C'est que, s'étant rendue coupable des mêmes abus, elle devait s'attendre aux mêmes réactions. La réforme fit de rapides progrès à partir de 1520 environ, en Tyrol avec Jakob Strauss, à Salzbourg avec Stephan Agricola et Paul de Spretten ; ce dernier se rendit, en 1521, à Vienne où il prêcha dans la cathédrale Saint-Etienne contre le célibat des prêtres et contre la vie monastique. Le luthéranisme fit aussi des progrès en Bohême où le mouvement hussite lui avait préparé le terrain. En Hongrie, le propre cousin du roi Louis, le margrave Georges de Brandenbourg, s'était dès 1523 converti aux nouvelles doctrines. Vers le milieu du XVIe siècle, plus de la moitié des sujets des Habsbourg pratiquaient la religion réformée. Et le protestantisme commençait de jouer un rôle important dans la vie intellectuelle et littéraire : les noms de Paul Melissus, de Nicolaus Herman et de Janones Mathesius témoignent que, au XVIe siècle, l'Empire très catholique dans son essence était en passe de devenir luthérien[61]). Si cette éventualité ne se réalisa pas, ce fut non pas l'œuvre des empereurs qui étaient bien incapables d'endiguer le flot puissant des nouvelles idées, ni celle du clergé séculier qui fut toujours particulièrement peu combattif en Autriche ; ce fut uniquement l'œuvre des Jésuites. En ce sens, l'Autriche moderne est pour une bonne part une création de la Société de Jésus

61. Sur la littérature protestante d'Autriche au XVIe siècle, cf. NAGL-ZEIDLER, « Deutsch-Oesterreichische Literaturgeschichte », t. I (Vienne, 1899), .d 476 à 505 et 583 à 588.

et les disciples de saint Ignace ont largement contribué à former l'idée autrichienne. C'est Ferdinand Ier qui prit l'initiative d'introduire la belliqueuse société dans ses états[62]). Les premiers Jésuites s'établirent à Vienne en 1551 et bientôt Canisius y fut célèbre pour ses sermons ; puis les soldats du Christ s'installèrent à Prague en 1555, à Gratz en 1564, à Innsbruck en 1562. Mais, c'est vers la fin du siècle seulement que se manifesta l'efficacité de leur apostolat, encouragé à partir de 1576 par la protection de monarques singulièrement bigots. Rodolphe II et Mathias avaient été élevés par leur mère, fille de Charles-Quint et imbue de rigorisme espagnol, dans l'horreur de l'hérésie. Sous leur règne et sous celui de leurs successeurs, les Jésuites purent mener à l'aise l'offensive contre les réformés[63]). Une Université fut fondée à Gratz spécialement pour leur être confiée (1585) ; en septembre 1598, tous les prédicateurs protestants de Gratz (parmi eux Kepler) furent un beau jour invités à quitter la ville avant le coucher du soleil. Ferdinand II surtout est resté célèbre pour son zèle à combattre l'hérésie. Il aurait préféré, disait-il, abandonner tous ses biens et aller en chemise que de consentir à des mesures contraires aux intérêts de la religion. Aussi son règne (1619-1637) fut-il l'âge d'or des Jésuites en Autriche[64]). La répression de l'hérésie lui fut en même temps un prétexte pour extirper toutes les velléités d'indépendance en Bohême : soulevés pour défendre leur foi, les Tchèques furent écrasés à la Montagne Blanche (1620). Le pays fut livré aux Jésuites qui prirent en main l'enseignement et firent une guerre acharnée aux traditions hérétiques. — En un mot, les Jésuites purent à partir de 1576 pétrir à leur gré l'esprit autrichien qui désor-

62. Socher, « Historia provinciae Austriae S. J. Viennae, 1740 ». — Friedberg, « Die ersten Jesuiten in Deutschland » (Halle s. l. S., 1905).

63. Gindely, « Kaiser Rudolf II. und seine Zeit » (Prague, 1863).

64. Hurter, « Geschichte Kaiser Ferdinands II. und seiner Eltern ». — Winter, « Geschichte des Dreissigjährigen Krieges » (Berlin, 1893).

mais gardera toujours leur empreinte. Si donc nous nous plaçons uniquement au point de vue de l'évolution de l'idée autrichienne, il faut reconnaître qu'elle doit aux disciples de saint Ignace une bonne partie de son originalité : ils ont consommé la rupture entre l'Autriche reconquise à toutes ses traditions catholiques et l'Allemagne demeurée fidèle au nouvel idéal de Luther. En ce sens la période de 1550-1650, caractérisée par l'action à outrance des Jésuites, marque aussi une étape très nette dans le développement de l'esprit autrichien. Désormais l'empire des Habsbourg sera foncièrement catholique et toute sa vie spirituelle sera marquée au coin des fils de Loyola dont encore aujourd'hui l'Autriche est, avec l'Espagne, la terre de prédilection. Nous ne nous attarderons pas à rechercher si fut heureuse cette influence sans laquelle toute la physionomie originale de l'Autriche n'aurait pas été telle que nous la connûmes jusqu'en 1914. — Il faut bien dire pourtant que l'attitude de Ferdinand II à l'égard des Tchèques en 1620 ébranla fortement les droits que les Habsbourg avaient sur la Bohême depuis les pactes de 1364 et les libres élections de 1526 : depuis la Montagne Blanche, les Tchèques étaient justifiées à protester contre la politique des Habsbourg envers eux. Par là l'idée autrichienne, fortifiée dans son originalité par la contre-réformation recevait une fissure qui devait un jour entraîner la chute de tout l'édifice[65]).

La lutte contre les Turcs acheva de faire comprendre à tous les peuples réunis sous le sceptre des Habsbourg quel était le sens profond de leur association et quelle mission ils devaient remplir en Europe. Dès le XIVe siècle, l'empereur Sigismond avait bien vu que l'union de tous les Etats du Moyen-Danube était indispensable pour résister aux entreprises des Turcs[66]). C'est que, dès cette

65. Voir les livres décisifs de E. Denis, « La fin de l'indépendance de la Bohême » et « La Bohême depuis la Montagne-Blanche ».

66. Aschbar, « Geschichte Kaiser Sigismunds ».

époque, les Ottomans se montraient menaçants et le désastre de Nicopolis (1396) ne prouva que trop combien redoutable était leur puissance. En présence de ce péril sans cesse renaissant, les peuples d'Autriche prirent conscience, non seulement de la nécessité d'une union, mais aussi de leur profonde solidarité. Et il est curieux de voir comment de bonne heure ce sentiment se manifesta. Les pays les plus menacés étaient naturellement la Hongrie et les provinces méridionales d'Autriche : Carniole, Styrie, Carinthie. La Styrie en particulier ne connut pas moins de 19 invasions en deux siècles. Et les Turcs n'avaient pas la main douce : massacre, viol, rapt, ils pratiquaient toute la gamme des atrocités. Il n'est donc pas étonnant que précisément de Styrie soient venues les premières suggestions sur la responsabilité solidaire de tous les pays des Habsbourg devant le péril ottoman[67]). La défense des frontières ne peut pas incomber seulement aux pays limitrophes de l'ennemi ; mais il faut que des provinces dont la situation garantit la sécurité, Tyrol et Vorarlberg, Bohême et Silésie, portent leur part des charges communes et contribuent à relever les ruines accumulées. Ce fut le gouverneur de Styrie, Hans Ungnad, qui défendit cette thèse devant le souverain et devant la diète de Prague. Il y développait des arguments qui ne manquent pas d'être impressionnants si l'on songe que nous sommes en 1541, trois lustres à peine après la grande réunion des Etats. Il demandait que fussent instituées pour tous les pays des Habsbourg une police, une monnaie et une organisation sociale communes. Et il attendait de ces mesures un renforcement du sentiment de solidarité de tous les pays autrichiens[68]). Sans doute l'appel de Ungnad ne fut qu'en partie entendu ; mais il est significatif que,

67. J. Loserth, « Steiermark und die Anfänge der österreichischen Gesamtstaatsidee », dans « Zeitschrift des historischen Vereines für Steiermark », t. X (Gratz, 1912), p. 1 à 26.

68. Loserth, *op. cit.*, p. 9 et 10.

dès 1541, un tel programme ait pu être formulé par un simple gouverneur de province parlant au nom de ses administrés. C'est la preuve que, si la politique des Habsbourg prépara l'unification et la centralisation de leur empire, la terreur inspirée par les Turcs est à la base du sentiment *populaire* de la solidarité autrichienne. Ce sentiment ne put qu'être affermi par toutes les invasions qui se succédèrent jusquà la fin du XVIIIe siècle[69]). A un autre point de vue aussi la lutte contre le péril ottoman put jeter les bases d'un sentiment national autrichien : elle donna à l'Autriche ce patrimoine de souvenirs héroïques et douloureux sans lequel une conscience nationale ne saurait guère exister. Déjà sur les champs de bataille de Nicopolis et de Mohács, les sujets des Habsbourg avaient pu recueillir avant la lettre une ample moisson de souvenirs communs. Puis ce furent les invasions qui, à plusieurs reprises, amenèrent les Turcs jusqu'aux portes de Vienne. Une première fois en 1529 la ville résista victorieusement à cinq assauts successifs des troupes de Soliman. Trois ans plus tard, le sultan lançait à nouveau ses armées sur la route de Vienne. La capitale fut sauvée cette fois par l'héroïsme de Nicolas Juritschitsch qui, à la tête d'une poignée d'hommes, se décida, nouveau Léonidas, à barrer le passage aux 20.000 soldats du sultan, donnant ainsi aux armées de l'empereur Charles-Quint et de Ferdinand Ier le temps de s'organiser[70]). Une nouvelle invasion en 1566 fut marquée par le siège de Szigeth dont l'héroïque défense a immortalisé le nom de Zrinyi. Ancien ban de Croatie, ce gentilhomme commandait la place assiégée, dont la garnison ne comptait pas plus de deux mille cinq cents soldats. Les faubourgs une fois brûlés, Zrinyi se réfugia dans le château ; les Turcs essayèrent de l'amener à se rendre, tantôt par la terreur en menaçant

69. Kabdebo, « Bibliographie der Türkenbelagerungen Wiens » (1876).

70. F. M. Mayer « Geschichte Oesterreichs », 3e éd. (1909), t. II, p. 15 et 16.

d'égorger son fils qu'ils tenaient prisonnier, tantôt par les promesses les plus séduisantes. Cependant le château s'écroulait sous l'artillerie ; Zrinyi revêtit ses habits les plus magnifiques, fit mettre de l'or dans ses poches afin qu'on trouvât quelque chose sur son cadavre et, à la tête des combattants qui lui restaient, s'élança au milieu des Turcs. Il y rencontra la mort qu'il cherchait. Son héroïsme demeura légendaire dans toute l'Autriche qui vit en lui son Bayard comme Juritschitsch avait été son Duguesclin[71]). — Un siècle plus tard les Turcs reviennent à la charge (1683) et cette fois ils arrivent jusque sous les murs de Vienne qu'ils assiègent. La ville fut défendue par Rudiger de Starhemberg et par le bourgmestre Liebenberg dont le souvenir est demeuré impérissable dans la mémoire des Viennois. On sait que l'intervention de Sobieski et de ses 40.000 Polonais permit seule de sauver la cité et de contraindre Kara Mustapha à fuir. Mais les Autrichiens n'en avaient pas moins soutenu le premier choc et ils étaient bien en droit de s'enorgueillir de la victoire[72]).

Cette lutte toujours difficile et souvent héroïque contre les Turcs acheva de faire comprendre aux peuples du Danube quel intérêt ils avaient à demeurer étroitement unis. Elle fournit aussi à la mémoire et à l'imagination populaires une riche matière et ce fonds de souvenirs communs devait rapprocher les sujets des Habsbourg en leur inspirant à tous une même fierté. C'est par la violence que la contre-réforme et ses champions, les Jésuites, avaient imprimé le sceau catholique sur le front de la monarchie[73]). Au contraire, les guerres contre le sultan

71. F. M. Mayer, *id.*, p. 71 et 72.

72. Toifel, « Die Türken vor Wien im Jahre 1683 » (Prague et Leipzig, 1883).

73. L'influence des Jésuites en Autriche ne s'est d'ailleurs pas exercée seulement dans le domaine politique et religieux ; ils ont eu aussi une action décisive sur la vie littéraire et artistique. Ils ont compris que le meilleur moyen de lutter contre le protestantisme, c'était de réveiller le sens artistique des Autrichiens. Ils ont ainsi discrédité le culte réformé moins par la force de leurs

révélèrent à tous quelle devait être la mission des Habsbourg en Europe et l'âme autrichienne se dégagea spontanément de l'épouvante ou de l'allégresse que les vicissitudes de ce long combat firent jaillir de tous les cœurs. Longtemps le péril turc, toujours imminent, fut le plus sûr garant de l'unité autrichienne.

Aussi, vers la fin du XVIIe siècle, l'idée autrichienne apparaît-elle nettement définie et elle a dès ce moment à peu près tous les caractères qu'elle conservera durant l'époque moderne et contemporaine. Il est significatif que c'est précisément entre 1650 et 1700 que se situent les premières manifestations littéraires de cette idée. La plus célèbre est la brochure de P.-W. de Hörnigk « L'Autriche au-dessus de tout dès qu'elle le voudra bien » (1684)[74]. L'auteur précise ce qu'il entend par ce nom d'Autriche. Ce n'est pas seulement « le duché qui s'étend de chaque côté du Danube, mais tous les royaumes et pays héréditaires de la maison d'Autriche, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du saint Empire romain germanique, y compris par conséquent la Hongrie. » Car ces pays « sont tous sou-

sermons qu'en créant des processions et des pèlerinages, en renouvelant le théâtre religieux, en bâtissant de superbes églises où pût se déployer toute la pompe des cérémonies catholiques. A partir de 1600, tous les collèges de Jésuites en Autriche eurent leur scène où se donnaient régulièrement des représentations et le goût pour le théâtre devint désormais inséparable de la pédagogie de l'ordre. C'est aussi les Jésuites qui ont en grande partie implanté en Autriche le style baroque (inspiré de la fameuse église Il Gesù de Rome). L'église des Jésuites à Vienne (autrefois église de l'Université) fût bâtie sous le règne de Ferdinand II. Si aujourd'hui encore le catholicisme des Autrichiens est tout particulièrement ami des lettres et des beaux-arts (le moindre office religieux est en Autriche prétexte à un brillant concert), le mérite en revient aux Jésuites qui furent rapidement imités par les autres ordres religieux (surtout Piaristes et Franciscains) et par le clergé séculier. — Voir NAGL-ZEIDLER, *op. cit.*, t. I, p. 659 à 693 (« Schauspieltätigkeit der Ordensleute »). Cf. aussi l'article de ZEIDLER, « Die Elemente von Fr. Grillparzers Weltanschauung und dichterischer Eigenart », dans la Wiener Zeitung, 1890, n°s 16, 17 et 18.

74. P. W. de HÖRNIGK, « Oesterreich über alles, wann es nur will ». — Cf. BIDERMANN, *op. cit.*, t. I, p. 49.

mis au même chef, tous immédiatement en contact, et ils forment, pour ainsi dire un seul corps naturel. Les pénuries de l'un sont compensées par les excédents de l'autre... Ils peuvent se vanter à bon droit d'être à même, plus que tout autre Etat en Europe, de subsister par leurs seules ressources comme un petit monde fermé, car ils disposent, sans concours étrangers, de tout ce qui est nécessaire non seulement pour satisfaire les besoins, mais aussi pour assurer une certaine aisance. » Et un autre auteur écrit en 1675 dans son « Thesaurus Rerum Publicarum » : « L'Autriche, la Bohême, le Tyrol et les autres provinces auxquelles, par l'intermédiaire d'Anna, épouse de Ferdinand Ier, est venu se joindre le royaume de Hongrie... forment pour ainsi dire un seul Etat. Ces pays sont si vastes que, n'était le péril turc, ils ne le céderaient à aucun des grands empires de la chrétienté en nombre d'habitants, en revenus et en trésors, en splendeur des cités et en ressources de toute sorte[75]). »

Ce sont là les premiers témoignages positifs que nous possédions sur la vitalité de l'idée autrichienne. Il ne faut pas s'exagérer leur valeur ; l'histoire est là pour nous prouver que l'unité des pays soumis aux Habsbourg ne fut jamais parfaite et qu'il y eut souvent entre eux de graves dissentiments. Il n'en demeure pas moins extrêmement intéressant que, dès le XVIIe siècle, on pût, sans se faire taxer de folie, considérer ces pays comme formant un seul Etat et nous espérons avoir bien montré que cette unité n'était pas tout extérieure et artificielle, mais avait dès ce moment des racines profondes parce qu'elle était le résultat d'une lente évolution.

Comme la réunion de la Bohême, de la Hongrie et des provinces autrichiennes sous le sceptre de Ferdinand Ier avait été le couronnement d'un patient travail de préparation, ainsi tout le développement que nous venons de

75. P. A. Oldenburger, « Thesaurus Rerum Publicarum » (Genève, 1675). — Cf. Bidermann, *id.*

résumer devait avoir sa consécration : ce fut la Pragmatique Sanction. On a affecté de ne voir dans cet acte qu'une suprême finasserie de la dynastie. On montre l'empereur Charles VI animé d'une aveugle affection pour sa fille, la jeune archiduchesse Marie-Thérèse, modifiant de sa propre initiative l'ordre de succession au trône à seule fin de lui assurer l'empire et sacrifiant les intérêts essentiels de ses Etats à son unique souci de laisser l'héritage des Habsbourg à cette princesse tant aimée. C'est négliger un détail d'importance : la Pragmatique Sanction date de 1713 et Marie-Thérèse ne vint au monde qu'en 1717 *a)*. En réalité, la Pragmatique a une tout autre portée et on peut affirmer qu'elle fut commandée à Charles VI moins par des considérations familiales ou dynastiques (fort légitimes d'ailleurs) que par l'intérêt évident de ses Etats. La Pragmatique Sanction n'avait pas uniquement pour but de régler l'ordre de succession au trône. Sa moindre importance n'est pas d'avoir pour la première fois proclamé solennellement le principe de l'indivisibilité des Etats autrichiens. Charles VI affirmait que l'union durable et indissoluble de tous les pays soumis à son autorité pouvait seule leur assurer bien-être, salut et tranquillité. En ce sens, la promulgation de la Pragmatique prend sa place dans une série de mesures prises presque simultanément à cette même fin : création des Archives de la guerre à Vienne (1711), adoption d'un pavillon de commerce (1719), unification

a) Il n'est d'ailleurs pas exact de croire que la Pragmatique Sanction ai surtout eu pour but d'assurer la succession au trône aux filles de Charles VI, avant celles de Joseph Ier. Cette interprétation est encore fort répandue, bien que M. Louis Eisenmann en ait fait justice, dès 1904, dans son étude sur le dualisme (« Le Compromis austro-hongrois de 1867 », Paris, 1904, p. 19). Nous nous rallions donc sans réserves à l'opinion de l'historien du dualisme, opinion qui est en parfait accord avec l'idée directrice de notre propre étude. « Les sujets commencèrent à s'inquiéter de l'avenir de la monarchie, lorsque Charles, encore sans enfants, monta sur le trône. La Diète de Croatie, la première, prit position. Elle déclara vouloir, à défaut de Habsbourg mâle, reconnaître pour souveraine celle des archiduchesses, qui règnerait à Vienne. »

du profil des routes (1717), suppression des entraves à la circulation intérieure (douanes, péages, octrois). La Pragmatique Sanction est donc moins une expression de l'amour aveugle d'un père pour ses rejetons que la manifestation du souci chez l'Empereur d'assurer à jamais l'unité indissoluble de ses Etats. Elle nous apparaît à ce titre plus importante que la création de l'empire d'Autriche en 1804, car celle-ci fut imposée par les événements, tandis que la Pragmatique jaillit librement de l'initiative d'un souverain également soucieux des intérêts de sa race et de ses Etats[76].

L'idée autrichienne étant si solennellement proclamée par le monarque, il est pour nous très intéressant de voir quelles furent les réactions des sujets. Dans l'ensemble, elles confirment qu'ils avaient eux aussi pris pleinement conscience de leur solidarité et de leurs intérêts communs. Nous avons déjà noté que, dès 1712, les états de Croatie avaient demandé que la question dynastique fût enfin réglée de façon à assurer la perpétuité des Habsbourg[77]. Et une fois les dispositions de la Pragmatique connues, tous les pays d'Autriche s'y rallièrent en faisant pour la forme quelques réserves qui n'enlevaient rien à la force de leur adhésion. L'attitude des Hongrois en particulier

76. Sur la Pragmatique Sanction ses origines et son importance pour l'idée autrichienne, voir la brochure de A. Winkler, « Studien über Gesamtstaatsidee, Pragmatische Sanktion und Nationalitätenfrage » (Leipzig et Vienne, 1915), p. 15 à 50, — Zehntbauer, « Gesamtstaat, Dualismus und Pragmatische Sanktion » (Fribourg en Suisse, 1914), p. 49 et suiv., — et surtout l'important ouvrage de G. Turba, « Die Grundlagen der Pragmatischen Sanktion » dans les « Wiener Staatswissenschaftliche Studien », t. X, II (1911) et XI, I (1912). — Cf. Bidermann, *op. cit.*, t. II, p. 26 à 78.

77. La Cour qui n'aimait guère voir les provinces prendre de telles initiatives, sut d'abord mauvais gré aux Croates de cette suggestion, d'autant plus qu'elle n'était pas sans une pointe à l'adresse de la Hongrie dont dépendaient à ce moment les Croates. Il n'en est pas moins significatif que ce petit peuple slave ait expressément demandé à ce que soient resserrés ses liens avec Vienne. Cf. Bidermann, *op. cit.*, t. II, p. 44 et F. M. Mayer, *op. cit.*, t. II, p. 255.

est très instructive : ils voulaient non seulement une union *personnelle*, mais encore une union *réelle ;* non contents de dépendre pour toujours du même souverain, les pays héréditaires devaient sanctionner cet état de choses par des traités qu'ils concluraient entre eux[78]. Et on s'explique facilement ce point de vue : immédiatement menacés par les Turcs, les Hongrois ne pouvaient que souhaiter voir l'unité de la monarchie, seule garantie en face du péril musulman, se resserrer et se stabiliser. Il n'était donc pas question de dualisme à cette époque ! Les autres pays eurent une attitude analogue : la diète de Carinthie fit ressortir quel malheur ce serait si, à défaut de lois successorales bien précises, la monarchie venait à être contestée ou même démembrée et elle s'engageait à prêter en toutes circonstances le concours de ses biens et de son sang. La plupart des autres états ou diètes répondirent dans les mêmes termes. Certains jugèrent bon pourtant d'indiquer que cette adhésion laissait intacts leurs anciens droits ou privilèges. Les états de Bohême exprimèrent l'espoir, assez inattendu au pays de Jean Huss, que le nouvel ordre successoral servirait à la consolidation de la religion catholique. En termes analogues, les Hongrois se déclarèrent prêts, non seulement à reconnaître la souveraineté en Autriche d'une princesse du sang des Habsbourg, mais même à couronner son mari roi de Hongrie à condition pourtant qu'il fût catholique. La diète de Tyrol souhaitait que le futur époux de l'impériale héritière fût pour le moins de sang allemand. Toutes ces pieuses restrictions n'enlèvent rien de sa valeur à l'adhésion que tous les pays d'Autriche donnèrent au projet impérial. Désormais il ne restait plus qu'à faire reconnaître la Pragmatique par l'étranger et à obtenir la renonciation de tous les autres prétendants. Ce fut l'œuvre de la fin du règne de Charles VI.

La promulgation de la Pragmatique Sanction par

78. Bidermann, *op. cit.*, II, p. 46 et suiv.

l'Empereur, sa reconnaissance générale par les peuples marquent l'avènement d'un idéal autrichien assez précis aussi bien dans l'esprit des princes que dans celui de leurs sujets. Cet idéal aura à l'avenir une valeur d'actualité plus ou moins grande selon les circonstances ; mais il nous semble qu'il a dès le début du XVIIIe siècle toute sa logique, toute sa clarté. On se prend à penser qu'il ne manquait à la Pragmatique qu'une dernière clause : la renonciation à l'Empire. En coupant tous les liens prétentieux et vains qui les attachaient au grand corps sans vie du Saint Empire romain germanique, en répudiant le mirage de la royauté universelle pour se consacrer tout entiers à la grande œuvre de l'unification du monde danubien, les Habsbourg auraient achevé sans doute de proclamer leur mission et de la rendre sensible à leurs peuples. Ainsi eût pris fin, tant qu'il était encore temps, le malentendu qui ne pouvait manquer d'être à la longue fatal à l'idéal autrichien[79]).

IV. — L'ŒUVRE DE CONSOLIDATION DE MARIE-THÉRÈSE ET LES DÉBOIRES DE JOSEPH II

C'est peut-être sous le règne de Marie-Thérèse que l'idée autrichienne s'est le plus complètement manifestée et en sa personne qu'elle s'est le mieux incarnée. Cette auguste souveraine est le véritable aboutissement de l'évo-

79. On voit que ce que nous appelons « l'idée autrichienne » se confond dans notre pensée avec « l'âme autrichienne » ou « l'idéal autrichien ». Il s'agit toujours de reconnaître que la formation de la monarchie des Habsbourg n'est pas uniquement le fait du hasard ou de je ne sais quel machiavélisme séculaire d'une monarchie, mais qu'elle s'explique aussi par le jeu de nécessités naturelles et de volontés nationales. Nous évitons par contre, comme peu claire, l'appellation « idée de l'État autrichien ». L'existence d'une *idée* autrichienne n'implique nullement celle d'un *État* autrichien et on pourrait par exemple aujourd'hui encore concevoir l'Autriche comme une *fédération* d'États autonomes, ou telle autre solution, sans renoncer à l'idée autrichienne dont l'intérêt n'est pas seulement politique.

lution séculaire dont nous avons évoqué les grandes phases. A ce titre, elle mérite de fixer notre attention et ce n'est pas seulement pour lui rendre hommage au passage que nous lui assignons une place d'honneur dans notre étude. Elle a achevé de mettre au point l'œuvre d'unité et de pacification intérieure entreprise par ses ancêtres ; plus qu'aucun d'entre eux, elle a eu foi dans la mission autrichienne des Habsbourg et dans la mission européenne de l'Autriche ; et son règne donne en effet, après les orages du début, une impression d'équilibre et de sécurité que nous n'avions pas encore rencontrée et que nous ne retrouverons jamais plus. Cette simple femme, toute franchise et toute nature, a fait plus pour l'Autriche que Joseph II avec sa philosophie brouillonne ou Metternich avec la savante mécanique de son système. C'est que se dégageaient de toute sa personne un charme et une séduction qui, en un siècle moins compliqué, allaient plus immédiatement au cœur du peuple que les subtiles combinaisons du despotisme éclairé.

L'histoire universelle connaît peu de figures qui surpassent en beauté celle de l'impératrice Marie-Thérèse. Toutes les autres héroïnes dont elle nous a conservé la mémoire ont en elles un élément de mystère qui aujourd'hui encore nous étonne et nous trouble. Qui peut se vanter de comprendre Jeanne d'Arc ? Ni la mission divine d'une sainte, ni le solide bon sens d'une paysanne ne nous expliquent ce mélange déconcertant de courage farouche et de fraîche candeur, d'audace et de naïveté que nous aimerons toujours en la vierge de Domrémy. Au contraire, combien d'autres femmes célèbres ne se sont illustrées que par des qualités normalement incompatibles avec leur sexe, si bien que l'admiration qu'elles nous inspirent ne va pas sans une certaine impression d'étrangeté et presque de gêne. C'est ce malaise que nous ressentons parfois devant les personnages complexes de Christine de Suède ou de la grande Catherine de Russie. Elles eurent sans doute des qualités d'intelligence et d'énergie que leur envieraient

beaucoup d'hommes, mais dont nous sentons bien aussi qu'elles seraient beaucoup plus à leur place chez des hommes. Il semble qu'entre ces deux types dissemblables, l'un si émouvant dans sa pureté, l'autre inquiétant et presque équivoque, Marie-Thérèse de Habsbourg tienne le juste milieu et réalise cette harmonie qui fut la spécialité et comme la mission de l'ancienne Autriche en ce monde. Elle eut toutes les qualités d'un grand monarque dans l'exacte mesure qui sied encore à une femme et elle sut demeurer en même temps simple, bonne, naturelle, la meilleure des épouses et des mères[80]).

Certains voudront la comparer à la reine Victoria et il y a certainement plus de parenté entre ces deux figures qu'entre elles et les deux reines nordiques que nous évoquions tout à l'heure. C'est oublier pourtant que Victoria prit le pouvoir à une époque où l'Angleterre était tranquille et prospère, que son accession au trône ne souleva aucune difficulté et ne provoqua aucune protestation, enfin que le régime parlementaire anglais ne lui imposait aucune grave responsabilité et ne lui laissait guère qu'un rôle de représentation. Au contraire Marie-Thérèse se vit appelée à la tête de la monarchie autrichienne en des circonstances qui auraient découragé beaucoup de princes héritiers. Et on ne peut jeter un coup d'œil sur la situation de l'Autriche à cette époque sans ressentir quelque respect pour la jeune archiduchesse, ne serait-ce qu'à cause de sa prompte résolution de défendre immédiatement et jusqu'au bout tous ses droits.

80. L'ouvrage fondamental sur le règne de Marie-Thérèse demeure l'imposante publication de A. de Arneth, « Geschichte Maria Theresias », en 10 fort volumes qui n'ont guère d'autre plan que l'ordre chronologique, mais sont bourrés de renseignements. La substance de ces dix tomes a été concentrée par E. Guglia dans ses deux volumes « Maria Theresia — Ihr Leben und ihre Regierung » (Munich et Berlin, 1917). La meilleure synthèse se trouve dans le petit ouvrage de G. Dorschel, « Maria Theresias Staats- und Lebensanschauung » (collection des « Geschichtliche Untersuchungen » sous la direction de K. Lamprecht, t. V, III, — Gotha, 1908). Ce dernier ouvrage contient une abondante bibliographie à laquelle nous renvoyons.

Des entreprises malheureuses avaient assombri les dernières années du règne de Charles VI. La guerre de succession de Pologne, la lutte contre les Musulmans, la paix de Belgrade avaient considérablement affaibli la monarchie ; la honte de ce dernier traité, qui laissait les Turcs s'installer sur les rives du Danube et de la Save, avait même hâté, dit-on, la fin de l'Empereur[81]). Toutes ces guerres avaient épuisé le trésor ; de 60 millions de florins en 1711, la dette publique était passée à 100 millions en 1740. Durant les dernières années de sa vie, l'Empereur avait même eu de la peine à payer à sa fille Marie-Thérèse sa rente annuelle de 20.000 florins[82]). Cette situation financière lamentable avait imposé des restrictions d'ordre militaire. Réduite à guère plus de 100.000 hommes, l'armée autrichienne était très inférieure en nombre à celle du roi de France, moins homogène et moins disciplinée aussi ; et elle était d'un quart à peine plus forte que celle de la Prusse qui en revanche était dès ce moment la mieux entraînée d'Europe[83]). — L'Autriche avait donc en 1740 surtout besoin de paix afin de regarnir son trésor et de refaire son armée. Et cela d'autant plus que l'unité intérieure de la monarchie, depuis si longtemps amorcée et si patiemment élaborée, était pourtant loin encore de constituer une solide réalité. Cet idéal autrichien que nous avons vu se dégager et se préciser au cours des siècles risquait de s'écrouler si de trop vives secousses venaient l'ébranler. Des diplomates clairvoyants apercevaient ce grave danger : « On ne prévoit que trop facilement le démembrement de cette puissante monarchie[84]) », écrivait l'ambassadeur de Venise à la cour de Vienne pendant la dernière maladie de l'Empereur. — Ajoutons à tout

81. Arneth, *op. cit.*, t. I, p. 50 à 55.

82. Guglia, *op. cit.*, t. I, p. 49 à 52. — Cf. Mensi, « Die Finanzen Oesterreichs, 1701-1740 » (Vienne, 1890).

83. Voir « Der österreichische Erbfolgekrieg, bearbeitet von der kriegsgeschichtlichen Abteilung des Kriegsarchivs » (t. I, p. 297 et p. 517).

84. Guglia, *op. cit.*, t. I, p. 46.

cela que rien n'avait été fait pour préparer la jeune archiduchesse à sa grave mission. Par une étrange contradiction, ce même Charles VI qui, durant son règne, avait tout mis en œuvre pour assurer sa succession à sa fille, ne s'était aucunement inquiété de son éducation politique. Et elle-même avait, « par respect », écrira-t-elle plus tard, évité toute démarche qui aurait pu la faire soupçonner de la moindre ambition[85]). Son mariage n'avait amélioré en rien sa situation. Elle avait épousé, en février 1736, François de Lorraine, grand-duc de Toscane. Mais celui-ci non plus n'avait pas d'expérience politique et, même mariée, Marie-Thérèse continuait de ne jouer aucun rôle à la cour : « Aussi longtemps que l'Empereur a vécu, personne ne s'est occupé de moi ni n'est venu me voir. » Pour comble de malheur, le bon et modeste François de Lorraine n'était pas populaire. On le rendait responsable de l'insuccès de la guerre contre les Turcs (1738). On ne tarda pas à avoir contre lui un grief plus étrange : toute l'Autriche, et le monarque en tête, espérait que l'union de Marie-Thérèse et de François de Lorraine donnerait promptement un héritier à l'Empire ; à trois reprises, ces espoirs furent déçus, la jeune femme étant accouchée de trois filles entre 1737 et 1740 ; et ce sont là de ces torts que le sentiment populaire ne pardonne pas[86]). Ce fut d'ailleurs surtout une déception pour Marie-Thérèse elle-même ; non seulement elle souffrait plus que personne de la désillusion générale, mais elle pouvait espérer aussi que la naissance d'un fils la dispenserait elle-même un jour de toutes les charges du pouvoir. Charles VI était à peine âgé de cinquante ans lors du mariage de la jeune princesse et celle-ci pouvait souhaiter qu'il vécût assez longtemps pour voir arriver à l'âge d'homme l'héritier qu'elle voulait lui donner. Tous ces rêves s'effondrèrent quand l'Empereur s'éteignit, le 20 octobre 1740, après une

85. Guglia, *op. cit.*, t. I, p. 39 et 40.
86. Guglia, *op. cit.*, t. I, p. 36 et 37.

brève maladie. Le destin de l'Autriche était entre les mains d'une jeune femme de 23 ans, mariée à un prince débonnaire et dépourvu de talents, totalement inexpérimentée elle-même en matière de politique, mère de trois filles déjà et attendant la naissance d'un quatrième enfant. On ajoutera foi sans peine à cet aveu qu'elle fit plus tard : « Cette journée du 20 octobre fut la plus malheureuse de ma vie[87]). » Et pourtant elle ignorait en ce moment le pire : que son cousin, l'électeur de Bavière, était depuis longtemps d'accord avec la France pour faire valoir ses droits à la couronne impériale et à la succession de Charles VI, et que le jeune et fringant roi de Prusse, Frédéric II, monté sur le trône depuis six mois à peine, se préparait à envahir la Silésie au nom de ce beau principe qu'en politique il est légitime d'attaquer une faible femme et qu'une bonne armée tient lieu de droits pour annexer les biens du voisin.

Nous n'allons pas raconter ici les péripéties stratégiques et diplomatiques de cette guerre de succession d'Autriche. Bien que cédant la Silésie au galant Frédéric et divers duchés d'Italie à l'infant Don Philippe de Bourbon, Marie-Thérèse n'en sortit pas battue ; car durant ces huit ans de guerre elle avait prouvé de quelle énergie elle était capable et aussi que son pays pouvait tenir tête à une coalition de grandes puissances. Mais la première victoire décisive, et qui fixa la destinée de l'Autriche, c'est au jour même de la mort de son père et pendant les quelques mois suivants que la jeune reine l'avait remportée. Et sa beauté, son courage, sa droiture, son sens politique inné avaient été les premières armes de son triomphe.

De ces débuts de Marie-Thérèse qui virent s'affirmer, en des circonstances particulièrement critiques la solidarité autrichienne, nous ne retiendrons que deux scènes où la toute nouvelle souveraine donna la pleine mesure de son grand cœur. Nous voici d'abord à Vienne dans une des

87. Guglia, *op. cit.*, t. I, p. 41.

salles du palais impérial. Au soir même de la mort de l'Empereur, tous les hauts dignitaires se sont réunis là pour présenter leur hommage à l'héritière des Habsbourg et déposer à ses pieds toutes leurs charges, tous leurs honneurs. Quelle épreuve pour la jeune femme ! Encore sous le coup du deuil cruel qui vient de la frapper et des responsabilités immenses qui tombent sur elle soudain, il faut que, devant tous les hauts fonctionnaires assemblés, elle fasse pour la première fois acte d'autorité. La voici debout sur le trône et tous se demandent si elle ne va pas défaillir. Mais elle prend la parole, elle improvise et, d'une voix qui se raffermit malgré les sanglots, elle déclare à ces grands personnages sa satisfaction de les voir réunis autour d'elle en ce jour de douleur, elle leur dit toute l'estime qu'avait pour eux son père, elle leur demande de lui témoigner à elle-même autant de zèle et de loyauté qu'ils en mirent à servir l'Empereur défunt. Et tous ceux qui l'écoutaient et la regardaient furent saisis d'admiration ; on contemplait le pur éclat de ses yeux bleus pleins à la fois de douceur et de vivacité, son abondante chevelure blonde, la fraîcheur de son teint et l'expression à la fois sereine et majestueuse de son visage, les formes magnifiques du cou et des bras, en un mot toute cette beauté faite de charme et de dignité que nous ont décrite les contemporains. En cette soirée, Marie-Thérèse gagna le cœur de tous les assistants et l'Autriche sentit qu'elle n'était pas abandonnée[88]). Six mois après, Marie-Thérèse, qui relevait de couches, vient se faire couronner reine de Hongrie à Presbourg. Debout sur une estrade, en plein air, devant le peuple assemblé, elle prête le serment de protéger l'empire. Puis, sur un cheval noir, elle escalade au galop la colline du couronnement et, arrivée sur le sommet, tirant son glaive, elle le brandit vers les quatre points cardinaux, pour affirmer sa volonté de défendre ses Etats contre tous les ennemis et d'en élargir les frontières.

88. Arneth, *op. cit.*, t. I, p. 86 à 90.

Que fallait-il de plus pour enflammer le cœur enthousiaste des Hongrois ? Pourtant la diète entendait profiter de la situation critique de la jeune princesse pour se faire accorder quelques libertés supplémentaires ; des négociations s'engagèrent qui au bout de quelques semaines n'avaient pas mené à grand'chose. C'est alors que Marie-Thérèse sut provoquer la scène décisive. Le 11 septembre 1741, elle convoqua les deux « tables » au château de Presbourg et se mit sous leur protection : « Abandonnée de tous, nous n'avons plus d'espoir qu'en la fidélité des Hongrois et en leur traditionnelle vaillance. Dans le pressant danger qui nous menace, nous supplions les états de pourvoir sans le moindre retard à la sûreté de notre personne, de nos enfants, de notre couronne et de tout l'empire. » Vers la fin de cette harangue, elle éclata en sanglots ; alors une émotion indicible s'empara du cœur de tous les assistants qui, dans un mouvement d'enthousiasme, poussèrent cette clameur : « Vitam nostram et sanguinem consecramus. » Les prétentions de l'électeur de Bavière sur la Hongrie furent déclarées sans fondement ; on décida de mettre immédiatement sur pied une armée de trente mille hommes ; l'insurrection (sorte de mobilisation de la noblesse) fut décrétée ; François-Etienne, le mari de la reine, fut proclamé corégent du royaume. En un mot Marie-Thérèse, qui avait d'ailleurs de son côté souscrit à la plupart des demandes de la diète, se vit accorder d'enthousiasme tous les secours qui lui étaient nécessaires pour continuer la guerre. Et elle put compter désormais sur le dévouement sans réserve des chevaleresques Hongrois[89]).

Si nous relatons avec quelque détail cette scène bien connue, c'est qu'elle a, à plusieurs points de vue, une grande importance et qu'elle a pourtant été mal comprise. Certains ayant attaché trop de sens au fameux « Moriamur

89. Arneth, *op. cit.*, t. I, p. 298. — Wolf, « Oesterreich unter Maria Theresia » (Vienne, 1855), p. 327. — Guglia, *op. cit.*, t. I, p. 97 à 117.

pro rege nostro Maria-Theresa », d'autres ont voulu démontrer que ce cri célèbre ne fut pas l'expression d'une explosion soudaine de sentiments chevaleresques, mais le résultat de négociations longuement discutées et d'émotions habilement préparées. La vérité, c'est que le « Moriamur pro rege nostro » n'a jamais existé que dans l'imagination trop fertile de quelques chroniqueurs. Mais c'est aussi que cet enthousiasme, préparé ou non, n'en fut pas moins réel et demeure très significatif[90]). Acclamée à Vienne par ses sujets allemands, à Presbourg par les Magyars, Marie-Thérèse devient désormais l'incarnation vivante de l'idéal autrichien. Ses qualités personnelles lui ont valu une popularité sans précédent dans sa dynastie et lui ont conféré en même temps une sorte de prestige symbolique aux yeux de tous ses sujets. Mais l'épisode du « vitam et sanguinem » a une autre signification : pour la première fois, le royaume de Saint-Etienne acceptait, et même en partie s'imposait spontanément, des obligations militaires dans l'intérêt commun de tous les états des Habsbourg. « Il sembla que les pays allemands et tchèques ne dussent plus désormais supporter seuls, comme depuis tant de siècles, tout le poids de la défense de la monarchie et on s'empressa d'oublier les fréquents dissentiments que l'on avait eus avec la Hongrie[91]). » En ce sens, les résolutions de Presbourg marquaient un nouveau progrès de l'idée autrichienne et désormais le souvenir de Marie-

90. Le même historien qui qualifie d' « artificiel » le patriotisme des fonctionnaires et des officiers autrichiens (LÉGER, « Histoire de l'Autriche-Hongrie » p. 10), déclare naturellement que l'enthousiasme des Hongrois était factice et préparé. Il est facile par de telles insinuations d'enlever toute portée à des événements historiques. Évidemment Marie-Thérèse savait ce qu'elle faisait en décrivant sa détresse aux magnats de Hongrie ; mais sa douleur n'en était pas moins sincère ni moins réelle l'émotion de ses auditeurs. Pourquoi ne vouloir découvrir dans toute cette affaire qu'une comédie et ne pas admirer plutôt comment la jeune reine sut se montrer à la hauteur de circonstances singulièrement délicates ?

91. « Der österreichishe Erbfolgekrieg », *op. cit.*, t. III, p. 20.

Thérèse sera un des biens les plus précieux que possèderont en commun l'Autriche et la Hongrie.

Si la jeune reine, qui allait devenir impératrice en 1745, est devenue désormais le symbole de l'unité autrichienne, elle a non moins contribué à affermir un des caractères essentiels de l'idéal autrichien : son aspect religieux. A la veille du règne de Joseph II et de l'entrée des nouvelles idées philosophiques en Autriche, l'Etat des Habsbourg achève de devenir sous Marie-Thérèse ce vers quoi il tendait depuis les premiers jours de la contre-réformation : la forteresse du catholicisme, la terre de prédilection de tous les ordres religieux. C'est que l'impératrice était une nature foncièrement pieuse ; la confiance en Dieu l'avait soutenue dans les premiers mois de son règne ; et comme un jour on la mettait en garde contre le danger d'un attentat : « Cette crainte ne rendra pas gris un seul de mes cheveux, répondit-elle, car depuis longtemps je m'en remets à la volonté de Dieu[92]). » Et un jour que le futur Joseph II avait dans une lettre parlé de hasard, l'impératrice lui répond gravement : « Le mot que vous avez mis dans votre lettre : « il faudra seulement laisser au hazard à décider le reste », m'a fait de la peine. Je suis sûre que vous n'y avez fait réflexion ; ce n'est pas le hazard, c'est la bénédiction de Dieu qui décidera de notre sort. Celle-ci, il faut la demander avec instance et humilité, et la mériter par ses actions et sa fidélité. Pardonnez cette réflexion ; je suis sûre que vous la faites mieux que je ne le marque, mais je m'aurais fait un scrupule de ne vous le répéter[93]). » Elle considérait d'ailleurs que les membres de la dynastie de Habsbourg ont des obligations particulières envers Dieu et l'Eglise catholique ; persuadée que le Seigneur a toujours eu une prédilection pour la maison d'Autriche

92. Dorschel, *op. cit.*, p. 21. — Arneth, *op. cit.*, t. IX, p. 413.

93. Dorschel, *op. cit.*, p. 19. — Voir la correspondance de Marie-Thérèse et de Joseph II, éditée par Arneth (trois volumes, Vienne, 1867), lettre du 10 juin 1778.

et a tout spécialement béni ses entreprises, elle se croit tenue en retour de témoigner d'une piété toute particulière. Elle déclare avoir nettement éprouvé cette protection divine durant les premières années de son gouvernement. Aussi considéra-t-elle comme un de ses premiers devoirs d'impératrice de faire régner la piété et la dévotion autour d'elle. La cour et l'administration, l'armée et la marine durent faire assaut de religiosité. Elle exigeait de tous ses subordonnés la confession et la communion pascales, avec preuves à l'appui. En 1771, le prince Kaunitz, n'ayant pu s'approcher de la Sainte Table, dut s'excuser auprès de l'impératrice et, pour témoigner du moins de sa bonne volonté, il lui fit parvenir son billet de confession[94]) Marie-Thérèse ne se croyait pas le droit d'être tolérante ; elle se lamente sur les conséquences néfastes des idées nouvelles, elle prévoit l'avènement prochain de l'égoïsme, du libertinage et de l'anarchie morale. En particulier, l'impératrice intervint à plusieurs reprises contre les protestants qui furent forcés de se convertir ou de s'expatrier.

Il semble que, si foncièrement autrichienne par nature, Marie-Thérèse ait en particulier senti tout ce que l'Autriche devait aux Jésuites. La marche des événements voulut que, précisément sous son règne, l'Europe entière se révoltât contre les disciples de saint Ignace et que le Pape lui-même jugeât bon de supprimer ceux qui avaient été ses plus fidèles défenseurs. Dans presque tous les Etats, les souverains prirent l'initiative de demander cette suppression ; Marie-Thérèse se contenta de laisser faire le Pape et elle ne s'opposa pas à ce que la bulle « Dominus ac Redemptor » fût appliquée en Autriche. Mais, dans sa correspondance, elle ne cache pas le désarroi où cette décision du Vatican a plongé son âme : « Quant aux Jésuites, écrit-elle à son amie, la comtesse Enzenberg, je suis inconsolable et désespérée. Toute ma vie je les ai aimés et révérés

94. Dorschel, *op. cit.*, p. 2

et je n'ai rien vu que d'édifiant dans leur conduite[95])... » Toutes les remontrances de la commission chargée de liquider les biens de l'ordre et qui accusaient l'impératrice de tiédeur ne purent la décider à se montrer plus énergique. Elle ne voulut pas les tenir complètement à l'écart de l'enseignement secondaire, toléra qu'ils donnent des leçons particulières ; et elle veilla à ce qu'on laisse à ses protégés de quoi vivre largement à leur aise. Et il fallut que le Pape lui-même la fît prier discrètement de se mieux conformer à l'esprit de sa décision[96]).

Marie-Thérèse ne se borna d'ailleurs pas à être dans toute sa personnalité l'expression parfaite du vieil idéal autrichien. Si l'on peut parler de consolidation, c'est parce qu'elle a entrepris et mené à bien toute une série de réformes fécondes et beaucoup d'institutions créées sur son initiative sont encore vivantes dans l'Autriche d'aujourd'hui. Elle s'est d'abord attachée à centraliser le gouvernement de la monarchie en diminuant l'influence des diètes et des états provinciaux qui se virent notamment privés du droit de décision en matière d'impôts en même temps que prenaient fin leurs attributions judiciaires. L'impératrice tenait à ce que la justice fut la même dans tous ses Etats : elle ordonna que fut rédigé un code criminel dont la première partie fut publiée en 1769 (« Theresianische Halsgerichtsordnung ») ; cette grande entreprise ne devait être achevée qu'en 1811. Marie-Thérèse est aussi la créatrice du ministère des Affaires étrangères qui, à partir de 1742, devint indépendant de la chancellerie aulique. — Ce n'est

95. Arneth, *op. cit.*, t. IX, p. 97 et p. 568, note 169. — Le 21 avril 1770, l'impératrice écrit à sa fille Marie-Antoinette : « ... Il me reste encore un point par rapport aux Jésuites. N'entrez dans aucun discours, ni pour, ni contre eux. Je vous permets de me citer et de dire que j'ai exigé de vous de n'en parler, ni en bien, ni en mal : que vous savez que je les estime, que dans mes pays ils ont fait grand bien, que je serais fâchée de les perdre..., qu'au reste j'en parlais toujours avec distinction... » Correspondance de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette, éditée par Arneth (2e éd., 1866), p. 6.

96. Arneth, *op. cit.*, t. IX, p. 122. — Guglia, *op. cit.*, t. II, p. 335 à 337.

pas non plus un des moindres mérites de la jeune impératrice que d'avoir su se débarrasser des ministres que lui avait légués son père pour s'entourer d'hommes de valeur : les noms de Kaunitz et de Haugwitz qui réorganisèrent l'administration, de Khevenhüller et de Lacy qui réussirent à redonner du nerf à l'armée, enfin de Daun et de Laudon, qui à la tête de ces troupes rajeunies remportèrent maintes victoires, prouvent bien que l'impératrice savait choisir ses collaborateurs. — Toute la dévotion de Marie-Thérèse ne l'empêcha pas de prendre des mesures pour mettre un terme aux empiétements de l'Eglise et elle essaya en particulier d'enrayer un mal chronique en Autriche : l'accroissement perpétuel du nombre des jours de fête. — Enfin elle eut à cœur aussi de développer la vie intellectuelle de ses Etats : malgré son admiration pour les Jésuites, l'impératrice se déroba à leur influence trop exclusive et son principal conseiller en matière d'enseignement fut Gérard van Swieten, esprit éclairé et un des plus illustres médecins de son temps. Le contrôle de l'Etat sur l'Université devint plus étroit surtout après la suppression de l'ordre de saint Ignace qui avait eu jusque là le monopole de l'instruction publique. Marie-Thérèse est la créatrice de l'école primaire autrichienne qui jusque là avait été entre les mains des ordres religieux quand on ne préférait pas laisser le peuple dans la plus complète ignorance. En 1755 fut créé pour la jeunesse noble le Theresianum (« Theresianische Ritterakademie ») qui existe encore aujourd'hui ainsi que l'Académie orientale (transformée de nos jours en Académie consulaire). — Ces quelques indications suffisent à faire comprendre de quelle importance fut le règne de Marie-Thérèse dans l'histoire des Etats autrichiens : il n'est pas de domaine où elle ne se soit révélée soucieuse d'améliorer l'organisation de la monarchie.

Ainsi Marie-Thérèse s'efforçait de rester toujours fidèle à elle-même et à la mission qu'elle estimait avoir héritée de ses aïeux. Dans tous les domaines, elle s'efforça de conso-

lider leur œuvre. Son règne est un des plus féconds de l'histoire autrichienne. Il est certainement le plus digne d'admiration. Durant ces quarante années, on vit l'Autriche tenir tête sans défaillance à de redoutables ennemis ; on la vit s'organiser intérieurement, en dépit de ces guerres, et se relever peu à peu de toutes les misères qu'avait laissées en mourant Charles VI. Il ne fait aucun doute que cette œuvre de restauration et de consolidation est le mérite personnel de l'impératrice. Car elle prit une part active à toutes les choses du gouvernement, s'intéressant aussi bien à l'armée qu'aux finances ou aux choses de la religion. Quelque jugement donc que l'on veuille porter sur la personnalité de Marie-Thérèse et même si l'on ne nourrit pas la moindre sympathie pour sa bigoterie doublée de jésuitisme, on ne peut nier qu'elle a à la fois incarné, magnifié et affermi l'idée autrichienne. Tous ses biographes l'ont proclamé : « Que la conservation de l'empire des Habsbourg après la mort de Charles VI soit son œuvre, tout le monde est d'accord là-dessus... Il est non moins incontestable qu'elle a puissamment fait avancer l'œuvre, commencée par ses ancêtres, de l'unification des provinces si variées de son empire[97])... » Par son charme personnel et par ses qualités d'esprit, par son énergie et sa foi inébranlable dans la mission de l'Autriche, Marie-Thérèse a consacré les résultats d'une évolution séculaire et donné à l'idée autrichienne une force et un lustre qu'elle ne retrouvera guère plus, et bien passagèrement, qu'aux jours du congrès de Vienne et de la chute de Napoléon.

***

Il est plus difficile d'apprécier ce que l'idée autrichienne doit à Joseph II. Et cela pour la bonne raison que nous ignorons encore aujourd'hui à peu près tout des véritables intentions de ce prince et de son action

97. Guglia, *op. cit.*, t. II, p. 393 et 394.

réelle sur l'évolution des idées en Autriche. Longtemps on a voulu voir en lui le type du souverain libéral, nourri des théories philosophiques du XVIIIe siècle. Mais les recherches d'archives n'ont pas tardé à dissiper cette légende. Le grand ouvrage de Paul de Mitrofanov[98]) nous a révélé un Joseph II bien différent de celui que nous imaginions sur la foi des historiens libéraux, tous plus ou moins inspirés du panégyrique de Gross-Hoffinger[99]) (1835). Nous commençons à nous douter que la philosophie n'était pas pour grand'chose dans les ukases du prince réformateur ; le véritable principe qui guida toute sa conduite, ce fut la toute puissance et la suprême dignité de l'Etat. Ses réformes n'avaient qu'un but : renforcer encore et toujours la suprématie de l'Etat dont Joseph II se considérait comme l'incarnation vivante et le premier serviteur. En ce sens, le vrai modèle dont s'inspira Joseph, ce ne fut ni Montesquieu, ni Voltaire, mais bien Louis XIV, le Roi-Soleil. Aussi fut-il un despote non pas éclairé, comme le veut cette légende qui pendant un siècle a commandé à l'histoire, mais aveugle, étroit, mesquin.

C'est à tort que l'on se plaît à opposer Joseph II à sa mère. Le respect de la tradition qui dicta à Marie-Thérèse la plupart de ses actes était plus souple au fond que la prétendue philosophie de son fils. La grande impératrice s'était vue un beau jour appelée au pouvoir sans que personne se fût préoccupé de lui donner la formation théorique et pratique nécessaire à l'accomplissement de la tâche qui allait lui incomber. C'est donc par l'expérience qu'elle s'instruisit ; elle ouvrit les yeux et, considérant l'Autriche sans prévention, elle se proposa les réformes que l'observation lui révélait indispensables. Elle eut vite fait aussi de comprendre que les mesures les plus utiles

98. P. DE MITROFANOV, « Joseph II. — Seine politische und kulturelle Tätigkeit », traduit du russe en allemand par V. DE DEMELIC, avec préface de H. SCHLITTER, 2 parties (Vienne, 1910).

99. GROSS-HOFFINGER, « Lebens- und Regierungsgeschichte Josephs des Zweiten und Gemälde seiner Zeit », 4 volumes (Stuttgart, 1835-1837).

se heurtent toujours à une certaine résistance et que, même avec les meilleures intentions, il ne faut pas vouloir aller trop vite en besogne. Ce sens des réalités faisait complètement défaut à Joseph II : « Vous êtes une coquette d'esprit, lui écrivait pittoresquement sa mère, vous courez après où vous croyez en trouver, sans jugement. Un bon mot, une diction, cela vous occupe fût-il dans un livre ou chez quelqu'un, vous l'appliquez à la première occasion sans bien digérer si cela convient, à peu près comme la Elisabeth avec sa beauté, pourvu qu'elle plaise au Suisse comme au prince, elle est contente sans autre prétention[100]). » Et avec une clairvoyance qui fait honneur à son sens politique, elle prédit à son fils les déceptions où il court en même temps que les dangers où il précipitera son empire : « En cherchant toujours à voir et à entendre du nouveau, en mêlant à ton esprit de contradiction le désir de créer quelque chose, tu vas à ta perte, mais en même temps tu entraînes avec toi dans l'abîme la monarchie qu'ont créée tes ancêtres au prix de tant d'efforts. Il leur a fallu beaucoup de peine pour conserver ces pays et ils y ont réalisé beaucoup d'améliorations, non pas comme nos adversaires par la violence et la cruauté, mais par le soin et le zèle au service de notre sainte religion[101]). » On sait que le prince de Ligne qui n'y mettait pas tant d'onction prédisait à peu près la même chose en termes plus mordants : « Ce sera un homme qui aura des velléités et qui ne les satisfera jamais ; son règne sera une envie continuelle d'éternuer[102]).»

Joseph II n'eut donc comme Marie-Thérèse qu'un but : unifier et centraliser ses Etats ; mais là où celle-ci avait apporté toute la modération et tout le bon sens dont elle était capable, le bouillant et brouillon empereur crut pouvoir trancher à tort et à travers et il ne réussit qu'à

100. Correspondance de Marie-Thérèse et de Joseph II, t. I, p. 203 (lettre du 14 septembre 1766).

101. Id., t. II, p. 158 (juillet 1777).

102. Cité par Léger, *op. cit.*, p. 372.

soulever contre lui tous ceux à qui il voulait octroyer délibérément plus de liberté et plus de bonheur.

C'est un véritable drame que ce règne de Joseph II. Travailleur infatigable, fanatique du devoir, le souverain s'obstine à la tâche avec un acharnement digne d'une meilleure cause et d'un meilleur sort. Mais rien ne répond à son appel et, bien au contraire, de tous côtés ce ne sont qu'échecs et protestations. A regarder les choses de près, c'est bien sur Joseph lui-même que retombe la responsabilité de cette débâcle. Il jouait au philosophe, mais en réalité il ne gardait de cette philosophie que ce qu'il estimait devoir servir à ses fins : d'un côté il proclame l'égalité de tous devant l'impôt et devant la loi, il réclame l'abolition de la peine de mort, l'affranchissement des paysans, la suppression des couvents, l'amélioration de l'enseignement populaire — mais par ailleurs il foule aux pieds le principe de la souveraineté du peuple (affaires de Belgique), il concentre dans ses mains les pouvoirs administratif et judiciaire, il renforce son armée, il asservit la pensée et la science aux caprices d'une mesquine bureaucratie, il fait emprisonner les écrivains suspects et bannit les lecteurs de livres interdits[103]). Que devient dans tout cela la philosophie et comment pouvait-il se vanter d'avoir voulu réaliser dans ses Etats ce que la nation française réclamait pour elle-même à grands cris[104]) ? En réalité Joseph II a méconnu les intérêts vitaux de son empire, il en a fait un champ d'expériences où son arbitraire étroit et inintelligent se donnait libre cours. Sa précipitation à elle seule suffit à le condamner : « C'est cette malheureuse impatience de voir bientôt les fruits du bien qu'ils font qui ruine les plus utiles arrangements de la plupart des princes. C'est la précipitation qui a le plus nui aux réformes conçues

103. Mitrofanov, *op. cit.*, t. II, p. 847.

104. « Une folie générale semble s'être emparée de tous les peuples ; ceux de Brabant, par exemple, se révoltent parce que j'ai voulu leur donner ce que Votre nation demande à grands cris. » Voir Ségur, « Mémoires, souvenirs et anecdotes » (1829), t. III, p. 458.

par l'empereur dont les intentions ont sans doute été louables..., car le médecin même qui tue voudrait guérir[105]). » Jugement trop doux encore et indulgence déplacée ! Et quelque sympathie que puisse inspirer le malheur de Joseph II, on ne saurait lui pardonner de s'être fermé aux véritables intérêts de son pays pour le lancer à la poursuite de chimères qui, sous un vague déguisement philosophique, n'étaient que les piètres produits d'un cerveau entêté et borné.

Durant le règne de Joseph II, les Turcs battent à plusieurs reprises les armées autrichiennes ; les Pays-Bas se révoltent ; et l'Autriche se trouve à tel point affaiblie que sa perte paraît prochaine : « On peut dire sans exagération que dans la dégradation où se trouve actuellement l'Autriche, elle ne pourra faire un levier de boucliers vis-à-vis d'une puissance qui lui est supérieure en moyens et de pousser une guerre avec vigueur sans courir le risque de voir sa monarchie démembrée » écrit un diplomate en 1789. Et Joseph s'avoue tristement à lui-même : « Soulèvement des Pays-Bas, esprit de sédition en Galicie et en Hongrie, et avec cela notre propre épuisement ! On frissonne à ce spectacle et seul un miracle peut nous faire sortir sains et saufs de cette aventure[106]) ! » — Hongrois, Galiciens, Tchèques et Italiens protestent contre les tentatives de germanisation ; des velléités de séparatisme se manifestent dans tous ces pays et jusque dans les provinces allemandes ; on est partout mécontent de la bureaucratie de l'empereur et de l'incapacité de ses fonctionnaires ; l'introduction du système de la conscription fait murmurer le peuple et provoque des troubles en Tyrol ; le système protectionniste de Joseph II irrite tous les commerçants ; les paysans ne comprennent pas qu'on veuille faire leur bonheur malgré eux ; l'Eglise s'élève contre les suppressions de couvents et la limitation de ses pri-

105. Mirabeau, « De la Monarchie Prussienne », t. VII, p. 287.
106. Mitrofanof, *op. cit.*, p. 202 et 203.

vilèges, etc., etc. Partout des plaintes, partout des protestations. Tel est le bilan du règne de Joseph II.

Tous les torts étaient de son côté. Il avait blessé le sentiment national de ses peuples, foulé aux pieds leurs traditions et leurs vieilles libertés. Méconnaissant tout ce qui avait jusque là formé l'âme de l'Autriche et assuré son existence, Joseph II voulut acclimater par la force dans l'empire des Habsbourg des éléments importés de l'étranger ou germés dans sa propre cervelle. Et il y avait à la base de son entreprise une grande équivoque qui la condamnait d'avance au plus lamentable échec : c'étaient soi-disant des libertés qu'il apportait à son peuple, mais il prétendait les imposer avec un despotisme et une intransigeance dont aucun Habsbourg peut-être n'avait encore avant lui donné l'exemple. Le seul résultat de cette contradiction fut de le faire détester à la fois par les privilégiés et par les libres penseurs, car ils avaient les uns et les autres quelque chose à ne lui pardonner pas.

Sa fin fut lamentable et elle réussirait à lui valoir quelque commisération si la pitié était de mise avec les souverains[107]). Malade, désespéré, Joseph comprend trop tard la vanité de son agitation et les sages conseils lui reviennent à la mémoire que lui donnait sa mère et qu'il a si peu suivis : « Les nuits je ne peux dormir, écrit-il à son frère, et enfoncé dans les tristes réflexions de tous mes malheurs personnels et de ceux de l'Etat, avec ma santé qui m'empêche tout soulagement, qui me rend le travail encore plus pénible, je suis, je crois, actuellement le plus malheureux mortel qui existe[108]). » Il commençait à voir clair et ce qu'il fit de mieux dans sa vie fut sans doute cette épitaphe : « Ci-gît un prince dont les intentions étaient pures et qui fut malheureux dans toutes ses entreprises. » Ainsi jusque dans la tombe il devait garder une certaine naïveté.

Les libéraux autrichiens ont fait leur idole de Joseph II.

107. Mitrofanof, *op. cit.*, p. 111 et 112.

108. Arneth, « Joseph II. und Leopold von Toscana », t. II, p. 303.

Ils ont voulu voir en lui le modèle des bons souverains et leur déclamation contre Metternich s'accompagnait toujours d'un pompeux éloge du libéralisme de l'empereur-philosophe. Tactique légitime peut-être, mais singulière illusion ! Joseph II a fait autant de mal à l'Autriche que Marie-Thérèse l'avait bien servie. Son règne marque l'interruption brutale d'un développement qui était peut-être sur le point de porter ses fruits. Peu à peu l'union devenait plus complète entre les différents peuples ainsi qu'entre eux tous et la dynastie. Joseph II a réalisé ce tour de force de se faire détester par à peu près tous ses sujets sans distinction et à lui revient la triste gloire d'avoir ranimé les tendances séparatistes dans des Etats qui, malgré leur diversité d'origine et de langue, se rapprochaient sans cesse et prenaient chaque jour plus nettement conscience de leur communauté d'intérêts. Détournant l'idée autrichienne de la route royale que nous l'avons vue suivre pendant des siècles, Joseph II l'a menée de force dans une impasse d'où elle aura beaucoup de mal à sortir. Cette restauration sera l'œuvre du grand mouvement romantique en Autriche. Mais l'animosité suscitée par les maladresses du pseudo-philosophe couronné ne s'apaisera jamais complètement et, quand Metternich entreprendra à son tour de retremper l'âme autrichienne, il se heurtera partout au spectre de la liberté imprudemment mis en circulation par Joseph II.

***

Ainsi l'idée autrichienne, si elle n'est pas facile à définir, n'est pas non plus une pure utopie. Au lendemain de la grande guerre et au milieu des ruines accumulées sur les rives du Danube, des savants et des penseurs ont proclamé que cette idée ne pouvait pas ne pas avoir existé. Nous avons vu que, dès le siècle passé, beaucoup d'historiens avaient affirmé sa réalité et son action féconde au cours des âges. Ensuite nous avons assisté à sa formation et à son développement depuis le temps où Ottokar, Sigismond

et Mathias Corvin en évoquaient le rêve jusqu'aux jours de l'union pacifique de tous ces pays sous Ferdinand Ier et de la consécration de leur unité par la Pragmatique Sanction. Enfin elle s'incarne magnifiquement dans l'auguste personne de l'impératrice Marie-Thérèse. Que cet idéal se soit parfois obscurci ou qu'il ait été mal servi, cela n'enlève rien à son existence. Nous verrons ce qu'il fut en 1809 quand il jeta ses feux les plus éclatants. Il ne nous reste pour préparer immédiatement cette étude qu'à voir quelles influences nouvelles purent s'exercer vers la fin du XVIIIe siècle sur l'idée autrichienne, cependant que venait au monde et grandissait parmi les montagnes du Tyrol l'enfant précocement épris de graves problèmes dont elle devait modeler le destin.

CHAPITRE II

LES INFLUENCES RIVALES EN AUTRICHE AU XVIIIe SIÈCLE

Tandis que l'idée autrichienne s'élaborait et paraissait devoir finalement prendre corps, une civilisation originale se développait au sein des provinces allemandes d'Autriche. Il sembla d'abord que, rebelle par essence aux influences du Nord, cette culture dût emprunter son fond au terroir et sa forme à la tradition catholique et romane. Mais au moment même où, sous Marie-Thérèse, l'Autriche donnait toute la mesure de sa cohésion et de sa puissance, elle renouait avec l'Allemagne des relations intellectuelles et morales qui allaient la faire participer au grand mouvement de réforme littéraire parti de Leipzig et de Hambourg. C'est une période décisive dans l'évolution de l'esprit autrichien.

I. — La civilisation autrichienne au XVIIe siècle

C'est au cours du XVIIe siècle que l'esprit autrichien a acquis toute son originalité. Jusque là le mouvement des idées en Autriche de langue allemande avait suivi à peu près le même cours que dans les provinces plus septentrionales du Saint-Empire romain germanique. A l'époque lointaine des grandes chansons épiques, il avait semblé que les poètes du Danube dussent toujours donner

le ton en Allemagne[1]) : les « Nibelungen » sont leur œuvre et tout porte à croire aussi que le second de ces immortels poèmes, « Gudrun[2]) », fut composé non pas parmi les brumes de la mer du Nord, mais sur les rives de l'Adriatique ou au milieu des montagnes de la Styrie. Cette tradition parut se confirmer quand Walther de la Vogelweide, autrichien probablement par la naissance et certainement par quelques-uns des épisodes essentiels de sa vie[3]), fit retentir ses chants tout empreints de la grâce et de la douceur qui n'ont pas cessé de caractériser aujourd'hui encore le lyrisme de ces régions. Les termes parurent vouloir se renverser à l'époque de l'humanisme : c'est d'Allemagne à ce moment que vient la lumière et l'Autriche fut sur le point de se laisser entraîner dans le sillage d'Erasme et de Mélanchton. Vint la Réforme dont nous avons dit les rapides progrès au sein des possessions héréditaires des Habsbourg et qui achevait d'asservir la vie intellectuelle de l'Autriche aux influences du Nord. Tout changea dès que les Habsbourg eurent déclaré la guerre aux nouvelles doctrines. La Contre-réformation a creusé un fossé entre l'Allemagne et l'Autriche. Et c'est au lendemain du succès des luttes entreprises contre la religion réformée qu'achève de prendre tous ses caractères ce vieil esprit autrichien dont nous allons évoquer rapidement les grands traits.

Tandis que sous l'influence de l'humanisme, puis de la réforme, la littérature allemande devient de plus en plus abstraite et dialectique, les écrivains d'Autriche gardent le sens des réalités et demeurent étroitement en contact avec le peuple. La littérature autrichienne devient résolument populaire et nous voyons prendre corps quelques-uns des types les plus fameux sortis de la verve de ces foules éprises d'humour et de gaieté. Le XVIe siècle déjà

1. Pfeiffer, « Der Dichter des Nibelungenliedes » (Vienne, 1862). — Vollmoeller, « Kürenberg und die Nibelungen » (Stuttgart, 1874).

2. Nagl-Zeidler, « Deutsch-Oesterreichische Literaturgeschichte », t. I, p. 102 à 114.

3. Nagl-Zeidler, *op. cit.*, t. I, p. 237 à 248.

avait vu fleurir une comédie saine et déboutonnée où retentissait le rire sonore des paysans. Procès campagnards et noces rustiques formaient le fond de ces pièces bruyantes dont les « Jeux de Neidhart)[4] » sont le modèle accompli et que d'ailleurs la cour viennoise elle-même ne dédaignait pas d'applaudir aux jours de carnaval. Mais le XVIIe siècle découvre ou plutôt appelle à la célébrité une figure depuis longtemps connue à Salzbourg : le jovial Hanswurst qui aujourd'hui encore conserve une solide réputation dans tous les pays autrichiens. En lui s'incarne ce goût de la parodie qui demeurera toujours irrésistible sur les rives du Danube et se donnera libre cours dans les grandes œuvres de Nestroy. Hanswurst, c'est le bon sens populaire qui a bientôt saisi le ridicule de toute exagération[5]). Ses plaisanteries truculentes et ses grimaces grotesques dégagent à tout instant, sans en avoir l'air, la moralité de l'action et il sert de trait d'union entre les acteurs et le public. Constamment roué de coups, il sait toujours pourtant se tirer d'affaire à son avantage et ainsi le bon sens populaire finit par l'emporter sur les sottes prétentions des grands ou des parvenus. Hanswurst est frère de Polichinelle et d'Arlequin. Mais s'il se souvient parfois de cette parenté et évoque la « commedia dell'arte », il n'en demeure pas moins spécifiquement autrichien et, venu de Salzbourg, il se trouvera bientôt chez lui parmi les rumeurs du Prater. Avec les farces de Stranitzky, Hanswurst atteindra au faîte de son aimable célébrité dans les premières années du XVIIIe siècle. — Mais ce jovial personnage n'est pas isolé à cette époque et de tous côtés la verve populaire jaillit dans des chansons ou des pièces de théâtre. Tous les événements de l'histoire contemporaine sont immé-

4. Neidhart von Reuenthal, poète du XIIIe siècle, qui vécut à la cour de Frédéric le Batailleur, a pris des paysans comme héros, ridiculisés le plus souvent, de ses comédies et de ses farces. Et son nom est resté au genre de pièces qu'il avait ainsi créé en Autriche.

5. Voir dans NAGL-ZEIDLER, *op. cit.*, t. I, p. 736 et suivantes, le chapitre sur « Josef Anton Stranitzky und die Anfänge der Wiener Posse ».

diatement rimés dans des refrains naïfs ; les guerres contre les Turcs surtout trouvent leur écho dans ces couplets[6]) ; après la victoire de 1683 et la délivrance de Vienne, le barde rustique chante la glorieuse cité et ses défenseurs : « Ton vaillant commandant — le comte Starhemberg, héros allemand, — a opposé une vive résistance, — il a abattu beaucoup de Turcs — et les a expédiés au pays des morts. — O Vienne, honte des Musulmans ! » Un grand nombre de ces chants sur la délivrance de Vienne, beaucoup écrits en dialecte, sont parvenus jusqu'à nous. Toutes ces œuvres foncièrement populaires nous prouvent combien l'Autriche, désormais rendue à elle-même, savait exprimer son originalité.

Le développement d'une culture originale n'était-il pas d'ailleurs un des buts conscients de la Contre-réformation ? Pour résister à la séduction des doctrines nouvelles, les chefs du mouvement de réaction pouvaient-ils rien faire de mieux que d'obliger la nature profonde de l'esprit autrichien, catholique dans son essence, à se révéler de plus en plus pleinement ? Aussi l'éloquence de la chaire se met-elle de plus en plus au niveau du peuple ; les prédicateurs, qui sont en général de très obscure origine, ne craignent pas d'avoir recours à des comparaisons triviales, à des plaisanteries salées, à des proverbes et à des dictons. Cette éloquence populaire qui ne craint pas d'allier une grande liberté d'expression à une parfaite sûreté de doctrine a trouvé son maître immortel dans la figure originale d'Abraham a Sancta Clara[7]). Né de parents souabes, il avait dans sa jeunesse gardé les porcs, les canards et les oies ; étudiant à Ingolstadt, il avait pris part à la vie joyeuse et libre de ses camarades ; puis il entre dans l'ordre des Augustins déchaussés à Vienne et, à partir de 1670, nous le trouvons installé dans la capitale qui se délecte de

6. Ditfurth, « Die historischen Volkslieder des Oesterreichischen Heeres von 1638 bis 1849 » (Vienne, 1874).

7. T. G. Karajan, « Abraham a Sancta Clara » (Vienne, 1867).

ses sermons. Car il avait un art tout personnel de prendre ses auditeurs à la gorge et de tirer de grandes leçons des moindres faits de l'actualité. Quand il parlait devant la cour, il jetait de cruelles vérités à la face de tous les dignitaires assemblés, mais avec tant de bonhomie pourtant que le monarque désarmé lui conservait sa faveur. Personne d'ailleurs ne trouvait grâce devant sa justice. Il se moque des prêtres « qui préfèrent le Cellarium à la Cella, les Choreas au Chorus, la Cecilia au Cilicium. Ils ont sans doute deux cierges allumés dans les mains, mais ils dégagent une odeur nauséabonde de péché... Beaucoup de prêtres ressemblent à ces charpentiers qui, après avoir travaillé à la construction de l'arche, n'y entrèrent pas et se noyèrent... Nos prêtres ressemblent à nos cloches dans leur clocher : par leur sonnerie, elles appellent le bon peuple à l'église, mais elles-mêmes restent dehors ». Pour illustrer son attitude en face des grands et de l'empereur en personne, il raconte cette histoire : « Un prédicateur de la cour avait censuré le prince à cause de ses vices scandaleux et de telle sorte que celui-ci ne pouvait pas ne pas s'en être aperçu. A la fin du sermon, le prince le fait prier à sa table. Au beau milieu du banquet, le prince prend la parole : Monsieur le prédicateur vous avez brûlé votre poudre sur ma peau aujourd'hui. Seigneur, répond le prédicateur, vous m'en voyez désolé ; car c'est au cœur que je visais, et voilà, dites-vous, que j'ai seulement atteint la peau. » Il stigmatise l'orgueil et la cupidité des grands : « Beaucoup de gentilshommes ne valent pas plus lourd que Judas Iscariote quand, comme des sangsues, ils se gorgent du sang de leurs sujets... Il faut aujourd'hui que le paysan se laisse traiter de chien et comme un chien par maint gentilhomme ; mais, croyez-moi, comme ce chien aboiera sauvagement après ses persécuteurs au jour du jugement dernier ! » Malheur à ce mauvais maître qui « au lieu d'être vraiment Dominus, applique ce principe : Do minus[8]) ». Abraham a Sancta Clara ne reculait

8. Nagl-Zeidler, *op. cit.*, p. 639 à 641.

devant aucune trivialité quand il s'agissait de faire entrer son idée dans la tête de ses auditeurs ; c'est ce qui explique ses intempérances de langage d'où on a voulu conclure qu'il était un fanatique grossier et aveuglé par la haine. On lui a reproché ses attaques furibondes contre les infidèles, surtout contre les Juifs et les protestants ; et il est certain qu'il a exprimé son opinion sur Luther en termes fort peu affables[9]). Mais ce n'est pas la haine qui le fait parler ainsi, pas même une vive colère. Seul le souci d'atteindre ses auditeurs par les voies les plus directes lui a inspiré ces diatribes. Il y a une bonhomie malicieuse au fond de sa nature. Il s'amuse lui-même de ses images ou de ses calembours et il ne prend pas ses propres déclamations trop au sérieux ; il est intransigeant sur les principes, mais sait considérer avec indulgence les individus. — Abraham a Sancta Clara est la figure la plus attachante et la plus significative de toute cette période littéraire en Autriche. Les plus grands esprits lui ont rendu hommage. Schiller, qui était son compatriote par ses origines souabes, s'est exprimé en ces termes, dans une lettre à Gœthe, sur son compte : « Ce Père Abraham est un superbe original qui vous impose le respect ; et c'est une tâche intéressante, mais nullement facile, que de l'égaler, voire de le surpasser en verve et en bon sens[10] »). (On sait que le sermon du Capucin dans « Le camp de Wallenstein » est immédiatement inspiré des œuvres du fameux prédicateur viennois.) — Abraham a fait beaucoup pour la rénovation du catholicisme en Autriche ; il a su montrer la religion partout en contact direct avec la vie ; à un peuple qui n'aime pas les dissertations abstraites, mais adore la vie, la couleur, le mouvement, il apportait une éloquence éloignée de toute rhéto-

9. Il compare Luther à « einem geilen stolzen Hahn, der sich auf dem Misthaufen der Geilheit aufhielte... Dort hat er etliche gefaulte Körnlein gefunden einer falschen Lehr, mit dero er die Kirche verunehrt, die Altär geschändt, die Messopfer verhindert,... die liebe Christenheit in Unfrieden gebracht ».

10. Briefwechsel, 1re éd., t. IV, p. 335.

rique, au moins apparente, mais pleine d'images, d'actualité, de saveur. Affranchi des conventions oratoires, il a mis dans ses œuvres une fraîcheur et une spontanéité qui font de chacun de ses sermons un produit original où le lyrisme se mêle au drame et à la comédie. Il a réuni en un mélange savoureux la bonne humeur primesautière de Hanswurst et l'intransigeance doctrinale des Jésuites dont il avait été l'élève à Ingolstadt. Son action compléta utilement celle des disciples de saint Ignace : ceux-ci avaient pris en main l'instruction publique, ils s'étaient attachés à relever l'éclat des cérémonies catholiques, ils avaient développé considérablement le goût inné des Autrichiens pour le théâtre et les Beaux-Arts ; mais, aristocratiques par nature, les Jésuites s'étaient surtout occupés des nobles ou des bourgeois ; le bon père augustin, avec toute la verve particulière à son ordre, paracheva leur œuvre en allant droit au peuple. En lui s'est consommée cette fusion de l'esprit religieux et du sens des réalités qui caractérise la mentalité autrichienne.

En même temps que la vie intellectuelle se dérobait de plus en plus aux influences du Nord, elle s'orientait vers le Midi. L'Autriche eut durant le XVIIe siècle et au début du XVIIIe des relations artistiques ou littéraires plus étroites avec l'Italie ou même la France qu'avec les pays de langue allemande. Les Habsbourg avaient toujours eu beaucoup de goût pour la musique et il n'est pas étonnant que l'opéra italien ait été très cultivé à leur cour[11]). Dès 1653, Ferdinand II fait représenter à Regensbourg, où était réuni le Reichstag, « L'inganno amore », œuvre du maître de chapelle de la cour, Bertali. Le règne de Léopold Ier fut plus brillant et plus fécond encore dans ce domaine : en 1666 fut représenté solennellement, à l'occasion des noces de l'Empereur avec l'infante Marguerite, un nouvel opéra « Il pomo d'oro », œuvre du compositeur Padre Cesti. On avait construit spécialement pour cette

11. NAGL-ZEIDLER, *op. cit.*, t. I, p. 693 (« Italienische Oper und Hoffeste).

fête, sur la place du château impérial à Vienne, un immense théâtre qui pouvait contenir 1.000 acteurs et d'innombrables spectateurs. L'italien était d'ailleurs à ce moment la langue de la cour et du monde élégant et c'est seulement à partir du XVIIIe siècle que les « maîtres de plaisir » français donnèrent le ton dans la ville des empereurs. L'influence des Jésuites ne fit qu'accentuer le goût des Autrichiens pour les choses d'Italie. Les comédies qu'ils faisaient représenter dans leurs nombreux théâtres donnaient une grande importance à la musique, sous forme d'intermèdes et de chœurs. Musique, art dramatique et danse se mêlaient dans les spectacles qu'ils mettaient en scène et on a pu dire que cette fusion était comme un pressentiment du principe proclamé et appliqué plus tard si puissamment par Wagner : la réunion de tous les arts sous le signe du drame[12]). Et ce sont aussi les Jésuites qui ont introduit et acclimaté en Autriche l'art baroque, venu d'Italie, décoratif et symbolique par essence[13]). Aussi la plupart des grands monuments qui marquent l'entrée triomphale de ce style nouveau en Europe centrale eurent-ils pour architectes des artistes venus du Midi[14]). Le Milanais Giovanni Marini bâtit à Prague pour Wallenstein un palais entouré de jardins qui surpasse en magnificence tout ce qu'on avait vu jusque là en Allemagne (1623-30) ; la chartreuse de Wolditz est bâtie à partir de 1628 sous la direction de Andrea Spezza ; l'empereur Ferdinand II fait construire à Gratz, près de la cathédrale, un mausolée qui compte parmi les monuments les plus curieux d'Autriche et dont l'architecte fut Pietro de Pomis. A Vienne, l'illustre famille des Carlone transforme la vieille église gothique des Carmélites près du château impérial, le peintre et architecte Fra Andrea dal Pozzo, de Trente, décore magnifi-

12. K. Trautmann, « Oberammergau und sein Passionsspiel », (Bamberg. 1890), p. 50.

13. Nagl-Zeidler, *op. cit.*, t. I, p. 655 et suiv.

14. A. Ilg, « Kunsthistorische Charakterbilder aus Oesterreich-Ungarn » (1893) et Dohme, « Geschichte der deutschen Baukunst » (Berlin, 1887).

quement l'église de l'Université (des Jésuites). Vincenzo Scamozzi et Santino Solari construisent la cathédrale de Salzbourg, terminée en 1628. L'abbaye de Sankt Lambrecht en Styrie est transformée sur les plans de Domenico Sciassia qui fait subir également une refonte totale à l'église gothique de Mariazell. — Tous ces architectes ont dominé pendant près d'un siècle la vie artistique de l'Autriche et ils ont été les maîtres de ces géniaux constructeurs que furent par la suite Hildebrandt et Fischer von Erlach. Le premier, qu'a immortalisé le palais du Belvédère, était né à Gênes ; le second, dont la Karlskirche célèbre encore la gloire, avait passé toute sa jeunesse en Italie et, de retour à Vienne, il travailla encore quelque temps sous la direction du maître italien Burnacini.

On peut juger, par ces simples suggestions, de l'importance qu'eut l'influence de l'Italie dans la formation de l'esprit autrichien au XVIIe siècle. Tous les grands artistes, musiciens, peintres, architectes qui s'illustrèrent à cette époque à Vienne, à Gratz ou à Salzbourg étaient des Italiens pur sang et leur présence en si grand nombre dans l'empire des Habsbourg prouve combien ils durent contribuer à imprimer à cette civilisation son caractère original. Grâce à leur action, ce sens artistique inné des Autrichiens put s'affirmer et se développer pleinement et ce fut comme si, après la sécheresse des controverses religieuses, un souffle régénérateur était passé sur les Alpes : « L'art des Jésuites fut comme un orage printanier. Cette nuée débordante de force plastique, de pompe, de couleur et d'or accompagnés d'une sérénité et d'une grâce toutes méridionales, se déversa comme une averse bienfaisante sur la terre desséchée... cette magnificence ressuscitée, cette majesté accrue des vieux offices catholiques a plus fait pour ramener les fidèles dans les temples, rutilants d'or et de couleur et pleins des sons d'une musique frémissante, que tous les dragons de Ferdinand[15]). » Mais le théâtre des Jésuites,

15. NAGL-ZEIDLER, *op. cit.*, t. I, p. 655.

le style baroque et l'opéra italien n'ont pas seulement servi avec force le catholicisme : ils ont imprimé à jamais à la civilisation de l'Autriche quelques-uns de ses caractères les plus aimables et les plus significatifs.

C'est donc au XVIIe siècle que nous voyons se préciser l'originalité de l'esprit autrichien. Goût des réalités et bon sens populaire d'une part, amour de la pompe et des belles formes de l'autre : et intimement mêlée à ces deux éléments, la religion catholique les fond dans une grande harmonie et devient ainsi à son tour la base solide d'une conception du monde qui caractérisera désormais l'Autriche. Sans doute, ces éléments existaient en germe depuis longtemps, mais jamais encore ils n'avaient pu s'affirmer avec tant de force ni s'exprimer avec une telle plénitude. Longtemps asservie aux influences du Nord et menacée de luthérianisation totale, l'Autriche s'est jetée dans les bras des Jésuites et de l'Italie pour leur demander de sauvegarder son charme et son génie particuliers. Et au milieu de toutes ces influences alternées, elle a réussi à trouver une zone d'équilibre où pouvaient croître les fleurs originales de sa civilisation[16]).

II. — L'influence de Klopstock, sous le règne de Marie-Thérèse

Le XVIIe siècle avait été par excellence l'époque de la formation et de l'épanouissement d'un esprit spécifiquement autrichien. Les provinces danubiennes et alpestres

16. J. Zeidler, le collaborateur de Nagl dans la rédaction de la « Deutsch-Oesterreichische Literaturgeschichte » a consacré à la formation de l'esprit autrichien au XVIIe siècle toute une série d'importantes études. Voir en particulier : « Studien und Beiträge zur Geschichte der Jesuitenkomödie und des Klosterdramas » (Collection des « Theatergeschichtliche Forschungen », t. IV, Hambourg, 1891) et « Ueber Jesuiten und Ordensleute als Theaterdichter » (Vienne, 1893). Il montre très clairement : 1° l'importance du théâtre pour la formation de la culture autrichienne, — 2° l'influence décisive des Jésuites sur l'évolution du théâtre autrichien.

avaient paru vouloir se fermer aux influences du Nord pour cultiver le fonds original de leurs vieilles populations et s'ouvrir en même temps largement au souffle fécondant qui venait d'Italie. A la longue pourtant, l'Autriche ne pouvait se dérober à toutes les sollicitations qui devaient lui venir d'un pays auquel la communauté de langue la rattachait comme le plus puissant des liens. Sous le règne de Marie-Thérèse, bien que le prestige de la tradition romane demeure considérable, les relations intellectuelles redeviennent intenses avec les centres littéraires d'Allemagne. Et il est assez curieux de constater que c'est au moment même où l'Autriche se défend avec l'énergie du désespoir contre les prétentions insolentes de Frédéric II qu'elle redevient librement accessible aux influences germaniques. Cette anomalie s'explique aisément. La littérature allemande se réveille au début du XVIIIe siècle de l'espèce de léthargie qui l'avait longtemps frappée d'impuissance. Nous sortons à peine de l'ère des Lohenstein et des Hofmannswaldau et tout d'un coup nous sommes éblouis de rencontrer les noms de Klopstock ou de Lessing. Vienne qui depuis longtemps, sous l'influence des Jésuites, regardait d'un œil méfiant tout ce qui venait du pays de Luther ne put se voiler la face devant l'aurore qui paraissait se lever maintenant sur l'Allemagne. Et cela d'autant moins que les nouveaux chefs de file dirigèrent dès le début leurs regards vers la capitale des Habsbourg ; le prodigieux essor de la culture autrichienne au cours du siècle précédent, le prestige encore vivace de l'idée impériale ne pouvaient les laisser indifférents. L'exemple de Paris et du rôle éminent que jouait la cour des Bourbons dans la vie littéraire française devait leur inspirer le désir de trouver un centre et des protections analogues en terre allemande ; or nulle cité en dehors de Vienne ne pouvait guère prétendre à une telle prépondérance. De bonne heure, nous voyons Gottsched se tourner vers la ville des Habsbourg et essayer d'y faire figure de maître. Nous verrons pourquoi son plan ne pouvait réussir. Klopstock qui eut moins de contact

personnel avec Vienne y exerça pourtant une influence beaucoup plus grande : c'est que, seul de tous ces nouveaux prophètes, le poète de la Messiade pouvait inspirer pleinement confiance dans un pays foncièrement catholique et il est assez significatif que le disciple le plus zélé, sinon le plus génial, du grand homme ait été un Jésuite autrichien, le barde Michel Denis.

Le premier, Gottsched vint porter la bonne parole en Autriche[17]). Plus que tout autre, il devait songer à faire de Vienne le Paris allemand. Nourri des doctrines de Christian Wolff, le père du rationalisme, Gottsched était enflammé d'admiration pour le XVIIe siècle français. Et s'il recommanda l'imitation de nos classiques, c'est parce qu'il attribuait le succès inouï de leur entreprise à leur respect fondamental des règles de la raison. En même temps, il s'extasiait devant les beautés de la vie littéraire dans le Paris de Louis XIV ; il voyait non sans envie de quel prestige les poètes du grand siècle avaient été environnés à la cour du Roi-Soleil ; enfin toute l'atmosphère de la capitale française à cette époque le séduisait et l'enivrait ; les salons, les théâtres, l'Académie, tout cela avait puissamment aidé à l'essor de l'esprit classique français et à la réputation de ses plus brillants représentants. Or qu'existait-il d'analogue en Allemagne et où un poète germain trouverait-il de si puissantes protections ? L'ambition de Gottsched fut de créer en terre allemande un milieu aussi favorable à la fois à l'esprit national et à la grande poésie dont les Anciens avaient créé et les Français perpétué la tradition. Ce petit Paris, le nouvel apôtre du classicisme crut d'abord l'avoir trouvé à Leipzig. Agé de 24 ans à peine, Gottsched vint s'installer dans cette cité que l'on appelait déjà « l'Athènes de la Pleisse » et il y trouva un

17. Sur Gottsched et ses relations avec l'Autriche, voir en particulier : WANIEK, « Gottsched und die deutsche Literatur seiner Zeit » (Leipzig, 1897), — DANZEL, « Gottsched und seine Zeit » (Leipzig, 1848), — SCHLENTER, « Frau Gottsched » (Berlin, 1886), — A. WOLF, « Geschichtliche Bilder aus Oesterreich » (Vienne, 1880).

puissant protecteur dans la personne de Burckhard Mencke[18]) ; à partir de 1725, il fait à l'Université des cours où il commence par exposer les doctrines de Wolff ; il est bientôt nommé professeur de poésie, puis de logique et métaphysique. En même temps, il prend la direction de la Société poétique (fondée par Mencke en 1697) et en accroît bientôt l'importance en la transformant en Société allemande. A partir de 1730, Gottsched fait figure de dictateur littéraire en Allemagne ; aidé par une actrice remarquable, Caroline Neuber[19]), il réforme le théâtre et introduit la tragédie classique à la place des arlequinades qui avaient jusque là prévalu sur la scène. Enfin il fait paraître son grand ouvrage « L'Essai d'un art poétique critique à l'intention des Allemands » et publie sa « Scène allemande », où ses propres productions voisinent avec des traductions de Corneille, Molière, Racine, Destouches Voltaire. — Mais toutes ces satisfactions n'étaient que le prélude d'une amère déception : en 1840 commence l'offensive des Suisses contre le nouveau champion du classicisme ; à son froid rationalisme, ils opposent une poésie éprise de fantaisie, d'émotivité, de merveilleux ; la vogue de l'anacréontisme favorise encore leur action et ce grand combat se termine par la déroute complète de Gottsched. Brouillé avec la Neuber qui commet l'indélicatesse de faire représenter des parodies de ses pièces sur la scène de

18. Gottsched habitait dans la maison même de Mencke, à titre de précepteur de son fils Otto. La famille Mencke appartenait héréditairement à une sorte d'aristocratie de l'esprit ; Burckhard Mencke avait ses correspondants dans toutes les grandes villes de l'Allemagne et de l'étranger ; leurs lettres servaient de base à la rédaction d'un journal, les « Neue Zeitungen von gelehrten Sachen » ; ces correspondants ou collaborateurs de Mencke venaient souvent faire des conférences à Leipzig. Ainsi Gottsched se trouva d'emblée au centre de la vie intellectuelle allemande à cette époque. — Cf. Danzel, *op. cit.*, p. 70 à 115, et Waniek, *op. cit.*, p. 21 et suiv.

19. Reden-Esbeck, « Karoline Neuber und ihre Zeitgenossen » (Leipzig, 1881).

Leipzig[20]), obligé de quitter la présidence de la « Société allemande », enfin désavoué par une bonne partie de ses anciens amis qui ne jurent plus que par Bodmer et Breitinger, le malheureux Gottsched voit s'écrouler son rêve de jouer sur les bords de la Pleisse dans un milieu digne de lui le même rôle qu'avait jadis joué Boileau sur les rives de la Seine et à la cour du grand Roi. Il est désormais condamné et Lessing ne devait pas tarder à venir lui donner le coup de grâce.

Il est probable, dans ces conditions, qu'en se tournant du côté de Vienne, Gottsched cherchait une revanche à toutes les humiliations qu'on lui avait fait subir à Leipzig. C'eût été une belle compensation en effet, mais l'ancien dictateur, toujours très infatué de sa personne jusque dans sa déchéance, allait se heurter à des difficultés que, avec un peu plus de finesse, il aurait bien pu prévoir. — Le rêve de Gottsched, dont à Leipzig il n'avait pu qu'ébaucher la réalisation, c'était de fonder une société littéraire dont il serait l'animateur et qui jouerait le même rôle en Allemagne que l'Académie française à Paris. Il avait quelque raison de croire qu'à Vienne on accueillerait sympathiquement ses projets ; n'avait-il pas, dès ses jeunes années, chanté la cité impériale : « Qui ne vénère le trône des empereurs romains, s'écriait-il ?... Qui ne connaît Vienne, la nouvelle Rome du monde ? » Il savait de plus que, depuis l'avènement de Marie-Thérèse, la cour nourrissait d'ambitieux projets : on voulait fonder une imprimerie d'Etat, des instituts artistiques ou scientifiques, enfin une Académie des Sciences[21]). Ce dernier point devait retenir l'attention de Gottsched qui, de bonne heure, avait cultivé sa

20. La Neuber fit suivre la représentation d'une pièce burlesque, « Das Schlaraffenland », d'une parodie du troisième acte de « Caton », la grande tragédie classique de Gottsched.

21. J. Feil, « Versuche zur Gründung einer Akademie der Wissenschaften unter Maria-Theresia », dans le « Jahrbuch für vaterländische Geschichte », t. I (1861), p. 321 et suiv. — Cf. Danzel, *op. cit.*, p. 279 à 317, et Waniek, *op. cit.*, p. 548 à 561.

bonne renommée auprès des gens influents de la cour impériale. Il était en relations avec un grand acteur, Weiskern, avec le conseiller de légation de Lannoy et, par l'entremise de celui-ci, avec la princesse Trautson qui dirigeait l'éducation des archiduchesses. Enfin il avait un protecteur influent dans la personne de Scheyb, le poète de la Thérésiade[22]). C'est en 1849 que ces projets d'Académie parurent vouloir prendre corps ; dès le mois de février, il en est question dans les lettres qu'échangeaient Scheyb et Gottsched ; enfin à l'automne l'auteur de l'Art poétique allemand se décida à venir mener les négociations sur place. On lui fit, à lui et à sa femme, fameuse aussi dans le royaume des lettres, la plus brillante réception ; il fut présenté à l'impératrice elle-même au cours d'une grande fête au château de Schönbrunn et on lui témoigna plus d'honneurs peut-être que l'Autriche officielle n'avait fait jusqu'alors pour un savant[23]). Et pourtant le projet n'aboutit pas. Le 13 décembre 1749 Gottsched était informé par une lettre de Löschenkohl, secrétaire du comte Esterhazy, que le plan se trouvait entre les mains du ministre Haugwitz. Un mois après, nouvelle lettre, mais cette fois pour prévenir le

22. Sur Scheyb, voir ci-dessous, p. 114.

23. « Le dimanche 28 septembre, à 10 heures du matin, Gottsched et sa femme arrivèrent, tout heureux, au château de Schönbrunn... Bientôt le couple fut introduit, à travers une longue file de salles magnifiques, dans une petite pièce où la princesse Trautson fait les honneurs. Au bout de quelques minutes, l'impératrice paraît avec les archiduchesses. Les Gottsched mettent le genou gauche en terre et lui baisent la main. « Je devrais avoir peur de parler allemand avec le maître de la langue allemande », commença Marie-Thérèse ; « nous autres Autrichiens avons une très mauvaise langue ». Le professeur assura que, quinze jours avant déjà, il avait admiré l'allemand pur et parfait de Sa Majesté quand, lors de l'ouverture de la Diète, elle avait parlé à ses états comme la déesse même de l'Éloquence. « Tiens, ainsi vous m'avez épiée », répliqua l'impératrice en éclatant de rire, « heureusement que je n'en savais rien, sans quoi je serais restée court ». L'entretien... dura trois quarts d'heure et prit par moments le ton de la plus familière cordialité. — La marque de faveur toute spéciale qui avait été ainsi donnée aux Gottsched fit sensation en Autriche et en Allemagne et leur ouvrit les salons de la haute aristocratie. WANIEK, *op. cit.*, p. 553 et 554.

malheureux poète que le ministre n'avait pas cru devoir retenir le projet[24]). La déception de Gottsched dut être immense et pourtant il n'est pas tellement difficile de comprendre son échec. La méfiance des Jésuites à l'égard de tout ce qui venait d'Allemagne ne pouvait être si aisément vaincue. Gottsched était protestant et ne s'en cachait pas. Il raconte lui-même qu'en traversant un pays catholique il avait l'impression d'être retombé en plein moyen âge et que les cérémonies du culte n'étaient à ses yeux que superstition et idolâtrie[25]). Aussi ne put-il se résoudre à changer de religion, si, comme il semble ressortir d'une lettre de Scheyb, cette conversion lui fut vraiment suggérée[26]). D'ailleurs dans tous les domaines l'apôtre du rationalisme était très éloigné de l'état d'esprit autrichien. Il venait faire l'éloge du théâtre classique dans un pays où les pitreries de Hanswurst étaient toujours follement aimées ; à ce peuple épris à la fois de théâtre et de musique, il déclarait que l'opéra italien est un genre faux pour la bonne raison que les hommes ne conversent jamais en chantant[27]). Etranger et protestant, Gottsched n'avait aucune chance de réussir à Vienne et il lui avait fallu quelque naïveté pour espérer le contraire. Ce n'est qu'en 1773, après la suppression de l'ordre des Jésuites, que le plan d'une Académie des Sciences sera repris à Vienne, mais cette fois il ne sera plus question de Gottsched pour la diriger[28]).

Les mêmes raisons qui font comprendre l'échec du poète de Caton expliquent la vogue du chantre de « la Messiade[29]) ». Klopstock rétablissait dans la poésie ce que

24. Tous ces détails dans Feil, *op. cit.*, en particulier dans les notes dont il fait suivre son étude.

25. Nagl-Zeidler, *op. cit.*, t. II, p. 73.

26. Feil, *op. cit.*, p. 389 (note 3).

27. Waniek, *op. cit.*, p. 66.

28. Feil, *op. cit.*, p. 363 et suiv.

29. Sur Klopstock et l'Autriche, voir les études de H. M. Richter dans ses deux volumes « Geistesströmungen » (Berlin, 1875) et « Aus der Messias-

Gottsched avait prétendu en bannir et ce qui est le plus nécessaire à des cœurs autrichiens[30]) : le merveilleux, le sens du miracle. « Le catholique le plus intransigeant pouvait s'enthousiasmer à la lecture de la Messiade sans être le moins du monde offensé dans son sentiment religieux... La poésie allemande avait enfin créé une œuvre que prêtres et nonnes pouvaient laisser voir à leur chevet à côté de leur bréviaire[31]... » Comme Gottsched et de façon plus durable que lui, Klopstock tourna de bonne heure ses regards vers la ville impériale. Pour lui-même et pour la littérature allemande, il cherchait d'illustres mécènes et depuis longtemps il n'espérait plus en Frédéric II[32]). Par contre, il avait des relations suivies avec des aristocrates autrichiens ou avec des représentants de l'Empereur à l'étranger, en particulier le comte Wellsperg, envoyé de l'Autriche à Copenhague[33]). Il entretenait une correspondance régulière avec le P. Hell, jésuite et fameux astronome, conservateur de l'observatoire de Vienne. En 1768, on reprend les négociations au sujet de la fonda-

und Wertherzeit » (Vienne, 1882). Ce dernier ouvrage en particulier contient une centaine de pages consacrées à « Klopstock's Wiener Beziehungen ».

30. « Le sujet du grand poème de Klopstock favorisait sa diffusion et sa pénétration jusqu'au cœur du peuple autrichien. Les plus dévots ne pouvaient rien objecter à un poète qui présentait le fils de Dieu dans des tableaux sublimes et, plein lui-même de profonde religiosité, n'éveillait dans tous les cœurs que des sentiments de recueillement et de piété. Les prêtres furent les plus fervents admirateurs de Klopstock. » H. M. Richter, « Aus der Messias- und Wertherzeit », p. 9. Klopstock avait d'ailleurs soigneusement pris garde que rien dans sa Messiade ne pût choquer les catholiques. « Die Religion der Herren Katholiken hat sich von mir alle Ruhe zu versprechen », écrit-il à Bodmer dont il prit souvent conseil en cette matière.

31. Nagl-Zeidler, *op. cit.*, t. II, p. 72.

32. Comme Gottsched, Klopstock rechercha toute sa vie la protection des grands. Il ne récolta guère que des déceptions sur ce terrain et son amertume s'exprime dans l'ode vengeresse : « Unsere Fürsten. » Il y prédit l'immortalité aux bardes allemands tandis que les princes, qui n'ont pas su comprendre leur devoir, tomberont promptement dans l'oubli. — Cf. H. M. Richter, *op. cit.*, p. 109 à 114.

33. H. M. Richter, *op. cit.*, p. 24.

tion d'une Académie des Sciences à Vienne et peut-être pensait-on à Klopstock pour la diriger. Celui-ci songeait aussi, et même plus encore, à la création d'une imprimerie d'Etat autrichienne, pour mettre un terme au honteux commerce des imprimeurs qui contrefaisaient ses ouvrages sans la moindre retenue[34]). La même année, le poète dédie à l'Empereur Joseph II sa « Bataille d'Arminius ». Mais toutes ces démarches restèrent sans résultat. Klopstock brûlait de partir pour Vienne, mais il attendait une invitation formelle qui ne vint pas. Il n'en fut pas peu contrit et il réprime mal ses « soupirs de noble vengeance parce qu'il se voyait méconnu ». Et dans plusieurs poèmes il a donné libre cours à sa mauvaise humeur envers Joseph II[35]).

Cette grande déception n'empêche pas que l'influence de Klopstock en Autriche fut considérable. Et c'est à l'enthousiasme suscité par la Messiade ou les grandes odes du moderne

34. L'éditeur Trattner, à Vienne, ne se lassait pas de reproduire indûment la Messiade et le poète se trouvait sans défense contre de tels abus. — Cf. Richter, *id.*, p. 7.

35. En avril 1768, Wellsperg quittait Copenhague pour Vienne, emportant à l'intention de l'Empereur, le projet de dédicace de la « Hermannsschlacht » et un curieux document intitulé : « Fragment d'un historien du XIXe siècle. » Klopstock imagine avec une candeur qu'il devait croire très politique que la littérature allemande a déjà connu un brillant renouveau grâce à la protection de Joseph II et qu'un historien du XIXe siècle porte ce jugement : « L'Empereur vit quel mouvement entraînait la nation et qu'il vivait dans une période qu'auraient en vain cherché à provoquer ses aïeux ; un jeune empereur, plein de l'esprit de Charles-Quint, saisit l'occasion et se résolut à être ce qu'il méritait d'être parce que l'amour de la patrie animait toutes ses pensées. » (Richter, *op. cit.*, p. 76.) Finalement, l'empereur, ne voulant pas demeurer en reste de politesse, fit parvenir au poète son portrait dans une monture d'or et de diamants. Klopstock, qui ne trouvait pas son compte à cet échange d'amabilités, accusa Joseph II d'avoir manqué à sa parole (« Denn Dein ehrenvoll Wort... hältst Du dem Vaterlande nicht », écrit-il en 1771 dans le poème « Die Rosstrappe »). Pourtant il rendit plus tard hommage à la loyauté du souverain dans son ode « An den Kaiser ». La clef de tous ces malentendus, c'est que Joseph II se souciait fort peu de protéger la littérature allemande (cf. ci-dessous, p. 116). — Sur toute cette affaire, voir Richter, *id.*, p. 75 à 119.

barde que nous devons de voir paraître le premier poète de format sur la terre autrichienne, le jésuite Michel Denis[36]). Figure curieuse que celle de ce bon Père qui, professeur et bibliothécaire, trouva encore le temps de faire des vers où son unique ambition était de se montrer digne de son modèle, Klopstock[37]). Avec une bonne foi qui pourrait paraître de la naïveté si elle n'avait été partagée par de plus grands que lui[38]), Denis voulut s'illustrer dans un genre qui a au moins ceci de particulier qu'il repose premièrement sur une mystification et deuxièmement sur une méprise, un vulgaire faux-sens de version latine. En 1760, l'Ecossais Macpherson avait publié les prétendus poèmes du légendaire Ossian ; cette publication déchaîna un fol enthousiasme en Angleterre et sur le continent, et Klop-

36. Sur Denis et son époque, cf. la grosse monographie de P. Hofmann-Wellenhof, « Michael Denis, ein Beitrag zur deutsch-österreichischen Litteraturgeschichte des 18. Jahrhunderts » (Innsbruck, 1881) ainsi que la biographie de Denis par K. Weiss dans l' « Allgemeine Deutsche Biographie ». — Voir aussi l'ouvrage de Richter, « Aus der Messias- und Werther-Zeit », p. 13 à 21. — L'article de L. A. Rosenthal, « Klopstock und Denis », dans l'hebdomadaire « Die Heimat, Illustriertes Familienblatt », 1883, t. I, p. 120 à 122, n'apporte rien de nouveau. — Quelques jugements intéressants de R. Hamel dans son édition de Klopstock et des bardes (« Deutsche National-Litteratur » de Kürschner, t. XLVIII, iv, p. 149 à 158).

37. Denis se révéla en 1765 par la publication de sa « Lettre à un ami sur la Messiade de Klopstock » où il défend fougueusement le poète contre les reproches d'imitation, d'obscurité et de prosodie défectueuse. Cette apologie de Klopstock par un prêtre viennois fit sensation en Allemagne et fut à l'origine d'une correspondance suivie entre les deux hommes. — Richter, *op. cit.*, p. 14.

38. L'ode « An den Obersten der Barden Teuts » se termine sur cette strophe : « Mein Ruhm sei dies zur Nachzeit, ô mächtiger, — Und unerreichter Barde ! dein Harfenspiel — Entzückte mich, und deine Freundschaft — Suchte mein fühlendes Herz, und fand sie. » (Que ce soit ma gloire pour la postérité, o barde puissant et inégalé ! Le jeu de ta harpe m'enchanta, mon cœur chercha ton amitié et la trouva.) — Voir le recueil « Die Lieder Sineds des Barden » mit Vorbericht und Anmerkungen von M. Denis, aus der G. J. (Vienne, 1772), p. 185. — Denis déclare tenir Milton et Klopstock pour deux colonnes d'Hercule à qui il voudrait écrire : « Non plus ultra ». Cf. Retzer, « Denis' literarischer Nachlass ».

stock en particulier fut tout de suite feu et flamme pour l'œuvre du génial poète dont l'œuvre remontait, pour le moins, au IIIe siècle de notre ère ! L'excellent Denis s'associa à cet engouement et il se hâta de traduire en allemand ces poèmes qu'il fit paraître en 1768. Mais l'enthousiasme tourna au délire quand on se rendit compte que, si les Celtes avaient eu leur Ossian, les Germains n'étaient pas demeurés en arrière et avaient possédé dès les temps les plus reculés des poètes populaires qui avaient aussi immédiatement exprimé la nature que le grand Californien. Tacite ne parlait-il pas du « barditus » des peuplades germaniques[39]) ? Les voilà bien les bardes tant désirés ! Désormais il ne sera plus question que de bardes. « Ossian est un excellent barde », écrit très sérieusement Klopstock à Denis en 1867.

On a dit, et avec raison, tout le mal possible de cette poésie qui se ressentira toujours des deux erreurs ridicules qui lui ont servi de point de départ. Et dans cette voie du grotesque Denis s'avança plus loin encore que ses « cobardes », les Gerstenberg et les Kretschmann. C'était sans doute un excellent homme, très simple et particulièrement affable, dont tous ceux qui l'ont connu nous ont dit le plus grand bien. Nicolai, qui lui rendit visite en 1781, nous dit que tout autour de lui respirait l'amabilité ; il évoque « la petite grotte fraîche, dans un parc, avec un petit ruisseau, où Denis composait la plupart de ses poèmes. » Bon patriote, il fut aussi bon prêtre et écrivit force chants d'église « à

39. On sait l'histoire de ce cocasse malentendu. Tacite écrit dans « la Germanie » : « Sunt illis haec quoque carmina, quorum relatu, quem « baritum » vocant, accendunt animos, futuraeque pugnae fortunam ipso cantu augurantur... ». Baritus, (de bar = Schall, baren = schallen) indique simplement la façon d'entonner ces chants ; mais sur la foi de quelques manuscrits qui portent « barditus », on mit ce mot en relation avec le celte « bard » et on inventa cette forme primitive de la poésie germanique : les « Bardieten », dont Klopstock donna le parfait modèle avec sa « Hermannsschlacht ». — Cf. Knothe, « Karl Friedrich Kretschmann, der Barde Rhingulf. Ein Beitrag zur Geschichte des Bardenwesens » (Zittau, 1858), p. 17.

l'usage de la haute église métropolitaine de Saint-Etienne à Vienne et de tout l'archevêché viennois ». Jésuite dépourvu de passion, il garda toujours un souvenir fidèle et reconnaissant à son ordre, même après sa suppression. Cet homme aimable était naturellement timide ; il avait besoin de sortir de lui-même pour trouver le courage de s'exprimer ; cette occasion lui fut fournie par la découverte d'Ossian et des bardes. Il traduisit le premier, il fit revivre en lui les seconds. Le modeste Denis s'effaça, mais, à l'endroit où il avait disparu, on vit s'avancer un poète guindé, au geste emprunté : Sined, le barde de Thérèse et de Joseph[40]).

Il est difficile, du point de vue poétique, de prendre au sérieux le pseudo-Sined. Mais il n'en faut pas moins reconnaître la portée de ses chants. Denis-Sined a acclimaté en Autriche la poésie des bardes et, ce faisant, il a le premier créé une veine patriotique dans la littérature autrichienne. A ce titre, il mérite bien que nous nous arrêtions quelques instants à son œuvre qui ne sera pas sans influence sur le grand mouvement patriotique des premières années du XIXe siècle.

En publiant sa traduction des poèmes d'Ossian, suivis d'un recueil de ses propres chants, Denis entendait bien marquer qu'il n'avait d'autre ambition que d'être pour son siècle ce que le fameux barde avait été pour les populations de son temps[41]). Et il fait précéder les poèmes de Sined d'une préface où il essaie de justifier ce point de vue. Cette introduction a la valeur d'un manifeste de la nouvelle poésie patriotique d'Autriche.

Denis se plaint d'abord que les Allemands négligent leur propre passé. Un des plus glorieux ancêtres de la Germanie, Thuiskon, avait déjà présenté ses lois sous forme

40. NAGL-ZEIDLER, *op. cit.*, t. II, p. 79 et 80. — Les poèmes d'Ossian, publiés par Macpherson, parurent en 1760. — Il est facile de voir que « Sined » n'est que le nom de Denis renversé.

41. « Ossians Lieder », paru d'abord en 1766. Vinrent ensuite en 1772 les « Lieder Sineds des Barden » et, en 1784, les deux ouvrages réunis sous le titre de « Ossians und Sineds Lieder ».

de poèmes et avait ordonné qu'elles fussent ainsi chantées. Les prêtres composaient aussi des chants patriotiques qui rapportaient les paroles et célébraient les actions des héros. Tous ceux qui se consacraient à cette noble tâche s'appelaient bardes. Leur devoir était de transmettre à la postérité par leurs chants les hauts faits de la nation ; ils accompagnaient leurs princes dans les combats pour pouvoir décrire avec vérité ce qu'ils avaient vu. La bataille elle-même commençait par le « bardit » ou chant des bardes et, pendant la lutte, ils enflammaient l'enthousiasme de leur peuple. Pourtant peu à peu cette noble race dégénéra. L'introduction du christianisme leur fut fatale : les premiers apôtres de la Germanie se défiaient de toutes les traditions qui remontaient au temps des idoles. Ainsi la vieille poésie disparut peu à peu. En même temps, on s'abandonnait à l'admiration exclusive de l'étranger : « Que jusqu'ici, dans la plupart des contrées de l'Allemagne, on se soit plongé dans l'érudition grecque et latine, comme s'il n'existait pas d'antiquité germanique, c'est un fait indéniable... Les choses en étaient venues à ce point qu'on entendait certaines gens affirmer : les Allemands n'ont pas de caractère original ou il ne consiste du moins qu'en l'imitation de tout ce qu'ils voient à l'étranger. Il faut donc que la nation salue tous les moyens qui s'offriront de repousser cette accusation et d'affirmer son caractère original. La poésie des bardes ne serait-elle pas un de ces moyens ? Si on peignait à la nation les vertus, les coutumes, les exploits des ancêtres dans la langue imagée, hardie et concise des temps anciens, ne se réveillerait-elle pas en quelque sorte de son long sommeil, ne relèverait-elle pas la tête, ne se sentirait-elle pas elle-même ?... Si la poésie des bardes devenait plus générale, il y aurait espoir également de voir plus de pièces nationales sur nos scènes... Nous employons dans nos poèmes les mythologies grecque et romaine. Si vraiment on ne peut se passer de mythologie, ne devrions-nous pas plutôt avoir recours à celle de notre patrie ?... Les Grecs et les Romains ne se servaient que de

leur mythologie ; nous n'avons pareillement besoin que de la nôtre. Tant que d'imiter, ne serait-ce pas là la forme la plus raisonnable de l'imitation ?... Il faudrait apprendre de bonne heure à la jeunesse la mythologie, les mœurs et les usages de nos aïeux... Il faudrait lui présenter et lui expliquer les meilleurs ouvrages des bardes. Les jeunes gens qui joignent au goût de la poésie un esprit pénétrant, une forte imagination et un cœur plein de sensibilité devraient former leur langue par des traductions de la Bible, par la lecture des chants d'Ossian, de Klopstock, de Kretschmann et autres bardes... Je souhaite de tout cœur que, dans notre siècle de lumières, on répudie enfin les préjugés haïssables et indignes que l'on nourrit communément contre la poésie de l'antiquité nordique et allemande... On ne peut espérer voir s'accomplir cette répudiation que le jour où nos modernes poètes rendront plus complètement justice aux scaldes et aux bardes d'autrefois[42]). » Et dans la première pièce du recueil des poèmes de Sined, le nouveau barde s'adresse à Ossian et lui dit à la fois son admiration et son ambition : « Dans le silence de la vallée lunaire couronnée de chênes sacrés flottent les esprits des bardes tandis que les hommes sans gloire sont ensevelis dans le sommeil... C'est là que, au milieu des bardes, Sined découvrit de loin ton visage, tes boucles d'argent tout illuminées de lune... Quel ne fut pas mon saisissement ! Quels sentiments agitèrent mon sein ! Quel feu brûla ma joue ! Comme les larmes de la plus douce mélancolie gonflèrent mon œil ébloui !... C'est alors que je jurai de t'appeler mon maître, d'accorder à ton chant les cordes de ma lyre et de chercher à atteindre les cœurs, les cœurs, comme toi ; de rappeler dans mes poésies les temps de nos aïeux, les temps de l'amour de la patrie, de la vertu, du courage, de l'émulation et de la simplicité, comme toi... Depuis cette vision, j'habite le passé, j'apprends les chants des bardes et j'essaie de rappeler à notre époque le plus possible

42. « Ossians und Sineds Lieder » (Vienne, 1784), t. IV, p. LXXXIV et suiv.

de leurs accents. Sans doute beaucoup de ceux qui m'écoutaient autrefois m'ont maintenant délaissé. Ils gémissent : les sentiers où va aujourd'hui Sined fatiguent, et qui voudrait y marcher avec lui ! Mais les âmes faites pour la poésie, les âmes sensibles comme la tienne, ô mon maître, fussent-elles si rares, ces âmes s'épanouissent à mes chants. C'est assez pour moi. Un soupir arraché au cœur compatissant, voilà la récompense digne d'un barde, celle qui m'est plus agréable que la rumeur confuse des louanges de la foule. Et, ô père d'Oscar, être appelé ton successeur par les générations futures, ah ! cette pensée m'unit à toi dans le silence de la vallée lunaire[43]) ! »

Tout Denis est dans ces déclarations. Et l'on voit que l'originalité n'est pas son fort. La légende des bardes avait été mise en honneur en Allemagne bien avant que notre Jésuite la découvrît. Quant à son invocation à Ossian, à son ambition d'être le digne successeur du grand Californien, elles révèlent la simplicité d'une âme qui se fait de singulières illusions sur la nature de la poésie. L'aveu que beaucoup se sont détournés du poète depuis qu'il s'aventure sur les sentiers pénibles de l'ossianisme ne manque pas non plus de saveur. Et il est tout aussi étonnant d'entendre ce bon prêtre catholique regretter que le christianisme ait porté tort aux bardes et préconiser la restauration de toutes les fictions païennes dans leurs antiques honneurs ! Enfin on ne constate pas sans étonnement que cet Autrichien, fidèle sujet de son impératrice et bibliothécaire du Theresianum, ne paraît même pas se souvenir que, jusqu'à nouvel ordre, l'Autriche est sa patrie. Il ne faut pas lui en vouloir. Comment eût-il pu lui venir à l'idée quelque chose qui ne fût pas déjà dans Ossian, dans Klopstock ou dans Kretschmann ?

Mais la pire erreur de notre bibliothécaire, c'est d'avoir cru vraiment que sa poésie eût rien de commun avec celle du pseudo-barde écossais. Les poèmes de Denis ne

43. « Die Lieder Sineds des Barden » (Vienne, 1772), p. 1 à 4.

sont que des poèmes de circonstance — et Dieu sait si ce genre peut être faux et ennuyeux — alourdis encore d'un grossier appareil mythologique et de perpétuelles exclamations sur le devoir du barde et sa sublime mission. Autant Denis oubliait l'Autriche, sa patrie, dans sa préface, autant il s'asservit à elle et est incapable d'élargir son horizon dès qu'il se met à chanter. Et il ne se rend pas compte que ses louanges pompeuses et inlassables à l'adresse de Marie-Thérèse et de Joseph II ne rappellent en aucune façon le souffle tout de même plus puissant et vivifiant des poèmes de Macpherson. En ce sens, on peut dire que Denis fut un bon poète *autrichien*. Mais il ne le fut qu'en se mettant en contradiction absolue avec ses rêves d'ossianisme et de mythologie germanique.

Il lui reste d'avoir avant tout autre célébré les souverains de l'Autriche. Qu'il l'ait fait assez platement et sans se mettre en frais d'imagination ni d'érudition — cramponné à l'actualité, ce ne sont pas les Habsbourg qu'il célèbre' mais strictement Marie-Thérèse, Joseph II et leurs principaux ministres ou généraux — cela n'empêche pas qu'il ait, le premier en Autriche, cultivé cette poésie patriotique que devaient reprendre avec tant de fougue et d'ampleur les romantiques à l'époque de Collin et de Hormayr. Il compose un poème sur la guérison de l'impératrice et fait suivre le titre de cette note : au printemps de 1767, date inoubliable pour les Etats autrichiens. Le chant du barde paraît moins froid et moins traînant, quand il exprime un sentiment vrai, l'admiration de tous les peuples d'Autriche pour leur souveraine : « Peuples, différents par le climat et par la langue, qui tous servez Thérèse, dites : vous êtes-vous jamais repentis de l'avoir pour princesse ?... Car la justice se tient à sa droite, et à sa gauche la douceur... Car, avec le règne de Thérèse, la vie s'est répandue sur nos champs, sur nos troupeaux et sur notre négoce comme sur tout art utile... A un des hommes de son conseil (note : « qui ne reconnaîtrait le plus grand ministre de son temps, Kaunitz ? »), elle a donné quelque chose de son esprit.

Il est parti, il a noué avec le souverain des Gaules des liens inattendus, et il nous est ainsi devenu immortel... Voilà de quels chants j'accompagne le règne de Thérèse vers la postérité. O mes petits-neveux, apprenez ces chants ! Enseignez-les à vos enfants, afin qu'ils me nomment en disant : Béni soit celui qui vit Thérèse[44]) !... » En ces termes, le barde Ehrentrich célèbre les vertus de la souveraine en tant qu'impératrice ; et ce serait très bien si, immédiatement après les bardes Huldrich, Werthwig, Bartmar, Gottvolk, Braunold, Gutrath et enfin Sined en personne ne venaient, successivement et respectivement, célébrer Thérèse comme épouse, comme mère, comme guerrière, comme bonne catholique, comme âme forte, comme esprit sage, comme cœur sensible. Et de nouveau des accents sincères et émouvants montent de la lyre du barde quand il lui faut chanter tristement la mort de la glorieuse impératrice : « Depuis ma plus tendre enfance, elle était grande, bonne, sage, aimée, admirée entre toutes. Elle était dans tous les cœurs, dans tous les yeux et dans toutes les bouches. Et je souhaitais, j'espérais la laisser telle après moi, je me détournai en tremblant de tout lugubre pressentiment. En vain, hélas ! — O douleur de l'homme, ne t'efface devant la douleur du barde que juste le temps de frapper une dernière fois ma lyre pour faire retentir de mes doigts défaillants une plainte sourde et funèbre ; et puis, cette couronne blafarde et cet instrument aux cordes trempées de larmes, tu iras les poser là où Thérèse est couchée. J'ai commencé à chanter avec elle. Avec elle, je me tairai[45]) ! » Si l'idée et l'image ne sont pas très neuves, il y a pourtant dans ces vers une émotion sincère qui leur confère une certaine beauté. Denis a manqué sa mission : si au lieu d'emprunter à Ossian et à la mythologie germanique un appareil lourd et froid, il avait tout simplement, tout franchement chanté la gran-

44. « Lieder Sineds », p. 91 à 95 (« Bardenfeyer am Tage Theresiens »).
45. « Ossians und Sineds Lieder », t. V, p. 194 (« Auf den Tod Theresiens »).

deur de l'Autriche sous Marie-Thérèse et les charmes de sa patrie, peut-être eût-il de temps en temps atteint à la vraie poésie, dans la mesure où un bon Jésuite et parfait bibliothécaire peut prétendre à cet idéal.

Son œuvre, telle quelle, sent l'artifice et la convention. Même si toute l'histoire des bardes n'était pas pure imagination, Denis nous en aurait dégoûté à force de la trop prendre au sérieux. Il dédie un de ses poèmes « A un ami des bardes », et c'est le baron de Kresel ; un autre « Au premier des bardes de Teut » et nous devinons qu'il ne peut s'agir que de Klopstock ; le suivant « Au barde de Frédéric » et une note nous apprend que c'est le professeur Ramler, de Berlin ; n'oublions pas le « surbarde de la Pleisse » (Monsieur Weisse à Leipzig), etc., etc. On sait d'ailleurs que, en même temps que les bardes, les druides ont tout aussi inopinément fait leur entrée dans la forêt germanique. Denis dédie un de ces poèmes à celui qu'il appelle « le plus éloquent des druides du Danube » et nous aurions de la peine à découvrir ce foudre d'éloquence dont l'histoire littéraire ne nous a pas conservé la mémoire si, ici encore, une note ne nous prévenait qu'il s'agit de M. Ignace Wurz, S. J., professeur d'éloquence sacrée à l'Université de Vienne. Et comme nous avions un surbarde, il faut bien que nous rencontrions un « surdruide » ; ce titre flatteur sera donc décerné à Monseigneur de Kerens, évêque de Ruremont, ancien directeur du Theresianum. A quel point cette poésie est factice, volontaire, il suffit pour s'en convaincre de relire les notes dont Denis a naïvement fait suivre le titre de ses quatre poèmes patriotiques : 1° « Le barde vante les avantages de sa patrie » ; 2° « Le barde se réjouit de la réputation des chantres de la patrie » ; 3° « Le barde s'emporte contre l'imitation des poètes grecs et latins dans des chants allemands » ; 4° « Le barde se réjouit de la paix et de la tranquillité de sa patrie ». Quel barde consciencieux ! Mais il devient vite fastidieux de n'entendre parler que de « Bardenarbeit, Bardengesang, Bardenpflicht, Bardenvolk, Bardenchor, Bardenton, Bardenfeind,

Bardengönner, Bardenbegünstiger, Bardenglut, Bardenschmerz », etc., etc. On voudrait souvent oublier un peu le barde avec tous ses atours et se trouver en présence de l'homme tout court. Mais Denis ne nous fait guère ce plaisir. C'est qu'il est incapable de briser le cercle étroit de son horizon professionnel. Il est l'esclave de son milieu très limité et de son érudition sans âme. S'il chante le printemps, il nous prévient que le théâtre de ce poème est le jardin du Theresianum. Et si Sined aime errer solitaire parmi les tilleuls baignés de lune, c'est encore « dans une allée ombreuse du jardin du Theresianum » qu'il trouve cette solitude. Il suffit, et le jardin du Theresianum n'est pas encore la grande nature dont rêvait à cette même époque Jean-Jacques Rousseau[46]).

Ainsi la poésie de Denis est attachante par ses aspirations et par ses défauts. On ne peut nier qu'il se soit égaré sur des voies où tout sentiment vrai finit bientôt par étouffer. Mais on ne peut l'apprécier justement que si on se reporte en esprit au siècle qui le vit naître et entendit ses chants. Depuis les temps du Moyen âge, l'Autriche n'avait plus produit de poètes. Sous l'influence de Klopstock, d'Ossian et des Bardes, notre Jésuite remet en honneur la poésie et, si son lyrisme est encore très conventionnel et bien sec, il faut pourtant se dire que, sans ce commencement, nous n'aurions peut-être jamais eu le superbe épanouissement de talents et de génie qui jettera une telle gloire sur l'Autriche à l'époque de Grillparzer et de Lenau.

Du point de vue de l'évolution des idées en Autriche, l'œuvre de Denis marque une étape très significative. Les Habsbourg n'avaient pas encore trouvé leur poète et ils ne le trouveront pas avant le XIXe siècle. Mais ici encore, le barde de Marie-Thérèse et de Joseph[47]) a déblayé

46. Pour tous ces poèmes, voir les « Lieder Sineds », pp. 175, 182, 191, 194, 198, 171, 215 à 231, enfin 242 et 171.

47. C'est surtout d'ailleurs le barde de Thérèse que nous avons montré en lui. Si le règne de la grande impératrice prêtait à la poésie, que pouvait

le terrain et frayé les voies à de plus grands que lui. Avec moins de génie que de bonne volonté, il a introduit dans la poésie des thèmes qui, durant tout un siècle, n'en sortiront plus. Il est seulement fâcheux que notre barde n'ait pas été plus conséquent et ait cru absolument nécessaire de faire appel aux dieux de l'Edda ou du Walhalla pour célébrer l'Autriche et les Habsbourg.

Que les efforts de Denis n'aient pas été isolés et qu'ils se rattachent bien à un mouvement plus général, nous nous en rendons compte en feuilletant l'œuvre la plus considérable, et la plus ennuyeuse aussi, de cette époque en Autriche[48]), l'ambitieuse « Thérésiade » de Scheyb. C'est une vaste allégorie qui se traîne pendant douze livres à travers près de huit mille alexandrins. Toutes les vertus, depuis la vaillance et la sagesse jusqu'à la piété et à la justice, apparaissent personnifiées et racontent quelque épisode emprunté à la vie de l'auguste souveraine. Toutes ces allégories rappellent la « Bardenfeier am Tage Theresiens » de Denis, mais dans un style plus conventionnel et plus faux encore. C'est que Scheyb demeure fidèle aux règles posées par Gottsched tandis que le barde autrichien s'en est déjà libéré. Entre la « Thérésiade » et la « Bardenfeier », il y a une grande analogie dans le sujet, mais beaucoup de divergences dans la forme et l'œuvre de Denis a au moins l'avantage considérable de la brièveté. En comparant les deux poètes, on mesure l'importance du progrès que l'influence de Klopstock a fait faire à la poésie. Il a exercé une action moins par sa « Messiade » qui, par endroits, ne vaut guère mieux que la « Thérésiade » (parue deux ans

dire le barde d'un jeune homme sur qui on fondait sans doute de grands espoirs, mais qui n'avait jamais encore donné des preuves positives de son talent. Les poèmes que Denis lui consacre (« Die Lieder Sineds », p. 144 à 170) sont bien pâles et bien forcés.

48. « Theresiade. Ein Ehrengedicht. Durch den Herrn Frantz Christoph von Scheyb... Wien 1746. » — La Thérésiade, antérieure par conséquent à l'action de Klopstock et à l'œuvre de Denis, est encore complètement sous l'influence de Gottsched.

auparavant) que par ses Odes où s'exprime plus librement sa sentimentalité et sa religiosité. Ainsi l'épopée de Scheyb, une des œuvres les plus fastidieuses de la littérature universelle, nous permet du moins de comprendre mieux en quel sens Denis, avec son enthousiasme pour le poète des Odes, a pu préparer l'avènement en Autriche d'une poésie plus saine et plus vraie.

Ainsi, et quelques réserves que l'on soit obligé de faire sur cette poésie, il faut reconnaître que le règne de Marie-Thérèse marque un tournant décisif dans l'histoire des relations entre l'Autriche et l'Allemagne. Si le grand abîme creusé par la Réforme entre les deux pays subsiste, il est du moins franchi par quelques ponts et il semble que les provinces allemandes d'Autriche veuillent se dérober en partie aux influences romanes qu'elles avaient docilement subies pendant si longtemps. Nous avons vu que, politiquement, les quarante ans de ce règne virent s'affirmer l'idée autrichienne avec une force encore sans précédent dans i'histoire. Au point de vue plus spécialement littéraire qui nous occupe ici et dans le domaine de la civilisation, cette époque offre un double intérêt. Nous voyons d'abord tous les grands esprits d'Allemagne, à commencer par Gottsched et Klopstock, tourner leurs regards vers la ville impériale ; c'est la preuve du prestige incomparable dont jouit la capitale des Habsbourg. En même temps leur influence oriente les poètes d'Autriche vers les sujets patriotiques et prépare ainsi le grand mouvement romantique qui ne se lassera pas de célébrer Vienne et ses empereurs. Ce qui n'est encore qu'un prétexte et comme un accessoire fera bientôt corps avec l'idéal de la nouvelle poésie.

En ce sens, Denis, et par son intermédiaire Klopstock, peuvent être considérés comme des précurseurs du grand mouvement que nous voulons évoquer. Mais avant d'arriver à cette terre promise de la littérature autrichienne, il restait une zone aride à traverser : les influences conjuguées de Joseph II et de sa philosophie, du classicisme

attardé de Gottsched et de la préciosité de Wieland, prince des esprits faux, allaient se donner pour un temps libre cours autour du trône des empereurs.

III.— Le triste bilan du josséphinisme et de l' « Aufklärung »

Pour admirer Klopstock et se plier docilement à son influence, l'Autriche n'avait pas eu besoin de renier sa propre tradition. Toute la pompe dont aimaient s'entourer les bardes pouvait s'harmoniser parfaitement avec ce goût du grandiose et du solennel que l'art baroque avait apporté dans les plaines du Danube ; la religiosité profonde du chantre de la « Messiade » n'avait rien non plus qui pût choquer les Jésuites eux-mêmes qui, en dépit de toutes les campagnes menées contre eux à l'étranger, demeuraient les directeurs de conscience de l'empire des Habsbourg. Et Denis n'avait rien renié en s'enrôlant dans la phalange mélodieuse des bardes.

Tout changea dès que Joseph II eut pris le pouvoir. Avec lui le rationalisme régna brusquement en maître dans un Etat qui avait beaucoup plus besoin de tradition et de continuité que de raison pure. Joseph II s'empressa d'étendre à la littérature les méthodes qu'il appliquait dans tous les domaines ; il fit preuve à son égard d'un apparent libéralisme qui, en réalité, n'était qu'une nouvelle manifestation de son désir de tout soumettre à l'Etat.

On a beaucoup loué l'empereur-philosophe d'avoir le premier accordé à l'Autriche la liberté de la presse. Mais de quelle presse pouvait-il bien s'agir en 1781 ? Par sa résolution datée du 30 juillet de cette année à Versailles, Joseph II supprimait la censure ecclésiastique. Désormais tout le monde pouvait faire imprimer en Autriche sans entrave les produits de sa fantaisie[49]). Le seul résultat

49. Pour tous ces détails voir surtout les « Josefinische Curiosa « (cinq volumes, Vienne, 1850) et en particulier le t. V, p. 48 et suiv. — Cf. S. Brun-

de cette liberté inopportune fut de faire passer sur l'Autriche une marée de papier noirci où le bon goût ne pouvait manquer d'être submergé. Le scandale et le libertinage furent soudain à l'ordre du jour. Le plus grand succès échut, dès 1781, à une brochure qui portait ce titre suggestif : « Sur les femmes de chambre viennoises. O tempora ! o mores ! » L'auteur reproche aux soubrettes de la capitale leur coquetterie ; il s'indigne hypocritement qu'elles portent des boucles d'oreille en or et qu'elles soient plus aguichantes dans leur corselet de soie que les grandes dames avec l'appareil effrayant de leurs baleines et fils de fer ! Ce fut le signal de toute une série de publications où il n'était question que de femmes de chambre ; sous prétexte de défendre ces dames ou d'apporter de nouvelles preuves de leur immoralité, on fit assaut d'esprit et de grivoiserie sur ce sujet qui prêtait à bien des sous-entendus[50]). Un autre auteur, non moins bien avisé, souleva le délicat problème de savoir si les femmes étaient des êtres humains et répondit par la négative. Là-dessus on entreprit, dans dix brochures, de réfuter cette thèse pour le moins aventureuse[51]). On abordait d'ailleurs parfois des sujets en apparence plus sérieux et l'anticléricalisme de Joseph II en particulier fut le prétexte d'une foule d'écrits qui s'attaquaient présomptueusement de front aux plus graves problèmes[52]) : « Qu'est-ce que le Pape ? » se demandait un

NER, « Die Mysterien der Aufklärung in Oesterreich, 1700-1800 » (Mayence, 1869) et « Der Humor in der Diplomatie und Regierungskunde des XVIII. Jahrhunderts » (2 vol., Vienne, 1872), — A. WOLF, « Geschichtliche Bilder aus Oesterreich », t. II, — F. M. WERNER « Aus dem josefinischen Oesterreich » (Berlin, 1888), — HOCK-BIDERMANN, « Der österreichische Staatsrath (1760-1848) » (Vienne, 1879), — GEUSAU, « Verzeichnis der während der Pressfreyheit in Wien erschienenen Broschüren » (Vienne, 1782). etc.

50. A. BLUMAUER, « Beobachtungen über Oesterreichs Aufklärung und Litteratur » (Vienne, 1782), p. 5 à 11.

51. M. AMBROS, « Beweis, dass die Weibsbilder keine Menschen sind » (Vienne, 1782) et M. MEIXNERIN, « Beweis, dass die Weibsbilder wirklich Menschen sind » (Vienne, 1782).

52. Blumauer en donne une liste très amusante, *op. cit.*, p. 5, 6 et 7.

auteur qui n'avait pas peur des grands mots. En un mois, soixante-dix pamphlets répondirent à cette question et, une fois en si belle voie, il ne fut rien sur quoi on ne s'interrogeât. Successivement des auteurs astucieux se demandèrent ce que c'était que l'Eglise, qu'un évêque, qu'un prêtre, que l'Empereur, que le diable, etc., et le plus malin, qui était en même temps le plus raisonnable, finit par poser cette question : « Que sont au fond tous ces écrits viennois[53]) ? » Inutile d'ajouter que, dans ce beau zèle, les Jésuites ne furent pas oubliés. Tel intitule sa brochure « Le poison jésuitique », tel autre raconte « l'histoire d'un bon Père, procurateur de sa province, et d'une jeune et riche veuve », et le récit porte ce sous-titre horrifiant : « Histoire de Jésuites concentrée. » En un mot, on n'avait jamais vu pareille floraison de stupidités sur le sol autrichien et ce pamphlétaire n'avait pas tort qui décrivait « Le soulèvement de la bêtise à Vienne[54]). » Chacun se découvrait soudain un talent d'écrivain et, selon l'estimation de Blumauer, il ne parut pas moins de 1172 brochures à Vienne, chiffre énorme pour l'époque, dans le court espace de temps qui va d'avril 1782 à septembre 1783[55]). Cette fureur d'écrire prit de telles proportions que l'Empereur lui-même fut effrayé des conséquences de sa réforme et entreprit de mettre une digue à ce flot sans cesse plus inquiétant. Dès 1784, il prescrivit à ses censeurs (car s'il avait supprimé la censure de l'Eglise, il s'était bien gardé d'abolir celle de l'Etat) de se montrer désormais

53. Was sind die Wienerschriften überhaupt ? », cf. BLUMAUER, *op. cit.*, p. 15.

54. « Jesuitengift, wie es unter Clemens XIII. entdeckt, unter Clemens XIV. unterdrückt und unter Pius VI. noch fortschleicht ; Philadelphia, 1784 » (Philadelphie = Vienne, dans le langage des Francs-maçons) et « Aloysia von Blumenau, eine junge und reiche Witwe, Pater Batleme Schlieff, ein Jesuit und Provinz-Procurator ; eine concentrierte Jesuitengeschichte. Constantinopel, 1784 » (Constantinople, c'est encore Vienne évidemment).

55. BLUMAUER, *op. cit.*, p. 36. — Le chiffre indiqué par NAGL-ZEIDLER, *op. cit.*, t. II, p. 298 (1142) est donc inexact. Cette divergence ne tire d'ailleurs pas à conséquence !

plus sévères et d'arrêter toutes les brochures trop stupides et se livrant à des attaques contre les bonnes mœurs ou contre le clergé. Ces restrictions s'aggravèrent peu à peu si bien qu'en 1789 on était revenu à peu près à l'état de choses qu'avait laissé en mourant Marie-Thérèse[56]). Tel fut ce premier essai de liberté de la presse dont on veut faire un mérite à Joseph II !

Ce n'est d'ailleurs pas par amour des belles-lettres que le despote à prétentions philosophiques avait fait à son peuple ce beau cadeau. Uniquement préoccupé de renforcer son autorité et la suprématie de l'Etat, le monarque ne voyait dans la liberté de la presse qu'un moyen parmi tant d'autres d'accroître la prospérité matérielle de son empire. La contrefaçon d'ouvrages étrangers était en effet une des industries les plus florissantes d'Autriche. Dès qu'un ouvrage avait du succès en Allemagne, les imprimeurs viennois s'en emparaient et réalisaient ainsi de beaux bénéfices aux dépens des malheureux poètes dont toutes les récriminations demeuraient parfaitement vaines. Nous avons vu que Klopstock, effrayé de voir sa « Messiade » se multiplier ainsi indûment sous la presse des contrefacteurs, avait proposé à l'Empereur la création d'un monopole d'Etat pour l'imprimerie, mais sans succès. Joseph II estimait sans doute que ces pratiques favorisaient l'essor de l'industrie et du commerce du livre et qu'à ce titre il se devait de les encourager. Il se déclarait tout au plus prêt à suivre le mouvement général si tous les souverains parvenaient à se mettre d'accord pour interdire cet abus, mais il se rendait bien compte que c'était renvoyer la réforme aux calendes : « Si tous les potentats interdisent la contrefaçon, écrit-il dans sa décision du 7 mai 1782, je ne serai pas le dernier à m'associer à cette défense générale ; mais je suis tout autant résolu, aussi longtemps que ce temps idyllique se fera attendre, à ne pas priver mes sujets d'un travail rémunérateur pour subventionner les

56. Hock-Bidermann, *op. cit.*, p. 503 et suiv.

poètes[57]). » On voit que c'est un point de vue fort terre à terre et que l'empereur se souciait très peu des intérêts supérieurs de la poésie. A ses yeux, le problème était uniquement d'ordre matériel.

C'est qu'au fond l'empereur-philosophe se souciait fort peu du renouveau des lettres allemandes. Rien d'ailleurs ne le prédisposait à jouer ce rôle de mécène. Il avait grandi parmi des courtisans qui n'avaient de goût que pour la tragédie française et pour l'opéra italien ; sa mère, placée de bonne heure à la tête d'un empire de toutes parts menacé, n'avait pu s'occuper beaucoup de littérature et d'art et le futur monarque n'avait pas eu de précepteur capable de lui ouvrir l'esprit comme avait fait jadis Bossuet à la cour de France ou plus récemment Wieland à celle de Weimar[58]). Il avait passé sa jeunesse à parcourir les provinces de son empire et s'était vite convaincu que de bonnes finances et une forte armée sont les bases de la puissance d'un Etat. S'il aimait les livres, c'étaient seulement ceux qui parlaient de religion et de philosophie et qui lui fournissaient des arguments pour sa doctrine de l'omnipotence de l'Etat ou pour sa lutte contre les empiétements du clergé. L'Encyclopédie devint son évangile et il apprit à ne retenir des sciences que ce qu'elles pouvaient avoir d'immédiatement utilisable pour lui et pour son peuple[59]). Un tel souverain ne pouvait avoir le moindre faible pour la littérature désintéressée. Cependant que tous les grands écrivains recherchaient sa protection, il s'amuse de leurs efforts : « Je n'ai jamais eu le loisir de faire des épigrammes ou de forger des vaudevilles, écrit-il. J'ai lu pour m'instruire, j'ai voyagé pour étendre mes

57. Hock-Bidermann, *op. cit.*, p. 299. — Cf. l'étude de G. Gugitz sur Blumauer dans le « Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft », t. XVIII (1908), p. 28 et 29.

58. Wieland fut, à partir de 1772, précepteur des deux fils de la duchesse Anna-Amélie de Saxe-Weimar.

59. H. M. Richter, « Aus der Messias- und Wertherzeit » (Vienne, 1882), p. 115 à 119.

connaissances ; et en soutenant les savants, je leur rends un plus grand service que si je me mettais avec l'un d'entre eux devant un pupitre pour fabriquer en commun des sonnets[60]). » Avec cette conception très superficielle de la littérature et des rapports entre le prince et les écrivains, Joseph II ne pouvait que décevoir profondément tous ceux qui avaient mis leur espoir en lui. Et l'on comprend la colère de Klopstock qui s'écriait : « Tu n'as pas tenu la parole d'honneur que tu avais donnée à la patrie[61]). »

Un écrivain qui, pour avoir évité de se mêler à ces intrigues viennoises, n'en a que plus d'autorité, nous a conservé le témoignage des sentiments que les poètes d'Allemagne nourrissaient à l'égard de Joseph II. Herder nous raconte la conversation qu'il eut avec un ami au lendemain de la mort du monarque ; le point de départ de cet entretien fut la lecture de l'ode « A l'Empereur » que Klopstock avait adressée au souverain au jour de son avènement et que Herder déclare n'avoir pas connue jusque là. Les deux amis en viennent à parler de l'attitude de Joseph envers les écrivains : « Il paraît qu'il ne faisait pas grand cas des gens de lettres ? — Si peu de cas que tout le commerce des livres ne comptait pas plus à ses yeux que celui du fromage... Il ne savait vivre que dans le temps présent et ainsi son siècle devait demeurer veuf de tout classicisme. — Pourtant il y a eu d'excellents écrivains sous son règne, à Vienne, en Bohême et même en Hongrie. — Sous son règne, oui, mais non pas grâce à lui... — N'a-t-il pas octroyé la liberté de penser ? — Ce fut excellent de sa part et plus généreux encore de ne l'avoir pas révoquée dès que cette liberté se transforma en licence et s'attaqua à sa personne même. Puisse cette générosité se transmettre à ses descendants ! Mais, ce faisant, Joseph

60. Lettre de Joseph à van Swieten (1780), cité par Gugitz, *op. cit.*, p. 28, note 1.

61. Dans le poème « Die Rosstrappe » (1771). — Cf. H. M. Richter, *op. cit.*, p. 104.

était encore loin de remplir toutes les espérances que l'on avait placées en lui. — Espérances démesurées ! — Non, pas démesurées, car il trouvait tout prêt devant lui et n'avait qu'un signe à faire. Quelle époque Joseph aurait pu appeler à la vie pour lui-même et pour d'autres ! Au milieu de toutes les tâches qu'il discerna, il n'aperçut pas celle-là ! — Il a pourtant bien mérité de la langue et du théâtre allemands. — Je le crois. Et comme il aurait pu s'acquérir bien d'autres mérites encore si dès l'enfance on lui en avait donné le goût ! Malheureux le prince à qui ne s'est pas révélée dans sa jeunesse la source d'où plus tard, au cours de sa carrière toujours dispersée et lassante, il pourrait et devrait attendre les plus précieux réconforts... Sans amour pour les sciences, un monarque demeure prisonnier de ses sens et, malgré toute son activité extérieure, il lui manque pourtant, en des circonstances décisives, une vue intérieure et la révélation profonde du cœur[62]). »

Ainsi la sympathie de Joseph pour les écrivains était toute apparente et superficielle. Il leur avait rendu un fort mauvais service en leur accordant une liberté que les vrais poètes ne demandaient pas et dont seuls quelques grossiers pamphlétaires firent leur profit. On reconnut bientôt qu'il aurait mieux valu protéger les lettres avec moins de prodigalité et plus de discernement : « La littérature ferait de tout autres progrès en Autriche s'il plaisait à Sa Majesté de donner une marque quelconque de son estime aux œuvres qui ont vraiment de la valeur. Des mesures de gouvernement ne suffisent pas à assurer l'immortalité à un prince. Toutes les réformes d'Auguste ont sombré dans le néant avec son empire, mais, grâce à Horace, il vit encore en tant qu'ami des Muses[63]). »

Mais le plus mauvais service que Joseph II rendit à la littérature autrichienne, ce fut de travailler, inconsciem-

62. Herder, « Briefe zur Beförderung der Humanität », Erste Sammlung (Riga, 1793), p. 115 à 159 et surtout p. 131.

63. Gugitz, *op. cit.*, p. 28.

ment parfois, à ruiner le prestige de toutes les traditions respectées jusque là en poésie et sur la scène, de mettre en circulation des idées qui, importées de toutes pièces de l'étranger, devaient être fatales à l'originalité d'un peuple et à l'esprit du terroir. On voit prendre la tête du mouvement littéraire sous son règne des auteurs imbus d'un rationalisme inintelligent et corrosif ou uniquement préoccupés de flatter les instincts les plus bas du public.

Le représentant attitré de la première tendance, et qui durant le règne de Joseph II fit figure de dictateur littéraire en Autriche, est Sonnenfels[64]). Petit-fils d'un rabin berlinois et fils d'un professeur de langues orientales à l'Université de Vienne, Joseph de Sonnenfels, né en 1733, avait de bonne heure connu le succès grâce à des influences franc-maçonnes (le prince Dietrichstein, un des membres les plus influents des loges viennoises à cette époque, avait été son protecteur). En 1763, il est nommé professeur de droit à l'Université de Vienne. Dans ses cours, il expose les principes qui sont à la base du joséphinisme. Il se déclare d'accord avec Rousseau sur la question de l'origine de l'Etat ; et le but suprême de ce dernier, c'est d'assurer le bien-être de tous les habitants ; le meilleur moyen, assure Sonnenfels, c'est une population aussi nombreuse que possible ; il recommande donc toutes les mesures qui peuvent contribuer à augmenter le chiffre des habitants[65]). Mais le mérite le plus solide qu'on lui reconnaisse est d'avoir le premier réclamé l'abolition de la torture en Autriche. La « constitutio criminalis The-

64. W. Müller, « Josef von Sonnenfels, Biographische Studie aus dem Zeitalter der Aufklärung in Oesterreich » (Vienne, 1882), — F. Kopetzky, « Josef und Franz von Sonnenfels, das edle Brüderpaar » (Vienne, 1882), — F. Munker, « Josef von Sonnenfels » dans l' « Allgemeine Deutsche Biographie », t. XXXIV, p. 628 à 635, — A. Arneth, « Beaumarchais und Sonnenfels » (Vienne, 1868). — Se reporter aussi naturellement au grand ouvrage de Wurzbach, « Oesterreichische Biographie », t. XXXV (Vienne, 1877), p. 317 à 343.

65. W. Müller, *op. cit.*, p. 111 et 112.

resiana » de 1768 maintenait la peine de mort et la torture. Sonnenfels, dans ses cours, protesta contre ces deux institutions et, quand l'impératrice lui eut interdit de déblatérer contre les lois en usage, il ne craignit pas de lui répondre fièrement : « Ce n'est pas en faveur des coquins que je vous supplie, mais pour l'innocent que la seule vue des instruments de torture pousse à de faux aveux qui sont décisifs pour toute sa destinée. » Cette courageuse campagne fut couronnée de succès et, par décret du 2 janvier 1776, la torture fut supprimée pour toutes les provinces allemandes d'Autriche, le banat de Temesvar et la Galicie. Le mérite de cette suppression revient tout entier à Sonnenfels qui n'avait pas craint de braver la colère impériale pour faire triompher son point de vue[66]).

Le courage et l'énergie étaient d'ailleurs ses deux grandes qualités. En 1765, Sonnenfels fonde « L'homme sans préjugé », hebdomadaire qui voulait être avant tout un organe de combat. Ces « hebdomadaires moraux » étaient très en vogue depuis le succès des « Discours des peintres » édités à Zurich par Bodmer et Breitinger (1721-23), sur le modèle du « Spectator[67]) ». C'était une tradition, dans ce genre de publications, d'imaginer des personnages qui reparaissaient régulièrement dans chaque numéro et se faisaient les porte-parole de l'auteur. Sonnenfels nous présente ainsi une sorte de Robinson Crusoé en qui s'incarne assez bien l'état de nature préconisé par Rousseau; il l'appelle Kapa-ka-um. Brusquement plongé en pleine société civilisée notre homme va, avec naïveté et sans préjugé évidemment, apprécier tout ce qu'il voit[68]).

Par ce subterfuge, Sonnenfels voulait se donner plus de liberté pour exprimer ses opinions. C'est que ce professeur de droit politique et économique s'intéressait aussi

66. W. Müller, *op. cit.*, p. 128 à 141.

67. Kraczinski, « Studien zur Literaturgeschichte des XVIII. Jhdts. Moralische Zeitschriften » (Leipzig, 1880), — T. Vetter, « Der Spectator als Quelle der Discurse der Maler » (Frauenfeld, 1887).

68. W. Müller, *op. cit.*, p. 50.

aux choses du théâtre et il avait conçu le dessein ambitieux de détrôner Hanswurst qui régnait en maître sur les scènes d'Autriche. Il est vrai que le bon goût avait à peu près disparu du théâtre autrichien et que les pires grossièretés y connaissaient le plus grand succès. Dès 1716, Lady Montague, traversant Vienne pour se rendre à Constantinople, avait noté jusqu'à quelle trivialité pouvaient s'abaisser les auteurs dramatiques viennois et leurs acteurs. La situation n'avait fait que s'aggraver depuis. En 1764 fut représentée une pièce intitulée : « Mégère, la terrible sorcière ou les lustres improvisés », et bâtie sur la donnée suivante : « Trois personnes qui s'opposent au mariage d'une jeune fille protégée par Mégère sont condamnées à être suspendues au plafond pour y servir de lustres pendant un bal. » Il paraît qu'un tel sujet remplissait toutes les conditions requises pour déchaîner l'enthousiasme : « Il y paraissait, nous rapporte un document de l'époque, tant de diables, de magie, de farces, d'inconvenances et de sottise qu'il devait connaître le plus durable succès[69]). » Et effectivement ce chef-d'œuvre de mauvais goût fut un triomphe retentissant. Sonnenfels entreprit de mettre un terme à cet état de choses lamentable. Et son « Homme sans préjugé » ne cesse de prêcher une réforme qui restaurerait le bon goût sur la scène : « Vous savez, écrit-il, que quand, comme tant d'autres, nous quittions le théâtre après avoir assisté à la représentation d'une telle pièce, nous nous sentions toujours tout confus d'avoir passé notre temps à contempler de pareilles stupidités... Et que doit penser de nous l'étranger qui entre par hasard dans un de nos théâtres et nous y voit passer trois, quatre heures à écouter de telles histoires ?... L'influence des spectacles sur les mœurs d'une nation n'est que trop connue et on ne peut blâmer celui qui veut en faire une école de bon goût et de nobles mœurs... » Sonnenfels se plaint encore que le public n'attache aucune importance à la valeur artistique

69. Pour tous ces détails, voir W. Müller, *op. cit.*, p. 48 et suiv.

d'une pièce ; on va au théâtre, dit-il, comme on irait dans tout autre lieu public pour y rencontrer des connaissances ou sa bonne amie, on y va pour parler et non pour écouter. Mais le critique s'en prenait surtout à une des habitudes les plus répandues sur les scènes viennoises : celle de permettre aux acteurs d'improviser, d'ajouter aux plaisanteries du texte des bons mots de leur cru. En avril 1770, Sonnenfels adressa un mémoire à l'empereur en personne pour lui demander de mettre un terme à cet usage incompatible avec la dignité et l'honnêteté du théâtre ; en même temps, il répondait à ceux de ses contradicteurs qui affirmaient que les amateurs de bonnes pièces pouvaient bien se contenter des tragédies françaises régulièrement jouées à Vienne à cette époque : « Ainsi donc, s'écrie Sonnenfels, l'acteur allemand doit renoncer pour toujours à l'honneur de plaire à son prince et à la meilleure partie des citoyens ? L'Allemagne est-elle condamnée éternellement à ne pas posséder de théâtre décent ? Vienne seule peut s'acquérir cette gloire, les circonstances sont pour cela exceptionnellement favorables... ne serons-nous pas avides de saisir le seul moyen qui s'offre à nous de nous assurer une place d'honneur dans l'histoire allemande ? Il ne saurait en tout cas nous être indifférent que de toutes les provinces d'Allemagne et de tous les pays étrangers on ne nous témoigne que du mépris et qu'en tout lieu on nous fasse ce reproche bien mérité : que Vienne est devenue l'asile de la farce grossière et de l'indécence bannies des moindres scènes d'Allemagne.»

La campagne de Sonnenfels fut couronnée de succès. Par décret de 1770, l'improvisation fut interdite sur la scène. La même année, Sonnenfels était nommé censeur des théâtres viennois avec pouvoirs illimités. Ainsi cette grande querelle se terminait par la défaite de Hanswurst qui, pour quelque temps, disparaissait de la scène. Et les auteurs qui jusque là s'étaient contentés de fournir à la troupe de simples canevas durent se contraindre maintenant à mettre de l'ordre et de la suite dans leurs productions.

La farce fut remplacée par des comédies. Ce ne fut pas non plus un des moindres résultats de la propagande de Sonnenfels que la transformation du « Théâtre près de la Bourg » en « Théâtre national et de la cour » (k. k. Hof-und Nationaltheater), en 1776. Ce devait être l'origine de ce « Burgtheater » qui allait jouer un si grand rôle dans l'évolution de la littérature dramatique en Autriche.

On a pu dire que Sonnenfels avait été le Lessing de l'Autriche. Et dans sa grande biographie de l'auteur de la « Dramaturgie de Hambourg », Erich Schmidt rend hommage à l'habileté et au courage du journaliste viennois[70]). Il y a pourtant un abîme entre les deux hommes. Lessing ne se contentait pas de critiquer ; il fut en même temps un animateur, un créateur qui a donné au théâtre allemand quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Au contraire Sonnenfels ne s'élève guère au-dessus de la pure critique ; dès qu'il s'agit de définir le nouvel idéal dramatique, son impuissance apparaît. Il semble d'ailleurs que Sonnenfels ait eu conscience de son infériorité et éprouvé toujours à l'égard de Lessing un mélange de crainte et de jalousie. Dans la querelle qui mit aux prises le professeur Klotz et le grand réformateur du théâtre allemand, « l'Homme sans préjugé » prit parti contre ce dernier. Dans une lettre à Klotz, il déclarait que Lessing avait peut-être quelque mérite littéraire, mais qu'il lui manquerait toujours la réputation la plus enviable, celle d'avoir été bon[71]). Cette lettre n'était pas destinée à la publicité. Le malheur voulut que, après la mort soudaine de Klotz (1771), sa veuve publiât sa correspondance. C'était un coup terrible pour Sonnenfels qui, extérieurement, avait toujours témoigné de bons sentiments à l'égard de Lessing : « Vous voyez de temps en temps Monsieur de Sonnenfels, écrit

70. E. Schmidt, « Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften », 3e édition (Berlin, 1909), p. 137.

71. « Lessing ist ein Mann, der um die Literatur verdient ist, aber Lessing hat vielleicht nicht den Ruhm, der noch wesentlicher ist, den Ruhm eines so guten Mannes. » (W. Müller, *op. cit.*, p. 86.)

celui-ci à sa chère Eva König qui se trouvait à cette époque en Autriche. Dites-lui donc que sa correspondance avec Klotz a été imprimée ; et que je le lui ferais savoir s'il n'en avait déjà connaissance. Peut-être comprendra-t-il ce que je veux dire. Vous pouvez ajouter, si vous voulez, que je lui demanderai prochainement une explication sur certain passage. Mais pourquoi vous charger de cette commission ? Cet homme faux et mesquin pourrait s'en prendre à vous-même. Il vaut mieux que je lui écrive en personne[72]). » Sonnenfels fut bien assez puni par le scandale que cette publication fit à Vienne où on se réjouissait déjà à la pensée de la sévère correction que Lessing allait infliger au censeur maladroit. Quand le poète fut informé par sa fiancée du désarroi où cette malheureuse histoire avait plongé l'imprudent professeur, il s'abstint généreusement d'ajouter à sa confusion. « Si tout le monde lui tape dessus, moi je le laisserai en paix », écrit-il et désormais toutes relations cessèrent entre les deux hommes.

Cet incident fait bien mesurer toute la distance qui séparait leurs esprits et leurs caractères. Sonnenfels avait l'intelligence étroite et le cœur sec. Sa lutte contre l'immoralité au théâtre, si elle eut quelques bons résultats, prouve cependant qu'il n'avait pas le sens de certaines beautés simples et naïves. Ce bon goût dont il se faisait le champion était au fond quelque chose de bien froid ; c'est l'esprit de Gottsched qui continuait de se manifester par sa plume. Et comme le grand apôtre de la tragédie classique en Allemagne, Sonnenfels méconnaissait complètement toute la poésie du théâtre populaire et sa légitimité, surtout en Autriche. « Quoi que l'on puisse dire de l'immense décadence du théâtre populaire avec sa brutalité et son indécence, son manque de culture et de forme — Hanswurst n'en était pas moins la seule figure originale et vivante de la littérature autrichienne au XVIIIe siècle et cette grosse farce viennoise était un patrimoine exquis

72. E. Schmidt, *op. cit.*, t. II, p. 140.

qu'il fallait mettre en valeur au lieu de vouloir l'anéantir avec pédanterie... Gottsched n'avait pas compris quel génie résidait dans la tradition populaire du Dr Faust ; Sonnenfels ne comprit pas le génie du drame viennois dont, aussi bien, ce Faust fait partie[73]). » Erich Schmidt définit bien dans ces quelques lignes la grande erreur du savant professeur qui avait déclaré la guerre à tout ce qui avait jusqu'alors fait le charme des scènes viennoises et les délices des spectateurs. Fidèle à l'esprit du joséphinisme, Sonnenfels entreprenait de remplacer délibérément ce qui existait et qu'avaient formé les siècles par des nouveautés conformes aux exigences de son goût et de sa raison. Il excellait beaucoup plus à stigmatiser les horreurs vouées à une prompte extermination qu'à préciser ce qu'il entendait mettre à la place. Son mérite est d'avoir imposé des cadres plus réguliers : en exigeant que les pièces soient rédigées avant d'être représentées, en signalant l'abus de plaisanteries grossières et inconvenantes, enfin en préparant la création d'une scène officielle directement soumise au contrôle du gouvernement, il a certainement rendu service au théâtre viennois. Mais, pour garder sa vitalité, ce théâtre n'en devait pas moins conserver l'essentiel de ce que Sonnenfels avait prétendu bannir. Et la preuve que Hanswurst n'était pas tout à fait mort, c'est qu'il reparaîtra, à peine transformé, dans les œuvres du plus génial des poètes populaires viennois, Ferdinand Raimund, et que, aujourd'hui encore, il garde quelque chose de son prestige séculaire dans cette Autriche où les indignations moralisatrices de M. de Sonnenfels sont depuis longtemps oubliées.

Ce Zoïle acariâtre n'avait d'ailleurs pas de chance et, après avoir échappé de justesse aux foudres vengeresses de Lessing, il alla se jeter sous la férule de Gœthe. Sonnenfels avait publié en 1771 un petit traité sur l'amour

73. E. Schmidt, *op. cit.*, t. II, p. 139. — Cf. H. M. Richter, « Aus dem Zeitalter der Aufklärung », dans « Oesterreichische Revue », t. V (1867).

de la patrie[74]). Il dissertait à perte de vue sur la nature de ce sentiment, sur ses diverses manifestations. Il définissait la patrie « le pays où l'on habite de façon constante, les lois auxquelles sont soumis les habitants de ce pays, la forme de gouvernement que fixent ces lois ». Et l'amour de la patrie, c'est « le sentiment du bonheur dont nous jouissons dans ce pays, sous la protection de ces lois, par cette forme de gouvernement et dans la société de tels concitoyens... » Venait ensuite une analyse de ce sentiment avec, à l'appui, une foule d'anecdotes empruntées à l'histoire des Grecs, des Romains ou des Perses. L'auteur se posait ensuite cette question bizarre : quels avantages d'un pays peuvent inspirer l'amour de la patrie à ses habitants ? Et il considère les suivants : la chasse, la pêche, l'élevage, l'agriculture, la plaine, la montagne, l'infertilité, pour montrer que, évidemment, tous ces avantages, dont certains ressemblent beaucoup à des inconvénients, n'ont pas la même valeur. Sont ensuite étudiées l'importance des lois et celle des institutions pour attacher l'individu à sa patrie. Et toute cette dissertation se terminait un peu brusquement sur une constatation : « Le père de famille est un patriote. Je planterai l'arbre ; et si les fruits n'en sont pas pour moi, mes enfants les cueilleront à ma place. Tels sont les propos d'un père qui étend sa sollicitude jusque par delà les limites de sa vie... Il laisse à ses descendants l'amour de la patrie comme constituant une part importante du patrimoine. Le célibataire, dont l'horizon ne dépasse pas le cercle de son moi, abat l'arbre pour pouvoir cueillir les fruits. » On s'étonne, à la lecture de ce traité, de la généralité des principes énoncés ; on se sent en présence d'un exercice de rhétorique d'où toute vie est absente ; on ne s'aperçoit nulle part que l'auteur est un Autrichien, professeur à l'Université de Vienne ; son raisonnement est valable pour tous les temps et pour tous les pays ; il ne semble pas se douter que, précisément pour les

74. Sonnenfels, « Ueber die Liebe des Vaterlandes » (Vienne, 1771).

Allemands d'Autriche, la question est loin d'être aussi simple et que des déductions purement logiques n'arrivent pas à résoudre tous les problèmes qui viennent à l'esprit quand on considère la monarchie des Habsbourg. Cette attitude de Sonnenfels est caractéristique de l'« Aufklärung ». Ces raisonneurs se prennent pour des philosophes parce qu'ils ne tiennent aucun compte de l'expérience et des traditions. Et ils arrivent ainsi à poser des principes qui ne surprennent pas chez Platon ou Aristote, mais sont beaucoup plus inattendus sous la plume d'un Sonnenfels. Il est vrai que notre rhéteur était Autrichien et chrétien de fraîche date et ces deux circonstances nous aident à comprendre pourquoi il parle de l'Autriche « comme si elle venait de sortir d'une forêt vierge et comme s'il n'y avait jamais existé une constitution, un groupement de peuples, enfin des savants et des artistes[75]) ».

Ces idées de Sonnenfels trouvèrent un censeur mordant dans la personne du jeune Gœthe qui, pour n'avoir qu'à peine entamé sa carrière, n'en avait pourtant pas moins le jugement plus sûr que maint raisonneur de l' « Aufklärung ». Le compte rendu du traité de Sonnenfels que Gœthe publia dans les « Frankfurter Gelehrte Anzeigen » de 1772 s'ouvrait sur ces lignes ironiques[76]) : « Avons-nous une patrie ? La question en elle-même constituerait un indice inquiétant si l'hypermétropie toujours insatisfaite de l'homme n'avait coutume d'aller par le monde à la poursuite de choses qui sont à portée de la main. » Et faisant allusion à tous les exemples empruntés par le théoricien à l'histoire de Rome : « Patriotisme de Romains, s'écrie-t-il ! Dieu nous en préserve comme de quelque géant, car nous ne trouverions plus nulle chaise où nous asseoir, nul lit où nous coucher. » Il se moquait ensuite de l'assu-

75. A. Wolf, « Geschichtliche Bilder aus Oesterreich », t. II, p. 319.

76. Voir dans la collection « Deutsche Litteraturdenkmale des 18. Jahrhunderts », éditée par B. Seuffert, les t. VII et VIII, « Frankfurter Gelehrte Anzeigen vom Jahr 1772 » (Heilbronn, 1883), p. 269 à 272.

rance que mettait l'auteur à formuler les grandes maximes dont s'inspirèrent Lycurgue, Solon ou Numa : « Dans les résultats de la vie de tous ces grands hommes que nous ne connaissons d'ailleurs que d'après des traditions inconsistantes, découvrir partout des principes et des fins politiques ; les exposer avec la même clarté et le même aplomb que ferait un artisan traitant de secrets de cabinet, d'affaires d'Etat et d'intrigues devant un verre de bière ! Disserter de but en blanc sur des mystères (car quelles grandes données historiques ne sont pas pour nous des mystères ?) que l'esprit le plus pénétrant ne peut atteindre que par intuition !... Décidément les choses vont de mal en pis. Jadis on ne prodiguait que son érudition dans de pareils écrits ; au moins le gros de l'humanité n'y perdait rien ; maintenant ces messieurs maltraitent le bon sens et le sentiment naturel. » Mais Gœthe touche au fond du sujet quand il écrit : « Les lois sont toujours considérées en gros ; toutes les nations et tous les temps sont jetés pêle-mêle ; on souhaite à notre époque des lois qui ne pourraient être données qu'à un peuple formé depuis un instant à peine. Et l'on ne voit pas que c'est parler en l'air et que l'on mériterait d'être sifflé comme un homme qui, à nos dames avec leurs jupes à cerceaux, viendrait faire l'éloge du pagne d'Eve. » C'était tourner élégamment en ridicule les conceptions de Sonnenfels qui étaient celles du joséphinisme, lequel à son tour n'était que l' « Aufklärung » sous son aspect proprement autrichien. Déjà Gœthe, en grand réaliste, commençait à comprendre que, en politique, l'histoire a au moins autant de droits que la raison et peut-être avait-il connaissance de cette « Histoire d'Osnabrück » de Justus Möser qui, parue quatre ans plus tôt, posait des principes diamétralement opposés à ceux de l'« Aufklärung » et de son ambitieuse universalité.

Sonnenfels était un esprit purement négatif. En dehors de ces dissertations d'où ne pouvait guère rien sortir de pratique et d'immédiatement réalisable, il excellait à ruiner des traditions qu'il eût fallu tout au plus réformer

et il n'offrait rien que l'on pût mettre à la place. Il avait demandé la tête de Hanswurst et on la lui avait apportée sur un plateau ; il avait mené campagne contre l'opéra-bouffe italien dont les Viennois faisaient également leurs délices. Et ici encore ses efforts avaient été couronnés de succès : enfin, s'écriait-il en 1768, le goût de l'ignoble et du commun diminue à Vienne ; le public préfère déjà une tragédie ou une comédie touchante à une farce burlesque, et les grands sentiments recueillent plus d'applaudissements que les bons mots[77]). Sonnenfels se félicitait d'avoir introduit la moralité et le bon goût dans la littérature autrichienne. En réalité il y avait créé un grand vide en répudiant, au nom des principes secs et creux hérités de Gottsched, toutes les traditions pleines de vie et de sève qui s'étaient perpétuées jusque là sur la scène. Quels qu'aient pu être ses mérites de professeur et de juriste, il serait difficile d'affirmer qu'il ait par ailleurs exercé une action très heureuse sur la littérature et le mouvement des idées en Autriche. Et on ne peut que se rallier sur ce point au jugement du biographe de Lessing.

Tandis que Sonnenfels allait de déduction en déduction et essayait, mais sans intelligence profonde ni sens littéraire véritable, de réaliser en Autriche les mêmes réformes qu'en Allemagne l'auteur de la « Dramaturgie de Hambourg », les poètes cherchaient de leur côté qui ils pourraient bien imiter. L'ère de Marie-Thérèse avait trouvé son maître dans Klopstock et si le bon Denis était, malgré tous ses efforts, resté bien en deçà de son modèle, l'exemple du chantre de la Messiade ne pouvait être que salutaire. L'inspiration épique et lyrique de ce poète devait être goûtée par les Autrichiens et, à l'imiter avec quelque maladresse, on risquait tout au plus de verser parfois dans la pompe et dans l'affectation. Les coryphées du joséphinisme se choisirent un modèle beaucoup plus dangereux : Wieland. Lui aussi avait commencé par être un disciple respec-

77. W. Müller, *op. cit.*, p. 69.

tueux de Klopstock ; il avait chanté Arminius et les ancêtres de la Germanie, rimé des hymnes et des odes ; il s'était même donné la peine de réfuter l'« Ars amandi » d'Ovide et de montrer combien l'amour platonique est supérieur à l'emportement des sens et à l'amour-passion imaginé par un mauvais esprit pour troubler la félicité des mortels. A Zurich, rendez-vous de tous les piétistes de cette époque, cet admirateur de Klopstock avait édifié Bodmer qui ne se lassait pas de louer son disciple également ennemi du vin et du tabac, des femmes et de la société. Mais tout ce beau zèle pieux ne dura pas ; délaissant les pères de l'Eglise et la philosophie de Platon, notre mystique devint du jour au lendemain un fervent imitateur de Voltaire, de Diderot et de l'Encyclopédie. Désormais Wieland se fera une spécialité des contes érotiques et des poèmes lubriques et les hétaïres de l'antiquité deviendront ses personnages de prédilection.

Nous n'avons pas à critiquer ici le poète d'Obéron et des Abdérites et le jeune Gœthe qui, dès ce moment, commence à châtier durement tous ceux qui en prennent à leur aise avec le bon goût ou la nature a montré dans sa farce « Dieux, héros et Wieland » tout ce qu'a de faux cette conception de l'antiquité qui s'étale dans « Agathon » ou dans « Musarion ». Wieland fut le plus talentueux des esprits faux. Mais il n'en faut pas moins reconnaître qu'il exerça une influence relativement salutaire sur la littérature allemande. Le piétisme de Klopstock avait fini par tourner à la sensiblerie et par perdre le contact des réalités ; ce poète avait possédé à un haut degré la dignité, la force, la solennité ; mais il manquait de souplesse, de grâce, de mobilité. Or ce sont précisément toutes ces qualités qui caractérisent Wieland ; au séraphisme sentimental de son ancien maître, il oppose une ironie souriante qui ridiculise toutes les exagérations ; par lui, la sensualité retrouve ses droits. Klopstock n'avait cultivé que les genres supérieurs, l'ode et l'épopée ; Wieland est un maître de la prose, son style alerte et varié a mis un peu de grâce dans cette

langue allemande que Klopstock, et avant lui Gottsched, avaient purifiée, mais sans rien lui faire perdre de sa lourdeur. Ainsi, malgré toute sa légèreté et le clinquant dont il abuse, le poète d'Obéron a sa place marquée parmi les quatre ou cinq grands précurseurs de Gœthe et de Schiller.

Mais si l'œuvre de Wieland trouve sa justification dans l'influence qu'il exerça sur l'évolution de la langue et des idées en Allemagne, il n'en demeurait pas moins le plus dangereux des modèles. Or c'est lui que les poètes viennois choisirent pour maître à l'époque du joséphinisme ; Wieland, franc-maçon comme la plupart des écrivains « éclairés » de cette époque, avait toujours eu à ce titre des relations très étroites avec l'aristocratie viennoise et, dès 1771, le comte Pergen avait voulu le faire nommer membre du Conseil de l'Instruction publique en Autriche (« Schuloberdirectorium »)[78]. Mais à cette époque Marie-Thérèse vivait encore et elle ne pouvait évidemment nourrir la moindre sympathie pour ce prophète d'une nouvelle sensualité. Sa résistance fit échouer le plan. Mais Wieland n'en trouvait pas moins des admirateurs de plus en plus nombreux en Autriche. A Vienne, tous les jeunes savants ou littérateurs épris de l'idéal rationaliste se groupaient autour du naturaliste Ignace de Born, fondateur de la loge « A la vraie concorde » et auteur d'une « Monachologie » où la vie des couvents était abondamment persiflée. C'est dans ce groupe que grandit et se forma le poète qui devait se faire l'annonciateur de Wieland en Autriche et qui est en même temps le meilleur témoin de la décadence du goût autrichien à cette époque : en 1787, Wieland recevait la visite du poète viennois Aloys Blumauer et, comme il aimait sans doute les hyperboles, il proclamait que, si la vie lui demeurait chère, c'était uniquement parce qu'il conservait l'espoir que le jeune écrivain lui

78. Arneth, « Maria-Theresia », t. IX, p. 232, — et Payer von Thurn, « Josefs Schreyvogels Beziehungen zu Goethe » dans le « Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft », t. X, p. 100.

renouvellerait sa visite l'année suivante[79]) ! Et pourtant il n'avait pas lieu de se montrer tellement fier de ce disciple autrichien !

Né en 1755, Aloys Blumauer avait été élevé par les Jésuites, comme Voltaire, et était même entré dans l'ordre de saint Ignace[80]). Mais il renonça vite à l'état monastique. En 1781, il est nommé censeur à l'office de la révision des livres, placé sous la direction de van Swieten ; peu après, il devient membre influent de l'ordre des Francs-maçons et, encouragé par le succès de quelques publications poétiques, il se met à faire des vers. Bientôt ses mots d'esprit lui valurent une grande popularité ; les chroniques de l'époque nous assurent qu'il jouissait d'un crédit extraordinaire auprès de l'empereur Joseph II et que, par ses bons mots, il mettait toujours les rieurs de son côté. On s'était plaint au monarque que Blumauer méprisât la religion au point de ne pas se découvrir quand le Pape donnait sa bénédiction (au cours du séjour que Pie VI fit à Vienne en 1782) ; le poète se contenta de répondre : « Si la bénédiction est bonne, elle traversera bien le chapeau[81]) ! » Nous avons de la peine à croire aujourd'hui que de telles boutades aient pu déchaîner l'enthousiasme. Quand on considère l'œuvre de Blumauer, on n'arrive pas à comprendre qu'elle ait pu connaître une telle vogue et que les contemporains aient pu baptiser ce poète « os magna sonaturum[82])». Tout le bagage littéraire de Blumauer consiste en un drame

79. Hofmann-Wellenhof, « Alois Blumauer, Literarhistorische Skizze aus dem Zeitalter der Aufklärung » (Vienne, 1885), p. 16 et 17.

80. Les deux principales sources sur la vie et l'œuvre de Blumauer sont la monographie de Hofmann-Wellenhof citée ci-dessus et l'étude de G. Gugitz dans le « Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft », t. XVIII (1908), p. 27 à 135. — Cf. aussi Wurzbach, *op. cit.*, t. I (Vienne, 1856), p. 436 à 444, — et dans la « Deutsche National-Litteratur », le vol. 141, avec courte étude sur Blumauer par F. Bobertag (p. 299 à 304).

81. « Charakterzüge, Memorabilien und historische Anekdoten von Kaiser Josef II. und seiner Zeit » (Leipzig, 1847), t. I, p. 106.

82. « Die Wienerautoren. Ein Beytrag zum gelehrten Deutschland » (Vienne, 1784).

chevaleresque, « Erwine de Steinheim[83]) » écrit à l'époque où, sous l'influence de « Götz », tous les jeunes auteurs se croyaient tenus de mettre la chevalerie sur la scène (une critique indulgente fit un grand succès à la pièce qui disparut pourtant rapidement du répertoire) et en un certain nombre de poèmes philosophiques composés en l'honneur de la Franc-maçonnerie et de l' « Aufklärung ». Mais il n'est rien de plus ennuyeux et de plus mal composé que ces pièces où le poète prétend nous révéler la grandeur du nouvel idéal. Sa « Profession de foi d'un chercheur de vérité », une de ses meilleures œuvres, soutient à peine la lecture[84]). Mais la spécialité de cet ex-jésuite, c'est le goût de l'équivoque et de la grivoiserie. Sans doute il y avait déjà cette prédilection dans Wieland ; et pourtant le poète d'Obéron savait, au milieu des allusions érotiques et des thèmes les plus osés, garder une certaine délicatesse et quelque retenue ; il conservait toujours le sens de la poésie et du beau. Que ne peut-on en dire autant de son disciple autrichien ! Blumauer est tombé plus bas qu'il n'est permis à un esprit tant soit peu cultivé ; passe encore qu'il ait cru bon de prononcer l'éloge rimé de tous les animaux les moins nobles de la création ; par

83. Brahm, « Das deutsche Ritterdrama des 18. Jahrhunderts » dans « Quellen und Forschungen » t. XL, p. 35, 139, 163 et suiv.

84. « Glaubensbekenntnis eines nach Wahrheit Ringenden » dans Blumauer, « Gesammelte Werke » (Vienne, 1882), t. I, p. 17 à 26. — Voici deux strophes qui résument assez bien la thèse du poème et donnent une idée de son prosaïsme :

Ich glaube, dass der Glaub' in allen Zeiten
Den schwachen Geist des Menschen aufrecht hielt,
Dass er ihn stärkt in Widerwärtigkeiten,
Und ihn mit süssen Hoffnungen erfüllt ;
Allein ich weiss, — die Welt hat es erfahren, —
Dass selbst der Glaub' in deiner Priester Hand
Mehr Böses that in siebzehn hundert Jahren,
Als in sechstausend Jahren der Verstand.

Et cela continue sur ce ton dans plus de deux cents vers !

lui la puce, l'âne, le porc, le bœuf, le coq et l'oie ont connu les honneurs de la poésie ; mais sa trop fameuse « Ode an den Leibstuhl » fait encore aujourd'hui le désespoir de ceux qui aimeraient pouvoir lui témoigner quelque indulgence. Quant à son chef-d'œuvre, si l'on peut dire, « L'Enéide travestie », elle est amusante par endroits, mais il est effrayant de penser que c'est l'ouvrage le plus accompli qu'ait produit toute cette période de l'« Aufklärung » en Autriche. On tolère le « Virgile travesti » de Scarron, parce que ce fut le simple délassement d'un siècle qui, débordant de pompe et de majesté, voulut prouver qu'un peu d'humour n'était tout de même pas pour lui déplaire[85]) ; et l'on pardonne sa « Pucelle » à Voltaire pour tout ce qu'il sut, par ailleurs, déployer d'intelligence et d'esprit. Mais de quoi savoir gré à Blumauer ? Et comment s'expliquer le succès de cette parodie ? Sans doute les Viennois s'amusèrent-ils de trouver constamment des allusions aux usages de leur cité ou à des événements contemporains. Mais de grands esprits ont dit crûment en quelle piètre estime ils tenaient cet indigne travestissement : « Le bon goût ne perdrait rien à n'en pas prendre connaissance », déclare Schiller[86]). Et Gœthe fut, nous dit-il, littéralement épouvanté quand, en 1820, il essaya de se représenter comment tant de fadeur et de platitude avait pu faire les délices des contemporains[87]). Voici un échantillon de cet art : « Pourtant, cher lecteur, prends patience, car la fin de Didon approche ; je ne suis pas responsable de sa mort et m'en lave les mains. C'est Monsieur Maro qui l'a

85. Un certain effort pour donner du relief aux caractères paraît d'ailleurs dans l'œuvre de Scarron qui frise même parfois la vraie poésie. Rien de tel chez Blumauer. — Cf. Hofmann-Wellenhof, *op. cit.*, p. 53 et 59.

86. Dans le « Traité de la poésie naïve et sentimentale ». Par contre Wieland, qui était moins difficile et ne pouvait guère renier son disciple, se montra enthousiaste (cf. « Weimarisches Jahrbuch, 1856 », p. 185, Wieland an Blumauer, Lettre du 25 novembre 1783).

87. D'après Nagl-Zeidler, *op. cit.*, II, p. 344.

exécutée ; que le sang de l'héroïne retombe sur lui et sur ses enfants[88]) ! »

Voilà quels accents savait trouver le plus grand poète de cette époque ! Car, avec tout son plat matérialisme, il s'élève encore à quelques coudées au-dessus des autres rimeurs autrichiens de son temps. — Voici Alxinger qui imite, lui aussi, Wieland et dont l'épopée « Doolin » rappelle à chaque page l' « Obéron » du poète allemand[89]) ; autant Blumauer se complaisait dans le cynisme le plus dégradant, autant Alxinger, ancien élève des Jésuites aussi, mais qui refusa toujours de s'associer à la campagne effrénée de calomnies que l'on mena contre eux, eut une haute idée de son art : « Une grande âme, disait-il, voilà le seul atelier où l'on forge de grands poèmes[90]). » Malheureusement, chez lui, le caractère valait mieux que le talent et on s'accorde généralement à reconnaître que ses épopées manquent de souffle. « Ses épopées venaient vingt ans trop tard pour l'Allemagne et, pour l'Autriche, vingt ans trop tôt[91]) », a dit un critique indulgent. — Et voici encore Cornelius de Ayrenhoff qui se cramponne désespérément aux principes de Gottsched, prône les trois

88. Blumauer, « Gesammelte Werke » (1882), t. III, p. 85. — Voici la première strophe de cette « Enéide » (id., p. 5) :

Es war einmal ein grosser Held,
Der sich Aeneas nannte ;
Aus Troja nahm er's Fersengeld,
Als man die Stadt verbrannte,
Und reiste fort mit Sack und Pack,
Doch litt er manchen Schabernack
Von Jupiters Xantippe.

89. Sur Alxinger, voir l'étude de E. Probst, « Johann Baptist von Alxinger. Zur Erinnerung an seinen Todestag » dans le « Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft », t. VII (1897), p. 171 à 202.

90. « Dass die Werkstatt grosser Lieder
Nur in einer grossen Seele sei. »

91. Cité par Probst, *op. cit.*, p. 201.

unités et l'alexandrin, s'emporte contre ce « monstre ridicule » de Shakespeare ou contre l'immoralité de Gœthe dans Götz de Berlichingen. Mais le plus joli, c'est qu'il se plaçait en même temps sous le patronage de Wieland et dédiait en 1772 une de ses tragédies gottschédiennes... à Lessing que cet hommage inattendu ne dut pas peu embarrasser[92]) !

Vraiment la Vienne du joséphinisme et de l'Aufklärung ne se distinguait pas par l'abondance des talents. Et pourtant les Autrichiens étaient contents d'eux-mêmes et de leur capacité. Comme s'il ne suffisait pas que cette nouvelle philosophie tarît les sources profondes de l'inspiration, il fallait encore qu'elle aveuglât tous ces poètereaux et leur donnât les plus étranges illusions sur leur génie : « Vienne n'est-elle pas le centre autour duquel tournent toutes les planètes, grandes et petites, d'Allemagne ? La philosophie et les sciences n'y ont-elles pas un champ d'action singulièrement étendu ? L' « Aufklärung » n'est-elle pas en plein développement, avec à sa tête des hommes tels que même des pays bien plus brillants n'ont pas les pareils ? Tout le monde n'a-t-il pas les yeux fixés sur nous et même des écrivains étrangers ne proclament-ils pas que la littérature allemande ne peut plus progresser à moins de recevoir ses impulsions de Vienne[93]) ? »

92. E. Schmidt, « Lessing » (3e éd., 1909), p. 136.

93. Blumauer, « Beobachtungen über Oesterreichs Aufklärung und Litteratur » (Vienne, 1782), p. 52 et 53. Il est vrai qu'Alxinger, moins aveugle et moins fat, protestait contre tant de présomption : « Si le patriotisme, écrivait-il en 1785, consiste à méconnaître délibérément les mérites d'autrui, à mettre avec une sotte suffisance sa propre ville natale, où l'aube blanchit à peine, au-dessus d'autres cités à qui l'on doit ce commencement de clarté et qui rayonnent elles-mêmes depuis quarante ans dans la plus vive lumière, ou même à les insulter et à les dénigrer, je dois avouer que je suis le moins patriote des écrivains. » L'insolence de Blumauer le mit en conflit avec Nicolai qui, dans sa « Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im Jahre 1781 » s'exprimait en termes sévères sur le compte des littérateurs viennois. Nicolai appelait le petit traité de Blumauer « le bavardage inconsidéré d'un jeune présomptueux » (« das unüberlegte Geschwätz eines Jünglings

Et c'est Blumauer, le propre auteur de « l'Enéide travestie » et de l'« Eloge de la puce », qui vaticine ainsi ! Il poussait l'inconscience jusqu'à regretter qu'on ne fasse pas, à Vienne même, plus de cas des poètes locaux : « L'activité de l'écrivain, écrit-il, a beaucoup perdu de sa dignité originelle et elle s'est abaissée au niveau d'une activité presque méprisable ;... le baromètre de l'opinion publique est tombé si bas chez nous en ce qui concerne les écrivains que, si on procédait à une classification de toutes les activités selon les principes du droit romain, celle de l'écrivain serait rejetée parmi les « officia sordida[94]) ». Blumauer ne se rend pas compte qu'il fut le premier à ne pas respecter sa Muse et à galvauder son talent. Et pour qu'aucune surprise ne nous soit épargnée, notre ex-jésuite demande qu'une censure rigoureuse soit instituée pour contrôler de très près... les sermons des prédicateurs dans les églises[95]) ! Ainsi ceux qui savent le moins se censurer eux-mêmes sont les plus empressés à censurer les autres. Et il est assez piquant de constater que ces deux chefs du joséphinisme en Autriche, Sonnenfels et Blumauer, types accomplis du talent négatif et infécond, se considérèrent comme tout désignés pour remplir officiellement les fonctions de censeurs et, au nom de la liberté, faire la guerre à tout ce dont leur mesquinerie ne pouvait comprendre la profonde légitimité.

Les historiens et les critiques ont été à peu près unanimes à juger sévèrement cette époque. Nous avons vu que Gœthe et Schiller, qui commencent déjà à régir les lettres allemandes, ne s'étaient pas fait faute de réprimander les tendances desséchantes des écrivains d'Autriche : le premier a dit sans ambages ce qu'il pensait des théories de Sonnenfels qui, pour courir après l'universel,

voll Dünkel », « Reise, etc. », t. IV, p. 921 et suiv. Cf. Hofmann-Wellenhof, *op. cit.*, p. 79 à 83.

94. Blumauer, « Beobachtungen », p. 35.

95. Blumauer, *op. cit.*, p. 17 et suiv.

se perdaient dans l'indéfini ; et l'auteur du « Traité de la poésie naïve et sentimentale » n'a pu se retenir non plus d'émettre un jugement foudroyant sur l'œuvre principale de Blumauer, le plus grand talent qu'ait fait naître l' « Aufklärung » sur le sol autrichien. Plus récemment les connaisseurs de cette époque ont dit toute la platitude de tous ces poètes ou philosophes qui avaient trop de confiance en la raison pure : « La haute poésie, l'ode de Klopstock et ses représentants les bardes, disparurent ; la feuille volante ou la brochure, prirent leur place, l'esprit de l'antiquité fut méprisé... La littérature devint l'image fidèle de la philosophie de la vie qui caractérise cette époque, hésitant entre la jouissance et le profit et étouffant la vie intérieure de l'homme à force de détruire les principes et de niveler les opinions. La littérature ne crut pas avoir de plus haute obligation que de se mettre au service de l'actualité... La *tendance* domina dans le fond et dans la forme,... tout fut poésie de circonstance, au sens le plus péjoratif de ces mots[96])... » dit Gugitz. « Quand l'empereur Joseph II prit le pouvoir, tous les espoirs s'évanouirent... Le sens de la littérature poétique qui venait à peine de naître s'éteignit à nouveau et on ne s'éleva guère plus haut que l'admiration de Wieland... Cependant que Gœthe et Schiller atteignaient à l'apogée de leur activité créatrice, la littérature tombait en Autriche jusqu'à ne plus avoir la moindre signification[97])... », tel est le jugement de E. Probst dans son étude sur Alxinger. On ne peut les contredire et on est tenté de placer toute cette époque sous le signe de cette formule que, dès 1781, un écrivain donnait pour titre a un poème héroï-comique : « Le soulèvement de la bêtise à Vienne[98]). »

Dès le début du XIXe siècle un homme qui, dans sa

96. G. Gugitz, « Grillparzer-Jahrbuch », XVIII (1908), p. 29 à 31.

97. E. Probst, « Grillparzer-Jahrbuch », VII (1897), p. 171 et 172.

98. J. Keppler, « Der Aufstand der Dummheit zu Wien. Ein Scherzgedicht » (Vienne 1781).

jeunesse, avait respiré l'air du joséphinisme et qui devait se faire dans la suite le champion de la lutte contre l'Aufklärung, portait sur l'inanité de tout ce mouvement un jugement que des études plus approfondies n'ont guère modifié depuis. Voici ce que la génération qui eut le redoutable honneur de tenir tête à Napoléon, pensait de celle qui l'avait immédiatement précédée : « Aucune des erreurs et des incompréhensions de ce temps ne fut épargnée à Vienne... On méprisait toutes les forces morales et témoignait à leur égard de la plus glaciale indifférence... on croyait dur comme fer à la toute-puissance des chiffres et des masses... Ne sachant qu'imiter les Français et ne possédant pas une seule idée originale, Sonnenfels ne connaissait qu'une Autriche improvisée, datant d'hier, sans racines historiques, morcelée en une foule d'individus... Pendant des années on se garda de revenir sur le passé de la patrie, même pas sur les débuts de Marie-Thérèse, de même que, avant le commencement d'un drame, on évite de regarder derrière le rideau de peur de n'y apercevoir que ténèbres et confusion ; on considérait comme un flatteur maladroit celui qui proclamait avec chaleur tout ce que l'histoire des anciens Habsbourg contenait de beau et de grand... Avec un vandalisme passionné, de prétendus savants déchirèrent ou dispersèrent des archives et des bibliothèques entières... Toutes ces influences ne pouvaient manquer de faire germer une dureté et une aridité étranges qui apparaissent très clairement si l'on compare avec cette époque les vingt dernières années du règne de Marie-Thérèse ou les débuts de François Ier ! Beaucoup de scribes dépourvus d'imagination travaillaient inlassablement à aggraver cette situation. Avec la plus déconcertante suffisance, ils s'efforçaient d'anéantir tout miracle et toute légende ; ils racontaient que le prophète Jonas était descendu à l'auberge de la Baleine et tenaient l'esprit dans Hamlet pour des linges mouillés qui, agités par le vent, avaient fait illusion à ce prince trop crédule. Dans l'œuvre capitale de la littérature allemande, le « Faust » de Gœthe,

rien ne les aurait tant stupéfié que d'entendre un homme aussi averti se remettre à parler de diables alors qu'il était depuis longtemps démontré que les diables n'existent pas !... Pour que la poésie fût elle aussi de quelque utilité, on eut l'idée sublime de l'employer à des plaisanteries fort plates sur la vie des couvents comme dans la « Monachologie » de Born ou les parodies de Blumauer qui, au moins, était lui-même une parodie achevée de poète !... Complètement noyé dans les théories poétiques des Français, Ayrenhoff n'en revenait pas d'étonnement de voir un homme aussi cultivé que Wieland perdre son temps à traduire Shakespeare, pourtant si grossier et si épouvantable[99]) ! » Voilà comment Hormayr apprécie la vie intellectuelle et littéraire en Autriche sous le règne de Joseph II et, s'il n'avait pas eu d'autres sévérités, moins justifiables, pour son pays, on ne saurait lui dénier le mérite de s'être attaqué courageusement à un danger qui était fort réel.

Le bilan du mouvement rationaliste en Autriche n'est donc pas très glorieux. Reconnaissons d'ailleurs que, si tout le monde s'acharne sur les piètres écrivains de cette époque, c'est parce qu'ils sont seuls à représenter l'activité littéraire dans leur pays durant de longues années. Sonnenfels et Blumauer, Alxinger et Ayrenhoff ne sont pas absolument sans mérite : ils auraient pu être de bons écrivains de second plan, mais le malheur voulut qu'ils dussent tenir les premiers rôles et ainsi s'ajouta à leur incapacité une suffisance qui acheva de les perdre, surtout les deux premiers. Ils furent donc dans une bonne mesure victimes de leur temps ; leur tort personnel est de n'avoir pas su comprendre que le rationalisme était en contradiction avec les tendances essentielles de l'esprit autrichien. Après les gloires du grand siècle et avec des hommes aussi intelligents que Voltaire ou Diderot, la France pouvait

99. J. von Hormayr, « Wien, seine Geschicke und seine Denkwürdigkeiten », t. V (Vienne, 1823), 1re livraison, p. 79 à 90.

se payer le luxe d'une philosophie destructive qui, chez elle, ne réussissait pas à étouffer le talent et dont elle devait garder le meilleur pour se débarrasser en temps utile de tout ce qui ne pouvait plus lui servir. En Allemagne, le rationalisme avait des racines profondes dans le passé de la nation ; le pays qui, après avoir produit de grands humanistes et Luther, Leibnitz et Wolff, allait enfanter la grande philosophie kantienne, pouvait goûter aussi les joies bien vaines de la philosophie du XVIIIe siècle ; l'esprit allemand était, dès cet instant, trop fermement orienté pour s'égarer longtemps hors des voies de son évolution originale. Rien au contraire n'avait préparé l'Autriche à ce brusque revirement. Depuis des siècles, elle s'était désintéressée des idées pour se tourner tout entière soit vers les réalités, soit vers les symboles ; indifférente aux grandes théories éprises d'universalité, elle avait cultivé la forte originalité de son peuple de paysans et de montagnards ; la poésie populaire florissait chez elle en une suite presque ininterrompue de farces et de comédies qui pouvaient servir de fondement à un théâtre local (et qui le prouveront bien avec Raimund et certaines œuvres de Grillparzer). Depuis des siècles aussi, l'Autriche s'était faite le champion du catholicisme en Europe centrale ; elle avait laissé les Jésuites développer librement leur action et orienter à leur gré toute l'évolution intellectuelle, morale et artistique de la nation ; ils avaient importé d'Italie toutes les somptuosités de l'art baroque et réveillé ce sens de la forme, de la pompe extérieure qui risquait de mourir sous l'influence des prédicateurs protestants. Ainsi le fond primitif d'une race et les traditions historiques s'étaient mis d'accord pour donner à la culture autrichienne une indéniable originalité. Les Autrichiens aimaient plus que tout le charme des belles formes, les images et les symboles. Et ils ne pouvaient sauvegarder leur indépendance spirituelle qu'en demeurant fidèles à leur histoire. Or voici que des philosophes infatués viennent prêcher des théories abstraites qui auraient tout autant de valeur

à Berlin ou à Paris, voici que les poètes s'inspirent du plus mauvais Voltaire, celui de « la Pucelle », et que les auteurs dramatiques se cramponnent aux doctrines déjà périmées de Gottsched. Le zèle intempestif d'un souverain trop pressé de refondre un empire plusieurs fois centenaire suivant les derniers préceptes du despotisme éclairé ajoute à cette confusion et précipite le mouvement. Toutes ces influences combinées nous expliquent la lamentable platitude de la littérature autrichienne à l'époque de Joseph II. Seule la musique nous est témoin que la civilisation de ce pays demeurait pleine de vitalité sous la cendre dont on prétendait l'étouffer : cependant que Sonnenfels écrit sur l'amour de la patrie ses dissertations tout aussi bien valables pour les nègres ou les Indiens et que Blumauer perd son temps à travestir une fois encore l'Enéide, un grand génie en qui se réalisait une fois de plus la fusion traditionnelle des éléments germaniques et romans en Autriche laissait libre cours à sa fantaisie dans la mélodieuse Salzbourg et donnait au monde les purs chefs-d'œuvre de « Don Juan » et de la « Flûte enchantée » qui, par une ironie singulière des choses, célébrait la victoire des nouvelles idées au moment même où s'affirmait leur impuissance et leur vanité !

IV. — Premiers symptômes d'un revirement après la mort de Joseph II

Les réformes maladroites de Joseph II et l'avilissement de l'esprit public sous l'influence d'une philosophie contraire aux tendances naturelles de la civilisation autrichienne devaient servir la cause des adversaires de ce monarque et de ces idées. La mort du malheureux réformateur marque le début d'une nouvelle période de réaction qui mènera d'abord aux triomphes de 1809 et de 1815, mais qui sera tout naturellement suivie aussi du système de Metternich et de sa conséquence immédiate : la Révolution de

1848. La première époque, celle qui vit l'idée autrichienne se retremper dans la grande tourmente révolutionnaire, et impériale, est l'objet spécial de notre étude. Nous nous bornerons dans ce chapitre à en évoquer les débuts et à voir comment se préparait le mouvement d'enthousiasme patriotique des premières années du XIXe siècle en Autriche, et cela pendant même que continuaient de se faire sentir les influences antérieures.

Au premier rang de ceux qui luttaient sans trêve contre les nouvelles idées, on ne sera pas surpris de trouver les Jésuites. Bien qu'ils eussent été supprimés par la plus haute autorité à laquelle ils faisaient profession d'obéir, le Pape, ils ne se tenaient pas pour battus et n'abandonnaient nullement la partie. Dans la monarchie des Habsbourg surtout, qui avait de tout temps été le donjon de leur puissance, ils essayaient de recouvrer le prestige et l'influence que les réformes de Joseph II, protecteur attitré des Francs-maçons, avaient pu leur faire perdre.

L'animateur de tout ce mouvement semble avoir été un homme dont l'histoire ne s'est guère occupée jusqu'ici, le Père jésuite Joseph Albert de Diessbach[100]). Il était né à Berne en 1732 d'une vieille famille patricienne et avait commencé sa carrière comme soldat dans les troupes du roi de Sardaigne, Charles Emmanuel Ier. Protestant de naissance, il se convertit au catholicisme en 1754 et épousa l'année suivante la fille du consul d'Espagne à

100. La seule étude de quelque importance qui ait paru sur Diessbach est celle de E. K. Winter dans la « Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte », 1924, p. 22-41 et 282-304. On trouve des renseignements dans les ouvrages d'un certain nombre de Pères jésuites, comme : O. Pfülf, « Die Anfänge der deutschen Provinz der neuerstandenen Gesellschaft Jesu und ihr Wirken in der Schweiz » (Fribourg-en-Brisgau, 1922), p. 6 et suiv. — A. Guidée, « Notices Historiques sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus » (Paris, 1860), t. II, p. 102. — Cf. J. Crétineau-Joly, « Histoire du Sonderbund » (Paris, 1850), t. I, p. 420. — Enfin tous les biographes de C. M. Hofbauer, que nous mentionnons plus bas, consacrent quelques pages à Diessbach et à son activité viennoise.

Nice, qui mourut d'ailleurs quatre ans après [101]). En 1759, Diessbach, suivant l'illustre exemple de François Borgia, entra dans la Compagnie de Jésus. Après la suppression de la Société en 1773, il se fit prédicateur et se mit à parcourir l'Europe pour porter partout la bonne parole, « réchauffer la foi, raffermir le zèle et inspirer l'amour des bonnes mœurs et du devoir[102]) ». C'est ainsi qu'il dut venir en Autriche pour la première fois et y prendre contact avec les milieux conservateurs. Pourtant c'est d'abord en Italie qu'il déploie le plus d'activité ; à Turin et Milan, il fonde une « Œuvre de l'amitié chrétienne » pour la propagation de livres catholiques ; il publie en français toute une série d'ouvrages de polémique contre les ennemis de la religion (« Le chrétien catholique, La voix du zèle, La piété forte, Le solitaire chrétien et catholique », 1774-1778). Mais c'est grâce à ses relations avec Léopold II, successeur de son frère Joseph sur le trône impérial, que Diessbach allait être amené à jouer un rôle important en Autriche.

On ne sait exactement à quelle date remontent ces relations. Il semble certain que notre Jésuite fut précepteur de quelques-uns des enfants de Léopold II (qui n'en eut pas moins de 16), sans pouvoir dire si ce fut de François (empereur de 1792 à 1835), ou de l'archiduc Charles, adversaire de Napoléon, ou enfin de l'archiduc Jean, le défenseur du Tyrol et l'ami de Johannes von Müller. Il fut aussi chargé d'instruire dans la religion catholique la princesse Elisabeth qui se convertit à Vienne en 1782 et épousa en 1788 l'archiduc François, héritier de la couronne (elle devait mourir deux ans plus tard, quelques jours avant Joseph II, à l'âge de 23 ans, en mettant au monde son premier enfant). Il est en tout cas établi que Diessbach jouissait d'un grand prestige à la cour impériale et le ton fort libre dont il use, nous allons le voir, à l'égard de Léopold II, suffirait à nous le prouver.

101. Elle lui laissait une fille, née en 1757.
102. E. K. Winter, *op. cit.*, p. 31.

Le but essentiel du Jésuite était le rétablissement de sa compagnie. Il mit toutes ses forces et toute son influence au service de cette grande idée. Pour réaliser ce plan, il comptait sur l'intervention de son impérial protecteur et il a exposé ses revendications dans le curieux mémoire qu'il adressa à Léopold II le jour de son élection comme empereur d'Allemagne (30 septembre 1790). C'est un document précieux et significatif ; il nous montre comment, au lendemain même de la mort de Joseph II, un Jésuite se permettait d'apprécier la politique du monarque défunt et en même temps quels espoirs il plaçait dans le nouveau souverain. Dans cet écrit intitulé « Mémoire d'un Jésuite à S. M. pour rétablir les Jésuites et contre les Jansénistes [103]),» l'astucieux auteur commence par couvrir de fleurs le nouvel empereur : « Remplirez-vous les vœux des amis de la Patrie ? Tout l'annonce, votre douceur, votre affabilité, votre équité naturelle, l'expérience que vous avez déjà acquise, la prudence, qui dirige évidemment toutes vos premières démarches... » Dans ce concert de louanges, il y a pourtant un élément d'appréhension : « Il n'est, Sire, qu'un seul doute affligeant, mais il en est un, qui au milieu de tant d'apparences flatteuses et si bien fondées, peut encore répandre l'amertume et la défiance dans l'esprit et dans le cœur d'un très grand nombre de vos Sujets. Ces Sujets sont les catholiques et ce doute concerne leur religion... Protégerez-vous, Sire, le Jansénisme[104]) dans vos nouveaux états ? Guérirez-vous les plaies que l'Eglise y a reçues ?... Doute affligeant et terrible ! Ah ! si nos craintes se réalisaient ! Souffrez, Monarque, que je vous le prédise ; Non, malgré toutes vos vertus, et votre Saga-

103. Vienne, Archives d'État, Actes de l'Empereur François, 150. — Winter en donne d'importants extraits dans une annexe à son étude, *op. cit.*, p. 293 à 304. — L'original est en français.

104. Il est évident que notre Père Jésuite désigne par ce terme de « Jansénisme » toutes les erreurs et hérésies contre lesquelles lutte sa Compagnie. Les séides de Joseph II n'étaient rien moins que Jansénistes au sens le plus ordinaire de ce mot.

cité, et votre zèle pour le bien public, non, vous ne rendriez point vos Peuples heureux... » Et voici, sur le règne de Joseph II une page cauteleuse qui est un pur chef-d'œuvre : « Joseph Second n'était ni un impie, ni un hérétique... Ce qui l'a placé, quoique Catholique, parmi les Princes qui ont affligé l'Eglise, c'est l'esprit dominant d'irreligion masqué d'une apparence de réforme qui pénétra jusqu'à lui pendant qu'il formait sa manière de penser, et qui l'a environné quand il a régné. Il ne s'est point assez grandi contre son influence... Il a passé rapidement ce Prince infortuné. L'Europe entière l'a déjà jugé sur ses opérations civiles, militaires, et politiques, qui tracent de grandes leçons à tous les souverains qui sauront lire son histoire. Dieu l'a déjà jugé dans l'ordre moral, et puisque sa main paternelle l'a visité sur cette terre en renversant ses projets et détruisant les œuvres de ses mains, puisqu'il lui a fait boire lentement, mais cependant avec des sentiments de Religion, le calice de l'humiliation, et de la douleur, et de la mort, de l'abandon des Créatures, et des terreurs de l'éternité imminente, on ose espérer pour lui... » Suit une série de conseils dont le nouveau monarque, s'il est intelligent et bien inspiré, devra faire son profit : « Loin de vous, ô Roi Léopold, l'influence des Impies, loin de vous celle des Sectaires. Ne laissez plus gémir la vraie religion sous les coups que ces ennemis insidieux et cruels lui portent, armés de l'autorité publique. Point de Neckers Républicains pour Ministres, si vous êtes Roi ; point de Neckers Calvinistes pour arbitres de la Religion des Catholiques... Soutenez par votre autorité celle du Saint-Siège... La liberté de la Presse et le commerce typographique exigent encore une réforme bien plus exacte... La première démarche indispensable est sans doute celle d'éloigner de toute administration en ce genre ceux qui en ont déjà abusé et principalement ceux que la voix publique de tous les gens de bien vous a déjà désignés et ne cessera de vous indiquer comme des Despotes Littéraires corrupteurs de la Religion qui emploient tour

à tour contre elle et le bel esprit de Voltaire et les ruses hypocrites des Jansénistes, et l'autorité qu'on leur a malheureusement confiée... Eloignez de vos Universités et de vos Académies tous les Professeurs qui ont enseigné des Doctrines condamnées par l'Eglise et que ceux qui seraient tentés de les imiter, sachent qu'ils ont à craindre la juste animadversion de l'Episcopat, s'ils s'écartaient de leurs devoirs... » Mais nous arrivons enfin au but suprême de toute cette dissertation : « Je vais manifester le dernier de mes vœux qui embrasse tous les autres, je vais le dire, Puissant et Sage Léopold, rétablissez les Jésuites... J'ai vécu pendant près de 16 ans parmi les Jésuites, j'y ai vu de grandes vertus et je n'y ai point vu de vices... Ah ! Rétablissez, ô Monarque, un tel Institut dans vos états, fournissez un moyen de salut si puissant à vos peuples, d'édification à toute l'Eglise et de consolation à tant d'âmes vertueuses qui le désirent ardemment. C'est une entreprise vraiment digne de votre Sagesse et qui fraiera le chemin à toutes celles que j'ai osé vous proposer. »

L'intérêt de ce document est double. C'est d'abord un excellent résumé des revendications de tous ceux qui s'étaient sentis visés et lésés par les réformes de Joseph II. Et il nous permet aussi de constater quelles influences nouvelles allaient s'exercer à la cour de son successeur. Ce n'est pas que Léopold II fut entièrement disposé à faire sien le programme ambitieux du subtil Jésuite. Il avait lui aussi, comme son frère, bu à la coupe de la philosophie et rêvé de despotisme éclairé : « Tous ces maux continuent, lui disait ouvertement Diessbach dans son message, et ils sont nés et ils se sont multipliés sous vos yeux sans que vous en ayez arrêté le cours... A la face de toute l'Europe vous avez protégé les auteurs de ces maux. » En effet Léopold avait d'abord essayé d'accomplir dans son grand duché de Toscane la même œuvre réformatrice que Joseph avait entreprise en Autriche[105]). Lui aussi il avait voulu

105. Hirsch, « Leopold II. als Grossherzog von Toskana » dans « Sybels Zeitschrift », n° 40, — et A. Wolf, « Leopold II. und Marie-Christine », p. 80.

limiter le pouvoir des grands et du clergé, assurer plus de liberté et plus de bien-être à son peuple ; mais il avait connu les mêmes déboires que son aîné ; non seulement il avait vu les nobles s'éloigner de lui, mais le peuple même, excité par le clergé, avait protesté contre ces réformes libérales. Ainsi instruit par sa propre expérience et par celle de son frère en Autriche, Léopold II devait prêter désormais une oreille complaisante aux ennemis des nouvelles théories. Les événements de France étaient bien faits pour le confirmer dans cette disposition. Sans doute on ne croit plus aujourd'hui que cet empereur ait vraiment voulu organiser une croisade contre la Révolution française ; il fit preuve au contraire à cet égard d'une tiédeur qui étonne chez ce frère de Marie-Antoinette et qui indignait d'ailleurs les émigrés. Il fallut toutes les exactions des Jacobins pour arracher ce monarque débonnaire à sa torpeur. Il n'en est pas moins vrai que son règne fut marqué par une série de mesures du type qu'on est convenu d'appeler « réactionnaire ». « Il fit, dit un historien, des concessions aux puissances du Moyen âge[106]). » La censure, que Joseph II avait rétablie dans toute sa force, redoubla de sévérité ; le maintien de l'ordre public devint le principe au nom duquel on partit en campagne contre tout ce qui pouvait paraître « suspect » (bedenklich). La police secrète, également inaugurée par l'empereur-philosophe, prit une importance de plus en plus grande : à en croire un contemporain, le monarque n'avait pas moins de deux mille espions à

« Je crois, écrit Léopold à sa sœur, qu'un souverain, même héréditaire, n'est qu'un délégué, un fonctionnaire du peuple et qu'il doit lui consacrer ses soins, ses fatigues et ses veilles ; qu'il doit y avoir dans chaque pays une loi fondamentale servant de traité entre le peuple et le souverain, limitant l'autorité et les droits de ce dernier, et que le souverain, s'il ne respecte pas le contrat, renonce en fait à son poste, celui-ci ne lui ayant été confié que sous cette condition, et que dès lors personne n'est plus tenu de lui obéir ; que le pouvoir exécutif revient de droit au souverain et le pouvoir législatif au peuple et à ses représentants. » Ce sont les principes du despotisme éclairé et Joseph II lui-même ne s'y ralliait pas aussi complètement.

106. V. Bibl, « Der Zerfall Oesterreichs », t. I, p. 34.

son service. Ces agents secrets devaient veiller surtout à ce que les événements de Paris ne fussent pas rapportés de façon tendancieuse. Les Francs-maçons, considérés comme les véritables instigateurs de la Révolution, furent traqués[107]). C'est dire que, sous l'empire de l'expérience et des circonstances, l'esprit qui avait présidé aux réformes de Joseph II fut répudié. Et le Jésuite Diessbach avait beau jeu à exercer son influence à la cour d'un monarque qui, pour s'être un moment piqué de libéralisme, avait connu tant de déceptions. Pourtant Léopold fut loin d'être un instrument docile aux mains des fils de saint Ignace ; de son séjour à Florence, patrie de Machiavelli, il avait rapporté l'art de concilier les contrastes et de louvoyer entre les partis. Et il est caractéristique que, pour expliquer sa mort subite, on ait parlé d'un empoisonnement dont les uns font retomber la responsabilité sur les émigrés, les autres sur les Jacobins[108]).

Il n'est guère plus facile de discerner quelle fut l'influence du P. Diessbach dans les milieux cultivés de Vienne ; on retrouve pourtant des traces de son action en quantité suffisante pour comprendre comment il dut préparer le terrain aux apôtres du romantisme en Autriche. Son principal auxiliaire fut le baron Joseph de Penkler (1751-1830), ancien élève des Jésuites et ami du fameux astronome, Jésuite lui-même, Hell[109]). Penkler avait publié dans sa jeunesse quelques études d'esthétique, puis était entré au service de l'Etat ; mais le but principal de toute son activité, nous disent ses biographes, ce fut la

107. Voir les premières pages de l'ouvrage de Fournier, « Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress » ainsi que le « Beytrag zur Charakteristik und Regierungs-Geschichte der Kaiser Joseph II., Leopold II. und Franz II.

108. Pour la première hypothèse, le plus souvent mentionnée, voir Wolfsgruber, « Franz I, Kaiser von Oesterreich » et pour la deuxième cf. Heigel, « Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Auflösung des alten Reiches », t. I, p. 507.

109. Cf. Winter, *op. cit.*, p. 25, ainsi que les biographies de C. M. Hofbauer, surtout Hofer, p. 55 et suiv.

lutte contre le joséphinisme et la restauration de la Société de Jésus. Sur ce point, il devait se trouver complètement d'accord avec Diessbach et une solide amitié ne tarda pas à unir les deux hommes. Nous trouvons aussi, dès 1786, dans l'entourage de Diessbach et de Penkler un jeune prêtre qui jouera plus tard un grand rôle en Autriche : Clément-Marie Hofbauer (1751-1820)[110]. Originaire de la Moravie, ce moine rédemptoriste que l'Eglise devait canoniser en 1909, avait fait ses études à Vienne et, en pleine crise de joséphinisme, il avait entrepris de lutter contre l'indifférence ou l'hérésie sans cesse grandissantes. C'est lui qui s'était levé un jour à l'Université au beau milieu d'un cours pour interrompre l'orateur de cette apostrophe[111] : « Monsieur le Professeur, ce que vous dites là n'est plus catholique ! » Penkler se fit le protecteur du jeune homme et mit à son service toute son influence, ses relations et même une partie de sa fortune. Comme il ne pouvait être provisoirement question d'un rétablissement de l'ordre des Jésuites, les deux amis travaillèrent à introduire en Autriche d'autres congrégations, en particulier les Rédemptoristes. Et c'est d'après la correspondance de C.-M. Hofbauer que nous pouvons imaginer quelle fut l'action de Diessbach[112]. Nous trouvons évoqué dans ces lettres le cercle d'amis que le P. Jésuite avait groupés autour de lui pour lutter en commun au service de la religion. Penkler fonda à Vienne une « Œuvre de l'Amitié chrétienne » pour la diffusion des bons livres sur le modèle de l'Œuvre du même nom créée par Diessbach à Milan et à Turin ; il organisa une bibliothèque de prêt catholique. Tous ces zélateurs du catholicisme trouvèrent un puissant protecteur dans la personne du cardinal Migazzi, archevê-

110. M. Haringer, « Leben des ehrwürdigen Dieners Gottes Clemens Maria Hofbauer » (Vienne, 1877), — A. Innerkofler, « Der hl. Klemens Maria Hofbauer » (2e éd., Ratisbonne, 1913), — J. Hofer, « Der heilige Clemens Maria Hofbauer, Ein Lebensbild » (Fribourg-en-Brisgau, 1921).

111. Hofer, *op. cit.*, p. 29.

112. Hofer, *op. cit.* p. 98 et 99.

que de Vienne (1714-1803), qui en cette qualité avait eu souvent des démêlés avec Joseph II[113]). Migazzi était un admirateur des Jésuites et avait tout mis en œuvre pour empêcher leur suppression en Autriche. Après la mort du réformateur, tous ces hommes unirent leurs efforts pour préparer un renouveau de foi catholique. Pour symboliser leur union, Diessbach, Penkler et Hofbauer ont voulu être enterrés côte à côte dans le petit cimetière de Maria-Enzersdorf, près de Vienne[114]). Et comme pour nous prouver que cette filiation spirituelle entre nos trois précurseurs et les chefs du romantisme en Autriche n'est pas imaginaire, c'est également dans ce petit cimetière de campagne que reposent deux des coryphées de la jeune école : Adam Müller, le sociologue du romantisme, et le fameux poète et théologien, Zacharie Werner[115]).

En l'absence de documents précis, il est à peu près impossible d'apprécier à sa juste valeur l'action de tous ces pionniers. Elle est certaine et ils forment la transition entre la période joséphinienne et la brillante époque de l'exaltation romantique. Il ne faut pourtant pas s'exagérer non plus leur influence. On a voulu en particulier, se fondant sur les attaches suisses ou romanes de tous ces hommes, prouver que le romantisme autrichien est venu du Midi et de l'Ouest, et cela trente ans avant que parût le premier romantique en Allemagne[116]). Sans doute, nous découvrons tout un ensemble d'indices qui donnent à réfléchir : natif de la Suisse, Diessbach vécut surtout dans les

113. C. Wolfsgruber, « Christoph Ant. Kardinal Migazzi » (Saulgau 1890).

114. Winter, *op. cit.*, p. 22 et 23.

115. J. Baxa, « Adam Müller, Ein Lebensbild aus den Befreiungskriegen und aus der deutschen Restauration » (Iéna, 1930), p. 474.

116. C'est la thèse soutenue par E. K. Winter dans un article publié en 1927, dans la « Revue d'Histoire ecclésiastique », p. 81 à 102. Il déclare vouloir démontrer « dass die österreichische Romantik vom Südwesten grundgelegt wurde zehn, zwanzig, dreissig Jahre vor dem Erscheinen der ersten nordöstlichen Romantiker » (p. 85 et 86).

capitales du Piémont ou de la Toscane et la plupart de ses disciples sont des Jésuites italiens comme le P. Luigi Virgineo ou le P. Sineo della Torre qui à leur tour avaient pour amis des Français, le P.. de Tournély et le P. Varin, de la Compagnie du Sacré-Cœur. Il est non moins intéressant de constater que le baron de Penkler était fils d'une Française, Elisabeth de Collet, et épousa également une Française, Josèphe de Toussaint. Tous ces indices ne sont pas absolument sans valeur ; ils nous prouvent clairement que, malgré les tentatives de germanisation violente de Joseph II, Vienne demeurait fidèle à ses traditions et à sa mission et que toutes les influences septentrionales et méridionales s'y fondaient harmonieusement. Et c'est cette harmonieuse universalité que les romantiques viendront y chercher. Mais nous ne voyons pas bien en quel sens tous ces bons Pères suisses, italiens ou français, peuvent être considérés comme « les créateurs du romantisme viennois[117]) » ; encore moins sur quoi l'on peut se fonder pour affirmer que « quand les romantiques allemands arrivèrent à Vienne, ils n'eurent qu'à s'incorporer au romantisme viennois » ni surtout pour formuler cette conclusion : « C'est eux qui reçurent de ce romantisme viennois et non inversement[118]). » Evidemment ce ne fut pas par l'effet d'un pur hasard que les Schlegel et les Müller, les Werner et les Körner, etc., se donnèrent rendez-vous dans la capitale des Habsbourg et, au point de vue politique et religieux surtout, ils y trouvaient une merveilleuse réalisation de leur idéal épris de traditionnalisme et d'autorité ; ennemis aussi de la pure logique et d'une sèche dialectique, ils devaient aimer en Autriche ce goût de la pompe et des belles formes qui s'était renforcé encore sous

117. « Diese Männer vor allem sind die Schöpfer der Wiener Romantik » WINTER. *op. cit.*, p. 86.

118. « Wenn im Laufe der ersten romantischen Generation die ersten deutschländischen Romantiker nach Wien kamen, so hatten sie sich in die vorhandene Wiener Romantik einzugliedern ; sie empfingen von ihr, nicht diese von ihnen. » WINTER, id., p. 86 et 87.

l'influence des Jésuites, importateurs de l'art baroque. Mais ce romantisme vague qui est à la base même de la civilisation autrichienne[119]) est loin de se confondre avec le grand mouvement littéraire parti d'Allemagne que nous appelons le romantisme tout court. En réalité, si l'idéal des frères Schlegel put se préciser ou s'enrichir dans l'atmosphère fécondante de la vieille cité impériale, on ne peut pourtant affirmer qu'ils apprirent tout d'elle. Ils vinrent en Autriche parce qu'ils devaient avoir pour elle une sympathie commandée par toute leur philosophie et non parce que sans elle ils n'auraient pas connu cette philosophie. Bornons-nous à effleurer ici ce grand problème. Mais il fallait bien indiquer que, si nous accordons une certaine importance à l'influence de Penkler, de Diessbach ou de Hofbauer, nous ne croyons pourtant pas qu'il soit légitime de voir en eux les pères d'un romantisme qui serait spécifiquement autrichien. Ils ont peut-être creusé quelques rigoles, mais le fleuve torrentueux du romantisme viendra d'une source plus profondément cachée dans la montagne et roulera des eaux impétueuses qui submergeront tous les éléments proprement viennois.

L'activité de Diessbach et de ses amis ne visait donc qu'à faire rétablir tout ce qu'avait supprimé Joseph II et, si en ce sens ils travaillaient à rendre à l'Autriche et à sa capitale quelque chose de leur originalité d'antan, ils apportaient à cette tâche un fanatisme qui risquait d'être tout aussi funeste que les démarches confuses du sectarisme joséphinien. Heureusement que, dans d'autres domaines aussi, un vent de renouveau soufflait à ce moment sur l'Autriche. Tout le mouvement littéraire se détourne des sentiers arides du joséphinisme pour chercher des sources nouvelles d'enthousiasme. Cette évolution se retrouve dans la production du poète le plus marquant

119. C'est en ce même sens fort large que J. A. Lux prend le terme de « romantisme » dans son ouvrage « Ein Jahrtausend deutscher Romantik » (Innsbruck, 1925).

de cette époque (les quelques années qui suivirent immédiatement la mort de Joseph II) : Lorenz Leopold Haschka. Son titre le plus sûr, sinon le plus méritoire, à l'immortalité est cet « Hymne populaire » qu'il composa en 1797 à la gloire du nouvel empereur François et qui, modifié à deux reprises, s'est transmis jusqu'à nos jours où il fait encore figure de favori parmi les différents hymnes nationaux qui se disputent les faveurs de la jeune république autrichienne. Haschka eut là une de ces chances comme il en échoit quelquefois aux poètes. Ses œuvres, assez modestes, ne brillent ni par l'élévation ni par l'originalité. Mais elles sont un reflet fidèle des tendances du XVIIIe siècle finissant en Autriche et le revirement même de cet esprit versatile est tout à fait significatif[120]).

Né à Vienne en 1749, la même année que Gœthe, Haschka[121]) aurait dû, comme la plupart des écrivains de ce temps, devenir Jésuite. Mais la suppression de l'ordre en 1773, avant même qu'il eût prononcé ses vœux, lui épargna cette destinée qui n'aurait sans doute pas tardé à lui peser. L'ex-jésuite devint alors, toujours suivant une tradition chère aux littérateurs autrichiens, membre influent de la Franc-maçonnerie et il se mit à chanter les louanges de Joseph II. Avec trop de zèle pourtant. Très orgueilleux, Haschka voulut surpasser tous les poètes qui rimaient à ce moment des odes en l'honneur de l'empereur philo-

120. La seule étude de quelque importance sur Haschka est celle qu'a publiée G. Gugitz, dans le « Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft », t. XVII (1907), p. 32 à 127. — Les principales sources anciennes sur la jeunesse et les débuts de notre poète sont la « Biographie der Glaubensfeger in Oesterreiche » (Vienne, 1783) et le pamphlet de Wekhrlin, « Pantalon-Phöbus und Haschka » (Salzbourg et Leipzig, 1784). — Voir aussi la « Deutsch-österreichische Literaturgeschichte » de Nagl-Zeidler, t. II, p. 331 à 336.

121. Il paraît qu'il écrivit à Gœthe « dass er (Haschka) ebenso alt sey, als Gœthe, folglich Deutschland am nämlichen Tage zween so grosse Kraftgenies erzeuget habe » et que Gœthe ne se donna même pas la peine de répondre. Mais c'est Pantalon-Phöbus qui raconte cette histoire que toute la fatuité bien connue de Haschka ne suffit pas à rendre croyable. — Cf. Gugitz, *op. cit.*, p. 63.

sophe, il rêva de faire mieux que Klopstock même et en 1782, l'année même où le voyage de Pie VI en Autriche tenait en haleine la curiosité générale, il publia son « Ode à Joseph II [122]) ». C'était une série d'insultes à l'adresse du souverain pontife, couronnées par une apostrophe à l'empereur que le poète exhortait témérairement à user des dernières rigueurs envers le Saint-Siège[123]). La censure ayant refusé de laisser imprimer cette diatribe, Haschka la fit pourtant paraître chez un éditeur clandestin. Ce fut une tempête d'indignation chez tous les catholiques de Vienne[124]). Mais Joseph II lui-même ne goûta guère ces félicitations maladroites et ces encouragements insolents. Haschka se vit interdire de publier désormais quoi que ce soit en Autriche. Ainsi paré de la couronne du martyre, l'ancien Jésuite continua de déblatérer contre le Pape et contre les curés.

Mais Haschka était avant tout un opportuniste. Jésuite sous Marie-Thérèse et jacobin sous Joseph II,

122. « Ode an Joseph II., gesungen im Ostermonde von Haschka. Im Jahre, da Pius VI. in Wien war » (1782). Entre autres amabilités à l'adresse de l'auguste visiteur, Haschka disait :

« Da sass auf faulem Winde die windige
Symbolische Majestät nun, schmückte sich
Die Mütze, Himmel, Erde, Hölle
Trotzend, mit dreifacher Herrschaftskrone...
Verkaufte Segen und Indulte,
Wucherte jüdisch mit Sakramenten...
Und du wärst statt Christus, der Demut ganz
Nur eine Wohltat lebte, dess Reich nicht war
Von dieser Welt ? Ha ! nicht statt Christus,
Gieriger, blutiger, stolzer Mönch, du ! »

123.

« Sei ganz, was Du bisher zur Helfte
Hiessest : sei Römischer, deutscher Kaiser. »

124. Cf. « Biographie der Glaubensfeger », *op. cit.*, p. 36.

il devient bien-pensant sous Léopold II et ne se tient plus de patriotisme dès que François est monté sur le trône. A peine l'empereur-philosophe avait-il rendu le dernier soupir que notre poète s'exprime en termes peu indulgents sur son compte ; dans une ode adressée au nouveau souverain, il montre l'empire menacé de graves dangers à l'extérieur et ébranlé dans ses fondations mêmes à l'intérieur. Après la mort de Léopold II, le poète renie tout à coup ses sentiments révolutionnaires pour devenir l'admirateur servile de la dynastie. Il ne trouve plus maintenant d'expression assez forte pour maudire la Révolution française et appeler les vengeances célestes sur la tête de tous les Jacobins : « A l'endroit même où est tombée votre archiduchesse, crie-t-il aux soldats autrichiens, exécutez le dernier Français. Couvrez de sel ensuite cette place maudite et entonnez un nouvel hymne à la louange du vengeur[125]) ! » En 1793, il célèbre la naissance d'un héritier du trône, Ferdinand ; la même année, il publie sous forme d'ode une proclamation aux Viennois pour les inviter à souscrire volontairement à l'emprunt de guerre. Ainsi il s'ingéniait à faire oublier qu'il avait été un des plus ardents propagandistes de la Révolution et qu'il aurait mérité d'être mené à la potence tout autant que plusieurs malheureux qui furent pendus haut et court en 1794 pour crime de jacobinisme ! On ne se vend pas plus ignominieusement. Alxinger, qui soutenait les mêmes points de vue conservateurs, mais avec dignité et sans avoir jamais auparavant prêché l'anéantissement des rois et des prêtres, ne cachait pas tout son mépris pour son ancien ami : « L'éditeur, écrivait-il en 1793 à propos d'un hebdomadaire viennois, est l'ex-jésuite Hofstätter. Les collaborateurs sont presque tous des Jésuites et malheureusement aussi Haschka. Leur impudence est telle qu'ils ne craignent même pas de prôner l'Inquisition[126]). » Et une étude

125. « Blutrache über die Franzosen, gerufen von L. L. Haschka », Vienne 1793.

126. Gugitz, *op. cit.*, p. 98.

sur Vienne, imprimée à Strasbourg en 1799, porte ce jugement sur le poète : « Sous Joseph II, il se distinguait par la force de ses odes et de ses poèmes : ses odes contre le Pape, les Rois et les Moines en particulier sont si violentes que les expressions ressemblent exactement à celles de nos plus âpres Jacobins... Maintenant il aboie contre les illuminés, les propagandistes, les Jacobins et les esprits forts ; car aucune besogne n'est indigne de lui pourvu qu'elle soit bien payée[127]). » Et l'on demeure stupéfait quand on entend cet homme à vendre faire l'éloge de la sincérité : « Celui qui parle autrement qu'il ne pense, écrit-il dans une ode, s'appelle et est un menteur ; mais celui qui agit autrement qu'il ne parle, qu'est-il et comment l'appeler ? Il est doublement un menteur[128]). » Il est triste pour l'Autriche qu'un tel homme ait été appelé à composer un hymne national et à chanter : « Dieu conserve l'empereur François, notre bon empereur François ! » après s'être écrié : « Aucun roi n'est bon. Le moins mauvais pourtant est celui que la majesté de son peuple empoigne par sa couronne pour le plier sous le livre des lois[129]). »

Nous ne nous attarderons pas à stigmatiser la duplicité et la perfidie de ce piètre poète. Il fut un miroir beaucoup plus qu'un soleil et c'est l'orientation nouvelle des idées en Autriche après la mort de Joseph II qui se reflète dans son œuvre. En ce sens, il faut lui faire une place importante. Tandis qu'achève de mourir la poésie sans âme de Blumauer et le patriotisme desséché d'un Sonnenfels, Haschka prend la lyre pour faire retentir des chants où

127. « Briefe eines Franzosen... über die geheime Polizei in Wien » (Strasbourg, 1799), p. 57.

128. Nagl-Zeidler, *op. cit.*, p. 332 (note).

129. « Gott erhalte Franz den Kaiser,
Unsern guten Kaiser Franz » (1797)
et « Gut ist keiner. Doch ist der minder Böse
Von den Königen der, den seines Volkes
Majestät bei der Krone
Fasst und unters Gesetzbuch beugt. » (1781).

la grandiloquence de Denis est heureusement corrigée par la souplesse de Wieland et de ses imitateurs autrichiens. Il célèbre François avec autant de pompe que Sined, le barde de Marie-Thérèse et de Joseph, en apportait à chanter les hauts faits de la grande impératrice et de son fils. Par là il renoue la tradition des bardes et témoigne que l'orage du joséphinisme n'a pas complètement détruit les semences jetées par Klopstock sur le sol autrichien. Et si son œuvre mérite qu'on s'y arrête, c'est précisément parce qu'elle forme la transition entre l'époque des derniers bardes et celle des premiers romantiques autrichiens.

C'est qu'une foule d'influences nouvelles contribuaient à arracher l'Autriche au mirage imprudemment évoqué par Joseph II. On avait rêvé de raison pure et de philosophie universelle : et voici que les événements de France venaient révéler brutalement à quelles secousses terribles s'expose le pays qui veut rompre avec ses traditions et avec tout son passé. Quoi d'étonnant que, par contre-coup, l'Autriche se soit soudain repliée sur elle-même ? Dans le pressant danger où allait se trouver la monarchie affaiblie par le régime qu'avait prétendu lui imposer Joseph II, c'est dans un renouveau de l'esprit de Marie-Thérèse que l'on devait être tout naturellement amené à chercher le salut. Il faudra s'armer d'un vieil idéal pour résister à l'assaut furieux d'une nouvelle époque. Et c'est le chant des bardes qui, comme dans l'Arminius du poète prussien, devra enflammer l'enthousiasme des soldats autrichiens dans la lutte contre le jeune Empire qui vient insulter à la majesté depuis longtemps chancelante de l'idée romaine et germanique.

En 1797, quand pour la première fois Bonaparte venait de faire retentir le tumulte de ses armes sur le sol autrichien et que son audacieuse entreprise semblait devoir rester sans lendemain, une voix s'élevait comme du fond de la tombe pour chanter la grandeur de la monarchie des Habsbourg. Vivant symbole d'une époque qui semblait complètement révolue, Denis lui-même, le barde de Marie-

Thérèse et de Joseph, qui avait déposé sa lyre en pleurant sur la tombe de la grande impératrice, Denis, qui s'était tu durant tout le règne des philosophes et des esprits forts, Denis, mélodieux vieillard, se remettait à chanter. Dans un mémoire rédigé au lendemain des préliminaires de Léoben, il disait toute sa fierté patriotique devant le spectacle des exploits de ses compatriotes[130]) : « Je sens en ce moment tout le bonheur, toute la gloire, d'être Autrichien... » Il célébrait l'unité morale de son pays : « L'esprit de solidarité s'est-il jamais plus brillamment manifesté ? Quels témoignages d'ardent dévouement à la cause du souverain et de la patrie ! Avec quelle noble émulation nobles et prêtres, fonctionnaires et commerçants, artisans et paysans se pressaient à son autel pour y déposer de tout cœur leurs présents !.. » Il décrit ensuite l'enthousiasme patriotique qui s'est emparé de toute l'Autriche quand le souverain a fait appel à la loyauté de ses sujets : « Sa Majesté promettait solennellement de mettre tout en œuvre pour rétablir promptement la paix, mais n'en exprimait pas moins l'espoir que tous les fidèles sujets, conscients de leur devoir, travailleraient de toutes leurs forces à conquérir la paix par la vaillance... et qu'en particulier les braves habitants de Vienne ne témoigneraient pas de moins de courage et de fidélité que leurs glorieux ancêtres quand, sous Ferdinand Ier et Léopold Ier, ils combattaient victorieusement sous les murs de Vienne pour la religion et pour leur prince, pour l'honneur et pour la patrie. Que fallait-il de plus à des Autrichiens, à des Viennois ? Ce fut en quelques heures une vague d'enthousiasme et de ferme volonté de faire tout ce qui pouvait être utile à la patrie... » Et comme s'il s'était vraiment proposé de célébrer l'idée autrichienne telle que nous l'avons vue s'élaborer au cours des âges, Denis reprenait en terminant la formule qu'avait employée un siècle auparavant un fervent admirateur des Habsbourg : « En 1684 parut

130. Denis, « Lesefrüchte », deux volumes (Vienne, 1797).

un ouvrage sous ce titre : l'Autriche au-dessus de tout pourvu qu'elle le veuille bien. O mes compatriotes, en cette année 1797, ajoutons avec une confiance noble et solidement motivée : Elle a voulu[131]) ! » Ainsi, au lendemain de la crise du joséphinisme et à la veille de la grande crise impériale, Denis, survivant d'un autre âge et témoin de Marie-Thérèse, proclamait sa foi inébranlable dans les destinées de son pays. Cette voix qui semble sortir des profondeurs du passé atteste la continuité de la tradition autrichienne et annonce son renouveau. C'est un symbole étonnant que ce cri suprême d'un poète qui avait vécu les heures les plus graves de l'histoire autrichienne moderne et qui parle une dernière fois à ses compatriotes pour leur prêcher l'amour de la patrie. Ce mémoire de Denis expirant nous apparaît à la fois comme son testament littéraire et comme le manifeste de la jeune école qui va bientôt répondre à l'appel du baron de Hormayr. Désormais l'idée autrichienne sera à l'ordre du jour.

***

Ainsi le XVIIIe siècle a vu s'affronter en Autriche les idées les plus contradictoires. Au point de vue politique, toutes les traditions des Habsbourg atteignent à leur maximum de force et d'éclat sous le règne de Marie-Thérèse, le plus brillant et le plus « conséquent » sans doute de l'histoire autrichienne ; mais les réformes brouillonnes de Joseph II, trop pressé d'importer en Autriche des innovations que pouvaient risquer sans trop de danger de vieux pays comme l'Angleterre ou la France et de réaliser à coup de décrets la centralisation violente d'un Etat qui

131. « Lesefrüchte », t. II, p. 83 à 96. — Voici le texte original de la péroraison (p. 95) : « Im Jahr 1684 kam zum erstenmale von einem geborenen Mainzer ein Buch heraus unter dem Titel : Oesterreich über Alles, wenn es nur will. Lasset uns, teuerste Landsleute ! im Jahr 1797 mit gegründeter, edler Zuversicht sagen : Und es hat gewollt ! «

avait encore besoin de prendre lentement, progressivement, conscience de son unité définitive, ont jeté des germes de trouble et de déséquilibre dans l'âme d'une population mal préparée à ces nouvelles idées. Dans le domaine littéraire et artistique, intellectuel et moral, l'Autriche qui, depuis des siècles, ne comptait guère pour vivifier son originalité que sur des influences méridionales et surtout sur la tradition catholique inlassablement défendue par les Jésuites, s'arrache à cette emprise et tourne ses regards vers le Nord, fascinée par l'éclat des astres nouvellement apparus dans le ciel allemand. Or si l'enthousiasme et la sensibilité d'un Klopstock pouvaient s'harmoniser facilement avec les tendances profondes de l'esprit autrichien, d'autres influences allaient se révéler plus dangereuses : le formalisme de Gottsched et sa vénération pour un classicisme sans âme devaient faire naître des œuvres aussi insipides que cette Thérésiade où Scheyb rivalise bien platement avec Virgile ou ces pauvres œuvres dramatiques que Ayrenhoff prétendait placer sous le patronage de Racine et de Molière ; en même temps, sous l'influence de l'Aufklärung, Sonnenfels assassinait Hanswurst, cher au cœur des foules autrichiennes, et prêchait un patriotisme admirable peut-être, mais dépourvu de toutes racines profondes dans le terroir ; enfin si l'imitation de Wieland apportait un peu de souplesse dans cette solennité raide et sèche, elle flattait pourtant un des penchants les plus séduisants, mais aussi les plus dangereux, des écrivains autrichiens : le goût de la parodie et de la grivoiserie, et ainsi réapparaissait dans les poèmes de Blumauer une immoralité pire que celle que Sonnenfels avait prétendu bannir du théâtre. On voit à quel point les courants les plus variés se heurtaient durant cette période au sein de l'Empire des Habsbourg et combien il serait difficile d'en faire la somme. Si nous avons signalé ce que chacune de ces tendances considérée isolément recélait de dangers, il est juste de reconnaître pourtant que toutes elles furent en quelque manière féconde et qu'elles contribuèrent pour

leur part à préparer l'ère admirable de Grillparzer et de Lenau. C'est bien la caractéristique de ce XVIIIe siècle d'avoir fertilisé et enrichi l'esprit autrichien en le mettant en contact avec une foule d'influences nouvelles, mais aussi de lui avoir inoculé des ferments de désordre et de décomposition. Au moment même où l'Autriche fait la preuve de sa force et de sa cohésion au point de vue politique sous le règne de Marie-Thérèse, elle apparaît hésitante, comme frappée d'incertitude et de malaise, dans le domaine intellectuel et moral. Peut-être le grand mouvement de relèvement national que nous voulons évoquer en détail fut-il une tentative pour rétablir cet équilibre menacé, pour fondre dans un grand élan patriotique l'idéal politique hérité des ancêtres et les influences nouvelles qui de toutes parts s'exerçaient sur l'Autriche. Si notre pressentiment est exact, c'est durant cette période fébrile et vibrante du XIXe siècle commençant que ce serait joué le sort de l'idée autrichienne. Et si un abîme de plus en plus infranchissable séparera les gens de lettres et les hommes d'Etat, si Grillparzer et Metternich se regarderont durant un demi-siècle sans se comprendre, c'est parce que la fusion nécessaire n'aura pu être réalisée, parce que la grande tentative du baron de Hormayr n'aura pas réussi.

CHAPITRE III

VIENNE PENDANT LES INVASIONS

Résidence du souverain et de sa cour, centre intellectuel et artistique de premier ordre, point de croisement des influences les plus variées, Vienne était dès le XVIIIe siècle la tête incontestée de l'empire des Habsbourg et, si jamais l'idée autrichienne devait se réaliser pleinement, il fallait que ce fût de là. On ne saurait donc comprendre la portée exacte du mouvement de 1809 qu'après s'être initié quelque peu à la vie originale de cette ville vers la fin du règne de Joseph II et avoir évoqué ses tribulations durant les guerres de Napoléon.

I. — Vienne et les viennois vers la fin du XVIIIe siècle

Nous devons à la vogue des lettres et relations de voyages vers la fin du XVIIIe siècle de posséder un assez grand nombre de documents qui nous renseignent sur Vienne et la vie de ses habitants à la veille de la terrible secousse révolutionnaire et impériale. Un des témoignages les plus importants est celui de Frédéric Nicolai, libre penseur berlinois[1]), qui parcourut l'Allemagne catholique

1. F. Nicolai, « Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im Jahre 1781, nebst Bemerkungen über Gelehrsamkeit, Industrie, Religion und Sitten » (Berlin et Stettin, 1783). Nous nous servons des extraits publiés par Wertheimer sous le titre « Des Berliners Freidenkers Friedrich

en 1781 et qui a publié en de nombreux volumes la somme de ses impressions. Berlinois, protestant et coryphée des esprits forts, Nicolai ne pouvait guère rendre justice à l'originalité des Viennois ; ses jugements dépourvus d'aménité le mirent en conflit avec la plupart des écrivains autrichiens de cette époque et suscitèrent la publication de nouvelles études où des auteurs moins prévenus contre les sujets des Habsbourg remettaient les choses au point[2]. Il faut confronter Nicolai et ses contradicteurs pour se faire une idée exacte de l'atmosphère viennoise à cette époque.

Vienne était dès la fin du XVIIIe siècle une très grande ville, comptant environ 250.000 habitants, avec les faubourgs. Un auteur de l'époque la compare à la superbe monture d'une bague[3] : au milieu, un gros brillant ; tout autour un cercle d'émeraudes et enfin, à l'extérieur, une rangée de pierreries aux couleurs les plus variées. Interprétons cette image assez juste et nous trouvons, au centre, la vieille ville pressée avec ses rues étroites autour de la cathédrale Saint-Etienne, puis une large bande circulaire de promenades verdoyantes, enfin les différents faubourgs qui ne sont devenus partie intégrante de Vienne que vers la fin du XIXe siècle, après la suppression des bastions. Ce sont en effet ces fortifications qui ont durant toute la période moderne donné à la ville des Empereurs sa physionomie. Tandis que Paris s'évadait sans cesse de son enceinte de remparts ou la repoussait puissamment vers la périphérie

Nicolai bedeutsame Aufzeichnungen über das katholische Deutschland 1781 » (Leipzig et Vienne 1921). C'est à cette dernière édition que nous renvoyons.

2. Nous avons consulté en particulier pour compléter ou rectifier Nicolai le gros ouvrage de J. Pezzl, « Skizze von Wien, Ein Kultur-und Sittenbild aus der josefinischen Zeit » (Vienne, 1786 à 1790), réédité par G. Gugitz et A. Schlossar (Graz, 1923), — et le petit livre du comte J. Fekete de Galantha, « Wien im Jahre 1787, Skizze eines lebenden Bildes von Wien, entworfen von einem Weltbürger ». L'original de ce petit ouvrage est en français ; mais nous nous sommes servis de la traduction allemande de V. Klarwill (Vienne, 1921).

3. Pezzl, *op. cit.*, p. 8 et 9.

si bien qu'on retrouve à l'intérieur de la capitale française les traces de ses murailles successives, Vienne est demeurée durant des siècles prisonnière de ses vieux bastions. C'est que la cité des Habsbourg était perpétuellement sous le coup de la menace turque et qu'on jugeait préférable de se retirer en cas de danger à l'intérieur d'une enceinte massive et resserrée, abandonnant les faubourgs à la fureur de l'ennemi. Ces considérations stratégiques ont décidé du plan et du visage de la cité. Encore aujourd'hui l'opposition est très marquée entre ce que l'on appelle les arrondissements extérieurs et la ville proprement dite, séparés par la ceinture verdoyante des boulevards qui s'étendent sur l'emplacement des anciennes fortifications. La distinction était encore plus nette au XVIIIe siècle entre ces trois zones : la Cité, résidence de l'Empereur, de sa cour, de tous ses services, du clergé, etc., enfermée dans son corset de bastions ; une large esplanade plantée de marronniers sauvages et bordée de fossés herbeux où, sitôt franchis les remparts, on se trouvait en pleine nature ; enfin les faubourgs avec déjà un caractère provincial.

Tous les voyageurs s'accordent à reconnaître que la ville intérieure est trop resserrée et manque d'air. Dans les rues étroites, les voitures peuvent à peine croiser et seule l'habileté des cochers viennois (qui paraissent avoir été aussi réputés à cette époque qu'aujourd'hui les chauffeurs parisiens) réussit à empêcher un trop grand nombre d'accidents[4]). Les maisons sont vieilles et sombres, avec des escaliers tournants et des corridors mal éclairés. L'étroitesse et l'obscurité des rues sont encore aggravées par la coutume de placer devant les fenêtres des grilles en porte-à-faux qui forment comme des espèces de cage au-dessus de la chaussée[5]). Ces grilles ont, paraît-il, une grande importance pour l'usage domestique : on y met les petits enfants qui peuvent ainsi respirer à peu de frais l'air des hauteurs ;

4. Nicolai, *op. cit.*, p. 75.
5. Nicolai, *op. cit.*, p. 77.

et ce n'est pas un spectacle peu étonnant pour le voyageur que d'apercevoir, en levant la tête, au quatrième ou au cinquième étage, des grappes d'enfants enfermés dans leur cage aérienne et qui s'amusent ou se disputent d'une maison à l'autre ! Le troisième étage de toutes les maisons bourgeoises est réservé à l'Empereur qui y loge ses officiers et ses fonctionnaires[6]). Deux particularités contribuent à rendre la circulation difficile : l'inégalité du terrain qui a obligé à interrompre certaines rues par des escaliers et la présence de nombreux couvents dont les bâtiments constituent un défi à toute saine architecture urbaine et forment des îlots infranchissables en différents points de la cité[7]). Mais ces réserves faites, tous les auteurs rendent hommage à la beauté des monuments de la capitale, à l'animation de ses places publiques, etc.

Tous les voyageurs s'accordent également à louer l'aménité et la bonne humeur des Viennois[8]). Et en lisant ces relations qui remontent à plus d'un siècle, on est bien forcé de se dire que le caractère des habitants d'une ville ne se modifie guère : « Si quelqu'un est victime d'un accident sur une place publique ou dans une rue, il est sûr de trouver parmi les passants des cœurs compatissants qui viennent aussitôt à son secours, le réconfortent, se chargent de l'accompagner... Si des chevaux tombent, tout le monde accourt pour aider à les dételer, dégager la voiture etc.)... » Mais cette bonhomie et ce goût de la vie facile se manifestent aussi dans toute la conduite de ces aimables citoyens et c'est ici qu'ils prêtent beaucoup à la critique. On leur reproche d'abord leur amour exagéré des honneurs et des titres pompeux[10]). Dès cette époque, tous les Viennois se croyaient déshonorés s'ils n'étaient pas barons ou n'avaient pas pour le moins la particule ;

6. Nicolai, *op. cit.*, p. 78.
7. Pezzl, *op. cit.*, p. 27.
8. Nicolai, p. 75, — Pezzl, p. 43, — Fekete, p. 32.
9. Pezzl, *op. cit.*, p. 47.
10. Pezzl, *op. cit.*, p. 75.

ils tenaient aussi beaucoup à ce qu'on substituât en leur parlant aux appellations habituelles de « Herr, Frau, Fräulein » celles plus honorifiques de « Monsieur, Madame, Mamselle ». Mais ils ne s'en tenaient pas à cette vanité puérile ; et leur penchant pour la mollesse et le plaisir se manifestait dans des formes qui donnent beaucoup à dire aux chroniqueurs et font en particulier l'indignation de Nicolai[11]). Il faut évidemment faire la part de sa malveillance naturelle à l'égard de cette ville qui lui paraît infestée de Jésuites ; pourtant ses descriptions pittoresques et ses diatribes enflammées nous font bien pénétrer dans l'atmosphère libertine et un peu anémiante de Vienne à cette époque.

Notre voyageur ne fait aucun mystère de son antipathie pour le catholicisme. Il accuse l'Autriche d'être complètement asservie par le clergé[12]). Or les prêtres et les religieux ne se font pas une très haute idée de leur mission ; l'état ecclésiastique n'est à leurs yeux qu'une profession comme une autre dont les obligations consistent essentiellement à ne pas se marier et à lire chaque jour le bréviaire. Une foule de prêtres se bornent à dire quotidiennement une messe qui leur est payée un florin ; tout le reste du temps ils cherchent des distractions et se montrent particulièrement empressés auprès du beau sexe. Mais le Viennois a un respect superstitieux de tout ce qui porte la soutane et les bourgeois vont même jusqu'à habiller leurs enfants en petits Jésuites ou en petits Bénédictins ! On a pour les saints un culte tout aussi aveugle et inintelligent ; il y a des gens qui font profession de louer des reliques pour quelques jours ou simplement pour une soirée. Toute la famille,

11. Voici quelques sous-titres significatifs du chapitre sur les habitants de Vienne : « Wienerische Ausschweifung, — Von unerhörtem Schwelgen, — Genussucht und Weichlichkeit, — Coquete Libertinagen, — Die Keuschheitskommission, — Uneheliche Wollust in Wien, — Luxus selbst beim Stubenmädchen, — Kammerjungfern mit Ekipagen... », — Nicolai, *op. cit.*, p. 170 et suiv.

12. Nicolai, *op. cit.*, p. 80 et suiv.

quelquefois même les amis et les voisins, se réunit alors pour prier. Nicolai nous donne la description amusante d'une telle fête : « L'image du saint était placée dans un coin de la cour, sous un dais ; elle était éclairée de tous côtés et entourée de plantes vertes. La cour était occupée par les quelque cent habitants de la grande maison et par des voisins ; les uns chantaient des cantiques, d'autres murmuraient sourdement des chapelets. Au milieu de toute cette piété apparente se passaient dans les coins obscurs de la cour des choses peu compatibles avec la décence et encore moins avec le service divin[13]). » Il n'y a guère plus de tenue dans les églises : « Une grand'messe ressemble à une foire : c'est un mouvement et un bourdonnement perpétuels. Le jour où je m'y trouvais, on disait la messe simultanément à dix ou douze autels. Tantôt on entendait la musique de la grand'messe, tantôt la voix d'un prêtre retentissait, ou bien on sonnait à l'un ou à l'autre autel. Ici c'est un groupe de gens qui se lèvent, là un groupe qui s'asseoit... On cause beaucoup pendant la messe. Les églises servent à des rendez-vous qui n'ont rien de religieux. On voit souvent quelqu'un venir s'agenouiller dans un confessionnal tout près d'une femme et on remarque qu'ils ne se contentent pas de murmurer des prières... La dernière messe, qui est dite à onze heures et demie du soir, est connue pour être une occasion de rendez-vous... On y rencontre beaucoup de femmes équivoques et les jeunes messieurs y viennent pour voir ce qu'il y a de nouveau en fait de gibier[14])... » Aux portes des églises se pressent des badauds qui tendent l'eau bénite aux jolies femmes à seule fin de regarder de plus près leur visage[15]). Pour beaucoup de gens, la piété n'est qu'une forme de la servilité ; sous le règne de Marie-Thérèse en particulier, il était poli-

13. Nicolai, *op. cit.*, p. 85.
14. Nicolai, *op. cit.*, p. 89.
15. Nicolai, *op. cit.*, p. 93.

tique d'étaler le plus grand zèle pour la cause de l'Eglise[16]). Notre voyageur stigmatise l'institution immorale des indulgences plénières et l'abus qu'on en fait : « Chacun peut commettre autant de péchés qu'il lui plaît ; il lui suffit de gagner ensuite une indulgence plénière par toute sorte de prières et de mortifications pour que toutes les conséquences du péché soient annihilées et il se remet à pécher tant que le cœur lui en dit, car il peut gagner chaque jour une nouvelle indulgence ! Celui qui a de l'argent peut même confier à autrui le soin de ses pénitences[17])... » A quels abus ne prête pas également la confession ! Le clergé s'en sert pour connaître tous les secrets de famille ; les Jésuites, qui visent plus haut, s'efforcent d'être toujours les confesseurs des rois et des ministres pour être initiés à tous les mystères de la politique. Sans doute le nouvel Empereur, Joseph II, a essayé de lutter contre tous ces abus et de mettre un frein à la fureur superstitieuse de ses sujets. Il n'a pourtant pas réussi à diminuer l'influence de l'ordre de saint Ignace, supprimé en théorie depuis plusieurs années : « Les Jésuites sont encore aujourd'hui et de beaucoup le parti le plus puissant en Autriche. Toutes les personnes qui occupent maintenant les services publics ont été élevées par des Jésuites. Le cardinal-archevêque de Vienne prend ouvertement parti pour eux. Et ce sont en premier lieu les Jésuites qui s'opposent à toutes les réformes salutaires de l'Empereur[18]). » Il faut faire la part de l'exagération et de l'incompréhension dans le tableau que brosse ce libre penseur berlinois. D'autres témoignages pourtant confirment l'indignité du bas-clergé et la piété superstitieuse du peuple : « Le bas-clergé, les diseurs de messe et les ordres pieux se rattachent au peuple dont ils savent exploiter la crédulité et la naïveté. Ces bons pères ont leurs mères et leurs

16. Nicolai, *op. cit.*, p. 91.
17. Nicolai, *op. cit.*, p. 96.
18. Nicolai, *op. cit.*, p. 101 et 102.

sœurs spirituelles qui pourvoient à leurs besoins matériels... Vienne abrite une foule de prêtres qui, sans autre revenu que les droits des messes, mènent une existence tout à fait confortable. Ces hommes, aidés par les moines, mettent toute leur application à maintenir le peuple dans un état d'esprit qui sert leur cupidité... La destruction radicale de tous les porteurs de soutane et le bannissement de tous ceux qui ne se consacrent pas uniquement au service ecclésiastique, amèneront peut-être le jour tant désiré où tous ces gens perdront leur nocivité[19]. » Ainsi s'exprime le comte Fekete de Galantha dans son étude « Vienne en 1787 ». Pezzl se montre tout aussi sévère dans son « Esquisse de Vienne » : il se plaint qu'on trouve à Vienne plus de bigoterie que de véritable piété et que les moines en particulier travaillent à entretenir le peuple dans l'ignorance[20]. On ne peut guère douter, devant tant de témoignages concordants, que le catholicisme des Viennois ait été à cette époque soit plus apparent que réel, soit fortement superstitieux.

En tout cas ce beau zèle pour le service du Seigneur ne paraît pas avoir relevé le niveau de la moralité. Nicolai ne se lasse pas de tourner en ridicule la mollesse des Viennois et leur penchant pour toutes les jouissances. Ils sont d'abord très portés sur leur bouche : « On ne cesse de déjeuner jusqu'au repas de midi, on mange ensuite jusqu'au soir[21]... » On ne voit à Vienne que visages replets, joues pendantes, jeunes gens corpulents. Et la plupart des Viennois considèrent cette goinfrerie ininterrompue comme un des grands avantages de leur ville. Mais ils ne s'en tiennent pas à ce plaisir, somme toute assez innocent : « Toutes les autres formes de la volupté et tous les abus de ces voluptés

19. Fekete, *op. cit.*, p. 36 et 37.

20. Pezzl, *op. cit.*, p. 387.

21. Nicolai, *op. cit.*, p. 181. — « Ihr wichtigstes Merkmal ist ihre Freude am Essen, die sie zu vier Mahlzeiten am Tage verleitet », cf. Fekete, *op. cit.*, p. 32.

sont extrêmement répandus à Vienne. Le libertinage y est énormément grand et les femmes y sont très coquettes[22]). » C'est le chapitre de la galanterie viennoise qui de tous temps a été une matière de prédilection pour alimenter les récits des voyageurs. Sur ce chapitre, ils ne tarissent pas. Le libertinage est, s'il faut en croire Nicolai, à Vienne une très vieille tradition ; dès le xve siècle, le poète Aeneas Sylvius critiquait âprement le dévergondage de la ville des Empereurs : « Les étudiants eux-mêmes s'y adonnent beaucoup trop au plaisir... La liberté d'allures des femmes détourne leur esprit des choses sérieuses. Le nombre des belles malfamées est considérable. Il est rare qu'une femme se contente d'un seul homme. Les nobles n'ont de rapports avec les bourgeois que pour s'amuser en secret avec leurs femmes... La plupart des jeunes filles se choisissent des adorateurs à l'insu de leurs parents. Les veuves se remarient à leur gré, même pendant la durée de leur deuil... Il y a un assez grand nombre de femmes qui se chargent de fournir le poison pour délivrer les épouses de leur mari quand elles en ont assez[23]). » Ce n'est pas par hasard non plus que, 150 ans plus tard, Shakespeare voulant évoquer une ville où règne la plus grande licence situe le lieu de l'action à Vienne. Au commencement du xviiie siècle, une voyageuse anglaise, Lady Montague, venant de la cour londonienne, où les mœurs ne sont pourtant pas particulièrement austères, est très frappée de l'immoralité viennoise. Elle raconte que « les dames, quand elles prennent un amant, ne perdent pas leur réputation, mais au contraire la gagnent pour ainsi dire ; car on estime beaucoup moins les dames d'après le rang de leur mari que d'après celui de leur amant[24]) ». Cet état de choses n'a pas changé ; l'excellente Marie-Thérèse, voulant purifier les mœurs, avait eu l'idée bizarre et inefficace d'instituer

22. Nicolai, *op. cit.*, p. 184.
23. Nicolai, *op. cit.*, p. 173 et 174.
24. Nicolai, *op. cit.*, p. 175.

une « commission de chasteté ». La morale n'en a pas été relevée ; seul le nombre des hypocrites a augmenté. Vienne demeure le paradis des actrices et des danseuses qui font payer très cher leur vertu : la Beaubourg, première comédienne du théâtre français de Vienne, la Ricci et la Vigano, deux danseuses italiennes, sont demeurées célèbres pour les folles prodigalités à quoi elles ont entraîné bon nombre de gentilshommes[25]). Mais cette licence n'est pas le privilège des gens de théâtre : « Je ne me trompe pas quand j'affirme qu'il y a actuellement à Vienne dix mille créatures qui sont à la disposition du premier venu et environ quatre mille qui, moins impudentes, se contentent de se faire entretenir et de changer de mains de temps en temps. Le grand nombre de ces créatures publiques à Vienne a habitué les jeunes gens à une liberté de langage dont ils usent ensuite également dans leurs rapports avec les femmes honnêtes. Voilà comment on traite les choses de l'amour en ce siècle de raffinement[26]). » Une des caractéristiques de la vie viennoise à cette époque semble être le rôle important qu'y jouaient les femmes de chambre. Nous avons vu que toute une littérature était éclose à ce sujet au commencement du règne de Joseph II. Le voyageur berlinois confirme l'importance prise par les soubrettes : « Les femmes de chambres, extrêmement nombreuses à Vienne, sont toutes belles, avec la peau très fine ; elles usent de poudre et de fards, ont les pieds mignons et des souliers brodés ; elles soignent beaucoup leur extérieur et vont toujours habillées de soie ; même si elles portent de simples coiffes ou bonnets à la mode de Bohême, elles savent les décorer si bien de toupets et de chignons qu'elles sont plus agréables à regarder que les dames de la bonne société avec leur coiffure à la Française. » Le comte Fekete de Galantha n'est guère plus indulgent pour les Viennoises ; il les accuse de ne

25. Nicolai, *op. cit.*, p. 187.
26. Nicolai, *op. cit.*, p. 187 et 188.

s'intéresser à rien de sérieux et de ne penser qu'à l'amour : « Les dames ont en général peu de savoir-vivre. Si on les arrache à leurs amants ou à leurs jeux de cartes, on n'en trouverait pas six qui soient capables de s'entretenir pendant plus d'une heure avec des hommes d'esprit... Elles seraient malheureuses si elles ne pouvaient faire parade de leurs amants... A certains moments de la vie en société, on n'entend pas prononcer un seul mot qui témoigne d'un peu de bon sens ou de culture. C'est à peine si l'on entend mentionner de temps en temps quelques brochures qui seraient tout au plus dignes de mener leurs auteurs devant les tribunaux. Parfois on cause un peu théâtre. Le reste du temps est consacré à la gourmandise et au jeu, entrecoupés de plaisanteries grivoises qu'écoutent sans honte ni colère les dames du meilleur monde alors qu'à Paris on n'oserait même pas les dire devant des filles... Dans ce pays, les femmes ne vieillissent jamais. Des dames qui ont dépassé la quarantaine ou même la cinquantaine, s'habillent comme des jeunes filles et elles réussissent encore à trouver des imbéciles qui s'éprennent de leurs charmes fanés. A la rigueur, elles suppléent par leur richesse aux avantages corporels dont elles sont privées et aucun pays n'a moins de mariages honnêtes que cette capitale où la plupart des femmes ne se souviennent guère de leur mari que le jour où le malheureux verse ses rentes... » L'auteur de l' « Esquisse de Vienne » assure aussi que les temps de l'amour romantique sont passés ; on ne se marie plus à Vienne, affirme-t-il, et pourquoi ? « La vanité des femmes, leur coquetterie insatiable, leurs perpétuelles frivolités... font reculer tout honnête homme devant les joies du mariage. » L'amour a donc disparu et a été remplacé par la galanterie. On ne pense qu'à s'amuser et personne n'a du temps de reste pour les choses sérieuses[27]).

27. Nicolai, p. 191 et 192, — Fekete, p. 35 et p. 46, — Pezzl, p. 103 et suiv.

Sans doute il ne faut pas s'exagérer la portée de ces accusations. Tous les voyageurs ont une tendance à se laisser trop impressionner par l'immoralité des villes où ils passent ; c'est un fait depuis longtemps connu qu'un seul vaurien en impose plus que cent honnêtes gens et que tout voyageur a plus facilement accès dans les milieux dévergondés que dans la bonne société. D'autre part un auteur résiste malaisément au désir d'agrémenter son livre d'anecdotes piquantes qui ne sauraient manquer de plaire au lecteur tandis que des descriptions de vertus auraient peu de chance de succès. Il ne faut donc pas croire que Vienne ait été au XVIIIe siècle la ville insouciante et corrompue que l'on pourrait se représenter sur la foi de nos voyageurs. Nous ferons connaissance, dans le salon de Madame Greiner et de sa fille Caroline Pichler, avec une société qui avait à la fois plus de culture et plus de tenue. Il faut se souvenir aussi que la franchise dans le libertinage et l'horreur des cachotteries caractérisent l'esprit viennois ; si les mœurs sont dans cette capitale un peu plus faciles peut-être qu'ailleurs, elles ne paraissent épouvantablement corrompues que parce qu'elles ne s'atténuent d'aucune hypocrisie. C'est par là que le Viennois se distingue de l'Allemand et des Anglo-Saxons ; au lieu de dresser, sous prétexte de convenances, un mur épais, mais non pas infranchissable, entre sa vie officielle et sa vie privée, il imagine à son usage une aimable philosophie où se fondent agréablement les exigences de la morale catholique et celles d'un tempérament particulièrement enclin au plaisir. D'où cette atmosphère capiteuse qui grise l'étranger, surtout s'il vient de Berlin ou de Londres, et lui donne l'impression qu'à Vienne on respire un air chargé de volupté. Il oublie de se dire que cette liberté d'allures est souvent moins immorale que l'austérité de façade à laquelle il est habitué chez lui.

Cette naïveté est si profonde chez le Viennois qu'elle se retrouve dans tous ses amusements. Le théâtre en particulier ne supporte pas dans cette cité de perdre le contact

avec le peuple et tous nos voyageurs confirment que la scène est en décadence depuis que l'inintelligent Sonnenfels a prétendu en bannir la verve primesautière de Hanswurst ; ou plutôt le Théâtre National, en qui le réformateur mettait tous ses espoirs, végète cependant que Hanswurst ressuscite sous des noms divers[28]). De tous ces héritiers, celui qui a le mieux réussi est « Kasperl » qui émeut la rate des Viennois dans le théâtre spécial qu'il s'est fait construire au faubourg de Leopoldstadt. Et ce ne sont pas seulement les gens du peuple qui vont se divertir à ses facéties : « Il y a à Vienne actuellement un grand nombre de personnes qui, en société, jugent sévèrement ces farces parce que le bon ton le veut ainsi, mais qui le soir, drapées dans les plis d'un manteau, se rendent au théâtre de Kasperl pour, une fois au moins, rire à gorge déployée quand elles sont fatiguées d'avoir si souvent entendu le drame[29]). » Et Pezzl nous fait du sympathique amuseur de foules ce portrait coloré : « Je dirais presque qu'il est un authentique génie ; le seul de son espèce. Le goût du public n'a pas de secrets pour lui ; par ses gestes, ses grimaces, ses plaisanteries improvisées, il sait si bien électriser les mains des nobles présents dans les loges, des fonctionnaires et bourgeois réunis au parterre et de la plèbe massée aux dernières galeries que les applaudissements ne prennent plus fin. Dès qu'il paraît, et même s'il ne montre que la pointe du pied ou la courbe de son dos, les rires fusent ; il n'a pas prononcé son premier mot que déjà tous les spectateurs sont bouche bée et attendent sa première saillie... Voilà le personnage à qui vont tous les yeux, toutes les oreilles, toutes les sympathies, tous les rires, tous les applaudissements ; chaque jour des centaines de carrosses et de longues files de piétons haletants descendent vers Rotenturm pour chasser de leur cerveau tous les soucis du jour et recueillir des sujets inépuisables de joyeuse conversation

28. Nicolai, p. 130 et 131, — Pezzl, p. 320, — Fekete, p. 69 et suiv.
29. Nicolai, p. 132.

pour le repas du soir[30]). » Et tous nos critiques sont d'accord pour proclamer que ce fut folie de vouloir ravir Hanswurst à ses admirateurs viennois ; au lieu de méditer sa mort et de lui substituer un pompeux théâtre national sans originalité et sans vie, il fallait simplement épurer la tradition du théâtre populaire, demander au héros des foules viennoises de fuir toute grossièreté. — Il était fou en effet de vouloir supprimer, sous prétexte de morale et de tenue, la figure la plus originale et la plus joviale qu'ait produite l'esprit heureux des Viennois.

Autant tous les auteurs sont d'accord pour rendre hommage à Kasperl, incarnation du génie local, autant ils sont unanimes à s'indigner qu'un peuple si pacifique puisse prendre goût à des divertissements cruels et sanglants. Et quand on connaît les Viennois, ou surtout les Viennoises d'aujourd'hui, dont le cœur sensible ne peut supporter la seule pensée qu'il existe encore quelque part le spectacle barbare dénommé course de taureaux, on n'est pas peu surpris de voir à quelles horreurs pouvaient applaudir leurs ancêtres. Tous les dimanches étaient organisés aux portes de la ville de grands combats d'animaux ou, pour employer l'expression locale, demeurée dans la langue viennoise, alors que, Dieu merci, la chose a depuis longtemps disparu des mœurs, de belles « Hetzen. » [31]) Le spectacle était aussi simple que repoussant : on lâche dans l'arène des bêtes sauvages, ours ou taureaux en général, sur lesquels on pousse aussitôt une meute de chiens dévorants. Ceux-ci se jettent sur leur adversaire et le mordent à belles dents pour la plus grande joie de l'assistance qui applaudit aux gestes épouvantés et aux cris de douleur de la malheureuse victime. Cela dure jusqu'au moment où les bestiaires interviennent pour séparer les adversaires, non par pitié, mais parce qu'il faut que l'ours ou le taureau soient en état de se prêter de nouveau

30. Pezzl, p. 321.
31. Nicolai, p. 143, — Pezzl, p. 325.

à cette aimable cérémonie quelques jours après. Mais voici quel était le clou du spectacle : on introduit dans l'arène un vulgaire porc domestique et on lâche sur la malheureuse bête deux gros loups affamés qui se mettent, séance tenante, à la déchirer et à s'en repaître, sans égard aux hurlements trop naturels de leur victime. On a vraiment peine à croire que, durant des siècles, ces spectacles aient pu être une authentique spécialité viennoise et attirer des foules de curieux. Ce n'était pas seulement le peuple qui allait assister à ces hideux massacres et rire de tant de souffrance inutile : nos témoins nous assurent qu'on voyait sur les gradins du cirque et dans les loges quantité de gens du meilleur monde, messieurs poudrés et portant perruque, dames parées de tous les charmes de la nature et de tous les artifices de la mode. Et elles étaient les premières à agiter leurs jolis bras quand le spectacle atteignait au comble de l'horreur ! A côté de ces cruautés, nos modernes courses de taureaux paraissent vraiment bien pâles et bien innocentes. D'autant plus que l'on peut pardonner à la foule espagnole ou méridionale un penchant pour la bravoure et les émotions fortes qui sont sans excuse sous le ciel nuancé de Vienne, au pays de Mozart ! Il faut se féliciter que ces ignobles usages aient entièrement disparu ; mais la joie dont témoignent les Viennois quand ils s'attendent, aujourd'hui encore, à une « Hetze » en dit long sur la faveur que durent connaître chez leurs ancêtres ces spectacles où le mot, maintenant bien affaibli, avait son sens le plus fort.

En tout cas il semble bien que les Viennois de cette époque ne s'ennuyaient pas dans leur bonne ville. Dès ces jours lointains, la ville impériale était célèbre pour ses cafés « où l'on trouve toujours une foule de gens occupés à ne rien faire[32]). » En été, on donne des bals en plein air et on tire souvent des feux d'artifice pour lesquels les Vien-

32. Nicolai, p. 126, — Pezzl, p. 365.

nois eurent toujours une prédilection[33]). Le beau monde se promène sur le Kohlmarkt tandis que déambule sur le Graben une société plus équivoque où l'on remarque force « nymphes des rues ». Les messieurs offrent à leur dame une glace achetée à un de ces pavillons qui se dressent un peu partout dans les principales artères ; ou bien on se rend au Prater, où une foule de manèges et de restaurants attendent les promeneurs. Le Prater, avec ses bosquets pleins de faisans, de cerfs et de chevreuils, est les jours de fête le lieu de rendez-vous de toute la population : « Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? demande l'artisan à sa moitié en revenant de l'église. — On ira au Prater, répond celle-ci et toute la marmaille approuve bruyamment... Dans les allées principales, c'est un va-et-vient continuel de voitures ; sous les arbres, on voit des tables chargées de volaille et de bouteilles ; l'air est plein de jeux et de musique, de cris d'enfants, de plaisanteries et d'éclats de rire ; partout une foule bigarrée de gens qui se promènent à l'ombre, font ripaille joyeusement, ou bien sommeillent dans l'herbe, ou enfin plus à l'écart vont enlacés parmi les buissons et sacrifient à l'amitié ou à l'amour... Tel est le tableau du Prater aux jours de fête[34]). » En hiver, on se rabat sur les danses et tout Vienne se retrouve aux redoutes qui, du 7 janvier au mercredi des cendres, se succèdent presque sans interruption dans une aile du palais impérial[35]).

S'il faut en croire nos garants, ce sont là les aspects essentiels de la vie viennoise à cette époque, ceux du moins qui étaient le mieux faits pour frapper l'esprit d'un voyageur de passage : une ville pleine de beaux monuments et entourée d'une splendide ceinture de collines verdoyantes, mais étouffant chaque jour davantage dans le cadre immuable de ses remparts ; — des rues étroi-

33. Nicolai, p. 134.
34. Pezzl, p. 488-489, — Fekete, p. 85-86.
35. Pezzl, p. 236 à 242, — Fekete, p. 92-94.

tes et obscures où grouille, surtout dans les quartiers populaires, une foule de promeneurs, parmi les litières et les carrosses, — une population affable, nonchalante, mais très vaniteuse, — beaucoup de bigoterie jointe à la plus grande liberté dans les mœurs, — un goût très vif de la vie en société et de l'amusement, qui fait la vogue des théâtres populaires, des cafés, des établissements où l'on danse, — en un mot une des villes les plus gaies et les plus animées d'Europe, celle peut-être où l'on sait le mieux se divertir et défier l'ennui. Il est bien sûr d'ailleurs que ces aspects, les plus originaux, sont aussi, en partie, les plus superficiels. Et Vienne avait aussi, dès ce moment, les églises et les palais, les bibliothèques et les musées qui font sa gloire tout comme font son charme l'aimable indolence et la franche gaieté de sa population.

Evidemment l'idée autrichienne était bien le dernier souci de ce peuple léger et surtout épris de lui-même ; tous nos auteurs notent avec quelque acrimonie la suffisance des Viennois. Nicolai en particulier semble très vexé d'être considéré comme un Souabe, nom que les Viennois donnent, avec une nuance de mépris, à tous les Allemands[36]). Et il ne semble pas en effet que les citoyens de la grande ville se soient préoccupés beaucoup des destinées de leur Empire ; même s'ils ne pensaient pas uniquement à manger, à boire et à faire l'amour comme les en accuse leur détracteur, ils se préoccupaient fort peu de la chose publique ou nationale. S'il nous a paru pourtant intéressant d'évoquer cette atmosphère viennoise vers la fin du XVIIIe siècle, c'est parce qu'elle est par nature inséparable de tous les événements dont nous traitons, mais c'est surtout parce qu'elle rend plus étonnante et plus admirable l'entreprise de ceux qui rêvèrent de communiquer à cette masse insouciante l'énergie et la volonté nécessaires pour régénérer l'Autriche et en faire vraiment une nation. Pour qu'une telle tentative fût possible, il fallait qu'un cataclysme

36. Nicolai, p. 193. — Cf. Fekete, p. 32 et 33.

ait arraché ce peuple à la mollesse où il se plaisait et que le tonnerre des canons lui ait rappelé que les plus épais remparts ne sont pas encore une sauvegarde de tout repos.

II. — Les invasions françaises en Autriche

Une seule menace avait, au cours des âges et au XVIIIe siècle encore, inspiré de vives appréhensions aux Viennois : le péril musulman, sans cesse repoussé, n'avait pourtant jamais été définitivement écarté. A plusieurs reprises, les Turcs s'étaient avancés jusque sous les murs de la cité qui n'avait été sauvée qu'*in extremis* des horreurs du massacre et de l'incendie. A la veille de la Révolution française, ces alarmes s'étaient une fois de plus renouvelées. En 1788, Joseph II, assisté du feld-maréchal Lascy, essuyait revers sur revers en Hongrie ; ce n'est que l'année suivante qu'un nouveau généralissime, le baron de Laudon (1716-1790), ramena la victoire sous les drapeaux autrichiens. Le 9 octobre, Belgrade tombait entre ses mains.

Quand on apprit ce succès à Vienne, l'enthousiasme fut général : « C'était une belle et claire matinée d'automne. Tout Vienne s'était répandu dans les rues ou placé aux fenêtres d'où l'on pouvait voir arriver le messager de victoire... Des vivats faisaient retentir l'air ; il semblait qu'une sorte d'ivresse se fût emparée de toute la population. Quand le messager parut, l'allégresse et les cris redoublèrent... Après déjeuner, tout le monde courut au Prater... Un portefaix de l'octroi fut porté en triomphe et sacré roi de la fête pour la simple raison qu'il s'appelait Laudon comme le général victorieux... A la nuit, une illumination improvisée témoigna de la joie des Viennois... Les étudiants formèrent une fanfare qui défila par la ville et vint jouer une sérénade devant la maison où résidait la femme du

vainqueur, puis devant l'Université et sous les fenêtres du château impérial[37])... »

Toute l'Autriche respirait de se sentir délivrée pour longtemps du cauchemar musulman. Mais le souvenir de ces alarmes devait se perpétuer et aujourd'hui encore maint dicton populaire atteste que la haine et la crainte des Turcs furent au cours de l'histoire les sentiments dominants dans le cœur de tous les Viennois.

Or l'ironie des choses veut que les Ottomans n'aient jamais mis les pieds à l'intérieur des remparts de la ville impériale. Le moment où ils apercevaient la tour de Saint-Etienne et lui lançaient un défi du haut du Kahlenberg, précéda toujours de peu le commencement de leur déroute. Par contre les Viennois qui, en 1789, au lendemain de la prise de la Bastille, célébraient avec tant d'enthousiasme le succès de Laudon sous les murs de Belgrade, ne se doutaient guère que leur cité devait dans les années suivantes être gravement menacée, par de bons chrétiens cette fois, et même être submergée à plusieurs reprises par un flot irrésistible d'envahisseurs qui, venu de l'Occident sans se laisser arrêter par la formidable barrière des Alpes, allait déferler jusque sur les plaines immenses de la Russie. Il appartenait aux troupes de Napoléon de porter atteinte pour la première fois à l'inviolabilité de l'impériale cité.

Précisément parce qu'en 1789 Vienne se remettait à peine des angoisses du péril musulman, les débuts de la Révolution française passèrent presque inaperçus. Les événements des années suivantes firent naturellement plus d'impression sur les esprits : les excès de la Terreur, l'exécution du roi et d'une fille du sang des Habsbourg ne pouvaient manquer de susciter une vive indignation. Tous ceux qui avaient pu avoir au début quelque sympathie pour

37. Caroline Pichler, « Denkwürdigkeiten aus meinem Leben » (Édité par Bluemml, « Denkwürdigkeiten aus Altösterreich, t. V et VI, Munich, 1914), t. I, p. 97 à 99.

un mouvement qui semblait animé du même esprit que les initiatives de Joseph II, s'empressèrent d'abjurer leur erreur et le peuple viennois qui, par nature, répugne à tout fanatisme, ne manqua pas de tourner en ridicule dans ses chansons le zèle féroce des Jacobins : « Un simple pantin de chez nous, disait l'une d'elles, a à lui seul plus de bon sens que tous ces Jacobins pris en bloc et il se rend bien compte que le mieux est de rester fidèle à son souverain... » Un autre rimeur qui s'intitule lui-même « un honnête chrétien d'Autriche » raille la Révolution en ces termes : « Courage, frères d'Allemagne ! La balance est encore indécise ; enflammez votre courage par des chants de victoire ! L'empire de la liberté va crouler. Les sans-culotte profèrent des menaces de mort, mais c'est entre eux-mêmes qu'ils tirent la mort au sort, se couvrant ainsi de ridicule[38])... » Sans doute, Vienne eut-elle aussi sa conjuration jacobine et sa grande peur. Mais nous verrons que cette effarante histoire fut presque entièrement un coup monté de toutes pièces par la police et par des ambitieux trop pressés de faire carrière. On traita de Jacobins tous ceux dont on voulait se débarrasser : « C'est le mot pour perdre les honnêtes gens[39]). »

En réalité ni le peuple ni le gouvernement ne semblèrent croire que, dans le présent ou dans l'avenir, la Révolution pût constituer un danger pour l'Autriche. On entrevit bien au contraire la possibilité de fortifier la position de l'Empire aux dépens de la France affaiblie et désunie ; Léopold II pensa à annexer la Lorraine sur laquelle il pouvait faire valoir avec quelque vraisemblance les droits hérités de son père, l'époux de Marie-Thérèse. Et s'il songea sérieusement à intervenir contre la Révolution, c'était moins peut-être pour porter secours à sa malheureuse sœur que pour s'assurer quelques avantages que la cour

38. Tous ces détails dans K. Bluemml et G. Gugitz, « Altwienerisches », p. 327 et suiv.

39. Car. Pichler, *op. cit.*, I, p. 181.

de Paris semblait disposée à lui consentir. La maison d'Autriche ne pouvait voir sans un peu de satisfaction sa rivale de France réduite pour longtemps à l'impuissance.

Aussi les premières hostilités avec les armées de la Législative ou de la Convention ne purent-elles ébranler la tranquillité naturelle des Viennois. La frontière française était si éloignée ! Et il apparaissait tellement invraisemblable que des troupes inexpérimentées, plus éprises de liberté que de discipline, pussent mettre sérieusement en danger la sécurité des provinces autrichiennes !

Bonaparte se chargea de détromper un peu brusquement les Viennois. Au printemps 1797, une série de nouvelles alarmantes vint jeter la panique dans la débonnaire cité. L'armée d'Italie avançait à marches forcées, les Autrichiens accumulaient les défaites si bien que, dès le mois de mars, les Bleus étaient en Styrie.

« Une terreur générale s'empara de toute la capitale. Les sauvages troupes de la jeune République avaient sévi en Allemagne et en Italie avec tant de férocité que tout tremblait devant elles et ne pensait qu'à fuir, à se mettre en sûreté et, dans la mesure du possible, à se défendre. Pour la première fois, les Viennois connurent l'épouvante qui précède une invasion[40])... » Pour calmer les esprits, on répandit dans le public une brochure qui portait ce titre peu rassurant : « Réponse à la question : Les Français pousseront-ils jusqu'à Vienne[41]) ? » On répondait naturellement par un « non » bien senti, mais les arguments invoqués à l'appui apparaissaient bien fragiles : 1° Les Français ne pourraient pas franchir le Semmering où une armée leur barrerait le chemin ; 2° ils ne pourraient venir non plus par la Hongrie parce qu'ils ne comprennent pas le

40. Car. Pichler, *op. cit.*, I, p. 198.

41. « Beantwortung der Frage : Werden die Franzosen nach Wien kommen ? Zur Beruhigung für einige kleinmütige Bewohner » (Vienne, 1797). — Cette petite brochure (16 pages) se trouve à la Bibliothèque municipale de Vienne.

hongrois et sont inférieurs en nombre aux habitants soulevés en masse. Conclusion : « Les Français ne sont pas encore à Vienne et ils n'arriveront jamais devant ses remparts où ils ne pourraient d'ailleurs que se briser le crâne. Que les timorés s'en aillent ! Les gens de cœur feront l'économie des frais du voyage ; ils auront la satisfaction de voir se démasquer les lâches et de pouvoir leur rire au nez. » Ce mâle langage n'était sans doute pas très persuasif ; ni le mauvais état des routes transformées en marécages par la fonte des neiges, ni l'impossibilité de loger convenablement tant de monde en Bohême ou en Hongrie, ni enfin l'incertitude du lendemain, rien ne put retenir les fugitifs. D'ailleurs les préparatifs militaires de la garnison viennoise étaient peu faits pour rassurer les pessimistes : tous les citoyens en état de porter les armes furent enrôlés, on renforça l'armement des remparts et un général qui avait son franc-parler déclara qu'il apprendrait aux Viennois à manger du cheval[42]). On comprend qu'au pays de la gourmandise une telle perspective ait découragé les plus braves !

Ces craintes et ces préparatifs furent d'ailleurs également en pure perte. Les préliminaires de Leoben (18 avril 1797) mirent fin à la guerre et rendirent aux Viennois la possibilité de rentrer dans leurs foyers. Mais ce n'était que partie remise : « Tout ce que nous avions craint à ce moment devait devenir une réalité en 1805 et en 1809 ; nous devions apprendre en même temps que l'attente, l'angoisse et l'imagination grossissent considérablement le véritable malheur, que la peur a quelque chose de contagieux, qu'elle paralyse souvent la réflexion et que la réalité funeste est pourtant plus facile à supporter que les cauchemars insensés qu'inspire l'épouvante[43]). » Il est vrai que, dans les années suivantes, ce ne seront plus les hordes sauvages de la Révolution qui marcheront sur

42. Car. Pichler, *op. cit.*, I, p. 198.
43. Car. Pichler, *op. cit.*, p. 197.

Vienne, mais des troupes disciplinées sous les ordres d'un Empereur ; et ce titre avait malgré tout de quoi inspirer quelque confiance aux Viennois. Dès ce moment d'ailleurs, on se racontait que le jeune héros français savait se montrer humain et qu'il avait en particulier, lors de son passage à Leoben, témoigné d'infiniment de respect et de prévenance à l'égard du vieil évêque que ses infirmités avaient seules empêché de fuir à l'exemple de tous ses confrères[44]).

Les mêmes alarmes inutiles se renouvelèrent en 1800 après les défaites de Marengo (14 juin) et de Hohenlinden (3 décembre). Cette dernière bataille permit aux Français de pénétrer en Autriche, par le Nord cette fois. Le 17 décembre, l'archiduc Charles, désormais suprême espoir de l'Autriche, fut placé à la tête des armées impériales ; on ne lui demandait plus de vaincre, mais simplement d'éviter un irréparable désastre. L'armistice de Steyr (25 décembre) vint combler ce modeste espoir. On fêta l'archiduc comme s'il avait remporté la plus belle victoire et, un peu plus tard, tout Vienne trembla pour la vie de son sauveur et adressa au ciel les prières les plus ardentes quand une grave maladie mit ses jours en danger au printemps de l'année suivante[45]). C'est que l'expérience de 1797 et celle de 1800 avaient révélé la gravité du péril français et, pour tenir tête au nouveau César, on n'avait plus d'espoir qu'en l'archiduc.

Après une accalmie de quelques années, l'orage redevint tout particulièrement menaçant. La guerre éclata au mois de septembre 1805 quand l'Autriche refusa de réduire ses armements et d'interrompre ses négociations avec la Russie[46]). Le commandement des forces autrichiennes

44. Car. Pichler, *op. cit.*, p. 202. — Cf. Zwiedineck-Suedenhorst, « Der Vorfriede von Leoben » (Leoben, 1897), p. 31.

45. Car. Pichler, id., p. 235 et suiv. — Cf. E. Duller, « Erzherzog Karl von Oesterreich » (2e éd., Pest, 1859), p. 475, 490, 496.

46. Sur Vienne pendant l'occupation française de 1805, nous avons consulté surtout K. A. Schimmer, « Die französischen Invasionen in Oesterreich und

fut d'abord confié à un incapable, le général Mack, qui, dès le 17 octobre, fut contraint de capituler à Ulm avec 23.000 hommes. Les troupes de Napoléon s'avancèrent alors rapidement à travers la Bavière et la Haute-Autriche ; c'est en vain qu'un fort contingent russe placé sous les ordres du feld-maréchal autrichien Schmidt essaya de les arrêter près de Krems, sur le Danube. Ces désastres rendirent vaines les victoires remportées en Italie par l'archiduc Charles qui se vit contraint de battre en retraite à travers la Styrie pour venir protéger la capitale une fois de plus menacée[47]).

La nouvelle de tous ces revers sema l'effroi parmi les Viennois : « Comme en 1797, une tempête d'appréhensions souffla sur tous les cœurs. Fallait-il rester là où s'enfuir ? Vers la Bohême ou vers la Hongrie ? Pour combien de temps ? Avec quelles ressources ? Quelles mesures de précaution prendre avant de partir ? Enterrer tout son avoir ? Expédier en Hongrie les objets les plus précieux ? Tels étaient les doutes angoissants qui, avec une force irrésistible, s'emparaient de la plupart des esprits et, les ballottant comme sur des vagues furieuses, les poussaient souvent aux résolutions les plus folles et les plus irréfléchies qu'ils mettaient à exécution pour leur plus grand dommage[48]). » Pour faciliter cette fuite générale, l'Empereur mit à la disposition de ses sujets un bateau qui, amarré près d'un pont du Danube, devait recevoir la vaisselle

die Franzosen in Wien in den Jahren 1805 und 1809 » (2e éd., Vienne, 1854), — et A. von Geusau, « Historisches Tagebuch aller merkwürdigen Begebenheiten, welche sich vor dem Einzuge der kaiserl. französischen Truppen in die k. k. Haupt-und Residenzstadt Wien..., während sie diese Hauptstadt im Besitze hatten... und nach ihrem Abzuge... zugetragen haben » (Vienne, 1807), — enfin le volume de Hormayr, « Wien's Geschichte », t. V (Vienne, 1824).

47. Car. Pichler, id., p. 273 et suiv., — Schimmer, p. 4-6, — Geusau, p. 38 et suiv., 66 et suiv. ; — cf. les Mémoires de la comtesse Lulu Thuerheim, « Mein Leben » (édité par R. Van Rhyn dans la collection « Denkwürdigkeiten aus Altösterreich, t. VII et VIII, XI et XII, Munich, 1913), t. I (VII), p. 163.

48. Car. Pichler, id., p. 274 et 275.

d'or et d'argent afin de la transporter en Hongrie[49]).

Le 9 novembre, les troupes de Napoléon campaient déjà devant la ville de Sankt-Pölten, à moins de cinquante kilomètres de Vienne. Tout espoir de garder la capitale à l'abri d'une invasion devait désormais être abandonné. Une députation alla trouver le prince Murat pour lui demander, au nom de l'Empereur, d'épargner autant que possible à la cité les pires vexations. Quelques jours après, une seconde députation alla trouver Napoléon en personne à son quartier général de Sieghartskirchen et obtint la promesse formelle que Vienne serait, dans la mesure du possible, épargnée[50]).

L'entrée dans la ville eut lieu le 13 novembre. L'essentiel pour Napoléon était de s'emparer des ponts du Danube avant leur destruction. Sur le principal pont, celui du Tabor, on avait entassé des explosifs et il ne restait plus qu'à mettre le feu aux poudres. Tout le plan de bataille prévu par les Autrichiens et les Russes impliquait précisément la destruction de cette importante voie qui supprimait l'obstacle du Danube. Or ce geste décisif ne fut pas exécuté, le pont resta en place, une colonne française s'en empara rapidement et captura sans coup férir tout ce qui se trouvait sur l'autre rive, hommes, chevaux et canons. Menacé à l'improviste d'être pris à revers, Koutousof, qui campait non loin du fleuve, dut se retirer, non sans subir de lourdes pertes. Les Viennois ne furent pas peu étonnés d'une si étrange maladresse. Mais où leur stupéfaction ne connut plus de bornes, ce fut quand ils virent un général autrichien en grande tenue se mettre à la tête des troupes françaises pour les conduire vers le fleuve et droit au pont à travers le dédale des rues de la ville, par le chemin le plus court. C'était en effet pousser la courtoisie un peu loin[51]) ! — Le 14 novembre, Napoléon installa son quartier

49. Schimmer, p. 8, — Geusau, p. 118.

50. Schimmer, p. 10-15, — Geusau, p. 146.

51. Car. Pichler, p. 277, — Schimmer, p. 15 et suiv., — Geusau, p. 149 et 150. — En fait, il s'agissait de faciliter aux Français la traversée de la ville pour éviter un combat de rues.

général à Schönbrunn. La bataille d'Austerlitz (2 décembre) consacra la défaite des troupes austro-russes.

La situation de Vienne devint rapidement très difficile au point de vue alimentaire. Les Autrichiens avaient coupé les vivres à la cité pour éviter de ravitailler en même temps les armées françaises. Mais comme d'autre part tous les approvisionnements avaient été réquisitionnés, la ville fut bientôt menacée de famine. Ce fut Napoléon qui se chargea de lui procurer les vivres nécessaires. Il dépêcha en Hongrie un parlementaire pour demander au quartier général autrichien si on était disposé à ravitailler la capitale ou s'il devait lui-même traiter la cité en ville conquise. Napoléon déclarait avoir, en épargnant Vienne, renoncé aux droits du vainqueur pour donner à l'empereur François une preuve de ses sentiments de parfaite estime ; mais si on s'obstinait à ne pas traiter la ville, du côté autrichien, avec tous les égards dus à une capitale, il se chargerait lui-même de la protéger et de l'administrer en lui donnant une nouvelle constitution : de tels procédés sont sans exemple dans l'histoire, ajoutait-il ; quand Henri IV assiégeait Paris révolté, il laissait pourtant entrer des approvisionnements dans cette cité qui voulait proclamer le duc de Mayenne, roi de France[52]). En même temps, le monarque français assurait les Viennois de sa sollicitude : la ville de Vienne peut être tranquille, leur disait-il ; l'empereur Napoléon, dont la générosité pourvoit à tout, saura aussi procurer aux habitants les moyens de subsistance indispensables. Ce langage énergique et habile produisit son effet et Vienne reçut enfin de Hongrie ces bœufs et ces porcs qui ont toujours joué un rôle essentiel dans la vie de la capitale !

La paix fut signée à Presbourg le 26 décembre 1805. La nouvelle en fut connue à Vienne le lendemain. Le 28, un « Te Deum » solennel fut célébré à la cathédrale Saint-Etienne ; au cours de la cérémonie, la milice viennoise

52. Schimmer, p. 37.

et la garnison française rendaient les honneurs en commun. Les Viennois furent, paraît-il, très surpris d'entendre les soldats de Napoléon saluer d'un roulement de tambour l'entrée et la sortie du gouverneur (le général Hulin) ainsi que les évangiles et la consécration. Le soir de ce même jour, l'Empereur partit pour Munich en compagnie du prince Murat et de sa garde. Le 16 janvier 1806, François rentrait dans sa résidence qui, pendant deux mois, avait été occupée, et cela pour la première fois au cours de son histoire, par les troupes d'un souverain étranger[53]).

Le descendant des Habsbourg sut tirer la conclusion logique de tous ces événements. En créant la Confédération du Rhin et en donnant la puissance souveraine aux rois de Bavière et de Wurtemberg, Napoléon avait consacré la ruine du Saint-Empire romain germanique. François renonça donc à cette très problématique couronne d'Allemagne pour n'être plus qu'empereur héréditaire d'Autriche (manifeste du 6 août 1806).

Au milieu de tous ces bouleversements, l'histoire de Vienne à cette époque semble sans cesse se répéter. A trois reprises, en 1797, 1800 et 1805, nous avons noté l'émotion des Viennois à la nouvelle de l'approche des troupes françaises. Le même danger reparut, accompagné des mêmes alarmes, au cours de l'année 1809.

Cette fois l'Autriche avait pris l'initiative de la guerre ; elle s'y était lancée avec un enthousiasme qui ne faisait guère prévoir les nouveaux désastres imminents. Sous la direction d'un ministre libéral, le comte Stadion, on avait employé ces années de répit à réorganiser l'armée et à la rendre digne du formidable adversaire qu'elle allait de nouveau affronter. Pour attirer sur ces troupes toutes les bénédictions du ciel, la population se rassembla dans les églises ; du 17 au 24 avril, on pria pour le succès des armes autrichiennes et, en cette dernière journée, une

53. Geusau, p. 284, 294 et 328, — Schimmer, p. 50 et suiv., — Lulu Thuerheim, p. 175, — Hormayr, p. 170.

longue procession se rendit de l'église Saint-Augustin à la cathédrale, en passant par les principaux sanctuaires de la capitale ; en tête marchaient, aux côtés de l'archevêque, l'Impératrice, le prince héritier, les archiducs et toute la cour. Venaient ensuite le conseil municipal, le clergé des paroisses et des couvents. Deux mille hommes de la garde civique rendaient les honneurs. L'espoir était dans tous les cœurs. Et comme si la Providence avait entendu ces ardentes supplications, la nouvelle de brillants succès remportés en Italie arriva à Vienne ce jour-là[54]). Enthousiasme prématuré !

Moins de quinze jours après, les troupes françaises campaient à l'aube sur les hauteurs de Schönbrunn ! Les troupes autrichiennes s'étaient fait battre le 20 avril à Arensberg, le 21 à Landshut, le 22 à Eckmühl, enfin le 23 à Ratisbonne. Dès le 29, l'exode des trésors et des archives vers la Hongrie recommença. Le 4 mai, l'Impératrice quittait Vienne avec l'archiduchesse Marie-Louise. « Pour la quatrième fois, nous avions à redouter une invasion ennemie avec toutes ses horreurs et pour la seconde fois elle devait vraiment nous submerger[55] »).

L'effroi était d'autant plus grand à Vienne que le commandant de la place, l'archiduc Maximilien, avait hautement proclamé son intention de tenir jusqu'à la dernière extrémité : « Vos ancêtres, disait-il dans un manifeste, ont, à l'époque de Ferdinand et de Léopold, repoussé un formidable ennemi sous les murs de la capitale. Si celui qui nous menace aujourd'hui a pu réussir, voilà quelques années, à pénétrer dans ces murs, c'est que des revers tout à fait exceptionnels lui avaient ouvert le chemin. Mais aujourd'hui que tout un ensemble de forces travaille

54. Car. Pichler, p. 334, — Schimmer, p. 67 et 243. — Geusau a également publié un Journal de l'année 1809 (Vienne, 1810), voir p. 57 et suiv. — Pour la seconde occupation, nous possédons un autre document important dans le Journal de M. Perth dont les passages essentiels ont été publiés par Glossy dans le « Wiener Neujahrs-Almanach » de 1900 ; voir p. 53 et suiv.

55. Car. Pichler. p. 335.

à préparer une issue heureuse de cette guerre, nous lui abandonnerions sans résistance cette cité vénérable, le centre de la monarchie[56]) » ? Ces propos belliqueux n'avaient rien de très rassurant pour la population civile qui devait s'attendre à voir la ville prochainement bombardée par les Français.

En fait, et heureusement pour Vienne, cette résistance si pompeusement annoncée ne fut pas de longue durée. Les Français s'avancèrent, dans la matinée du 10 mai, jusqu'aux portes de Vienne, à travers le faubourg de Mariahilf, qui s'étend entre la ville et Schönbrunn. Dans une lettre adressée à Maximilien, le maréchal Berthier l'invitait à capituler. L'Empereur, mon maître, lui disait-il, a toujours dans tous les pays où l'ont mené ses campagnes, apporté tout son soin à tenir la foule sans défense à l'abri de toutes vexations. Votre Altesse royale peut être assurée que Sa Majesté regrette amèrement de se voir dans la nécessité de détruire une grande cité dont ce serait un honneur pour nous d'assurer le salut. Cette raisonnable exhortation n'ayant d'abord pas été prise en considération, la ville fut bombardée pendant 6 heures, pendant la nuit du 11 mai, fête de l'Ascension. Plusieurs édifices furent endommagés, en particulier le toit et la flèche de l'église Saint-Etienne. Les projectiles autrichiens qui répondaient au feu des Français causèrent tout autant de dégâts dans les faubourgs. Au cours de cette même nuit, Napoléon, faisant exécuter à ses troupes un mouvement enveloppant, franchit le canal du Danube près de Simmering et occupa le Prater. Ainsi menacé d'être complètement enfermé dans Vienne, Maximilien se décida à évacuer la ville avec ses troupes. La capitulation fut signée le 13 mai au matin et les Français pénétrèrent aussitôt

56. Car. Pichler, p. 336, — Schimmer, p. 74, — Geusau, p. 85 et 90, — Perth, p. 58. — Cf. aussi l'étude de E. Wertheimer, « Zur Geschichte Wiens im Jahre 1809 » (Vienne, 1889), p. 16.

dans la cité[57]). L'archiduc avait-il vraiment eu l'intention de défendre Vienne jusqu'au bout ? Il s'est trouvé même en Autriche des voix pour le mettre en doute[58]). En tout cas, ses présomptueuses déclarations et sa prompte retirade firent une déplorable impression. Il avait aussi rendu un très mauvais service à Vienne en forçant Napoléon à la traiter en ville conquise. Et il avait également mis dans l'embarras l'archiduc Charles qui avait prévu, en établissant ses plans, que la capitale résisterait au moins encore deux jours.

Peu de temps après, c'était le 21 mai, fête de la Pentecôte, par une belle après-midi de printemps, les Viennois furent mis en émoi par le vacarme d'une proche canonnade. On se précipita sur les remparts qui dominaient la plaine du Danube, on monta sur toutes les tours et sur tous les toits pour assister aux péripéties de la bataille. Le lendemain soir, on apprit que les troupes de Napoléon n'avaient pas réussi à franchir le Danube ; on en conclut que l'archiduc Charles avait remporté une grande victoire et que Vienne allait être très prochainement délivrée[59]). La défaite de Wagram (5 et 6 juillet) eut tôt fait d'anéantir tous ces espoirs.

Le 15 août fut solennellement célébrée la fête de l'Empereur. A neuf heures du matin, soixante coups de canon furent tirés sur les remparts cependant que les cloches sonnaient à toute volée. A midi, nouvelle salve. A trois heures, un « Te Deum » solennel fut chanté à Saint-Etienne en présence du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et de tous les généraux en grande tenue. Le soir, le général Andréossy, gouverneur français de Vienne, donna un somptueux

57. Car. Pichler, p. 338, — Schimmer, p. 79 et suiv., — Geusau, p. 105 et suiv., — Perth, p. 64 et suiv., — Wertheimer, p. 19.

58. En particulier Wertheimer, p. 25 et 26. — Cf. Pelet, « Mémoires sur la guerre de 1809 », t. II, p. 268. — L'impression fut si déplorable que l'archiduc Charles pria son cousin de se faire oublier durant quelque temps.

59. Car. Pichler, p. 346, — Schimmer, p. 103, — Geusau, p. 164 — Wertheimer, p. 30, — Perth, p. 73, — Lulu Thuerheim, p. 300 et 310.

banquet auquel assistaient un certain nombre de grands dignitaires autrichiens. Cependant des feux de bengale embrasaient la ville et des milliers de fusées s'élançaient dans les airs[60]). Le lendemain, la Gazette de Vienne (qui était naturellement aux mains des Français) s'extasiait sur l'enthousiasme dont tout le monde avait témoigné : « On n'aurait jamais cru que cette ville qui s'illuminait hier de feux de joie et retentissait de cris d'allégresse, ne voyait brûler il y a trois mois que les feux d'un siège et n'entendait que des clameurs de détresse... Depuis les jours de Joseph II, jamais Vienne n'avait célébré une fête avec tant d'unanimité[61]). »

La paix fut signée à Vienne le 14 octobre. L'Autriche consentait de gros sacrifices territoriaux au profit de la Bavière, de la Saxe, du grand-duché de Varsovie et du nouvel état des Provinces Illyriennes. Napoléon quitta Schönbrunn le 16 octobre ; mais ce fut le 20 novembre seulement que les dernières troupes françaises évacuèrent la capitale.

III. — Vienne pendant l'occupation par les troupes de Napoléon

Si nous faisons abstraction de la grande catastrophe de 1918 et de l'épouvantable misère qu'elle fit régner pendant plusieurs mois dans la plus enjouée des cités, on peut affirmer que les invasions françaises du début du XIXe siècle constituent la plus dure épreuve qui ait été imposée à Vienne au cours de sa longue histoire. Sans doute Napoléon avait proclamé son intention de ménager la ville impériale et il s'y efforça sincèrement, surtout en 1805 ; lors de la seconde invasion, l'attitude d'abord fan-

60. Car. Pichler, p. 353, — Schimmer, p. 130, — Wertheimer, p. 37, — Geusau, p. 286, — Perth, p. 114.

61. Schimmer, p. 130 et 131.

faronne et ensuite pusillanime de l'archiduc Maximilien le contraignit à un peu plus de fermeté.

Mais toute la condescendance des vainqueurs ne pouvait épargner aux Viennois les misères inséparables d'une guerre et d'une invasion. Sans parler des deuils et des dégâts matériels qui résultèrent nécessairement des combats et du bombardement, la ville eut à souffrir d'une crise monétaire et alimentaire très grave et fut en proie aux misères toujours conjuguées du manque de vivres et de la spéculation.

Dès les premières alarmes de 1805, la monnaie de métal disparut à peu près complètement de la circulation ; et la municipalité dut émettre un papier-monnaie spécial ayant cours forcé. En même temps, la farine commença à manquer et le prix de certaines denrées tripla ou quadrupla en peu de temps. Seul le pain diminuait, mais c'était de poids ! et pendant longtemps on conserva comme des curiosités les petits, très petits pains de 1805. Au mois de décembre, la viande fit défaut et les Viennois durent s'imposer un carême prématuré[62]).

La situation fut encore plus précaire en 1809. La pénurie de farine se faisait de plus en plus sentir ; les approvisionnements des boulangers étaient épuisés et ceux de la municipalité avaient été réquisitionnés par les Français. On dut se servir, pour faire du pain, des réserves d'orge qui se trouvaient encore dans les brasseries. Aussi des émeutes se produisirent-elles à plusieurs reprises à la porte des boulangeries[63]).

L'obligation de loger des soldats français causait aussi bien des désagréments aux Viennois. Si l'on en croit des plaintes adressées au conseil municipal, certaines maisons ne durent pas héberger moins de 100 à 200 hom-

62. Schimmer, p. 8 et 9, 14, 35 et 36, — documentation très abondante et très précise dans Geusau (1805), *passim*.

63. Car. Pichler, p. 343, — Geusau (1809), p. 142, — Schimmer, p. 94, 97, 109.

mes de troupe. Souvent aussi les soldats n'attendaient pas d'avoir un billet de logement régulier pour se choisir un domicile ou bien ils émettaient des prétentions exagérées pour leur nourriture. Il fallut éditer une petite brochure pour régler ces questions de détail : les officiers devaient manger à la table des maîtres de maison, les soldats recevraient le matin du pain, du fromage et un petit verre de cognac, à midi une soupe, une demi-livre de viande garnie et un quart de vin ; le soir, même menu moins la viande[64])...

Et nous ne dirons rien des réquisitions de toutes sortes qui furent imposées aux Viennois. Il n'est pas besoin de toutes ces précisions pour faire comprendre que les invasions françaises furent une lourde charge pour la cité. D'ailleurs nous avons connu tant d'horreurs et tant d'exigences autrement cruelles au cours de plus récentes guerres, que toutes ces misères nous paraissent aujourd'hui bien bénignes. Ce qui frappe bien davantage et ce qui forme un contraste beaucoup plus marqué aussi avec nos mœurs guerrières contemporaines, c'est la cordialité relative qui, au plus fort de la lutte, ne cessa de régner entre les envahisseurs et les vaincus.

Ce sont surtout les troupes de la Révolution qui, en 1797 et en 1800, avaient inspiré une vive terreur en Autriche. On se représentait les Français sous l'aspect de demi-cannibales, on les imaginait ennemis jurés de toute autorité et de toute hiérarchie[65]). Ces sentiments se modifièrent et devinrent plus amicaux à mesure que Bonaparte se révélait plus préoccupé de rétablir l'ordre en France et de faire respecter sa propre puissance. Dès 1797, les Autrichiens s'aperçurent que ces farouches Jacobins et leur jeune chef gagnaient à être vus de près. Caroline Pichler ne nous cache pas qu'en particulier l'attitude déférente de Bonaparte envers l'évêque de Leoben lui avait

64. Schimmer, p. 96, — Geusau (1809), p. 143.
65. Schimmer, p. 8.

valu beaucoup de sympathies[66]). Et cette première impression ne fut sans doute pas étrangère à la résolution qu'elle prit en 1805 de rester à Vienne et d'attendre l'ennemi de pied ferme. On ne croyait plus à ce moment que, sous l'influence de la Révolution, les Français fussent devenus des anthropophages.

Sans doute Caroline Pichler, racontant l'entrée des troupes de Napoléon à Vienne, déclare avec une fureur un peu comique qu'elle déteste ces Bleus et voudrait qu'ils n'eussent à eux tous qu'une seule tête pour la leur couper d'un coup[67]). Mais les Viennois ne nourrissaient pas dans l'ensemble des sentiments de terreur ni de haine et ils assistèrent à l'entrée des Français comme à un spectacle original et fort divertissant : « Aussi bien dans les faubourgs qu'en ville s'était rassemblée une foule de curieux qui se comportaient simplement en spectateurs paisibles. Les portails des maisons et les vitrines des magasins demeurèrent ouverts et tout resta dans le même état qu'avant l'arrivée des Français[68]). » Si la population se montra un peu plus effarouchée en 1809, c'est que la maladroite et vaine mise en scène de l'archiduc Maximilien avait transformé Vienne en une forteresse où, avant même l'entrée des envahisseurs, toute vie normale avait cessé.

Mais aussi bien en 1805 qu'en 1809, les Viennois, une fois remis de leur première frayeur, contemplèrent le spectacle de l'occupation avec plus de curiosité que de haine. On observait tous les mouvements des Français et les commentaires allaient leur train ; parfois on se creusait la tête pour trouver le fin mot de démarches inexplicables. Le 26 novembre 1805, on vit passer dans les rues de Vienne une litière tendue de toile cirée, portée par des mulets et escortée de huit grenadiers de la garde. Ce mystérieux cortège pénétra dans le château impérial et la

66. Car. Pichler, p. 202.
67. Car. Pichler, p. 279.
68. Car. Pichler, p. 279 et 280. — Schimmer, p. 16 — Geusau, p. 150.

litière fut d'abord déposée dans l'ancienne chambre de l'Empereur Joseph ; le lendemain, elle fut transportée au palais de Schönbrunn[69]). Que nous cache-t-on ? se demandèrent les Viennois. Selon les uns il ne pouvait s'agir que du transport de quelque général grièvement blessé, peut-être même de Napoléon en personne ! D'autres, et parmi eux l'historien Hormayr, pensaient qu'il s'agissait du trésor impérial[70]). Mais on ne put trouver le mot de cette passionnante énigme. La personne de Napoléon exerçait une sorte de fascination sur tous et, bien entendu, en particulier sur les femmes. En juillet 1809, elles se pressaient en si grand nombre dans la cour de Schönbrunn et jusque sur les marches de l'escalier d'honneur, pour voir sortir le héros, qu'il fallut leur en interdire l'accès[71]).

Chez notre principal témoin aussi, la bonne Caroline Pichler, la curiosité l'emporta bientôt sur la haine et elle ne perdit pas une occasion de voir de ses propres yeux Napoléon. Ayant appris au mois de mai 1809 que l'Empereur passerait en revue ses troupes près de Schönbrunn, elle ne manqua pas de s'y rendre. Elle note qu'il y avait autour du château une foule immense de curieux avides de contempler l'homme le plus extraordinaire d'Europe ; elle admire la belle prestance et les somptueux uniformes des officiers français : « Je n'avais jamais vu autant de beaux hommes réunis sur un si petit espace et on eût cru qu'ils avaient tous été choisis selon les principes de Winckelmann. » Mais ce qui fait sur elle la plus forte impression, c'est d'apercevoir, au milieu des officiers aux costumes chamarrés, « le petit homme dans son simple uniforme gris avec son petit chapeau à trois cornes sur la tête », Napoléon ! Elle s'empresse d'ailleurs de soulager sa conscience en souhaitant qu'un nouveau Guillaume Tell, caché dans les arbres de l'allée, abatte d'une balle bien placée ce nouveau

69. Schimmer, p. 25 et 26.
70. Hormayr, *op. cit.*, p. 113.
71. Schimmer, p. 126.

Gessler et en évoquant l'image chère et lointaine du bon empereur François[72]) ! Cette pieuse indignation ne l'empêche pas de retourner à Schönbrunn quelques jours plus tard, mais au théâtre cette fois, pour y voir encore l'Empereur.

Pendant toute l'occupation, les rapports entre les citoyens et la garnison furent aussi bons que le permettaient les circonstances. Napoléon ne laissa échapper aucune occasion de prouver aux Viennois combien il avait d'estime pour eux et de confiance en leur loyauté. Il se garda par exemple bien de dissoudre la milice qui avait été formée en hâte, mais au contraire il s'en remit à elle du soin d'assurer l'ordre en ville et d'apaiser les conflits toujours possibles entre gens du peuple et membres de la garnison[73]).

Des ordres sévères avaient été donnés pour réprimer immédiatement toute tentative de pillage. Le 2 décembre 1805, un caporal français, convaincu de vol, fut sur le champ fusillé ; le 11 octobre 1809, un soldat surpris en train de dérober des objets sacrés dans une église fut abattu à coups de sabre par son général sur les marches de l'autel[74]). On admirait en particulier la discipline de la garde impériale qui, par sa tenue exemplaire, s'était acquis l'estime de tous. En maintes circonstances, on vit des officiers français marcher aux côtés des dignitaires autrichiens. Ce fut le cas lors de l'enterrement du fameux compositeur Joseph Haydn, mort le 31 mai 1809 ; comme il était membre de l'Institut national des Arts et des Sciences à Paris, beaucoup de Français tinrent à accompagner son cercueil. Français et Autrichiens se trouvèrent également réunis le 15 juin à l'occasion du service funèbre célébré dans l'église des Bénédictins à l'intention du défunt musicien et où fut exécuté le « Requiem » de Mozart[75]).

72. Car. Pichler, p. 343 et suiv.
73. Schimmer, p. 22.
74. Schimmer, p. 28 et 136.
75. Schimmer, p. 109 et 116.

On remarqua en particulier la présence du célèbre peintre et critique d'art, Dominique Vivant Denon, directeur général des musées impériaux, qui d'ailleurs fut aussi durant l'occupation un habitué des principaux salons viennois (c'est lui qui procura à Caroline Pichler des billets pour le théâtre de Schönbrunn[76]). — Mais en des occasions moins solennelles aussi, Français et Autrichiens trinquèrent et burent gaiement de concert. K.-A. Schimmer nous assure que les officiers de Napoléon avaient la plus haute estime pour la garde civique dont les chefs étaient fréquemment invités à la table des généraux français. Les Viennois se montraient non moins prévenants avec les Français, à en juger par cette affiche qui, au lendemain de la bataille de Wagram, fut placardée sur les murs de la cité : « Dieu vous bénisse, bons Viennois, vous qui séchez les larmes des blessés français et les accueillez comme vos propres concitoyens ! Napoléon le Grand en sera informé et il vous récompensera dignement[77]). »

Si les billets de logement ne pouvaient manquer de donner lieu à bien des abus et à bien des mécontentements, les rapports ne furent pourtant pas toujours mauvais entre militaires et habitants. Caroline Pichler, qui n'est d'ailleurs nullement suspecte de complaisance excessive à l'égard des envahisseurs, ne peut se défendre d'une vive sympathie et peut-être même d'un peu de tendresse pour un blessé français qu'elle dut héberger : « C'était un officier d'état-major qui se faisait remarquer par sa grande distinction et fut pour cette raison admis à nos réunions du soir. Il était jeune, cultivé, correct ; sa blessure au bras, qui l'obligeait à se faire servir, et son caractère un peu mélancolique lui donnaient encore plus d'attrait aux yeux de nos jeunes dames et en particulier l'une d'entre elles, rayonnante elle-même de beauté, Mme de Kempelen, le distingua... Elle jouait très bien du piano ; notre Français

76. Car. Pichler, p. 358.
77. Schimmer, p. 124.

aimait la musique et nous priait souvent de lui en faire entendre ; et il est bien possible qu'en ces instants les yeux et les accents de la jeune femme aient noué bien des liens secrets autour de son cœur[78]). » Il est assez amusant de constater que Caroline Pichler a apprécié tout particulièrement la politesse des sous-officiers : « C'étaient pour la plupart des fils de modestes et honorables familles bourgeoises qui savaient à l'occasion modérer l'ardeur de leurs officiers et maintenir l'ordre dans la maison... Je garde un souvenir amusé de ce « brigadier du logis », homme de haute taille, d'âge mûr et d'allure fort digne qui, comme ma mère se refusait à le recevoir dans notre maison déjà trop pleine lui dit : Gardez-nous toujours, Madame, nous sommes de bons enfants. Et vraiment ils se révélèrent tels. Par exemple, ils menaient toujours leurs chevaux par la bride en traversant la cour le matin, pour ne pas nous éveiller, et ils attendaient d'être dans la rue pour se mettre en selle. Ils se comportaient en toutes circonstances de façon irréprochable. Qui sait sur quel champ de bataille ils sont enterrés aujourd'hui[79]) ? »

Le commandant de la place de Vienne en 1809, le général Denzel, s'était gagné par son tact et par sa bonté toute la sympathie des habitants. On lui sut gré en particulier des ménagements dont il usa à l'égard des prisonniers de guerre autrichiens. Aussi le départ du général (20 novembre 1809) fut-il l'occasion d'un échange de politesses tout à fait cordial entre lui et la municipalité et d'une manifestation de sympathie de la foule en son honneur. Dès le mois d'octobre, une haute distinction autrichienne avait été décernée au général pour le remercier de sa modération. Denzel tint à dire avant son départ combien le dévouement et la discipline de la garde civique avaient facilité sa tâche ; le chef de la milice répondit en assurant que le souvenir

78. Car. Pichler, p. 283-284.
79. Car. Pichler, p. 351.

de l'humanité et de la bienveillance du général demeurerait impérissable au cœur des Viennois[80]).

D'ailleurs l'Empereur lui-même avait réussi à se concilier dans une large mesure le cœur des Viennois. On lui savait gré des égards qu'il témoignait toujours aux Habsbourg et à la personne de l'empereur François : en novembre 1805, son avant-garde donnant la chasse aux Russes en direction de Brünn, il avait ordonné de s'arrêter dès qu'il eut appris que le monarque autrichien se trouvait dans cette ville[81]). Le bulletin qui annonçait cette attention aux Viennois « remplit tous les cœurs d'une joyeuse espérance et fit honneur aux sentiments de l'empereur Napoléon. » On appréciait aussi la délicatesse de sa conduite avec les blessés autrichiens : au lendemain de la bataille d'Aspern, il s'occupe personnellement du général Weber von Treuenfeld, grièvement atteint, et le fait transporter à Vienne, chez sa sœur, en lui donnant une escorte de douze grenadiers français, baïonnette au canon[82]). Il flattait l'amour-propre des Viennois en saluant respectueusement l'assistance quand, à Schönbrunn, il arrivait au théâtre. Le 18 août 1809, il fit remettre des présents à tous les acteurs, danseurs ou chanteurs, qui avaient paru sur la scène devant lui[83]). On se racontait aussi à Vienne quel hommage Napoléon avait su rendre au mérite de l'archiduc Charles, son adversaire. Le 27 décembre 1805, il eut un entretien avec le chef des forces autrichiennes ; au commencement et à la fin de l'entrevue, les deux héros se donnèrent cordialement l'accolade. « Pour bien marquer son estime, l'Empereur fit présent à l'archiduc de l'épée richement décorée de brillants qu'il avait reçue de la ville de Paris après la bataille de Marengo. Sur cette épée était gravée la devise : veni, vidi, vici. Elle fut enlevée et remplacée

80. Schimmer, p. 135, 141 et 142.
81. Schimmer, p. 23.
82. Schimmer, p. 107.
83. Perth, p. 127, — Geusau (1809), p. 291, — Car. Pichler, p. 358.

par cette autre : Souvenir d'amitié[84]). » C'est par de tels gestes, bien dignes à la fois d'un loyal guerrier et d'un habile diplomate, que Napoléon savait forcer l'admiration de ses adversaires eux-mêmes.

Ceux-ci ont d'ailleurs tout aussi loyalement rendu hommage à sa générosité et à sa façon chevaleresque de faire la guerre. En 1809, quand le simulacre de résistance de Maximilien l'avait un peu énervé, Napoléon, sitôt entré dans la ville, ordonna par décret à la milice de se dissoudre sans délai sous peine des plus terribles sanctions. « Mais, raconte notre chroniqueur, on en fut quitte pour le bruit et pour la peur. Pas une maison ne fut brûlée, pas un meuble ne fut confisqué, bien qu'on n'eût pas le moins du monde obtempéré à cet ordre. C'est que Napoléon aimait parfois prendre des airs formidables, mais il n'alla que rarement ou jamais jusqu'à la franche injustice ou à la cruauté[85]). »

L'attitude de Napoléon envers les Viennois se trouve bien définie dans la proclamation qu'il leur adressait, pour prendre congé d'eux, après l'occupation de 1805. Même si on fait la part de ce désir de cultiver son prestige qui caractérise le grand conquérant, ces protestations de respect et d'estime n'en gardent pas moins une note spéciale. Napoléon ne se mettait pas ainsi en frais de politesse pour toutes les cités qu'il traversait au hasard de ses expéditions ; il a certainement été sensible à la séduction de cette ville, il s'est incliné devant tout ce qu'elle renferme de tradition et de toujours gracieuse jeunesse[86]) : « Habitants de Vienne, leur disait-il, j'ai signé la paix avec l'empereur d'Autriche. Sur le point de revenir dans ma capitale, je désire encore vous dire toute l'estime où je vous tiens et toute la satisfaction que m'a inspirée votre attitude... Je vous ai donné une marque de confiance encore inouïe

84. Schimmer, p. 40.

85. Schimmer, p. 95 et 96.

86. Nous traduisons le texte allemand de la proclamation que donnent tous nos chroniqueurs, en particuliers Schimmer, p. 42.

dans l'histoire des peuples. Dix mille hommes de votre garde nationale sont restés sous les armes et ont continué de veiller près de vos portes. Votre arsenal est demeuré entièrement en votre puissance ; et, pendant ce même temps, je m'exposais aux caprices de la guerre. Je m'en suis remis à vos sentiments d'honneur, de loyauté et d'honnêteté ; — vous avez répondu à ma confiance. Habitants de Vienne ! je me suis peu montré parmi vous ; ce n'était pas dédain ni fierté, mais je ne voulais vous détourner d'aucun des sentiments que vous devez à un prince avec qui j'avais l'intention de faire promptement la paix... Tous les maux que vous avez soufferts, n'en accusez que la guerre et les malheurs qui en sont inséparables ; — tous les ménagements dont mon armée a usé dans votre pays, vous les devez à l'estime que vous avez su vous gagner. »

IV. — Attachement a la dynastie

De cette cordialité relative qui, au milieu de la plus âpre rivalité, ne cessa de régner entre l'envahisseur et les vaincus, et dont d'ailleurs nous serions moins frappés si notre siècle ne l'avait si totalement désapprise, on est tenté de conclure que l'Autriche et sa capitale demeuraient passablement indifférentes aux grands intérêts qui étaient en jeu dans cette formidable lutte et qui commandaient tout l'avenir de l'Etat et de la dynastie. Ce serait une grave erreur ; si le fracas des armes ne pouvait faire perdre aux Viennois une curiosité, un goût des spectacles et de la pompe qui leur sont naturels, il est tout aussi certain qu'ils demeuraient profondément attachés à leurs traditions et à leur empereur. C'est même dans ces années de bouleversement et de deuil que se révéla toute la solidité du lien qui unissait le monarque et les habitants de sa capitale. Jusque là, Vienne avait eu assez peu d'occasions de manifester ses sentiments à l'égard de la dynastie. Même aux jours mémorables de l'avènement de Marie-

Thérèse, ce n'est pas à Vienne que s'étaient déroulées les scènes les plus émouvantes ni qu'avaient été formulées les plus solennelles protestations de loyauté. Il fallut deux invasions étrangères pour faire éclater tout l'amour des Viennois pour ce monarque dont la gloire était en même temps celle de la cité. De ces manifestations d'affection et de dévouement, nous ne retiendrons que quelques traits particulièrement significatifs. Nous compléterons ainsi d'un élément essentiel l'esquisse de Vienne à cette époque que nous nous sommes proposé de tracer.

En 1805, au lendemain de la capitulation d'Ulm, la cour s'était enfuie en Hongrie[87]). Le retour des souverains dans leur capitale (16 janvier 1806) fut une première occasion pour les Viennois de manifester leur attachement à l'empereur François et à son épouse. « Ce fut, nous raconte un témoin, une fête vraiment cordiale. Une députation des Etats, à laquelle s'étaient joints les maires de Vienne et de Neustadt ainsi qu'une escorte de cinquante cavaliers équipés par les Etats d'Autriche, attendait le couple impérial à Floridsdorf, de l'autre côté du Danube, et de là le cortège, passant entre les soldats de la milice qui faisaient une haie ininterrompue, se mit en marche, par le pont du Tabor et la Leopoldstadt, vers la place Saint-Etienne. Toutes les maisons étaient décorées de plantes vertes, de tapis et de guirlandes de fleurs. A Rotenturm, l'empereur fut accueilli par une harangue du maire de Vienne et il y répondit en termes très cordiaux. Alors les canons tirèrent des salves sur les remparts et, tandis que les cloches carillonnaient, le cortège se rendit à la cathédrale où les souverains furent reçus par le clergé, avec l'archevêque comte Hohenwart en tête, et par cinquante jeunes filles vêtues de blanc qui leur remirent une poésie et jonchèrent de fleurs le pavé de l'église entre le grand portail et l'autel. Après un solennel « Te Deum », on se remit en marche pour gagner le château impérial... Le soir, il y eut

87. Schimmer, p. 8 et suiv.

des représentations gratuites dans les théâtres et des redoutes avec entrée libre... Le 18, une garnison autrichienne pénétra dans la cité. L'archiduc Charles, son commandant, fut reçu par le conseil municipal sur le pont de pierre qui mène au faubourg de Wieden. Le lendemain, des médailles de bravoure furent distribuées sur les glacis, en présence de l'Empereur, aux valeureux soldats de l'armée d'Italie. Tous les membres de la garde civique reçurent, à titre de souvenir pour eux et pour leurs descendants, un diplôme imprimé où on les remerciait de leur loyauté à toute épreuve et de leurs précieux services[88])... » Ce fut un beau jour, ce jour du retour solennel, s'écrie la bonne Caroline Pichler[89]).

L'année suivante eut lieu la fête de l'inauguration du monument de Joseph II : « Ce fut une solennité qui témoigna des sentiments de pieuse reconnaissance du neveu envers son grand oncle... C'était par une douce journée d'automne à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. Sur la place Joseph II, où la statue colossale se dressait sous ses voiles comme une petite montagne, on avait dressé à l'air libre des tribunes où l'on pouvait prendre place... A l'heure fixée (midi si je ne me trompe) retentit le tonnerre d'une canonnade sur les remparts de la ville, car, selon la volonté du monarque, il fallait que l'effigie de son oncle fût reçue et saluée avec la même solennité qu'un souverain arrivant parmi ses sujets. Grâce à un habile arrangement, les voiles qui cachaient la statue tombèrent soudain, l'effigie majestueuse apparut aux regards et, presque au même moment, disloqué sans doute par les coups de canon, le voile de nuages qui recouvrait le ciel se déchira également. Le pur sourire de l'azur environna l'image du grand Joseph à l'instant même où il apparaissait parmi les siens, cepen-

88. Schimmer, p. 52. — Cf. Geusau (1805), p. 284, 294 et 328 ; — Lulu Thuerheim, p. 175.

89. Car. Pichler, p. 284.

dant que les chauds rayons du soleil jouaient sur le métal luisant et sur les traits augustes du monarque. Ce fut un spectacle aussi beau que réconfortant, car il semblati que le ciel voulût joindre sa bénédiction à la gratitude de notre empereur et à notre joie à tous[90]). » Cette fête était sans doute moins un hommage rendu personnellement à Joseph II dont les déboires étaient encore dans le souvenir de tous qu'une manifestation d'attachement à la dynastie et à l'empereur François.

D'ailleurs celui-ci n'allait pas tarder à donner à ses sujets une magnifique occasion de le fêter. A l'automne de cette même année, on apprit que le monarque qui venait de perdre sa deuxième épouse, Thérèse de Naples, allait convoler en justes noces pour la troisième fois. Il épousait Maria Ludovica d'Este et affirmait délicatement que c'était son premier mariage d'amour[91]). Le mariage fut célébré le 6 janvier 1808 et, comme ce même jour marquait le commencement du Carnaval, on ne s'arrêta plus de danser. Le 10 janvier eut lieu dans une des plus belles salles du palais impérial une somptueuse redoute où toute l'aristocratie était réunie et qui semble avoir fait grande impression sur tous les assistants. Plusieurs écrivains, entre autres Auguste-Guillaume Schlegel, nous en ont raconté les moindres détails[92]) : la cour resta jusqu'à onze heures,

90. Car. Pichler, p. 309 et 310 ; cf. le petit volume de Jos. Ellmauer, « Le monument de Joseph II » (Vienne, 1807). — L'inauguration du monument, œuvre du sculpteur Franz Zauner, eut lieu effectivement le 24 novembre 1807 à midi. La « Wiener Zeitung » du 25 raconte en détail la cérémonie. — Tous ceux qui sont passés à Vienne connaissent bien cette statue, majestueux ornement de la charmante Josefsplatz.

91. Nous reviendrons sur ce mariage et sur la personnalité de la nouvelle impératrice qui joua un rôle de premier plan dans le mouvement que nous étudions. Cf. ci-dessous, p. 490. — Cf. Car. Pichler, p. 316 à 318, — Lulu Thuerheim, p. 225, — E. Wertheimer, « Die drei ersten Frauen des Kaisers Franz » (Leipzig, 1893), p. 96, — E. Guglia, « Kaiserin Maria Ludovica von Oesterreich » (Vienne, 1894), p. 188.

92. A. W. Schlegel, « Sämmtliche Werke » (Leipzig, 1846), t. IX, p. 285 et suiv.

le bal dura jusqu'au lendemain matin. Toute la nuit, les danseurs ou spectateurs furent comblés de rafraîchissements et de pâtisseries. On admira beaucoup un cortège de masques qui représentait une ambassade venue des Indes, grand-mogol en tête, spécialement pour déposer les hommages de l'Orient aux pieds du couple impérial. Le grand-mogol remit à l'impératrice un bouquet de fleurs avec un poème d'Henri de Collin qui expliquait « d'une manière aussi judicieuse que flatteuse[93]) » le sens de chaque fleur. Et les fêtes se succédèrent sans interruption durant tout le cours du Carnaval. Pour une fois qu'on pouvait danser patriotiquement et pour prouver son loyal dévouement à la personne des souverains, les Viennois devaient bien s'en donner à cœur joie.

C'est pourtant l'année 1809 qui vit ce mouvement d'enthousiasme populaire atteindre à son apogée. Vienne venait de subir la plus cruelle épreuve de toute son histoire : elle avait connu les horreurs du bombardement ; pendant six mois elle avait subi le joug de l'envahisseur ; enfin une paix très dure pour l'Autriche venait à peine de mettre un terme à cette guerre désastreuse. Quelle allait être l'attitude de la population envers un empereur dont la politique belliqueuse était allée au-devant de ces graves revers ? Le rendrait-on responsable des malheurs de la capitale ? Donnons une fois de plus la parole à notre meilleur témoin[94]) : « C'était le 27 novembre 1809 par une triste soirée d'automne comme il en est tant en cette saison ; désireux sans doute de ne provoquer aucune sensation, notre empereur bien-aimé entra dans la ville vers quatre heures, vêtu simplement de l'uniforme de hussard de son régiment et accompagné du seul comte

93. Car. Pichler ,p. 318. — Sur ce poème de Collin, cf. ci-dessous, p. 491.

94. Car. Pichler, p. 362 et 363. — Cf. Geusau (1809), p. 345, — Perth, p. 151, — Schimmer, p. 143. — A vrai dire une proclamation du comte Wrbna avait annoncé, à deux heures de l'après-midi, l'arrivée imminente du monarque. Mais aucune fête n'était prévue et c'est bien le peuple qui prit l'initiative des réjouissances.

Wrbna. Mais le peuple reconnut aussitôt son père adoré. Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit par les rues. — Tout le monde se précipita, la voiture fut bientôt entourée et accompagnée jusqu'au palais au milieu des vivats et des cris d'allégresse. Un des rares Français qui était resté et qui était monté sur une borne, place Saint-Etienne, pour admirer ce spectacle, ne put s'empêcher de crier en frappant sur l'épaule d'un Viennois : Les braves gens ! Quand on fut arrivé à la *Burg* où s'était déjà rassemblée une foule considérable, tout le monde se pressait devant l'escalier et sur les marches et, si seulement l'Empereur y avait consenti, on l'eût porté en triomphe jusque dans ses appartements. En moins d'une heure, la joyeuse nouvelle avait pénétré jusque dans les plus lointains faubourgs et, dès que la nuit fut tombée, une illumination aussi spontanée et improvisée que l'allégresse des cœurs s'alluma à toutes les fenêtres de la ville et de la banlieue. Les gens étaient ivres de joie : l'Empereur était revenu ! Les ennemis étaient partis ! La vieille Autriche pouvait revenir à la vie !... Ce fut une grande, une magnifique journée — d'autant plus que, venant non pas après la victoire et le triomphe, mais après la défaite et le deuil, elle prouvait de façon éclatante l'amour et la fidélité de tous. » Et Caroline Pichler avouera plus tard[95]) que toutes les fêtes organisées pour le retour de l'Empereur après la chute de Napoléon en 1814 avaient moins de prix à ses yeux que ces manifestations spontanées de la joie populaire au lendemain de la capitulation d'Ulm et du désastre de Wagram.

On ne peut que partager son sentiment. L'histoire des deux Napoléon nous a appris comment un peuple traite dans la défaite une dynastie qui n'a pas de racines profondes dans le cœur de ses sujets. Sans doute la situation était bien différente en France ; dès le début du XIXe siècle, l'opinion publique y était devenue une force

95. Car. PICHLER, t. II, p. 24.

avec qui il fallait compter et, même avant Waterloo ou Sedan, les Bonapartes se heurtaient à une opposition légitimiste ou républicaine dont il ne pouvait être question dans l'Autriche de 1809. Il n'en est pas moins juste et nécessaire de constater que la formidable secousse des guerres et des invasions napoléoniennes n'a nullement ébranlé le trône des Habsbourg ; sans doute François jugea opportun de renoncer à la couronne depuis longtemps illusoire d'Allemagne ; du moins n'avait-il rencontré aucune résistance quand il s'était proclamé empereur d'Autriche. Il est significatif aussi que, au lendemain de Wagram, Napoléon ait essayé de lier par un mariage sa destinée à celle de la dynastie vaincue. Tous ces faits confirment l'impression que nous avons eue en observant l'attitude des Viennois entre les deux invasions : jamais peut-être ils n'avaient témoigné spontanément de tant de respect et d'amour pour la personne de leur Empereur.

V. — Bilan des invasions

La période des invasions françaises fut naturellement une des plus pénibles, mais aussi une des plus fécondes qu'aient vécue Vienne et l'Autriche. Sans doute il ne faut pas croire que tout cela ait été un simple divertissement pour les Viennois, comme s'ils n'avaient eu d'autre souci que de voir au moins une fois de près Napoléon et ses soldats ! Ces guerres furent extrêmement meurtrières et, dans les seules batailles d'Essling et de Wagram, les Autrichiens eurent, selon leur propre estimation, plus de 50.000 tués ou blessés. L'Autriche est certainement, après la France, le pays qui a le plus souffert des entreprises napoléoniennes. Et la capitale en particulier endura de graves privations et faillit voir les horreurs de l'émeute aggraver celles de l'invasion.

Il n'en faut admirer que davantage la correction empreinte de cordialité qui présida aux relations d'un vain-

queur généreux et de ces nobles vaincus. Au lendemain de la Révolution, les Français étaient considérés, suivant le mot d'un de nos témoins comme des demi-cannibales[96]) et si, dès ce moment, les Bleus étaient arrivés aux portes de Vienne, une terreur panique eût précipité tous les habitants vers les monts de Bohême ou vers les vastes plaines de la Hongrie. Nous avons vu cette épouvante s'apaiser à mesure que s'affirmaient l'autorité et le génie organisateur de Napoléon. Quand les Français pénétrèrent enfin dans la capitale, on était bien loin désormais de les tenir pour des sauvages. En 1809, notre chroniqueur ne parle plus d'anthropophages, mais d'« ennemis cultivés[97]) ». Ainsi ce fut un premier résultat des invasions françaises de dissiper l'effroi causé par la Révolution et de mettre en contact plus étroit deux peuples qui ont toujours su tempérer de quelque aménité l'horreur des guerres les plus acharnées.

Les invasions françaises jouent un rôle non moins considérable dans l'histoire intérieure des états autrichiens et il semble qu'elles auraient pu mûrir des résultats positifs si on avait su les exploiter. Si par deux fois Napoléon traversa l'Autriche en coup de vent, il n'y laissa pas que ruines et deuils. Il y avait apporté bien au contraire un air nouveau susceptible de régénérer la vieille monarchie. L'aventure du génial conquérant pouvait être pour les Autrichiens, lents à évoluer, une grande leçon ; elle les forçait à sortir de leur torpeur et à prendre conscience de toutes nouvelles réalités. Dans les domaines les plus variés, politique, économie, stratégie, l'Autriche s'instruisit à l'école de Napoléon ; c'est par lui surtout qu'elle connut ces forces à peine nées et déjà déterminantes qu'étaient la presse et l'opinion publique.

C'est enfin en partie sous l'influence de Napoléon, en partie par réaction contre lui, que l'Autriche fut sur

96. Schimmer, p. 8.
97. Schimmer, p. 95.

le point de prendre conscience d'elle-même, de sa mission historique et de son rôle en Europe ; en ces années agitées, on vit presque se réaliser le miracle et se cristalliser cette âme autrichienne qui se cherchait confusément depuis tant de siècles. — 1809 ! Pour la seconde fois le conquérant corse installe son quartier général à Schönbrunn. Mais c'est en cette année aussi que de toutes parts le descendant des Habsbourg voit monter vers son trône les hommages de tous ses sujets, sans distinction de races, cependant que l'Allemagne elle-même dont il a spontanément répudié la couronne, acclame en lui son empereur légitime et le champion de ses libertés. C'est l'heure la plus solennelle peut-être de toute l'histoire autrichienne. Jamais la douleur et la défaite n'avaient suscité un tel mouvement d'enthousiasme et de foi dans les destinées de la patrie. Depuis les manifestations les plus naïves de la foule jusqu'aux hommages les plus raffinés des artistes et des poètes, tout disait la louange des Habsbourg et le dévouement de leurs loyaux sujets. Nous allons admirer ce grand élan qu'avait déclenché Hormayr et dont il sembla un moment que Metternich voulût prendre la direction. Il nous restera à nous étonner que tant d'ambitions et d'efforts soient finalement demeurés stériles et que l'Autriche ait maudit comme chancelier celui qui, comme ministre, avait paru vouloir la guider vers de nouveaux destins plus riches à la fois en gloire et en sécurité.

CHAPITRE IV

LE BARON DE HORMAYR
APÔTRE DU NOUVEL IDÉAL AUTRICHIEN

I. — Les origines et la rapide fortune du baron de Hormayr

C'est souvent un simple intérêt de curiosité qui nous pousse à rechercher où sont nés les grands hommes et quels furent leurs ascendants. Mais parfois aussi ces détails sont d'une importance primordiale et nous aident à comprendre tout un esprit, toute une vie. Il est des paysages qui se refléteront éternellement dans l'âme de celui qui les a aperçus en naissant, il est des traditions de famille qui ne se laissent pas renier.

Le Tyrol est un de ces pays qui, dès les premiers jours, marquent d'une empreinte indélébile le cœur et l'esprit de leurs enfants. Si tout homme bien né garde toujours l'amour de sa petite patrie, le Tyrolien demeure attaché à ses montagnes et à ses forêts avec une passion impétueuse et farouche qui lui est bien propre. Ballotté entre les prétentions rivales des Etats voisins, Italie, Autriche ou Bavière, et enclin à accepter plus docilement la domination des Habsbourg fondée sur une plus longue tradition historique, le Tyrolien aime pourtant avant tout son pays natal et, à l'exemple d'André Hofer, il se fait tuer au besoin pour assurer le respect de son indépendance et l'intégrité de son sol. Et même à l'étranger le fils du Tyrol se reconnaît aux qualités maîtresses de son caractère :

impétueux, violent et emporté, il conserve toujours quelque chose de la fierté hautaine de ses montagnes ou de la fougue irrésistible des torrents qui, dans un poudroiement d'écume, bondissent au flanc des Alpes.

Ainsi la nature et l'hérédité devaient préformer le caractère du baron de Hormayr et lui dicter en grande partie sa destinée[1]). Il descendait d'une vieille famille qui, dès

1. Hormayr n'a pas encore trouvé son biographe. L'étude la plus importante qui lui ait été consacrée forme la seconde partie du livre de F. Krones, « Aus Oesterreichs stillen und bewegten Jahren 1810-1812 und 1813-1815 ». Sous le titre « Hormayrs Lebensgang bis 1816 », elle occupe les pages 171 à 229 du volume et est suivie d'un recueil de lettres adressées par Hormayr à l'archiduc Jean dans les années qui suivirent sa disgrâce (1813-1816). Ces 60 pages fournissent des renseignements fort utiles, elles ne constituent guère pourtant qu'une esquisse ; d'ailleurs elles se bornent à rapporter des faits et s'abstiennent de mettre en relief les traits essentiels du caractère de notre héros. Surtout Krones n'étudie aucunement l'activité littéraire de Hormayr ni son influence sur les écrivains autrichiens de son temps. Par contre la « Deutsch-oesterreichische Literaturgeschichte » de Nagl-Zeidler signale à tout instant combien le retentissement de son apostolat fut immense (voir surtout t. II, p. 34 et suiv., 617 et suiv., 662 et suiv., 682 et suiv., 1048 et suiv., etc.), mais n'étudie nulle part dans leur ensemble les théories et l'action du bouillant historien. Les principaux renseignements se trouvent dans le volume de Krones déjà cité (Innsbruck, 1892) et dans les deux autres ouvrages du même auteur, « Tirol 1812-1816 und Erzherzog Johann von Oesterreich » (Innsbruck, 1890) et « Aus dem Tagebuche Erzherzog Johanns von Oesterreich » (Innsbruck, 1891). — L'article consacré par Wurzbach à notre héros dans le t. IX de son « Biographisches Lexikon des Kaisertums Oesterreichs » (p. 277 à 287) est très succinct au point de vue biographique, mais fournit par contre des renseignements très intéressants sur l'activité littéraire de Hormayr et l'estime où l'ont tenu ses contemporains. — L'article de Heigel dans l' « Allgemeine Deutsche Biographie », t. XIII, p. 131 à 135 n'ajoute rien à Krones et Wurzbach. — Quelques appréciations intéressantes sur le caractère de Hormayr dans le volume de L. A. Frankl, « Erinnerungen », t. 29 de la « Bibliothek deutscher Schriftsteller aus Böhmen » (Prague, 1910), avec commentaire et annotations de Stefan Hock (p. 94 à 104 et p. 368). — Les Mémoires de Caroline Pichler, « Denkwürdigkeiten aus meinem Leben 1769-1843 » sont une mine de renseignements et nous permettent d'imaginer quelle place tint Hormayr dans la vie littéraire et mondaine de Vienne pendant les guerres de Napoléon. Signalons surtout quels services peut rendre l'édition vraiment monumentale de ces Mémoires par E. K. Bluemml dans la collection « Denk-

le xve siècle, avait joué un rôle dans l'histoire du Tyrol. Un de ses ancêtres s'était signalé en rendant l'Inn navigable sur une partie de son cours et, en reconnaissance de ces services, il avait reçu en 1528 ses lettres de noblesse héréditaire. Mais c'est surtout l'aïeul de notre héros qui travailla pour la plus grande gloire de sa race. Né à Innsbruck en 1705[2]), il se fit remarquer de bonne heure par ses connaissances juridiques et ses talents d'administrateur ; l'impératrice Marie-Thérèse eut souvent recours à ses lumières en particulier quand il fallut réfuter les arguments que les princes de Bavière faisaient valoir contre la Pragmatique-Sanction. En retour, Hormayr

würdigkeiten aus Alt-Oesterreich », t. V et VI (Vienne, 1914), grâce à l'abondance et à la sûreté des notes qui représentent certainement ce que l'on peut faire de mieux dans ce genre plutôt aride. — Deux substantiels articles de K. Glossy dans le « Grillparzer-Jahrbuch », t. III et XII, sur les relations de Caroline Pichler et de Hormayr. — Le rôle de Hormayr dans le soulèvement tyrolien a été étudié en particulier par J. Hirn dans son gros volume « Tirols Erhebung im Jahre 1809 » (2e éd., Innsbruck, 1909) ; l'article publié par ce même Hirn sur « Andreas Hofer et Hormayr » dans la revue « Die Kultur » (t. I, Vienne et Stuttgart, 1900) n'étudie guère que l'attitude de Hormayr par rapport à Hofer et montre donc sous son aspect le moins favorable le caractère de notre héros. — Tous les ouvrages que nous venons de citer contiennent une abondante bibliographie constituée surtout par des articles de journaux ou de revue. Nous nous abstiendrons de reprendre ici cette énumération. Signalons seulement comme particulièrement importants : la brochure de Faber (pseudonyme de Zimmermann, « Herr von Hormayr und die Lebensbilder aus dem Befreiungskriege » (Leipzig, 1844), violent pamphlet contre l'écrivain tyrolien, — l'article « J. Freiherr von Hormayr-Hortenburg » dans les « Biographische Züge aus dem Leben deutscher Männer » (Leipzig, 1815), rédigé par Merian, vieil ami de Hormayr, sur les indications de celui-ci, et parmi les articles écrits par Hormayr lui-même ou directement inspirés par lui, les t. VII et XIII de l' « Archiv für Geographie » (1816 et 1822), les t. XXV et XXXVI du « Taschenbuch für vaterländische Geschichte » (1836 et 1847), les t. XV et XVIII de l' « Archiv für Geschichte » (1824 et 1827). — Nous aurons occasion de mentionner plus loin les jugements portés sur Hormayr par Laube, Menzel, Schlegel et surtout par Grillparzer.

2. Sur le grand-père de notre héros, cf. Krones, « Aus Oesterreichs stillen und bewegten Tagen », p. 173 à 178, — Wurzbach, *op. cit.*, t. IX, p. 275 à 277, — « Allg. d. Biographie », t. XIII, p. 129 à 131.

se vit combler d'honneurs : nommé conseiller secret et chancelier aulique en Tyrol, il fut parmi les premiers à qui l'impératrice décerna l'ordre de Saint-Etienne, tout récemment fondé, et en 1777 la baronnie lui fut conférée. Cet homme d'Etat fut en même temps un érudit et un lettré ; au cours de ses voyages en Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie, il avait rassemblé un immense trésor de documents concernant en particulier l'histoire de l'Autriche et du Tyrol ; il avait été en relations avec beaucoup d'artistes et de savants de son temps. Il est facile de voir que tous ses talents renaîtront dans son petit-fils. Par contre, son fils ne se signala par aucune action d'éclat ; il servit fidèlement l'Autriche pendant plus de cinquante ans ; mais son principal mérite est d'avoir établi la transition entre l'illustre chancelier de Tyrol et l'historien qui allait jouer un rôle de tout premier plan dans la vie politique et intellectuelle de sa patrie.

Le futur champion de l'idée autrichienne est né à Innsbruck le 20 janvier 1782, exactement à la même date que l'archiduc Jean, fils de Léopold de Toscane et futur défenseur du Tyrol. Hormayr ne manquera pas plus tard de signaler cette coïncidence et de lui conférer une valeur symbolique, comme si le ciel avait voulu dès le début mettre leurs deux carrières en étroite liaison. Le jeune baron avait hérité les brillantes qualités intellectuelles de son grand-père. Il fut un enfant singulièrement précoce. S'il faut en croire ses propres dires — il est vrai que la modestie était sa moindre vertu — dès l'âge de 6 ans, non content de dévorer les livres, il se sentait un talent d'écrivain et commençait à se passionner pour l'histoire de la Bavière et du Tyrol ! Et quand en 1789 Laudon couronne sa glorieuse carrière par la prise de Belgrade dont le retentissement fut énorme dans toute l'Autriche, le jeune Joseph de Hormayr, âgé de 7 ans à peine, célèbre cet exploit en rédigeant un éloge du feld-maréchal. Tant de précocité ne laisse pas d'être un peu suspecte ; il est certain en tout cas que, dès sa plus tendre enfance, notre

héros se signala par une mémoire prodigieuse qui fit plus tard l'admiration de tout son entourage. Ses biographes racontent que, tout jeune, il savait par cœur, et mot pour mot, un très grand nombre de drames, qu'il pouvait citer dans l'ordre les 9.000 portraits qui composaient la collection d'estampes de son père. Adolescent, il était en état de réciter les trois premiers livres de l'Enéide et cela à partir d'un vers quelconque qu'on lui indiquait ; il pouvait même réciter ces vers en remontant le texte, contre l'ordre des faits[3]). Ces tours de force prouvent au moins deux choses : d'abord qu'il disposait vraiment d'une mémoire étonnante, mais aussi qu'il aimait se faire admirer et que pour ce but tous les moyens lui étaient bons. Si sa mémoire le servira comme historien, elle encombrera pourtant son esprit d'un amoncellement chaotique de souvenirs livresques qui lui interdiront toute clarté et toute suite dans les idées ; et son désir de tirer parti à tout prix de son immense érudition le jettera dans des aventures qui lui vaudront une grande renommée sans doute, mais moins glorieuse qu'il n'avait espéré.

Cependant que le jeune Hormayr terminait ses études secondaires, l'Europe frémissait à la nouvelle des événements de Paris et bientôt allait s'ouvrir l'ère des guerres presque ininterrompues entre la Révolution et les trônes. Cette atmosphère fiévreuse dut exercer son influence sur notre Tyrolien ; l'esprit littéralement bourré de souvenirs et de traditions, il apprit à détester les novateurs qui faisaient table rase du passé, détruisaient tous les monuments et brûlaient partout les archives ; caractère emporté et déjà dévoré d'ambition, il eut le pressentiment peut-être du rôle que pouvait être appelé à jouer dans ce grand bouleversement un homme énergique, actif et formé à l'école des plus authentiques héros. Suivant les traces de son illustre aïeul, il se consacre à des études juridiques, espérant avoir ainsi accès plus tard à une foule

3. « Taschenbuch für vaterländische Geschichte », t. XXV, p. 419 et suiv.

de postes importants à la cour ou dans l'Etat. Il n'ignorait pas pourtant que la voie militaire est le plus court chemin vers la gloire ; en 1796, quand le Tyrol est en danger et doit armer tous ses hommes valides, Hormayr brûle de s'engager. Mais il n'a que 15 ans et ses parents s'opposent à ce projet. Il se console en écrivant un ouvrage déjà remarquable, « l'Histoire des comtes d'Andechs, plus tard ducs de Méran[4]) » et en préparant une histore de l'abbaye cistercienne de Stams ainsi qu'un lexique historico-topographique du Tyrol. L'année suivante, tandis que la paix de Campo-Formio mettait provisoirement fin aux hostilités, il entre au service de l'Etat et est attaché au tribunal d'Innsbruck. En 1799, il obtient une importante subvention qui lui permet de visiter en détail son Tyrol natal et le tout proche Vorarlberg. Il apprenait ainsi à aimer la nature grandiose de son pays en même temps qu'il acquérait cette connaissance profonde de la montagne qui devait lui être si précieuse aux jours de l'insurrection populaire en 1809.

L'année 1800 et les angoisses où elle allait bientôt plonger l'Autriche permirent à l'étudiant de réaliser son rêve de gloire et de prendre les armes pour la défense de sa patrie. Il devient aide de camp du colonel Schellenhof et fait la connaissance du feld-maréchal comte de Chasteler[5]) qui, dès ce moment, comme plus tard en 1809, était spécialement chargé de diriger les opérations militaires en Tyrol.

4. « Versuch einer pragmatischen Geschichte der Grafen von Andechs, nachherige Herzoge von Meran, aus Urkunden und glaubwürdigen Geschichtschreibern zusammengetragen » (Innsbruck 1796).

5. Descendant d'une vieille famille belge, avec des attaches en Lorraine, le marquis Jean Gabriel de Chasteler-Courcelles s'était distingué aux Pays-Bas et en Alsace pendant les guerres de la Révolution. En 1809, il commandait le 8e corps d'armée autrichien en Tyrol. C'est contre lui que Napoléon lança, de son quartier général d'Enns, le fameux ordre du jour du 5 mai : « Le nommé Chasteller, soi-disant général au service d'Autriche, moteur de l'insurrection du Tyrol, ...sera traduit à une commission militaire aussitôt prisonnier, et passé par les armes dans les vingt-quatre heures qui suivront sa saisie ; et ce comme chef des brigands. » Chasteler mourut à Venise en 1825. — Cf. Wurzbach, *op. cit.*, t. II, p. 331.

Après la paix de Lunéville, Hormayr retourne à ses recherches historiques et à son activité de juriste. Il est nommé archiviste à Innsbruck. Pendant l'été de cette même année se produisit un événement décisif pour la carrière de notre ambitieux Tyrolien. Au mois de juillet de cette année, le fameux historien Johannes de Müller, qui était alors au service de l'Autriche et exerçait les fonctions de premier conservateur de la Bibliothèque de la cour, passa par Innsbruck au retour d'un voyage en Italie. Hormayr était un ardent admirateur du grand écrivain suisse et il avait littéralement dévoré les volumes de son principal ouvrage : l'Histoire de la Confédération suisse. De son côté, l'historien helvétique devait avoir entendu parler de son jeune émule tyrolien dont les premiers travaux et la précoce fécondité avaient attiré l'attention des lettrés. Les deux hommes se rencontrèrent. Il y avait entre eux tant d'affinités que ce premier contact ne leur parut pas pouvoir rester sans lendemain : Müller, heureux de pouvoir protéger un de ses plus bouillants admirateurs, montra à celui-ci quels honneurs l'attendaient s'il acceptait de quitter Innsbruck pour la capitale autrichienne. Hormayr se laissa convaincre — l'amitié de Müller était pour lui une aubaine inespérée, — et c'est ainsi qu'âgé de 19 ans à peine il partit pour Vienne où l'attendaient les plus brillants triomphes et les déboires les plus cruels.

Grâce à la recommandation de Müller, le jeune homme, héritier d'un nom célèbre en Autriche et déjà historien estimé, trouva un puissant protecteur dans la personne du baron de Daiser, conseiller aulique et directeur des Archives d'Etat, qui le prit bientôt à son service. Hormayr se mit au travail avec un zèle stupéfiant. Il rédige en quelques mois ses « Contributions à l'Histoire du Tyrol au Moyen âge » qui paraissent en 1802 et 1803. Dans cet ouvrage se révèlent sans doute quelques-uns des défauts qui caractériseront plus tard ses méthodes : il regarde le passé de très haut et comme à vol d'oiseau, il ne s'arrête pas aux lacunes ou aux contradictions des vieilles chro-

niques, enfin il cherche à donner à son récit du relief et de la couleur au détriment parfois de la vérité. Mais ce qui peut nous apparaître aujourd'hui comme des défauts, surtout si nous considérons les ouvrages publiés dans la suite par notre historien, se révèle fort méritoire si nous comparons cette publication à tout ce qu'avait connu jusque là l'Autriche dans le domaine de l'historiographie.

Le 1er juillet 1802, Daiser mourait. Si Hormayr perdait en lui un puissant protecteur, il se voyait par contre appelé, âgé de 20 ans à peine, à remplir les importantes fonctions qu'avait jusque là assumées le défunt. On lui confia en effet la direction provisoire des Archives de l'Etat, honneur et responsabilité inouïs pour cet adolescent. Le 2 avril de l'année suivante, il se vit en outre nommé secrétaire aulique. Un mois après, Hormayr se mariait : il épousait l'héritière d'un grand nom, Thérèse Anderler de Hohenwald. Cette union ne devait pas être heureuse sans qu'il soit très facile de discerner de quel côté furent les plus graves torts. De caractère à la fois emporté et inconstant, rendu présomptueux aussi par des débuts trop brillants et un avancement trop rapide, Hormayr ne devait pas être le meilleur des maris et nous trouvons dans la correspondance ou les mémoires de ses familiers maintes discrètes allusions qui, à mots couverts, laissent entendre que l'historien en prit à son aise avec la fidélité conjugale. Mais ces mêmes références permettent de comprendre que le choix du jeune écrivain n'avait pas été heureux : il manquait à sa nouvelle compagne cette richesse de sentiment et cette élévation d'esprit qui auraient été nécessaires pour gouverner un cœur si ardent et si impétueux. Aux jours de malheur, elle devait se montrer indigne de l'homme plus malheureux que coupable qui avait, un peu légèrement, enchaîné sa destinée à la sienne et lui arracher des plaintes amères[6]). Elle était en

6. Cf. Krones, « Aus Oesterreichs stillen und bewegten Tagen », p. 391 et 392 (« meine verworfene Frau..., jene Bestie... », écrit Hormayr en parlant de sa femme, en 1815).

outre physiquement de constitution délicate et les sept premières années du mariage furent assombries par ses perpétuelles maladies.

Hormayr dut trouver une consolation dans l'amitié de l'archiduc Jean. Les deux hommes avaient, en dehors de leur égalité d'âge, beaucoup de points de contact. L'archiduc aimait passionnément le Tyrol et, une fois qu'il l'eut exploré en détail au cours d'un voyage de service en 1800, il ne cessa de revenir dans le pays. En 1805 il devait être l'âme de la résistance et, quand le malheur des armes autrichiennes le força à quitter le Tyrol et à l'abandonner aux prétentions bavaroises, il fit jurer à ces montagnards qu'ils mettraient tout en œuvre pour hâter le jour de la libération. Hormayr qui aimait tout aussi ardemment son pays natal et en écrivait l'histoire, intimement liée à celle de l'Autriche, devait gagner facilement le cœur du frère de l'Empereur. Ils avaient aussi en commun leur admiration pour Johannes de Müller, dont l'archiduc avait de bonne heure écouté les leçons et pour qui il conservera toujours un culte fervent. Il a des accents enthousiastes dans son journal chaque fois qu'il parle de son vieux maître : « Je viens de lire les lettres de Müller, écrit-il en 1811, elles sont magnifiques ! Que ne m'ont-elles pas appris. J'ai senti germer en moi le désir d'écrire l'histoire de ma maison. Entreprise délicate, mais vraiment bonne et utile. Je veux m'y préparer[7]). » On voit que l'influence de Müller inspirait à notre archiduc la résolution de s'essayer lui aussi dans le domaine historique et ces aspirations devaient le rapprocher encore plus de Hormayr. L'archiduc demeura toujours fidèle au grand historien helvétique, même quand tout le monde à Vienne se mit à l'accuser de trahison. La cour autrichienne ne pardonnait pas à Müller de rester protestant ; on ne l'avait accueilli et comblé d'honneurs qu'avec l'espoir tacite qu'il deviendrait

7. Krones, « Aus dem Tagebuche Erzherzog Johanns von Oesterreich », p. 53.

catholique[8]). Le Père Diessbach en particulier, qui était le chef du parti clérical à Vienne à cette époque et se trouvait d'ailleurs être le compatriote de Müller, avait tout mis en œuvre pour obtenir la conversion de l'historien[9]). Celui-ci ne voulut pas céder. Alors on lui donna à entendre que l'empereur François ne désirait pas voir plus longtemps des non-catholiques siéger au Conseil d'Etat. Indigné et aigri, le grand écrivain se décida à abandonner la maison de Habsbourg dont il avait rêvé de se faire le défenseur contre les prétentions de la Prusse ou de Bonaparte et, en 1804, il alla s'installer à Berlin. Il semble que Hormayr, dont l'amitié n'était jamais parfaitement sincère et désintéressée, ait vu partir Müller sans trop de regret. Les commentaires qu'il consacre à ce départ dans sa correspondance sont en tout cas peu bienveillants. Dans une lettre adressée précisément à l'archiduc Jean, il stigmatise l'inconstance et la versatilité de l'historien et déclare qu'il peut devenir un instrument redoutable dans des mains étrangères, surtout dans celles de la Prusse[10]). Probablement Hormayr n'était pas fâché de voir sombrer dans un complet discrédit celui dont il avait été le disciple, puis l'émule et enfin le rival. Le rôle que Müller avait espéré jouer en Autriche, notre ambitieux Tyrolien aspirait à le jouer lui-même maintenant et il se sentait désormais l'historien attitré des Habsbourg. L'archiduc n'avait pas les mêmes raisons d'applaudir à la disgrâce de son ami et il ne cachera pas plus tard qu'il n'a pu s'associer à l'opinion de Hormayr sur cet événement ; il déclarera franchement que le jugement de ce dernier lui paraît injuste, que Johannes de Müller n'a jamais été un instrument dangereux et qu'on ne saurait lui reprocher la moindre versatilité dans les idées.

8. Cf. H. M. J. Thiersch, « Ueber Johannes von Müller » (Augsbourg, 1881), p. 23.

9. Sur Diessbach, cf. ci-dessus, p. 147.

10. « Bei aller Wandelbarkeit und Unzuverlässigkeit seiner Gesinnungen bleibt er immer ein gefährliches Werkzeug in fremder und zumal in solcher Hand. » — Krones, « Tirol, 1812-1816 », p. 52.

Il est intéressant en tout cas de voir comment ces trois hommes entrèrent d'abord en contact de plus en plus étroit ; le jour où Müller alla chercher ailleurs une liberté d'esprit qu'on lui refusait à Vienne, l'amitié de Hormayr et de l'archiduc Jean dut s'en trouver resserrée, car ils sentaient que reposait désormais entièrement sur leurs épaules la responsabilité du grand renouveau patriotique dont ils rêvaient tous les deux.

Cependant Hormayr poursuivait fébrilement son activité de littérateur et d'historien. Il publie en 1802 un « Almanach tyrolien », en 1805 une « Histoire du comté de Tyrol » ; il prépare en même temps une dissertation sur « Les titres et les armes de Sa Majesté François Ier se conférant la dignité d'empereur d'Autriche[11]. » En même temps, il se lance dans le journalisme en prenant la rédaction de la vieille et officielle « Gazette viennoise ». Et au milieu de tous ces travaux ajoutés à son activité normale de directeur des Archives, il trouve encore le temps d'écrire deux drames patriotiques, « Frédéric d'Autriche » et « Léopold le Beau ».

L'année 1805 devait être douloureuse pour tous ceux qui rêvaient de redorer le blason des Habsbourg : capitulation d'Ulm, occupation de Vienne par les Français, bataille d'Austerlitz, enfin paix de Presbourg peu glorieuse pour l'Autriche. Hormayr avait pris activement part aux négociations qui avaient précédé la signature de ce traité. Un article du pacte devait lui être particulièrement pénible : la cession du Tyrol aux Bavarois. Malgré toutes les protestations de l'empereur François, on arrachait cette province à l'Autriche pour la donner aux pires ennemis des Habsbourg, à la dynastie qui avait fait courir de si graves dangers à l'empire de Marie-Thérèse. Désormais le souci de tous les patriotes autrichiens sera de rendre

11. « Geschichte der gefürsteten Grafschaft Tyrol » (Tübingen, 1806-1808), — « Titulatur und Wappen Sr. M. Franz I. bei der Annahme der österreichischen Kaiserwürde, 1804 ».

à leur pays cette province enlevée par la force et de préparer l'expulsion des Bavarois. A partir de ce jour, Hormayr et l'archiduc Jean ne s'attaqueront qu'indirectement à la domination napoléonienne : leur préoccupation immédiate sera de délivrer leur cher Tyrol du joug des envahisseurs.

Hormayr et son puissant protecteur devaient d'abord se sentir de tous côtés encouragés dans leur entreprise. En face de la puissance croissante de l'Empire français, l'Autriche semblait ne pas vouloir capituler. Tout le monde considérait la paix de Presbourg comme une simple trêve et on se mit à préparer fébrilement la reprise des hostilités. L'archiduc Charles réorganise l'armée ; le comte Stadion, chargé de la direction des Affaires étrangères, travaille moins à consolider la paix qu'à ménager des occasions de conflit en négligeant, il est vrai, avec une maladresse qui lui sera durement reprochée, de s'assurer les concours et les alliances indispensables[12]). Tout contribuait à faire de Hormayr l'homme de la situation : on avait besoin de lui pour dire l'attachement des Tyroliens à l'Autriche et prouver les droits antiques des Habsbourg sur la province annexée ; il appartenait à son érudition de donner au nouvel empire, bâti sur les ruines de l'édifice romain germanique, ses lettres de noblesse et de lui forger des traditions ; enfin dans le grand mouvement de régénération nationale qui devait insuffler à l'Autriche une âme nouvelle en vue des luttes qu'elle allait affronter, on s'en remettait à notre inlassable chercheur du soin de ressusciter tous les hauts faits des ancêtres, de fournir une abondante matière à l'activité des poètes et des artistes. Hormayr se chargea de justifier tous les espoirs que l'on plaçait en lui. En 1807 et 1808, il publie les deux volumes de ses « Archives historiques et statistiques pour l'Allemagne du Sud » consacrées en grande partie aux questions tyroliennes ; à partir de 1807 commencent de paraître les 20 tomes du « Plutarque autrichien ou vie et portraits de tous les souverains et des

12. Cf. V. Bibl, « Kaiser Franz und sein Erbe », p. 144 et suiv.

plus célèbres généraux, hommes d'Etat ou savants de l'Empire autrichien[13]), » œuvre immense qui va de l'époque des Babenberg jusqu'à François Ier d'Autriche et ne contient pas moins de 76 biographies détaillées avec autant de portraits ; ce Plutarque devait être la mine inépuisable où allaient s'alimenter pendant plusieurs années toutes les tendances littéraires et artistiques d'Autriche. D'autres ouvrages plus petits, et qui ont déjà les caractères d'un pamphlet, visent à discréditer Napoléon dans le peuple autrichien. Hormayr cherche à exploiter surtout les profondes convictions catholiques de ses compatriotes ; aussi insiste-t-il tout particulièrement sur les crimes commis par le conquérant contre l'autorité du Pape et sur les mesures prises en retour par le Saint-Père. C'est ainsi qu'il publie les « Documents sur l'invasion et l'annexion des Etats pontificaux et la spoliation de Pie VII » qui seront bientôt suivis de « L'anathème de Pie VII contre Napoléon ». Enfin Hormayr publie en 1808 un récit de « La guerre de Vendée » qui doit être considéré comme une préparation immédiate au soulèvement du Tyrol. Il prouve en effet par l'exemple des insurgés vendéens comment un petit peuple résolu à défendre sa liberté peut, en tirant parti de sa connaissance parfaite de toutes les ressources du pays, résister victorieusement à un ennemi considérablement supérieur en nombre. Dans ce même esprit, il fait paraître ses « Documents espagnols 1808-1809 » qui racontent la lutte sans merci entreprise par les paysans ibériques contre leur oppresseur[14]). L'exposé de Hormayr repose surtout sur les mémoires de l'Espagnol Cevallo, mémoires qui,

13. « Historisch-statistisches Archiv für Süddeutschland » (Francfort et Leipzig, 1807-08), — « Oesterreichischer Plutarch oder Leben und Bildnisse aller Regenten und der berühmtesten Feldherrn, Staatsmänner, Gelehrten des österreichischen Kaiserstaates » (Vienne, 1807-1812).

14. Aktenstücke über die Invasion und Einverleibung des Kirchenstaates, und die Beraubung Pius VII » (Vienne, 1808), — « Pius VII. Bannfluch wider Napoleon », — « Der Vendékrieg » (Vienne, 1808), — « Spanische Aktenstücke, 1808-1809 ».

apportés à Trieste par les soins de l'amiral anglais Collingwood, avaient été remis à l'archiduc Jean, celui-ci ayant à son tour chargé Hormayr de les traduire, de les adapter et de leur donner la plus grande diffusion possible.

Hormayr fut récompensé des services éminents qu'il rendait ainsi à la cause des Habsbourg. En avril 1808, il est nommé à titre définitif directeur des Archives de l'Etat, poste qu'il occupait à titre intérimaire depuis la mort de Daiser en 1802 ; la même année, il est nommé chevalier de l'ordre de Léopold, récemment fondé, tout comme autrefois son aïeul avait été, un des premiers, décoré du nouvel ordre de Saint-Etienne. On demeure stupéfié quand on constate tout le labeur immense que Hormayr a fourni durant ces quelques années ; il se trouve avoir été mêlé à toutes les affaires importantes de l'Autriche, il est déjà l'auteur d'une foule de volumes bourrés de documentation et tous cependant rédigés en vue d'un même but ; enfin il s'est vu décerner les plus hautes récompenses dont dispose l'Empereur. Pour comprendre ce que signifie tant de travail et tant d'honneur, il ne faut jamais perdre de vue l'âge de notre héros : en 1808, ce directeur des Archives impériales a à peine 26 ans ! Et il va pourtant être appelé à jouer un rôle encore plus actif et encore plus glorieux durant les jours de la lutte contre Napoléon.

Le but de tous les efforts de Hormayr demeurait la libération du Tyrol. Etait-ce seulement par amour de sa petite patrie et par dévouement au service de la cause autrichienne ? Ne se mêlait-il pas à ces louables sentiments une ambition effrénée, l'ardent désir de faire parler de soi et de jouer à tout prix un rôle dans l'histoire ? Hormayr, dans ses lettres à l'archiduc Jean, parle des grands événements qu'il se fait fort de provoquer, avec une emphase suspecte : « Daigne le cœur de Votre Altesse se souvenir de la vieille fidélité du Tyrol, lui écrit-il en lui faisant parvenir le deuxième volume de ses Archives historiques et statistiques, puissé-je moi-même connaître le bonheur, en notre temps de goinfres et de débauchés, de tomber,

devant les yeux de Votre Altesse, en luttant pour la liberté du Tyrol, comme jadis les chevaliers de Sempach ; afin que, après avoir le premier écrit une histoire d'ensemble de mon pays, je mérite d'y trouver moi-même une place[15]). » Il manquait évidemment à Hormayr pour le moins la modestie des vrais héros ; et il semble bien qu'il ait vu dans le soulèvement du Tyrol, autant et plus peut-être qu'une occasion de libérer sa patrie, une chance inespérée pour lui-même de faire la preuve de son génie et de s'assurer à tout jamais la reconnaissance de ses princes. L'attitude qu'il adopta par la suite et la rage haineuse dont il poursuivit André Hofer confirme bien notre pressentiment.

Bien que l'archiduc Jean sût garder plus de réserve, il ne demeura pas sourd aux adjurations de son ami l'historien et, de concert avec lui, il se mit à préparer le soulèvement. Il se chargea de soumettre au monarque et de faire approuver par lui le plan que Hormayr avait élaboré. En même temps il entrait en contact personnel avec des émissaires tyroliens ; en décembre 1808, plusieurs d'entre eux, entre autres le fameux aubergiste Hofer, furent mandés à Vienne dans le plus grand secret pour y recevoir des instructions. Au début de février 1809, ces pourparlers étaient terminés et les hommes de confiance de l'archiduc retournèrent en Tyrol. Le soulèvement était décidé pour le printemps prochain[16]).

Il est significatif de voir les efforts que fit Hormayr pour obtenir mission officielle de gouverner la province révoltée. Il n'avait pas eu de peine à faire accepter la chose en principe par l'archiduc Jean. Il s'employa avec une éner-

15. « Möge sich das Herz Eurer Hoheit wieder zuwenden der alten Treue Tirols, möge es mir so gut werden, in dieser Zeit, wo nur Fresser oder Wollüstlinge des Lebens froh werden können, bei Tirols Wiedereroberung vor den Augen Eurer Hoheit zu fallen wie einer der Ritter von Sempach, und dass ich, welcher als der erste die Geschichte des Landes im Zusammenhang geschrieben habe, mir auch einen Platz in derselben verdiene. » J. Hirn, « Tirols Erhebung», p. 234.

16. Krones, « Aus Oesterreichs... », *op. cit.*, p. 193.

gie fébrile à arracher leur consentement à Stadion et à l'Empereur. Dans tous les plans qu'il expose, il insiste sur l'absolue nécessité d'une autorité centrale en Tyrol. Il obtint de Stadion l'assurance qu'on l'autoriserait à rejoindre l'archiduc dès que sa présence n'apparaîtrait plus nécessaire à Vienne. Cette promesse ne suffit pas au bouillant baron : « Une telle perspective, écrit-il aussitôt à l'archiduc Jean, m'impose le désir d'être plutôt tenu à l'écart d'une entreprise qui m'est si chère... Si je ne pouvais partir qu'après le début des hostilités, je n'aurais guère plus de chances de parler à Votre Altesse et de recueillir Ses ordres et je ne pourrais que courir à la poursuite de Chasteler qui ne serait peut-être pas plus renseigné sur ma mission que moi-même si je n'avais discuté les principaux points avec Votre Altesse... Ma situation serait de plus en plus désagréable et je me verrais victime de mon zèle mal contenu à servir Votre Altesse... Je préfère me désister si je ne puis agir utilement et honorablement au bon moment. » Hormayr arriva à ses fins et se vit décerner le titre d'intendant en Tyrol. Et pourtant cette nomination encore ne le rassurait pas pleinement. Il voulait être absolument certain que toute l'autorité serait entre ses mains et qu'il n'aurait d'ordres à recevoir de personne : « Maintenant que le plan général est sanctionné, écrit-il à l'archiduc, rien ne serait plus funeste que de se laisser arrêter par des questions, des restrictions ou des interprétations de détail. Ce serait annihiler tout ce qui a été décidé d'énergique et de bon et préparer les voies à une catastrophe[17]). »

Il est difficile d'apprécier quel fut réellement le rôle de Hormayr pendant le soulèvement du Tyrol. On serait plus à l'aise pour rendre hommage à ses mérites qui sont certains s'il n'avait lui-même chanté ses propres louanges sur le ton le plus déplaisant et en insultant à chaque page à la mémoire du brave André Hofer[18]). Dans son Histoire

17. Tous ces détails dans Hirn, *op. cit.*, p. 256-259.

18. « Geschichte Andreas Hofers, Sandwirths aus Passeyr, Oberanführers

de l'insurrection tyrolienne en 1809, Hormayr, écrivant sous le couvert d'un anonymat d'ailleurs fort transparent, montre que tout ce qui fut fait de bien était son œuvre tandis qu'il rejette sur le malheureux aubergiste la responsabilité de toutes les maladresses et de l'échec final. On se sent un peu gêné pour rendre justice à un héros qui met tant d'empressement à se louer soi-même !

Il faut reconnaître tout de même que Hormayr avait en Tyrol un rôle très difficile à jouer. N'ayant que le titre de commissaire civil et intendant impérial, il se trouvait pris entre les autorités militaires d'une part et les chefs paysans d'autre part. Des deux côtés on pouvait le considérer avec une certaine méfiance. Il était surtout chargé de subventionner l'insurrection et de donner des subsides aux révoltés. Or comme il arrive partout, et en Autriche plus qu'ailleurs, la caisse se trouvait être vide au moment où l'on avait le plus besoin de fonds. On avait eu la naïveté de penser que les sommes confisquées à l'administration bavaroise suffiraient à alimenter le soulèvement. C'était une solution simpliste et trop optimiste. En réalité les Bavarois, bien que surpris, eurent le temps de sauver une partie de leur trésor et Hormayr se vit bientôt sans ressources. Il lui fallut prendre des mesures énergiques qui compromettaient fort sa popularité : arrivant par exemple à Bozen reconquis au milieu de l'enthousiasme des habitants, il se vit obligé de demander aux négociants de la ville un prêt extraordinaire de 100.000 florins. Après quelque résistance, la somme lui fut versée. Inutile d'ajouter que nos négociants attendirent longtemps qu'on leur rendît leur « avance »[19]). La situation de Hormayr était tout aussi fausse par rapport à l'étranger : les chefs militaires étaient dans leur rôle, les chefs paysans étaient considérés comme de pauvres abusés ; au contraire les attributions

der Tyroler im Jahre 1809 » (Altenburg und Leipzig, 1816) ; deuxième édition en 1845 sous le titre « Das Land Tyrol und der Tyrolerkrieg von 1809 ».

19. Hirn, *op. cit.*, p. 357-58.

du commissaire civil étaient assez équivoques et les Bavarois faisaient retomber sur lui tout le poids de leur colère ; on dénonçait en lui un fauteur de désordres, le séducteur des montagnards. Hormayr savait de quels dangers il était entouré et ce n'était sans doute pas par pure forfanterie qu'il portait toujours sur lui, avec un passeport pour la Suisse, un pistolet et du poison[20]). Si l'ambition et la vanité avaient beaucoup contribué à l'amener en Tyrol, il faut bien dire pourtant qu'au milieu des graves dangers qui le menaçaient il sut faire preuve de courage et d'énergie.

On ne peut se défendre d'une vive admiration quand on le voit se démener pour parer et subvenir à tout, pour être toujours là où il juge sa présence utile et souvent au poste le plus périlleux. Il commence par rédiger les proclamations où l'archiduc déclare que, fidèle à sa promesse donnée en 1805, il revient appeler les Tyroliens à la liberté. Au peuple soulevé, il rappelle la nécessité de garder le respect de l'ordre jusque dans l'insurrection : « J'ai dit les hauts faits de nos pères, s'écrie-t-il fièrement, j'ai dit nos libertés et nos droits, j'ai écrit l'histoire de notre chère patrie. Je veux m'y assurer moi-même une place ! Mais sans ordre, sans discipline, sans obéissance, on ne peut rien faire de bon[21]). » Pendant toute la durée du soulèvement, il est sans cesse par monts et par vaux, excitant l'ardeur des généraux, flattant l'amour-propre de ses compatriotes pour entretenir leur enthousiasme. Il s'occupe inlassablement de procurer aux insurgés des armes, de la poudre et des vivres. Le succès parut d'abord vouloir couronner ses efforts. Après la peu glorieuse capitulation de Bisson devant Innsbruck, successivement Bozen, Meran, Trente tombent entre les mains des Autrichiens. Une députation de la diète de Tyrol envoie à l'Empereur une adresse pour le remercier d'avoir mis à la tête du mouvement « notre

20. Krones, « Aus Oesterreichs... », *op. cit.*, p. 201.
21. Krones, id., p. 195.

historien et le fils chéri de sa patrie, le baron de Hormayr[22]) ». Mais l'horizon ne tarda pas à s'assombrir : l'archiduc Charles avait été battu en Bavière et les Français marchaient rapidement sur Vienne menaçant gravement les frontières nord-est du Tyrol, l'archiduc Jean se voyait contraint à son tour d'abandonner l'Italie du Nord et de se retirer en Styrie, en Tyrol même Chasteler se faisait battre à Wörgl par les Bavarois et les Français réunis. Le Tyrol se trouvait désormais dans la situation d'une forteresse cernée de toutes parts. Et pourtant jusqu'au mois de juillet, Hormayr continua d'organiser la résistance. On peut se faire une idée des affres qu'il traversa durant ces semaines d'isolement et d'incertitude : il sentait que le fruit de tous ses efforts allait lui échapper. La nouvelle de la défaite de Wagram et de l'armistice de Znaim vint confirmer tous ses sombres pressentiments. Pendant quelques jours, il se trouva dans une situation plus pénible et plus périlleuse encore que durant tout le soulèvement. Avouer aux Tyroliens qu'on les abandonnait de nouveau à la Bavière, c'était déchaîner leur colère, les convaincre qu'ils étaient victimes d'une grande trahison ; leur cacher les stipulations de l'armistice, n'était-ce pas les duper et, en les laissant continuer les hostilités, les exposer aux plus graves représailles ? Pris dans cette cruelle alternative, Hormayr connut des heures d'autant plus angoissantes qu'il se sentait lui-même découragé et honteux. Etait-ce donc là la gloire qu'il était venu chercher en Tyrol ? La nouvelle de la capitulation finit par transpirer et le peuple, dans sa fureur, voulut arrêter Hormayr. Celui-ci dut se résigner à un départ qui ressemblait beaucoup à une fuite. La mort dans l'âme, il dut quitter son pays natal où il avait espéré cueillir tant de lauriers et s'environner de la gloire des libérateurs[23]).

Hormayr ne devait pas se remettre de cette terrible

22. Krones, id., p. 197.
23. Krones, id., p. 209 et suiv., — Hirn, *op. cit.*, p. 534 et suiv.

secousse. Il rentre à Vienne pour y reprendre la direction des Archives et se consacrer à de nouveaux travaux historiques. Il y retrouve sa femme et leur petite fille, née en 1807. En apparence il redevient tel qu'il était avant son départ pour le Tyrol. En fait il est complètement transformé. La cruelle déception qu'il vient d'éprouver a brisé son cœur orgueilleux ; il sent que l'Empereur, qui l'eût embrassé triomphant, ne pardonnera pas à un vaincu d'avoir conduit les Tyroliens à la révolte. Sans doute il se voit dès septembre 1809 élevé à la dignité de conseiller aulique, distinction insigne pour un si jeune fonctionnaire[24]). Mais il est trop intelligent pour ne pas comprendre que cette marque extérieure de reconnaissance n'est qu'un moyen de lui fermer la bouche et de le débouter de toutes autres prétentions. Et puis sa carrière a été trop rapide pour ne pas lui avoir valu une foule d'ennemis qui font des gorges chaudes de son humiliation. Trop de vieux fonctionnaires blanchis sous le harnais ne pardonnent pas sa rapide ascension à ce conseiller aulique de 27 ans. Hormayr, avec toutes ses qualités, est ainsi victime du manque de mesure qui est la tare ineffaçable de son esprit. Il est aussi victime des circonstances : à la période d'enthousiasme belliqueux succède une ère d'atermoiements et de temporisation ; Metternich a remplacé Stadion. C'est une époque de l'histoire autrichienne qui prend fin.

Il faut donc nous arrêter ici. Nous n'avons montré de Hormayr que son activité extérieure, sa prodigieuse énergie et son inlassable fécondité. Ce serait assez sans doute pour faire de sa figure une des plus attachantes de l'histoire autrichienne. Pourtant le véritable intérêt de sa vie n'est pas là : de tous les tours de force qu'avait réalisés à 27 ans cet homme étonnant, le plus remarquable peut-être est d'avoir imprimé sa marque à toute la vie intellectuelle, littéraire et artistique de son pays, d'avoir régénéré l'esprit autrichien. C'est cette mémorable entreprise qu'il nous faut maintenant évoquer.

24. Krones, id., p. 216.

II. — L'exemple de Johannes de Muller et autres influences possibles

Il faut admirer sans réserves la prodigieuse énergie et la fantastique puissance de travail de Hormayr ; nous ne pourrons nous empêcher non plus de nous étonner en présence du succès extraordinaire de son apostolat. Il n'en est que plus nécessaire de constater tout d'abord que ses théories n'avaient rien de très original. Hormayr ne fut pas un penseur. Nous imaginons sans peine que son activité d'historien, de bibliothécaire, d'archiviste, de journaliste, de pamphlétaire, enfin d'administrateur d'une province révoltée ne pouvait lui laisser beaucoup de loisir pour la méditation. Avec son étonnante mémoire et son insatiable appétit d'action, cet homme devait renoncer à se replier sur lui-même, à enchaîner patiemment des idées. Son mérite, c'est d'avoir imposé à l'Autriche de son temps toute une façon de penser et de sentir. Mais cet idéal il ne l'avait pas lui-même construit, il l'avait reçu tout préparé. A qui l'avait-il donc emprunté ? A son maître et ami Johannes de Müller d'abord. Et aussi aux écrivains patriotes autrichiens de la fin du XVIIIe siècle. Si l'on veut absolument reconnaître une originalité à Hormayr, elle doit consister en ceci qu'il sut fondre ces influences et réaliser l'union intime des lettres et de l'histoire, concilier la tradition patriotique héritée de Denis et des bardes et la philosophie de l'histoire qui se dégageait des grandes œuvres de Johannes de Müller. Il n'en reste pas moins que la caractéristique la plus nette de son attitude fut l'énergie et l'activité débordantes qu'il mit au service de cet idéal.

Il ne suffit pas d'ailleurs de parler d'une influence de Müller sur Hormayr. Il y a un parallélisme fondamental entre leurs deux existences, une affinité profonde de leurs

caractères[25]). Comme plus tard Hormayr, Johannes de Müller s'était fait remarquer dès son enfance par sa mémoire et son goût de l'histoire. Il paraît qu'à l'âge de cinq ans déjà il connaissait l'histoire de la Suisse et en parlait avec enthousiasme. A ce goût de l'histoire se joignit bientôt le culte des héros ; il s'insurge contre la sécheresse de l'enseignement officiel et, de sa propre initiative, s'adonne avidement à la lecture des classiques latins qui « agirent sur son âme comme une étincelle électrique et y allumèrent un amour inextinguible des grands hommes et de la liberté ». De Schaffhouse, sa ville natale, le jeune homme se rendit à l'Université de Göttingen où il fut l'élève de Schlözer et rédigea en latin son premier traité historique « De Cimbris et bello Cimbrico ». Revenu dans sa patrie, il est à vingt ans nommé professeur de grec. Il se plonge de plus en plus dans l'étude de Thucydide, de Polybe et de Tacite et brûle de les imiter. Dès cette époque, Lavater le jugeait en ces termes : « Le professeur Müller est, à vingt ans, un *monstrum eruditionis*... Il a beaucoup de génie pour l'histoire. Beaucoup de savants ont pour lui la plus haute estime, son style est plein d'esprit et vif jusqu'à l'affectation... Je crois qu'on pourra faire de lui tout ce qu'on veut. Sa mémoire semble presque surhumaine[26]). » Le jeune professeur avait d'ailleurs parfaitement conscience de ses capacités et il brûlait de les mettre à l'épreuve sur un théâtre digne de lui. De même que Hormayr cherchera un jour par tous les moyens à

25. L'ouvrage le mieux documenté que nous possédions sur Müller est la grande monographie de K. Henking, « Johannes von Müller, 1752-1809 » (Stuttgart et Berlin, 1928). Cette importante étude suit l'ordre chronologique et n'essaie pas de bâtir la synthèse de la pensée de Müller. Pour avoir rapidement une vue d'ensemble de la vie et de l'œuvre du célèbre historien, la petite brochure de H. M. Thiersch, que nous mentionnions plus haut, demeure fort commode. On trouvera une bibliographie plus complète dans la monographie de Henking.

26. Thiersch, *op. cit.*, p. 8. — Le jugement de Lavater a été ratifié par Gentz (Cf. œuvres de Gentz, éd. Schlesier, t. IV, p. 282).

entrer en contact avec la cour impériale et ne reculera devant aucune flatterie pour se concilier la faveur de l'archiduc Jean, Johannes de Müller avait de bonne heure cherché à attirer sur lui l'attention de l'empereur Joseph II. Il lui avait fait parvenir son premier ouvrage avec cette audacieuse dédicace : « C'est dans une bibliothèque impériale, disposant de toutes les facilités et de tous les encouragements, dans le commerce des grands hommes, témoin chaque jour de grandes choses, c'est sous la protection de Joseph ou de Frédéric que je voudrais mener à bien de plus importantes entreprises. Alors mon esprit s'élèverait comme un aigle vers le soleil de la sagesse pour lui ravir les étincelles de cette même flamme qui inspira aux anciens leurs actes et leurs ouvrages immortels : alors j'écrirais les annales de l'humanité, puis l'histoire et les exploits de Votre Majesté[27]). » Pas plus qu'elles ne distinguaient Hormayr, la discrétion et l'humilité n'étaient les vertus dominantes de Johannes de Müller ! On ne sait d'ailleurs quelle fut la réponse de l'Empereur.

Dès ses jeunes années aussi, le rêve de Müller fut d'écrire l'histoire de sa patrie. C'est à Göttingen qu'il avait conçu ce projet et il espérait pouvoir le faire aboutir rapidement. En fait sa grande « Histoire de la Confédération suisse » l'occupa toute sa vie. Le premier volume parut à Berne en 1780 ; il ne cessa d'en publier de nouvelles parties jusqu'à sa mort en 1809 et emporta avec lui le regret de n'avoir pas mené son œuvre jusqu'à l'époque contemporaine comme il en avait l'intention. Son entreprise ne devait pas en être moins féconde. Car elle a agi sur la postérité moins par les faits qu'elle consigne que par l'esprit dont elle est animée.

Ce qui caractérise Müller historien (et qui constituait une grande nouveauté dans l'historiographie allemande de cette époque) c'est son souci de dégager des événements

27. Voir l'article sur Müller par Wegele dans l' « Allgemeine deutsche Biographie », t. XXII, p. 587 à 610. — Cf. p. 589.

des lois et des leçons, de retrouver le général sous le particulier. Jusque là on n'avait guère écrit en pays allemand que de sèches chroniques. Usant de sa prodigieuse mémoire, l'historien helvétique compare à tout instant le présent et le passé ; dans les fastes de l'antiquité ou du moyen âge, il va chercher de beaux exemples dont il se sert pour enflammer le patriotisme de ses contemporains. En un mot l'histoire est pour lui avant tout l'école de la sagesse. Il a en particulier attiré l'attention sur le Moyen âge, si délaissé jusque-là au profit de l'antiquité, et en ce sens il apparaît comme un authentique précurseur du romantisme allemand. Comme plus tard Schlegel et ses disciples, Müller exige le respect des traditions et des droits acquis au cours des siècles ; et comme eux, comme Hormayr aussi, il reproche à la Révolution française d'avoir voulu faire table rase du passé, de n'avoir tenu aucun compte de l'évolution et de l'expérience historiques. A ce bouleversement insensé, il oppose la Révolution d'Angleterre qui put mûrir des fruits salutaires parce qu'elle était elle-même l'aboutissement d'une lente évolution et ne prétendait pas rompre complètement avec le passé[28]). Aussi après un moment d'enthousiasme passager (« Le 14 juillet est la plus belle journée depuis la chute de l'Empire romain[29]) ! ») il juge en termes extrêmement méprisants l'œuvre de la Constituante : « Mon petit avis particulier est que de tout ceci il ne résultera rien qu'une confusion épouvantable, dont Dieu seul peut prévoir le dénouement... La législation est devenue chose bien aisée ; il n'y a qu'à détruire, et, au lieu de remplacer, il suffit d'une proclamation[30]). » Et il affirme à cette occasion que, sans Dieu ni morale, on ne peut rien créer de solide dans le domaine politique :

28. Les œuvres de Müller ont été publiées pour la première fois dans leur ensemble par Cotta, en 27 volumes in-8°, de 1810 à 1819. C'est à cette édition que nous renvoyons. — Pour le jugement de J. de Müller sur la Révolution française, cf. t. XVI, p. 389.

29. Henking, *op. cit.*, t. II, p. 262.

30. Henking, id., p. 263, note 1. — Cf. Werke, t. V, p. 369 et suiv.

« Si les Français avaient de la religiosité et fondaient leur entreprise sur Dieu et sur la morale, j'aurais confiance ; mais dans l'état où les choses sont, je dis que leur édifice repose sur le sable et qu'il suffira d'un souffle du Seigneur pour le renverser. » Il proteste plus tard en termes énergiques contre l'intransigeance des Jacobins : « Il n'y a pire intolérance que celle de ces apôtres de la liberté... Il faudrait détruire pour leur plaire toute originalité, tout amour de la patrie, toutes les vieilles coutumes, toutes les traditions locales. Dieu, que l'humanité deviendrait chose insipide ! Et combien ne faut-il pas d'ignorance et de présomption pour concevoir seulement une telle idée ! » Ainsi le spectacle de la Révolution française acheva de confirmer Müller dans ses convictions : l'histoire de l'humanité est une grande leçon de sagesse pour l'humanité ; tout ce qui est « devenu » historiquement doit, sinon être intégralement respecté, du moins toujours servir de base solide aux réformes qui permettent de poursuivre l'évolution. « L'histoire est un miroir de vérité qui représente les temps anciens tels qu'ils furent afin que notre siècle redouble de vigilance », écrit-il à ses compatriotes[31]).

Si ces principes valent pour tous les pays, Müller fut avant tout un patriote helvétique. Toute l'ardeur de son dévouement à la Suisse éclate dans les préfaces dont il fait précéder ses volumes et qui contiennent toujours une profession de foi et une exhortation : « Le principe de notre communauté, écrit-il en 1786, est d'une irrésistible et lumineuse clarté ; notre honneur à tous, notre bonheur, notre existence même reposent si évidemment sur notre association et notre peuple a encore tant de loyauté patriotique que, même si des querelles de famille ont pu éclater entre frères, nous n'avons jamais oublié les jours glorieux où nous luttions victorieusement en commun pour le principe fédéral, notre père, et pour la liberté, notre mère... Si Dieu n'avait pas approuvé notre

31. Henking, *op. cit.*, II, p. 107, note 2.

union, il aurait combiné autrement les circonstances, et si nos ancêtres avaient été des âmes viles, ils les auraient laissé passer sans en profiter. Ce sont ces deux maximes que je veux illustrer dans cette histoire ; la première pour que vous ayez confiance, non pas craintivement en votre artillerie et vos soldats, mais dans le Dieu de vos pères ; la seconde pour que vous sachiez à qui va son assistance : à des hommes vigilants, sensés, courageux. Méditez cela, ô confédérés ! rappelez-vous ce que vous avez été ; serrez les rangs ; ne craignez rien[32]) ! » Ce sont les termes mêmes que Hormayr reprendra à l'adresse de ses compatriotes d'Autriche. Si nous nous arrêtons d'ailleurs assez longuement à ces idées de Müller, c'est que nous les retrouverons presque telles quelles chez l'historien tyrolien. Hormayr n'a guère fait qu'adapter et démarquer les théories du grand historien helvétique. Ils ont également tous deux des buts plus pratiques : Müller veut défendre la Suisse contre les prétentions de Joseph II ; il lui importe de prouver que la confédération suisse est fondée en droit et que les Habsbourg ne peuvent invoquer aucun titre à l'appui de leurs ambitions : « Nos droits sur notre pays sont démontrés avec une évidence qui emporte la conviction ; aucun prince n'a de plus solides fondements à son autorité. » Ainsi Hormayr s'efforcera de montrer, en face des ambitions napoléoniennes, que l'Autriche constitue, historiquement et juridiquement, une nation et qu'il suffit de regarder dans le passé pour découvrir quels devoirs incombent au présent.

Nous pouvons dès maintenant pressentir aussi qu'on a pu adresser les mêmes reproches à Müller et à Hormayr. Tous deux ils ont de l'histoire une conception toute pragmatique qui ne laisse pas de place à des principes vraiment philosophiques. Effrayés par l'exemple de J.-J. Rousseau, ils répudient tout fondement théorique du droit et

32. Dédicace, « A tous les Confédérés », écrite à Mayence en 1786. — Cf. Henking, id., p. 108 et suiv.

de l'Etat, ils s'en tiennent uniquement à l'histoire et à l'expérience. Pour la même raison, ils se montrent incapables de critique rigoureuse : « Je suis plus apte à représenter la vérité qu'à réfuter l'erreur[33]), » écrit fort justement Johannes de Müller. Et ce manque de critique fera aussi beaucoup de tort à la solidité scientifique de ses ouvrages. C'est par exemple le vice fondamental de l'histoire de Müller d'avoir trop fidèlement suivi les traditions du vieil historien suisse, Tschudi, dont notre auteur admirait beaucoup la force épique et le noble patriotisme. Cette admiration lui a fâcheusement interdit de refaire la critique des sources. Parmi les documents innombrables dont il disposait, il a moins choisi ceux qui lui paraissaient absolument sûrs que ceux dont il pouvait tirer profit pour réaliser son dessein patriotique. La critique moderne lui a durement reproché cette faiblesse ; et on a voulu démontrer que tout l'édifice patiemment dressé par Johannes de Müller était d'une extrême fragilité[34]). On peut certainement, et à plus juste titre, adresser ce même reproche à Hormayr. Nous verrons qu'il a choisi arbitrairement parmi les souvenirs qui encombraient son esprit, selon la thèse qu'il voulait démontrer, et qu'il s'est laissé entraîner par là à des vilenies que l'on ne peut, du moins, reprocher à Johannes de Müller.

Que l'influence de l'historien suisse sur son jeune émule tyrolien ait été réelle et profonde, nous n'en sommes pas réduits à établir des rapprochements pour le prouver. Hormayr n'a jamais fait un mystère de son amitié et de son admiration pour l'historien de la Confédération helvétique et il a toujours avoué franchement ce qu'il lui devait. Dans sa correspondance, il cite Johannes de Müller d'une

33. Henking, id., p. 105.

34. C'est surtout Kopp, auteur lui-même d'une grande histoire de la confédération helvétique, qui a pris à partie Müller et dénoncé l'insuffisance de ses méthodes. D'autres historiens ont pourtant cherché à prouver que ces reproches ne sont pas entièrement justifiés (cf. l'article de Meyer von Knonau dans le « Jahrbuch für Schweizergeschichte, t. VII, p. 3 et suiv.).

haleine avec Shakespeare, Gœthe, Schiller et les classiques ; il déclare que sa plus grande ambition est de mériter d'être appelé son continuateur ; aux jours de malheur, c'est dans les ouvrages de Müller qu'il va chercher une consolation[35]). De son côté l'écrivain suisse témoignait d'une grande sollicitude à l'égard de son jeune disciple. Il le félicite de ne pas s'enfermer dans le domaine de l'histoire, mais de se mêler aussi à la politique de son pays : « Il vaut mieux agir soi-même que raconter ce que d'autres ont fait ; et plus encore que d'historiens, nous avons besoin d'hommes d'action possédant votre énergie, vos sentiments et votre ardent dévouement à la patrie, au prince, à l'honneur et la grandeur de l'Etat. De bonne heure vous avez acquis la gloire et la fortune vous a comblé de ses dons. Vous portez abondamment en vous tout ce qui peut être utile à vous-même et à l'Etat[36]). » Hormayr demeura fidèle à la mémoire de son vieil ami. Johannes de Müller mourut à Cassel le 29 mai 1809. L'année suivante, Hormayr fondait son grand journal « Les Archives pour la Géographie, l'Histoire, la Politique et la Stratégie » et un des premiers numéros de cette nouvelle publication était consacré à la mémoire de l'historien helvétique. C'est un brillant panégyrique qui a certainement pour auteur Hormayr lui-même et où celui-ci défend l'écrivain disparu contre toutes les attaques de ses ennemis. D'ailleurs le baron ne s'en tint pas là : comme pour bien affirmer qu'il devait à Müller la substance de sa doctrine, il publie en épigraphe dans la plupart des numéros de son journal une citation

35. Krones, « Aus Oesterreichs... », *op. cit.*, p. 240, 271, 351.

36. Sous le titre « Briefe von Johannes Müller über österreichische Literatur und österreichische Literatoren », Hormayr a publié dans ses « Archives » une bonne part des lettres qu'il avait reçues de l'historien helvétique. — Cf. « Archiv für Geographie, Historie,... », t. VII (1816), p. 470 et suiv. — Le jugement cité ci-dessus se trouve p. 471. Il apparaissait d'ailleurs déjà, sous une forme un peu différente il est vrai, dans l'article consacré par Hormayr à la mémoire de son maître dans le premier volume des « Archives » (1810), p. 95.

empruntée à l'œuvre de son maître. Ces extraits sont pour nous particulièrement intéressants : non seulement ils nous prouvent la fidélité de la reconnaissance vouée par Hormayr à son ami, mais ils nous permettent aussi de prendre en quelque sorte sur le vif les principes que notre Tyrolien empruntait à son prédécesseur pour les mettre à la base de ses propres théories.

Cueillons au hasard quelques-unes de ces maximes que Hormayr a empruntées à Johannes de Müller et qui foisonnent dans son journal. Ce que l'historien tyrolien prêche à son peuple comme Müller le prêchait aux Suisses, c'est avant tout la conscience et la maîtrise de soi, l'énergie. Dans une Europe gravement ébranlée par la secousse révolutionnaire et par les guerres impériales, les deux hommes rappellent à leur peuple que ces épreuves, si elles risquent d'être fatales aux faibles, retrempent le courage des forts : « Dieu veut que l'homme ait conscience de soi-même : la fortune n'a guère jamais abandonné ceux qui vont résolument de l'avant. Quand on veut une chose sérieusement, elle se réalise, elle est, elle apparaît prédestinée. La dégradation de l'homme par la mollesse, par la sophistique ou par l'égoïsme, c'est là le passé, c'est là le mal. — Beaucoup de grands hommes d'Etat ont ressemblé à ces dignitaires de l'ancienne Rome qui, lors de l'entrée des Gaulois, demeurèrent assis immobiles sur leurs sièges dans leur majesté sénatoriale ; ils restèrent inviolés jusqu'au moment où l'un d'eux ne voulut pas se laisser tirer la barbe ; mais alors ils tombèrent tous sans défense et sans espoir d'être jamais vengés. Ils auraient mieux fait de penser un peu plus tôt, avec moins de gravité et plus de présence d'esprit, à prendre les mesures utiles pour empêcher que le péril ne devînt à tel point menaçant. Il est pour chaque peuple des époques où la Providence qui a fixé pour buts à l'humanité non pas la somnolence et la mollesse, mais l'effort et l'évolution, l'exhorte pour ainsi dire par un pressant danger à se dresser et à montrer s'il a encore quelque chose en lui, s'il mérite encore un rang parmi les

nations, et lequel. — Le succès de toute grande et noble entreprise que peut se proposer un Etat ou un particulier est à ce prix : il faut qu'il sache ce qu'il veut et qu'il le veuille perpétuellement de toutes ses forces[37]). » Il montre dans la Révolution cette grande épreuve qui doit obliger les peuples à rassembler toute leur énergie : « Toute époque, toute nation a son combat qui lui est propre. — Quand, à la fin du Moyen âge, la communauté européenne parut consolidée, on se laissa bercer dans l'indifférence. Dans cette douce somnolence, beaucoup oublièrent leur dieu et leur patrie ; jusqu'au jour où le coup de tonnerre que nous avons entendu, vint réveiller le monde. Une terreur soudaine révèle ce qui était en chacun. L'un baisse la tête, fuit, renonce à la lutte. L'autre, ignorant du passé, dérouté par le présent, va aveuglément au-devant de l'avenir. D'autres enfin, se rappelant leurs ancêtres et se retrouvant eux-mêmes, agissent avec prudence, mais non sans courage ; prêts à toute éventualité, conscients de leur force et toujours égaux à eux-mêmes, ils sont tels qu'un général souhaite voir son armée et un peuple libre ses citoyens[38]). » La meilleure défense d'une nation, ce ne sont donc ni ses forteresses ni ses soldats : « La stratégie des plus fameuses armées n'est pas le meilleur soutien d'un Etat. Les instruments de salut sont ailleurs que là où on les cherche ordinairement : ils sont en nous.[39]) » L'importance des Etats ne dépend pas de leur force extérieure, mais du potentiel d'énergie qu'ils recèlent et qui dépend toujours de lui : « Une petite cité qui fait tout ce qu'elle peut est plus vénérable que le roi le plus puissant s'il ne fait pas ce qu'il devrait. D'ailleurs rien n'est grand ni petit de ce qui paraît l'être sur la carte : tout dépend de l'esprit. La ville d'Athènes avait à elle seule une puissance plus grande que celle du roi d'Asie ; et Frédéric, avec six millions de

37. « Archiv für Geographie... », t. I (1810), p. 53.
38. « Archiv », id., p. 69.
39. « Archiv », id., p. 169.

sujets, a lutté victorieusement pendant sept ans contre des puissances qui en comptaient quatre-vingt millions. Chacun est ce qu'il s'est fait[40]). » La première idée que Hormayr emprunte à Johannes de Müller, c'est que notre destin est entre nos mains et que les peuples comme les individus ne sont vaincus que le jour où ils s'abandonnent eux-mêmes. — Inutile de montrer de quelle actualité pouvait être cette doctrine aux jours critiques de la lutte contre Napoléon. Au lendemain d'Austerlitz et de Wagram, il était singulièrement opportun de dire à l'Autriche : aucune défaite n'est irrémédiable et le peuple qui se demeure invariablement fidèle à lui-même finira toujours par remporter la victoire.

Se demeurer fidèle à soi-même, ce n'est pourtant pas se cramponner à des principes immuables, conserver pieusement l'héritage des ancêtres. Johannes de Müller et, avec lui, Hormayr corrigent ce que ce point de vue pourrait impliquer de sécheresse et de stérilité en exigeant qu'un peuple se développe. La stabilité leur apparaît synonyme de renoncement, car seul le progrès engendre la force et la vie : « Dans le mouvement ininterrompu de la vie universelle sans cesse renouvelée, rester sur place est synonyme de reculer... la vie d'un Etat, semblable à un fleuve, n'est belle que dans un mouvement perpétuel ; quand un fleuve s'arrête, c'est qu'il est pris par les glaces ou envahi par des marécages. Là où il y a de la lumière et de la chaleur, là seulement il y a de la vie[41]). » Cette maxime complète heureusement la première en rappelant que pour demeurer ce que l'on est, il faut en réalité se développer et que l'Etat qui se croit arrivé au terme de son évolution est en réalité bien près de sa décadence.

Tous ces principes peuvent se résumer en un seul : qu'il faut aimer sa patrie. Si Johannes de Müller a entrepris d'écrire l'histoire de la Suisse, c'est par amour de

40. « Archiv », id., p. 357.
41. « Archiv », id., p. 13.

son pays et c'est pour le faire aimer davantage par ses compatriotes. Et on peut ici encore dire la même chose de Hormayr. Selon Johannes de Müller, l'amour de la patrie est la plus haute vertu dont soit capable l'homme, celle qui est la condition de toutes les autres : « Aucune communauté ne saurait exister sans vertu. — Mais quelle vertu ? Je veux dire le sentiment vivant et actif que chacun de nous est ici-bas non pas pour soi-même, mais pour une patrie commune, non pas pour l'instant passager, mais pour le bien de l'avenir. C'est de là que découlent la tempérance et l'application, l'abnégation et le mépris de la mort, en un mot toutes les qualités et le véritable bonheur dans la vie, l'amitié et l'amour, la dignité, la droiture[42]). » C'est là un thème qui revient constamment dans l'œuvre de Johannes de Müller et plus encore dans les citations que Hormayr en a extraites. Qu'un peuple doit avant tout avoir confiance en sa destinée et être fermement résolu à s'affirmer soi-même par tous les moyens ; que pour s'affirmer ainsi soi-même, il ne suffit pas de vouloir rester ce qu'on est, mais qu'il est indispensable de toujours aller vers un but plus noble et plus élevé ; enfin que l'amour de la patrie est la vertu fondamentale qui sert de condition à toutes les autres ; tels sont les grands principes que nous retrouvons dans l'œuvre de Johannes de Müller et dans celle de Hormayr et qui nous prouvent à quel point l'influence de l'illustre historien helvétique fut décisive pour l'orientation de la carrière et de la pensée de ce fougueux apôtre du renouveau autrichien.

Peut-être faudrait-il pour achever ce parallèle et expliquer complètement quelle fut l'influence de l'aîné sur son émule noter quelles analogies de caractère révéla la fin de leur carrière, confirmant ainsi la parenté d'esprit et de destin qu'avaient annoncée leurs débuts. Nous verrons quelle grande trahison couronna l'apostolat patrio-

42. « Archiv », id., p. 1. — Il est significatif que cette maxime ait été placée par Hormayr à la première page du premier numéro de son journal.

tique du baron de Hormayr. La destinée de Johannes de Müller fut moins triste sans doute et il ne tomba pas aussi bas. Pourtant il fallut que le patriote suisse encourût lui aussi le reproche de haute trahison. Son grand crime fut de ne pas vouloir haïr Napoléon. Après la bataille d'Iéna, Johannes de Müller resta à Berlin au lieu de partir pour Memel avec les courtisans du roi de Prusse ; il accepta que son traitement d'académicien lui fût payé par les Français ; il fut reçu en audience par le conquérant et s'entretint avec lui pendant une heure et demie ; il se rendit à Paris pour y recevoir sa nomination au rang de secrétaire d'Etat à l'Instruction publique dans le royaume de Westphalie ; prononçant le discours de clôture de la Diète de Westphalie, il s'exprima en termes flatteurs sur le compte de Napoléon et de la nouvelle organisation que le conquérant avait donnée à l'Allemagne[43]). Autant de crimes inexpiables que les adversaires de l'Empereur ne devaient pas lui pardonner ! Toutes les indignations que suscita ce prétendu reniement sont condensées dans la lettre fulminante que Gentz adressa à Müller de Prague et dans laquelle il stigmatisait férocement sa trahison[44]). Müller a cherché à se défendre contre ces accusations. Ce n'était sans doute pas seulement par servilité ou cupidité que l'écrivain avait accepté le joug doré du vainqueur : habitué à juger les événements du point de vue élevé de l'historien, il ne pouvait s'empêcher sans doute d'admirer en Napoléon le plus éblouissant héros des temps modernes, le prodigieux modeleur de peuples, l'instrument de la Providence. D'ailleurs peut-on bien reprocher à un historien suisse d'avoir abandonné la Prusse alors que beaucoup d'Allemands même hésitaient sur l'attitude à prendre ou se ralliaient franchement à la cause du vainqueur ? Les motifs déterminants de la décision de Müller furent d'ailleurs

43. Cf. Thiersch, *op. cit.*, p. 27 et suiv.

44. Cf. les œuvres de Gentz, éd. Schlesier (Mannheim, 1841), 4e partie, p. 269 et suiv.

probablement son désir de continuer ses travaux en paix et sa satisfaction d'avoir enfin trouvé le mécène dont il avait rêvé toute sa vie : l'Autriche l'avait repoussé, la Prusse s'écroulait au premier choc ; pouvait-il espérer trouver ailleurs que sous la protection du césar français la tranquillité dont il avait besoin pour mener à bien la tâche commencée ? C'est l'argument qu'il a invoqué pour se justifier : « Que Tite-Live, au lieu de se faire tuer à Philippe, ait écrit l'histoire des temps passés sous Auguste, ce n'était pas mal non plus[45]) », a-t-il écrit dans sa réponse à la diatribe de Gentz. Il voulait dire que l'historien de la Confédération suisse pouvait rendre à l'Allemagne d'autres services que d'accompagner le roi de Prusse à Memel. Il n'en reste pas moins que son attitude de 1806 contraste assez fortement avec celle des années 1798-1800 et Müller était d'ailleurs le premier à ressentir péniblement cette opposition. Il est injuste pourtant de l'assimiler jusqu'au bout à Hormayr et de voir dans l'analogie de leur trahison un nouveau signe de leurs affinités. Müller ne s'est pas abaissé à renier tous ses dieux, à se contredire sans aucune pudeur, enfin à jeter de la boue sur sa patrie. Si on peut dire, comme fait Krones[46]), que la même versatilité et la même inconstance caractérisent leurs deux esprits, il faut ajouter pourtant que chez Müller ces défauts ne se manifestèrent qu'occasionnellement et dans des matières sans grande importance tandis qu'ils ont marqué d'une honte indélébile la triste carrière du baron de Hormayr.

Il nous paraît donc incontestable que l'influence de Johannes de Müller fut immense et décisive non seulement pour la formation de ses idées, mais aussi pour l'orientation de toute sa vie. Et on n'a aucune peine à retrouver les mille analogies qui prouvent à quel point ces deux hommes étaient faits pour se comprendre, pour agir dans le même sens. Si par contre nous essayons d'analyser les influences

45. Cité par Thiersch, *op. cit.*, p. 32.
46. Krones, « Tirol, 1812-1816 », p. 52.

vagues qui ont pu s'exercer sur Hormayr et contribuer par conséquent à préparer le mouvement d'enthousiasme patriotique en Autriche, nous sommes amenés à élargir considérablement le champ de nos recherches sans pouvoir nous fonder le plus souvent sur des éléments plus solides que de simples probabilités. Ce travail a d'ailleurs été fait fort consciencieusement par Joseph Wihan dans son important article sur « Mathieu de Collin et les tendances patriotiques et nationales de l'art en Autriche au début du XIXe siècle[47]) ». Comme sur ce point notre enquête ne pourrait guère amener à des résultats différents, nous ne pouvons que reprendre ici les conclusions de Wihan et renvoyer pour les détails à son étude. Nous répétons d'ailleurs que les influences décelées par Wihan sont souvent simplement probables et qu'il est à peu près impossible de déterminer dans quelle mesure elles ont été vraiment agissantes.

Il est par exemple fort admissible que les réformes de Joseph II aient eu un certain retentissement jusque dans les aspirations patriotiques du siècle suivant à son aurore[48]) ; le but dernier de l'empereur-philosophe n'a-t-il pas été de donner plus d'unité et de cohésion à ses Etats, d'accroître le prestige de l'Autriche pour faire contrepoids à l'autorité que valaient à la Prusse les réformes et les victoires de Frédéric II ? Sans doute ; mais il faut aussitôt remarquer que l'entreprise de Joseph II n'a pas été précisément couronnée de succès et que le principe dont elle s'inspirait, généralisation de la langue allemande, n'allait pas sans de graves dangers. Il nous semble bien au contraire que le règne de Joseph II n'a pas été favorable à la consolidation de l'idéal autrichien ; les prétentions philosophiques du despote ont hâté la maturation

47. « Matthäus von Collin und die patriotisch-nationalen Kunstbestrebungen in Oesterreich zu Beginn des 19. Jahrhunderts. » — Voir « Euphorion », 5e tome de supplément (1901), p. 93 à 199.

48. Wihan, *op. cit.*, p. 95.

d'une littérature superficielle et desséchante qui ne pouvait pas être le sol fertile où devait germer l'arbre du renouveau national. Il y a donc opposition plutôt que filiation entre le joséphinisme et le nouvel idéal que prêchera Hormayr. Et il serait bien plus exact d'évoquer ici le « thérésianisme », de rappeler les chants du barde Sined et la « Thérésiade » de Scheyb. C'est effectivement à la noble figure de Marie-Thérèse qu'iront entre 1800 et 1810 tous les hommages de la jeune génération ; c'est de son exemple aussi que s'inspirera François II. Que le culte de Joseph II ait eu aussi ses fervents à cette époque, que sa mémoire ait été solennellement fêtée à Vienne le jour où on inaugura sa statue au cœur de la cité, la chose est toute naturelle ; n'était-il pas entendu qu'on admirait sans distinction tous les Habsbourg et ne devait-on pas honorer particulièrement le prédécesseur immédiat du monarque ? Mais c'est, croyons-nous, s'abuser que de vouloir montrer l'influence du joséphinisme sur les nouvelles idées ; tout au plus Joseph II a-t-il habitué ses sujets à une certaine liberté de penser et d'écrire dont ils ont d'abord fait un très mauvais usage jusqu'au jour où ils s'en sont servis pour remettre en honneur, contre lui, toutes les vieilles traditions des Habsbourg.

Au contraire l'influence de Denis, c'est-à-dire indirectement de Klopstock, nous paraît certaine et nous l'avons d'ailleurs déjà notée. Les bardes ont les premiers jugé les sujets patriotiques dignes de leur poésie et ils ont popularisé les formes qui seront reprises par leurs émules au début du XIXe siècle[49]). Ici encore pourtant il faut remarquer que cette influence a été assez vague et que sur certains points il y a opposition très nette entre Hormayr et ses prétendus modèles : le patriotisme des bardes était souvent assez oratoire et assez nébuleux, il ne se souciait guère de logique et célébrait alternativement les Hohenzollern et les Habsbourg ; si à la rigueur on ne peut s'étonner

49. WIHAN, *id.*, p. 96 et suiv.

que Klopstock n'ait pas connu à proprement parler le sentiment autrichien, la chose est moins naturelle chez Denis ; or il est un fait que le barde de Thérèse et de Joseph ne s'est guère soucié de l'Autriche considérée comme un tout et que son dévouement à la dynastie allait de pair avec un patriotisme vagabond qui était beaucoup plus familier sur les bords de l'Elbe ou de la Sprée que de la Save ou de la Theiss[50]). Hormayr ne pourra continuer Denis qu'en le complétant sérieusement et l'influence des bardes ne peut donc être considérée comme décisive.

Nous en dirons autant de l'action qu'a pu exercer le drame chevaleresque, si en vogue à la fin du XVIIIe siècle. On sait que le succès de « Gœtz de Berlichingen » avait eu un retentissement énorme dans tous les pays de langue allemande et avait suscité une véritable floraison de drames où revivaient le moyen âge et la chevalerie[51]). On se plongea avec une sorte d'ivresse dans le passé de l'Allemagne et on se tint pour obligé de donner à toutes les pièces de théâtre un arrière-plan national. La Bavière prit la tête de ce mouvement avec l' « Agnes Bernauerin » et le « Kaspar der Thorringer » de Toerring[52]) ; l'Autriche ne tarda pas à suivre et elle trouva son poète chevaleresque dans la personne du Styrien Jean de Kalchberg, né le 15 mars 1765[53]). Kalchberg n'est pas un grand poète et le seul critique qui ait consacré une étude assez importante à sa vie et à son œuvre est bien obligé d'avouer que, s'il serait injuste de l'oublier complètement, il n'est pour-

50. Hofmann-Wellenhof insiste sur ce caractère allemand du patriotisme de l'Autrichien Denis. Cf. sa monographie, p. 218.

51. O. Brahm, « Das deutsche Ritterdrama des 18. Jahrhunderts » (Strasbourg, 1880), p. 62 et suiv. — Cf. dans le « Gœthe-Jahrbuch », t. V, p. 325, l'article de H. Rollett, « Goetz und Clavigo in Oesterreich zur Zeit ihres Erscheinens » et dans le t. XX, p. 264, l'étude de E. Horner, « Goetz von Berlichingen in Wien ».

52. Brahm, *op. cit.*, p. 38.

53. Sur Kalchberg, voir l'étude de A. Schlossar, « Johann Ritter von Kalchberg » (Graz, 1878).

tant pas possible de lui accorder une place de tout premier plan dans la littérature autrichienne. Kalchberg n'en est pas moins un des plus importants devanciers de Hormayr et des frères Collin et il faut lui savoir gré d'avoir le premier acclimaté en Autriche ce genre du drame chevaleresque qui ne devait pas être sans influence sur l'œuvre de Grillparzer. Comme plus tard Hormayr, Kalchberg avait le goût de l'histoire et pensait qu'elle doit inspirer les lettres et les arts. Il avait le culte du passé nous raconte sa propre fille qui a la première écrit le récit de sa vie : « Se détournant de la réalité présente où tant de préjugés blessaient son âme ardente, il se réfugiait dans l'empire majestueux du passé où ne se rencontre rien que de grand et de sublime, tandis que le voile des siècles enveloppe de son ombre toutes les misères de la vie quotidienne[54]). » Animé de tels sentiments, Kalchberg essaya de faire revivre dans ses drames quelques-uns des grands épisodes de l'histoire autrichienne. Il commença, il est vrai, par publier un recueil de poèmes lyriques, dont plusieurs étaient son œuvre, sous le titre : « Fruits des Muses de la patrie, édités au profit de l'humanité souffrante » ; ces deux petits volumes (1789 et 1790) témoignent moins du génie de l'auteur que de sa loyale intention de placer toujours au premier plan l'idée de patrie. Le premier de ses drames (1786) « Agnès, comtesse de Habsbourg » a pour sujet un épisode non seulement autrichien, mais plus spécialement styrien ; c'est dans les archives de la famille de Stubenberg que le poète a trouvé l'histoire de l'amour d'Agnès de Habsbourg pour le chevalier styrien Wülfing de Stubenberg qui part pour la croisade, est tenu pour mort après plusieurs mois d'absence, revient pourtant pour apprendre que sa bien-aimée est fiancée avec le comte Riedecker de Kuenring, triomphe de celui-ci en combat singulier et redevient ainsi maître incontesté de son Agnès chérie. A cette première œuvre succède toute une série de « poèmes drama-

54. Schlossar, *op. cit.*, p. 9.

tiques ». C'est d'abord « Les Templiers » qui raconte la tragique destinée de Jacques Molay et s'inspire fortement du « Nathan le Sage » de Lessing. Avec ses « Comtes de Cilli » (1790-93) le poète revient sur le terrain de l'histoire nationale et situe l'action de son drame parmi les monts de la Styrie ou dans les plaines de la Hongrie. Dans une tragédie publiée en 1792, « La révolte des chevaliers », Kalchberg célèbre le héros styrien André Baumkircher dont la triste fin a si souvent inspiré la légende populaire : guerrier valeureux, mais mauvais politique, le chevalier styrien se laisse entraîner par de perfides conseillers à se révolter contre l'Empereur ; celui-ci, pour se débarrasser d'un si dangereux adversaire, le convoque à Gratz en lui promettant toute liberté et entière sécurité jusqu'à l'angélus du soir ; il s'arrange pour retenir le héros jusqu'au crépuscule ; enfin, quand Baumkircher s'aperçoit du danger qui le menace, il saute sur son destrier et dans une folle chevauchée s'élance vers la campagne où l'attendent ses amis ; juste comme il atteint les portes de la ville, il entend résonner les premières notes de l'angélus ; les lourdes grilles tombent devant lui ; il est pris et décapité. Ce drame, dont dont la valeur poétique est mince, connut cependant un certain succès : c'est qu'il portait sur la scène la figure d'un héros national, c'est aussi qu'à cette époque on était feu et flamme pour la chevalerie ; la fin tragique du héros, l'atmosphère d'appréhension qui flotte autour des personnages jusqu'à la catastrophe devaient faire les délices d'un public que Götz de Berlichingen avait mis en verve et qui ne voyait jamais assez de fer et de sang au théâtre. — Dans un nouveau drame « Les chevaliers allemands à Accon » (1796), Kalchberg, se souvenant une fois de plus du Nathan de Lessing, confronte l'idéal chrétien et celui des Sarrasins, à la faveur d'une action située en terre sainte, au cours de la croisade de 1291. Ce fut ce drame de notre poète qui connut le plus grand succès et une gazette littéraire disait de lui à cette occasion : « Le dialogue de la pièce ne serait pas indigne du grand poète de Nathan

le Sage[55]). » Ce fut d'ailleurs la dernière œuvre considérable de l'écrivain styrien et après son « Attila, roi des Huns » (1806), il fallut, comme jadis en France pour un autre poète tragique, mettre le holà. — Il ne faut pas s'exagérer l'importance ni l'influence de Kalchberg qui, s'il fut au XVIIIe siècle le premier auteur dramatique d'Autriche, n'en demeure pas moins un poète de troisième rang. Ces drames marquent pourtant le début de la littérature patriotique dans l'Etat des Habsbourg et Hormayr, à qui on ne peut dénier le mérite d'avoir franchement avoué où il prenait son bien, a rendu hommage dans ses « Archives » au talent et à la noble inspiration de son devancier. Il est probable que ses propres drames de jeunesse « Frédéric d'Autriche » et « Léopold le Beau » ont été écrits en partie sous l'influence de l'auteur d' « Agnès, comtesse de Habsbourg ». Et il est non moins significatif de constater que la noble figure de l'impératrice Marie-Thérèse était au premier plan des préoccupations de Kalchberg : « Durant des années je portai en mon âme le désir de voir la Muse de l'un de nos meilleurs poètes s'attaquer à ce beau sujet. Mais mon espérance a été déçue. Finalement j'ai senti naître en moi le hardi projet de tenter moi-même cette périlleuse entreprise[56]). » Kalchberg a en effet consacré à la glorieuse souveraine un poème dramatique, publié en1793, qui n'est qu'un long éloge rimé de Marie-Thérèse. L'action nous mène de la mort de Charles VI et de l'accession au trône de sa fille à la fameuse journée de Presbourg où les Hongrois poussent leur légendaire : Moriamur pro rege nostra Maria Theresia. La pièce est inexistante au point de vue dramatique ; seule la figure de l'impératrice retient l'attention et c'est sur elle que le poète a concentré toute la lumière. Kalchberg prête à son héroïne les plus nobles discours : « Je veux, comme ce grand empereur, me demander au soir de chaque jour : Thérèse, qu'as-tu fait de bien aujourd'hui ?

55. Schlossar, *op. cit.*, p. 46.
56. Schlossar, *op. cit.*, p. 41.

Que le ciel me prête force afin que jamais mon cœur ne me dise : J'ai perdu une journée. » Cette « Marie-Thérèse » de Kalchberg est loin d'être un chef-d'œuvre. Elle mérite pourtant que nous nous y arrêtions, car c'est la première manifestation de ce culte de Marie-Thérèse qui sera à la base du mouvement patriotique et qui sera beaucoup plus profond, beaucoup plus essentiel, que l'admiration toute de commande vouée à l'empereur Joseph II. Ainsi, malgré son mince talent, Kalchberg peut faire figure de précurseur. Il était bien incapable pourtant de provoquer à lui seul un mouvement de renouveau dans les lettres d'Autriche. Nous dirons même : Hormayr et ses disciples ont fait plus pour lui qu'il n'avait fait pour eux ; ce sont les articles parus en 1816 et 1817 dans les « Archives », et où étaient célébrés ses mérites, qui consacrèrent une renommée encore fort incertaine. Kalchberg profita d'une évolution qu'il avait peut-être amorcée, mais qui n'était pourtant point son œuvre et qu'il n'avait ni voulue consciemment, ni prévue. Il fit figure de prophète et de précurseur à une époque où sa faible veine était depuis longtemps tarie et, quand il mourut en 1827, il y avait beau temps déjà qu'il ne vivait plus littérairement que par la grâce de Hormayr.

Enfin parmi tous ces historiens, hommes d'Etat ou poètes en qui on peut voir avec quelque vraisemblance des précurseurs de Hormayr, il faut sans doute faire une place à part au ministre et écrivain bavarois Lorenz de Westenrieder qui d'ailleurs de son côté avait subi l'influence de Johannes de Müller et de Justus Möser[57]). Né à Munich en 1748, Lorenz de Westenrieder s'est efforcé de développer le sens national en Bavière et d'établir des contacts étroits entre le mouvement patriotique et les tendances artistiques et littéraires. En 1782, il publie un

57. Sur cet historien, cf. l'étude de A. Kluckhohn, « Über Lorenz von Westenrieders Leben und Schriften », t. XII de la « Bayerische Bibliothek » Bamberg, 1890).

« Jahrbuch der Menschengeschichte in Bayern » qui s'ouvre sur un article intitulé : « Comment une nation acquiert-elle prestige et puissance ? » et Westenrieder répondait : « Par la plus grande diffusion possible d'une intelligence saine et cultivée, par l'abondante circulation de bonnes connaissances et de bons sentiments, en un mot : par la littérature, les arts et les sciences[58]). » Ailleurs il se demande pourquoi les beaux-arts ont eu jusqu'à cette époque si peu d'influence sur les sentiments du peuple. La raison essentielle, à son avis, c'est que « beaucoup d'artistes et de poètes s'en tiennent aux idées en vogue à l'étranger, montrent au peuple des actions étrangères, accomplies sous l'impulsion de sentiments qu'il ne comprend pas, et s'éloignent, par toutes leurs idées et toute leur manière, du sol où ils vivent et à qui ils devraient consacrer tous leurs sentiments et toutes leurs pensées[59]). » Il déclare qu'il est insensé de présenter à un peuple les mêmes objets qui paraissent essentiels et sacrés à un autre peuple dont les notions sont entièrement différentes. » Il insiste sur la nécessité pour la poésie et les arts de demeurer sur le terrain national : « Plus un objet touche de près à nos propres affaires, plus il aura d'action sur nous. » Il découvre dans l'art dramatique le meilleur moyen de former l'esprit et le cœur du peuple, de diriger ses passions et ses mœurs. En 1779, il invite ses compatriotes à participer à une sorte de joute poétique en traitant dans un drame quelque sujet cher à tous les cœurs bavarois. Il signale aux auteurs l'importance de l'histoire comme immense réservoir de magnifiques sujets. Il salue avec enthousiasme les pièces de Babo « Les Romains en Allemagne » et « Otto von Wittelsbach ». Enfin il écrit lui-même une « Histoire de la Bavière pour la jeunesse et pour le peuple » et il compose quelques biographies de Bavarois célèbres. Ces rapides indications sur la personnalité de Lorenz de Westenrieder, dont nous

58. Kluckhohn, *op. cit.*, p. 28.

59. La plupart de ces citations d'après Wihan, *op. cit.*, p. 108 et suiv.

ne pouvons raconter ici la vie ni analyser les œuvres, suffit à montrer en quoi il a pu influencer l'activité de Hormayr. Notons pourtant qu'il s'agit d'un simple rapprochement reposant sur des hypothèses. Le fait que ces deux hommes offrent beaucoup d'analogies dans leur existence et dans leurs écrits ne prouvent pas qu'il y ait eu forcément action de l'un sur l'autre. Ils étaient presque contemporains et ont pu fort bien développer parallèlement des idées qui leur avaient été inspirées à tous deux par l'atmosphère de l'époque et le milieu où ils avaient vécu. C'est un phénomène connu et souvent observé que les mêmes doctrines sont prêchées simultanément, et pourtant indépendamment, en des endroits différents, de même que la plupart des inventions ont presque toujours eu plusieurs auteurs. Au lieu d'affirmer, comme fait Wihan, que Hormayr a subi l'influence de Westenrieder, nous préférons constater que le XVIIIe siècle finissant tendait à mettre la vie nationale en relations étroites avec la poésie et les beaux-arts. Et le mérite spécial de Hormayr sera de reprendre cette tendance générale pour lui donner une force et une netteté toutes particulières sur le sol autrichien.

Nous croyons donc que seule l'influence de Johannes de Müller est démontrable et a été décisive. Que si l'on veut parler d'influences au sens large, c'est toute la littérature allemande du XVIIIe siècle qu'il faut invoquer. Par des voies différentes, Gottsched et Lessing n'avaient-ils pas voulu donner à leur pays un théâtre et une poésie nationales ? L'auteur de « Minna von Barnhelm » surtout n'avait-il pas donné dans cette comédie le plus parfait modèle d'un art dramatique qui s'attachait à des sujets pleins de la sève et de la vie de la nation ? Faut-il donc citer Lessing parmi les précurseurs de Hormayr ? Mais alors il serait encore plus criminel d'oublier Herder. Le respect de l'originalité des peuples, la mise en valeur du patrimoine poétique légué à chaque race par ses aïeux, ne sont-ce pas là quelques-uns des principes féconds posés par l'auteur des « Volkslieder » et des « Idées sur la phi-

losophie de l'histoire de l'Humanité »? Il est fort probable que Hormayr a connu ces écrits. Et cependant nous ne parlerons pas d'influence. S'il est possible que la lecture de ces ouvrages ait pu contribuer quelque peu à l'orientation de son esprit, il faudrait tout de même avouer qu'il les a bien mal interprétés. Son entreprise très définie, et en un sens très étroite, ne mérite pas qu'on la place sous de si hauts patronages. Hormayr, nous y avons insisté, était avant tout un homme d'action ; il n'a pas perdu son temps à méditer les ouvrages des poètes et des philosophes ; le but qu'il s'est proposé était en somme assez simple et il n'est pas besoin de faire appel au jeu subtil de mille influences diverses pour l'expliquer.

Nous évitons surtout de placer parmi les précurseurs ou les maîtres de Hormayr ceux de ses contemporains qui s'associèrent à son entreprise. Caroline Pichler par exemple et les frères Collin furent ses collaborateurs immédiats et, si sans eux il n'aurait peut-être pas été tel que nous le connaissons, il est encore plus certain que, sans lui, ils eussent été tout autres. De même les rapports d'interdépendance du mouvement patriotique en Autriche et du grand courant romantique méritent d'être examinés à part et constituent un des chapitres de notre étude. Il n'en va guère autrement des relations entre le renouveau national en Allemagne et la prédication des patriotes viennois. Ici le mot d'influence ne suffit plus et perd toute signification. Le grand bouleversement provoqué en Europe par l'épopée napoléonienne avait suscité partout un bouillonnement de sentiments et d'idées qui pour un temps submergea toutes les routines et triompha de toutes les lenteurs. Le grand maître de Hormayr comme de tous les poètes allemands ou autrichiens de cette époque, ce fut le génie de Napoléon qui obligeait tous les peuples à se ressaisir en hâte s'ils ne voulaient pas mourir.

III. — L'idéologie du mouvement de renouveau national

Au moment de donner un aperçu des théories de Hormayr, empressons-nous de dire que nous ne prétendons pas les grouper à proprement parler en un système. Il n'était pas philosophe ni logicien et ne s'est pas préoccupé de bâtir un ensemble harmonieux de principes et de déductions. Historien et patriote avant tout, c'est en historien et en patriote qu'il a entrepris de régénérer l'esprit public en Autriche. Il a voulu que toutes les activités spirituelles, littérature, arts, voire même sciences, se missent au service de la patrie, c'est-à-dire de l'Etat et de la dynastie, et il a cru que le meilleur moyen de les y aider c'était de leur fournir une riche matière en explorant les fastes de l'histoire autrichienne. On peut discuter sur la légitimité d'une pareille tentative et sur ses chances de succès ; ce qui donne pourtant un intérêt certain à celle de Hormayr, c'est qu'il l'a préparée et mise en train avec une énergie, une fougue rares dans ce domaine, c'est aussi que, malgré son échec final, elle n'a pas laissé de marquer pour un temps toute la vie intellectuelle de l'Etat des Habsbourg. Il faut donc considérer de plus près la doctrine que prêchait cet ardent apôtre et, s'il n'est pas possible de la reconstruire en un ensemble digne des grands penseurs, il est tout de même utile de considérer comment Hormayr a essayé d'étayer sa théorie et de quels exemples il l'a illustrée.

C'est dans les journaux édités par notre gentilhomme à partir de 1808 que nous trouverons les éléments de notre analyse[60]). Il est pourtant bien évident que cette date ne

60. Le 1er mai 1808 parut le premier numéro des « Vaterländische Blätter für den oesterreichischen Kaiserstaat ». — Mais les articles les plus significatifs commencèrent à paraître seulement à partir de 1810 dans l' « Archiv für Geographie, Historie, Staats- und Kriegskunst ».

marque aucunement le point de départ de l'activité patriotique de Hormayr. Bien au contraire, il a consigné dans ces articles échelonnés de 1808 à 1815, et au-delà, les idées qu'il avait prêchées sans relâche, par la plume dans ses livres et par la parole dans les salons, dès son arrivée à Vienne en 1802 et durant tout le temps qu'il resta à la tête des Archives d'Etat. Mais durant toute cette période, absorbé par les travaux multiples et gigantesques que nous évoquions dans la première partie de ce chapitre, il n'eut guère le loisir de faire du journalisme ; des besognes plus immédiates le réclamaient impérieusement. Au contraire, après 1808, et surtout à partir de 1810, date de la fondation des « Archives », la nécessité d'électriser le patriotisme des masses autrichiennes apparaît moins pressante; Hormayr lui-même se trouve quelque peu désemparé, et c'est alors qu'il se met à coucher par écrit dans ses journaux les grandes idées qui l'avaient animé aux heures ardentes de la croisade. En un sens, dès ce moment, il se survivait à lui-même : au moment où il formula à loisir sa pensée, elle avait déjà beaucoup perdu de sa force et de son actualité. Et il est assez piquant de constater qu'il continuera de chanter dans ses « Archives » des hymnes à la gloire de l'Autriche et de sa dynastie à une époque où il se préparait déjà à passer au service du plus mortel ennemi des Habsbourg. Mais cette remarque qui pourrait frapper de suspicion tous les articles publiés après l'arrestation de notre héros et sa longue détention ne vaut pas pour les premiers volumes, parus au lendemain de la paix de Vienne, et nous pouvons admettre que nous trouvons bien dans ces tomes des « Archives » la substance des théories que Hormayr aimait exposer à son entourage et par lesquelles il exerça une action si profonde sur ses contemporains.

Que Hormayr ait avant tout le culte de l'histoire considérée non pas comme une science préoccupée de ressusciter le passé, mais comme un réservoir inépuisable de grandes leçons pour le temps présent, nous en avons la preuve dans l'article très court, mais très significatif,

qui figure en tête du premier numéro de son journal[61]). On sait que les lignes sur lesquelles s'ouvre une nouvelle publication ont toujours une valeur de programme. Il est donc permis de croire que Hormayr voulait d'emblée indiquer l'orientation de sa pensée et le but de son entreprise en publiant le 1er janvier 1810 ce bref article intitulé : « Les grandes actions et l'Histoire. » Il commence par constater que tous les hommes remarquables par leurs exploits ont eu le culte de l'histoire : « Les auteurs de grandes actions ont toujours prisé l'histoire plus que toute autre chose au monde. » Et voici les raisons de cette haute estime : « C'est elle qui avait en partie formé leur grandeur et c'est par elle seule qu'ils pouvaient vivre dans un milieu entièrement digne d'eux, car il est rare qu'un même moment du temps rassemble plusieurs grands hommes en un même lieu. Dans l'admiration témoignée par les siècles à leurs semblables, ils goûtaient en quelque sorte les prémices de leur propre postérité. » S'il n'existait que de telles raisons d'aimer l'histoire, les grands hommes seuls en seraient épris. Mais ce n'était pas seulement des considérations égoïstes qui leur rendaient l'histoire si chère : « S'ils estimaient l'histoire plus que tout, c'est parce qu'ils avaient lu sur ses feuillets et senti par leur propre formation que le sens historique est le plus haut don qui puisse être fait à l'homme. » On voit que Hormayr n'hésite pas à faire du sens historique un des caractères distinctifs les plus nobles de l'esprit humain ; il n'est sans doute pas loin de penser que, tout autant que pour vivre en société, l'homme est un animal créé pour garder le souvenir des grands événements du passé. Il ne découvre dans notre esprit qu'un autre don que l'on puisse mettre sur le même plan (et encore nous verrons que Hormayr subordonne en fait cette faculté elle-même à l'histoire), c'est le sens poétique : « Le sens historique consiste à pouvoir concevoir une individualité donnée ; le sens poétique comprend l'individualité imagi-

61. « Archiv » du 1er janvier 1810, p. 1.

née. » Voilà les deux principes suprêmes qui dominent toute activité intellectuelle et morale : « Toutes les autres occupations de l'esprit, surtout de la mémoire, et même la philosophie, ne jouent qu'un rôle subordonné et ne font que préparer les voies où marchent l'histoire et la poésie. » A remarquer ce mépris de la philosophie, considérée comme la servante, non plus de la théologie selon la vieille formule, mais de l'histoire et de la poésie ; mépris assez compréhensible d'ailleurs dans un pays où l'esprit pur ne fut jamais particulièrement en honneur. Hormayr va d'ailleurs plus loin encore et affirme que ces deux sens réunis sont plus puissants et plus efficaces que la religion et la morale mêmes ! Ils lui apparaissent comme la seule source possible de toutes les vertus : « On ne peut pénétrer dans l'individualité de la vertu et du vice sans ressentir de l'amour ou de la haine pour ses propres actions. Quand on comprend un homme et ses actes, il n'y a plus de place pour l'impatience et la calomnie, la colère se transforme en une douce clarté, la peur a vite fait de se ressaisir. Le sens historique assure à celui qui le cultive sa propre indépendance tout en lui permettant de comprendre suffisamment celle d'autrui pour ne lui porter atteinte en rien. Ainsi le problème des bons rapports entre les hommes se trouve résolu. Celui-là sait aussi mieux que personne en quelles circonstances il faut recourir à la contrainte pour lutter contre l'animalité et il veille ainsi à la sécurité des races mortelles cependant que le sens poétique conçoit l'individualité idéale et embrasse le ciel avec une sainte ferveur. » Hormayr, à qui il ne faut pas demander de la modestie, la seule vertu sans doute que le sens historique soit impuissant à conférer, se fait une très haute idée de son importance et du rôle qui lui est assigné : « Auprès des grands hommes se tient, comme un bon génie, l'historien, qui éveille et stimule le sens historique... Un homme au grand cœur, le poète John Milton, lui-même gardien de l'individualité idéale, déclare que décrire des exploits est aussi sublime que les accomplir. » C'est sur cette flatteuse déclara-

tion que Hormayr terminait son premier article écrit à la gloire de l'histoire en général et du premier des historiens autrichiens dignes de ce nom en particulier.

Bien qu'il nous importe surtout ici de résumer les théories de notre journaliste, et non de les critiquer, il faut signaler l'étroitesse et l'outrance de ce point de vue. Que les grands hommes aient des raisons spéciales d'aimer l'histoire qui leur offre tant d'exemples dignes de leur génie et leur assure l'immortalité, on ne saurait y contredire. Mais que le sens historique et le sens poétique soient les deux facultés maîtresses de l'esprit humain d'où émanent toutes les vertus et devant qui doivent s'incliner humblement la philosophie, la religion et la morale, cet axiome tient sans doute beaucoup du paradoxe. On ne peut enfin s'empêcher de sourire quand on apprend qu'il est aussi sublime de raconter de grandes actions que de les avoir accomplies. Quelle que puisse être par exemple notre admiration pour tous les historiens qui ont pieusement fait revivre la pure figure de Jeanne d'Arc, nous ne consentirons pas à les placer d'emblée sur le même plan que l'héroïne de Domrémy. Et nous sentons dès maintenant à quel point les idées de Hormayr sont inséparables de ses ambitions, comment le jugement que nous portons sur ses théories est en même temps et plus peut-être encore une appréciation de son caractère. Les hommages démesurés qu'il prodigue à l'histoire ne sont-ils pas inspirés avant tout par le désir effréné qu'avait cet homme d'être admiré et honoré, par sa volonté intraitable de paraître grand même s'il ne pouvait rien réaliser de remarquable autrement que par ses recherches d'archives et par ses écrits ?

Il ne se borne pas d'ailleurs à élever le sens historique jusqu'au niveau du sens poétique. Il est facile de voir que pratiquement l'histoire doit être selon lui l'inspiratrice de tous les arts et de tous les genres littéraires, et que ceux-ci ne peuvent guère se passer d'elle. Hormayr développait cette idée dans un article publié le 8 janvier 1810 dans les « Archives » et qui porte ce titre : « Sur l'utilisation poétique

de la matière historique[62]). » Cette dissertation peut être considérée comme le manifeste de la nouvelle école et, à ce titre, elle constitue un des documents les plus importants pour l'histoire littéraire de cette époque.

Le thème général que Hormayr développe dans cet article, c'est la nécessité pour le poète de collaborer étroitement avec l'historien, de s'inspirer des événements révélés par ses recherches. Après avoir constaté une fois de plus qu'historiens et poètes ont tout intérêt à s'associer sans renoncer pourtant aux caractères propres de leur art, Hormayr passe en revue les différents genres et étudie dans quelle mesure ils relèvent de l'histoire.

La poésie épique et l'histoire ont une seule et même origine et, dans les premiers temps de la civilisation, elles se confondent si bien que les plus anciennes épopées sont à la fois les premiers ouvrages historiques. Aussi l'histoire a-t-elle eu beaucoup de mal à se dégager de la forme épique et elle en a conservé les lois tout en se libérant des conditions particulières à la poésie. Aucun genre poétique ne peut donc se concilier si heureusement avec l'histoire et il n'est pas besoin de mentionner que tous les poèmes épiques célèbres reposent sur des éléments de réalité. Il ne faut pourtant pas que ce fond d'histoire prenne une importance trop considérable : car l'épopée a tout de même le but d'amuser, elle est un jeu à base de réalité; si cette dernière prend une trop grande place, nous sommes indignés de la voir traitée ainsi à la légère et toutes les illusions nécessaires à l'impression poétique se trouvent détruites. On peut donc, de ce point de vue, tracer une ligne de démarcation entre l'histoire et l'épopée : si un sujet historique nous touche de très près ou bien si nous sommes parfaitement renseignés sur ses moindres détails, pénétrant toute l'originalité de son contenu de réalité, l'épopée ne doit pas s'en emparer. Si par contre une matière historique

62. « Archiv », 1810, p. 17 à 19 : « Ueber den poetischen Gebrauch des historischen Stoffes ».

est telle par essence que l'histoire ne puisse la comprendre complètement (c'est le cas pour le problème de l'origine des religions), ou si elle se situe en des temps et des pays si reculés que ce seul éloignement la dérobe au regard de l'historien et lui confère quelque chose de merveilleux, ou enfin si d'une manière générale elle s'entoure d'une imprécision qui l'enveloppe comme d'un brouillard, alors elle appartient de droit à l'épopée et l'intérêt historique qui s'y attache peut servir à accroître le charme poétique de l'œuvre.

L'épopée et le drame se distinguent moins l'un de l'autre dans leur essence que dans leur forme, la première mettant le récit des événements dans la bouche d'un tiers tandis que celui-ci les fait se dérouler immédiatement sous nos yeux ; il en résulte que, dans le drame, le caractère et la destinée se mêlent et se heurtent à tout instant et que le spectacle direct de cette harmonie ou de ce conflit nous entraîne puissamment, si bien qu'il nous est impossible de détacher nos regards des péripéties de l'action. On pourrait en conclure que le drame est la meilleure forme de l'histoire, celle qui nous met sans intermédiaire en contact avec les héros du passé. A cela on peut faire deux objections : c'est d'abord que jamais en réalité des personnages n'ont manifesté à tout instant leur caractère et leur destinée de façon à ce qu'on pût en prendre note sans arrêt ; d'autre part il est bien rare que ces héros se soient compris eux-mêmes, qu'ils aient eu conscience de l'influence décisive de tel ou tel événement éloigné sur leur destin ; le drame est obligé de concentrer la réalité cependant que l'histoire l'élargit au contraire constamment par des allusions et des rapprochements. Ainsi s'établit facilement la séparation entre les deux genres. Il n'en reste pas moins que l'auteur dramatique confère à son œuvre un puissant intérêt s'il arrive à donner l'impression que les événements qu'il met en scène sont historiquement vrais ; il doit pour cela choisir un sujet qui rende cette impression ou cette illusion possibles, c'est-à-dire dont nous ne sachions pas par avance qu'il avait

un tout autre aspect dans la réalité. Hormayr remarque d'ailleurs que le parfait poète dramatique doit fatalement se rencontrer avec l'historien ; car s'il respecte les données psychologiques et les circonstances fournies par l'histoire, il ne peut échapper en poésie à la même nécessité qui a régi la réalité. Gloire à l'écrivain, s'écrie notre fougueux critique, qui atteindrait pleinement à cet idéal ! Il s'empresse de constater d'ailleurs qu'aucun poète encore n'a réussi à mettre dans un de ses drames autant d'individualité et de nécessité que nous en trouvons dans l'histoire et dans la réalité.

Après l'épopée et le drame, nous trouvons un troisième genre poétique important : le lyrisme. Et la forme lyrique qui se rapproche le plus de l'épopée est la romance. Elle n'est au fond que la forme prise par l'épopée chez des peuples qui, n'ayant pas d'évolution poétique régulière, n'ont pu produire une grande épopée nationale. La romance ne s'en confond pas moins, à ses origines, avec l'histoire ; et elle continue de se nourrir avant tout de matière historique, bien qu'elle puisse se permettre dans ce domaine les plus grandes libertés, car le chant dont elle s'accompagne nous avertit suffisamment qu'il s'agit là d'un jeu et non d'une relation fidèle d'événements réels. On peut, avec encore plus de raison, faire la même remarque à propos du poème lyrique ou de la chanson : personne ne suppose qu'ils puissent raconter fidèlement des faits réels et on ne leur en voudra donc pas de modifier à leur guise les données historiques. A condition pourtant qu'ils ne s'attaquent pas à une matière si proche de nous que toute atteinte à la vérité nous paraisse sacrilège. A cette réserve près, le poète lyrique peut se servir de l'histoire à son gré.

En délimitant ainsi le domaine propre de l'histoire d'une part, des genres poétiques d'autre part, Hormayr songe évidemment moins à établir une séparation qu'à rendre plus étroites les relations déjà existantes ; c'est parce qu'il compte voir les poètes se servir désormais abondamment des données historiques qu'il leur signale par

avance les dangers et les méprises qu'ils devront éviter. Il est, de ce point de vue, assez curieux de voir que, en terminant son article, il s'élève avec véhémence contre le genre du roman historique. Et il indique les raisons de cet anathème : le roman et l'histoire se ressemblent tellement dans leur forme qu'on risque de perdre de vue la différence essentielle qui les sépare radicalement. Un sujet historique traité dans un roman nous ferait l'impression d'être de l'histoire et fausserait nos connaissances tout en étouffant la poésie, c'est-à-dire la fantaisie, dont le roman ne peut se passer. Aussi le roman historique est-il un genre bâtard, un monstre hermaphrodite que poètes et historiens s'accordent pour condamner. « Il nous prive à la fois de la vérité historique et de l'illusion poétique tandis que l'épopée et le drame indiquent loyalement qu'ils se servent de la matière historique pour des fins poétiques et révèlent par leur seule forme qu'ils jouent, même si leur charme entraînant éloigne de nous, aussi longtemps que nous en jouissons, la conscience claire que nous n'avons pas devant nous une donnée fournie par la réalité. »

Ces remarques constituent une sorte d'Art poétique à l'intention des écrivains qui veulent demander à l'histoire leur inspiration. Le critique leur indique d'avance à quels écueils ils risquent de venir se briser dans leur entreprise. Mais il est bien évident que son intention n'est pas de les dégoûter de l'histoire, de leur conseiller d'aller chercher leur bien ailleurs. L'idée directrice de cette dissertation n'est nulle part clairement exprimée, mais cette omission même lui confère en quelque sorte plus de force. Quand on connaît Hormayr (et même si l'on ne peut prouver que cet article soit de sa plume, il n'en a pas moins été rédigé certainement sous son inspiration immédiate), on ne peut douter que le principe premier de ses déductions ait été passé sous silence uniquement parce qu'il constitue un axiome et n'a donc pas besoin d'être démontré : il est absolument indispensable, inévitable que l'historien et le poète travaillent en intime collaboration, ils ne peuvent aller

l'un sans l'autre et doivent à tout instant se compléter réciproquement. Ce grand principe posé, et alors seulement, il devient utile et intéressant de préciser les limites que doivent toujours respecter l'histoire et la poésie, de fixer pour ainsi dire les droits mutuels des deux conjoints dans ce grand mariage appelé à tant de fécondité. Si Hormayr ne nie pas que la poésie ait ses caractères propres, il est trop évident pourtant que la littérature ne l'intéresse que dans la mesure où elle s'unit étroitement à l'histoire et il ne paraît même pas soupçonner qu'au fond la vraie poésie n'a rien de commun avec l'activité ou les découvertes des historiens et qu'elle ne leur emprunte certaines données qu'accessoirement, accidentellement.

Jusqu'ici les idées exposées par Hormayr dans ses « Archives » ont une valeur générale ; elles semblent valoir pour tous les temps et pour tous les pays et on est tenté de croire que notre gentilhomme tyrolien veut rivaliser avec les grands esthéticiens de son époque ou avec le génial auteur de l' « Essai sur la poésie naïve et sentimentale ». Nous connaissons pourtant assez Hormayr pour pressentir que ces vastes considérations ne sauraient être pour lui une fin en soi et qu'il a en vue des buts beaucoup plus pratiques, beaucoup plus immédiats. Continuons de feuilleter les « Archives » et nous ne tarderons pas à trouver la conclusion que nous attendions : s'il est toujours bon que les poètes aient recours à l'histoire, combien n'est-ce pas nécessaire dans un pays comme l'Autriche qui a besoin de prendre conscience de son âme nationale et qui a à sa disposition ce magnifique trésor de ressources poétiques que constitue l'histoire de la maison de Habsbourg !

Le 2 mai 1810, Hormayr annonçait à ses lecteurs, dans un article dithyrambique, la prochaine publication d'un grand poème épique, « La Rodolfiade », dû au génie d'Henri de Collin et dont il se réjouissait de pouvoir, par une faveur spéciale, donner par avance quelques extraits[63]). En saluant

63. « Archiv », 1810, p. 237 à 240.

le proche avènement de cette épopée nationale autrichienne, il proclamait la nécessité de mettre désormais des sujets patriotiques à la base des lettres et des arts. Il ne suffit plus de demander à l'histoire de nobles figures et de sublimes exemples : il faut que poètes et artistes d'Autriche cherchent dans l'histoire autrichienne, et plus particulièrement dans les annales de la dynastie, des sujets propres à faire revivre les exploits des ancêtres et à enflammer l'enthousiasme présent de tous les sujets des Habsbourg.

Hormayr félicite d'abord son ami d'avoir renoncé à aller prendre dans l'antiquité romaine ou grecque les sujets de ses drames. Sans doute il était beau d'illustrer par de grands exemples sur la scène cette noble maxime que « la vraie grandeur de l'homme plane au-dessus de tous les maux et de la mort elle-même et triomphe de toutes les résistances pour s'élancer toujours vers de plus magnifiques triomphes ». Mais pourquoi emprunter à l'histoire ancienne ou étrangère les figures de Régulus et de Coriolan, de Polyxène ou de Bianca ? Il est temps, s'écrie le critique, de revenir sur le sol national ! « Les arts bravent éternellement la dent du temps et la puissance des tyrans qui passent à côté d'eux sans y laisser de traces ; ce sont eux qui font appel à l'homme tout entier, à ce qu'il y a de terrestre et de surnaturel en lui, à son intelligence et à sa volonté. — Et cette source intarissable de forces et de sentiments singulièrement puissants devrait demeurer inexploitée ? Il faudrait qu'elle allât se perdre, inféconde, dans de grands espaces déserts alors qu'on peut s'emparer de ses eaux bouillonnantes pour, avec leur fraîcheur pénétrante, répandre une nouvelle vie et une nouvelle fertilité sur le sol de la patrie ? Le secret, c'est d'appliquer l'art aux sujets patriotiques ! — Aucune préoccupation ne saurait être plus digne de méditation, plus féconde pour les contemporains et pour la postérité, plus fructueuse à tous points de vue que précisément celle-ci : conclure une alliance entre l'histoire et le chœur des arts et guider ainsi l'opinion publique pour transformer les loyaux citoyens en autant de

prosélytes enthousiastes de la loi et de la patrie, pour apaiser les plus opiniâtres conflits du devoir et du vouloir en une douce et docile inspiration, enfin pour donner au devoir tous les caractères d'une passion ! Répétons ici le cri poussé dans d'autres circonstances : « Conduisez un enfant devant le portrait d'un vaillant ou d'un sage et, spontanément, sans faux-semblant, vous entendrez sortir irrésistiblement de son tendre cœur ce souhait : devenir lui-même ce que cet homme a été... » Si c'est en général une louable résolution que de demeurer fidèle au souvenir des grands hommes même s'ils ont été séparés de nous par des siècles ou par des mers et des chaînes de montagnes, comme notre devoir et notre sentiment nous ordonnent encore plus impérieusement de garder en mémoire les exploits et les sages pensées de ceux qui ont agi, souffert et lutté sur le même sol et pour le même sol qui nous porte, nous et nos enfants, qui contient tous les éléments de salut et d'élévation, de consolation et d'énergie : la patrie ! Ce n'est pas en pure perte ni par simple vanité qu'Athènes conservait dans le Pécile les portraits des héros de Marathon ou que les Romains avaient dressé partout les bustes de leurs ancêtres : ils savaient, mieux que personne après eux, entretenir le culte des aïeux pour allumer un feu semblable dans le cœur des arrière-neveux et ainsi ils attisaient sans cesse la flamme qui protège les frontières, anéantit les ennemis et ne s'éteint elle-même jamais ! » Dira-t-on que l'histoire de l'antiquité abonde précisément en traits d'héroïsme propres à allumer l'enthousiasme des jeunes générations, mais qu'il est beaucoup plus difficile de découvrir de pareils exploits dans l'histoire des temps modernes ? Ce n'est pas l'auteur du « Plutarque autrichien » qui laissera une telle objection sans réponse : « Notre propre histoire serait-elle si pauvre en actes de bravoure ou d'abnégation capables de provoquer une sublime émulation ? La pieuse honnêteté des anciens Habsbourg, — le tendre amour fraternel de Léopold, fleur de la chevalerie, et de Frédéric le Beau, — l'attitude généreuse d'Albert le Paralytique

envers son ennemie, la ville de Bâle, si cruellement éprouvée par le ciel, —... Maximilien, le dernier chevalier, — ... le loyal Ferdinand, pleuré par son ennemi, le Sultan, — ... la chrétienté sauvée à trois reprises par Vienne,... » etc., etc., ne sont-ce pas là des exploits merveilleux et des traits de magnanimité en quantité telle que peu d'autres nations nous en offrent l'exemple ? La preuve qu'il y a là une matière aussi riche qu'inépuisable, c'est que d'autres poètes s'en sont abondamment servis. Mais pourquoi laisser à des étrangers le soin d'exploiter cette veine prodigieusement féconde ? Cela est d'autant moins admissible que les sujets nationaux se trouvent ainsi déformés, présentés toujours sous leur aspect le moins favorable : « Sera-t-il dit que le seul Schiller ait chanté le comte de Habsbourg, attendrons-nous toujours de Schiller et Gœthe ces chefs-d'œuvre dramatiques dont le sujet est emprunté à l'histoire des Habsbourg, mais qui, du point de vue historique, sont conçus dans un esprit polémique et hostile (Guillaume Tell, Don Carlos, Egmont, Wallenstein) ? »

Cette remarque, qui se présente sous la forme d'une simple allusion offre pourtant un intérêt capital : elle prouve que le mouvement patriotique autrichien devait en même temps, dans l'esprit de ses animateurs, être une tentative de réaction contre les idées qui avaient cours dans la littérature allemande sur la politique traditionnelle des Habsbourg. Hormayr se dispense pourtant d'y insister. Et nous sentons poindre dès ce moment la grande antinomie qui frappera de stérilité tous ses efforts comme elle a toujours jeté un malaise au cœur des patriotes autrichiens : ils veulent défendre l'Autriche sans protester trop ouvertement pourtant contre le mépris dont elle était l'objet en Allemagne et sans s'avouer franchement qu'un patriotisme autrichien ne se conçoit guère sans un respect égal pour toutes les nationalités représentées dans l'Etat des Habsbourg. L'allusion faite par Hormayr aux sentiments nettement anti-autrichiens qui paraissent dans les drames ou les études historiques de Gœthe et de Schiller prouve qu'il sentait contre combien

de préventions il faudrait réagir de ce côté ; mais d'autre part la discrétion et la rapidité de cette allusion montrent qu'il préférait éluder le problème et nous verrons qu'en effet il évitera toujours de l'aborder de front.

L'idée directrice de cet article du 2 mai n'en reste pas moins la nécessité pour les artistes et les poètes de mettre tout leur talent, tout leur labeur, au service de la patrie, d'emprunter à l'histoire nationale les sujets de leurs livres, de leurs tableaux ou de leurs statues. Ainsi Hormayr espérait stimuler le patriotisme autrichien, infuser un sang nouveau à ce grand corps dont il voulait faire une nation.

Ici pourtant il ne pouvait manquer de se sentir arrêté par la difficulté à laquelle nous venons précisément de faire allusion. L'expression « patriotisme autrichien » peut-elle avoir un sens, dans quelle mesure surtout est-on fondé, en parlant de l'empire des Habsbourg, à employer le grand mot de nation ? Sans doute Hormayr est-il moins difficile à contenter sur ce point que nous ne le serions aujourd'hui. Il parle à une époque où l'idée moderne de nation n'a pas encore cours, où le principe des nationalités dort encore au pays des chimères inutilisées. Il ne connaît donc pas l'angoisse que nous avons vue étreindre de nos jours tous ceux qui, croyant à l'ancienne Autriche, voulaient prouver son droit à l'existence et sa légitimité. — Il ne s'en croit pas moins tenu de formuler un principe quelconque sur lequel puisse se fonder l'unité autrichienne et d'expliquer par quel mystère on peut découvrir et imposer une âme commune à des populations si différentes de langue, de mœurs et d'origine. Cette explication est nettement formulée dans une nouvelle dissertation publiée par les « Archives » dans les numéros des 11, 14 et 16 octobre 1811 et qui porte le titre « Sur l'essence nationale de l'art[64] ». Cet article n'est pas signé et tout porte à croire que, comme l'admet Wihan[65], il est de la plume de Mathieu de Collin, colla-

64. « Archiv », 1811, p. 521 et suiv. : « Ueber die nationale Wesenheit der Kunst. »

65. Wihan, *op. cit.*, p. 135 à 142.

borateur immédiat de Hormayr, moins versé que ce dernier dans les questions d'histoire, mais plus familiarisé en revanche avec les problèmes d'esthétique. Il ne fait aucun doute en tout cas que ces lignes expriment la pensée de Hormayr et de ses disciples.

L'auteur reprend d'abord les idées que nous avons déjà rencontrées sur la nécessité de sceller une alliance étroite entre la littérature et l'histoire nationale, mais à ces considérations, qui ne tiennent pas compte de la complexité toute spéciale du problème autrichien, il ajoute quelques remarques qui font comprendre pourquoi un historien seul était pleinement qualifié pour prendre la tête de cette nouvelle croisade. C'est que, à la différence de tant d'autres pays, l'Autriche ne saurait invoquer de fondement à son unité et à son « âme » que précisément l'histoire de ses origines et de son évolution : « L'histoire, déclare notre apôtre du patriotisme autrichien, est l'unique dépositaire de l'originalité des peuples. C'est par elle que l'Autriche, cet assemblage de peuples en apparence sans unité, prendra conscience de son âme et de son homogénéité. Quelle matière inépuisable offre aux artistes de tout ordre l'histoire de notre patrie ! Depuis la fondation d'une puissance, modeste encore, par les Babenberg jusqu'à la magnificence actuelle, quelle variété de vertus nationales fait resplendir les fastes de son développement ! Durant plus de huit siècles, nous avons connu ensemble la plus haute fortune et aussi bien des détresses, mais nous avons accueilli succès et revers avec le même calme, avec la même dignité. Différents par nos origines, nous nous sommes sentis unis par le désir d'être gouvernés avec équité et cette volonté commune nous a attachés à une maison de nobles princes qui n'ont pas déçu notre attente : le fil conducteur de toutes leurs actions a été l'intérêt supérieur de leurs peuples. Unis dans la pensée, unis dans l'action, soumis à la même destinée, nous sommes depuis des siècles fondus en une nation ; et de dures épreuves ont ratifié aux yeux du monde notre volonté inébranlable de demeurer unis.

Nous travaillons depuis si longtemps en commun au service d'une même cause que nous pouvons maintenant rire au nez de ceux qui veulent mettre en doute l'unité de notre vie. » Et voici un rapide résumé de tous les événements qui ont cimenté l'unité de l'Autriche, tout en lui assurant des droits imprescriptibles à la reconnaissance de l'Europe civilisée et des catholiques en particulier : « Nous sommes la sentinelle avancée de l'Europe vers l'Est et, dès les temps les plus reculés, nous avons repoussé les invasions barbares venues du Nord ; dans la suite, la rage des Turcomans s'est brisée à notre résistance et nous avons dû la victoire à notre persévérance, à notre inébranlable résolution de rester toujours sur le chemin de la justice. De même, nous avons, pendant les guerres de religion, cherché à nous tenir à l'abri du fanatisme intellectuel et de la sécheresse générale des cœurs ; bien mieux, nous avons cherché à en préserver l'Allemagne sur qui régnait notre dynastie. Nous avons sacrifié tout ce que nous avions de plus cher pour arrêter la chute d'une organisation qui avait fait le bonheur de notre continent. Et s'il est vrai, suivant une opinion récente, que les citoyens chargés d'assurer la perpétuité de l'administration dans l'unité de volonté et d'action constituent la noblesse d'un pays, l'Autriche a été la noblesse de l'Europe. » Ces mêmes raisons expliquent aussi pourquoi l'Autriche a pu sembler se tenir un peu à l'écart du mouvement littéraire et scientifique comme on a eu l'injustice de le lui reprocher : « Si nous avons pu paraître ne pas prendre une part active au développement des sciences, c'est que la constante nécessité d'agir et de combattre ne laissait pas aux Autrichiens le loisir de cultiver les disciplines désintéressées. En un sens ce fut pour nous un bienfait : car nous avons ainsi échappé à l'énervement qui a affaibli d'autres peuples trop tôt civilisés. Pourtant il serait injuste de méconnaître la contribution de l'Autriche à la vie artistique de l'Europe. Nos voix ont résonné dans le concert des peuples à l'époque de la poésie chevaleresque, la musique nous doit son actuelle splendeur,

nos arts plastiques ont obéi à l'impulsion de Meng et de Winckelmann et ont produit de grandes œuvres. Les vallées et les montagnes de notre sol natal retentissent des chants de nos paysans et il suffirait de les rassembler pour montrer l'existence d'une poésie populaire qui a ses racines profondes dans le sens artistique très sûr de nos populations. » Ce sont là les sublimes vérités dont doivent s'inspirer les artistes et les poètes, et surtout les auteurs dramatiques : « On a souvent fait observer que l'histoire de l'Autriche était pauvre en sujets de drames. A tort, car c'était méconnaître l'originalité de sa mission. Il ne faut pas considérer l'Autriche isolément, mais bien dans ses rapports avec le reste de l'Europe à qui elle s'est toujours dévouée. Dans le grand drame de la vie européenne, l'Autriche constitue l'élément stable, la force régulatrice ; quand tout autour d'elle se transformait, elle seule est restée la même et s'est révélée indestructible. Cette haute raison d'être de l'Autriche pourrait, si un artiste l'exprimait avec la sainte vigueur qui ne saurait jaillir que d'un cœur aimant, allumer une flamme ardente dans l'esprit le plus indolent et le transformer en un défenseur enthousiaste de sa patrie. Il suffirait que cette grande idée fût portée à la scène pour que nous en vissions disparaître tout le clinquant de fades sentimentalités qui nous est venu de l'étranger et qui risque de miner l'originalité de notre caractère national. »

On peut avoir les opinions les plus diverses sur la légitimité de cet éloge de l'Autriche et de sa mission en Europe. Toute cette tirade est assez déclamatoire et, en restant dans le vague, notre panégyriste évite toutes les graves difficultés de détail qui ne manqueraient pas de se poser s'il passait en revue les principales phases de l'évolution autrichienne. Mais précisément cette grandiloquence mérite de retenir notre attention, car elle est quelque chose de nouveau et d'assez rare sur le sol de l'empire danubien. L'Autrichien (de langue allemande) est plutôt porté à se faire une trop humble idée de son importance qu'à

se laisser aller à la fanfaronnade ; ou du moins il met sa vanité dans de petites choses et renonce facilement à avoir joué un rôle décisif dans l'histoire du monde. Cette modestie presque pathologique est une des raisons qui s'opposaient à la cristallisation d'un puissant sentiment autrichien ; les sujets des Habsbourg se sentaient totalement incapables de cet orgueil national qui est naturel aux fils de tant d'autres grandes patries. Hormayr le savait, et il a compris que, pour avoir quelques chances de succès dans son entreprise, il lui fallait avant tout affermir la fierté et l'orgueil autrichiens. En poussant l'histoire au premier plan de sa propagande, il obtenait donc un double résultat : montrer à tous ces peuples tout ce qu'ils avaient de souvenirs communs et en même temps les obliger à prendre conscience de leur importance, les unir en leur imposant à tous une même fierté. Tel était le but dernier de ses efforts quand il adjurait les poètes et les artistes de tout mettre en œuvre pour rappeler à l'Autriche la gloire de ses aïeux et l'antique noblesse de sa tradition.

Ce grand programme comportait un dernier point essentiel : puisque désormais les arts et les lettres seront entièrement dévoués au service de la patrie, c'est-à-dire indirectement de l'Etat et de la dynastie, il faudra qu'en retour les autorités officielles et la cour protègent et encouragent puissamment les poètes et les artistes. Que cette dernière suggestion ait été en partie inspirée à Hormayr par son désir de se voir lui-même comblé d'honneurs à titre de premier promoteur de cette grande rénovation, c'est fort possible[66]). Son opinion était pourtant partagée par tout son groupe et elle découle bien logiquement de l'ensemble de considérations que nous avons déjà reconstitué. L'auteur de l'article sur « L'essence nationale de l'art » formule à

66. Cf., dans les « Vaterländische Blätter » du 1er janvier 1811, l'article intitulé « Welche nützliche und nötige Anstalten sind der Oesterreichischen Monarchie noch zu wünschen ». L'auteur de l'article (Hormayr lui-même ? demande avant tout la fondation d'une Académie des Sciences.

ce sujet des revendications très précises. Il demande que le gouvernement prenne sous sa protection la poésie et les beaux-arts. Les arts plastiques surtout ont été jusqu'ici trop négligés ; ils ont été obligés pour se soutenir de s'asservir au caprice de quelques mécènes qui sont vite devenus des tuteurs ombrageux ; assez riches pour indemniser l'artiste, ils obligent la Muse à se faire l'esclave de leur goût. Il faut libérer les artistes de cette dégradante tutelle. L'auteur se félicite qu'un pas ait déjà été fait dans cette voie : la fondation d'une Académie des Beaux-Arts a créé un milieu favorable à l'éclosion et au développement de solides talents inspirés par les plus purs sentiments patriotiques ; et le curateur de l'Académie (c'était le comte de Metternich !) a décidé de donner la préférence aux sujets nationaux dans les concours. Mais il ne faut pas s'arrêter en chemin. Notre patriote suggère de nouvelles mesures à prendre : « Il faut que tous les monuments publics soient ornés des effigies de nos héros ; il faut que des statues dressées à tous les carrefours viennent sans cesse nous rappeler nos devoirs envers la patrie. Nous n'avons pas le droit, nous non plus, de vivre pour le seul aujourd'hui, il nous faut travailler pour l'avenir de notre patrie... alors, et alors seulement, nous comprendrons toute la beauté d'un art qui ennoblit notre existence et ne nous permet jamais d'oublier quelle est son auguste destination... Les Autrichiens ont été jusqu'ici trop indifférents à leur propre gloire. Pourquoi n'aurions-nous pas un Pécile comme jadis la ville d'Athènes ? Ou encore l'Autrichien qui s'est dévoué toute sa vie au service de sa patrie ne serait-il pas digne de reposer lui aussi dans une autre abbaye de Westminster ? » Et à ceux qui pourraient objecter que ce n'est pas affranchir l'art que de le faire passer du joug des mécènes sous la tutelle de l'Etat, l'auteur répond que cette dernière protection est naturelle et nécessaire : « L'art courrait à la mort s'il voulait se dérober aux influences nationales. Même si l'artiste choisit un sujet absolument étranger à l'Etat où il vit, il ne peut pourtant

se dérober à l'influence du milieu et renier l'originalité de sa nation. Sans doute l'art doit embrasser l'univers ; mais, pour ce faire, il ne sera nulle part mieux placé que sur le sol de la patrie. Chaque fois qu'il a essayé de se séparer de l'Etat, l'art est tombé dans l'impuissance et a rapidement déchu. Il a retrouvé sa jeunesse dès qu'il est revenu à sa véritable destination. Il acquerra une impérissable vitalité le jour où, plongeant ses racines dans le sol national il fera monter ses branches dans le ciel de la patrie et laissera retomber une rosée rafraîchissante sur tous les peuples de même race. » Notons la splendeur de cette suprême image et ne nous arrêtons pas à ce que l'expression « peuples de même race » peut avoir de paradoxal, selon notre sentiment moderne, à propos de l'Autriche. Cette belle comparaison exprime bien du moins l'ambition de ces apôtres du renouveau autrichien. Et il est assez significatif de lire en tête du numéro des « Archives » où commençait de paraître cet important article les vers fameux du Wallenstein de Schiller : « L'Autrichien a une patrie, et il l'aime, et il a des raisons de l'aimer. »

Telles nous semblent donc être les grandes propositions où se résume le programme de Hormayr : le sens historique est la plus haute faculté de notre esprit, l'historien doit être mis sur le même plan que les grands hommes et les poètes, — il faut établir une union étroite entre l'histoire d'une part, les lettres, les sciences et les arts d'autre part, — l'histoire nationale doit en particulier inspirer les écrivains et les poètes, — aucun pays n'a un passé aussi riche et aussi glorieux que l'Autriche, — l'étude de ce passé doit prouver l'élaboration et hâter la cristallisation d'une âme autrichienne, — enfin le gouvernement et la dynastie doivent encourager ce mouvement et protéger efficacement les lettres et les arts en Autriche. — En somme Hormayr réclame une alliance des choses de la politique et des choses de l'esprit sous le signe de l'Histoire.

Nous arrêterons-nous longuement à examiner la légitimité de ce programme ? Du point de vue purement intel-

lectuel, il ne résiste pas à la critique. Et chacune des propositions que nous venons de formuler apparaît vite dangereuse et erronée si on la considère en elle-même : nous ne pouvons nous laisser convaincre que le sens historique doive être tant prisé, ni qu'il soit la source de toutes les vertus, encore moins qu'il soit aussi glorieux de raconter de grandes actions que de les accomplir ; — nous ne croyons pas non plus que l'histoire soit forcément la meilleure inspiratrice des lettres et des arts ; l'épopée et le drame historique, seuls genres pour lesquels le raisonnement de Hormayr soit à la rigueur valable, sont loin d'épuiser toute la substance d'une littérature, l'histoire n'est d'ailleurs pour eux qu'une matière brute et presque jamais un élément essentiel ; — il est un peu rapide d'affirmer que l'histoire autrichienne n'est qu'une longue série d'exploits sublimes ou d'actes édifiants, et c'est un optimisme un peu ingénu aussi que de proclamer : huit siècles de vie en commun ont dû donner à l'Autriche une âme forte et homogène, en faire vraiment une nation ; enfin, si l'Etat doit évidemment se faire le protecteur des lettres et des arts, il semble bien que Hormayr attende trop de ce patronage officiel. Des subventions accordées par l'Etat aux écrivains et aux artistes, en leur imposant de traiter uniquement des sujets nationaux, contribueraient sans doute fort mal au relèvement du niveau littéraire et du sentiment patriotique. Tout cela ne résiste donc guère à la critique, et il faut avouer que Hormayr se faisait d'étranges illusions. Son programme témoigne qu'il était incapable de comprendre la vraie nature et la vraie grandeur des lettres et des arts et qu'il les rabaissait singulièrement en les jugeant de son point de vue d'historien trop vaniteux et de fonctionnaire aussi désireux de plaire à son prince que de servir ses propres intérêts.

Nous ne nous acharnerons donc pas à réfuter cette doctrine qui est trop manifestement inspirée par des considérations pratiques et des faits d'actualité. Hormayr ne se soucie pas de cultiver les disciplines désintéressées.

Sous la pression des graves dangers qui menacent l'existence même de l'Autriche, il ne songe qu'à créer un vaste mouvement d'enthousiasme national, à aiguillonner le patriotisme des peuples soumis aux Habsbourg, pour empêcher que ce grand empire ne soit anéanti dans la lutte formidable entreprise contre Napoléon. De ce point de vue, nous devons bien dire que sa prédication ne manquait ni d'à-propos ni de noblesse et que ses idées, pour fausses qu'elles soient en elles-mêmes, prennent une valeur incontestable du fait des circonstances. Il n'était pas mauvais au lendemain d'Ulm et de Wagram de secouer les Autrichiens, d'essayer de les faire croire malgré tout, et fût-ce par des sophismes, à leur puissance et à leur inébranlable unité.

IV. — Quelques inconséquences de cette doctrine

S'il faut renoncer à passer la doctrine du baron de Hormayr et de son groupe au crible d'une critique purement littéraire ou strictement intellectuelle, on est par contre en droit de réclamer qu'elle soit partout d'accord avec elle-même et ne perde jamais de vue le noble but qu'elle s'est assigné. Hormayr se propose avant tout de stimuler le sens autrichien et le meilleur moyen d'atteindre ce résultat lui paraît consister en une alliance étroite des historiens et de l'histoire nationale d'une part, des lettres et des arts d'autre part. Nous consentirons à envisager sous cet angle toute son entreprise, à condition pourtant qu'il soit lui-même demeuré scrupuleusement fidèle à l'esprit dont il prétendait l'animer.

Or nous sommes forcés de faire bien des réserves sur ce terrain. A côté des proclamations où sont clairement exposées les nouvelles théories, nous trouvons dans les « Archives » plusieurs articles déconcertants qui obligent à se demander jusqu'à quel point Hormayr savait nette-

ment ce qu'il voulait. Et même s'il n'est pas l'auteur de ces articles, il n'en demeure pas moins étrange qu'il les ait accueillis dans le grand journal fondé spécialement pour attiser la flamme de ce patriotisme autrichien qui devait être en même temps un sentiment national commun à tous les états des Habsbourg.

Les « Archives » du 7 novembre 1810[67]) publiaient un long article intitulé « Pas de patriotisme sans amour de la langue maternelle » où se trouvent développées les idées suivantes : c'est une vérité évidente que les écrivains et le public doivent aimer par-dessus tout leur langue nationale ; vérité souvent méconnue pourtant en Allemagne et en Autriche ; beaucoup d'Autrichiens estiment les idiomes étrangers plus que leur propre langue et ils s'imaginent encore être de bons patriotes allemands ; il importe de les convaincre de leur erreur : un citoyen ne peut témoigner de sa fidélité à sa nation qu'en cultivant en lui-même l'esprit national et en affirmant la dignité nationale au dehors. Ce double idéal est irréalisable si l'on ne commence par respecter et par aimer la langue maternelle. Car c'est en elle que s'exprime surtout l'originalité d'une nation ; la langue et l'esprit forment un tout vivant et indivisible ; la langue n'est que l'esprit extériorisé, rendu sensible ; ni les mœurs, ni la religion, ni l'art, ni les sciences ne traduisent aussi immédiatement la vraie nature d'un peuple. C'est avec la langue qu'a commencé de se former l'esprit d'une nation et ils se développent toujours parallèlement, simultanément.

Suit un éloge de la langue allemande cependant que l'étude trop intensive des langues étrangères est vivement critiquée. Le peuple allemand, affirme notre journaliste, peut se flatter de constituer une véritable nation, de posséder aussi une langue originale et indépendante. Comment donc, s'écrie-t-il, pourrions-nous ne pas la tenir pour

67. « Archiv », 1810, p. 571 à 575 : « Kein Patriotismus ohne Liebe der Muttersprache ».

sacrée ? Pourquoi allons-nous chercher à l'étranger ce que nous avons chez nous ? Parler une langue étrangère, c'est s'habituer à employer des mots dont on ne peut comprendre pleinement le sens, c'est se servir d'expressions qui vont à l'encontre de notre nature. Il faut donc condamner l'étude des langues étrangères pour l'usage courant de la vie ; c'est un crime que de faire apprendre de bonne heure une langue étrangère aux enfants ; on les met ainsi hors d'état de participer au bienfait de la langue nationale sans leur permettre de pénétrer vraiment la nature profonde du peuple voisin.

Avant de signaler tout ce que ces considérations sur la langue nationale, expression de l'originalité essentielle d'un peuple, offrent de paradoxal et d'aventureux du point de vue autrichien, il faut avouer que, dans une large mesure, cette protestation contre l'abus des langues étrangères était justifiée. Au XVIIIe siècle encore, les Autrichiens parlaient pêle-même deux ou trois langues sans qu'aucune fût généralement connue et employée dans toute sa pureté. A la cour de Marie-Thérèse et de Joseph II, tout le monde parlait français avec assez d'élégance et de correction ; l'italien fut aussi un moment très en vogue ; quant à l'allemand, il demeurait la langue du peuple et celle des écrivains, mais, méprisé dans la haute société, il se trouvait dans une très fausse situation. Un état de choses analogue existait d'ailleurs en Allemagne comme en témoigne une brochure publiée en 1806 à Berlin et à laquelle renvoie l'auteur de notre article[68]) : « La langue du pays était méprisée... Dans les hautes classes, il était considéré comme honteux de parler allemand. Plusieurs princes donnaient le ton dans ce domaine, sans souci du tort qu'ils faisaient ainsi à l'esprit national ; ils s'entouraient d'étrangers à qui ils réservaient toute leur confiance ; ils se moquaient de toutes choses allemandes et ne faisaient aucunement

68. « Ueber den Wortreichtum der Deutschen und Französischen Sprache» (Berlin, 1806), t. II, p. 170.

un mystère de leur profond mépris pour leur peuple et pour leur patrie. Et nous autres que l'on bafouait, au lieu de cultiver intelligemment notre originalité pour imposer ce respect dont on nous frustrait, nous étions assez mesquins pour faire chorus avec nos détracteurs, pour rougir de nos mœurs, de notre langue et de notre caractère national ; et nous aurions volontiers renié notre patrie pour nous jeter définitivement dans les bras de l'étranger. »

Cette protestation d'un Allemand contre l'abus du français et contre le mépris qu'affichait Frédéric II en particulier à l'égard de ses compatriotes peut se comprendre. Nous renonçons à rechercher ici si elle ne s'accompagnait pas d'un peu d'ingratitude, car le français avait beaucoup fait pour former le goût et les mœurs en Allemagne aux XVIIe et XVIIIe siècles ; mais il ne faut jamais vouloir imposer la reconnaissance à des étrangers, et Gottsched ou Lessing étaient sans doute dans leur droit quand ils cherchaient à affranchir la littérature de leur pays du joug d'une culture étrangère. Et même en Autriche le point de vue de notre journaliste peut paraître admissible : à Vienne aussi, l'avènement d'une littérature originale était à peu près impossible tant que deux ou trois idiomes se disputaient la faveur du public et il suffit de feuilleter les correspondances de ce temps pour constater que si les Autrichiens du XVIIIe siècle parlaient remarquablement bien français pour des étrangers, ils ne parlaient pourtant pas comme des Français cependant que leur allemand n'était le plus souvent qu'un épouvantable jargon, un effarant potpourri de gallicismes et de germanismes mal compris. Un Français même doit savoir reconnaître que cet état de choses ne pouvait durer.

Le tort de Hormayr ou du collaborateur anonyme à qui le directeur responsable a ouvert les colonnes de ses « Archives », ce n'est donc pas de s'élever contre la vogue excessive et dangereuse du français en Autriche ; mais c'est de ne pas voir combien sa théorie, maladroitement

formulée, le met en contradiction avec les principes qui sont à la base de toute cette nouvelle propagande patriotique. L'auteur de l'article sur « L'essence nationale de l'art » affirme solennellement que les états des Habsbourg constituent vraiment une nation et que, en dépit de la diversité des mœurs, du langage et des origines, l'histoire suffit à en faire un bloc solide, une grande et belle patrie. Mais ces mêmes « Archives » affirment, presque simultanément, que c'est dans la langue maternelle que s'exprime le mieux l'originalité d'une nation et que ni les mœurs, ni la religion, etc., ne traduisent aussi immédiatement la vraie nature d'un peuple. Nous apprenons en même temps que le peuple allemand peut se flatter de constituer une véritable nation, de posséder une langue originale et indépendante. Puisque c'est par sa langue que se définit une nation, l'Autriche de langue allemande fait évidemment partie de la nation allemande. Mais alors que devient la nation autrichienne ? Comment peut-on parler d'unité et d'esprit national à propos d'un pays où l'on parle des langues aussi radicalement différentes que l'allemand, le hongrois, le tchèque, l'italien, le croate, le polonais, etc., etc. ? Cette objection, nous n'aurions pas manqué de la faire à Hormayr à un moment quelconque de notre étude. Au moins devions-nous nous attendre à ce qu'il mît tout en œuvre pour lui enlever d'avance sa force et sa valeur, pour préparer sa propre défense. Il court au contraire au-devant des difficultés, il les fait naître sous ses pas, il sème d'embûches la route qu'il doit parcourir ! C'est une première inconséquence fort grave et dans cette lutte, dont l'âme autrichienne est l'enjeu, il est vraiment déconcertant que Hormayr mette de si beaux atouts à la disposition de ses adversaires !

Et si nous continuons de feuilleter les premiers volumes des « Archives », nous nous apercevons vite que cette aberration n'est pas isolée. Le journal de Hormayr fait campagne, non seulement contre la langue, mais aussi contre

la culture et la littérature françaises[69]). Il s'élève contre l'admiration excessive, pense-t-il, que l'on témoigne en Allemagne aux classiques français. Laissons les Français admirer Corneille et Racine, s'écrie-t-il ; mais nous avons mieux à faire qu'à admirer ces poètes étrangers ! Quant à la poésie populaire française, elle ne brille que par sa légèreté, sa frivolité ; elle est totalement dépourvue de cette douce et honnête sentimentalité qui caractérise les chansons du peuple allemand (« Gemüt » et « Empfindung »). Les Français ne peuvent donc invoquer en faveur de leur littérature que la supériorité de leurs classiques. Mais cette supériorité même est au fond fort douteuse et peu enviable. Vous avez eu vos classiques ? C'est-à-dire que toute votre grandeur est dans le passé et que, de votre propre aveu, vous vivez sur la gloire de vos ancêtres. Tandis que nous, nous n'avons pas encore atteint le sommet, nous travaillons patiemment pour y parvenir. Au lieu d'admirer vos lauriers poussiéreux, nous cherchons à en conquérir nous-mêmes de nouveaux ; et la couronne attardée sur vos fronts passera sur notre tête le jour où nous l'aurons méritée. C'est à peu près en ces termes qu'un obscur critique juge la littérature française dans un numéro hivernal des « Archives ».

Fidèle à notre résolution de ne relever les erreurs de Hormayr que dans la mesure où elles le mettent en contradiction avec lui-même, nous ne perdrons pas notre temps à réfuter toutes ces creuses déclamations. Il serait oiseux sans doute de vouloir prendre contre Heeren[70]), et serait-ce contre les frères Collin ou Hormayr lui-même, la défense de Corneille et de Racine. Quant à la frivolité de la poésie populaire, aux symptômes de décadence que l'on s'obstine

69. « Archiv », 1810, nos 145-147 (du 3 au 7 décembre) et 148-149 (10 et 12 décembre), p. 627 à 630 et 632 à 635. — Article intitulé « Ueber die Mittel zur Erhaltung der Nationalität besiegter Völker ».

70. Heeren (1760-1842), professeur d'histoire à l'Université de Göttingen, ami de Villers qui traduisit en français son « Essai sur les Croisades ». — L'article en question est son œuvre.

depuis des siècles à découvrir dans la littérature française, nous connaissons trop ces opinions aussi indéracinables qu'inlassablement démenties par les faits pour nous y arrêter. Ainsi Hormayr aurait quelque chance d'échapper à notre peu exigeante critique si, une fois de plus, il ne courait au-devant des coups et ne tendait le bâton pour se faire battre. Pour condamner en bloc la France, sa civilisation et ses lettres, pour dénigrer Corneille et Racine, sait-on quelle autorité invoque cet apôtre du patriotisme, de la fidélité à la langue maternelle et à l'esprit national ? Celle de Charles-François de Villers, le type du renégat et du transfuge par excellence, qui, né français et catholique, consacra sa vie à chanter l'Allemagne et le protestantisme, Villers, qui en novembre 1806 écrivait sans rougir ces lignes : « L'esprit germain finira par vaincre l'esprit français. Je crois déjà apercevoir quelques symptômes de cette issue des choses. La Providence a ses voies ![71]). » Or Charles de Villers, descendant de vieille noblesse languedocienne, a écrit, entre autres ouvrages peu glorieux pour sa mémoire un opuscule intitulé : « Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et les Allemands traitent l'amour[72]). » Il y montre que les Germains se font de l'amour une idée infiniment plus noble que les Français ; la poésie érotique de France ne parle que d'appâts, d'ardeurs, de flammes, de plaisirs, etc. ; à tout ce fatras, l'idéalisme allemand oppose des mots délicieusement vagues comme « Sehnsucht, Ahnung, Schwärmerei », tous termes intraduisibles en français parce qu'ils expriment des nuances de sentiment inconnues des Français, qui ne peuvent se représenter l'amour autrement que sous l'aspect de la plus basse sensualité. Ecoutez quels accents le poète

71. Cité dans l' « Allgemeine Deutsche Biographie », t. XXXIX, p. 711.

72. Cette brochure dut connaître un grand succès en pays allemand, car le t. II des « Archives » lui consacre à nouveau un long article (« Archiv », 1811, p. 90 et suiv.).

Colardeau[73]), considéré comme classique par tous les Français, prête à son Héloïse : « O douce volupté, plaisirs où je me noie[74]) ! » Que l'on compare à ces fureurs sensuelles la tendresse émue et la réserve charmante dont Herder a paré cette même Héloïse ! Conclusion : « Le Cupidon du Parnasse français est une divinité terrestre qui se sert de ses ailes horizontalement pour sauter de fleur en fleur ; il est fils de Vénus, née de l'écume et amante honteuse de Mars ; mais l'Amour que chantent les poètes de l'antique Teutonie est fils de Vénus Uranie, il se confond avec l'Eros céleste qui, selon Hésiode, présida à la création des mondes ; le mysticisme dont il s'entoure allume au cœur de l'homme une chaste flamme et l'arrache à l'empire des sens. » Ces lignes pourraient paraître drôles si elles n'avaient été écrites par un Français. Mais on est tenté de demander au baron de Hormayr, patriote autrichien, comment il ose accueillir de telles considérations dans son journal ; n'a-t-il donc tant prêché la fidélité à l'esprit national, l'alliance intime de la littérature et du patriotisme que pour accorder un tel crédit au seul des écrivains de cette époque qui ait renié toutes ses origines, toutes ses traditions pour bafouer sans retenue ses compatriotes et sa patrie ? Charles de Villers était bien le dernier des hommes à qui eût dû aller la sympathie du baron de Hormayr. Ou bien y avait-il dès ce moment des affinités entre ces deux caractères et ces deux esprits ? Quand on considère l'évolution postérieure de la carrière de Hormayr, on peut se le demander.

On relèverait d'autres contradictions, à tout le moins des imprécisions, dans le programme du mouvement de renouveau national. Les prophètes de cette régénération emploient à tort et à travers les mots de peuple, patrie, nation et ils se contredisent à tout moment sans même

73. C'est en effet se faire la partie belle que de considérer Colardeau comme le poète classique par excellence du XVIIIe siècle français !

74. « Archiv », 1811, p. 90.

paraître s'en douter. Nous avons tenu à signaler celles de ces inconséquences qui nous ont paru le plus graves. Elles constituent un indice important : il manquait à tout ce mouvement un cœur vraiment généreux et un esprit vraiment puissant. Avec son activité forcenée et sa monstrueuse mémoire, Hormayr n'était pas homme à éviter des contradictions qui devaient lui être fatales à lui-même et aux grandes idées qu'il avait prêchées.

V. — Le « plutarque autrichien »

L'importance littéraire de Hormayr réside moins dans ses œuvres proprement poétiques que dans l'influence énorme qu'il exerça sur les écrivains autrichiens de son temps. Et les deux « tableaux historiques » dont il est l'auteur apparaissent à peu près entièrement négligeables en regard de ses travaux d'archives ou des nombreux journaux qu'il a rédigés. Le « Plutarque autrichien » lui-même n'offre d'intérêt littéraire qu'en ce sens qu'il fut le recueil de sujets patriotiques où puisèrent inlassablement tous les poètes d'Autriche à cette époque. L'esquisse que nous donnons de l'activité de Hormayr ne serait pas complète si nous ne disions quelques mots de ces ouvrages.

Les deux tableaux historiques que composa Hormayr en 1805 et 1806 sont intitulés « Frédéric d'Autriche » et « Léopold le Beau ». Le premier drame a pour sujet les aventures de Frédéric IV qui, s'appuyant sur les bourgeois et les paysans, tient tête à la noblesse révoltée et doit à l'intervention de son frère Ernest de n'être point dépouillé du Tyrol (commencement du xve siècle)[75]. Le second traite des démêlés de Léopold de Babenberg avec l'empereur Henri IV contre qui il avait pris parti dans la querelle des

75. « Friedrich von Oesterreich, ein historisches Gemählde in fünf Aufzügen » (Vienne, 1805).

investitures[76]). Ces deux drames sont d'ailleurs dépourvus de tout mérite littéraire ; s'ils offrent quelque intérêt, c'est en tant qu'ils portent sur la scène les théories patriotiques que Hormayr devait développer quelques années plus tard dans son « Plutarque » et dans ses journaux. L'action, traînante et embarrassée, n'est animée que par de pompeuses tirades à la gloire de l'Autriche et de ses souverains. Elles sont nombreuses surtout dans « Frédéric d'Autriche », représenté au théâtre de la cour (pour la fête de l'Empereur François), le 4 octobre 1805. Au premier acte, ce sont les bourgeois et paysans tyroliens qui, groupés autour de leur bannière à aigle rouge, s'écrient : « Nous voulons vivre et mourir au service de l'Autriche ! » Au début du second acte, c'est Frédéric en personne qui entonne un hymne à la gloire du pays des Habsbourg : « La voilà donc la terre natale ! » dit-il d'une voix étouffée par l'émotion en tombant à genoux pour presser ses lèvres sur cette terre bien-aimée. Il célèbre la haute mission et l'indéfectible loyauté de sa dynastie : « Nombreux sont les revers qui se sont abattus sur notre maison depuis le grand Rodolphe, mais crois-tu qu'ils proviennent de la supériorité de nos ennemis, de leur vaillance ou de leur génie militaire ? Non, c'est notre magnanimité, notre bonne foi, notre respect de la parole donnée qui nous les a attirés. » Au dernier acte enfin les deux frères, Frédéric et Ernest, bénissent ensemble la fidélité de leurs peuples et la bonté du Dieu qui protège leur maison : « Nos ennemis sont humiliés, s'écrie le duc Ernest, la gloire de notre maison sort intacte, et plus magnifique encore, des nuées orageuses qui l'environnèrent un instant. Tu es rendu à ton peuple, noble prince. Nous sommes unis et nous le resterons aussi longtemps que subsistera l'édifice des mondes. Que souhaiter de plus ? — Eh bien ! gloire et prospérité à mes loyales provinces héréditaires, répond Frédéric en lui serrant la main.

76. « Leopold der Schöne, ein Sittengemählde der Vorzeit in fünf Aufzügen » (Vienne, 1806).

Gloire et prospérité à l'Autriche, à la Hongrie et à la Bohême ! Que jusqu'à la fin des temps leur union inébranlable dans sa volonté et dans sa force inspire une sereine confiance à tous leurs amis et soit une source d'épouvante, de défaite et de ruine pour leurs ennemis ! » Et la foule, transportée, éclate en acclamations enthousiastes : « Vive le duc Frédéric ! Vive le duc Ernest ! Vivent les nobles princes ! [77]) » Du point de vue patriotique, toutes ces exclamations pouvaient exercer un certain charme sur le public. Le drame n'en était pas moins à peu près dépourvu d'intérêt et, après un essai tout aussi peu heureux en 1806 avec « Léopold le Beau », Hormayr prit la sage résolution de renoncer au théâtre. Il oublia seulement de tirer de son expérience cette leçon qu'il ne suffit pas de traiter un sujet patriotique pour avoir du génie.

Le « Plutarque autrichien » qui n'a pas non plus grande valeur, aussi bien au point de vue historique que littéraire, a du moins atteint son but qui était d'attirer l'attention des écrivains sur les sujets empruntés à l'histoire de la dynastie. Voilà pourquoi il mérite de retenir un peu plus longtemps notre attention[78]).

Hormayr ne cache d'ailleurs pas qu'il ne prétend pas faire uniquement œuvre d'historien ; il croit pouvoir parfois dépasser les limites de l'histoire sans pour cela aller contre la vérité. Si l'histoire lui commande de rapporter exactement les faits, le patriotisme veut qu'il mette particulièrement en lumière les aspects les plus favorables de son sujet. L'historien ne renonce pas à sa nationalité et, citoyen fidèle d'un Etat, il doit en raconter le développement sans qu'on puisse lui demander de s'attarder à plaisir aux erreurs ou aux fautes. Nous voilà donc loyalement prévenus que notre auteur a une idée tout à fait originale de l'impartialité[79]).

77. « Friedrich von Oesterreich », p. 29, 43. 46 et 131.

78. « Oesterreichischer Plutarch, oder Leben und Bildnisse aller Regenten und der berühmtesten Feldherren, Staatsmänner, Gelehrten und Künstler des österreichischen Kaiserstaates » (Vienne, 1807 à 1814).

79. « Oesterr. Plutarch », t. XII, p. xx.

C'est aussi parce qu'il veut réagir contre l'injustice de tous ceux qui ont avant lui raconté l'histoire des Habsbourg. « Il est un fait patent, remarque-t-il non sans quelque vérité, que l'histoire des princes autrichiens a été racontée jusqu'ici uniquement par des adversaires politiques ou religieux ; il faut lutter contre cette tendance néfaste et combattre ces erreurs à plaisir ressassées. L'histoire de l'Autriche doit désormais être vraiment autrichienne, c'est-à-dire tendre à raffermir l'unité et la force de cohésion de l'Empire au lieu de fournir un aliment pernicieux à toutes les puissances de destruction. » Le Plutarque de Hormayr vise donc consciemment à montrer l'Autriche et ses souverains sous le jour le plus favorable.

L'auteur se défend tout aussi expressément d'écrire pour le monde savant. C'est le peuple qu'il veut atteindre, soit directement, soit par l'intermédiaire des artistes et des poètes. Nous avons, dit-il, de gros ouvrages sur l'histoire générale de l'Autriche, d'érudites dissertations sur des époques ou des événements particuliers. Mais il nous manque une histoire d'ensemble qui soit à la portée de la jeunesse et du peuple, un livre de format commode qui soit compréhensible pour tout lecteur tant soit peu cultivé et qui rende service à un vaste public[80]).

Hormayr renonce systématiquement aux méthodes de la pure histoire, il sacrifie son amour-propre d'historien au désir de stimuler le sens national autrichien : « On n'atteint guère à la réputation et à la gloire par de tels travaux, écrit-il ; précisément parce qu'ils sont destinés à la masse, ils ne sauraient constituer un idéal et on sert mieux sa propre renommée en se consacrant à l'histoire d'une seule grande individualité. »

Le dessein de l'auteur est de faire défiler devant les yeux admiratifs du public autrichien l'image édifiante et vénérable de tous les héros qui ont honoré leur époque et leur patrie, et en premier lieu des souverains. Il renonce

80. « Oest. Plutarch », id., p. xv.

à tous les détails qui n'ont pas de valeur morale et ne se croit pas tenu d'indiquer exactement ses sources. Sans doute il se vante d'avoir eu à sa disposition les documents les plus rares et les plus précieux. Mais il n'a pas jugé nécessaire d'indiquer ses références[81]).

Voici en quels termes il définit lui-même son dessein : « Sur l'immense étendue de territoire qui va de Cronstadt[82] à Salzbourg et de Cracovie à Trieste vit et agit une agglomération de peuples embrassant plus de vingt-deux millions d'habitants, infiniment divers par leur caractère, leurs mœurs, leur langue, leur constitution, assemblés à différentes époques au hasard des guerres, des héritages, des mariages — et formant un bloc pourtant où chacun travaille pour tous et tous pour chacun... Il en résulte un flux et un reflux perpétuel d'influences, une prodigieuse variété de forces tour à tour bienfaisantes, une émulation enfin qui fortifie l'originalité de tous ces peuples ; car là où l'uniformité serait un germe de mort, l'unité dans la diversité fait jaillir sans cesse des sources de vie active. Si le patriotisme provincial est naturel et louable, le sens de l'ensemble vaut mieux encore ; et, bien que répétée tant de fois, la fable de Ménénius Agrippa demeure éternellement vraie[83]). » Le meilleur moyen de renforcer ainsi le sentiment national autrichien n'est-il pas de dresser au cours des siècles des phares qui serviront de point de ralliement à tous ceux qui veulent le salut et la grandeur de leur patrie ? Ces phares destinés à éclairer la route d'un peuple, ce sont les sages et les vaillants qui se sont dévoués à l'intérêt général. L'historien a donc le droit de négliger toutes les périodes plus obscures pour voler de sommet en sommet. De ce point de vue élevé, il abolira toutes les barrières qui pourraient se dresser encore entre les diffé-

81. « Oest. Plutarch », id., p. XVIII.

82. Cronstadt (Brasov), ville actuellement roumaine, dans les Alpes de Transylvanie. Ne pas confondre, évidemment, avec Cronstadt en Russie.

83. « Oest. Plutarch », t. XII, p. X et XI.

rents peuples d'Autriche : « Si, à l'intérieur de nos frontières, il y a des divergences dans la langue et les mœurs, dans les métiers et la législation, du moins l'habileté et le courage, l'honnêteté et l'amour de la patrie sont-ils partout les mêmes, partout dignes des plus vives louanges[84]. »

Or les plus nobles héros de l'Autriche en qui s'incarnent le mieux ses vertus, ce sont incontestablement les empereurs depuis Rodolphe jusqu'à Marie-Thérèse : « Nous pouvons nous vanter, nous autres sujets des Habsbourg, d'avoir vu nos princes veiller avec une tendresse toute paternelle dans les jours de paix au respect des traditions et de la constitution, à l'accroissement de la liberté et du bien-être de tous ; et au milieu des orages de la guerre, ils demeuraient inébranlables dans la certitude de leur droit bien établi[85]. » Sans doute l'Autriche a connu des heures critiques au cours de son histoire ; mais la généreuse attitude des Habsbourg dans ces circonstances difficiles, leur foi inaltérable dans le triomphe final de l'idée autrichienne sont bien faites pour inspirer un sentiment de sécurité et d'enthousiasme à tous leurs sujets : « Que l'Autrichien se souvienne des jours de Mühldorf et de Sempach, qu'il se représente Ferdinand assiégé dans son propre château, Léopold en fuite tandis que la Hongrie se révolte et que le roi très chrétien conclue une alliance avec les pires ennemis de la chrétienté, qu'il pense à Marie-Thérèse à la diète de Presbourg, abandonnée de tous, menacée par tout un monde d'adversaires, et il ne pourra jamais douter de son pays, non jamais ! »

Le « Plutarque autrichien » est donc avant tout un hymne à la gloire des Habsbourg. Cette apologie est répartie en vingt tomes et coupée de temps en temps par des biographies consacrées aux grands hommes les plus représentatifs, ministres (Kaunitz), prêtres, savants (M. Hell

84. Id., p. XII.
85. Id., p. XIII.

et I. de Born), musiciens (Mozart), actrices (Marie-Anne Adamberger). C'est pourtant l'histoire de la dynastie qui forme la trame du livre et lui donne son plus grand intérêt.

Nous ne pouvons résumer toutes ces biographies et nous nous bornerons à quelques exemples. Tous les souverains nous apparaissent doués des plus rares qualités et parés des plus nobles vertus. En tête de cette phalange de saints et de héros marche naturellement le comte Rodolphe de Habsbourg, fondateur de la dynastie, serviteur de toutes les nobles causes. Hormayr ne manque pas de nous raconter en détail l'épisode édifiant qui a inspiré à Schiller une de ses plus belles ballades. Et il conclut que de la vie de Rodolphe se dégage une grande leçon : « Que tout en percevant clairement la nécessité d'assurer sa puissance et la fortune de sa maison par des annexions et des unions, Rodolphe ait pu conserver tout de même un cœur sans tache, c'est une des constatations les plus consolantes dans l'histoire des fondateurs de grands empires ; et que la fortune lui soit toujours demeurée fidèle, c'est une preuve réconfortante que les grandes lois de l'ordre universel récompensent à coup sûr, non seulement les actions d'éclat, mais aussi la modération[86]). »

Il semble, quand on lit le Plutarque, que l'exemple de Rodolphe ait exercé une influence décisive sur tous les membres de la dynastie. Ils ont tous protégé les faibles, fondé des couvents, encouragé les sciences, etc. Comme lui aussi ils sont à peu près tous remarquables par leur exceptionnelle beauté physique. Voici Albert II : « Grand et d'une force peu commune, les yeux bleus, mais pleins de feu, les cheveux blonds ; toute sa physionomie empreinte à la fois de douceur et de majesté inspirait l'amour et la crainte[87]). » Ou bien voici Maximilien : « Il était grand, fort et bien bâti ; tout son extérieur était vraiment impérial et son allure décidée avait quelque chose d'héroïque. Son

86. Id., t. I, p. 47.
87. Id., t. IV, p. 36.

nez aquilin, signe caractéristique de sa haute mission, formait avec l'arc des sourcils, le front bombé et le menton légèrement recourbé vers l'avant, un ensemble parfait de dignité et de force[88])... » Un autre souverain nous apparaît comme le prince le plus instruit et le plus sage de son temps ; c'est Ferdinand III, qui possédait à un haut degré, parmi une foule de dons remarquables, celui des langues : « Il parlait à la perfection allemand, italien et espagnol, comprenait le français, le hongrois et le tchèque[89]). » Tous aussi ils prononcent de nobles paroles dans le genre de celles que l'auteur prête à Albert II : « Un prince n'a pas de meilleure garde que l'amour de ses sujets et, une fois qu'il se l'est concilié, il n'a plus besoin que d'un ami fidèle pour posséder le plus parfait bonheur qui nous soit accessible en cette vie... » Dans sa fureur de louanges, Hormayr ne s'aperçoit pas qu'il tombe parfois dans le ridicule, surtout quand il célèbre les vertus conjugales de ses héros. Nous apprenons que Maximilien rendit avec usure à sa femme, Marie de Bourgogne, l'amour ardent qu'elle lui avait voué et que, après sa mort, il ne connut plus une seule heure de félicité dans le mariage ; ou bien c'est Ferdinand II qui adore successivement ses deux épouses ; mais le plus admirable sur ce terrain de l'enthousiasme matrimonial, c'est certainement Albert II : « Il aimait tant sa femme qu'il avait épousée à la fleur de l'âge qu'il n'a jamais touché à aucune autre femme. » Qui eût songé à réclamer tant de perfections ? Tous ces empereurs finissent par nous lasser à force de se ressembler.

Hormayr est non moins empressé à laver ses héros de toutes les accusations que l'on a pu porter contre eux. On a reproché à Albert II son intolérance et sans doute il apparaît regrettable qu'Albert, s'imaginant qu'un Juif avait acheté des hosties pour les profaner, ait cru devoir mettre tous les Juifs dans la cruelle alternative de se convertir ou

88. Id., t. V, p. 87 et suiv.
89. Id.. t. IX, p. 45.

de monter sur le bûcher : « Plusieurs se tuèrent eux-mêmes ; plus de douze cents furent mis à mort. » Mais cet acte « effroyable et à peine croyable selon nos idées modernes » apparaît anodin si nous nous reportons à cette époque peu délicate et tout cela n'empêche pas qu'il suffisait de voir Albert pour être convaincu de sa loyauté et de sa bonté[90]) ! Ou bien on reproche à Charles-Quint d'avoir été un tyran dur et ambitieux ; quelle erreur : « Charles n'était pas un despote ; pacifique par nature, il ne faisait pas la guerre par amour de la guerre, ni pour occuper son peuple et augmenter sa puissance ; ses guerres servaient, bien au contraire, à prévenir des attaques étrangères ou à consolider ce que ses prédécesseurs lui avaient légué. Ce fut peut-être une faute de sa part de ne pas entreprendre de guerre de conquête, une faute plus grave encore de s'être toujours fié aux serments de ses ennemis qui ne cessaient de le trahir[91])... » Ou encore quelle injustice d'accuser Ferdinand II d'avoir persécuté les protestants : « Sans doute il supprima la liberté de conscience ; mais la persécution religieuse est surtout détestable quand elle n'est qu'un prétexte dont se servent la tyrannie, l'ambition et la cupidité pour mieux atteindre leurs fins égoïstes ; or tous ces motifs étaient très loin du cœur de Ferdinand... Vers la fin de sa vie, il se plaignait de la haine que lui avaient vouée les protestants alors qu'il les avait persécutés uniquement par amour et pour assurer leur salut[92]). » Il faut admirer la noblesse de cette conviction : « Dans la bouche d'un autre, ç'eût été hypocrisie et raillerie ; tandis que chez lui, c'était l'expression d'un sentiment très profond. » Au demeurant jamais prince ne fut plus pacifique par nature, en dépit des guerres incessantes qui marquèrent son règne. En un mot, tous les Habsbourg furent des héros ou des saints et aucun des reproches qu'on a coutume de leur adresser n'est justifié.

90. Id., t. IV, p. 38 et 39.
91. Id., t. VI, p. 140 et suiv.
92. Id., t. VIII, p. 113.

Ces quelques exemples suffisent à montrer dans quel esprit et sur quel ton est rédigé le Plutarque, ils font comprendre aussi pourquoi nous n'estimons pas utile de nous y arrêter plus longtemps. Tout au plus faut-il remarquer que l'enthousiasme dithyrambique de notre panégyriste atteint à son paroxisme quand il arrive au règne de Marie-Thérèse. Il ne trouve plus d'expressions assez fortes pour dire toutes les vertus de la souveraine[93]). C'est une des premières manifestations de ce culte de Marie-Thérèse dont Caroline Pichler devait se faire la grande prêtresse et qui est un des éléments essentiels de l'esprit du nouveau mouvement. Par contre, Hormayr est visiblement mal à l'aise pour célébrer Joseph II ; il se tire de ce mauvais pas en accumulant les métaphores et en appelant tous les héros de l'antiquité à la rescousse ; ce n'est pas trop que d'Achille, de Régulus, de Paul Emile, de Terentius Varron pour donner une idée des mérites de l'empereur-philosophe[94]). Tous ces héros ont pourtant ceci de commun que leurs entreprises prirent une mauvaise fin et c'est sans doute une façon discrète d'indiquer que les vertus de Joseph ne l'empêchèrent pas d'accumuler les échecs. Il nous apparaît en revanche paré d'encore plus de vertus que tous ses devanciers.

Est-il après cela besoin de mentionner que le Plutarque autrichien ne résiste pas à la critique ? Hormayr a vu systématiquement les beaux côtés de ses héros et de leurs actes et, au point de vue historique, son ouvrage ne se défend pas.

Sans doute il avait eu la prudence de se placer sous le patronage de Plutarque dont chacun sait qu'il fut plus moraliste encore qu'historien. C'est prévenir le lecteur que, à l'exemple de son antique devancier, l'auteur du Plutarque autrichien ne se propose pas d'être exact et complet, ni de reconstituer les faits tels qu'ils se sont passés ; il se réserve de choisir ses personnages et d'insister

93. Id., t. XI, p. 8 et suiv., 13 et suiv., 96 à 98.
94. Id., t. XI, p. 125, 217, etc.

sur celles de leurs actions qui lui paraissent mettre en lumière telle qualité qu'il s'agit d'illustrer. Parmi toutes les méthodes qui ont jamais été appliquées à l'histoire, celle de Plutarque est la moins rigoureuse et elle ne se justifie guère que par des considérations morales. Ainsi Hormayr a voulu célébrer les vertus des Habsbourg et n'a eu recours aux documents, ou à la légende, que pour leur faire corroborer des idées préconçues. Il est même allé beaucoup plus loin que son illustre prédécesseur dans cette voie dangereuse : Plutarque voulait surtout montrer la valeur proprement *humaine* de ses héros, il les choisissait avec soin et accueillait toutes celles de leurs actions qui lui paraissaient révéler un degré peu commun de vertu civique ou de courage militaire. Le dessein de Hormayr est par nature beaucoup plus étroitement limité : c'est l'Autriche qu'il veut célébrer et c'est dans le caractère ou dans les actes des souverains autrichiens qu'il est tenu de découvrir toutes les vertus. Prenant une dynastie depuis ses origines jusqu'à ses derniers représentants, il est forcé d'accepter la série de ses héros telle que l'a constitué le hasard de la naissance et il en est réduit à développer longuement tout ce qui concorde avec son dessein, à sacrifier tout ce qui y contredit, enfin à chercher des excuses à tout ce qu'il ne peut passer sous silence et qui va à l'encontre de sa thèse.

C'est dire qu'il n'a jamais rien été écrit de plus faux que le « Plutarque autrichien ». Si les « Archives » nous mettent en garde contre la tendance qu'ont les poètes à mêler sans discernement la fiction à l'histoire, pourquoi leur directeur n'a-t-il pas considéré qu'il est beaucoup plus grave encore pour l'historien de travestir la réalité sous prétexte de patriotisme ou d'attachement à la dynastie ? Il vaut mieux sans doute renoncer à porter un jugement sur cet ouvrage et ne découvrir en lui que le complément nécessaire de l'ardente campagne menée par Hormayr en faveur de la vieille Autriche. Il ne suffisait pas d'affirmer que l'histoire des Habsbourg est, plus que toute autre, digne d'inspirer les poètes et les artistes : il fallait parcourir les champs

la plus grande chance de cet homme à qui la fortune fut d'abord si clémente en attendant de s'acharner à l'avilir. Il y eut pourtant un autre élément décisif de succès : Hormayr trouva à Vienne un milieu singulièrement bien préparé à entendre et à comprendre sa prédication ; depuis longtemps tous ceux qui rêvaient de la grandeur future de leur patrie se réunissaient dans un des plus brillants salons de cette époque, autour de Caroline Pichler. Héritier de la gloire de son aïeul, favori de Johannes de Müller et de l'archiduc Jean, admirateur ardent et panégyriste éloquent des Habsbourg, Hormayr n'eut qu'à paraître dans ce cercle pour y faire figure de prophète et de demi-dieu. C'est dans le salon de Caroline Pichler qu'il entra en contact avec tous les poètes qui devaient devenir sous sa haute direction les champions du mouvement de renouveau national.

CHAPITRE V

CAROLINE PICHLER ET LE SALON DU RENOUVEAU NATIONAL

Pour que la tentative de Hormayr eût un sens, il fallait qu'un public assez large, ou du moins une élite enthousiaste, pût s'y associer. N'était-ce pas une nation entière qu'il voulait appeler à une nouvelle vie ? Sans doute son action personnelle, le retentissement de ses brochures polémiques et de ses journaux devaient lui permettre d'atteindre ces masses qu'il rêvait d'électriser. Mais il était plus nécessaire encore qu'il pût agir directement sur les milieux littéraires et artistiques de la capitale. Il eut la chance de voir se constituer juste à ce moment le premier salon digne de ce nom que l'Autriche ait possédé et d'y trouver une maîtresse de maison acquise par avance à ses idées. Il semble qu'une harmonie préétablie ait ménagé cette heureuse rencontre d'un gentilhomme avide de faire des prosélytes et d'une grande dame soucieuse de grouper autour d'elle des esprits dévoués au service d'une noble idée.

I. — La tradition des salons en Europe et les premiers salons viennois

Si nous nous demandons ce qui fait le charme indéniable de la vie viennoise, nous nous dirons sans doute que c'est d'abord l'importance de la musique qui semble y baigner toutes choses, mais nous reconnaîtrons aussitôt après que

c'est aussi un certain sens inné des bonnes manières et du bon ton en société. Il semble que cette ville ait mis son amour-propre à créer et à perpétuer une atmosphère particulièrement propice aux relations entre les hommes bien nés, où l'on peut aborder les sujets les plus élevés sans tomber dans le pédantisme et toucher à tous les secrets sans verser décidément dans la médisance ou l'indiscrétion. Et nous sommes convaincus que cette tradition doit être aussi ancienne que la vie viennoise même, qu'elle est inséparable de l'essence de la cité. Or ce sentiment est trompeur et on est surpris de constater que cette tradition n'est même pas deux fois séculaire à Vienne alors qu'elle a près de cinq cents ans d'âge dans d'autres pays.

Sans vouloir refaire par le détail l'histoire des premiers salons, il faut rappeler que le mérite d'avoir ouvert les voies dans ce domaine revient à l'Italie et à la France[1]). C'est là que s'est formé au cours des siècles cet idéal social et mondain qui devait, non seulement marquer de son empreinte toute la vie d'une élite, mais exercer aussi une influence décisive sur l'évolution des lettres, des sciences et des arts, en un mot de toute notre civilisation.

L'étude des premiers salons italiens nous ferait remonter jusqu'à l'époque de la Renaissance. Dans la ville de Francesca de Rimini, dont la fin tragique a inspiré à Dante les vers émouvants du sixième chant de son « Enfer », vivait un siècle plus tard la divine Isotta qui elle aussi périt tragiquement, victime du poison d'un tyran, et dont le mausolée se dresse dans une chapelle latérale de l'église de Rimini. La divine Isotta fut sans doute la première femme qui présida une assemblée de beaux esprits constituant ce que nous appellerions aujourd'hui un salon. Aussi belle

1. Pour cette première partie, nous avons consulté en particulier :

Valerian Tornius, « Salons. Bilder gesellschaftlicher Kultur aus fünf Jahrhunderten », 2 vol. (Leipzig, 1913), — Jakob Burckhardt, « Die Kultur der Renaissance in Italien » (10e éd., Leipzig, 1908), — E. Rodocanachi, « La femme italienne à l'époque de la Renaissance » (Paris, 1907), — V. du Bled, « La société française du XVIe au XXe siècle » (Paris, 1903-1908, 4 vol.).

et gracieuse qu'intelligente et cultivée, au dire des contemporains, elle avait en tout cas réussi le tour de force de se faire aimer et épouser par Sigismondo Malatesta, seigneur de Rimini, un des hommes les plus brutaux et les moins scrupuleux de ce temps. Mais c'est un des privilèges de la Renaissance d'avoir réuni en un même esprit la pire perversité et la plus haute distinction. Ce Malatesta dont on admet qu'avant d'épouser Isotta il avait assassiné ses deux premières femmes, n'en était pas moins poète, philosophe humaniste et un des plus généreux mécènes de ce temps. Il fut tout cela en grande partie sous l'influence bienfaisante de la divine Isotta que les poètes de cette époque ont célébrée sur tous les tons. Dans son château de Rimini, elle avait formé un véritable salon où les discussions philosophiques et philologiques étaient à l'ordre du jour. Ainsi la petite ville de Rimini sembla devoir jouer un rôle primordial dans la vie intellectuelle de l'Italie. — Mais cette gloire ne survécut pas à la divine Isotta et, dans la suite, c'est Florence qui prit la tête du mouvement. La cour des Médicis devint le centre de la vie littéraire et mondaine en Italie ; dans leur villa de Careggi, près de la grande cité toscane, Cosimo Medicis et son petit-fils Lorenzo, reçoivent tous les savants et tous les érudits d'Italie, ils leur offrent de grands banquets où l'on discute sur des thèmes empruntés à Platon. — Après Rimini et en même temps que Florence, Ferrare devient aussi, sous l'influence d'une femme, un centre artistique et littéraire ; tous les beaux esprits accourent dans la résidence des ducs d'Este. Et cette femme qui préside à leur réunion n'est autre que Lucrèce Borgia, à qui les écrivains romantiques ont fait une triste célébrité. Mais tout un monde sépare la bacchante qui, à Rome, assistait aux côtés de son père, le Pape, aux pires orgies qui aient jamais été organisées même en des lieux moins sacrés que le Vatican, et la grande dame qui, à Ferrare, gagnait tous les cœurs par sa grâce et par sa vertu. Encore un de ces contrastes étonnants et admirables dont la Renaissance nous offre tant d'exemples !

Tous les poètes qui se pressaient à sa cour et dans son salon ont chanté Lucrèce Borgia ; Arioste en particulier a célébré la princesse dont, disait-il, la beauté, la vertu et la modestie vont d'heure en heure croissant. Même s'il est bien entendu que ces louanges ne doivent pas être crues à la lettre, il semble évident que Lucrèce Borgia, loin de rivaliser avec Messaline comme nous en persuadent les vers de Victor Hugo ou la musique de Donizetti, a été une des femmes les plus cultivées de son temps, et a pu rivaliser avec la reine incontestée des grandes dames de la Renaissance italienne, Isabelle d'Este, femme du margrave de Mantoue. — Cette Isabelle que les poètes appellent pompeusement « la prima donna del mondo » venait de Ferrare et était la belle-sœur de Lucrèce Borgia. Sa popularité était énorme parmi les artistes et les poètes qui se pressaient autour d'elle et faisaient le plus grand cas de son opinion ; elle avait voulu que ses appartements particuliers fussent décorés d'un tableau de chacun des principaux peintres contemporains ; elle y avait réuni aussi une imposante collection de globes et d'atlas, de médailles et de monnaies, d'instruments et d'outils, et enfin une splendide bibliothèque où l'on trouvait tous les classiques grecs et latins, les œuvres de Dante, de Pétrarque et de Boccace, et les plus récents romans de chevalerie. Isabelle fut en même temps la femme la plus élégante et la plus coquette de cette époque, ses parfums et ses toilettes avaient une réputation presque mondiale et on raconte que la reine de France elle-même se faisait tenir au courant des dernières innovations de la princesse de Mantoue dans le domaine de la mode et qu'elle se fit envoyer par elle des gants parfumés avec une pommade dont elle avait le secret. Isabelle d'Este fut vraiment le type accompli de la grande dame italienne au XVIe siècle. Après Isotta de Rimini, avec les Médicis et sa belle-sœur Lucrèce Borgia, elle peut être considérée comme la créatrice de cette grande tradition des salons dominés par une femme d'esprit qui est une des plus sûres noblesses de la vieille civilisation européenne. — Mais l'Italie n'était-

elle pas le pays prédestiné pour prendre la tête de ce mouvement ? Grâce à son morcellement et à la rivalité de ses princes, elle devait voir les lettres et les arts prendre chez elle un essor qui ne pouvait manquer d'entraîner aussi toute la vie de société. Voilà pourquoi les salons italiens ont de bonne heure brillé d'un si vif éclat. — Pour être un peu plus complet, il faudrait encore citer les soirées littéraires et artistiques qu'organisaient les Papes au Vatican et où en particulier le grand Léon X rivalisait en esprit et en libéralité avec Isabelle d'Este même ; ou bien les plantureux banquets que donnait à la Farnesina le magnifique Chigi, protecteur de Raphaël et de Michel-Ange ; ou encore les salons de Venise, domaine incontesté des courtisanes les plus spirituelles et les plus cultivées qu'ait jamais connues le monde et qu'a immortalisées l'Arétin. Quand on se replonge dans cette atmosphère capiteuse de la Renaissance italienne, on s'étonne et on admire que cette époque et ce peuple aient pu joindre à une telle facilité dans les mœurs tant de culture, de sens artistique, d'amour insurpassable des choses de l'esprit ; et c'est à l'influence décisive de femmes vraiment géniales qu'il faut attribuer cette paradoxale et éblouissante réalisation. Le Moyen âge avait demandé à la femme moins d'érudition et de finesse que de piété, de douceur, de chasteté ; le « Rinascimento », dont Boccace se fit l'apôtre persuasif, a au contraire libéré la femme, il a proclamé que, dans le domaine intellectuel et artistique aussi, elle pouvait être au moins l'égale de l'homme ; c'est l'ère des salons qui commence. — Sans doute ces grandes dames, avec leur liberté d'allures, seraient méprisées dans notre société qui a désappris une certaine franchise ; mais le titre de courtisane n'avait rien de déshonorant à cette époque lointaine et personne ne se choquait qu'une belle dame se consacrât parfois au culte d'Eros si elle faisait scintiller par ailleurs toutes les splendeurs de son esprit féru de sciences et de littérature ; le prestigieux Arétin nous a conservé les noms de Madrema, la plus fêtée et la plus instruite

des demi-mondaines, dont ducs, diplomates et cardinaux recherchaient assidûment les faveurs et qui savait par cœur, en plus de Pétrarque et de Boccace, une foule de vers latins empruntés à Virgile, à Horace ou à Ovide ; ou bien la charmante Imperia, que Raphaël a immortalisée, croit-on, dans sa « Transfiguration », aux pieds de qui tombèrent les hommes les plus illustres de Rome et qui ensorcelait tous les cœurs quand elle chantait en s'accompagnant sur la guitare ; ou encore la belle Tullia, fille du cardinal d'Arragon, l' « alma Sirena » qui enflammait les cœurs de tous les jeunes Romains. Notre siècle s'extasie devant ces grandes figures de femmes comme devant un idéal que nous ne comprenons plus, devant un miracle dont nous avons perdu le secret. C'est dans ce monde enivrant de la Renaissance italienne, c'est à la cour des Borgia ou des princes d'Este, dans les villas de Careggi près de Florence ou de Farnesina près de Rome, enfin c'est dans les salons des courtisanes vénitiennes qu'il faut aller chercher sinon le modèle, du moins le premier exemple, d'une vie de société où s'affirme l'influence de la femme, où elle se fait la protectrice et l'inspiratrice des artistes et des poètes.

Mais cette Renaissance italienne fut un somptueux feu d'artifice qui est bien éteint à jamais. Nous n'avons plus de princesses et nos courtisanes n'ont guère d'esprit. Cet idéal italien fut une merveilleuse réussite qui ne pouvait se perpétuer. C'est au contraire le mérite de la France d'avoir créé une forme de vie mondaine durable et d'avoir fondé les premiers salons au sens précis que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Ce ne sont plus des femmes libérées de toutes charges sociales ou de toute retenue morale qui donnent le ton comme jadis en Italie, mais ce sont des dames de la bourgeoisie ou de la petite aristocratie. Aussi leurs salons purent-ils vraiment servir de modèle, ils devinrent un type qui ne tarda pas à se généraliser dans toute l'Europe. On sait que la gloire d'avoir ouvert le premier de ces salons revient à la marquise de Rambouillet et on

a dit le mérite de cette préciosité qu'elle mit opportunément à la mode ; si Molière a pu en ridiculiser les excès, elle n'en avait pas moins été nécessaire pour réagir contre les manières soldatesques de ce temps. Et on n'a peut-être pas assez dit à quel point l'initiative de Madame de Rambouillet était, pour se servir d'un mot moderne, « démocratique » : son œuvre fut de réconcilier l'aristocratie fermée de la naissance avec une autre aristocratie, largement ouverte celle-là, l'aristocratie de l'esprit. Il suffisait et il importait d'être « honnête homme » pour avoir accès dans son salon et elle se chargeait d'instruire discrètement ses invités dans cet art de la « politesse du cœur » qui était à elle-même sa principale qualité. Ainsi l'idéal des salons français était d'emblée plus modeste en apparence, mais aussi plus solide et plus fécond que celui du « Rinascimento ». Pour réaliser le tour de force que nous avons évoqué en Italie, il fallait avec des femmes capables d'à peu près tout dans le bien comme dans le mal des condottieri et des génies : le siècle des Borgia est aussi celui des Michel-Ange et des Raphaël. Au contraire, les salons français favorisent le développement de qualités moyennes, accessibles par conséquent au commun des mortels : il faut aimer la conversation, les jeux d'esprit, les bonnes manières, l'urbanité. Dans la Chambre bleue de celle que le vieux Malherbe chanta sous le nom d'Arthénice, on se préoccupait surtout de parler, d'analyser les sentiments, d'en distinguer les nuances et les sources, on s'entretenait des ouvrages nouveaux, des tragédies de Corneille ou des lettres de Balzac, on commentait les sonnets de Voiture et de Benserade, les madrigaux de Monsieur de la Sablière et du marquis de Montausier. L'influence de ces réunions sur la littérature fut énorme et, quoique le salon de Catherine de Rambouillet fût, selon le témoignage de Chapelain, « le lieu du monde où il y a le plus de bon sens et le moins de pédanterie », ce n'est pas moins de là que vint cette pureté et cette élégance de langage qui, à partir du XVIIe siècle, font la gloire des lettres françaises. Mais la

véritable importance sociale de ce salon n'en est pas moins d'avoir, par nature, pu faire école. L'exemple qu'avait donné Arthénice fut imité de toutes parts ; dans tout le Paris d'alors, les palais des princes et les hôtels des bourgeois ouvrirent leurs portes et eurent leur salon. La province ne tarda pas à suivre. Et il est difficile d'apprécier jusqu'où s'est étendue l'influence des Précieuses. Leur tradition s'est perpétuée à peu près sans interruption jusqu'à Madame Récamier. Elles ont formé l'esprit subtil et charmant de Madame de La Fayette et de Madame Sévigné. Leur esprit revit dans la belle Ninon de Lenclos qui eut son « salon jaune » pour se distinguer du salon bleu d'Arthénice : Ninon qui ne fut pas seulement une grande amoureuse, mais aussi un esprit très fin et très cultivé que son ami Scarron, le poète cul-de-jatte, appelait « la plus étonnante fille du siècle », dont la reine Christine de Suède affirmait qu'elle eût pu exercer la plus bienfaisante influence sur le Roi-soleil et à qui le spirituel Saint-Evremond conserva jusque dans la vieillesse la plus fidèle amitié. L'illustre fille de Gustave-Adolphe avait d'ailleurs fréquenté elle-même le salon de Ninon où ses allures masculines avaient fait sensation ; et bien que Christine de Suède ait répugné par tout son être à l'idéal épuré des Précieuses, il est permis de croire que son bref séjour à Paris ne fut pas sans influence sur cette femme remarquable. — Mais c'est le XVIIe siècle français qui a vraiment repris et continué la tradition de l'Hôtel de Rambouillet. C'est d'abord chez Madame du Deffand que se réunissent les plus beaux esprits de ce temps, le naturaliste Buffon, le ministre Turgot, le critique La Harpe, le brillant causeur Marmontel ; puis c'est chez Mademoiselle de Lespinasse que se rencontrent les coryphées du mouvement encyclopédique ; c'est dans son salon que fut élaborée en grande partie la nouvelle doctrine ; d'Alembert lisait ses écrits scientifiques ; Diderot lançait ses paradoxes comme des pétards dans l'assemblée ; Marmontel déclamait d'un ton monotone ses contes moraux ; Chamfort donnait lecture de son Eloge de La

Fontaine. Et tout ce beau monde rayonnait autour de la maîtresse de maison, Julie de Lespinasse qui, avec un esprit plein des raisonnements du siècle philosophique, portait en son cœur une sensibilité formée à l'école de Rousseau et une mélancolie déjà digne de Werther. Contentons-nous de citer encore les noms de la maréchale de Luxembourg, protectrice attitrée de Rousseau, de Madame Geoffrin, la bonne bourgeoise qui donne à dîner aux philosophes, aux artistes et aux littérateurs, de Madame d'Epinay, l'amie de Grimm, enfin de Madame du Châtelet qui eut tant d'influence sur la formation intellectuelle du jeune Voltaire. Il suffit de laisser défiler devant soi tous ces noms, tous ces souvenirs, pour sentir se ranimer toute cette société du XVIIIe siècle qu'ont pieusement ressuscitée les frères Goncourt et où les salons jouent un rôle si important. Cette tradition, un moment interrompue par la Révolution, devait revivre dans le salon de Madame de Staël et surtout dans celui de Juliette Récamier. Et ce n'est certainement pas un hasard que ces deux siècles qui, de Madame de Rambouillet à Madame Récamier, virent la vogue des salons, soient aussi ceux où se forma vraiment l'esprit français. Dans cette société, ce sont vraiment les femmes qui donnaient le ton et, si leur influence est loin de suffire à tout expliquer, il est certain pourtant que cette atmosphère d'urbanité, ce goût de l'élégance que l'on retrouve dans la langue comme dans les mœurs étaient bien en grande partie leur œuvre.

Dans ce grand mouvement, l'apport de l'étranger ne fut pas très considérable et tous les salons qui s'ouvrirent peu à peu au delà des frontières subissaient tous plus ou moins l'influence de Paris. Hortense Mancini, nièce de Mazarin, fit sensation en 1765 à la cour de Londres par sa beauté et sa distinction ; le roi lui-même, Charles II, fut bientôt à ses pieds, lui donna une rente annuelle de quatre mille livres et lui fit bâtir dans le parc de Saint-James un superbe petit palais où Hortense donna des réceptions et entreprit d'organiser des conversations à la française ;

et c'est le Français Saint-Evremond qui est le plus bel ornement de ce salon où se presse la plus haute aristocratie d'Angleterre ; puis c'est le chevalier de Gramont, type de « l'honnête homme » par excellence, qui vient tourner la tête à toutes les belles dames de Londres en attendant d'épouser la seule d'entre elles qui à beaucoup de grâce joignît encore quelque vertu, Lady Hamilton, la sœur de cet Anthony Hamilton qui nous a si savoureusement raconté les aventures du chevalier. C'est à Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, et au chevalier de Gramont que revient l'honneur d'avoir apporté un peu de finesse et d'élégance françaises à cette cour de Londres depuis longtemps célèbre pour la facilité et la brutalité de ses mœurs. — C'est sous l'influence de la civilisation française aussi que Frédéric II entreprend de purifier le goût en Allemagne ; au château de Rheinsberg d'abord, il tient une véritable cour où se succèdent les concerts, les bals et les comédies et qui fait penser beaucoup plus à Versailles qu'au Roi-Soldat ; les animateurs de ces réunions sont le comte Kayserlingk, hôte assidu de Voltaire et de Madame du Châtelet à Cirey, l'abbé Jordan dont Frédéric a fait son bibliothécaire particulier, le chevalier de Chasot qui arrache à sa flûte des sons de trompette, remarque lui-même le Kronprinz, enfin toute une troupe de jeunes et jolies femmes qui parlent le français le plus pur, sans le moindre accent. Cependant le prince héritier entretient une correspondance suivie avec Voltaire. Une fois roi, Frédéric fait succéder les soirées de Sans-souci à celles de Rheinsberg ; et il tient à avoir à sa table le plus illustre représentant de l'esprit français à cette époque. On discute de science et de philosophie ; on donne parfois la comédie ; ce n'est pourtant pas vraiment un salon, car les femmes ne jouent déjà plus à Sans-souci le rôle que Frédéric voulait bien leur concéder encore à Rheinsberg. — Les premiers salons allemands dignes de ce nom, c'est à Leipzig et à Dresde que nous les trouvons et ici encore l'influence française apparaît décisive. Sous le règne de l'électeur Jean-

Georges II déjà, on parlait de la « galante Saxe ». Ce prince s'efforçait d'imiter scrupuleusement tout ce qui se faisait à Paris ; c'est dans la capitale française qu'il allait chercher ses professeurs de danse et de beau langage ; il y envoyait les fils de la noblesse saxonne pour qu'ils y apprissent les belles manières. Son petit-neveu, Auguste le Fort, voulut absolument faire de sa capitale le Versailles allemand. Pendant que Dresde s'inspirait ainsi de toutes les traditions françaises, Leipzig rivalisait avec Paris en distinction et en urbanité. Puisque Paris avait ses salons, il fallait que Leipzig eût les siens. D'abord fut fondée la « Société allemande » où les érudits saxons s'efforçaient d'égaler en charme et en esprit leurs collègues français. Mais c'est surtout Madame de Ziegler, la « Sapho de Leipzig », qui fonda en 1730 le premier salon allemand proprement dit. Au premier rang de ses admirateurs, on remarquait Gottsched et les louanges rimées en son honneur par différents poètes remplissent tout un épais volume qui lui fut solennellement remis en 1754. Un scandale retentissant qui divisa Leipzig en deux camps mit fin à la vogue de ce salon, mais toutes les espérances des Saxons qui tenaient absolument à avoir leur salon se reportèrent sur Louise Aldegonde Victoria Gottsched, la femme du grand poète. Elle venait de Danzig et fut reçue avec enthousiasme par la « Société allemande ». Elle devint l'âme d'un salon où l'esprit français et les manières françaises étaient à l'ordre du jour. On parlait surtout littérature et théâtre, on faisait de la musique et Madame Gottsched elle-même, guidée par Krebs, élève de Bach, avait composé une cantate qui nous a été conservée. C'est pour elle d'ailleurs que l'on venait et non pour son mari qui, en dépit de toute sa poésie, était physiquement un lourdaud peu fait pour briller dans un salon. On le vit bien quand, à la mort de sa femme, le vide et le silence se firent autour de lui.

Si nous avons ainsi esquissé l'histoire des salons dans notre moderne Europe, c'était pour essayer de découvrir quel rôle Vienne joue dans cette évolution et nous devons

bien constater qu'à aucun moment le nom de la cité impériale n'est venu sous notre plume. Jusqu'au XVIIIe siècle, Vienne ignora cette tradition des salons qui s'affirmait si vivace et si féconde en Italie et en France. Et cette tradition ne s'implanta en Autriche que quand l'influence de ces deux pays eut suffisamment agi et aussi quand l'exemple de la Prusse et de la Saxe eut une première fois acclimaté cette vie mondaine sous le ciel allemand. C'est sous le règne de Joseph II que nous voyons se constituer peu à peu les plus anciens salons viennois. Ils eurent d'abord le caractère d'assemblées scientifiques plutôt que de réunions mondaines et ce sont des savants qui les présidaient. Un cercle de naturalistes se forma autour du baron Nicolas-Joseph de Jacquin[2]), célèbre botaniste, qui habitait au « Rennweg », près du Jardin des plantes viennois, et chez qui on se retrouvait tous les mercredis. Les mêmes personnes se rencontraient le samedi chez le géologue Ignace de Born[3]) ; la société s'y divisait en trois parties : dans une pièce située au centre se tenaient les jeunes gens ; dans le salon contigu trônait la maîtresse de maison entourée des pères et mères ou d'autres personnes vénérables qui se distrayaient en jouant aux cartes, ce qui est, comme l'on sait, le meilleur moyen de ne penser à rien ; enfin dans une troisième pièce située de l'autre côté, les savants faisaient cercle autour du fameux géologue. Parfois toute la société se réunissait pour se diviser aussitôt après en deux groupes dont chacun, à tour de rôle, jouait quelque scène empruntée à un drame connu ou exécutait une pantomime inspirée soit de l'histoire sacrée ou profane, soit de la mythologie. On appelait ce divertissement « jouer des histoires ». Ainsi on trouvait moyen de s'amuser et de distraire la jeunesse sans renoncer à ce vernis de culture et d'érudition. — Et pourtant aussi bien chez le botaniste

2. Car. Pichler, « Denkwürdigkeiten aus meinem Leben », *op. cit.*, I, p. 158 et suiv.

3. « Denkwürdigkeiten », I, p. 149 et suiv.

que chez le géologue, nous ne sommes pas en présence d'un salon proprement dit ; il y manque l'élément essentiel : l'influence d'une femme qui donne le ton, dirige la conversation, suggère ou esquive certains sujets, en un mot joue le même rôle que nous avons vu les dames italiennes de la Renaissance ou les Parisiennes du siècle philosophique remplir avec à la fois tant de discrétion et d'autorité.

En ce sens le premier salon viennois fut celui de Charlotte Greiner et de sa fille Caroline Pichler. Cette dernière surtout groupa autour d'elle au commencement du XIXe siècle tout ce que l'Autriche comptait de poètes et de grands écrivains. Son salon n'eut pas seulement un caractère social et mondain, mais il fut vraiment littéraire. Et comme, à côté de la maîtresse de maison, c'est Hormayr qui y donnait le ton, nous devons évoquer plus en détail ces réunions, qui eurent à Vienne leur heure de célébrité, et en particulier la noble figure de femme qui présidait à ces doctes et aimables assemblées.

II. — Le salon de Charlotte de Greiner et de Caroline Pichler

Nul n'aurait pu prédire à Charlotte de Hyronimus — c'est le nom de jeune fille de la mère de notre héroïne — quelle gloire devait connaître un jour sa maison[4]). A l'âge

4. Pour tout ce qui concerne Caroline Pichler, la source la plus précieuse est son autobiographie, que nous avons déjà mentionnée à plusieurs reprises. E. K. Bluemml a enrichi ces « Mémoires » d'une profusion de notes qui en font une mine inépuisable de renseignements sur tout ce qui, de près ou de loin touche à notre héroïne. L'introduction de 87 pages est à elle seule une excellente étude sur Caroline Pichler. — Il faut citer encore, par ordre d'importance : l'ouvrage déjà mentionné de Val. Tornius, « Salons », t. II, p. 234 à 243 (« Gesellschaftsbilder aus Alt-Wien »), — l'étude de E. Guglia, « Gesellschaft und Literatur im alten Oesterreich, 1792-1825 », publiée dans l' « Oesterreichische Rundschau », t. I (1883), p. 714 à 725 et 829 à 842, — l'article de Marie Bihain (Irma Warmuth-Jancsó), « Caroline Pichler, nach ihren Memoiren », paru dans l' « Oesterreichisches Jahrbuch », t. XXX (1906)

de cinq ans, elle était orpheline de père et de mère et les officiers du régiment où avait servi son père durent pourvoir à son entretien et à son éducation. L'impératrice Marie-Thérèse eut, par hasard, vent de cette infortune et elle décida d'assurer elle-même l'avenir de la pauvre enfant. Elle la fit venir à la cour, la confia à une vieille demoiselle espagnole et décida qu'elle lui servirait plus tard de lectrice et de secrétaire. Elle apprit les langues et parlait en particulier français comme si c'eût été son idiome maternel. Comme elle était belle et gracieuse et qu'on la savait très estimée de l'impératrice, les prétendants à sa main ne manquèrent pas. Marie-Thérèse qui hésitait d'abord à se séparer de sa confidente finit par l'autoriser à épouser François de Greiner, secrétaire aulique. Ce fut un mariage bien assorti ; le jeune secrétaire appartenait à une famille considérée ; grâce à la protection de l'impératrice, il avança rapidement et devint bientôt conseiller d'Etat.

La nouvelle madame de Greiner fut en peu de temps une personnalité très en vue et la bonne société viennoise fréquenta assidûment son salon, dont sa fille devait nous raconter l'histoire. Dans la pièce principale, on avait dressé un petit théâtre où les enfants jouaient des saynètes françaises ; ou bien on faisait de la musique ; on s'occupait aussi de science et Mesmer en particulier, avec ses découvertes sur le magnétisme, faisait beaucoup parler de lui. Tous les artistes, poètes, musiciens en renom tenaient à

p. 137 à 159 ; — cf. M. A. Becker, « Verstreute Blätter » (Vienne, 1880), p. 29 à 45 (« Geselligkeit und Gesellschaft in Wien »), — P. D. Atterbom, « Aufzeichnungen über berühmte deutsche Männer und Frauen » (Berlin, 1867), p. 199 (l'auteur, un Suédois, déclare que Vienne possède deux curiosités particulièrement remarquables : la tour de Saint-Étienne et Caroline Pichler), — en français les « Souvenirs » de la baronne Du Montet (Paris, 1904), p. 79 ; — l'importance littéraire de Caroline Pichler n'est guère justement appréciée que dans la « Deutsch-österreichische Literaturgeschichte » de Nagl-Zeidler, t. II, en particulier p. 735-738, 740-755, 1050-1054.

paraître dans ce salon ; et tous les ouvrages nouvellement parus étaient activement commentés[5]).

C'est dans ce milieu exceptionnellement favorable au rapide développement d'un esprit bien doué que naquit, le 7 septembre 1769, la petite Caroline. Sa mère veilla avec un soin tout particulier à son éducation ; elle lui donna pour maîtres le poète Haschka et Monsieur de Léon, un érudit, conservateur de la bibliothèque de la cour. De bonne heure, Caroline fut initiée à la poésie ; elle apprit par cœur les fables de Gellert, les romances de Bürger, des extraits de Werther et de Gœtz de Berlichingen, sans les comprendre d'ailleurs, car c'était une nourriture un peu trop substantielle pour une petite fille de dix ans ; puis elle lut le « Paradis perdu » de Milton ; elle se mit à traduire du Virgile et du Théocrite. La musique n'était pas négligée non plus et l'enfant jouait avec prédilection les œuvres toutes récentes de Mozart qu'elle connaissait d'ailleurs personnellement et qui se montrait parfois dans le salon de Madame de Greiner[6]). Dans cette atmosphère pleine de poésie et de mélodie, Caroline sentit de bonne heure naître en elle le désir de faire des vers et elle n'avait pas douze ans qu'un almanach viennois publiait déjà de sa plume un petit poème sur la mort d'une camarade. Des œuvres plus sérieuses ne tardèrent pas à suivre, mais qui ne furent d'abord pas livrées au public. Cependant Caroline, devenue jeune fille, présidait déjà, aux côtés de sa mère, les réunions du mercredi et se préparait à la remplacer bientôt complètement.

Les années 1790-1800 sont pour l'Autriche une période de crise qui établit aussi une séparation entre le salon de Madame de Greiner et celui de Caroline Pichler. Les nouvelles venues de France avaient semé la méfiance dans les milieux officiels autrichiens. On vit partout des Jacobins et un prétendu complot révolutionnaire découvert en 1793

5. « Denkwürdigkeiten », I, p. 7 et suiv.
6. « Denkwürdigkeiten », I, p. 35-38, 55 et suiv.

par la police fut réprimé avec la dernière rigueur[7]). L'esprit sociable et insouciant de la période joséphinienne fut remplacé par une atmosphère de crainte et de perpétuel soupçon. Il suffisait de porter les favoris pour être suspect de jacobinisme ! Dans cet air lourd d'appréhensions, la vie de société n'était plus possible. Les habitués du salon de Madame Greiner décidèrent spontanément d'interrompre leurs réunions. Cette décision fut prise en grande partie sous l'influence du comte Chorinsky, neveu du comte Saurau, président de la police, qui se montrait particulièrement acharné à dépister les Jacobins. On détruisit tous les papiers où l'on s'était amusé à traiter entre amis des questions touchant de plus ou moins loin à la politique ; car on redoutait des visites domiciliaires et tous ceux qui aspiraient à faire carrière ne pouvaient s'exposer au danger de voir leur nom flétri à jamais pour un si futile motif. La mort du conseiller de Greiner en 1798 acheva de disperser le cercle des derniers fidèles. Il fallut se restreindre et la famille dut quitter la vieille maison située au cœur de la cité pour aller s'établir dans un logis plus modeste, situé au faubourg d'Alserbach, hors de l'enceinte des remparts. Ce quartier, qui semble aujourd'hui placé presque au centre de la capitale, paraissait très éloigné aux gens de cette époque. Les chemins qui reliaient Vienne à sa banlieue étaient mal éclairés et mal pavés et il fallait un certain courage pour s'y aventurer en hiver. Pendant plusieurs mois, la famille endeuillée mena une existence calme et retirée. Le mariage de Caroline avec un jeune fonctionnaire, André Pichler, en 1796, s'était fait sans bruit et n'avait guère changé la situation matérielle de la famille. Pourtant Caroline de Greiner, devenue Madame Pichler, était désormais indépendante et c'est autour d'elle qu'allait se reconstituer le salon.

En 1800, la jeune femme publia sous le titre de « Para-

7. « Denkwürdigkeiten », I, p. 178-180 et 319-321. — Cf. ci-dessous p. 484.

boles[8]) » un recueil de poèmes qui, d'un coup, lui valut la célébrité. Elle n'était d'ailleurs pas avide de gloire et il avait fallu toutes les instances de son mari sous les yeux de qui était tombé le manuscrit pour la décider à affronter la publicité. La critique s'exprima en termes enthousiastes : on loua l'habileté de la poétesse qui s'était ingéniée à découvrir de subtiles relations entre les objets inanimés et certains grands principes intellectuels ou moraux : « Ce beau monument d'une grande âme féminine restera un excellent livre de formation pour le cœur des jeunes filles aussi longtemps que l'éducation moderne n'aura pas réussi à étouffer le goût des plaisirs délicats[9]). » Ce fut la gloire et, comme la grande terreur des Jacobins commençait à se calmer, toute la société lettrée se remit à affluer dans le salon de la jeune et déjà illustre poétesse. On l'appela bientôt la Récamier viennoise. On se réunissait chez elle tous les mercredis, plus tard deux fois par semaine, le mardi et le jeudi.

C'était un salon « comme il faut » qui se distinguait par ce trait dominant d'autres maisons viennoises où se rassemblait une société plus élégante peut-être, mais moins soucieuse de saine tradition et de scrupuleuse correction. Tous les jeunes écrivains patriotes de Vienne se rencontraient chez elle. Un des hôtes les plus assidus fut Haschka, le poète de la « Volkshymne » qui avait été le précepteur de Caroline et, dit-on, l'ami dévoué de sa mère ; c'est lui qui se chargea d'introduire dans le nouveau salon un grand nombre de célébrités littéraires de Vienne. C'est ainsi que, le 28 septembre 1801, il amena avec lui le jeune et déjà illustre baron de Hormayr. Celui-ci ne fit d'abord que de rares apparitions ; mais, dans la suite, il se montra de plus en plus empressé et devint bientôt

8. « Gleichnisse », petit recueil de poèmes écrits en partie sous l'influence de « La chaumière indienne » de Bernardin de Saint-Pierre (« Denkwürdigkeiten », t. I, p. 137).

9. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 527.

le véritable animateur du groupe. Sous son influence, les divertissements littéraires à tendance patriotique prirent le pas sur les jeux de société proprement dits. On se mit à lire en commun et à haute voix les dernières productions de Gœthe, de Schiller, de Werner, etc. C'est lui encore qui prit l'initiative d'une nouvelle distraction qui se révéla singulièrement féconde et conféra peu à peu sa physionomie originale au salon de Caroline Pichler : les déclamations. Les poètes du groupe donnaient lecture des vers qu'ils avaient récemment composés et les soumettaient au jugement de l'assemblée. Hormayr était à la fois l'écrivain le plus fécond et le critique le plus écouté. Il était activement secondé par les frères Collin, Henri, à qui son Régulus avait récemment valu la célébrité, et Mathieu qui devait être le collaborateur le plus dévoué de Hormayr dans la rédaction des « Archives ».

En 1804 fut présenté à Caroline Pichler un jeune historien, Julius Schneller, originaire de Strasbourg et professeur au lycée de Linz. Il était aussi acquis aux idées de Hormayr, mais son indiscrète curiosité et sa trop grande franchise en matière d'histoire lui valurent plus tard des démêlés avec la censure, si bien qu'il se vit obligé de quitter l'Autriche. — Un des membres les plus en vue de cette société était le poète Streckfuss qui, dans une joute poétique qui fit sensation, rivalisa avec la maîtresse de maison, tous deux traitant un même sujet emprunté à la Bible, l'histoire de Ruth. Streckfuss partit de Vienne en 1806 à la suite d'un amour malheureux pour une beauté qui paraît avoir fait grande impression sur les habitués du salon, Madame de Kempelen. Hormayr lui-même ne resta pas indifférent aux charmes capiteux de cette noble dame.

Au printemps 1808 parut dans le salon de la Alserstrasse un nouveau venu que précédait une immense réputation : c'était Auguste Guillaume Schlegel qui se laissait traîner à travers l'Europe à la remorque de Madame de Staël. Il ne semble pas que l'illustre professeur se soit mis en frais d'érudition pour la société des salons viennois.

Il ne se fit guère remarquer, s'il faut en croire Caroline Pichler, que par l'attention exagérée qu'il accordait à sa mise : « C'était un érudit très élégant qui se distinguait de ses confrères par sa tenue extrêmement fashionable, mais aussi par son habitude de s'occuper de sa toilette en société... Pour l'amour de lui et de sa juste réputation littéraire, j'eusse préféré qu'il n'eût pas cette manie[10]). » Elle critique aussi l'attitude un peu trop souple de Schlegel envers Madame de Staël ; celle-ci ne lui témoignait en aucune façon le respect et la considération dus à un homme de ce talent. Et Caroline Pichler se dit qu'au lieu d'essuyer les rebuffades de cette femme arrogante pour le vain plaisir de participer à sa fortune et à sa gloire, Schlegel aurait mieux fait de s'assurer une situation matérielle convenable et de mener une existence indépendante. Comme tout le monde, notre Viennoise alla assister aux conférences du grand homme sur la dramaturgie, mais là encore elle fut déçue : « Ce que Schlegel disait ou lisait avait naturellement beaucoup de substance, mais il s'y mêlait une foule de paradoxes et le débit n'avait rien d'entraînant[11]). » C'était tout au plus une agréable distraction pendant le carême. — Ce fut bientôt au tour de Frédéric Schlegel de paraître dans le salon de Madame Pichler et d'apporter la bonne parole aux Viennois. On était très curieux de voir le trop fameux auteur de « Lucinde », qui pour la première fois avait parlé sans retenue de l'amour libre cher aux romantiques ; on s'attendait, sur la foi de cette œuvre, à trouver dans son épouse Dorothée l'original accompli de ce type de femme dévergondée. La réalité ne répondit pas à ces préventions. Dorothée en particulier se révéla très spirituelle, très simple, pleine de décence et de dignité. Et Caroline Pichler déclare que les heures qu'elle passa en compagnie de cette femme comptent parmi les plus agréables de sa vie. La plus vive amitié s'établit entre elles et, par la suite,

10. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 312.
11. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 325.

quand Dorothée mourut en 1839, Caroline écrivit des lignes pleines d'admiration et d'affection à sa mémoire.

Quelques années plus tard, le poète Théodore Körner devint lui aussi un familier de la maison, après quelque résistance d'ailleurs et pas pour longtemps. Venu en Autriche au début de l'année 1811, il fit représenter avec succès quelques-unes de ses pièces. Caroline Pichler était très curieuse de faire sa connaissance, d'autant plus qu'il fut bientôt question à Vienne de l'amour tendre et délicat que nourrissait le poète pour une jeune actrice, Mademoiselle Adamberger, connue pour sa grâce, son talent et une pureté de mœurs peu familière à sa profession. Madame Pichler vit le poète, sans lui parler, à un des cours de Frédéric Schlegel sur l'histoire moderne et elle assista à la représentation de « Hedwig », drame écrit par Körner à l'intention de sa bien-aimée. Mais il ne se montrait toujours pas pressé d'aller présenter ses hommages à la bonne dame pour qui, elle le savait et son dépit en était accru, il avait des lettres de recommandation. Elle eut enfin recours à un pieux stratagème : elle lui fit dire que, s'il ne voulait pas venir la voir, elle ne pouvait l'y contraindre ; mais qu'il devrait bien au moins lui faire parvenir les lettres qu'on lui avait confiées à son intention. Cet artifice réussit et un beau jour Körner se fit annoncer. Caroline le reçut en tête-à-tête et fut tout de suite enthousiaste : « Il resta longtemps, me raconta une foule de choses sur sa vie, me mit au courant de sa situation de famille ; il me narra quelques anecdotes divertissantes ; je fus forcée de rire de tout cœur, Körner rit aussi et ma fille qui se trouvait avec ma dame de compagnie dans la pièce à côté s'étonna de cette étrange visite qui prêtait tant à rire. A partir de ce jour, il fut chez lui dans notre maison[12]). » Le poète ne fut pas moins séduit par la bonne grâce et l'esprit de son interlocutrice et il avoua à un ami que, dès cette première entrevue, il lui aurait volontiers confié tous ses secrets si

12. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 388.

elle le lui avait demandé. Aveu qui nous prouve combien les qualités personnelles de Caroline Pichler contribuèrent à la vogue de son salon et surent y créer une atmosphère quasi familiale de déférente et affectueuse sympathie.

Ainsi se forma un cercle d'hommes du monde et de poètes où toutes les choses de l'esprit étaient à l'ordre du jour, mais où on donnait la préférence aux écrivains d'Autriche et, parmi eux, à ceux qui avaient une prédilection pour les sujets nationaux. C'est là la véritable importance du salon de Caroline Pichler ; sans elle, tous ces écrivains n'auraient pu sans doute établir le contact entre eux ; ils auraient échappé peut-être à l'influence de Hormayr et auraient eu en tout cas moins de facilité pour atteindre un public assez restreint, il est vrai, mais qui donnait le ton. Si bien que ce petit cénacle prit bientôt tournure d'école. Il est malaisé de décider à qui en revient le principal mérite, de Hormayr qui prêchait inlassablement à cette élite l'amour du passé et le respect des grandes traditions ou de Caroline Pichler qui charmait tous ses hôtes par sa bonne humeur et sa simplicité. Pour mieux comprendre quel fut son rôle à la tête ou au sein de ce mouvement, il nous faut essayer de dégager plus nettement les grands traits de sa personnalité.

III. — Caroline pichler : son caractère et ses idées

Caroline Pichler a laissé des ouvrages, ballades, drames, romans qui ne sont pas méprisables. Pourtant sa meilleure œuvre ce fut sa vie telle qu'elle a su l'organiser et la vivre, telle qu'elle a eu l'heureuse idée de nous la raconter dans ses Mémoires. Cet ample récit qui embrasse une période de soixante ans environ (1769-1831) est une image fidèle de la vie autrichienne à cette époque. Sans affectation, sans forfanterie, elle nous raconte cette existence si instructive et si édifiante. Elle a considéré comme un devoir

d'élémentaire honnêteté de nous raconter sa vie sans le moindre artifice. Le titre même des Mémoires de Gœthe : « Vérité et Poésie » lui paraissait paradoxal et injurieux pour le lecteur. Ce souci d'être toujours clairvoyante et sincère caractérise toute sa conduite, toute sa pensée. Et toutes ces qualités fondamentales procèdent du trait dominant de son esprit : un bon sens à toute épreuve.

Elle sut tenir sa vie sentimentale à l'abri des orages de la passion. L'histoire de son mariage est touchante à force de prosaïsme. Parmi les secrétaires de son père, elle en avait distingué un qui se faisait remarquer à la fois par sa conscience professionnelle et sa haute moralité : « Peu à peu, à la faveur de fréquentes rencontres dans le salon de mes parents, ses excellentes qualités commencèrent de faire impression sur moi, d'autant plus que j'avais remarqué que je ne lui étais pas indifférente[13]). » Leur inclination put se développer grâce à un jeu de société bien innocent ; le frère de Caroline réunissait de temps en temps quelques amis dans le salon de ses parents pour échanger avec eux des idées sur un sujet que l'un des assistants avait traité par écrit. Les jeunes filles n'étaient naturellement pas admises à ces réunions ; mais Caroline s'amusait à rédiger des réflexions sur un sujet de son choix et elle priait son frère de les soumettre au petit cénacle en les donnant pour l'œuvre d'un inconnu. Or il se trouva, raconte-t-elle, que Pichler, — c'était le nom de l'élu, — était toujours d'accord avec ces opinions d'un auteur dont il était à cent lieues de soupçonner l'identité. Quand cette harmonie de goûts fut révélée, l'amour des deux jeunes gens n'en fut pas peu accru. Ainsi s'établit entre eux ce lien spirituel qui devait les unir, sans le moindre trouble, durant plus de quarante ans. Et Caroline clôt le récit de cette idylle sereine par quelques considérations sur la nature du véritable amour : « Il est vrai que, plusieurs années après, j'ai entendu le poète Zacharias Werner décla-

13. « Denkwürdigkeiten ». t. I, p. 169.

rer qu'un amour né lentement de l'estime et de la sympathie n'est pas le véritable amour. J'écoutai et répliquai qu'à ce compte je n'avais jamais vraiment aimé[14]). » Et son bon sens naturel lui ordonne de distinguer soigneusement la vie réelle des choses de la littérature : « Un seul et même sentiment a une valeur bien différente dans un roman ou dans un poème et dans le monde réel. Bien des choses qui brillent d'un vif éclat dans l'œuvre d'imagination seraient inutiles, voire nuisibles, dans la vie, tandis que d'autres qui se révèlent bienfaisantes et fécondes dans la réalité seraient insipides en poésie. Tant il y a de différence entre l'œuvre poétique et la réalité et tant il serait dangereux de vouloir prendre la poésie comme guide dans la vie. » Et elle loue le poète Streckfuss d'avoir préféré quitter Vienne plutôt que de se laisser entraîner par sa passion pour Madame de Kempelen : « Il eut le sentiment du danger qui les menaçait, lui et elle, il respecta son bonheur domestique et sa réputation et il se résolut à s'arracher à cette situation et à retourner dans sa ville natale... Evidemment s'il s'était inspiré des mœurs qui commençaient de s'établir à ce moment-là et qui sont devenues générales maintenant, il eût agi tout autrement : il aurait dû rester, cultiver pieusement sa passion irrésistible, faire des scènes, détruire une union conjugale, et peut-être enfin terminer par un double suicide cette moderne tragédie. Il n'en fit rien ; — et il se comporta en honnête homme[15]). » D'ailleurs chaque fois que Caroline Pichler touche aux choses de l'amour, c'est pour laisser parler son bon sens. Elle se moque par exemple des hommes qui prétendent régner en maîtres sur le cœur de celle dont ils auront gagné l'amour : « J'ai souvent remarqué que ce sont précisément les hommes qui parlent tant de douceur, de soumission et d'abandon de la femme qui deviennent les amants ou les maris les plus obéissants ; et qu'ils ne

14. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 174.
15. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 285.

peuvent même trouver d'attrait à une femme que si elle a quelque chose de dominateur[16]). » On comprend que ce bon sens et cette douce ironie aient tenu en respect les orages de la passion.

Dans tous les domaines, Caroline Pichler est résolument conservatrice et elle se montre hostile à toute innovation. Elle s'indigne de voir les jeunes générations s'habiller sans modestie et applaudir aux libertés inouïes des artistes. Elle déplore que Vienne singe à ce point de vue les mœurs libertines de la France révolutionnaire. Ses réflexions sur les danses modernes sont assez piquantes dans leur candeur : « A cette époque, Monsieur et Madame Vigano vinrent à Vienne et présentèrent des danses d'un nouveau genre avec une façon inédite de s'habiller. Les costumes romains et autres, les robes à cerceaux disparurent du théâtre ; on imita très exactement la nature ; des maillots couleur de chair enveloppaient les bras et les jambes, les danseurs et danseuses étaient à peine vêtus ; et même, dans un pas de deux, Madame Vigano ne portait sur le maillot qui recouvrait tout son corps rien d'autre que trois ou quatre volants de crêpe qui allaient en décroissant et que retenait une ceinture de tissu marron foncé. A vrai dire, cette bande d'étoffe était le seul vêtement qui la recouvrît, car le crêpe ne cachait rien ; au cours de la danse, ces volants, ou plutôt ces falbalas, volaient souvent bien haut et laissaient voir le corps de la danseuse qui, dans son tricot couleur de chair imitant la peau, avait l'air d'être complètement nue[17]). » Et elle déplore que certains messieurs déjà âgés que leur naissance et leur éducation auraient dû tenir à l'abri de pareils errements n'aient pas su résister aux charmes de la voluptueuse Vigano. Mais, par respect de la dynastie sans doute, elle oublie de mentionner que l'empereur François lui-même ne demeura pas insensible aux appas de la jolie danseuse, ce qui inspira

16. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 300.
17. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 181.

quelques remarques piquantes à une autre dame de cette époque dont les Mémoires sont beaucoup moins déférents et discrets[18]).

Ce n'étaient pas seulement les actrices et les danseuses qui suivaient cette mode ; sous l'influence du Directoire et des « Merveilleuses », toutes les élégantes de Vienne s'habillaient à la grecque[19]) : « Toute la mode se rapprocha davantage de la nature ou plutôt du goût grec et on en arriva à porter des robes qui ne faisaient aucun pli, comme si cette mode s'était proposé le seul but de révéler très exactement les formes du corps. Cette même tendance explique pourquoi on avait les bras nus, les épaules découvertes, des souliers lacés imitant le cothurne, de somptueux bracelets non seulement sur l'avant-bras comme autrefois, mais même au-dessus du coude, les cheveux coupés et disposés en petites boucles ou, si on les gardait longs, rassemblés en un chignon sur la nuque. » Cette nouvelle mode n'est pas du goût de Caroline Pichler et elle rêva de remettre en honneur « le vieux costume allemand pour échapper à l'influence dangereuse des modes françaises[20]) ». Elle écrivit même sur ce sujet une longue dissertation qui fut publiée en 1815 dans le « Journal du Luxe et de la Mode ». Elle y exhortait l'impératrice Marie-Louise d'Autriche à prendre la tête du mouvement et à donner le bon exemple. Cette campagne en faveur des modes d'antan ne devait guère avoir d'autre résultat que d'échauffer contre Madame Pichler la verve caustique de Grillparzer.

Elle n'est guère plus indulgente pour les novateurs en matière de littérature. L'école romantique lui inspire de vives inquiétudes : elle lui reproche de railler tout sans rien apporter de vraiment nouveau. On critique, dit-elle, l'immoralité de l'un parce qu'il introduit le vice et la sensualité dans ses pièces, mais en même temps on condamne

18. Cf. les « Mémoires » de la comtesse Lulu Thuerheim, t. I, p. 126.
19. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 182.
20. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 45.

sévèrement les opinions bourgeoises et bornées de tel autre : « Que voulait donc cette école qui trouvait l'un trop dissolu, l'autre trop timoré ? Personne, je crois, n'aurait pu le dire et les coryphées eux-mêmes l'ignoraient. Ils démolissaient sans reconstruire ; ils organisaient seulement la confusion des idées en qualifiant de morales, de belles et de sublimes les paroles ou actions qui allaient contre toutes les règles traditionnelles de décence et de dignité. La fidélité conjugale, l'obéissance aux parents, le respect des mœurs établies, tout cela fut représenté comme des barrières étroites qu'un esprit indépendant et fort se devait de renverser. » C'est dans le rejet de toutes ces limitations que consistait le « grandiose » comme il était bien porté de dire alors ; on se servait en réalité de ce mot pour désigner la violation des formes traditionnelles, la révolte contre le devoir. Ainsi se trouvèrent brouillées les notions de juste et d'injuste, de permis et de défendu, de vrai et de faux. Et peut-être faut-il chercher dans les principes et les exemples de cette école les germes des tendances mauvaises et pernicieuses qui, dans le domaine des lettres et de la société, ont conduit à l'extravagance, à la ruine de la famille, à l'anéantissement de beaux talents, souvent même au suicide[21]). Elle reproche aux frères Schlegel d'avoir voulu, à force d'originalité, faire illusion sur l'infériorité de leur talent : « Beaucoup de gens affirmaient que les frères Schlegel brûlaient de jouer un rôle de premier plan dans le monde savant ; mais parce qu'ils sentaient et comprenaient — en gens intelligents qu'ils étaient — que leurs œuvres ne pourraient guère leur assurer qu'une place secondaire dans les lettres, ils se sont rabattus sur la critique et, en s'efforçant de renverser tout ce que l'on respectait jusque là, ils espéraient déblayer le terrain pour eux-mêmes et pour leurs partisans... Ils n'épargnaient qu'un seul des vivants : Gœthe, et en le choisissant pour leur coryphée, en lui prodiguant les fumées de l'encens, ils cherchaient

21. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 416.

à se couvrir de sa célébrité, de son prestige en Allemagne et de son autorité ; ils se réfugiaient à l'ombre de ses ailes[22]). » Et nous avons vu que, lors des conférences viennoises de Guillaume et de Frédéric Schlegel, Caroline Pichler témoigna de fort peu d'enthousiasme pour l'éloquence des deux frères.

Elle n'est pas non plus le moins du monde *féministe* et elle refuse de s'associer aux reproches que les femmes en général et les poétesses en particulier adressent au sexe fort : « J'ai toujours trouvé pitoyable de jouer la Didon abandonnée, de confier à l'univers dans des poèmes et des complaintes qu'un inconstant m'a délaissée pour une autre et je ne pouvais reprendre pour mon compte les jérémiades de mes sœurs sur l'insensibilité, l'esprit volage et éger du sexe masculin. Les opinions de ma mère elle-même sur la situation injuste où nous nous trouvons par rapport aux hommes, sur les supériorités qu'ils se sont arrogées à nos dépens dans la vie sociale et domestique, enfin sur les prétendus droits de la femme, n'éveillaient aucun écho dans mon âme. Je ne pouvais haïr les hommes, ni les mépriser, encore moins les envier. Je me sentais convaincue que la distinction nécessaire des sexes et l'organisation physique, morale et sociale du monde nous avaient assigné avec raison un rôle subalterne ; je ne pouvais me dissimuler que, non seulement dans les sciences et dans les arts, mais même dans les activités proprement féminines comme la cuisine, la broderie, les hommes, quand ils veulent bien s'en occuper, se montrent très supérieurs à notre sexe[23]). » Elle trouve que la nature a bien fait les choses en confiant à la femme le soin d'élever les enfants : « Je trouvais que le ciel s'était montré plein de sollicitude pour nous en nous prescrivant pleinement nos devoirs et en nous mettant ainsi à l'abri d'erreurs dangereuses et de pénibles remords. »

22. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 300.
23. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 131.

Elle ne saurait donc avoir beaucoup de sympathie pour les femmes illustres, celles que Madame de Staël appelle « supérieures », songeant d'ailleurs à elle-même en tout premier lieu. Caroline Pichler nous avoue les avoir toujours fuies et ne s'être jamais trouvée à l'aise dans leur société. Il est amusant de voir ce que ces deux femmes, remarquables chacune en son genre et toutes deux éprises de belles-lettres, ont pensé l'une de l'autre. Madame de Staël ne paraît pas avoir pris très au sérieux celle qu'elle appelait dédaigneusement « la Muse du Faubourg ». Caroline Pichler a été plus explicite sur le compte de la fameuse baronne. Elle rend justice à son grand talent, mais elle déclare que ses manières viriles ne lui plaisent pas. La première fois qu'elles se rencontrent en société, Madame de Staël la quitte aussitôt après la présentation pour aller arranger sa coiffure, mais elle continue de lui parler dans la glace, ce qui choque fort la Viennoise, peu habituée à un pareil sans-gêne[24]). Un autre jour, au cours d'une visite, Caroline Pichler éprouve quelque difficulté à s'entretenir en français avec l'illustre voyageuse et elle note que celle-ci, au lieu de railler spirituellement la lourdeur de la langue allemande, aurait mieux fait d'apprendre cette langue pour mettre ses interlocuteurs plus à l'aise[25]). Reprenant le reproche de Madame de Fouqué dans sa réponse au livre « De l'Allemagne[26]) », notre Autrichienne déclare que Madame de Staël, quand elle se plaint de l'absence de toute conversation alerte en pays germanique, ne devrait pas oublier que les Allemands ont toujours eu la politesse de lui parler dans sa langue : « Si elle revient nous voir, elle pourrait nous témoigner l'amabilité de se servir avec nous de notre idiome ; on reconnaîtrait alors de quel côté se trouve vraiment l'avantage. » Elle reproche encore à

24. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 314.

25. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 319.

26. « Ueber deutsche Geselligkeit in Antwort auf das Urtheil der Frau von Staël » (Berlin, 1814).

Madame de Staël de se vêtir avec le plus insigne mauvais goût ; elle la voit un jour affublée d'une espèce de turban vert à pois rouges et cette coiffure surprenante lui paraît convenir particulièrement mal au teint sombre et aux traits fortement masculins du personnage. Surtout elle trouve à la grande dame un je ne sais quoi de glacial. Un jour qu'elle avait invité la fameuse Française, la conversation eut du mal à se mettre en train, car Madame de Staël n'aimait guère se trouver avec de vraies dames du monde qui ne goûtaient guère l'étalage de tout son bric-à-brac littéraire. Caroline Pichler poussa un soupir de soulagement quand cette corvée fut terminée et elle se réjouit fort que cette visite restât sans lendemain[27]).

Dans cette aversion contre la prétentieuse femme de lettres, il y avait sans doute aussi beaucoup d'antipathie contre tout ce qui venait de France. Caroline Pichler reproche au pays de Voltaire d'avoir semé par le monde des ferments de désordre et de corruption. Quand les troupes de Napoléon occupent Vienne, son cœur de bonne Autrichienne en est douloureusement meurtri. Elle a détesté l'impérial parvenu et elle ne lui ménage pas les critiques. Un jour qu'elle avait réussi à obtenir des billets pour aller assister à une représentation en présence du conquérant au théâtre de Schönbrunn, — la curiosité féminine l'avait emporté ce jour-là sur la haine, — elle remarque d'abord que Napoléon ignore la politesse des rois : il arrive en retard. « J'eus ainsi le temps de penser à notre paternel monarque qui était toujours l'exactitude même, arrivait partout à l'heure dite et ne faisait jamais attendre ses subordonnés ni le public. » Quand un roulement de tambour annonce enfin la venue de l'Empereur, « je ne pus, dit-elle, m'empêcher de comparer ce vacarme désagréable au bruit sinistre qui, chez nous, annonce un incendie, c'est-à-dire un malheur. C'était bien un malheur en effet que la présence de cet homme dans le palais d'été de nos monarques ! » Pendant

27. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 321.

le spectacle, elle ne peut détourner ses yeux du terrible guerrier, en se disant qu'il suffirait d'une balle bien placée pour mettre un terme à cette prodigieuse ascension du Corse et aux calamités qu'il a déchaînées sur l'humanité[28]). Il est vrai que, plus tard, elle jugera le grand homme avec moins de sévérité et qu'elle refusera de s'associer au jugement de ceux qui ne voulaient voir en lui qu'un tyran brutal et cruel : « Tous ces ordres inhumains, s'il est bien vrai qu'il les ait donnés, ont dû lui être imposés par une pressante nécessité, clairement perçue par son génie militaire. » Et elle verra presque en lui une victime du destin : « La puissance illimitée est un des dons les plus dangereux pour l'homme, l'écueil où vient se briser en général son sens moral. Qui peut faire ce qu'il veut fait rarement ce qu'il doit, disait ma mère dans sa sagesse. Ce fut là le péché de Napoléon[29]). »

Si Caroline Pichler a été sévère pour l'envahisseur, c'est que tout son cœur appartient à la vieille Autriche, que tout son amour va aux Habsbourg. Ce dévouement à la dynastie est au centre de ses idées et de ses sentiments. Comme Hormayr et sous son influence, elle s'élève contre le mépris où l'on tenait autrefois les choses d'Autriche. Elle accuse les protestants de s'être emparés de la littérature allemande pour s'en faire une arme contre la religion catholique et contre l'Etat qui avait le plus énergiquement défendu les droits spirituels de Rome depuis la Réforme. Elle proteste contre l'injustice des opinions trop couramment répandues et complaisamment admises sur l'Autriche : « En vérité ! si l'Autriche s'était enfoncée dans les ténèbres de la barbarie comme on se plaît à nous le conter, si ses souverains, ses hommes d'Etat et ses héros s'étaient vraiment rendus coupables de toutes les faiblesses, fautes, maladresses, iniquités, etc., dont on les accuse, l'Etat autrichien se serait fatalement écroulé et cela depuis longtemps.

28. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 358.
29. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 360.

Qu'il n'en soit rien et que, après tant de vicissitudes, de lourdes guerres, de sanglantes défaites et de constantes rivalités, il ait pu non seulement subsister, mais s'assurer plus de crédit et plus d'éclat que jamais dans le concert des nations, c'est bien la meilleure réfutation de ces mépris intéressés... » Et comme Hormayr encore, elle reproche aux Autrichiens eux-mêmes d'avoir été trop longtemps indifférents à leur propre gloire : « Personne naguère ne songeait à la grandeur de l'Autriche, à sa dignité historique, aux exploits de ses ancêtres. Tout ce qui remontait au delà du XVIe siècle était appelé barbarie, notre histoire nationale nous était étrangère... Nous n'étions ni de vrais catholiques, ni de vrais Autrichiens[30]). »

Toutes ces opinions de Caroline Pichler coïncidaient très exactement avec celles de Hormayr et de ses disciples. Elle ne pouvait guère rien ajouter d'important là-dessus aux idées si nettement formulées et si ardemment prônées par le jeune érudit tyrolien et ses collaborateurs des « Archives ». Mais sur un point, elle devait, avec toute son autorité de femme, compléter utilement le système d'opinions dont on attendait une rénovation décisive de l'esprit autrichien.

Les « Archives » avaient insisté sur le rôle éminent qui revient aux femmes dans l'œuvre du redressement national : « C'est aux femmes qu'incombe le devoir de sauvegarder l'honneur du pays en répudiant toute faiblesse à l'égard de l'étranger. » Et Hormayr avait un jour reproduit en exergue dans son journal ces vers de Schiller : « Honorez les femmes ; elles tressent et tissent des roses célestes dans notre vie d'ici-bas, elles apaisent la discorde qui faisait rage, elles enseignent à unir sous la forme la plus pacifique les forces ennemies qui se détestent et elles maintiennent assemblé ce qui éternellement tend à se séparer[31]). » Hormayr voulut reprendre cette idée de Schiller en la développant et pour l'appuyer par des exemples empruntés à l'histoire autri-

30. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 103.
31. « Archiv », *op. cit.*, 1810, p. 116.

chienne. Il pensa sans doute qu'une femme serait particulièrement qualifiée pour remplir cette tâche et s'adressa à Caroline Pichler. Sous prétexte de commenter un ouvrage récemment paru, le « Miroir historique des femmes » de Bredow, elle entreprit d'exposer ses idées et celles de son entourage sur l'éminente dignité des femmes et leur rôle décisif dans le grand ouvrage du relèvement national[32]).

Elle proclame d'abord le droit et le devoir qu'ont les femmes de s'intéresser activement à la gloire et à la grandeur de la patrie. La femme doit aussi tenir une place importante dans la vie de la nation ; et un Etat ne saurait prospérer si les femmes n'y occupent le rang auquel elles ont droit. Cette vérité générale s'applique tout particulièrement aux pays de langue allemande : « La Germanie a de tous temps été la terre de prédilection du respect de la femme ; les Germains avaient le culte de la pureté féminine ; c'est surtout pour épargner à leurs épouses et à leurs filles les hontes de la captivité qu'ils combattaient ; en retour, les femmes prenaient tellement à cœur la cause nationale qu'elles allaient jusqu'à continuer la lutte à la place des hommes défaillants. Et aujourd'hui encore, nous admirons les femmes qui se mettent à la tête des armées, comme Jeanne d'Arc, ou qui ont recours au poignard pour délivrer leur pays d'un fou furieux, comme Charlotte Corday. »

Mais, même en dehors de ces cas d'exception, les femmes ne doivent pas oublier leur auguste mission. Trop souvent, elles ont le tort de verser dans la sensiblerie ou dans un enthousiasme tout verbal ; elles débitent d'excellentes maximes, mais qui ne jaillissent pas d'un sentiment fort, ni d'une mûre réflexion ; ce sont des fleurs simplement piquées dans un sol où elles ne plongent pas de racines et qui ne tardent pas à se faner.

Voici le portrait de la femme idéale telle que se la représente Caroline Pichler : « La terre ne connaît rien de plus

32. « Archiv », 1810, p. 321 à 336.

haut ni de plus accompli qu'une femme belle, pleine d'esprit, de sentiment, d'amour innocent et fort ; comme l'a dit un écrivain, quand Dieu créa le monde, il alla des êtres inanimés aux vivants, des êtres dépourvus de raison aux raisonnables et sa dernière œuvre fut la femme. En elle est abolie la séparation qui existe si souvent chez l'homme entre la tête et le cœur... » Et elle insiste sur l'influence décisive que la femme peut exercer sur les destinées de l'Etat : « La fille aimante est beaucoup plus attachée au foyer qu'un fils. Elle conserve un souvenir attendri de tout ce qui a entouré son enfance, du pays et des compagnes de ses premiers jeux : comment une noble femme, pleine de sensibilité et d'énergie, n'engloberait-elle pas dans son amour la patrie dont la gloire et la prospérité permettent seules à l'esprit, à la réputation, à la sécurité des familles et des citoyens d'aller sans cesse croissant ? Comment cette nation lui serait-elle indifférente dont elle est membre avec ses parents, frères, amis, son époux et ses enfants ? Pourrait-elle ne pas révérer la langue qui lui servit à balbutier ses premières impressions, à chanter sa joie et ses peines et qui est le plus intimement liée à tous les mouvements de son esprit ou de son cœur ?... Quelle action énergique elle peut exercer sur l'homme pour l'inciter à de nobles résolutions !... Comme disait Iseline, si l'on connaissait exactement l'histoire de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leur droiture et par leur courage, on constaterait que, neuf fois sur dix, ils devaient ces vertus à leur mère... »

En bonne élève de Hormayr, c'est à l'histoire que Caroline Pichler demande confirmation de ces idées. Et quel nom pourrait être plus cher à l'Autriche que celui de Marie-Thérèse ? Elle a su unir les vertus viriles, courage, persévérance, aux plus douces qualités de son sexe. Elle avait reçu en héritage de vastes Etats, mais sans armée ni trésor pour les défendre, n'ayant d'autre garantie que la loyauté de toutes les nations qui avaient reconnu ses droits. Victime de la cupidité et de la perfidie de ses voisins, elle

trouva en elle-même les ressources nécessaires pour leur résister ; et non seulement elle resta en possession de son patrimoine, mais elle fit monter ses Etats au cours de son long règne à un degré de prospérité qu'ils n'avaient jamais encore connu... L'amour au sens le plus pur de ce mot embellit sa jeunesse ; on vit la plus belle femme et la plus riche héritière de son temps demeurer fidèle à la première flamme qui avait embrasé son cœur ; et, sans négliger les affaires de l'Etat, elle remplit tous ses devoirs de mère auprès de ses nombreux enfants. Ainsi elle fit le bonheur de sa famille et de ses sujets durant quarante des plus belles années que l'Autriche ait jamais vécues.

Il appartenait à une femme, à une Viennoise, de célébrer ainsi les vertus de la grande impératrice autrichienne. En signalant la haute importance du rôle qui revient aux femmes dans la grande œuvre du relèvement national, en exaltant la conduite exemplaire des souveraines de la maison de Habsbourg, Caroline Pichler complétait harmonieusement le système de principes échafaudé par Hormayr et le soutenait efficacement dans sa propagande. Si son principal mérite demeure d'avoir groupé autour d'elle tous les écrivains patriotes et de leur avoir ouvert son salon, il est permis de croire que son exemple et sa conversation contribuèrent à orienter l'esprit de ses visiteurs vers le grand idéal que le directeur des « Archives » ne cessait de son côté de leur prêcher.

IV. — Essai d'appréciation de son caractère et d'explication de sa destinée

Pas plus que Hormayr, Caroline Pichler n'a encore trouvé son biographe. Le sujet a dû paraître trop mince aux critiques. Car ce fut leur destin à tous deux d'être un moment au premier plan de l'actualité et d'incarner presque exclusivement les aspirations les plus nobles et les plus fécondes de l'esprit autrichien ; mais tous deux

aussi se virent bientôt dépassés par les événements et ils restèrent, après 1809, à l'écart de l'évolution nouvelle des idées.

Sans doute la différence de leurs caractères se manifesta dans la forme même de leur retraite : une chute brutale précipita Hormayr des sommets vertigineux où il s'était présomptueusement élancé ; au contraire Caroline Pichler perdit doucement et sans à-coups le contact de son époque, comme si la vague d'enthousiasme national qui l'avait portée s'était retirée en la déposant mollement sur la grève. Tandis qu'il nous faudra revenir sur la grande tragédie qui vint réduire en poudre toutes les ambitions du baron de Hormayr, nous n'aurons plus occasion de retrouver Caroline Pichler ; on dirait que discrètement, modestement, elle s'estompe peu à peu à l'horizon des lettres autrichiennes. Et quand elle mourut en 1843, il y avait beau temps que ses contemporains l'avaient oubliée. Nous ne voudrions pas la quitter sans essayer de fixer quelques-uns des traits les plus significatifs de son originalité, sans nous demander ce qui explique à la fois sa gloire d'un jour et son lent effacement, sans lui donner enfin sa place parmi les femmes illustres de ce temps.

Ce qui nous frappe le plus, si nous jetons un regard sur sa vie, c'est l'impression d'harmonie et presque d'uniformité qui s'en dégage. Uniformité tout extérieure d'abord : c'est à Vienne qu'elle est née, qu'elle a vécu et qu'elle a fini ses jours. Et les limites de sa ville natale semblent bien avoir été aussi celles de ses préoccupations. Non seulement l'étranger n'a guère exercé d'influence sur le cours de ses idées et n'a pas tenu la moindre place dans sa vie, mais il paraît même que sa pensée ne pouvait embrasser les Etats des Habsbourg tout entiers ; au fond, quand elle parle de l'Autriche, c'est surtout Vienne et ses environs qu'elle veut dire. Hormayr avait sur ce point au moins l'esprit un peu plus ouvert : né loin de la ville impériale et presque sous un autre climat, formé de bonne heure aux disciplines de la géographie et de l'histoire, il ne

pouvait manquer de sentir toute la variété et la complexité des problèmes autrichiens. Caroline Pichler a été viennoise, sans plus.

Cette note viennoise, — bien différente d'ailleurs de ce que nous entendons en général par ces mots, — fait l'unité toute formelle de sa vie comme de ses « Mémoires ». Cet enracinement dans les profondeurs du sol natal est un phénomène assez neuf chez une femme écrivain et qui se pique de bel esprit. Presque toutes les grandes dames dont le salon brilla d'un vif éclat, ont eu le culte de l'étranger ou ont été de grandes voyageuses. A Paris au XVIIIe siècle, il était bien porté d'admirer l'Angleterre, ses institutions et ses mœurs. A Berlin un peu plus tard, Rahel Levin eut toujours une prédilection pour les exotiques ; la France en particulier, nous dit son principal biographe, « était pour elle comme une seconde patrie dont le climat et l'air lui étaient aussi indispensables que l'air du pays natal[33]) ». Et faut-il rappeler que la réputation de Madame de Staël a été en grande partie motivée par ses voyages et que son mérite le plus clair fut, après avoir évoqué l'Italie dans ses romans, de nous révéler l'Allemagne ? Il semble que pour se créer une originalité les femmes ne puissent se passer de cet enrichissement intellectuel un peu factice qui résulte toujours du contact permanent avec un pays étranger. Or Caroline Pichler ne se soucia jamais d'élargir dans ce sens son horizon ; elle nous a avoué franchement qu'elle avait une aversion prononcée pour les voyages ; la seule perspective d'être obligée d'aller de Vienne à Prague l'épouvantait[34]) ! Aussi renonça-t-elle en principe à de grands déplacements. Elle voulut être autrichienne et fut tout spécialement viennoise.

Sa vie est tout aussi exempte de péripéties. Dans ses Mémoires où nous pourrions nous attendre à rencontrer le

33. J. E. Spenlé, « Rahel. Histoire d'un salon romantique en Allemagne » (Paris, 1910), p. 99 à 107.

34. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 189.

récit de ses propres aventures, nous trouvons surtout en fait un reflet de tous les grands événements qui ont illustré ou endeuillé la cité. Son cœur se serre quand on annonce les revers des armées autrichiennes ; il se dilate au contraire quand le ciel se rassérène et que l'empereur rentre en triomphe dans sa bonne ville. Elle n'a guère connu d'autres émotions. Voilà pourquoi la période la plus active et la plus brillante de son existence coïncide avec les plus grands malheurs et la plus éclatante revanche aussi que l'Autriche ait connus au cours de son histoire : tant elle pouvait faire siennes toutes les tribulations de son pays et de sa cité !

Aussi est-on étonné de constater combien cette vie fut droite, rectiligne. Aucune influence nouvelle ne vint la régénérer. L'intervention de Hormayr hâta le développement de tendances qui étaient déjà présentes dans son esprit et, quand ce feu de paille se fut éteint, Caroline Pichler retourna à ses romans historiques et continua de chanter les vertus de la vieille Autriche sans même se rendre compte qu'un idéal tout nouveau montait autour d'elle et que sa voix trouvait de moins en moins d'écho. Dans ce renoncement presque absolu à l'originalité personnelle, dans cette identification totale avec la patrie réside précisément l'originalité la plus sûre de notre héroïne. Et c'est aussi cette unité de sentiment et d'inspiration qui fait la haute valeur de son témoignage.

Nous ne nierons point pourtant que cette unité s'accompagne d'un peu de monotonie. Dans quelle mesure Caroline Pichler en est-elle personnellement responsable ? Sans doute son caractère manquait de souplesse et elle détestait par principe toute nouveauté. N'oublions pas pourtant qu'elle fut un peu victime de cette sécheresse d'esprit et de cœur qui, sous l'influence d'un gouvernement timoré et rétrograde, finit par paralyser tous les éléments soucieux de demeurer fidèles à la tradition nationale. Précisément parce qu'elle s'était parfaitement identifiée avec l'Etat, elle se trouva prise bon gré mal gré dans la grande stagna-

tion des milieux « bien-pensants » sous le régime de Metternich. Quand le cœur de l'Autriche cessa de battre plus fort une fois Napoléon abattu, elle fut privée elle aussi du sang ardent et jeune qui avait animé ce grand corps durant les guerres de libération.

Cet isolement subit où elle se trouva rejetée était donc la rançon fatale de l'unité de vues systématique qui avait régné dans son salon. Une femme qui tient à voir se grouper autour d'elle une société aussi brillante que durable ne doit pas cultiver trop exclusivement une seule tendance ou se montrer par trop difficile dans le choix de ses habitués. Caroline Pichler ne sut pas retenir longtemps tous les hôtes plus ou moins illustres qui s'étaient un moment approchés d'elle. Elle avait trop d'esprit critique et ne savait pas cacher ses antipathies qui étaient nombreuses. Nous avons vu de combien de froideur elle témoigne à l'égard de Madame de Staël et des frères Schlegel. Elle dut se montrer tout aussi peu encourageante envers d'autres écrivains, viennois ceux-là, qui auraient pu contribuer à perpétuer l'éclat de son salon.

D'autres femmes ont connu l'art subtil de renouveler sans cesse l'atmosphère où elles vivaient. Madame Récamier a su rester en contact avec son époque en dépit — ou à la faveur — de toutes les vicissitudes de la politique française depuis la grande Révolution jusqu'à la seconde république en passant par l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet. Elle a conservé sa fraîcheur d'esprit et de cœur grâce à son commerce intellectuel et moral avec des personnalités comme Madame de Staël, Lucien Bonaparte, Benjamin Constant, Ballanche, Chateaubriand, pour ne citer que les fleurons de cette couronne étincelante où se rassemblaient les gloires les plus variées et toutes les célébrités de ce temps[35]).

Sans doute là encore Caroline Pichler était un peu victime des circonstances et la Vienne de son époque était

35. Cf. Herriot, « Madame Récamier et ses amis » (Paris, 1904).

loin d'offrir les mêmes ressources que Paris successivement napoléonien, royaliste et républicain. Mais elle était certainement aussi un peu trop exigeante pour ceux qu'elle recevait. Elle détestait foncièrement le libéralisme politique et le libertinage moral qui, ne serait-ce qu'à l'état de danger latent, sont indispensables à la vogue durable d'un salon. Ne fut-elle pas très irritée en 1813 contre Brentano parce que celui-ci avait osé donner lecture d'un grand poème dramatique dont certains passages étaient peu convenables pour des oreilles de jeune fille ? Le poète se vengea dans une épigramme où il accuse avec quelque raison sa pudibonde hôtesse de mieux chausser les pantoufles que le cothurne[36]). L'idéal à la fois emphatique et un peu étroit auquel elle s'était prématurément et définitivement ralliée, cédant à l'influence de Hormayr, mais plus encore à l'impulsion de ses propres goûts, excluait trop de gens, et peut-être les meilleurs des jeunes de ce temps. Un salon ne vit pas d'uniformité. Ce qui fit le succès de Rahel à Berlin comme de Madame Récamier à Paris, ce fut justement l'accueil fort large qu'elles réservaient toutes deux à tout ce qui leur paraissait distingué en quelque façon. Caroline Pichler n'avait pas cette souplesse d'esprit ni cette faculté d'adaptation. Aussi quand son heure fut passée se montra-t-elle incapable d'attirer ou de retenir les nouvelles gloires du moment. Successivement Grillparzer, Lenau, Bauernfeld parurent dans son salon ; mais ils se retirèrent l'un après l'autre, rebutés[37]). C'est que leurs aspirations différaient totalement de celles de cette grande bourgeoise raidie dans son culte ombrageux de la décence et de la tradition.

Cette femme ne dut-elle donc qu'à un ensemble de circonstances extérieures la réputation dont elle jouit

36. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 646 (note 722) ; cf. J. N. Ringseis, « Erinnerungen » (Ratisbonne, 1886).

37. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 311 ; cf. Lenau, « Sämtliche Werke », édition E. Castle, t. III, (Leipzig, 1911), p. 235.

pendant bon nombre d'années ? N'eut-elle rien de strictement personnel qui retînt ses admirateurs ? La plupart des grandes dames de cette qualité ont exercé une action décisive sur leur entourage par leur beauté ou du moins par leur charme. Il n'est pas besoin sans doute de rappeler combien, dans notre XVIIIe siècle, la séduction qui émanait de Mademoiselle de Lespinasse ou de Madame Geoffrin contribua à la vogue de leur salon, pour ne pas remonter à l'époque de Madame de Rambouillet ni surtout de la charmante Ninon de Lenclos. Caroline Pichler fut-elle belle ? Les portraits que nous avons conservés d'elle nous montrent un visage aux contours purs et aux traits réguliers, des yeux presque noirs surmontés de sourcils bien arqués, beaucoup d'harmonie dans la ligne des épaules et du buste. En somme on peut croire qu'elle eut une large part de beauté et fut bien digne d'attirer sur elle des regards chargés d'admiration.

Et pourtant cette beauté paraît bien n'avoir joué à peu près aucun rôle dans son existence. Nous n'avons en tout cas conservé aucun témoignage très formel sur ce point. On a dit le plus grand bien de ses qualités d'esprit, on a noté en termes vagues l'agrément de ses manières, la grâce de ses formes ; mais personne ne semble avoir été profondément impressionné par sa beauté[38]). Le fait n'est-il pas étrange, et qu'a-t-il donc manqué à cette femme ?

Peut-être un peu de mystère et de complexité. Ici encore le rapprochement avec ses illustres rivales s'impose. Madame Récamier était belle sans doute ; les contemporains ont abondamment loué sa taille souple et élégante, ses épaules et son cou de la plus admirable proportion, sa bouche petite et vermeille, mais plus que tout l'éclat

38. Toujours modeste, Caroline Pichler déclare elle-même qu'elle n'était pas très séduisante : « Ich gab mich und musste mich geben, wie ich war, und wem ich so nicht gefallen konnte, auf dessen Neigung musste ich verzichten, besonders da keine einnehmende oder schöne Gestalt mir zu Hilfe kam. » « Denkwürdigkeiten, » t. I, p. 109.

et la pureté incomparables de son teint. Et cependant ce n'est pas cette beauté seule qui fit tomber à ses pieds successivement un frère de Napoléon et un neveu du grand Frédéric, l'auteur d'Adolphe et celui d'Attala. Plus que par la régularité de ses traits, elle attirait les hommes « par ce regard qui caresse et la pointe de malice aiguisant la finesse de son sourire », et par tout ce que sa figure offrait « d'expressions les plus variées et parfois les plus mystérieuses », comme dit fort bien son meilleur historien[39]). Et si Edouard Herriot défend son héroïne d'avoir été vraiment coquette, il comprend pourtant qu'elle ait encouru ce reproche de minauderie et déclare qu'elle dut, dès sa jeunesse, se servir des apparences de la coquetterie comme d'une arme contre les importuns. Et ce n'est pas sa simple beauté non plus qui valut à Rahel Levin les hommages avertis du Prince de Ligne et du comte de Tilly, de Frédéric de Gentz et du prince Louis-Ferdinand, autre neveu du grand Frédéric. Elle avait elle aussi quelque chose de mystérieux, cette expression douloureuse qu'a notée Varnhagen[40]), qui la faisait ressembler à une ombre furtive, sa haute distinction naturelle jointe à sa naïveté, sa profondeur mêlée de candeur. Eléments indéfinissables et qui échappent à l'analyse.

Cet élément de mystère a totalement fait défaut à Caroline Pichler. Tout dans sa vie fut parfaitement clair, absolument raisonnable. Et nous avons pu découvrir dans le bon sens le fond même de sa nature. Or le bon sens ne sied guère aux femmes, surtout quand elles se piquent de bel esprit. Sans doute une certaine philosophie, née des enthousiasmes déçus et des attentes trompées, peut avoir sa beauté. Nous admirons la sagesse de Rahel qui « repliait ses ailes » aux heures de désarroi. Caroline Pichler, elle, semble être venue au monde avec des idées claires et des opinions arrêtées sur toutes choses. Ni son esprit ni

39. Herriot, *op. cit.*, t. I, p. 35.
40. Spenlé, *op. cit.*, p. 9.

son cœur n'ont été en quête d'aventures. Elle était née pour aimer son mari et ses enfants ; toutes ses préoccupations littéraires ne l'empêchèrent pas d'être la meilleure des épouses et des mères. Dans ses Mémoires, elle ne perd pas une occasion d'évoquer son bonheur conjugal. Nous l'avons entendue vanter le caractère raisonnable de son amour pour celui qui devait être son compagnon dans la vie ; quarante ans après, considérant l'histoire de son mariage, elle insiste seulement sur les difficultés qui peuvent résulter pour un jeune ménage du fait d'habiter avec les beaux-parents ; elle remercie son mari d'avoir surmonté cet obstacle à force de patience et de bonté[41]). Et elle-même n'avait eu d'autre souci durant tout ce temps que de faire le bonheur de son mari et de leur unique enfant.

Le lui reprocherons-nous ? Non sans doute. Mais constatons que, dans ce domaine encore, elle se révèle singulièrement veuve de nuances et de demi-teintes et que cette raideur de sentiment dut paraître bien prosaïque à certains. Et nous comprenons maintenant pourquoi cette figure nous apparaît trop simple pour être captivante à la longue. Il lui a manqué de connaître les orages du cœur et nous lui en voulons presque de la trouver en toute occasion si sensée, si sûre d'elle-même ; il lui a manqué de souffrir dans son esprit et dans sa chair, de goûter aux joies amères du doute et de la passion ; il lui a manqué enfin un peu d'inquiétude et d'angoisse : toujours libre de tout désir, de toute nostalgie, elle ne paraît pas avoir pressenti l'inextricable complexité des choses, la tristesse poignante du monde. Son calme imperturbable, sa sérénité que ne vient voiler aucune ombre, a quelque chose d'irritant.

Il est deux grands types d'individus dans l'humanité : les uns sont en proie au doute et à l'inquiétude, il semble qu'ils soient condamnés à souffrir pour s'enrichir sans cesse moralement et nous captiver ensuite par le spectacle

41. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 193.

de leur douleur ; telle serait bien Rahel, si touchante dans son perpétuel combat contre les noirs démons de la vie, meurtrie à tout instant par le dur contact des réalités, mais ne s'avouant jamais vaincue, avide toujours de « déchiffrer des hommes » avec une clairvoyance qui ne pouvait manquer de lui briser le cœur. D'autres au contraire renoncent à l'avantage discutable de fournir un merveilleux sujet d'analyse à leur biographe, ils préfèrent se consacrer à la tâche moins ingrate de bâtir en paix l'édifice solide de leur bonheur. C'est certainement à ce second type qu'appartient Caroline Pichler. Elle a su tenir sa vie et son âme à l'abri de toute grande secousse ; elle a vu clairement d'emblée où elle voulait en venir et elle y est arrivée. Ce n'est pas le besoin irrésistible de nous ouvrir son cœur qui l'a menée à la littérature ; ses poèmes et ses romans reflètent tout au plus la sérénité d'une âme calme sur qui la tristesse et le désespoir ne doivent guère avoir eu de prise. Rendons hommage à tant d'équilibre et de maîtrise de soi ; mais n'avouerons-nous pas que cet aplomb inébranlable est parfois un peu décevant ?

Ne peut-on donc la définir qu'en disant ce qui lui a manqué ? A force de comparaison, nous risquons d'être injuste envers elle. Elle a eu des qualités qui ne sont pas méprisables. Tous ceux qui l'ont approchée ont dit combien fut grande sa bonté. Lenau, qui fut quelquefois son hôte, porte sur elle ce jugement peu enthousiaste, mais sympathique pourtant : « Une femme vraiment aimable. Bonne surtout : très cultivée et très sensée aussi ; je ne l'ai pas trouvée spirituelle[42]). » Et Hormayr qui était bien le plus qualifié pour rendre hommage aux mérites de celle qui fut son alliée fidèle et généreuse, insiste également sur son dévouement au service de tout ce qui lui paraissait bon et beau[43]).

42. Lettre de Lenau à Reinbeck du 27 avril 1835 (Sämtliche Werke, *op. cit.*, t. III, p. 311).

43. Hormayr, « Taschenbuch für vaterländische Geschichte », t. XXXIV (1845), p. 110 et suiv., en particulier p. 143.

Bonté, générosité, loyauté, telles semblent bien avoir été ses qualités ; elles sont moins séduisantes peut-être que d'autres, mais n'en imposent pas moins le respect. A défaut de sensibilité palpitante ou de brûlante nostalgie, Caroline Pichler a possédé un grand cœur et elle s'est montrée capable de demeurer fidèle à un idéal qui ne manque pas de noblesse. Sans doute ce sont surtout les vertus bourgeoises qu'elle a célébrées et il est impossible de s'élever bien haut dans ce domaine où Schiller lui-même a échoué. Il faut savoir reconnaître pourtant qu'une femme peut être grande à force de droiture et de simplicité.

L'Autriche a donc eu raison de garder pieusement la mémoire de cette femme qui lui fait honneur. Nous dirons même que Caroline Pichler mérite d'être mieux connue, car elle nous révèle un aspect peu étudié du tempérament autrichien. Avec notre tendance à tout simplifier et à substituer des types commodes aux réalités complexes et déconcertantes, nous nous sommes fait de Vienne en général et de la Viennoise en particulier une idée charmante sans doute, mais un peu étroite. La ville des Empereurs nous apparaît toujours comme une cité frémissante de plaisir, où l'on vit perpétuellement dans une atmosphère saturée de musique et chargée de volupté. Nous nous représentons la Viennoise comme un être charmant et un peu vain, insouciant et léger, aimant à se griser au rythme vertigineux des valses, prompt à l'allégresse comme au désespoir, ouvrant sur le monde des yeux rêveurs et malicieux où perle à l'improviste une larme. Et toutes les filles d'Autriche sont un peu pour nous comme cette Fanny Elssler dont les Parisiens ne se lassèrent pas d'admirer en 1836 « la grâce sensuelle, l'abandon lascif et la plastique beauté[44]) ». Réputation flatteuse en somme et qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas ratifier. En face de ce type séduisant et universellement

44. « Une vie de danseuse. Fanny Elssler », par A. Ehrhard (Paris, 1909), p. 246.

aimé qu'a popularisé l'œuvre des modernes romanciers autrichiens, il n'est tout de même pas inutile d'évoquer la figure un peu compassée de la bonne Caroline Pichler. Elle aussi, elle a eu des vertus et des qualités que l'on peut appeler autrichiennes. Il faut de ces contrastes pour animer la physionomie d'un pays et d'un peuple. De même que, quand nous citons tous les drames et tous les scandales qui ont assombri l'histoire des Habsbourg, nous oublions peut-être quel modèle d'intelligence et de dignité donna à toutes les femmes et à tous les princes l'impératrice Marie-Thérèse, ainsi nous négligeons parfois de penser que la musique et la danse ne peuvent servir à elles seules d'armature solide à une cité. Ce que l'Autriche peut exalter et aimer dans Caroline Pichler, ce sont précisément toutes ces vertus domestiques qui font la force durable d'une race et sans lesquelles tous les raffinements du plaisir et du luxe ne sauraient exister ou deviendraient rapidement mortels. En elle se sont haussées pour une fois jusqu'aux honneurs de la célébrité toutes ces femmes d'Autriche énergiques et simples grâce à qui la décadence autrichienne continue de demeurer un vain mot. Fanny Elssler et Caroline Pichler ! Il faut mettre côte à côte ces deux Viennoises si différentes pour bien comprendre leur ville natale. Si différentes ? Au fond de leur caractère à toutes deux, n'y a-t-il pas cet heureux assemblage de bonté, de simplicité et de franchise que leur illustre compatriote, Grillparzer, se plaisait à constater chez les Autrichiens et dont il les félicitait à juste titre[45] ? Et si elles ont appliqué ces qualités dans des domaines bien divers, elles ont également bien servi toutes deux la cause de leur patrie.

***

Avec toutes ses qualités d'esprit et de cœur, grâce aussi, il faut bien le dire, à la raideur et à l'étroitesse de ses

45. Cité par Ehrhard, id., p. 8.

opinions, Caroline Pichler était toute désignée pour se faire l'auxiliaire de Hormayr dans sa grande entreprise. Bien que leurs tempéraments et leurs caractères fussent radicalement opposés, il y avait entre eux une parfaite conformité de vues et de tendances. Ils servaient le même idéal : exalter le sentiment autrichien, faire connaître et aimer le passé de leur patrie afin de consolider son avenir. Et Caroline Pichler savait faire rayonner dans son salon les grands principes jaillis du cerveau bouillonnant du gentilhomme tyrolien. C'est certainement sous leur influence, autant que sous celle des événements, qu'aux environs de 1809, toute la littérature autrichienne se sent soudain en veine de patriotisme et paraît vouloir se consacrer exclusivement à célébrer l'Autriche, les Habsbourg et la grandeur de leur mission.

CHAPITRE VI

L'INTELLIGENCE AUTRICHIENNE DANS LE SILLAGE DE HORMAYR

Ce n'est pas par l'originalité des idées ni par leur rigoureuse logique que la pensée de Hormayr nous a paru surtout intéressante. Des théories géniales peuvent n'avoir pendant longtemps aucun retentissement. Au contraire, parce qu'il s'inspirait immédiatement des réalités et parce qu'il s'adaptait merveilleusement aux circonstances, l'apostolat du jeune érudit tyrolien connut tout à coup un prodigieux succès. Il faut évoquer cet élan d'enthousiasme patriotique qu'il déchaîna dans les lettres et dans les arts pour comprendre combien une prédication peut être féconde quand elle vient à son heure. On croirait voir des bourgeons, longtemps retenus par de tardives gelées, qui éclatent et se déploient aux premiers rayons du soleil.

I. — Caroline Pichler et la ballade patriotique

Il n'est pas besoin de recherches très minutieuses pour découvrir à quel point l'influence de Hormayr sur Caroline Pichler put être décisive. Avec cette parfaite bonne foi qui la caractérise, elle n'a pas perdu une occasion de proclamer tout ce qu'elle devait à l'auteur du Plutarque. Et elle ne mentionne presque jamais son nom dans ses « Mémoires » sans y joindre quelque expression de reconnais-

sance. Elle lui a expressément rendu hommage et elle a signalé combien tout le mouvement patriotique dans les lettres à cette époque était son œuvre : « L'étude de l'histoire commença (vers 1807) à susciter le plus vif intérêt dans cette génération. Beaucoup de savants s'y consacrèrent et on chercha une consolation et un réconfort dans la considération du passé. Cette atmosphère et mes relations actives avec Hormayr éveillèrent en moi aussi un goût très prononcé pour l'histoire en général et pour celle de ma patrie en particulier. Le « Plutarque autrichien » parut à ce moment et fit sensation. Les connaisseurs ont pu critiquer justement cet ouvrage, et avec preuves à l'appui ; il atteignit pourtant le but que s'était proposé son auteur : il éveilla chez beaucoup de personnes comme chez moi-même le sens de l'histoire nationale et il parla à l'imagination et à la sensibilité parce qu'il était écrit avec autant de chaleur que de sentiment poétique. Mais par d'autres moyens encore, Hormayr chercha à agir en ce sens sur ses amis et par eux sur le public. Il sut gagner les frères Collin à son intention de faire traiter des sujets patriotiques par la poésie et par les beaux-arts, il provoqua l'éveil de nouveaux talents qui se groupèrent docilement autour de lui ; il chercha à infuser la même inspiration aux artistes, et la plus grande partie de ce que l'on fit à cette époque comme dans la suite pour l'histoire autrichienne était dû à l'impulsion de Hormayr. Il faut lui reconnaître ce mérite bien que vingt ans après il ait pour l'essentiel trahi ces sentiments[1]). » Elle mentionne ailleurs qu'elle demandait toujours conseil à Hormayr quand il lui prenait fantaisie de composer quelque ballade, à moins que ce ne fût un roman historique : « L'hiver suivant je conçus le projet d'écrire un roman historique dont le sujet fût emprunté à l'histoire tchèque et qui eût pour théâtre Prague que je connaissais passablement bien maintenant (en 1825, au retour d'un voyage en Bohême).

1. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 306 et 307.

Ce n'était pas facile... Car il fallait découvrir un événement qui fût en soi caractéristique et qui n'allât pas trop franchement contre les intérêts allemands ou autrichiens ; il ne s'en trouva pas d'autre que précisément celui que m'avait signalé autrefois en de semblables conjonctures le baron de Hormayr à qui je demandais toujours conseil pour mes travaux historiques : à savoir la fin de la Guerre de trente ans quand, à la faveur d'un coup de main nocturne, les Suédois s'étaient emparés du Hradschin et de la « Kleinseite » à Prague[2])... » Caroline Pichler ne saurait avouer plus candidement d'abord à quel point des circonstances tout extérieures décidaient du choix de ses sujets et ensuite combien l'influence de Hormayr et son érudition étaient généreusement exploitées par tout son entourage. Et même quand l'ancien héros du renouveau national aura renié son passé, la bonne dame jugera sa conduite avec indulgence et redira sa gratitude : « Je conserve un souvenir fidèle à Hormayr. Je me souviens aujourd'hui encore avec plaisir de l'époque déjà très lointaine où nous nous voyions souvent, où je goûtai le commerce de son esprit si cultivé, où son exemple et son intérêt pour l'histoire de sa patrie m'orientèrent à mon tour vers cette noble étude, où je trouvais toujours auprès de lui pour mes doutes ou mes questions en matière historique une oreille complaisante et une solution toute prête et où non seulement la funeste catastrophe qui brisa tout d'un coup sa carrière politique en pleine gloire, mais aussi bien des malheurs domestiques qui l'accablaient et que je connaissais mieux que beaucoup d'autres, lui valaient toute ma sympathie. Maintenant que nous ne nous sommes pas vus depuis quatorze ans et que nous ne nous reverrons plus sans doute en ce monde, un lien faible et tremblant de vieille affection nous unit encore à distance. Nous nous écrivons une, tout au plus deux fois par an, et ainsi notre ancienne inclination réciproque se perpétue, se nour-

2. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 217.

rissant du passé et, du moins ici-bas, n'attendant rien de l'avenir[3]). » Lignes émouvantes dans leur simplicité, qui font honneur au cœur de Caroline Pichler et qui nous sont en même temps un témoignage de tout ce qu'elle devait à Hormayr.

Nous en trouvons une autre preuve dans ses poèmes. En 1808, elle dédiait au gentilhomme tyrolien des vers pleins d'enthousiasme où elle célébrait la grandeur de la mission qu'il s'était assignée. « Du fond des ténèbres du passé, le génie de l'humanité te parle de sa voix puissante... Comme au sein des nuits l'essaim radieux des étoiles, des esprits lumineux y tracent leur sillage... Stimulé par ces visions héroïques, champion de la patrie et du droit, tu t'attaches à peindre fortement ceux qui furent forts pour instruire une race dégénérée. Ainsi tu as versé au cœur de tes contemporains l'enthousiasme de ton propre cœur[4])... » Et elle faisait des vœux pour le succès de cette entreprise : « Puisses-tu mener à bonne fin ce grand ouvrage ! Puisse ton zèle ardent pour la patrie gagner tous les cœurs allemands et les unir solidement afin que, se souvenant de ce qu'étaient leurs pères, ils affrontent vaillamment les périls menaçants[5]) ! »

3. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 247.

4. Car. Pichler, « Sämmtliche Werke » (Vienne, 1829), t. XXII, p. 90 : « In das Stammbuch des Freyherrn von Hormayr. »

« Mächtig aus der Vorwelt heil'gem Dunkel
Spricht der Menschheit Genius dich an,
Wie in Nächten lichtes Sterngefunkel,
Ziehn dort helle Geister ihre Bahn...
Angeglüht von diesen Heldenbildern,
Hochgesinnt für Vaterland und Recht,
Strebest du die Starken stark zu schildern,
Lehrend das entartete Geschlecht.
So hast du in's Herz der Zeitgenossen
Deiner Brust Begeisterung ergossen. »

5. « Möchte dieses hohe Werk gelingen !
Möchte deine Glut fürs Vaterland
Heiss in alle Deutschen Herzen dringen,
Sie vereinigend mit festem Band,

Ces aveux on ne peut plus explicites facilitent évidemment notre tâche et nous font toucher du doigt le prestige de Hormayr. Mais en leur absence même, la simple lecture du « Plutarque » d'une part et des œuvres de Caroline Pichler de l'autre ne nous aurait pas permis de douter de l'influence du gentilhomme tyrolien sur la dame de lettres viennoise. Personne ne s'est conformé plus exactement au programme fixé par le nouveau prophète : étudier le passé pour en appliquer les leçons au présent et surexciter ainsi le patriotisme autrichien.

Un exemple en particulier est significatif. Le 8 mars 1809, l'ancien régiment des cuirassiers de Dampierre, devenu régiment de Hohenzollern, traversa Vienne en passant au beau milieu du château impérial au lieu de contourner la ville par les faubourgs selon l'usage imposé à tous les autres régiments[6]). Or dans son « Plutarque », Hormayr racontait l'origine de ce privilège, remontant à l'époque des guerres de religion en Autriche[7]) : le comte Thurn assiégeait Vienne à la tête d'une armée protestante ; le prétendant à la couronne impériale, Ferdinand II, cerné dans son château, allait être obligé de céder aux instances de son entourage qui le sommait de capituler, de se retirer dans un couvent, de consentir à ce que ses enfants fussent élevés dans la religion protestante, enfin de ne pas s'opposer au démembrement de ses Etats. Mais voici que soudain une sonnerie de trompettes retentit dans la cour du château : ce sont les cuirassiers de Dampierre qui arrivent au grand galop. Et les rebelles de s'enfuir comme s'ils eussent entendu retentir à leurs oreilles les trompettes du jugement dernier. Alors un nouveau courage enflamme les catholiques, Thurn est contraint de battre en retraite, Ferdinand peut se rendre à Francfort où il est

Dass sie, denkend, was die Väter waren,
Mutig stehn den drohenden Gefahren ! »

6. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 333.
7. « Oesterreichischer Plutarch », *op. cit.*, t. VIII, p. 53 et suiv.

élu empereur à une grande majorité. — Voilà ce que Caroline Pichler lisait dans le Plutarque. N'était-ce pas un merveilleux sujet de ballade ? Et sans se mettre en frais d'originalité elle prend sa plume et raconte en vers ce que l'historien avait narré en prose. Elle ajoute tout au plus de son cru des considérations beaucoup plus morales que poétiques et qui d'ailleurs font aussi penser à certains passages des « Archives » ou à telle citation empruntée par leur rédacteur à Johannes von Müller : « Celui-là ne saurait périr qui a confiance en Dieu et qui, courageux et énergique, résolu à accomplir sa destinée, tient les yeux fixés sur un grand idéal et, malgré les coups du sort, ne s'écarte pas d'un pas du chemin de l'équité... La force sacrée de la Foi le transporte sur des hauteurs supraterrestres. L'orage a beau gronder autour de lui, son courage demeure seul inébranlable. Car du fond d'un lointain toujours serein il voit rayonner les étoiles jamais éteintes de l'espérance. Et voici qu'au moment décisif il voit tout se transformer soudain alentour ; la destinée menaçante et sombre redevient souriante et douce ; et en son cœur plein de fidélité, il remercie le ciel du bonheur de sa délivrance et de la douleur des épreuves[8]). » Pourtant ces considérations d'une si haute moralité durent paraître plus tard trop générales à la poétesse car elle les modifia pour en accentuer la tendance patriotique : « Pourrais-tu, lisons-nous dans l'édition de 1829, imaginer plus haute et plus noble récompense que d'assurer la liberté à ta patrie, de sauver l'auguste maison des monarques, leur royale clémence, les trésors accumulés du travail et de l'art, les coutumes, les mœurs et les lois de tes pères ? Ainsi donc courage et en avant quand s'approchent les ennemis... L'amour de la patrie est un feu sacré. — Aucun sacrifice n'est trop grand, aucun sang trop précieux ! » Et elle imagine la postérité célébrant l'héroïsme des Autrichiens dans la lutte contre Napoléon

8. Cette première version est celle que publie l' « Archiv für Geographie... » de Hormayr ; t. I (1810), p. 141 (16 et 19 mars).

comme elle chante elle-même l'exemplaire persévérance de Ferdinand II : « Et comme nous vantons aujourd'hui cette valeureuse troupe, ainsi les siècles futurs exalteront le peuple qui fut assez fort et généreux pour conquérir par les armes la liberté et la paix ; et nos petits-neveux, assurés désormais de leur bonheur, considéreront avec gratitude les dangers que nous avons courus[9]). » Aucun exemple ne pouvait mieux illustrer ce que Caroline Pichler doit à Hormayr : le choix du sujet, son application au présent, enfin la grande leçon patriotique qui s'en dégage, tout cela est emprunté au « Plutarque » ou aux « Archives » et plus encore peut-être aux conversations si instructives qu'avaient entre eux nos deux héros. Et comme pour symboliser ce touchant accord, Caroline Pichler se trouvait aux côtés de Hormayr et à la fenêtre de son bureau pour voir défiler, le 8 mars 1809, le régiment dont les exploits passés servent de thème à cette ballade ! Le sujet avait dû d'ailleurs paraître exceptionnellement intéressant et édifiant à notre poétesse, car elle le reprit en 1814 pour le délayer en un drame patriotique[10]). Hormayr fut le parrain de la pièce comme il l'avait été de la ballade, et il écrit à cette occasion à Caroline Pichler pour lui rendre ce témoignage, qu'elle a été sa première auxiliaire et sa plus noble

9. Cette seconde version est celle que publient les « Œuvres complètes » (Vienne, 1829), t. XXIII, p. 90 à 96.

10. Il est assez curieux et caractéristique pour le nouveau régime instauré par Metternich et Sedlnitzky que cette pièce patriotique ait été en butte à toutes les rigueurs de la censure. Les représentations furent interdites en février 1815. On trouvait irrespectueux de montrer un Habsbourg dans un si cruel embarras. La pièce ne put être représentée qu'en novembre 1818, sous le titre : Christian, roi de Danemark, ou : Courage de prince et loyauté de sujets (« Christian, König von Dänemark oder : Fürstenmut und Untertanentreue »). L'action était transposée en Danemark et tous les noms des personnages étaient changés. Voilà quel sort on réservait à des pièces patriotiques à Vienne en 1815 ! Toutes les protestations de Hormayr (« Archiv », t. VII, 1816, p. 10) et de Car. Pichler elle-même (« Der Sammler », t. X, Vienne, 1818) ne servirent de rien. — Cf. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 36-39, 52, 85-88.

compagne sur la voie où il s'était engagé[11]). Cet hommage était assurément mérité.

A un autre endroit du Plutarque, Hormayr disait la magnanimité dont un autre empereur autrichien fit preuve envers ses ennemis[12]). Dans la guerre contre Zurich au XIVe siècle, les habitants de la ville de Bâle avaient fait preuve de sentiments hostiles à l'égard du duc Albert. Peu de temps après, un épouvantable tremblement de terre accompagné de jets de flamme, ravagea la cité ; dans cette seule nuit, la terre engloutit quatre-vingt-quatre châteaux et des forêts entières dans le massif du Jura. Quelle bonne aubaine pour les assiégeants ! Le duc s'entendit en effet conseiller par son entourage de s'emparer maintenant de la ville qui ne pouvait lui résister. Il répondit, car c'était un Habsbourg : « Dieu me garde d'ajouter à l'affliction de ces malheureux et de terroriser ceux que la main du Seigneur a déjà si durement éprouvés. Nous allons plutôt les aider à rebâtir leur ville. Ensuite nous pourrons discuter avec eux. » Encore un sujet idéal pour une ballade moralisante et patriotique ! Caroline Pichler s'en saisit. Ce lui sera une occasion de dire toutes les vertus qui peuvent décorer un prince, mais de chanter surtout la grandeur d'âme des Habsbourg. Loin de s'en cacher, elle précise comme toujours son intention avec une insistance qui honore son caractère, mais nuit un peu à la poésie : « Si tu peux pardonner généreusement à ton ennemi et t'abstenir d'employer la violence alors qu'un destin ami remet la vengeance entre tes mains : tu atteins à un degré élevé de grandeur, tu t'es dompté toi-même. » Mais il y a mieux en fait de beauté morale : « Pourtant, si l'ennemi qui, dans sa méchanceté, t'a méconnu, tombe dans la détresse et que tu étouffes l'étincelle de la haine pour le sauver en lui tendant une main secourable : alors

11. Il l'appelle « die erste und edelste Genossin und Gehilfin » ; cf. « Grillparzer-Jahrbuch », t. XII, p. 270.

12. « Oesterreichischer Plutarch », t. II, p. 59 et suiv.

tes frères, les anges, te bénissent, abaissant sur toi des regards pleins de joie. » Si enfin le héros qui se signale par de telles vertus, est un prince autrichien, de quel enthousiasme ne serons-nous pas transportés : « C'est ainsi qu'un prince du sang des Habsbourg s'est vengé d'un ennemi acharné, c'est ainsi qu'il a renié une vieille haine et désarmé l'adversaire à force de générosité ! Et j'ai chanté avec joie ce haut fait : trop heureuse si j'ai réussi dans mon entreprise[13]) ! »

Caroline Pichler s'est fait une aimable spécialité de ces chants naïfs en l'honneur des monarques autrichiens, que ce soient les Habsbourg ou leurs prédécesseurs les Babenberg. Dans une autre ballade, elle nous montre le fondateur de cette antique dynastie sollicitant l'honneur de défendre l'Autriche contre ses ennemis et définissant à cette occasion la mission historique de ce pays : « Empereur, donnez-moi l'Autriche en fief !... Confiez sa sécurité à ma garde et, avec l'aide de Dieu, j'en ferai le rempart de la chrétienté, dressé vers l'Orient pour briser la puissance des Infidèles, pour faire régner la foi et les bonnes mœurs sur terre[14])... »

Le mérite de ces poèmes n'est pas considérable. Pour les apprécier cependant à leur juste valeur, il faut se reporter à l'époque où ils furent composés et se souvenir que, si l'Allemagne avait depuis longtemps applaudi aux ballades de Bürger (la fameuse « Lenore » est de 1773) ou surtout de Gœthe et de Schiller, l'Autriche était très en retard sur ce terrain et n'avait guère fait de progrès depuis le pompeux Denis et les polissonneries de Blumauer. Il faut évoquer ces deux prédécesseurs si différents pour comprendre quel progrès certain marquent les ballades patriotiques de Caroline Pichler. Sans doute

13. « Archiv », t. III (1812), p. 249 ; — et « Sämmtliche Werke », t. XXIII, p. 139.

14. « Markgraf Leopold der Erlauchte », « Werke », t. XXIII, p. 118 à 125 ; — « Archiv », t. VIII, p. 17.

elles n'ont pas de qualités saillantes, mais leurs défauts ne sont pas non plus de ceux qu'il importe de dénoncer et de stigmatiser impitoyablement. Un certain prosaïsme n'est pas absent de ces poèmes et l'on ne peut affirmer non plus que les considérations morales qui viennent à tout instant se greffer sur l'action soient du plus heureux effet. Pourtant la chaleur du sentiment, la limpidité du style sont des qualités moyennes qui ont aussi leur prix. Les défauts de Caroline Pichler sont peut-être proprement féminins : mais nous verrons que les hommes n'avaient guère plus de souffle ni d'envolée !

Ces ballades patriotiques constituent la partie la plus caractéristique de son œuvre trop abondante et en ce sens on peut dire que, sans Hormayr, elle ne se serait même pas élevée jusqu'aux modestes hauteurs qu'elle atteint. Le moins qu'on puisse dire des copieux romans qu'elle a publiés, c'est qu'ils sont mortellement ennuyeux. En 1804 parut en deux volumes « Leonore. Tableau du grand monde[15]) », roman qui prétend démontrer cette vérité peu glorieuse que la vie en apparence si brillante de la haute société est en fait fort misérable. La critique ne fut pas tendre : « Madame P. est peut-être une fort bonne dame ; elle a écrit un roman tout à fait banal où tout est considéré du point de vue de la classe moyenne. Le grand monde, dont parle le titre, lui est étranger ; et ce qu'il lui plaît d'appeler de ce nom, ne peut inspirer qu'un désir : vivre loin de ce grand monde et s'entourer d'un monde bien petit.— Il n'était pas besoin pour cela de ce tableau malhabilement peint et placé dans un cadre de mauvais goût[16]). » Un autre roman en trois parties « Agathocle », publié en 1808, ne trouva un accueil plus favorable que parce qu'il traitait un grand problème et avait une certaine valeur d'actualité. L'auteur

15. « Leonore. Ein Gemählde aus der grossen Welt » (Vienne, 1804).

16. Voir « Neue allgemeine Deutsche Bibliothek », t. XCI (Berlin, 1804), p. 96. — Cf. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 572 (note 509).

essayait de répondre aux attaques de Gibbon contre le christianisme et montrait l'action bienfaisante de la nouvelle religion en l'opposant au paganisme du siècle de Dioclétien. Son but avoué était de « peindre la religion révélée sans mysticisme dans sa grandeur pathétique, morale et bienfaisante, de montrer l'influence qu'elle a eue sur l'humanité, les éléments caractéristiques qui la distinguent du paganisme[17]) ». C'était en somme l'idée des « Martyrs » de Chateaubriand avec le génie du grand écrivain romantique en moins. Les contemporains de Caroline Pichler se sont montrés indulgents pour cette œuvre animée des plus pures intentions ; ils ont loué à l'envi la noblesse des caractères et la clarté du style. Gœthe lui-même a décerné à l'auteur de franches louanges où perce peut-être quelque ironie. La postérité laisse cette apologie de la religion chrétienne dormir dans la poussière des bibliothèques et ce roman édifiant à l'usage des familles pieuses ne trouve plus guère de lecteurs.

Ainsi Hormayr et Caroline Pichler se rendirent service mutuellement. Si elle lui facilita son apostolat, il lui fournit les sujets et l'inspiration patriotique qui sont le meilleur de ses œuvres et leur vaudra toujours de n'être pas passées complètement sous silence dans les histoires littéraires. Grâce à Hormayr, le nom de Caroline Pichler demeure attaché à la tradition de la ballade patriotique en Autriche.

II. — Henri de Collin : de Régulus a Rodolphe de Habsbourg

Dès le début de sa carrière littéraire, Caroline Pichler avait subi l'influence de Hormayr. Au contraire l'exemple de Henri de Collin nous prouve combien le gentilhomme

17. Voir Glossy, « Wiener Communal-Kalender », t. XXXII, p. 405. — Cf. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 326.

tyrolien savait agir aussi sur des talents déjà formés. En gagnant le poète de « Régulus » à ses idées, l'auteur du Plutarque s'assurait l'alliance du seul écrivain vraiment digne d'attention que l'Autriche possédât à ce moment-là[18]).

Sans doute Henri de Collin n'était pas difficile à convertir. Avant même de connaître Hormayr, il avait aimé les grandes tirades et la déclamation patriotique. Toute son admiration allait aux Anciens et il était plein d'enthousiasme pour cette grandeur d'âme qui les caractérise et dont le monde moderne n'offre plus d'exemple aussi frappant. Dans son « Régulus » (1801), il avait longuement développé cette idée que « la mort est un devoir quand elle peut servir à l'Etat[19]) ». Par cet amour pour les traits d'héroïsme exceptionnels, le poète de Régulus se trouvait prédisposé à entendre la prédication de l'historien du Plutarque. En même temps, Collin était un des défenseurs les plus ardents du vieil idéal autrichien. Il croyait à l'Autriche en tant qu' « union étroite de toutes les originalités nationales qui existent au sein du groupement des pays autrichiens[20]) ». Cet Etat pour lequel Collin répétait qu'il

18. Nous avons consulté sur Henri de Collin : la monographie de F. Laban : « Heinrich Joseph Collin. Ein Beitrag zur Geschichte der neueren Literatur in Oesterreich » (Vienne, 1879), — l'étude de A. Hauffen dans la « Deutsche National-Litteratur » de Kürschner, t. CXXXIX, 2e partie, p. 263 à 271, — la « Deutsch-Oesterreichische Literaturgeschichte », en particulier t. II, p. 468 à 476, — les commentaires de R. F. Arnold et K. Wagner sur le lyrisme politique de Collin dans leur volume « Achtzehnhundertneun. Die politische Lyrik des Kriegsjahres » (« Schriften des Literarischen Vereins in Wien », t. XI ,Vienne, 1909), — la courte étude de F. Gassner, « Ueber Heinrich von Collin. Ein Beitrag zur Geschichte österreichischer Dichter » (Sechshaus près Vienne, 1873), — sans négliger bien entendu Goedeke, Wurzbach, ni la « Allgemeine Deutsche Biographie » (t. IV, p. 407 et suiv.). — La principale édition des œuvres de Collin est celle qui a été publiée par les soins de son frère Mathieu (Vienne, 1812-14) qui, dans le sixième volume, consacre des pages pleines d'une pieuse admiration au souvenir du poète défunt (« Ueber H. J. Edlen von Collin und seine Werke », p. 249 à 464).

19. « Der Tod ist Pflicht, wenn er dem Staate frommt » ; cf. Œuvres (édition de 1812-14), t. V, p. 254.

20. Œuvres, t. VI, p. 328.

fallait savoir mourir à l'occasion comme Régulus, c'était donc bien dans son esprit l'Etat des Habsbourgs. Pourtant ce point de vue était demeuré impersonnel et intemporel, le poète avait enveloppé ses idées d'un appareil philosophique et de draperies à l'antique. Et bien qu'il pensât toujours à l'Autriche, il s'efforçait de mettre en relief dans l'âme de ses héros des qualités valables pour tous les temps et pour tous les pays.

Il fallut l'intervention de Hormayr pour transformer ce patriotisme philosophique que n'eût pas renié Sonnenfels en un patriotisme spécifiquement autrichien. Le jeune érudit rencontrait le poète déjà fameux de « Régulus » chez Caroline Pichler et une solide amitié ne tarda pas à les unir[21]). Et, comme Caroline Pichler aussi, Collin a célébré son maître dans des vers vibrants d'enthousiasme et qui caractérisent en même temps assez heureusement les qualités du bouillant gentilhomme[22]) : « Hormayr ! ô Hormayr ! lui dit-il, robuste fils des Alpes ! Que nos ancêtres, que tu fais sortir de leur tombe, t'appellent un jour dans leurs bosquets, je n'en veux pour garant que ton cœur, tumultueux comme un volcan[23]) ». Et il le louait de savoir pratiquer la haine non moins divine que l'amour : « La haine aussi est divine ! — L'amour n'est pas plus divin ! Aimer les anges, c'est haïr l'engeance de Satan et lutter et combattre sans trêve jusqu'à ce qu'elle gise, grimaçante, dans la poussière... Si tu fais du juste ton ami et du méchant ton ennemi, c'est encore de l'amour que ta haine. — O

21. Voir « Denkwürdigkeiten », *op. cit.*, t. I, p. 259 et 260 (Collin est introduit chez Caroline Pichler en 1804), p. 307 (influence de Hormayr sur les habitués du salon et sur Collin en particulier).

22. Publié dans le « Taschenbuch für vaterländische Geschichte » de Hormayr (1836, p. 419) ; — reproduit en particulier dans R. F. Arnold et K. Wagner, *op. cit.*, p. 404 et 405.

23. « Hormayr ! o Hormayr ! Kräftiger Alpensohn !
Dass die Altvordern, die Du vom Grabe rufst,
Dich einst in ihre Hayne winken,
Bürgt mir Dein Herz, ein Vulkan, der ausbricht. »

Grec, tu disais vrai : aimer ses amis, haïr ses ennemis, c'est une loi de la nature qui résonne en notre cœur[24].) »

Ces vers sont de 1809. Mais dès 1806 les préoccupations nouvelles de Collin paraissent dans sa correspondance. S'il cherche encore ses héros dans l'antiquité, il veut pourtant maintenant incarner en eux des aspirations d'une évidente actualité. Il pense à écrire un « Mithridate » et dans une lettre à Johannes de Müller avec qui il était en relations par l'intermédiaire de Hormayr, il explique comment il conçoit la figure du roi de Pont : « Mithridate m'apparaît comme le dernier défenseur de la liberté des peuples opprimés par un joug étranger ; prudent, habile, inébranlable, il sacrifie à ce but suprême tout, même ce qui le touche du plus près, parce que cet idéal lui paraissait sacré[25]). » Mithridate en lutte contre les Romains eût sans doute représenté l'Autriche armée pour résister aux entreprises de Napoléon. Et c'est bien ainsi que l'entendait l'historien helvétique : « Que je vous suis reconnaissant, écrit-il dans sa réponse, de m'avoir annoncé l'intérêt que vous portiez à un héros dont notre époque, plus qu'aucune autre, peut tout apprendre. Non seulement à cause de sa magnanimité qui ne l'abandonne pas même dans la mort, mais aussi par l'avertissement qu'il nous donne de ne pas attendre une pareille détresse et d'être Mithridate avant que Rome ne se soit consolidée jusqu'à devenir indestructible... Puissiez-vous faire brûler et briller cette

24. « Auch Hass ist göttlich ! — Lieb' ist nicht göttlicher !
Wer Engel liebet, hasset die Satansbrut
Und ringt und kämpft, und ruhet nimmer,
Bis sie gefesselt am Boden knirschet...
Wer Freund den Edlen nennt, und den Bösen Feind,
Dess Hass ist Liebe. — Grieche ; du sagtest wahr :
Die Freunde lieben, Feinde hassen,
Hallt's, ein Gesetz der Natur, im Busen. »

25. Voir Max Lederer, « Heinrich Joseph von Collin und sein Kreis » (Vienne, 1921) ; publié d'abord dans l' « Archiv für österreichische Geschichte », t. CIX. — La lettre de Collin à Johannes de Müller se trouve p. 112, la réponse de Müller, p. 113 et 114. — Cf. Laban, *op. cit.*, p. 49.

flamme ! Les nations errant dans la nuit cherchent une telle colonne de feu[26]). »

Ce « Mithridate » ne fut jamais écrit. Il semble que, malgré son souci tout nouveau d'actualité, le poète ait reculé devant un sujet qui n'aurait été que du présent travesti. Son éducation toute classique lui avait laissé le sens et le goût des idées générales et il craignit sans doute que des allusions trop fréquentes et trop claires ne vinssent fausser la portée de sa pièce et en diminuer la valeur. Collin fut sage de s'abstenir, car il n'aurait pas su éviter les défauts où devait tomber bientôt après le poète de la « Hermannsschlacht », dont il n'avait d'ailleurs pas le génie.

Pressé par Hormayr de renoncer à l'antiquité et ne pouvant se résigner cependant à verser délibérément dans l'actualité, Collin se rangea à une solution intermédiaire et emprunta un sujet à l'histoire de l'Europe moderne. Il se résolut à porter sur la scène l'héroïsme de Bianca della Porta que lui avait signalé Hormayr. Le poète nous transporte dans l'Italie du moyen âge déchirée par les combats des Guelfes et des Gibelins ; et il campe superbement la fière figure de Bianca qui, après avoir fait en apparence le sacrifice de sa dignité de femme pour épargner à sa patrie les exactions d'un farouche ennemi, se dérobe au dernier moment au désir de celui-ci en se poignardant sur le cercueil même de son mari. Aimez-vous l'héroïsme ? on en a mis partout. Collin se rendait à lui-même ce témoignage : « Ce qui m'attire dans ma Bianca, c'est que tous les degrés et toutes les nuances de l'héroïsme y sont représentés. L'un est héroïque par fantaisie, c'est une flamme qui jaillit tout à coup et s'éteint aussi brusquement ; l'autre par orgueil de sa force ; un autre par honneur et par amour de la patrie ; tel autre encore par ardeur juvénile, ou par dévouement à son maître ; Bianca elle-même est héroïque par sa conception claire et idéaliste du monde[27])... » Sans comp-

26. Cf. F. Gassner, *op. cit.*, p. 36.
27. Œuvres, t. V, p. 157. — Cf. Laban, p. 159.

ter qu'il y a dans la pièce quelques héros intermittents ! Tout ce parti pris d'héroïsme à outrance devait valoir à Collin les railleries bien justifiées de Grillparzer.

Toujours fasciné par l'antiquité, Collin revint à ses sujets favoris avec « Méon », tragédie où un jeune héros accepte la mort avec plaisir pour expier ses erreurs d'un jour et où une noble impératrice triomphe de son amour pour assurer le respect de la loi. Méon fut représenté le 29 décembre 1807. — C'est l'époque où la propagande de Hormayr se fait le plus active et sa prédication le plus persuasive. Le « Plutarque » commence à paraître. Les premiers romantiques allemands, Guillaume Schlegel, son frère et Tieck, viennent en Autriche et insistent sur la nécessité de vivifier la poésie par le patriotisme. Enfin c'est aussi l'époque où le gouvernement encourage toutes les initiatives qui peuvent contribuer à surexciter l'enthousiasme des peuples et leur indignation contre Napoléon.

Dès lors Collin ne résiste plus et, dans le grand combat qui se livrait en son âme depuis son entrée en relations avec Hormayr, le patriotisme autrichien va prendre nettement le dessus. Le poète de « Régulus » et de « Coriolan » consacre les dernières années de sa vie prématurément close à chanter l'Autriche et les Habsbourg.

Pour ce faire, il ne procède guère autrement que Caroline Pichler. Le sujet est invariablement fourni par le Plutarque de Hormayr et il s'agit toujours de célébrer en vers la magnanimité de la dynastie autrichienne. En 1807 parut une première romance intitulée « Le duc Léopold devant Soleure » et qui nous ramène aux temps où Louis de Bavière et Frédéric le Beau, frère de notre Léopold, se disputaient l'empire[28]). Les habitants de la

28. Publié d'abord dans le « Morgenblatt » du 25 juin 1807 ; reproduit dans l' « Archiv » de Hormayr, t. I (1810), p. 37. — Le sujet est naturellement emprunté au « Plutarque » de Hormayr (t. II, p. 28). — Hormayr fait suivre le titre de ce commentaire : « Wir werden im Archiv alle Gedichte liefern, welche irgend einen grossen, vaterländischen, historischen Stoff feyern oder

ville de Soleure ont ouvert leurs portes au candidat bavarois. Léopold accourt à la tête d'une armée pour les châtier de leur insolence. Il met le siège devant les remparts, jette un pont sur l'Aar. Les catapultes bombardent les maisons de projectiles incandescents, les béliers se mettent à battre les murailles de leur front têtu et puissant. Mais voici qu'un orage épouvantable s'abat sur la cité et détruit tout l'ouvrage des assaillants. Les ponts s'écroulent avec leurs tours chargées de guerriers cependant que Léopold lève les bras au ciel et se tord les mains de désespoir. Mais, ô surprise ! sur la rive opposée, venant de la ville assiégée, de frêles esquifs se lancent sur les flots déchaînés au secours des soldats en péril. Dans la première barque se dresse la haute stature du comte Hugo, homme pieux et juste. Risquant lui-même sa vie, il sauve les malheureux qui se débattaient dans le torrent et les ramène avec lui dans la cité. Léopold veut se montrer reconnaissant : il envoie un héraut déclarer aux habitants de Soleure que, au lieu d'attendre le jour prochain où les prisonniers seraient délivrés par la force, il est prêt à payer une rançon considérable pour acheter leur liberté. Mais, ô nouvelle surprise ! le lendemain matin on voit arriver dans le camp de Léopold le comte Hugo lui-même, noble vieillard, à la tête des prisonniers. Il va trouver le duc et lui tient ce magnanime langage : « Je bénis cette heure sacrée ! Nous n'avons pas conclu d'alliance avec les vagues ! Un homme d'honneur ne saurait mettre aux fers un ennemi sans défense. J'ai eu la chance de les sauver tous. Reprends-les donc tous libres. Et pour achever de vider notre querelle, continuons de lutter à armes égales[29]). » Il dit, tourne bride et repart ventre à

besungen haben ; — zuverlässig machen Wir damit unsern Lesern ein hochwillkommnes Geschenk. »

29. « Fest spricht der Graf den Herzog an :
Ich segne die heilige Stunde !
Wir stehn nicht mit Wogen im Bunde ;
Wehrlose fesselt kein Ehrenmann.
Sie alle zu retten genoss ich das Glück ;

terre vers la cité, laissant le duc Léopold totalement abasourdi. Holà ! sera-t-il dit que ce comte helvétique s'est montré plus généreux qu'un Habsbourg ? Léopold a tôt fait de se ressaisir. A son tour, il donne les éperons à son destrier et s'élance à la poursuite du fugitif en criant : « Arrête et laisse-moi dire encore un mot ! Il faut, insolent, que je me venge. Tu n'as pas craint de me braver présomptueusement ; tu veux triompher de moi en générosité ? Parbleu, tu n'y parviendras pas : en moi bouillonne le sang auguste de Rodolphe ! C'est à ma propre vengeance que je déclare la guerre ; et déjà la victoire est certaine ! Je rentre dans mes foyers avec tous les miens ; et toi va porter à tes concitoyens la paix et la liberté[30]). » La romance s'arrête là et ne mentionne pas si les deux héros s'embrassèrent en pleurant de joie.

Inutile de montrer sans doute combien ce poème rappelle les ballades de Caroline Pichler. C'est la même inspiration et la même technique. Pas plus que la Muse du Faubourg, Collin ne vise à l'originalité. Cette romance fait penser d'ailleurs irrésistiblement aussi aux ballades de Schiller : c'est la même atmosphère, la même émulation, presque la même prosodie. Il est en particulier évident que « Le gage » du grand poète allemand a servi de modèle à notre consciencieux disciple de Hormayr. Toutes ces ballades ou romances sont d'ailleurs plus ou moins immédiate-

Drum nehmt auch frei sie alle zurück.
Was zwischen uns bleibet zu rechten,
Lasst fürder uns Mann an Mann verfechten. »

30. « Halt, ruft er, ein Wörtchen lass mich noch sprechen ;
Ich muss mich an dir, du Stolzer, rächen.
Du wagst mir zu trotzen in Übermut,
Willst mich durch Grossmut bezwingen ?
Das soll dir, bei Gott, nicht gelingen :
In mir wallt Rudolphs erlauchtes Blut !
Der eig'nen Rache künd' ich Krieg ;
Und schon gewonnen ist der Sieg !
Ich ziehe nach Hause mit all' den Meinen ;
Du bringe Frieden und Freiheit den Deinen. »

ment inspirées du « Comte de Habsbourg » de Schiller et ce n'est pas sans raison que l'auteur du Plutarque publiait ce poème-type dans un des premiers numéros de ses « Archives [31]) ».

Deux ans après, Collin publiait une nouvelle romance patriotique : « L'Empereur Maximilien sur la muraille de Saint-Martin en Tyrol[32]). » En la publiant dans son journal en 1810, Hormayr ne pouvait réprimer un cri d'enthousiasme : « Voilà les poèmes qu'il faut à ces « Archives » ! Où pourraient être mieux consignées les traditions d'un passé plein de sève, le retentissement de la vaillance et de la générosité, le germe impérissable et incalculable d'une belle émulation... Puisse le poète se souvenir que, en dehors de Maximilien et de Léopold, les Habsbourg ont eu beaucoup de princes animés de ces mêmes sentiments qui ont fait surnommer l'un : la fleur de la chevalerie, et l'autre : le dernier chevalier. »

On connaît cette aventure fort peu historique de l'empereur Maximilien. Au cours d'une chasse dans les montagnes du Tyrol, il se laisse entraîner par son élan jusque au creux d'un rocher abrupt d'où il ne peut plus repartir. La foule accourue dans la vallée à son appel est impuissante à lui porter secours. Il ne lui reste plus qu'à mourir et son dernier vœu est de recevoir une dernière fois la bénédiction du Saint-Sacrement. Ensuite il se résigne chrétiennement et attend la mort. Mais voici qu'au milieu de la nuit un jeune pâtre vient le trouver, le prend par la main et lui indique une issue. Puis l'apparition s'évanouit. C'était un ange envoyé par Dieu qui aime les Habsbourg. Ainsi fut récompensée la piété du grand empereur. — La ballade où Collin raconte cette légende est certainement l'une des meilleures qui aient été inspirées par l'apostolat de Hormayr. L'atmosphère des montagnes du Tyrol est bien évoquée

31. « Archiv », t. I (1810), p. 117.

32. « Kaiser Max auf der Martinswand in Tyrol » ; publié dans l' « Archiv » de Hormayr, le 8 janvier 1810 (t. I, p. 19).

(avec, ici encore sans doute, des réminiscences du début de « Guillaume Tell »), le mouvement de la chasse est bien rendu[33]). Malgré quelques longueurs dans les tirades dévotes du monarque et des prêtres, l'action progresse assez rapidement. La versification souple et variée contribue à donner de l'entrain à l'ensemble. Enfin il n'y a guère dans ce poème aucun détail par trop puéril qui arrache impérieusement un sourire. Au contraire c'est le poète lui-même qui a eu l'heureuse idée de relever son œuvre d'une pointe d'humour, comme fait toujours Gœthe quand il frise consciemment la poésie bourgeoise.

Il faut avouer que le sujet du troisième grand poème « hormayrisant » de Collin est indigne d'une romance, même patriotique[34]). En voici les données : en proie à la plus noire misanthropie, l'empereur Albert vit solitaire à Vienne dans son palais, il ne veut voir personne et se désintéresse de la marche du monde. Il n'a conservé de sympathie que pour son chien fidèle, le brave bouledogue Packan. Or un jour le propre fils de l'empereur, Léopold, abat cet intelligent animal. Grande colère du monarque. Devant toute la cour assemblée, il jure de châtier exemplairement celui, quel qu'il soit, qui a mis à mort le seul être qu'il aimât encore sur terre. Alors, dans un beau mouvement de générosité, Frédéric, frère cadet de Léopold, s'avance et déclare : « Père, pardon ! c'est moi qui ai tué Packan, il m'avait assailli furieusement — je ne pouvais faire

33. Cf. en part. les vers du début :

« Hinauf ! hinauf !
In Sprung und Lauf !
Wo die Luft so leicht, wo die Sonne so klar,
Nur die Gemse springt, nur horstet der Aar ;
Wo das Menschengewühl zu Füssen mir rollt,
Wo das Donnergebrüll tief unten grollt...
Die steile Bahn
Hinan, hinan !
Dort pfeifet die Gemse ! Ha, springe nur vor ;
Nachsetzt der Jäger, und fliegt empor ! »

34. « Archiv », t. II (1811), p. 85. — « Des Kaisers Albrechts Hund ».

autrement. » Albert lève déjà la main pour frapper le criminel lorsque Léopold s'avance à son tour : « Père, arrête ! C'est sur moi que doit en bonne justice retomber tout le poids de ta colère... Pour tuer un tel chien, Frédéric est beaucoup trop faible ; j'ai moi-même dû rassembler toutes mes forces pour en venir à bout. » Les deux frères se disputent un bon moment l'honneur ou l'infamie d'avoir tué Packan et ils finissent par s'étreindre en versant des larmes de joie. Les pleurs sont contagieux. L'empereur à son tour sent ses yeux se mouiller. Il va à ses fils, les caresse, serre leur tête sur sa poitrine avec une « vraie joie de père[35]) ». Et de cette larmoyante aventure il dégage ces conclusions sublimes : « Deux choses viennent de se révéler soudain à mon esprit : l'homme n'est pourtant pas mauvais, il est bon quand il sort de la main de Dieu ; loué soit le Très-haut parce que je vous ai trouvés bons. Et la maison de Habsbourg ne saurait périr aussi longtemps que ses enfants s'aimeront avec tant de piété fraternelle... quels que soient l'assaut des ennemis et les hurlements des rebelles, les frères tiendront tête victorieusement à tout l'univers[36]). »

On voit les écueils presque infranchissables d'une pareille donnée. Si un peu d'humour ne messeyait pas à l'édifiante aventure du pieux empereur Maximilien, il en eût fallu beaucoup ici. Collin l'a d'ailleurs bien senti et une certaine ironie, une agréable bonhomie ne sont pas absentes des dernières strophes, où Hormayr même se trouve nommément cité, hommage amical qui indique en même temps qu'il ne faut pas prendre trop au tragique

35. « Dem guten Friedrich das Aug' in Tränen schwellt,
Schnell um den Hals des Bruders er nun laut schluchzend fällt,
Der Kaiser — beide Augen sich mit den Händen drückt...
Sie küssend und sie herzend mit wahrer Vaterlust... »

36. « Und Habsburg kann nicht sinken, wenn seine Söhne sich
So brüderlich stets lieben, so fest, so inniglich.
Und wie die Feinde drängen, und wie der Meuter bellt ;
Ihr Brüder stellt euch siegend entgegen einer Welt ! »

toute cette aventure : « C'est un homme digne de foi, Hormayr de Hortenbourg, qui a raconté cette histoire : et je me suis senti instamment pressé de la présenter sobrement en rimes à l'allemande. Je l'ai fait de grand cœur. Et ce me fut tâche fort peu ardue. Je serais tout aise si ce récit vous avait diverti et si j'avais mouillé de douces larmes vos yeux. Allez donc avec entrain, mes compatriotes ! Racontez cette histoire de proche en proche, de Gratz à Prague et Olmütz, et de Linz jusqu'à Ofen[37]). » Collin n'ignorait donc pas complètement cet art de ne pas se prendre trop au sérieux soi-même, cette « Selbstironie » des romantiques. Et pourtant le poète de « Régulus » s'aventurait là sur un terrain où de mieux doués que lui ont trébuché. La romance larmoyante est un genre très délicat. Dans le journal de Hormayr surtout, ce sujet et ce ton doivent paraître un peu surprenants. Ou bien Collin aurait-il voulu railler agréablement l'enthousiasme excessif de ses amis pour tout ce qui touche de près ou de loin à la dynastie ? Nous l'admettrons difficilement si nous songeons que, dans ce même temps, Collin s'attaquait au sujet par excellence que Hormayr proposait inlassablement aux poètes et qu'il entreprenait d'évoquer dans une œuvre de longue haleine le roi des rois, le héros des héros, Rodolphe de Habsbourg.

Depuis longtemps l'auteur du « Plutarque » demandait qu'un poète autrichien traitât dignement ce grand sujet. Comment, l'avons-nous entendu s'écrier, « il demeurerait réservé à Schiller de chanter le comte de Habsbourg, nous ne devrions qu'à Schiller et à Gœthe de posséder des œuvres dramatiques inspirées de l'histoire de la maison de Habsbourg (et d'ailleurs conçues, du point de vue historique, absolument dans le sens de ses adversaires) ?[38]) »

37. « Die Mähr hat überliefert ein glaubenswerter Mann,
Der Hortenburger Hormayr... »

38. Voir l'article sur la « Rodolphiade » dans le t. I (1810) de l' « Archiv », p. 237 et suiv.

Sur les instances de Hormayr, Collin se décida à évoquer les deux grandes figures rivales du premier Habsbourg et du dernier des Přemysl. Il avait d'abord songé à écrire un drame qui eût ainsi devancé de quinze ans Grillparzer. Mais dès qu'il abandonnait l'antiquité, le poète sentait ses forces l'abandonner. Il se décida donc à adopter de préférence la forme épique qui, plus lâche, lui parut mieux convenir à la nature propre du sujet. Sur ce point encore d'ailleurs, l'influence de Hormayr dut être décisive : « Ottokar était un héros de tragédie, Rodolphe un sujet d'épopée », lisons-nous dans les « Archives » du 7 Mai 1810 et Collin avait dû entendre cette opinion de la bouche de son ami. Il entreprit donc de donner à l'Autriche sa grande épopée nationale. C'était une œuvre de longue haleine et le poète voulut la réaliser par fragments, en traitant séparément les principaux épisodes.

Ces fragments ont été publiés par les « Archives » qui, il est vrai, étaient tout indiquées. Hormayr fait précéder sa première publication de considérations enthousiastes sur le nouveau Virgile autrichien : « En ces jours où le génie impérissable de Gœthe se repose à l'ombre de ses lauriers, où les lamentations sur la perte prématurée de l'immortel Schiller, répétées par tous les échos du monde savant, ne veulent pas prendre fin, nous pouvons être fiers de posséder encore Collin... Lui qui, dans son « Léopold devant Soleure » et son « Empereur Maximilien sur la muraille Saint-Martin » nous avait donné des poèmes romantiques traitant du passé de la patrie, il justifie maintenant dans sa « Rodolphiade » les plus grandes espérances. En dehors de la haute valeur poétique du sujet, pouvait-il y avoir un choix plus heureux que Rodolphe, fondateur vraiment génial, hardi et pourtant sans reproche, père de ses enfants, de sa maison, de ses possessions héréditaires, de son empire ? Où trouver début plus romantique d'une haute fortune que sa rencontre avec un prêtre au cours d'une chasse et cet élèvement de celui qui s'était lui-même abaissé ? Et Hormayr terminait en exprimant

le vœu que, si les occupations absorbantes du poète ne permettaient pas de prévoir l'achèvement prochain de l'ouvrage, du moins on pût compter fermement voir mener à bonne fin une entreprise qui devait faire tant honneur « à la patrie, à la maison impériale et à notre littérature [39]) ».

Bien que ce vœu n'ait pas été exaucé, il n'est pas sans intérêt, ne serait-ce que pour faciliter les rapprochements avec le drame de Grillparzer, de considérer comment Collin concevait cette grande épopée. Les premiers vers de tout poème épique étant immanquablement appelés à une toute spéciale célébrité (surtout auprès de la jeunesse des écoles), le Virgile autrichien avait particulièrement soigné ce début et voici ce qu'il opposait au « Arma virumque cano » ou au « Canto l'arme pietose » de ses devanciers : « Mon poème chante pour les fils d'Autriche la journée décisive où la force d'Ottokar s'inclina devant les armes de Rodolphe et où ce roi puissant, vaincu dans le combat, s'écroula, profondément regretté par les siens et pleuré par ses ennemis mêmes. Tels sont les desseins du Seigneur dans le Ciel. De comte de Habsbourg, il éleva Rodolphe à la dignité d'empereur souverain d'Allemagne afin qu'il réunît à l'empire la florissante Marche de l'Est, sûr rempart des peuples croyants contre l'assaut furieux des hordes farouches des païens abandonnés de Dieu ; car le Seigneur lisait dans le cœur du héros qui s'en remettait pieusement à sa volonté[40]). »

Le poème aurait comporté douze chants. — Rodolphe,

39. « Archiv », t. I, p. 247.

40. « Ostreichs Söhnen besinge mein Lied den Tag der Entscheidung,
Als sich Ottokars Macht vor Rudolphs Waffen gebeuget,
Und der gewaltige König, im Kampf erleget, dahin sank,
Tief von den Seinen betrauert, und auch beweint von den Feinden.
Also lenkt es der Herrscher im Himmel. Vom Grafen von Habsburg
Hob er Rudolph empor zum waltenden Kaiser der Deutschen,
Dass er wiederverband dem Reich die blühende Ostmark,
Gläubigen Völkern ein sicherer Wall vor wütendem Andrang
Wild einströmender Horden der gottverlassenen Heiden ;
Denn Gott sah in des Helden Gemüt, das ihm gläubig vertraute. »

après avoir mis fin à l'interrègne, retourne à Vienne avec ses deux fils, Albert et Rodolphe. De nombreux messages sur la trahison d'Ottokar ne parviennent pas à l'arracher à cette tranquillité que confère aux grandes âmes la confiance en la parole donnée. Il dépêche pourtant ses fils pour demander du secours. — Repas du soir. — Le fils de Rodolphe, Hartmann, mort noyé dans les flots du Rhin, apparaît en rêve à son père et le met en garde contre Ottokar.

Le deuxième chant nous montre Ottokar au milieu de ses conseillers. Plusieurs d'entre eux déconseillent d'engager une guerre au mépris de la foi jurée, mais la reine Cunégonde, telle Lady Macbeth, prône cette funeste décision : le reste de l'assemblée, composé de timides ou de flatteurs, se range à son avis. Un messager est envoyé à Rodolphe pour dénoncer l'amitié. Ottokar explique pourquoi il a écouté les conseils de Cunégonde. Il trouve sa fille Agnès occupée à faire le portrait de Rodolphe, fils cadet de l'Empereur, à qui en vertu du premier accord elle était fiancée. Furieux, il l'enferme dans un couvent.

Le messager de Rodolphe rencontre le roi hongrois Ladislav, à qui il vient demander secours, au milieu des Cumans, des païens. Leurs danses et leur culte idolâtre. Leurs jeunes filles. Repas de midi. Des poètes errants paraissent et chantent les victoires sur les Tartares et autres tribus nomades plus sauvages encore.

A la demande du roi, le messager raconte les origines de Rodolphe, ses exploits et son élection. Le repas terminé, tout le monde se rend gaiement aux remparts. Un pacte d'alliance est conclu en plein air.

Le messager d'Ottokar, Lobkowitz, arrive auprès de Rodolphe et déclare la guerre. L'Empereur rédige sa réponse. Il fait rappeler Lobkowitz qui était déjà parti pour parler avec lui à cœur ouvert, à titre de vieil ami et compagnon d'armes.

Rodolphe va trouver un pieux ermite et magicien sur le Kahlenberg. Celui-ci lui prédit la grandeur future

de sa maison. En descendant, il se rend auprès de son fils Rodolphe qui se désole à cause de sa fiancée perdue, Agnès, fille d'Ottokar. Il l'exhorte à plus de mâle énergie.

L'armée se rassemble, assiste avec l'Empereur à l'office du matin dans la vieille chapelle de Charlemagne près de Mariastiegen, puis se met en marche et franchit le lendemain le Danube en amont de Hainbourg. Pont de bateaux. Engagements d'avant-garde.

Arrivée près de Marcheck où Ottokar remporta jadis sa plus belle victoire sur les Hongrois. Survient le roi Ladislav avec ses Hongrois et ses Cumans. Revue des troupes.

Les armées avancent et se trouvent face à face. On répartit les commandements et les drapeaux parmi les plus vaillants. Vœu de Rodolphe. La nuit tombe. Pendant qu'Ottokar dort d'un sommeil agité dans sa tente, l'ombre de sa première épouse répudiée, Marguerite de Babenberg, héritière d'Autriche, lui apparaît.

Branle-bas de combat au point du jour. Ottokar et Rodolphe haranguent leurs troupes. Coups de main des Hongrois qui pillent le camp bohémien. Ottokar part à l'attaque. Mêlée opiniâtre et furieuse. La mâle prière de Rodolphe pénètre dans les nuées jusqu'au Dieu des armées. Il repousse Ottokar, mais se trouve lui-même en grand danger ; il finit pourtant par se débarrasser de ses adversaires et leur fait grâce. Les Hongrois dans le dos d'Ottokar. L'arrière-garde, commandée par Milota, reçoit l'ordre d'avancer ; mais Milota, assouvissant une vieille rancune, fuit sans avoir attaqué et abandonne son roi. La bataille est décidée.

Désespéré, Ottokar se jette au milieu des troupes ennemies et tombe, les Bohémiens s'enfuient. Aussitôt Rodolphe arrête le carnage et ordonne avant tout de respecter la tête sacrée d'Ottokar. Il apprend la nouvelle de sa mort et pleure près du cadavre de son plus dangereux ennemi.

Le beau-frère d'Ottokar, le margrave Otto de Brandenbourg, demande à Rodolphe la paix pour le fils orphelin

d'Ottokar, le prince héritier Václav. Rodolphe accède à sa prière. Double mariage entre les enfants de Rodolphe, Gutha et Rodolphe, et les enfants d'Ottokar, Václav et Agnès. Le fils aîné de Rodolphe, Albert, reçoit un fief avec l'approbation solennelle de tout l'Empire. L'Autriche revient à la maison de Habsbourg.

Ce plan ne manque pas d'ingéniosité. Mais la réalisation devait se heurter à d'insurmontables difficultés. Quoi qu'en pensât Hormayr, la figure de Rodolphe n'avait rien d'épique et l'aventure de ce prince qui, à la faveur de ses vertus et de sa diplomatie, réussit à se faire élire empereur, puis triomphe dans une seule bataille décisive de son seul redoutable adversaire apparaît bien mince pour étoffer un pareil poème. Le vrai héros devrait être Ottokar, comme l'a si bien senti Grillparzer. Mais Hormayr voulait que ce fût Rodolphe de Habsbourg ; or cet excellent prince, avec toutes ses qualités, demeure un pâle héros ; sa sagesse et sa modération manquent de grandeur et d'éclat ; surtout il a, comme tous les héros de Collin, la larme trop facile et, des fragments qui nous ont été conservés, les deux premiers se terminent sur des sanglots[41]). Au contraire le génial Ottokar, dont Grillparzer a su comprendre les affinités avec Napoléon, apparaît dans l'œuvre de Collin comme un fantoche assez ridicule dont sa femme, la furieuse Cunégonde, tire les ficelles. Enfin le moderne rival d'Homère

41. Dans le premier épisode, Rodolphe essaie de consoler son fils qui se désespère de devoir renoncer à Agnès, sa douce fiancée :

« So viel Liebe brach nun das Herz dem fühlenden Jüngling.
Hin zu den Füssen des Vaters sinkend, schluchzt' er wie laut auf ! »

(« Archiv », t. I, p. 240.)

Dans le second épisode, Rodolphe retrouvant un vieil ami dans Lobkowitz, le messager que lui a envoyé Ottokar, s'entretient avec lui des projets aventureux du monarque :

« Siehe da zog ihm mit sanfter Gewalt Rudolphus den Arm weg,
Und gewahrte die — Tränen — im Aug' des zärtlichen Freundes.
Nicht mehr hielten sie sich, nun flogen voll inniger Liebe
Aus einander die Arme, sie lagen einander am Herzen. »

(« Archiv », t. I, p. 250.)

et de Virgile devait faire naufrage sur l'écueil où se brisent tant d'épopées : la question du merveilleux. Ces rêves, ces apparitions, ces prédictions font piètre figure dans la « Rodolphiade » et nous n'arrivons pas à nous convaincre que toutes les aventures imposées par Virgile au pieux Enée doivent invariablement se répéter pour Rodolphe de Habsbourg. Tous ces épisodes qui, dans l'intention du poète, devaient avoir le plus de grandeur ne manquent pas de faire sourire. Et d'ailleurs, d'une façon générale, rien ne prédisposait Collin à recueillir la lourde succession des grands poèmes épiques de l'antiquité ou de la Renaissance. Ni ses tragédies ni ses ballades ne font pressentir le pur génie poétique et il devait fatalement se trouver bien vite à bout de souffle. Le courage ne tarda pas à lui manquer. Il ne devait pas aller au delà des fragments que nous avons conservés et qui sont des romances plus encore que des morceaux d'épopée. L'Autriche ne pouvait avoir de sitôt son « Enéide » : si la « Rodolphiade » de Collin marque un progrès certain sur la pâle « Thérésiade » de Scheyb, elle est cependant une œuvre paradoxale, un genre faux, et il n'est pas étonnant que le poète ait de lui-même si promptement renoncé à la mener à bonne fin.

On n'est pas poète sur commande. Malgré tous les beaux dons qu'on ne peut lui refuser, Henri de Collin se laissait entraîner dans des entreprises qui ne convenaient pas à son génie. Il se sentait l'étoffe d'un Corneille autrichien, mais Hormayr voulait qu'il se muât en Tyrtée. L'âme du poète fut ainsi déchirée entre ses tendances naturelles et les grands devoirs qu'on lui imposait du dehors. Et c'est dans ce contraste que réside la beauté tragique des derniers efforts poétiques d'Henri de Collin.

En 1808, l'Autriche, qui se préparait à la reprise de la lutte, organisa une armée de réservistes (Landwehr). Comme sous l'influence de Hormayr l'alliance étroite du patriotisme et de la poésie était à l'ordre du jour, on décréta qu'il fallait rimer au plus tôt des vers propres à enflammer l'enthousiasme de ces nouvelles formations. Le poète de

« Régulus » était encore le talent le plus sûr que possédât à ce moment l'empire des Habsbourg ; c'est à lui que l'on s'adressa. Collin fut chargé « d'exprimer noblement et dignement les sentiments qui animaient la Landwehr ». Le poète à qui ses tragédies avaient valu mainte déception accepta cette mission qui pouvait lui donner quelque gloire, fût-elle éphémère, et il composa ces « Chansons des réservistes autrichiens[42]) » qui, si elles ne sont pas un monument lyrique, constituent du moins un des témoignages les plus significatifs que nous ayons conservés des efforts faits par l'intelligence autrichienne pour créer un esprit public conforme aux grandes exigences de la lutte contre Napoléon.

Sans ironie, nous pensons que la partie la plus intéressante de ce recueil, c'est la courte dissertation qui leur sert de préface. Ces quelques pages illustrent le patriotisme autrichien de Collin et permettent de mesurer combien il faisait siennes toutes les idées de Hormayr.

Le poète loue d'abord l'attitude des milieux officiels : « Le gouvernement autrichien, écrit-il, n'a jamais connu de plus haute loi que le bien-être des citoyens. Par souci de les ménager, il s'est abstenu dans les précédentes guerres de faire appel à toutes les forces que le chiffre de la population aurait permis de mettre sur pied. Et quand l'issue malheureuse de la lutte a laissé pénétrer l'ennemi jusqu'au cœur du pays, il a consenti des sacrifices considérables. Mais actuellement il est évident que le salut de l'Etat n'autorise plus aucun ménagement ni aucun sacrifice. Il suffirait désormais qu'une seule province fût encore détachée de l'union autrichienne pour que celle-ci fût complètement réduite à l'impuissance. C'en serait fait de son indépendance et de sa dignité ; sa dissolution même ne dépendrait plus que du caprice de quelque Etat voisin. Dans une telle situation, où toute future guerre doit être considérée comme une guerre d'anéantissement, la seule

42. « Lieder oesterreichischer Wehrmänner », 2 parties (Vienne, 1809).

chance de salut est de ne pas se dissimuler le péril, mais de s'armer tant qu'il est encore temps et de s'entraîner en vue d'une lutte sans merci. Voilà pourquoi l'Empereur a, dès le temps de paix, organisé une armée de réserve, afin que, à la moindre menace sur les frontières, elle se rassemble rapidement et en bon ordre et que, dans la guerre elle-même, elle soit en face de l'ennemi, au lieu d'une horde sans cohésion, une armée bien exercée et courageuse à force de confiance. »

Ayant ainsi démontré à la fois la pureté des intentions gouvernementales et la légitimité de ses chants patriotiques, le poète entonne cet éloge de l'Autriche qui rappelle étrangement ce que nous lisions sous la plume de Hormayr ou de Caroline Pichler : « Oui, l'Autrichien a une patrie et mérite d'en avoir une ! — Il sait qu'aucun autre gouvernement n'assurerait si parfaitement le respect de la constitution, de la langue, des mœurs et de l'originalité de chaque peuple ; que, en dépit de guerres ruineuses, le citoyen a encore dans ce pays à supporter beaucoup moins d'impôts et de charges que dans la plupart des autres Etats ; que le bien-être de chaque province s'accroît chaque année, et cela grâce à l'aide réciproque que se prêtent les différents pays ; que, dans cet Etat, toute atteinte à la sûreté personnelle et aux moindres droits du citoyen est rendue impossible par la sage prévoyance du code pénal ou civil ; ici aucun sujet ne disparaît ni n'est condamné sans enquête légale ; le plus modeste citoyen peut attaquer en justice, et avec succès, le monarque quand, sur des questions de propriété, il entre en conflit avec lui ; et nulle part le paysan n'est plus jalousement protégé contre les prétentions du propriétaire foncier. Ne sont-ce pas là assez de raisons de conserver leur patrie à nos petits-neveux même s'il ne suffisait pas de l'attachement des peuples à une dynastie qui pendant des siècles a assuré, à force de piété, de justice et de clémence, le bonheur de ses Etats, ou du réconfortant souvenir de la puissance et de la grandeur autrichiennes dans un glorieux passé. Dieu merci, le grand cœur de l'Au-

trichien ne saurait encore se résigner à servir une autre maison que celle dont nos aïeux déjà observaient les lois paternelles avec un dévouement filial ; tout Autrichien se sent encore, en tant que tel, trop fier et trop grand pour ne pas empêcher au prix de sa vie que l'Empire ne soit humilié par un démembrement ou par l'injurieuse soumission aux commandements d'un Etat étranger plus puissant[43]). »

Voilà clairement défini l'idéal des patriotes autrichiens en 1809. Les poèmes inspirés à Collin par ces nobles sentiments sont à vrai dire assez ternes. Les meilleurs ne manquent pas d'allure ; ce sont précisément ceux qui célèbrent en termes généraux la haute mission de l'Autriche et de sa dynastie : « Le trône des Habsbourg durera éternellement ; l'Autriche ne périra jamais ; en avant peuple ! formez des armées ! A la frontière ! En avant pour la défense du pays ! Pour qu'un jour des chants de victoire fassent retentir les voûtes devant l'Empereur[44]) ! » Ou bien, reprenant la fière devise de Hornick, il proclame la glorieuse destinée de son pays : « A condition qu'elle le veuille, l'Autriche sera toujours au-dessus de tout ! Soldats, criez donc joyeusement : elle le veut, elle le veut ! Vive l'Autriche ! Parce qu'elle veut aujourd'hui, soyez fiers et tranquilles, citoyens d'Autriche ; eh, que pourrait le massacreur étranger si l'Autriche veut... Si elle veut, l'Autriche est assez forte pour se sauver elle-même et elle se rit des chaînes dont on la menace...

43. Cette préface, qui précède les chansons du premier recueil, est datée du 28 septembre 1808 (p. 3 à 8). — Elle est reproduite dans ARNOLD et WAGNER, *op. cit.*, p. 321 à 323.

44. « Habsburgs Tron wird dauernd stehen,
Oestreich wird nicht untergehen.
Auf ihr Völker ! Bildet Heere !
An die Gränze ! fort zur Wehre !
Dass dem Kaiser in den Hallen
Siegesjubel einst erschallen. »

C'est la dernière strophe du premier chant intitulé « Oesterreichs Landwehre », p. 9 à 11.

Et parce qu'elle veut, Dieu récompensera ses nobles efforts et l'élèvera toujours plus haut ; elle veut, elle veut, vive l'Autriche[45]) ! » Sans s'exagérer le mérite de ces vers, il faut en reconnaître la flamme et on contemple sans sourire la grande ambition de Collin de se poser en Rouget de Lisle autrichien.

Au contraire dès que le poète essaie de donner de la couleur locale à ses chants, d'évoquer les dires ou les faits et gestes des braves réservistes qu'il a choisis pour héros, tous les dieux l'abandonnent. Il nous les montre faisant sagement l'exercice tous les dimanches ou jours fériés : « A chaque jour de fête la foule des guerriers court sur le terrain. Là ils évoluent au son du tambour, ils manient règlementairement les armes, et la patrie contemple avec délice ce spectacle au premier rayon de l'aurore[46]). » Bien prosaïques aussi les propos de ce jeune

45. « Wenn es nur will,
Ist immer Oestreich über Alles !
Wehrmänner ruft nun frohen Schalles :
Es will, es will !
Hoch Oesterreich !
Weil es nun will,
Seid stolz und sicher, Oestreichs Bürger,
Ha was vermag der fremde Würger,
Wenn Oestreich will ?...
Wenn es nur will,
Ist Oestreich stark sich selbst zu retten,
Und lacht der angedrohten Ketten...
Und weil es will,
Belohnet Gott sein edles Streben,
Und wird es höher, höher heben ;
Es will, es will,
Hoch Oesterreich ! »

Chant intitulé « Oesterreich über Alles », p. 28.

46. « Jeden Festtag mit Gedränge
Eilt aufs Feld der Krieger Menge.
Nach der Trommel sich bewegen,
Kunstgemäss die Waffen regen,
Sieht mit erstem Strahl der Sonne

fiancé qui explique à sa belle pourquoi il vaut mieux répondre à la convocation de l'autorité militaire que de se dérober lâchement : « Pourquoi pleurer toutes les larmes de tes yeux et me mettre tant de peine au cœur ? L'ennemi serait bientôt installé à ton foyer si je ne partais pas pour la guerre. Il ravirait leur pain à nos parents, boirait votre bon vin ; il vous plongerait profondément dans la détresse, la misère et la désolation[47]). » Et cette allusion délicate, interrompue à temps par des points de suspension : « Pour ne rien dire du pire, si des coquins, usant de violence... Je me sens poussé en avant comme par des éperons et un frisson me parcourt[48]). » En admettant tout de même que cette épouvantable éventualité se fût réalisée, que dirait à son futur la malheureuse fiancée : « Oh, si tu avais défendu le pays, je ne gémirais pas dans le désespoir ; je vois de quoi t'a servi ta lâcheté, je ne peux plus être à toi. » Et quelles conséquences tirerait le peu glorieux fiancé de ces plaintes ? « Ce reproche me briserait le cœur ; alors je m'en irais au loin ; plein de honte et de colère, de repentir et de douleur, je fuirais par monts et par vaux. » Mais ne pourrait-on se passer de son concours pour remporter la victoire et éviter ces horreurs ? Non, sans doute : « Et si on menait la lutte à bonne fin sans moi, quand les

Sie das Vaterland mit Wonne. »

« Oesterreichs Landwehre », p. 10.

47. « Was weinst du dir die Augen aus,
Machst mir das Herz so schwer ?
Bald dränge dir der Feind ins Haus,
Eilt ich nun nicht zur Wehr.
Den Aeltern raubt' er dann das Brod,
Tränk' euren guten Wein,
Stürzt euch in Jammer, Angst und Not,
Ins Elend tief hinein.

« Der Bräutigam », p. 21 à 23.

48. « Vom Schlimmsten red' ich gar kein Wort
Wenn Schurken mit Gewalt...
Es treibt mich wie mit Spornen fort,
Und überläuft mich kalt. »

autres reviendraient, on me rirait amèrement au nez, il y aurait de la raillerie dans le regard de tous. Voyez un peu, dirait-on, le gaillard qui est resté chez lui avec sa quenouillle ; et cette fille ne doit pas valoir lourd pour s'être choisi un pareil coquin. Ah, nous ne supporterions pas ces sarcasmes et nous dépéririons en silence ; jusqu'au jour où la mort nous réunirait dans une tombe sans gloire. » Tout compte fait, il vaut donc mieux aller en guerre : « Ainsi, laisse-moi partir. Le jour du banquet de victoire sera aussi celui de nos noces ; c'est au son des timbales et des trompettes, ô bien-aimée, que tu seras à moi. Alors chacun te félicitera en plein visage d'avoir porté ton choix sur un héros à qui tout son amour n'a pas fait oublier la patrie. » La seule excuse possible de ces platitudes, c'est que le poète s'imaginait donner plus d'efficacité à ces chants en leur conférant un caractère populaire. Il n'a réussi qu'à tomber dans le plus désespérant prosaïsme.

Aussi le succès ne fut-il pas ce que le poète avait pu espérer. Le 25 mars 1809, au cours d'une soirée musicale, on chanta les poèmes de Collin mis en musique par les compositeurs Weigl et Gyrowetz. C'était à la veille de la reprise de la guerre contre la France et dans ces circonstances, les tirades patriotiques de Collin devaient déclencher automatiquement des salves d'applaudissement. Pourtant les spectateurs, qui n'étaient pas venus en foule, furent un peu déçus[49]). Il est vrai qu'une seconde représentation, trois jours après, eut plus de succès. Mais la vogue de ces poèmes ne pouvait être durable et le peuple lui-même ne tarda pas à se désintéresser de ces chants qui n'avaient de populaire que le nom. Le principal résultat de tout ce bel enthousiasme aurait été, s'il fallait en croire Castelli,

49. « Ehegestern Abend war ich im Theater, wo... lauter Volks- und Kriegslieder von Collin und Weigl gesungen wurden. Die Ausführung entsprach eben nicht ganz der Erwartung... Das Haus war nicht ganz angefüllt, und die Abwesenheit der meisten Grossen war an den halbleeren Logen sehr zu spüren. » Cf. LABAN, *op. cit.*, p. 70. — Cf. WLASSACK, « Chronik des k. k. Hofburgtheaters », p. 115.

de faire mettre Collin au ban de l'empire par Napoléon qui, par décret paru dans le « Moniteur », ordonna que le poète, sitôt qu'on pourrait se saisir de lui, fût traduit devant les tribunaux militaires[50]). C'eût été s'exagérer la portée de ces chants à l'usage des territoriaux autrichiens et cette rigueur du conquérant aurait été d'autant plus inattendue que nulle part la France ou Napoléon n'étaient directement pris à partie dans ces vers. Le poète ne fut en tout cas pas fusillé. Ses louables sentiments de loyalisme à l'égard des Habsbourg lui firent décerner par contre la même double récompense que reçut presque simultanément Hormayr : il fut nommé conseiller aulique et chevalier de l'ordre de Léopold, nouvellement créé pour jouer le même rôle en Autriche qu'en France la légion d'honneur.

C'est à la même époque que Collin composa un autre poème de circonstance, ce « Bouquet de fleur[51]) » qui fut déclamé au bal magnifique donné au lendemain des noces de l'empereur et de sa troisième femme, Maria Ludovica d'Este. C'était surtout un exercice de rhétorique et toute l'ingéniosité du poète, tout son patriotisme aussi, ne l'empêchaient pas de verser dans le maniérisme et de friser cette limite où le parti pris devient risible. Schlegel s'étonnait déjà dans son compte rendu[52]) que, soucieux de n'omettre aucune des fleurs représentées dans le bouquet, le poète ait célébré les vertus de la vanille drôlement placée

50. Cette invraisemblable histoire ne repose que sur les dires de Castelli (« Memoiren meines Lebens », éd. J. Bindtner, t. I, p. 147). Arnold a démontré qu'on ne peut la prendre au sérieux (*op. cit.*, p. 351 et suiv.) et plusieurs chercheurs ont compulsé la collection du « Moniteur » sans découvrir le fameux décret. On trouve simplement dans le « Journal de l'Empire » du 4 mars ces lignes reproduites par le « Moniteur » du 19 : « Le secrétaire aulique, M. de Collin, auteur de quelques tragédies, vient de faire paraître des chants guerriers sous ce titre : Lieder für oesterreichische Wehrmänner. Ces chants sont fort médiocres sous le rapport de la poésie. » Par contre, Laban s'en est remis aux affirmations aventureuses de Castelli (*op. cit.*, p. 71).

51. « Blumenstrauss », reproduit dans Arnold et Wagner, p. 10 et 11.

52. Voir le journal « Prometheus » (« Anzeiger » du 1er numéro, p. 3 à 19). — Cf. ci-dessus.

entre le lys et la rose[53]) ou du pêcher venant après le romarin. Les épines mêmes trouvaient un sens symbolique assez inattendu[54]). Ce sont là jeux d'école et ici encore — nous souhaiterions avoir moins à le répéter — l'intention patriotique est plus évidente et plus convaincante que la valeur proprement poétique de l'œuvre.

Il faut dire à la louange de Collin qu'il ne se faisait guère d'illusions sur le mérite de ces poèmes. Il s'était laissé éblouir un moment par l'ardente prédication de Hormayr, il avait cédé au grand mouvement qui, en 1809, entraînait tous les esprits. Mais comme il avait un noble cœur et ne manquait pas de goût, il se laissa aller au découragement une fois les années d'enthousiasme passées. Et nous trouvons dans les vers qu'il écrivit au lendemain de la défaite des traces du même découragement qui éclate dans les œuvres de jeunesse d'un autre poète autrichien, Grillparzer : « C'est pour t'étourdir, s'écrie-t-il, que tu chantais, pauvre barde, ton rire élégiaque !... En vérité ton cœur se consumait sans bruit pour la liberté[55]). » Et il semble même que, comme le poète de « Spartakus » encore, Tyrtée proteste maintenant contre la faiblesse et la lâcheté des dirigeants : « Rougissez de vos plaintes sur la méchanceté du temps, ô pilotes de l'Etat ! — C'est dans l'action seulement, dans la lutte et dans la victoire que des hommes peuvent se sentir hommes[56]) ! » Et il

53. « Ha, wie verströmt ihr Wesen in Duft die süsse Vanille !
O wie entzückt ein Herz, das sich in Andacht verhaucht !

54. « Dornen ritzen wie Sorgen, auch Dornen dürfen nicht fehlen,
Süsse Sorgen, euch nährt willig ein menschliches Herz. »

55. « Dich zu betäuben, sangst du, armer Sänger !
Dein elegisches Lachen...
... Wahrlich dein Herz verglühte
Still für die Freyheit. »

Cf. LABAN, *op. cit.*, p. 199.

56. « Schämt euch des Klagens über die böse Zeit,
Ihr Staatspiloten ! — Können sich Männer doch
In Tat und Kampf und Sieg nur fühlen,
Fühlen als Männer ! »

se désolait de ne pouvoir manier l'épée plus encore que la lyre : « Chanter ! Je veux chanter ! Eh quoi ? rien que chanter ? Hélas ! La honte me fait tomber la lyre des mains ! Vous autres maintenant, vous livrez le combat décisif, ô mes nobles amis ! Et moi ne puis-je que chanter[57]) ? »

Dans ces vers désenchantés s'exprime la détresse d'une âme que la propagande frénétique de Hormayr avait détournée de sa véritable voie. Sans doute il est difficile de porter un jugement sur le génie d'Henri de Collin : il n'avait pas quarante ans quand la mort vint le ravir aux lettres autrichiennes et, si nous avons signalé sans ménagement les faiblesses de tout ce qu'il avait produit jusqu'alors, il faut dire que sa disparition prématurée mit fin brutalement à une carrière qui était pourtant riche en promesses[58]). Collin valait mieux sans doute que tous les patriotes à œillères qui l'entouraient et le combat qui se livrait en lui entre l'antiquité, passion de sa jeunesse, et l'actualité prônée par Hormayr ne manque pas d'un caractère dramatique émouvant. A la veille de sa mort soudaine, le poète revint à ses premières amours. Lui qui avait rêvé d'être le Corneille autrichien, il s'attaque au sujet cornélien par excellence et porte une fois de plus sur la scène l'héroïsme patriotique et la colère fratricide d'Horace[59]). Ici encore Collin demeure bien loin derrière son modèle ; il a beau moderniser sa technique en renonçant aux trois unités et animer l'action en plaçant sous les yeux mêmes des spectateurs la lutte sanglante qui forme le nœud de la tragédie, il n'en reste pas moins inférieur au poète français qui a

57. « Singen ! ich will nun singen ! Ach ! nur singen ?
Weh ! Beschämung entreisst der Hand die Lyra !
Ihr nun kämpft den Kampf der Entscheidung, Edle !
Kann ich nur singen ? »

58. Henri de Collin est mort à Vienne le 28 juillet 1811, après une courte maladie. Sur la douloureuse émotion suscitée à Vienne par cette brusque disparition, cf. Car. Pichler, « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 382.

59. « Die Horatier und Curiatier. Ein Trauerspiel in 5 Aufzügen. » Œuvres, t. III.

su, avec moins de ressources extérieures, pousser beaucoup plus avant l'étude des caractères et l'analyse des sentiments de ses personnages. Tous ces défauts n'empêchent pas que ce retour à la tragédie classique en 1810 soit un indice important sur les tendances de Collin lui-même et sur l'évolution générale des esprits. Avant 1809, le poète s'était abandonné complètement à l'influence de Hormayr ; délaissant les grands problèmes généraux qui l'avaient jusque là exclusivement préoccupé, il s'était donné tout entier à l'œuvre de renouveau national ; il avait chanté les Habsbourg, enflammé le courage des troupes appelées à reprendre la lutte contre Napoléon. En 1810, la même année où il compose cette ballade du « Chien de l'empereur Albert » qui nous a paru contenir quelque ironie latente à l'adresse de Hormayr et de sa clique, Collin se rejette délibérément dans le passé, il se détourne d'une réalité qui l'a déçu pour revenir à des problèmes plus largement humains et peindre l'héroïsme éternel des cœurs vraiment grands. Et si la mort n'était pas venue le frapper brutalement, nul doute que Collin aurait continué de chercher sa voie dans les champs du classicisme et que l'intervention de Hormayr n'eût été dans sa carrière qu'un accident. En même temps cette nouvelle orientation du poète illustre l'attitude des intellectuels autrichiens devant la propagande de l'auteur du Plutarque au lendemain des défaites de 1809 : son prestige est considérablement ébranlé et on commence à se douter qu'il ne suffit pas de célébrer Rodolphe de Habsbourg pour avoir du génie.

III. — Enthousiasme patriotique général des poètes autrichiens

Caroline Pichler et Henri de Collin sont, avec Hormayr et sous sa direction, les figures les plus intéressantes et les seuls talents défendables du grand mouvement littéraire qui devait régénérer, durant ces années d'effervescence,

la poésie autrichienne. Il ne sera jamais possible de dire l'histoire des lettres d'Autriche sans leur accorder la place plus qu'honorable qui leur est légitimement due. Il est par contre plus difficile de situer dans cette évolution tous les petites poètes qui en foule se pressaient autour d'eux. Leur nombre est tout simplement effrayant et ce serait s'embarquer dans une aventure sans fin et sans fruit que de les vouloir étudier tous en particulier et en détail. Dans son volume sur le lyrisme politique de l'année 1809, Arnold ne cite pas moins de 30 noms sans compter tout un lot d'anonymes qui pourraient aussi retenir notre attention. Et Wihan, essayant de dresser une liste des principales ballades patriotiques publiées dans les premiers volumes du journal de Hormayr, en mentionne près de quarante dues à une quinzaine d'auteurs[60]). Il serait vain de vouloir porter quelque lumière dans ce fouillis.

Il est d'autre part incontestable que cette foule de noms est en elle-même significative. C'est un indice certain du retentissement considérable des principes de Hormayr. On peut donner une idée de l'importance de ce mouvement en affirmant que pas un poète n'a échappé complètement à l'emprise du fougueux Tyrolien. Tout ce que l'Autriche comptait à ce moment de rimeurs a rivalisé de zèle au service de la monarchie et dans le culte du passé autrichien.

Renonçant donc à passer en revue tous ces poètes éphémères, nous nous bornerons à évoquer les principaux pour achever de rendre sensible la transformation opérée au sein des lettres autrichiennes par l'action de l'auteur du Plutarque et par l'exemple vivant de Caroline Pichler et de Collin.

Il faudrait, dans cette étude, faire une place à part au frère de ce dernier poète, Matthieu de Collin. Ses mérites littéraires sont minces sans doute et son œuvre la plus considérable fut la rédaction des « Annales de la litté-

60. Wihan, *op. cit.*, p. 142.

rature[61]) » qui, pendant toute l'ère Metternich, furent le principal périodique autrichien. Il se croyait l'étoffe d'un grand poète dramatique et projetait de composer un cycle des Babenberg qui, dans une série de tragédies et de comédies, traiterait de l'histoire autrichienne depuis la mort de Léopold le Glorieux jusqu'à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg. Ce plan, qui remonte à l'année 1811, porte certainement la marque de l'auteur du « Plutarque ». Mais Matthieu de Collin n'était pas de force à réaliser ce projet trop ambitieux. Si donc on voulait juger ce poète sur ses œuvres achevées, on ne se ferait guère une idée très avantageuse de son talent. Il est permis de croire pourtant que son influence fut plus grande que ses réalisations ne laissent supposer. Henri de Collin déclare dans un aphorisme qui donne à réfléchir que son frère cadet lui était supérieur en disposition pour la poésie. On ne s'explique ces paroles qu'en considérant les écrits théoriques et critiques de Matthieu de Collin. Il aimait discuter de problèmes d'esthétique et c'est à ce titre qu'il fut pour Hormayr un collaborateur précieux. L'organisateur de l'insurrection tyrolienne était avant tout un homme d'action et en second lieu un historien. Les questions d'esthétique pure lui étaient absolument étrangères. Voilà pourquoi le concours de Matthieu de Collin qui aimait disserter sur l'essence de l'art et des différents genres dut être particulièrement bienvenu aux « Archives ». Un des principaux articles publiés en 1810 par le journal de Hormayr est de la plume de Matthieu. Il voulut aussi d'ailleurs, suivant le mouvement, s'essayer dans la ballade et fit paraître en 1811 un poème assez pâle où il chantait l'héroïsme du roi Emmerich de Hongrie[62]). En somme Matthieu de Collin, avec de grandes ambitions et peu de moyens, fait figure de comparse dans la littérature de cette époque.

61. Les « Jahrbücher der Literatur », revue trimestrielle fondée en 1818 par Gentz et Metternich.

62. « König Emmerich von Ungarn », « Archiv », t. II (1811), p. 265.

Sa véritable importance, mais bien difficile à apprécier à distance, est d'avoir agi sur Hormayr et sur son frère Henri pour qui il fut un conseiller fidèle et dont il a pieusement publié les œuvres au lendemain de sa brusque disparition.

Parmi tous les autres poètes qui exploitaient la veine du patriotisme autrichien, il est malaisé de faire un choix. Pour mettre plus de clarté cependant dans cette rapide évocation, on peut les classer en deux grandes catégories : ceux qui se tournent surtout vers le passé et traitent dans leurs ballades ou romances des plus glorieux événements de l'histoire autrichienne et ceux qui, orientés vers l'actualité, chantent l'héroïsme de leurs compatriotes dans la gigantesque lutte engagée contre le conquérant occidental.

Dans cette évocation, qui prendra forcément l'allure d'une énumération, on peut laisser le pas à Ladislas Pyrker[63]), ne serait-ce que parce que cet excellent ecclésiastique, né Hongrois, fut longtemps abbé du couvent cistercien de Lilienfeld, puis évêque et enfin, dignité peu banale, patriarche de Venise ; et aussi parce qu'il fut le plus hardi de tous et ne craignit pas de s'attaquer au grand sujet par excellence, le même où avait échoué Henri de Collin : Rodolphe de Habsbourg, héros d'épopée. Pyrker était un ami de Caroline Pichler qui avait fait sa connaissance en 1812 à l'abbaye de Lilienfeld[64]). A partir de cette date il fut un hôte assidu du salon de la « Alserstrasse » et Madame Pichler de son côté lui rendit fréquemment visite dans son abbaye. Ce poète complètement oublié connut de son vivant une solide gloire. L.-A. Frankl cite, parmi les grandes œuvres sur lesquelles son attention fut amicalement attirée par Hormayr, l'« Ottokar » de Grillparzer, les chants guerriers de Collin et la « Tuni-

63. Sur Pyrker, voir le « Biographisches Lexikon » de Wurzbach, t. XXIV, p. 115 et suiv., — et la « Deutsch-österreichische Literaturgeschichte », t. II, p. 1048.

64. « Denkwürdigkeiten », *op. cit.*, t. I, p. 395, 397 et suiv.

siade » de Pyrker[65]). Et la publication de la « Rodolphiade » suscita des commentaires enthousiastes et qui nous paraissent d'autant plus ridicules aujourd'hui : « Nous avons enfin, Dieu merci ! s'écriait un imprudent admirateur, une épopée allemande telle que, en dehors des Grecs, aucun peuple ne peut se vanter de posséder la pareille. Je place Pyrker bien au-dessus de Virgile, c'est-à-dire : je crois que Pyrker est beaucoup plus près d'Homère que de Virgile. — Oui, il a réussi ce tour de force de laisser bien loin derrière lui tout ce qui a été fait depuis Homère[66]). » Et un journal aussi sérieux que l'« Allgemeine Zeitung » jugeait en termes presque aussi élogieux la « Tunisiade » de notre poète[67]). La postérité s'est bien gardée de ratifier ces jugements aventureux. Ladislas Pyrker demeure intéressant comme témoignage de l'influence exercée par Hormayr. Fidèle aux principes du maître, il a mis l'histoire et le patriotisme à la base de son inspiration. Il publia d'abord en 1810 un volume de drames[68]) traitant de l'histoire hongroise : un premier drame chantait les Corvins, un autre Charles le Petit de Hongrie qui, à la fin de la pièce, est détrôné au profit de la reine légitime, Marie, fille de Louis le Grand, un troisième enfin l'héroïsme de Zrinyi, sujet favori de tous les poètes patriotes hongrois et qui sera repris par Körner. Mais les deux grands ouvrages de Pyrker ne parurent que plus tard : la « Tunisiade » en 1819, la « Rodolphiade » en 1824. La première épopée traite de l'expédition entreprise par Charles-Quint pour délivrer les chrétiens réduits en esclavage par les pirates barbaresques[69]), la seconde raconte une fois de plus le conflit qui mit aux prises Rodolphe et Ottokar[70]). Il semble

65. L. A. Frankl, « Erinnerungen », *op. cit.*, p. 97.

66. Cité par Wurzbach, p. 126.

67. « Deutsch-österr. Lit. », p. 1051.

68. « Historische Schauspiele » (Vienne, 1810), volume contenant trois tragédies : « Die Korwinen, Karl der Kleine König von Ungarn, Zrinyi's Tod. »

69. « Tunisias. Ein Heldengedicht in 12 Gesängen » (Vienne, 1819).

70. « Rudolph von Habsburg. Ein Heldengedicht in 12 Gesängen » (Vienne, 1824).

que les contemporains aient surtout apprécié l'aspect national de ces deux sujets. Par contre la tentative de Pyrker pour créer un nouveau merveilleux n'inspire guère que des sarcasmes aux critiques. Il est vrai que l'idée ne manquait pas de drôlerie. Le poète s'était dit qu'il ne pouvait décemment, en sa qualité de prêtre, avoir recours au merveilleux païen, que d'autre part il serait irrespectueux de mêler Dieu et ses saints à toutes ces aventures profanes ; les anges et démons de Milton ou Klopstock lui paraissaient manquer décidément d'individualité ; quant aux allégories imaginées par Voltaire dans sa Henriade, il les trouvait bien froides dans leur manteau philosophique ; pour remplacer tout cela, il eut l'idée de ressusciter les grands héros du passé et de les mêler à l'action. Mahomet protégera les Sarrasins, Arminius veillera sur ses chers Allemands ; et nous verrons ainsi intervenir successivement du haut des nuages Alexandre le Grand et César, Hannibal et Régulus, Attila et Saladin. Nous aurons même la surprise de voir le roi des Huns utiliser astucieusement les plus récentes découvertes scientifiques et se servir par exemple d'une lunette d'approche pour mieux suivre toutes les péripéties d'une bataille[71]) ! L'idée était originale, mais on ne sut aucun gré à Pyrker de cet effort. Et celui que l'on proclamait le plus génial des poètes épiques après Homère, avait perdu au bout de quelques années toute sa jeunesse de gloire et d'immortalité. Une fois de plus l'Autriche se voyait frustrée de cette épopée nationale que ni Scheyb, ni Henri de Collin, ni enfin le vénérable Ladislas Pyrker n'ont pu lui donner.

Pyrker s'était voué aux grands genres et il ne semble pas qu'il ait donné de courts poèmes aux « Archives » ; nous trouvons par contre dans le journal de Hormayr, au bas de quelque ballade ou romance, une foule de noms qui tiennent un rang dans l'histoire des lettres autri-

71. Cf. sur cet essai de créer un nouveau merveilleux les jugements de R. Gottschall et de H. Kurz, cités par Wurzbach, p. 121.

chiennes. Voici Jean-Louis Deinhardstein, futur directeur du Burgtheater et rédacteur des « Annales de la littérature », auteur de pièces de théâtre parmi lesquelles un « Hans Sachs » qui eut l'heur de plaire à Gœthe et d'inspirer quelque peu les « Maîtres-chanteurs » de Wagner. Comme Pyrker, Deinhardstein était un ami de Caroline Pichler dont il fréquentait le salon[72]). Né en 1794, il n'avait pas vingt ans que déjà il collaborait aux « Archives » et y publiait des romances patriotiques. Il chante l'héroïsme du comte Guido Starhemberg qui, en 1683, réussit à empêcher, au prix de sa vie, une explosion qui, détruisant Vienne, l'aurait mise à la merci des Turcs ; ou bien l'abnégation du comte Louis Lodron qui se fait tuer à la tête de ses troupes pour décider la victoire (1538)[73]).

Ou bien voici le baron Joseph de Hammer-Purgstall, le plus fameux des orientalistes autrichiens, qui devait être aussi le premier président de l'Académie des Sciences fondée à Vienne en 1847. Il faisait partie lui aussi du cercle de gloires intellectuelles qui se réunissait chez Caroline Pichler ; il fut, avec Collin, le seul qui consentît à se déranger pour venir tenir compagnie aux dames le jour de la première et fort pénible visite de Madame de Staël (2 mars 1808)[74]). Dans les « Archives », il a chanté la « Riegersburg », vieux château de Styrie qui demeura inviolé au cours des âges malgré toute la rage des Turcs ; il a raconté l'émouvante légende du Saut de la Vierge qui fait encore rêver les voyageurs traversant la région de Gratz : le seigneur Wülfing avait accordé la main de sa fille au chevalier qui lui en avait fait la demande ; mais celle-ci voulait demeurer fidèle à celui qui depuis longtemps avait gagné son cœur ; les deux rivaux se rencontrent les armes à la main, au pied du château. Hélas ! c'est le bien-aimé

72. « Denkwürdigkeiten », *op. cit.*, t. II, p. 86.

73. « Graf Guido Starhemberg », « Archiv » du 26 février 1813, — « Graf Ludwig Lodron » (id., 19 novembre 1813).

74. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 320.

qui tombe mortellement atteint. Alors la jeune fille qui du haut d'une tour assistait à ce cruel combat n'écoute que son désespoir ; elle s'élance dans le vide et son corps, roulant de rocher en rocher, vient s'abîmer dans les flots de la Mur dont l'écume lui tisse un linceul d'argent. Et voilà pourquoi les voyageurs qui suivent le cours de la rivière parmi les montagnes se passent pieusement la tradition du « Saut de la Vierge ». Ou bien encore le poète célèbre la fondation de Klosterneubourg, la plus puissante des abbayes autrichiennes : c'est huit jours après le mariage de Léopold et d'Agnès ; les deux époux contemplent du haut de leur château du Kahlenberg tout le pays d'alentour. Mais un brusque coup de vent emporte le voile de la princesse ; à l'endroit même où tombera ce voile, déclare Léopold, je veux fonder un couvent. Mais le frêle tissu disparaît aux regards et, dans la suite, les recherches les plus minutieuses ne permettent pas de le retrouver. Or au cours d'une chasse non loin du Danube, voici que les chiens tombent en arrêt devant un taillis et se mettent à aboyer violemment ; les chasseurs accourent et, ô miracle, ils aperçoivent le voile d'Agnès flottant gracieusement au-dessus d'un lilas en fleur. C'est là que sera fondé le couvent. Les siècles ont passé depuis cet incident ; depuis sept cents ans les ossements de Léopold et d'Agnès reposent à cet endroit et les fidèles viennent prier sur leur tombe; et depuis sept cents ans, c'est près de l'abbaye de Klosterneubourg que l'on voit fleurir les plus beaux lilas de toute l'Autriche[75]). Ainsi, las d'explorer les ruines de Persépolis et de Palmyre, le baron de Hammer-Purgstall, docile à l'influence de son ami Hormayr de Hortenbourg, chantait en vers émus les légendes naïves de sa patrie.

C'est encore un Styrien qu'Ignace Kollmann et il chante dans ses poèmes l'attachement de la Styrie à la

75. « Die Riegersburg », « Archiv » du 21 novembre 1810, — « Der Jungfernsprung ober Grätz » (id., 7 octobre 1814), — « Klosterneuburgs Stiftung » (id., 2 novembre 1814).

grande idée autrichienne. Dans son poème « Seyfried de Mährenberg » publié par les « Archives en 1812, il reprend le sujet de la lutte entre Rodolphe et Ottokar, mais en le considérant sous son aspect proprement styrien. Le poète[76]) raconte la cruauté du souverain de Bohême à l'égard de Seyfried, noble chevalier de Styrie, et la mort d'Ottokar dans la suprême bataille n'est que le châtiment de cette barbare attitude. Et au lendemain de la victoire, Rodolphe vient recueillir les hommages des Styriens : « Il s'avança maintenant dans l'aimable pays de la Mur et partout il ne rencontrait qu'allégresse ; et au milieu des larmes et des bénédictions, le peuple jurait fidélité à son empereur et duc. Alors les prairies et les champs fleurirent avec plus d'éclat, car c'est sous la protection des Habsbourg que le peuple de ce pays connaît le plus grand bonheur. »

La Styrie est d'ailleurs largement représentée dans le chœur des bardes patriotiques. Kalchberg lui-même, un des précurseurs de tout ce mouvement, reprenait sa lyre et chantait comme Hammer-Purgstall les vieux châteaux de ses montagnes natales[77]) !

Comme nous ne pouvons continuer à perte de vue cette étude, bornons-nous à citer le nom de Rupprecht qui, à l'exemple de Ladislas Pyrker, raconte l'indignité de Charles le Petit et la magnanimité de Marie, reine de Hongrie[78]), à moins qu'il ne chante la grandeur d'âme de Philippine Welser, autre héroïne favorite de tous ces

76. « Seyfried von Mährenberg », « Archiv » du 2 décembre 1812. Voici la conclusion :

« Am glücklichsten fühlt ja das Volk an der Mur
Sich unter dem Schutze von Habsburg. »

77. « Die Ruinen von Kaisersberg », « Archiv » du 7 mars 1814. — Sur Kalchberg, cf. ci-dessus p. 252.

78. « Maria, Königin der Hungarn. Historische Ballade », « Archiv » du 29 octobre 1813. Le culte de Marie de Hongrie a préparé celui de Marie-Thérèse :

« Sie blieb bis zu Theresens Zeit
Das hehre Vorbild königlicher Frauen. »

poètes[79]). Ce même Rupprecht devait dans la suite s'acquérir une réputation d'assez mauvais aloi par la sévérité inintelligente dont il fit preuve dans ses fonctions de censeur. Ou encore Maximilien Fischel, poète de quelque mérite que passent sous silence toutes les littératures ; lui aussi pourtant il a chanté l'Autriche et son histoire et peut-être eût-il fait davantage parler de lui si la mort n'était venue l'emporter brutalement à la fleur de l'âge, en 1812. Le jeune poète a chanté les Habsbourg, que ce soit l'amour d'Ernest de Fer pour la polonaise Cymburge[80]) ou la mort tragique de l'empereur Albert, assassiné en 1308 par Jean le Parricide[81]), soit qu'il prêche expressément l'amour de la patrie autrichienne dans un poème qui peut être considéré comme l'expression la plus parfaite des tendances que nous étudions[82]). Le barde s'abandonne à sa rêverie et il voit défiler devant son regard intérieur toutes les splendeurs de l'Autriche. Il dit la fertilité de son sol, la richesse de ses forêts, l'ardeur industrieuse de ses habitants ; mais surtout il dit les héros qui ont fait la gloire de leur pays : « Quelles figures se pressent en foule au-dessus de l'horizon et m'adressent un sourire plein de fierté et de douceur ? Oui, ce sont eux, ce sont eux ! Héros de la patrie, je vous salue dans la sublime et radieuse couronne de la gloire de vos exploits ! Vous avez porté vos pas victorieux par toute la terre et l'Océan a poussé vos puissantes flottes jusque sur les rivages de

79. « Philippine Welser », « Archiv » du 1er juin 1812. Conclusion :

« Und Oestreich durch Jahrtausende gedeihe
Durch Gattenlieb' und Untertanentreue ! »

Philippine Welser, fille d'un gros négociant d'Augsbourg, née en 1527, devint en 1557, l'épouse morganatique de l'empereur Ferdinand Ier. L'histoire de cet amour a aussi inspiré à Caroline Pichler un poème, publié en 1814 dans un almanach viennois (« Selam », t. III).

80. « Die Liebe Ernst des Eisernen », « Archiv » du 1er janvier 1812. Épisode du commencement du xve siècle. Dernier vers :

« Denn ew'ger Glanz ist eurem Haus beschieden ! »

81. « Kaiser Albrechts Tod », id., 6 mai 1812.

82. « Das Vaterland », id., 18 octobre 1811.

mondes nouveau-nés. Si les hordes farouches de l'Orient n'ont pas sauvagement foulé dans la poussière toutes les fleurs à peine écloses de l'humanité, si le génie a pu avec sa force inventive et hardie pénétrer joyeusement dans la longue nuit des mystères, si l'art vit et respire, prenant appui sur la nature : tout cela, ô héros de l'Autriche, tout cela est votre œuvre ! » Cette vision fugitive ne tarde pas à s'évanouir ; et le poète se lamente de ne pouvoir la retenir, la fixer à jamais ; il voudrait du moins par des temples et des autels perpétuer le souvenir des héros. Mais la Muse lui apparaît et l'instruit : « Ce ne sont pas des autels, ni des effigies, ni des temples, ni des sacrifices que réclame la vérité. Vois, ce sont ces feuillets qui constituent la garantie, l'éternité et la plus haute récompense des hommes de bonne volonté ! Tes héros, je les ai consignés d'une main sévère dans ce livre qui les juge. Jamais ils ne s'éteindront, ces noms, et chez tes petits-neveux encore ils seront une source d'énergie et d'activité ! » Ce livre qui rétablit ainsi la justice, est-ce l'histoire autrichienne en général, n'est-ce pas plus précisément le « Plutarque » de Hormayr ? Le poète laisse sa pensée dans le vague, mais ce que l'on sent bien animer ces vers, c'est l'amour de l'Autriche et de son passé. En ce sens c'est une des œuvres les plus éloquentes qu'ait inspirées la prédication de Hormayr.

Toutes ces évocations du passé visaient d'ailleurs, toujours dans l'esprit du maître, à enflammer l'enthousiasme des contemporains et ainsi à agir indirectement sur le présent. La grande distinction qui préside à notre classification n'est donc pas irréductible. On peut pourtant réunir dans la seconde catégorie les poètes qui s'inspirant des chants belliqueux de Collin plus encore que du « Plutarque » de Hormayr, ont contribué à enrichir le trésor poétique de l'Autriche en 1809. Ici encore les noms sont aussi nombreux que modestes les talents et beaucoup de ces œuvres sont de simples poèmes de circonstance, dont le mérite ne s'élève pas au-dessus de ce qu'on attend généralement de ce genre assez factice. C'est le cas d'abord

pour tous les poèmes inspirés dès 1808 par les noces de Maria-Ludovica et de François Ier : ce ne sont en général que de pâles répliques du « Bouquet de fleurs » d'Henri de Collin. Un certain Antoine Ferdinand Drexler montre la colombe de Vénus venant apporter à la plus digne des fiancées une branche de myrthe cueillie par Aphrodite elle-même dans les bocages sacrés de Gnidos[83]) ; ou bien c'est François de Paula Gaheis, fonctionnaire municipal, qui emprunte à Klopstock son bric-à-brac poétique pour déclarer à l'Empereur que personne ne mérite plus que lui de recevoir, sous les apparences d'un ange, une épouse telle que Ludovica[84])! Ou enfin le nommé Ignace de Schönbeck baptise François le Titus allemand et énumère pompeusement tous les prénoms de la nouvelle impératrice, Maria, Ludovica, Béatrice[85]) ! Il ne faut prendre ni trop à la légère, ni trop au sérieux ces alignements de rimes qui sont des poèmes de circonstance, sans plus.

Les chants proprement militaires méritent de retenir un peu plus longtemps notre attention. Ils prouvent, semble-t-il, combien la campagne menée contre Napoléon portait ses fruits et à quel point les poètes étaient prêts à se mettre tout entiers au service de la politique. En fait

83. Arnold, *op. cit.*, p. 11 à 13.

« Mich sendet Aphrodite,
Die Lenkerin der Herzen,
Um Franzen und Louisen,
Der würdigsten der Bräute,
Als Zeichen ihrer Liebe
Die schönsten, jüngsten Sprossen
Der Myrthe darzubringen.
Sie selbst, die Wellentochter,
Brach sie mit zarten Fingern
In Gnidos heil'gem Haine. »

84. « Hochgesang », id., p. 13 à 17.

« Heil Dir, Franziskus !... Keiner verdient es mehr
Zu finden in des Engels Hüllen
Eine Vermählte wie Ludovica ! »

85. Id., p. 17 et 18.

il faut considérer que plusieurs de ces poètes improvisés sont des fonctionnaires et que le contact des milieux officiels (peut-être aussi le souci fort légitime de voir s'accélérer le rythme de l'avancement normal) n'est pas étranger à ces transports poétiques. En ce temps tous les poètes d'Autriche étaient plus ou moins fonctionnaires et ce détail n'était pas sans retentir sur les tendances de leur poésie. Emile Trimmel par exemple était depuis un an attaché à la chancellerie aulique quand il se mit à rimer ses hymnes belliqueux : « Pie VII prisonnier, l'Espagne opprimée, l'Angleterre intimidée, l'Allemagne morcelée, s'écrie-t-il avec une martiale concision en 1808 ; partout la honte ; frères, veillez !... Car le despote se prend pour un Dieu ; il ne connaît que la guerre, les armes et la victoire[86])... » Ou bien il exhorte, comme Collin, les réservistes à prêter loyalement serment de fidélité : « Mettez-vous en rangs, frères, autour des drapeaux sacrés. Car l'Empereur veut nous entendre jurer à haute voix : que Dieu protège les armes autrichiennes et punisse sévèrement les parjures[87]) ! »

Nous ne sommes pas tentés non plus de prendre trop au sérieux l'enthousiasme guerrier de l'excellent Castelli. Ce bonvivant qui devait s'acquérir plus tard une répu-

86. « Aufruf zur Landwehr am 9. Juni 1808. » — ARNOLD, p. 28 :

« Pius gefangen, — Spanien erdrückt,
England befangen, — Deutschland zerstückt ;
Überall Schmach, — Brüder seid wach !...
Denn der Despote — Dünkt sich ein Gott,
Kennt nur den Krieg, — Waffen und Sieg. »

87. « Die Ablegung des Landwehr-Eides am 19. März 1809. » — ARNOLD, p. 116 :

« Tretet Brüder — In die Reihen,
Um die Fahnen, — Die sie weihen.
Denn der Kaiser — Will es hören,
Wenn wir Treue — Laut ihm schwören ;
Wenn wir Gott — Im Himmel bitten,
Zu beschützen — Oest'reichs Waffen !
Streng den Meineid — Zu bestrafen. »

tation méritée d'insouciance et de légèreté avoue lui-même que, en composant son « Chant de guerre pour l'armée autrichienne[88]) », il ne faisait guère que céder à l'influence du milieu : « Je fus entraîné moi aussi, explique-t-il plus tard comme pour s'excuser, par l'enthousiasme général qui s'empara irrésistiblement de tous ceux qui aimaient leur patrie quand éclata la guerre contre la France. Et comme je ne pouvais y prendre part avec l'épée, je fis ce que je pus avec la plume... J'acquis ainsi une certaine popularité et en particulier mon chant de guerre pour l'armée autrichienne, copié en un millier d'exemplaires, passa de main en main... Peu de temps après, l'archiduc Charles le fit imprimer et distribuer dans l'armée[89]). » Ce poème écrit dans une atmosphère enfiévrée ne manque pas de fougue : « En avant, en avant, avec un joyeux courage ! En avant vers le champ d'honneur ! Afin que l'insolence des ennemis ne vienne pas dévaster notre pays et tous les biens de nos frères ! » Il affirme la solidarité indéfectible de tous les peuples unis sous le sceptre des Habsbourg : « Sans doute nous ne sommes pas d'un même pays, mais nous sommes les chaînons d'une même chaîne ; car l'autorité paternelle de François gouverne et bénit chaque pays, si bien que nous sommes pourtant frères. » Il brave fièrement les ennemis : « Vous menacez le monde entier de la guerre, s'il ne se soumet pas à tous vos caprices ; sans doute la victoire vous a toujours souri jusqu'ici, mais ce qui s'est si rapidement élevé retombe en général encore plus vite. » Enfin le poète acclamait tous les chefs de l'Autriche. Vive le couple impérial ! Vive François ! Vive l'archiduc Charles ! Cet hymne entraînant fut mis en musique par Weigl, maître de chapelle du théâtre de la cour, et, grâce à l'appui du gouvernement, il connut une grande popularité. Le même succès échut à la chanson composée par Joseph

88. « Kriegslied für die österreichische Armee », Arnold, p. 62.
89. Castelli, « Memoiren », *op. cit.*, t. I, p. 145.

Richter[90]), journaliste viennois, à l'intention des réservistes. Car comme on n'avait au début de 1808 parlé que des noces de l'Empereur, il n'était plus maintenant question que de la Landwehr.

Cette dernière ne devait pas tarder à perdre aussi son actualité et sa popularité. En attendant pourtant que la bataille de Wagram vînt mettre brutalement un terme à tout ce bel enthousiasme, les Autrichiens remportèrent dans les journées des 21 et 22 mai juste assez de succès pour faire vibrer une fois de plus comme par enchantement la lyre des poètes patriotes. Aspern, tel est le nom de cette victoire qui paraissait justifier toutes les espérances des cœurs belliqueux. Et ici une remarque préliminaire s'impose. Quand on compare l'histoire d'Autriche et l'histoire de France, on est étonné de l'allure toute différente que prennent les événements selon qu'on les considère de Vienne ou de Paris. La plupart des petits Français qui apprennent sur les bancs de l'école l'histoire des guerres napoléoniennes ne se doutent même pas qu'une bataille d'Aspern ait jamais été livrée. Ils savent tous qu'après avoir occupé Vienne Napoléon s'était installé dans l'île Lobau et n'attendait qu'une occasion de passer sur la rive gauche du Danube pour y livrer bataille à l'archiduc Charles ; le passage ayant commencé dans la nuit du 21 au 22 mai, les Autrichiens essayèrent de détruire les corps qui avaient traversé ou de les rejeter dans le fleuve ; ils n'y purent réussir en dépit de leur énorme supériorité numérique : « De neuf heures du matin à sept heures du soir, malgré sa puissante artillerie, l'archiduc Charles fit de vains efforts pour enlever Essling et jeter les Français au Danube. La cinquième attaque, où il fit donner sa réserve, échoua comme les précédentes, repoussée par la

90. Il rédigeait les « Briefe eines Eipeldauers an seinen Herrn Vetter in Kakran über d'Wienstadt », le principal journal populaire viennois au commencement du XIXe siècle. — Cf. « Denkwürdigkeiten aus Alt-Oesterreich », t. XVII et XVIII (Munich, 1917). — Cf. ARNOLD, p. 28.

garde impériale. » Et nous savons tous aussi que, si le passage ne put être entièrement mené à bonne fin, tout le mérite, ou la faute, en revient au Danube qui eut la malencontreuse idée de faire grossir ses eaux ce jour-là : « Les Autrichiens reculaient lorsqu'on apprit que les ponts de bateaux qui joignaient l'île Lobau à la rive droite avaient été emportés. Napoléon arrêta la marche en avant... Durant la nuit et la matinée du 23, ne pouvant réparer les ponts rompus, il se décida à ramener son armée dans l'île Lobau, conservant seulement sur la rive gauche des têtes de pont... La retraite s'effectua sans pertes[91]). » En somme l'insuccès, si même ce mot est ici à sa place, aurait été purement négatif, Napoléon ayant simplement été forcé de remettre à plus tard ce passage du Danube qui devait être le prélude nécessaire de la bataille décisive. Il ne saurait donc, du point de vue français être question d'une « défaite d'Aspern » ; par contre il existe une bataille d'Essling qui eut tous les caractères d'une victoire et dont seule la crue inopportune du Danube empêcha de tirer plus complètement parti. Mais la bataille d'Aspern qui, sous ce nom et sous cet aspect, n'a, paraît-il, jamais existé n'en est pas moins considérée par les Autrichiens comme une grande victoire et c'est pour eux le plus solide des dogmes que Napoléon fut vaincu à Aspern pour la première fois et que ce triomphe demeurera à tout jamais le plus beau titre de gloire de l'archiduc Charles. Bien mieux, ils s'en prennent eux aussi à la crue du Danube et affirment que, sans ce maudit caprice du fleuve, l'archiduc victorieux n'aurait pas manqué de poursuivre les Français et, sans doute, de les anéantir[92]). Il serait difficile d'être en plus parfait désaccord. Bien que nous n'ayons pas à

91. Nous empruntons ces citations à la Grande Encyclopédie qui, sans prétentions scientifiques évidemment, reflète bien les idées couramment admises en France sur cet épisode de la campagne de 1809.

92. Voir les pages relatives à la bataille d'Essling (ou d'Aspern) dans l'ouvrage de M. de Angeli, « Erzherzog Karl von Oesterreich als Feldherr und Heeresorganisator », t. IV (Vienne, 1897), p. 363 et suiv.

porter ici un jugement sur des opérations de haute stratégie, il semble que la nature même des événements autorise les deux interprétations. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux adversaires qui s'affrontèrent ce jour-là étaient bien dignes l'un de l'autre ; et plutôt que d'ironiser sur les contradictions de l'histoire, il vaut mieux s'incliner devant l'égal héroïsme de ces soldats, les plus intrépides peut-être, vainqueurs ou vaincus, qu'ait connus l'histoire. Il nous importait seulement de signaler cette contradiction, au moins formelle, qui ne peut manquer de frapper les spécialistes de cette période et d'expliquer pourquoi les Autrichiens font tant de bruit autour de cette bataille d'Aspern dont, avec la plus parfaite bonne foi, nous n'arrivons pas à nous convaincre qu'elle ait jamais été livrée !

De toute façon — et c'est la seule chose qui nous intéresse ici en définitive — l'enthousiasme fut immense à Vienne, même s'il s'y mêlait quelque désillusion de constater que cette grande victoire n'avait rien changé à la position respective des deux armées[93]). On se mit à chanter l'archiduc Charles comme on avait jadis fêté le prince Eugène[94]) : « Charles, le noble chevalier, s'écriait un anonyme, a de nouveau fait don à l'empereur d'une grande victoire ; à Essling et à Aspern, il a vaillamment résisté et triomphé de la puissance de Napoléon. La bataille a duré deux jours, jusqu'à ce que la fortune se rangeât du côté du prince ; car il calculait très finement comment il pourrait remporter la victoire et se tirer à son honneur de cette lutte... Près de quarante mille Français ont versé leur sang là-bas, tués ou blessés ; et dans ce nombre des maréchaux, des généraux et des colonels comme

93. L'imagination populaire échafauda les plus fantastiques combinaisons pour expliquer l'inaction de l'archiduc Charles après une victoire qui, dans l'esprit des Viennois, devait automatiquement entraîner la délivrance de leur cité. — Cf. Car. Pichler, « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 348, et surtout Lulu Thuerheim, « Mein Leben », t. I, p. 300.

94. « Lied auf die Schlacht bei Aspern », Arnold, p. 191.

rapportent des nouvelles dignes de foi. » Le poète Henri de Collin avait lui aussi célébré cette victoire d'Aspern dans des vers qui ne nous ont pas été conservés[95]). Le retentissement de cet événement fut d'ailleurs plus grand encore peut-être en Allemagne qu'en Autriche et nous verrons que c'est dans la personne des Prussiens Kleist et Stägemann que l'archiduc Charles trouva ses plus enthousiastes admirateurs.

Parmi tous les poèmes inspirés par cette bataille tant controversée, il faut faire une place à part a l'épopée patriotique qu'avait rêvé de donner à l'Autriche une jeune femme, née en Hongrie, qui se dissimulait modestement sous le pseudonyme de Théone. Ce poème allemand « La Bataille d'Aspern » prend à peu près la même place parmi les chansons tournées vers l'actualité que la « Rodolphiade » de Pyrker parmi les ballades uniquement soucieuses de passé. L'auteur était la fille d'un officier autrichien ; née en 1772, Théone[96]), de son vrai nom Marie-Thérèse de Artner, s'était de bonne heure passionnée pour la « Messiade » de Klopstock, puis pour les œuvres d'Homère, de Milton et du Tasse et en 1800, âgée de 18 ans à peine, elle avait publié un recueil de poèmes intitulés : « Fleurs des champs recueillies dans les plaines de la Hongrie[97]). » Puis ce furent en 1806 les « Nouveaux poèmes de Théone[98]) ». Thérèse de Artner fréquentait les milieux patriotes et, présentée à Caroline Pichler en 1814, elle devint bientôt sa meilleure amie[99]). Sans nous étendre sur la personnalité de cette poétesse, il faut admirer le beau courage qui l'incitait à célébrer, dans une épopée de 12 chants, les hauts

95. Laban, *op. cit.*, p. 71. — Ce poème de Henri de Collin sur Aspern est mentionné dans le « Taschenbuch für vaterländische Geschichte », 1836, p. 419.

96. Sur Marie-Thérèse de Artner, cf. Wurzbach, t. I, p. 73 à 75.

97. « Feldblumen, auf Ungarns Fluren gesammelt von Nina und Theone » (2 vol., Iéna 1800). Nina est le pseudonyme de Marianne de Tiell, meilleure amie de Théone.

98. « Neuere Gedichte von Theone » (Tübingen, 1806).

99. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 305 et 377 ; t. II, p. 17 à 20.

faits de l'archiduc Charles à Aspern. Ce grand poème épique a d'ailleurs été effectivement écrit ; mais quand vint l'instant de la publication — c'était en 1817 — la littérature gémissait déjà sous la férule de Seldnitzky, la censure était ombrageuse et notre Homère aux petits pieds se vit refuser l'autorisation de publier ces hexamètres qui célébraient des héros autrichiens. Si bien que nous ne possédons de cette épopée que les échantillons qu'en donnait Hormayr en 1812 dans ses « Archives », en annonçant la publication prochaine de l'ouvrage[100]). Nous avons eu la curiosité de lire ces fragments d'une épopée qui, en disant les exploits du prince Charles, ne peut guère éviter de célébrer aussi Napoléon. Sans doute les qualités proprement poétiques de ce grand poème auraient été minces et le premier des fragments cités par Hormayr est bien incolore. Le second épisode pourtant retient l'attention du lecteur français ; c'est le récit de la mort du maréchal Lannes et, de tout cet appareil épique conventionnel, se dégage une sympathie pour l'ennemi, une admiration sincère qui ne laissent pas d'être touchantes.

Ce fragment est tiré du onzième chant. Sous les ordres du maréchal Lannes, les Français viennent de faire un dernier effort pour essayer d'arracher la victoire. Et les Autrichiens fléchissaient déjà quand l'archiduc Charles, saisissant un drapeau, s'élance au plus fort de la mêlée et met en fuite les assaillants. Ici éloge obligatoire et bien naturel de l'archiduc Charles, éloge qui gagne en valeur du fait qu'il est placé dans la bouche du maréchal Lannes même : « Abandonnes-tu déjà toute espérance, dit-il à Saint-Hilaire qui croit tout perdu. Moi pas... Car c'est un seul homme qui nous a vaincus et, sans lui, la victoire

100. « Bruchstücke aus einem noch in diesem Jahr erscheinenden vaterländischen Heldengedicht in zwölf Gesängen, die Schlacht von Aspern, von Theone. » Voir l' « Archiv » du 25 mars 1812 (t. III, p. 145 à 149). — Nagl-Zeidler (*op. cit.*, t. II, p. 327) mentionnent qu'un autre fragment, relatif à la mort du général d'Espagne, a paru dans le « Morgenblatt » en 1820.

me couronnerait déjà. Ne les as-tu pas vus chanceler[101]) ? Déjà ils allaient faire volte-face pour fuir quand Charles s'est élancé : c'était merveille de le voir brandir un drapeau qui flottait autour de sa tête, et voici que le courage, l'enthousiasme et la confiance reviennent au cœur de ses soldats. Tout étonné moi-même je voyais le fils des empereurs, avec sa haute taille, s'élancer le premier dans nos rangs... » Mais si elle célèbre à bon droit l'intrépidité du généralissime autrichien, Théone rend hommage aussi au courage du maréchal français et c'est une scène émouvante que celle où Napoléon lui-même vient pleurer sur la civière où gît son compagnon d'armes blessé à mort : « Il tombe, sa bouche se crispe dans les affres de l'agonie, et des guerriers en pleurs emportent loin du combat le héros dont l'œil de feu déjà pâlit. La nouvelle se répand et va proclamer jusqu'aux oreilles de César quelle perte ils viennent de faire, lui et la France. Il accourt : il trouve son ami étendu, les bras et la tête pendant, blêmes, hors du brancard : ô mon camarade, ô le plus cher ami de mes jeunes années, quel art te rendra à mon affection ! — Et je dois garder en mon cœur en ce jour de graves soucis la rude douleur qui me frappe ! Ainsi se lamente le prince, penché sur Lannes, les paupières humides de pleurs. Le génie de l'humanité recueille ces larmes qui font plus honneur à Napoléon que tous les triomphes ; douce rosée qui réconforte le moribond. Il respire à nouveau et, levant vers César son regard et ses bras : O prince bien-aimé ! dit-il, mon œil te revoit-il encore ? Il me faut quitter ce monde, qui m'a comblé : rien que de mourir dans tes bras, plaint et pleuré par toi, c'est assez pour consoler la mort. Oui, ma gloire ne périra pas : sur les pages de notre histoire, ton amitié suffira pour m'égaler aux dieux[102]). » Et dans

101. Les Autrichiens.

102. « Der Menschheit Genius, er sammelt diese Zähre,
Die mehr als ein Triumph Napoleonen ehren ;
Der Sterbende wird sanft von ihrem Tau erquickt.
Von neuem atmet er, und Blick und Arme kehren

les strophes qui suivent, la poétesse évoque l'épouse du maréchal qui, cependant, vit tranquille dans sa maison de campagne au milieu de ses enfants et ne se doute pas du malheur qui vient de la frapper. Et voici que justement on lui porte une lettre de son mari : « Un domestique lui apporte, comme pour mieux la leurrer, une joyeuse missive de la main de son époux ; elle respire l'amour et la fidélité, ne parle que de victoires et de prochain retour dans la chère patrie. Elle lit, cependant qu'il mourait. O mensonge de la séparation ! » Un poète français aurait-il pu chanter avec plus de délicatesse et d'émotion la mort glorieuse d'un héros français ? Le courage de Lannes, sa loyauté qui se manifeste dans l'hommage qu'il rend lui-même à l'archiduc Charles, les nobles paroles et la douleur profondément humaine de Napoléon, enfin la grâce confiante de la jeune épouse que nous savons être déjà une triste veuve, tout cela est rapporté en des termes que l'on n'attendait guère sous une plume autrichienne. Il est beau de voir comment, indifférente à toutes les invectives, une jeune « ennemie » chantait en 1812 la mort héroïque du maréchal Lannes. A ce titre, ce poème méritait bien sans doute que nous nous y arrêtions. Il est tout à l'honneur de l'auteur et des deux peuples qui sont les héros de cette épopée, comme ils le furent effectivement de la grande épopée européenne jaillie du cerveau de Napoléon. Et au milieu de l'indignation à la fois bien compréhensible et un peu factice que suscitaient parmi les poètes d'Autriche les entreprises du conquérant, n'est-il pas réconfortant de trouver cette note un peu naïve, mais très humaine et très chevaleresque en même temps ?

La preuve que toutes les diatribes que nous évoquions

Zum Cäsar sich empor : O teurer Fürst, erblickt
Mein Auge nochmal dich ? Ich muss die Welt verlassen.
Viel gab sie mir ; allein von dir umarmt erblassen,
Beklagt, beweint, macht auch den Tod beglückt.
Ja ewig lebt mein Ruhm ! In der Geschichte Blättern
Wird deine Freundschaft mich vergöttern. »

tout à l'heure étaient passablement artificielles, c'est que, sitôt la paix revenue, on se mit à célébrer la paix avec autant de grandiloquence qu'on avait apporté précédemment à magnifier la guerre. Et pourtant cette conclusion des hostilités n'allait pas sans de gros sacrifices consentis par l'Autriche. Jamais l'empire des Habsbourg n'avait été à tel point amoindri. Il est vrai qu'une nuance de mélancolie se manifeste dans certains de ces poèmes : « C'est en triomphant que nous voulions donner au monde la paix et la tranquillité ; nous partîmes hardiment pour de rudes batailles, nous fîmes joyeusement le sacrifice de notre sang et de notre vie. Et c'est, hélas ! une telle paix qui nous est échue[103]). » Par contre Bäuerle en qui perçait déjà ce flatteur professionnel des autorités que démasqueront plus tard Grillparzer et Bauernfeld, Bäuerle proclamait que la paix vaut parfois mieux que la victoire : « Que jamais la discorde furieuse ne revienne parmi nous. Quel plus grand triomphe pourraient souhaiter des héros et qu'est-ce, ô hommes, qu'une guerre heureuse ? Une paix durable, ô grands de la terre, vaut mieux qu'une victoire éclatante et dévastatrice[104]) ! »

Si les patriotes ne pouvaient guère chanter victoire, ils se consolèrent en entonnant des hymnes à la louange de l'empereur : « Il vient ! Accourez, Viennois, accourez à sa rencontre ! s'écrie Haschka ! Ton seul désir, Vienne, ton unique orgueil, ton empereur revient !... Toute la ville, répandue par les rues depuis la porte jusqu'au château, l'attend ; et de chaque fenêtre les femmes lui lancent des regards langoureux[105])... » Et un autre poète dit la fierté

103. Rothkirch-Panthen, « An den Frieden », Arnold, p. 199 à 202. Voir strophe 5.

104. « Der Friede », Arnold, p. 204 et 205 :

« Dauernder Friede ! Ihr Grossen, ist besser
Als ein verheerender glänzender Sieg. »

105. « Ode auf die erwünschte Zurückkunft Sr. k. k. Majestät Franzens des Ersten in Allerhöchst-dero Haupt- und Residenz-Stadt, den 27. November 1809 », — Arnold, p. 206. — Strophes 1 et 2.

des Viennois de posséder à nouveau la famille impériale dans leurs murs : « Tressaillez d'allégresse, citoyens, en vous remplissant de cette pensée : François vous confie maintenant Ludovique, sa propre personne et tout ce qui lui est cher ! Vous avez désormais vos lettres de noblesse[106])... » Ainsi, jusque dans la défaite, l'attachement des littérateurs autrichiens à la dynastie, reflet fidèle des sentiments populaires, ne se démentait pas.

Inutile de multiplier indéfiniment ces allusions et ces citations. Il nous suffit d'avoir fait la preuve que Hormayr n'était pas isolé dans son entreprise et que sa propagande patriotique portait ses fruits. Sans doute il ne faut pas prétendre que tous ces poèmes aient été composés immédiatement sous son influence et ce serait être dupe d'une formule que de vouloir partout retrouver sa main. Nous avons vu pourtant qu'il est à l'origine de la vogue des ballades patriotiques et que les sujets en sont, presque sans exception, empruntés à son « Plutarque autrichien »; que, d'autre part, c'est sur ses instances formelles qu'Henri de Collin renonça à la tragédie classique pour se tourner lui aussi vers la littérature patriotique ; enfin la plupart des poètes de ce temps furent directement en contact avec lui ou avec son « alter ego », la bonne Caroline Pichler. Il a donc bien marqué de son sceau les lettres autrichiennes de cette dizaine d'années ; et il apparaît lui-même comme l'expression la plus parfaite de l'état d'esprit qui régnait à cette époque dans l'empire des Habsbourg.

IV. — Influence des idées de Hormayr sur les arts

C'est dans sa littérature que s'expriment le plus immédiatement les tendances d'une époque et il suffirait

106. J. Perinet, « Das dankbare Wien an seine Wachehaltenden Bürger », Arnold, p. 208 à 211. — Cf. strophe 5.

sans doute d'avoir évoqué l'œuvre des principaux écrivains autrichiens qui, vers 1809, subirent l'influence de Hormayr pour que l'importance et l'efficacité de cet apostolat fussent pratiquement démontrées. Il n'est pas sans intérêt pourtant pour notre sujet que les arts eux aussi se soient pliés à cette impulsion et que nous retrouvions dans la peinture et dans la musique en particulier les mêmes tendances que nous avons notées dans les lettres. Que l'influence de Hormayr ait encore ici été décisive, c'est toujours une très grande probabilité et parfois un fait démontrable. Dans ce domaine aussi d'ailleurs, comme pour les poètes, nos témoins ont plus de poids par leur nombre que par leur génie. Mais n'est-ce pas précisément le caractère essentiel d'une *tendance* que de se manifester dans les œuvres d'une foule de talents de second plan tandis qu'une individualité vraiment grande — et nous aurons l'exemple de Grillparzer — échappe vite à l'esclavage de ces mots d'ordre ennemis de toute véritable originalité ?

Les peintres viennois étaient à cette époque sous l'influence de David dont le classicisme un peu raide avait été repris et exagéré par le plus en vue des artistes de ce temps en Autriche, Henri Füger. Or les conceptions et les procédés du génial Français, son goût pour la ligne et la solennité, devaient favoriser l'éclosion dans l'Etat des Habsbourg de ce genre assez faux qui s'appelle la peinture patriotique.

Mais les artistes ne pouvaient se dérober aux sollicitations qu'ils recevaient en ce sens de toutes parts et le succès, l'existence même, étaient à ce prix. Hormayr avait proclamé que l'amour de l'histoire nationale ne devait pas être éveillé et encouragé seulement par la parole et par la plume, mais aussi par l'intermédiaire des arts plastiques. Et tous les personnages influents, à commencer par l'archiduc Jean et le comte Stadion, étaient gagnés à ces idées. Comme d'autre part dans tous les domaines le patriotisme le plus échevelé était à l'ordre du jour, est-il étonnant que nous voyions tous les peintres notables

de cette époque mettre leur palette au service du même idéal qu'avait si ardemment prêché l'auteur du « Plutarque autrichien » ?

En 1808 l'archiduc Jean qui était à ce moment — on préparait le soulèvement du Tyrol — en contact journalier avec Hormayr, songea à s'attacher un peintre d'histoire susceptible d'évoquer sur la toile les épisodes les plus frappants de la vie des Habsbourg à travers les siècles. Il fit mander dans sa résidence deux jeunes artistes qui jouissaient déjà de quelque considération, Charles Russ et Antoine Petter, tous deux natifs de Vienne[107]).

De bonne heure, Russ s'était voué à la peinture d'histoire et, après 1805, il avait été à ce titre en contact avec les milieux officiels. Stadion l'avait chargé d'exécuter quelques compositions décoratives dans des bâtiments de l'Etat et quand, en 1808, la nouvelle impératrice Maria-Ludovica s'était décidée à orner ses appartements dans le goût de sa patrie italienne, c'est à Russ qu'elle avait fait appel pour enluminer les portes et les murs. Petter était un ami de Russ ; ils avaient collaboré pour composer le premier tableau qui, en 1805, les avait signalés à l'attention du public : « Le devin aveugle Tirésias prédit à Alcmène, mère d'Hercule, l'avenir de son fils. » Et comme Russ, Petter avait travaillé à la décoration des appartements de Maria-Ludoviva.

C'est donc à ces deux artistes que s'adressa l'archiduc Jean. Il leur remit une liste de sujets qu'il avait dressée et qui devait leur inspirer des tableaux. Une dizaine de thèmes étaient indiqués[108]) ; le premier, « Rodolphe de

107. Sur Russ, voir le « Biographisches Lexikon » de Wurzbach, t. XXVII, p. 277 à 288. — Cf. E. Melly, « Karl Russ. Umriss eines Künstlerlebens » (Vienne, 1843) ainsi que l' « Archiv » de Hormayr, 1822, n° 89.

108. Voici les sujets exacts tels que nous les indique l' « Archiv » de Hormayr : « Rudolfs von Habsburg Begegnung mit dem Priester auf der Jagd, — Rudolf in Tränen an der Leiche seines Feindes Ottokar in der Entscheidungsschlacht im Marchfeld, — Rudolf ein anderer Cocles, vor Murten, in der Fehde wider Savoyen, sich noch aus dem Wasser verteidigend, — Rudolf

Habsbourg rencontrant le prêtre qui porte le viatique à un malade », devait être traité simultanément par les deux peintres. Quant aux autres, ils devaient les tirer au sort entre eux. Bien entendu tous les sujets étaient strictement patriotiques ; l'un des tableaux confiés à Russ montrerait « Marie-Thérèse avec l'enfant Joseph à la diète de Presbourg », un autre « Ferdinand II menacé dans son château », ce même épisode que Caroline Pichler allait raconter d'abord dans une ballade, puis dans un drame.

Dès lors les deux artistes, puissamment protégés par l'archiduc Jean, se vouèrent à peu près exclusivement à la peinture patriotique et il suffit de considérer les dénominations de leurs principaux tableaux pour sentir qu'ils pillaient « le Plutarque autrichien » de Hormayr avec autant d'enthousiasme que ses disciples-poètes. Dans une exposition des œuvres de Russ en 1822, on pouvait admirer, entre autres, les vastes compositions suivantes : Le baptême de Rodolphe de Habsbourg — Rodolphe de Habsbourg méditant sur l'attaque nocturne de la forteresse d'Atzenberg — Rodolphe de Habsbourg dans sa croisade contre les Prussiens — Rodolphe de Habsbourg rencontre le prêtre à la chasse — Les parents de Rodolphe de Habsbourg au milieu de leurs enfants — Rodolphe de Habsbourg accompagne Werner de Mayence en Italie — Rodolphe de Habsbourg sauvé par Jacob Müller de Zurich, — etc., etc. Les principaux personnages sont, avec le glorieux fondateur de la dynastie, Léopold, dit

das Murren seiner ungenügsamen Kriegsleute beschämend, indem er mit rohen Rüben den Hunger stillt, und in seiner altrömischen Einfalt sein graues Wamms mit eben der Hand ausbessert, welche so glorreich Schwert und Zepter geführt, — Leopold der Biedere bei Sempach, — Friedrich mit der leeren Tasche, von Kirche und Reich geächtet, die Herzen seiner ihm getreuen Tyroler durch ein Reimspiel erforschend, — Andreas Baumkircher am Wiener-Tore zu Neustadt, — Maximilian I. in der Haft der rebellischen Flammänder — Franz I. in der Schlacht von Pavia Lannoy seinen Degen reichend, — Carl V. vor Algier, — Ferdinand II. in der eigenen Burg zu Wien belagert, — Die grosse Theresia auf dem Landtage zu Pressburg. »

« la fleur de la chevalerie », Maximilien, Albert le Sage, etc... Hormayr pouvait être content. D'autant plus que Petter rivalisait avec son ami en enthousiasme pictural et patriotique. Le directeur des « Archives » ne manqua pas d'ailleurs d'exprimer sa satisfaction. En octobre 1811, il écrivait dans son journal[109]) : « Un progrès tout à fait remarquable vient d'être fait en ce sens (le choix de sujets patriotiques pour les œuvres d'art)... Son Altesse impériale l'archiduc Jean a fait peindre toute une série des épisodes les plus frappants de l'histoire de sa maison, sur la base du « Plutarque autrichien »... » Et il terminait en exprimant le souhait que les graveurs à leur tour se mettent à l'ouvrage, pour donner de ces peintures de Russ et de Petter des reproductions que toute maison soucieuse de la grandeur de la patrie tiendrait à honneur de posséder. Et dans un numéro des Archives de 1822 il rendait plus spécialement hommage au talent et surtout à l'inspiration patriotique de Russ. Sans doute il faisait quelques réserves de détail, reprochant au peintre son manque d'harmonie, de perspective, de demi-teintes. Il n'en concluait pas moins : « Cet ardent patriote a frayé une voie entièrement neuve sans trouver d'enseignements chez aucun de ses prédécesseurs... Dans aucun des tableaux de Russ, on ne peut méconnaître le talent, chacun a ses qualités et plus d'un recèle comme tout un microcosme du Moyen âge. L'admiration que ces sujets nationaux a suscitée dans la jeunesse studieuse et dans le peuple... était certainement la meilleure récompense que pût désirer cet artiste ardemment dévoué à l'idéal national et à la dynastie. » Ainsi en peinture aussi il suffit de célébrer les Habsbourg pour avoir du talent même si on ignore les lois de l'harmonie et de la perspective !

Dans le même numéro des « Archives » où il louait l'initiative artistique et patriotique de l'archiduc Jean, Hormayr annonçait qu'un autre peintre, Ferdinand de

109. « Archiv », t. II (1811), p. 523 (11 octobre).

Perger, préparait de son côté un cycle de tableaux patriotiques consacré aux Babenberg[110]). Ce cycle parut en effet en 1813. C'est surtout pourtant comme peintre animalier que ce même Perger s'est acquis une grande réputation et c'est en cette qualité qu'il fut appelé en 1817 à la cour de l'empereur François. A signaler que, entre autres œuvres, cet artiste a peint « Aly, destrier de Napoléon ».

Hormayr avait beau pousser des cris d'enthousiasme : l'histoire de l'art n'a pas retenu les noms de tous ces piètres disciples de David. Elle accorde par contre une place honorable à un autre de ces artistes en qui l'amour de la patrie l'emportait parfois sur le sens du beau ; nous voulons dire Peter Krafft[111]). Avant d'ailleurs d'entendre la bonne parole de Hormayr, cet artiste avait bien failli mettre tout son talent au service d'un idéal assez différent. Elève de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, Krafft (né en 1780 à Hanau) s'était rendu à Paris à l'âge de vingt ans pour s'initier à l'art de David. Dans la capitale française, il avait eu la chance de se concilier la faveur de Lucien Bonaparte et, grâce à cette puissante protection, il put se consacrer tout entier à son art. Le jeune frère de Napoléon le chargea de lui exécuter des copies de toutes les œuvres d'art étrangères que les victoires du premier consul faisaient affluer à Paris. Et c'est toujours comme protégé des autorités françaises qu'il put se rendre en 1808 à Rome où il peignit de nombreux portraits de généraux de Napoléon. Enfin Krafft revint dans sa patrie autrichienne et cet ancien protégé de Lucien Bonaparte eut à nouveau la chance de faire un jour, tout à fait fortuitement, la connaissance de l'archiduc Jean. Dès lors Krafft fut happé par Hormayr et il se consacra à la peinture patriotique. Son œuvre la plus fameuse est ce « Réserviste autrichien

110. Sur Perger, cf. Wurzbach, *op. cit.*, t. XXII, p. 13 et 14.

111. Cf. Wurzbach, *op. cit.*, t. XIII, p. 106 à 110. — L' « Archiv » de Hormayr a consacré à Krafft plusieurs articles ou notices, notamment t. XII (1821), XIII (1822), XV (1824) et XVI (1825).

prenant congé de sa famille » devant qui tout Vienne défila en 1813. Ce tableau était en quelque sorte la réplique plastique des « Chants du réserviste » d'Henri de Collin. L'œuvre de Krafft est imposante : dans une maison de village il a campé des personnages de grandeur naturelle. Le réserviste en uniforme et tenant son fusil à la main s'arrache aux embrassements de sa jeune femme qui, toute en larmes et un poupon sur le bras, voudrait le retenir. Le vieux père est assis, les mains jointes, dans un coin près de la mère qui cache également son visage baigné de larmes. — Cette œuvre fit la fortune de Krafft ; l'Académie des Beaux-Arts le nomma successivement membre, puis professeur ; enfin il devait en 1828 devenir directeur des galeries impériales. Krafft ne cessait d'ailleurs de travailler et de rester fidèle à l'inspiration qu'il devait pour beaucoup à l'archiduc Jean et à Hormayr : en 1815, il peint « L'archiduc Charles à la bataille d'Aspern », tableau qui est comme le pendant de l'épopée de Thérèse de Artner ; puis « La bataille de Leipzig ». Enfin en 1820 Krafft encouragé par l'immense succès de son « Départ du réserviste » se décida à compléter son œuvre en peignant « Le retour du réserviste après les guerres de libération ». L'œuvre de Krafft est d'ailleurs très considérable ; il a fait de nombreux portraits de l'empereur François et de sa famille, il a représenté des scènes de la « Jérusalem délivrée » et de « Hermann et Dorothée » et une foule d'épisodes empruntés à l'histoire de la maison de Habsbourg.

Krafft est certainement le talent le plus vigoureux parmi tous les artistes qui répondirent à l'appel de Hormayr. C'est donc donner une idée de l'insignifiance des autres, du point de vue purement artistique, que rappeler quelles réserves les historiens de la peinture sont obligés de faire sur Krafft lui-même. Comme nous ne prétendons pas distribuer nous-mêmes les éloges et les blâmes dans tous les domaines indistinctement, laissons la parole à un spécialiste dont la compétence est universellement reconnue : « Ce sont deux tableaux très ennuyeux, écrit Richard Muther à propos

du « Départ » et du « Retour » de notre réserviste, des compositions de goût classique sous un costume moderne, froides et grises dans la couleur, faussement pathétique dans le contenu[112]). » Muther ne nie cependant pas l'importance de Krafft qui a découvert un nouveau principe artistique en proclamant que « la peinture d'histoire ne peut se relever qu'en empruntant ses sujets à la vie moderne ». En ce sens donc Krafft se séparait de Hormayr ou plutôt il n'acceptait qu'une partie, et la moins importante sans doute, de son programme. Car c'est bien du passé que devaient s'inspirer avant tout poètes et artistes pour respecter scrupuleusement l'esprit du « Plutarque autrichien ».

Si donc nous considérons le mouvement artistique à cette époque, nous arrivons, comme d'ailleurs pour le mouvement littéraire, à deux conclusions : que la propagande patriotique de Hormayr gagnait tous les talents à sa cause et que par contre aucun de ces talents ne fut vraiment grand. Ils apparaissent tous intéressants si l'on considère simplement l'Autriche de ce temps ; ils pâlissent jusqu'à s'éclipser dès qu'on veut se placer, pour les apprécier, à un point de vue plus large et plus général. Seuls peut-être Caroline Pichler et Henri de Collin d'une part, Peter Krafft de l'autre, résistent encore à l'analyse. Pour ne rien dire de Hormayr dont l'œuvre est proprement inexistante, mais dont il faut reconnaître le merveilleux talent d'animateur.

Il n'en demeure pas moins instructif de contempler ce parallélisme assez nouveau de la littérature et des arts plastiques. La grande alliance réclamée par Hormayr entre écrivains, artistes et gouvernants était vraiment en passe de se réaliser. Poètes et peintres ou sculpteurs se suggéraient mutuellement des sujets de nouvelles œuvres. Caroline Pichler composant une ballade sur « l'Empereur Maximilien recevant à Gand sa fiancée Marie

112. R. Muther, « Geschichte der Malerei im XIX. Jahrhundert » (Munich, 1893), t. II, p. 178.

de Bourgogne » ne dissimule pas que l'idée de ce poème lui est venue « en contemplant le tableau du sieur Petter à l'Exposition de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne ». Et le poète Kalchberg exprime dans un long poème « les sentiments qu'il a éprouvés quand les bustes de Sa Majesté l'Empereur François et de Son Altesse Impériale l'archiduc Jean ont été placés au Joanneum de Gratz », en 1814[113]). Les milieux officiels encourageaient ce mouvement : en 1812, l'Académie des Beaux-Arts se vit accorder par l'Empereur de nouveaux statuts qui accroissaient son importance et son autonomie et il fut décidé en même temps que, tous les trois ans, on organiserait une exposition d'œuvres d'artistes patriotes. Et c'est à l'occasion de la première exposition que le nouveau curateur de l'Académie, Metternich, insistait sur les tendances patriotiques qui devaient présider à l'enseignement des arts et qui assureraient à ceux-ci toute la sollicitude du gouvernement[114]). Dès 1811 d'ailleurs, Hormayr avait noté dans son journal : « On pouvait lire récemment avec joie dans une publication : l'actuel curateur de l'Académie, homme remarquable par son goût et ses connaissances, le ministre comte de Metternich, choisira toujours de préférence des sujets patriotiques chaque fois que les exigences spéciales de l'art et de la coutume le permettront[115]). »

On ne peut se défendre d'ailleurs de l'impression que le gouvernement autrichien de cette époque fait preuve de beaucoup plus de largeur d'esprit et de sympathie véritable envers les artistes qu'envers les écrivains. Pendant qu'on reproche aux poètes d'avoir composé des chants patriotiques sans autorisation, qu'on se prépare à abattre d'un coup Hormayr et à appliquer toutes les rigueurs de la censure aux drames nationaux de la bonne Caroline Pichler, les artistes se voient comblés d'encouragements

113. « Archiv », t. V (1814), p. 161 et 305.
114. Wihan, *op. cit.*, p. 146.
115. « Archiv », t. II (1811), p. 523.

et aussi bien l'Empereur que son ministre leur témoignent une faveur qui, même après 1815, ne se démentira pas. C'est sans doute que les artistes avaient moins de velléités d'indépendance et aussi qu'il était beaucoup plus facile de contrôler leur activité comme d'apprécier la portée exacte de leurs œuvres. Tandis qu'un tableau patriotique ne peut guère être en même temps séditieux, le gouvernement s'alarmait, sitôt après 1809, de trouver dans les écrits de tous ces poètes patriotes des allusions qui pouvaient être mal interprétées. Cette différence nous explique pourquoi la propagande de Hormayr eut en apparence un retentissement plus considérable encore dans le domaine artistique que sur le terrain de la pure littérature. Et pourquoi Russ, Petter, Perger et Krafft continuaient impunément de couvrir des mètres carrés de toile de l'effigie de Rodolphe de Habsbourg, cependant que la censure traquait impitoyablement tous les écrivains qui touchaient à l'histoire de la dynastie, et refusait de laisser représenter les drames les plus autrichiens du seul de ces patriotes qui fût en même temps génial, le malheureux Grillparzer.

Pour compléter notre analyse, il faut dire encore un mot de la musique. Il semble au premier abord paradoxal que dans ce domaine aussi la propagande de Hormayr ait pu exercer quelque influence. Et pourtant, ici encore, il trouvait des circonstances favorables et un terrain bien préparé. Depuis trente ans déjà, la réforme de Gluck et son conflit avec Piccini tenaient les esprits en haleine. Sans doute c'est à Paris que se déroulaient surtout les phases de cette grande dispute. Mais Vienne où de tous temps les influences allemandes et italiennes s'étaient affrontées et où surtout les choses musicales étaient perpétuellement à l'ordre du jour, Vienne ne pouvait rester indifférente. Or n'était-il pas possible, dans l'esprit de Hormayr, de prolonger la réforme de Gluck et d'en tirer parti pour mettre la musique à l'unisson de la littérature et de tous les arts ?

L'auteur d'« Iphigénie en Tauride » demandait en somme

que, pour la création d'un opéra, le poète ne s'effaçât pas complètement devant le musicien. Dans l'opéra italien qui jusque là régnait sur toutes les scènes d'Europe, le drame n'existait plus en soi et n'avait d'autre rôle que de fournir des prétextes à musique. Et le musicien lui-même était à son tour l'esclave du chanteur et se voyait contraint de tout sacrifier, logique, émotion, beauté, au plaisir superficiel de l'oreille. Gluck voulut restituer à l'opéra sa noblesse et sa grandeur, en faire une véritable tragédie lyrique qui pût rivaliser en vérité des caractères et en simplicité de l'expression avec les tragédies des anciens : « Lorsque j'entrepris, écrit-il lui-même, de mettre en musique l'opéra d'Alceste, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduits dans l'Opéra italien, et qui, du plus pompeux et du plus beau des spectacles, avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridicule. Je cherchai à réduire la musique à sa pure fonction, qui est de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus ; je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours[116])... »

Ainsi Gluck voulait avant tout rendre au drame lyrique sa dignité en libérant le poète de la tutelle tyrannique du compositeur.

Cette campagne du compositeur allemand contre l'opéra italien devait avoir un immense retentissement à Vienne. Et la lutte battait son plein juste à l'époque que nous étudions. L' « Iphigénie en Tauride » de Gluck fut représentée pour la première fois dans la ville impériale le 1er jan-

116. Cf. Épître dédicatoire d' « Alceste ».

vier 1807 et y déchaîna l'enthousiasme du public[117]). En 1812, l'exécution d'un oratorium de Händel, « Timothée ou la puissance de la musique », qui s'inspirait de principes analogues à ceux de Gluck vint couronner ce succès[118]). Pourtant l'opéra italien ne désarmait pas. Et peu de temps après la troupe du directeur Cera, au premier rang de laquelle brillait la fameuse Borgondio, fit retentir la salle du théâtre de la cour de plus d'applaudissements encore que n'en avait déclenchés l'« Iphigénie » de Gluck. Le « Tancrède » de Rossini surtout fut triomphalement accueilli, le « bel canto » de Madame Borgondio fut pour les Viennois une révélation de ce dont était encore capable l'école italienne et, par contre-coup, plongea tous les adeptes du nouveau style allemand dans une consternation indescriptible[119]).

Dans ce combat qui devait se perpétuer durant presque tout le XIXe siècle jusqu'à Verdi et Wagner, les disciples de Hormayr devaient être tout naturellement du côté de la musique allemande. Le maître lui-même n'avait sans doute pas beaucoup de goût pour la musique et il ne semble pas qu'il se soit jeté dans cette bataille ; les événements de Tyrol ne lui en laissaient d'ailleurs pas le loisir ! Mais dans son entourage toutes ces questions étaient à l'ordre du jour. Henri de Collin qui avait assisté à la représentation d' « Iphigénie » s'interrogea au lendemain de cet événement sur la nature de la musique et ses rapports avec la poésie et il écrivit cette « Lettre sur le drame chanté » où il exprimait l'idée que le drame ne peut atteindre à sa plus haute perfection que par son alliance totale et sa fusion intime avec la musique[120]). Un peu plus tard — c'était au lendemain de la représentation de l'oratorium de Händel — Matthieu de Collin, l'esthéticien attitré du

117. Voir H. DE COLLIN, « Œuvres », t. VI, p. 420.

118. Cf. R. BATKA, « Grillparzer und der Kampf gegen die deutsche Oper in Wien » (« Grillparzer-Jahrbuch », t. IV (1894), p. 125.)

119. BATKA, *op. cit.*, p. 127.

120. WIHAN, *op. cit.*, p. 156.

groupe, reprenait à son tour la question et concluait que l'opéra ou le drame musical est le sommet de tous les arts. Et il proclame que la musique a pour but « de recréer à sa façon, selon les lois sacrées de l'harmonie éparse dans la nature, la même idée fondamentale, le même sentiment que le poète exprime par l'intermédiaire du langage[121]). » Cette opinion montre à quel point les idées de Gluck étaient répandues à Vienne à ce moment, particulièrement dans l'entourage de Hormayr.

Il suffit d'ailleurs de lire les « Mémoires » de Castelli, un des hommes au monde qui ont eu le moins d'idées personnelles et se sont contentés de refléter celles de leur milieu, pour comprendre combien certains esprits étaient montés contre l'opéra italien : « Il n'y a qu'une chose au monde qui m'a toujours été antipathique et me le demeurera aussi longtemps que je vivrai : la musique d'opéra italienne et en particulier ce qu'on est convenu d'appeler l'« opera seria » et qui n'est pourtant rien moins que sérieux ;... je prétends que ce qui n'est pas vrai ne peut pas être beau et il ne suffit pas pour faire un bon opéra d'un air agréable à l'oreille, d'un duo ornementé de *coloratures* de toute sorte et d'un finale où les trompettes s'époumonnent cependant que l'homme à la grosse caisse se désarticule les bras à force de frapper. L'opéra doit être un tout dramatique, une œuvre d'art ; le texte et la musique doivent aller la main dans la main et cette dernière n'est là que pour renforcer le premier[122]). » Et Castelli proteste contre le succès de Madame Borgondio ou de l'eunuque Velutti. Grillparzer d'ailleurs a protesté de son côté avec véhémence contre l'art de ce même Velutti et sa vogue auprès du public viennois : « A peine eus-je entendu la première note de la bouche de l'eunuque, écrit-il dans son journal en 1810, qu'un sentiment étrange et désagréable s'empara de moi ;... je fus sur le point de tomber et je dus, à demi-

121. H. DE COLLIN, « Œuvres » éditées par son frère, t. VI, p. 382.
122. CASTELLI, « Memoiren meines Lebens », *op. cit.*, t. I, p. 186.

mort, quitter le théâtre. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé de toute ma vie un tel sentiment de répulsion[123]). » Ainsi, et bien que cette protestation vise surtout la personnalité de Velutti, Grillparzer s'associait dans sa jeunesse à la protestation des patriotes contre les aberrations de l'opéra italien. Il est vrai que plus tard il réagira aussi contre l'excès contraire et se verra obligé de rappeler que la musique ne doit pas à son tour être réduite dans l'opéra au rôle d'esclave de la poésie.

Pourtant aussi bien les frères Collin que Castelli ou même Grillparzer n'étaient pas spécialistes des choses de la musique et ils se bornaient pour le moment à applaudir au succès de la réforme de Gluck. Il fallut qu'un compositeur viennois intervînt pour pousser plus loin encore, dans le sens des idées de Hormayr, l'évolution déclenchée par l'auteur d' « Alceste » et pour demander qu'à son tour la musique, comme la littérature et les arts plastiques, se tournât vers les sujets proprement nationaux. Ce complément musical assez inattendu du programme de Hormayr fut l'œuvre du compositeur Ignace de Mosel, auteur d'un « Essai d'une esthétique de la composition dramatique[124]) » (1813).

Vers 1810, Ignace de Mosel était un des compositeurs les plus estimés de la société viennoise. Né à Vienne, il avait étudié sous la direction du fameux Joseph Fischer et s'était signalé par une tentative, d'ailleurs peu heureuse, pour mettre en musique la « Claudine de Villabella » de Gœthe. Mais sa spécialité fut de transformer à l'intention d'un quatuor d'instruments à cordes de grandes œuvres et il fit par exemple subir cette transformation aux « Deux journées » de Cherubini ainsi qu'au « Cosi fan tutte » et à la « Clemenza di Tito » de Mozart. Mais c'est surtout comme champion de la musique allemande contre l'opéra italien que Mosel devait faire parler de lui. Il était un

123. Voir le « Tagebuch » de Grillparzer, à la date du 29 novembre 1810.
124. Sur Mosel, voir Wurzbach, *op. cit.*, t. XIX, p. 130.

des partisans les plus décidés du nouveau style musical et, au lendemain du succès d' « Iphigénie en Tauride », il félicitait les Viennois de donner enfin la préférence aux opéras allemands dont la musique recherchait la vérité dans les sentiments, la justesse de l'expression, la force de la représentation[125]). Jusque là il s'en tenait à se faire le porte-parole de Gluck en Autriche. Mais il devait aller plus loin et, dans son « Essai d'une esthétique[126]) », on sent nettement que l'influence au moins indirecte de Hormayr se superpose en quelque façon à la tradition proprement gluckienne. Nous savons en tout cas que Mosel était en contact avec Caroline Pichler et aussi avec Matthieu de Collin qu'il rencontrait dans le salon de leur ami commun, le comte Dietrichstein[127]). Rien d'étonnant par conséquent que les idées de Mosel aient quelque chose d'assez nettement hormayrien. Il proclamait en effet que les sujets historiques sont aussi propres aux fins de l'opéra que les sujets mythologiques pourvu qu'ils recèlent une action tragique ou héroïque suffisamment simple pour prêter à l'expression de sentiments et de passions. Il déclarait même donner la préférence à des sujets qui présentent un intérêt national, affirmant qu'un tel opéra pouvait avoir sur le peuple la même action qu'à Athènes la tragédie. Sans doute Mosel se défendait, Dieu merci ! de confondre la musique et la politique. Il n'en est pas moins évident que sa prédilection pour les sujets nationaux et son souci d'agir sur la foule par l'intermédiaire de la musique rappellent étrangement les théories de Hormayr et de ses disciples.

Mosel essaya d'ailleurs de mettre en pratique sa théorie et il est doublement significatif qu'il ait choisi comme sujet

125. Voir dans les « Vaterländische Blätter für den österreichischen Kaiserstaat » de 1808 (p. 39-44 et 47-54) l'article de Mosel intitulé « Uebersicht des gegenwärtigen Zustandes der Tonkunst in Wien », en particulier p. 41.

126. « Versuch einer Ästhetik des dramatischen Tonsatzes. »

127. Car. Pichler, « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 9. — Cf. Laban, *op. cit.*, p. 212.

l'inévitable Rodolphe de Habsbourg et qu'il ait demandé le livret de cet opéra à Caroline Pichler. La bonne dame accepta, mais sans enthousiasme. Elle prétendait, en contradiction d'ailleurs sur ce point avec l'opinion d'Hormayr que le caractère de Rodolphe en faisait un héros d'épopée beaucoup plus que de drame ; et ce qu'elle nous dit de sa façon de travailler prouve qu'elle ne procédait guère autrement que ces auteurs d'opéras italiens tant décriés : « Je fis mon possible, déclare-t-elle humblement, me réglant sur les capacités ou les souhaits des chanteurs dont on pouvait disposer pour l'exécution, insérant ici un air, là un duo suivant le désir de chacun[128])... » Ce « Rodolphe de Habsbourg » avançait si lentement que Mosel lui-même finit par s'en dégoûter et Caroline Pichler déclare sur un ton un peu vexé qu'après lui avoir imposé tant de travail on lui fit savoir, invoquant un prétexte poli, que toute cette entreprise était abandonnée.

Ainsi les efforts de Mosel demeurèrent vains. Les influences italiennes étaient encore trop fortes à Vienne et l'opéra italien n'avait pas fini non plus de donner des chefs-d'œuvre contre lesquels aucune propagande nationale ne pouvait prévaloir. En 1822, les Viennois acclamaient follement les œuvres de Rossini et Mozart lui-même avec son « Don Juan » ne connaissait pas le même succès[129]). L' « Euryanthe » de Weber fut l'occasion d'un nouvel échec pour le clan germanisant et tous les efforts de Grillparzer n'y purent rien changer. Il ne fut plus question de nationaliser la musique. Et les compositeurs allemands abandonnèrent le terrain laissant la musique de Mozart reine incontestée et qui, au moins, jouissait de l'admiration égale des deux partis ennemis.

***

Le succès de la propagande de Hormayr pouvait donc, entre 1809 et 1813 en particulier, apparaître complet. La

128. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 9 et 10.
129. Batka, *op. cit.*, p. 135 et suiv.

littérature, les arts plastiques, la musique semblaient vouloir suivre docilement la voie qu'il leur avait tracée. Et comme si tout s'était coalisé pour le servir, par delà les frontières aussi on se tournait vers l'Autriche, on célébrait avec un enthousiasme tout nouveau sa dynastie et sa mission historique en Europe. Nous allons voir romantiques et patriotes d'Allemagne faire à leur tour une profession de foi en l'idée autrichienne et mettre tous leurs espoirs dans les traditions impérissables de la maison de Habsbourg.

CHAPITRE VII

LE RAYONNEMENT DE L'IDÉE AUTRICHIENNE HORS D'AUTRICHE

On ne peut affirmer que les idées de Hormayr soient uniquement un produit des circonstances. Des influences héritées du XVIIIe siècle et l'évolution naturelle de l'Etat autrichien en expliquent largement la genèse. Les guerres napoléoniennes firent pourtant beaucoup pour leur rapide diffusion et en particulier pour le prestige dont l'Autriche jouit soudain dans les meilleurs esprits de l'Allemagne. Au moment même où François II dépose la couronne du Saint-Empire romain germanique, les Allemands acclament en lui l'héritier des traditions impériales et le champion de leur liberté. Mais cet enthousiasme subit n'était-il pas au fond un danger pour le grand idéal que prétendait servir Hormayr ?

I. — L'hommage des théoriciens du romantisme a l'idée autrichienne

Il semblerait dans la logique de notre sujet d'étudier maintenant les rapports du romantisme allemand et de l'idée autrichienne telle que nous l'avons définie dans les chapitres précédents. Et qui ne serait tenté à notre place d'établir que le grand mouvement de rénovation littéraire dont les frères Schlegel avaient pris l'initiative était en parfaite harmonie avec le mouvement de rénova-

tion nationale dont Hormayr se faisait l'ardent apôtre en Autriche[1]) ?

Et en effet les points de contact entre ces deux mouvements apparaissent nombreux. Ce même culte de l'histoire qui caractérise l'auteur du « Plutarque autrichien » est aussi cher à tous les écrivains romantiques ; ce sont les frères Schlegel et leurs émules qui ont mis en honneur en Allemagne ce « sens historique » que Hormayr célèbre si pompeusement dans son journal et que le XVIIIe siècle n'avait guère connu. Ce sens de l'histoire ne se distingue pas dans son essence de l'idée de continuité qui est à la base de toute la philosophie romantique. Admirateurs de tout ce qui a crû organiquement et de la santé prouvée par la vie, les romantiques ne pouvaient manquer d'être séduits par la vitalité de l'idée et de l'organisme autrichiens ainsi que par le prestige de la dynastie qui, depuis des siècles, présidait aux destinées du plus important des empires européens. Nul non plus n'a mieux qu'eux prêché l'amour de la patrie et c'est au fond à la même œuvre que travaillaient, pendant les guerres napoléoniennes, Hormayr et Collin en Autriche, Frédéric Schlegel ou Görres en Allemagne. Enfin, et c'est sur ce point sans doute qu'il faudrait surtout faire porter la démonstration, la plupart des romantiques se sentaient attirés vers le catholicisme : on sait que, parmi les chefs de la nouvelle école, Frédéric Schlegel et sa femme Dorothée, Adam Müller et Zacharias Werner

1. Une bibliographie, même sommaire du romantisme allemand, serait tout à fait déplacée ici. On en trouvera d'ailleurs une excellente dans la plus récente édition du volume de R. Haym, « Die romantische Schule », mise à jour par O. Walzel. Parmi les ouvrages les plus récents, nous avons consulté pour rafraîchir nos souvenirs : G. Mehlis, « Die deutsche Romantik » (Munich, 1922), — Marie Joachimi, « Die Weltanschauung der deutschen Romantik » (Iéna, 1905), — P. Kluckhohn, « Die deutsche Romantik » (Bielefeld, 1924), — C. Flaskamp, « Die deutsche Romantik » (Warendorf in W., 1912), — A. Stockmann S. J., « Die deutsche Romantik » (Fribourg en B., 1921). — Ces deux derniers ouvrages défendent le point de vue catholique qui, pour avoir été un peu négligé jusqu'alors, se trouve d'emblée désagréablement outré.

abjurèrent le protestantisme et que, si l'aîné des Schlegel, ou Tieck, ou encore Wackenroder, ou surtout Novalis, n'allèrent pas jusqu'à la conversion, ils avaient pourtant pour l'idéal religieux du Moyen âge et pour l'esprit catholique des peuples romans une sympathie d'intelligence et de cœur qui eût amplement suffi à justifier une telle démarche. Sans vouloir d'ailleurs considérer un à un tous les poètes en qui s'incarna le romantisme, il est bien admis que ce mouvement devait par nature aller vers le catholicisme et que, par voie de conséquence immédiate, il ne pouvait se défendre d'une prédilection pour l'Autriche et sa dynastie qui depuis longtemps s'étaient faites les champions de la religion catholique et de l'esprit moyenâgeux en Europe.

C'est précisément parce que cette démonstration nous paraît trop facile que nous nous en abstiendrons. Nous nous trouvons ici devant une question de principe et un problème essentiel de méthode : on ne peut sans danger, et quels que soient les points de contact apparents, rapprocher deux choses aussi différentes dans leur nature et dans leur portée que le mouvement romantique allemand d'une part et l'apostolat patriotique de Hormayr d'autre part. Entre ces deux phénomènes, il n'y a pas, au fond, de commune mesure. Et il faudrait fatalement les méconnaître tous les deux pour établir ce parallélisme ou même cette identité qui nous paraissait si frappante au premier abord. Nous avons déjà protesté contre ces assimilations ou généralisations trop rapides. Il importe d'y revenir[2]).

Et d'abord qui ne voit que le mot même de « romantisme » est singulièrement décevant. On s'est acharné sans grand succès à le définir. Et tous ces essais de définition n'ont pas empêché que la plupart des critiques restent dans le vague et dans l'équivoque. En son acception la plus générale, ce mot est tellement élastique qu'il prête à

2. Cf. ci-dessus, p. 155.

toutes les pirouettes et on ne se lassera jamais de parler du romantisme des classiques ou inversement. Le terme n'a pas beaucoup de sens non plus si on veut l'appliquer simultanément à la littérature de plusieurs nations ; on constaterait par exemple, de ce point de vue, que les plus authentiques « classiques » allemands ont été les parrains du romantisme français ; ou que nos véritables romantiques, au sens allemand du mot, ce sont Joseph de Maistre et de Bonald bien plutôt que Victor Hugo ou Alfred de Musset. Mais même si nous ne sortons pas d'Allemagne, nous nous rendrons compte que le romantisme est la plus fuyante des notions. Un écrivain dilettante contemporain a évoqué « mille ans de romantisme allemand », ce qui ne peut manquer de nous laisser rêveur[3]). Et si nous nous en tenons enfin aux quelques dizaines d'années que l'on peut considérer vraiment comme la grande époque du romantisme, nous sommes loin d'atteindre à la parfaite clarté. Tous les critiques reconnaissent que les définitions données par les écrivains romantiques eux-mêmes sont insuffisantes et parfois contradictoires. Mais les critiques eux-mêmes n'arrivent pas à se mettre d'accord. Ils ont beau distinguer soigneusement entre le romantisme ou plutôt le « romantique » en général, éternel par essence, affirment-ils, et l'école romantique en particulier, ils sont forcés de subdiviser celle-ci à son tour en diverses branches plus proprement littéraires, ou politiques ou sociologiques ; jusqu'au moment où ils doivent se dire pourtant que ce morcellement même va contre l'essence du romantisme et que, si Adam Müller peut-être s'occupa surtout de politique et de sociologie, les plus grands et les plus authentiques des écrivains de la nouvelle école ne détestèrent rien tant que ces divisions et firent de l'universalité le principe suprême de leur pensée. Peut-on séparer en Frédéric Schlegel ou en Novalis l'esthétique de la politique, la théorie de l'Etat et la philosophie de la vie ?

3. J. A. Lux, « Ein Jahrtausend deutscher Romantik » (Innsbruck, 1926).

Si l'universalité est le seul terme, et combien vague, qui puisse caractériser le romantisme allemand, ne serait-ce pas folie que de vouloir confronter ce grand idéal et les aspirations singulièrement étroites des patriotes autrichiens ? Nous avons vu pourtant qu'on n'a pas craint de s'y essayer. Un critique avait voulu voir dans le romantisme un grand mouvement spirituel venu des régions septentrionales et orientales d'Allemagne, une réaction de ces pays de colonisation relativement récente contre la culture surchargée de classicisme des pays du Midi et de l'Ouest[4]). C'était oublier que deux romantiques au moins, et non des moindres, Brentano et Görres, étaient Rhénans. Cependant, et pour faire contrepoids sans doute à cette théorie, d'autres historiens affirmaient au contraire, mais tout aussi décidément, que le romantisme littéraire n'est qu'un succédané du romantisme politique et religieux et que celui-ci à son tour procède du grand mouvement de restauration catholique « dont les vagues n'ont depuis le XVIe siècle cessé de féconder l'Europe » cependant que, au contraire, « le protestantisme menaçait depuis Luther l'Europe et la chrétienté ». Or il est évident que la terre de prédilection du romantisme ainsi conçu, c'est l'Autriche, et que sa capitale, c'est Vienne. Ecoutons d'ailleurs un des plus ardents défenseurs de cette théorie originale : « En opposition avec l'exégèse romantique moderne, la tradition catholique enseigne que le romantisme n'est que la continuation de la culture gothique et baroque et que romantisme allemand du Nord-Ouest et romantisme roman du Sud-Est, en d'autres termes : romantisme et philosophie de la restauration sont inséparables dans leur essence. Gothique, baroque, romantique, ces mots caractérisent les périodes

4. C'est la thèse de J. Nadler dans sa grande « Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften » (Ratisbonne, 1912-1918) et dans son livre « Die Berliner Romantik, 1800-1814. Ein Beitrag zur gemeinvölkischen Frage : Renaissance, Romantik, Restauration » (Berlin, 1921). — Cette thèse hardie a en particulier été critiquée par J. Körner, « Deutsche Rundschau » de septembre 1919 et A. Sotckmann, « Stimmen der Zeit », t. LII, p. 285.

de civilisation qui débutent en 1200, en 1500 et en 1800. Le *gothique* caractérise la pensée familiale, le *baroque* la pensée européenne et impériale, le *romantique* la pensée individuelle... L'Autriche, et Vienne en particulier, a été le centre de ce romantisme ; c'est ici qu'ont fusionné le romantisme littéraire et artistique et le romantisme religieux et politique, celui du Sud-Ouest et celui du Nord-Est ; c'est ici que le romantisme a renoué la tradition baroque et gothique. C'est à Vienne que les romantiques d'Allemagne entrèrent en contact avec Clément-Marie Hofbauer, que Adam Müller devint, d'idéaliste allemand, réaliste catholique... Le « romantisme d'Etat », est une continuation du « baroque d'Etat », un parallélisme de deux coopérations politiques, de l'alliance des puissances conservatrices, Autriche, Prusse et Russie, et de celle des maisons catholiques de Habsbourg-Lorraine et de Bourbon (France, Espagne, Naples-Sicile, Parme-Plaisance)[5]... »

On ne peut nier que cette théorie hardie soit séduisante par certains côtés. Son promoteur nous l'a d'ailleurs exposée trop souvent oralement, et avec trop de feu et de foi, pour que nous n'en parlions pas avec un certain respect. Nous n'en répétons pas moins ce que nous disions à la fin de notre deuxième chapitre : ce romantisme viennois n'a pas grand'chose de commun avec le romantisme tout court ; nous inclinerions même à ne pas l'appeler romantisme, pour ne pas ajouter aux sens de ce mot ; la sociologie romantique d'Adam Müller, par exemple, ou la politique romantique de Gentz sont loin d'avoir l'ampleur des points de vue universels de Schlegel ou de Novalis, de Tieck ou du philosophe Schelling. N'oublions pas d'ailleurs que les catholiques n'étaient pas seuls à donner le ton dans la nouvelle école et qu'il ne faut pas en particulier tenir pour nulle ou négligeable l'influence d'un protestant comme Schleiermacher. En réalité il y

5. E. K. Winter, « Romantik » (*Revue d'histoire ecclésiastique*, 1927, p. 81).

a beaucoup d'illusion dans cette foi en l'influence mystérieuse de l'atmosphère viennoise sur l'évolution du romantisme allemand. Si tous les chefs du mouvement vinrent en Autriche, ils ne firent qu'y passer et rien ne prouve que ce soit là que leur pensée s'est définitivement fixée. Quant à considérer comme de grands romantiques des hommes tels que Klinkowstroem, Pilat ou le saint abbé Hofbauer, c'est tout de même leur accorder trop d'importance.

Il nous paraît donc impossible d'établir l'existence de relations étroites entre le nouvel esprit autrichien et le romantisme allemand. Au lieu de poser ainsi le problème et de courir à des rapprochements factices ou à des généralisations hâtives, nous nous bornerons à montrer que le romantisme allemand a créé une atmosphère favorable à l'heureuse évolution du mouvement dont Hormayr avait pris l'initiative et que, précisément vers 1809, la plupart des grands romantiques viennent en Autriche où leur présence ne saurait être considérée comme absolument fortuite. Au lieu d'attribuer de prime abord cette sympathie soudaine pour l'empire des Habsbourg à je ne sais quelle attirance mystérieuse exercée par la ville de Saint-Etienne sur les chefs de la nouvelle école, nous examinerons ce que chacun d'eux venait chercher sur le sol autrichien et ce qu'il y fit. Une fois cette étude achevée, nous serons à même de formuler quelques conclusions moins ambitieuses que les grandes théories évoquées ci-dessus, mais plus sûres. Car ce n'est pas expliquer grand'chose que parler d'affinités impérieuses, de rencontres prédestinées.

Il est un fait que presque tous les coryphées du romantisme ont séjourné à Vienne ou y ont passé à cette époque. Et ce furent d'abord les frères Schlegel, porte-parole les plus autorisés de la nouvelle école. Nous les avons déjà rencontrés dans le salon de Madame Pichler et nous reparlerons de l'activité politique de Frédéric pendant les guerres contre la France[6]). Nous voudrions étudier ici

6. Cf. ci-dessus p. 319 et ci-dessous p. 498.

plus particulièrement en quel sens leur présence à Vienne et leur contact avec Hormayr ou son entourage pouvaient servir l'entreprise du gentilhomme tyrolien. Non seulement en effet c'est cette entreprise, et non le romantisme, qui demeure au centre de nos préoccupations, mais il apparaît d'emblée fort vraisemblable que les écrivains viennois avaient plus à attendre du romantisme que celui-ci ne pouvait s'enrichir par leur collaboration.

A lui seul, l'exemple de l'aîné des Schlegel pourrait sur ce point être considéré comme décisif. Quand il vint en Autriche avec Madame de Staël en 1808, il y avait beau temps que les principes essentiels de sa doctrine étaient arrêtés dans son esprit. Mais il se trouva que les idées qu'il développa au cours de ses conférences viennoises corroboraient les théories de Hormayr et les Autrichiens ne manquèrent pas d'exploiter ce parallélisme que Schlegel à son tour, soucieux de se montrer digne de la généreuse hospitalité qu'on lui accordait, s'efforça sans doute de rendre aussi complet que possible.

Il semble en effet que le chef du romantisme ait tenu à se faire apprécier à Vienne et y ait effectivement été accueilli avec beaucoup de faveur. Sans doute Caroline Pichler qui n'aimait pas la nouvelle école s'est exprimée en termes très peu flatteurs sur son compte. Mais dans l'ensemble l'écrivain s'était vu témoigner plus d'estime et de prévenance encore qu'il n'eût osé l'espérer. Ce n'est pas sans quelques appréhensions qu'il s'était mis en route vers la ville impériale. On lui avait fait craindre, dit-il dans une lettre, « la roideur de la cour, la morgue des grands, le ton bourgeois des petits, le manque de mouvement littéraire, les entraves de la pensée et l'engourdissement universel ». La réalité fut toute différente. Schlegel se félicita d'abord de l'admiration dont était entourée à Vienne sa chère Corinne : « Madame de Staël s'est si bien trouvée de son séjour à Vienne, elle y a tellement fait des connaissances intéressantes, qu'en partant elle pensait à y revenir l'hiver prochain pourvu que les circonstances

favorisassent ce projet. Je n'ai pas besoin de vous dire quel accueil elle y a trouvé : partout en Allemagne on admire ses ouvrages, et l'on est empressé autour de sa personne, mais c'était peut-être encore plus marqué à Vienne qu'à Berlin... » Mais pour lui-même aussi Schlegel se montre très satisfait. Depuis la publication de sa correspondance (1930), nous savons qu'il se vit accorder l'honneur tant envié de tous les écrivains allemands : l'Empereur le reçut en audience et condescendit à lui adresser quelques paroles aimables ; Sa Majesté savait que les frères Schlegel nourrissaient de bons sentiments ; Elle acceptait la dédicace d'un drame historique sur Charles-Quint ; enfin Elle promettait à Auguste de faciliter à son frère Frédéric toutes ses recherches d'archives s'il venait étudier l'histoire autrichienne à Vienne. Mais c'est surtout au succès de ses conférences publiques que Schlegel paraît avoir été sensible : « Quant à moi, écrit-il, j'ai lieu d'être content de Vienne plus que d'aucune autre ville d'Allemagne. J'ai obtenu par l'intercession de quelques auteurs éclairés la permission de donner un cours, marque extraordinaire de la confiance du gouvernement. J'ai eu plus de 250 auditeurs, presque toute la haute noblesse, des hommes de la cour, des ministres d'état, des généraux, dix-huit princesses, et beaucoup de femmes belles et spirituelles. Mais ce qui vaut mieux que cela, c'est que j'avais un public très assidu, très attentif, et capable d'être vivement saisi, par des traits d'éloquence ou des idées poétiques. Quoi qu'en aient dit quelques journaux, mes dernières leçons ont été aussi fréquentées et plus vivement applaudies que les premières. Mon sujet était l'art dramatique et l'histoire du théâtre chez les différents peuples. En quinze heures, je n'en ai pu donner qu'une esquisse raisonnée, que je pourrai développer davantage dans la suite[7])... »

7. Pour toutes ces citations, voir l'ouvrage de J. Körner, « Briefe von und an August Wilhelm Schlegel » (Vienne, 1930), t. I, p. 219-220 (lettre en français, adressée à David-François de Gaudot) et p. 224, t. II, p. 97 et 98.

Il y a quelque suffisance dans cette peinture complaisante des succès de Schlegel par lui-même. Les renseignements donnés ici par le conférencier sont sans doute exacts et confirmés par ailleurs[8]). Pourtant Caroline Pichler ne fut pas la seule à faire des réserves et à déclarer que le débit du grand homme n'avait rien d'entraînant : « La diction de Schlegel n'est pas agréable, écrivait-elle à Streckfuss, il ne parle pas couramment, il bégaie parfois et cherche ses mots ; puis il revient à ses notes, en lit quelques lignes, récite de nouveau par cœur jusqu'à ce qu'il reste court une fois de plus[9])... » Une autre dame, Marianne de Eybenberg, écrivait à Gœthe au sujet de ces conférences : « Ce qu'il nous a dit de bon n'était pas neuf et ce qu'il nous a dit de neuf n'était pas particulièrement bon ; le tout était débité de façon pitoyable[10]). » Un autre critique, le fameux Schreyvogel, déclare que ces conférences ne lui ont été d'aucun profit et l'ont par moments ennuyé. Enfin un certain Bretschneider ne mâche pas son jugement : « Schlegel est un misérable petit garçon qui n'a même aucun avantage extérieur, ni voix, ni tenue, ni sens de la déclamation[11]). »

Il faut sans doute faire la part de la polémique dans ces appréciations. Les romantiques étaient aussi éperdument admirés par les uns que vigoureusement dénigrés par les autres. Le plus grand nombre d'auditeurs d'ailleurs était allé à ces conférences comme à toute autre manifestation mondaine et se moquait au fond des points de vue de l'orateur.

Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est l'impression

8. Cf. en particulier J. Minor, « August Wilhelm von Schlegel in den Jahren, 1804-1845 », dans la « Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien », t. XXXVIII (1887), p. 590, — et J. F. Reichardt, « Vertraute Briefe, geschrieben auf einer Reise nach Wien » (Amsterdam, 1810), t. II, p. 179.

9. Lettre de C. Pichler du 22 mai 1808 ; voir Glossy, Communal-Kalender, t. XXXII, p. 408.

10. Cf. Sauer, « Gœthe und Oesterreich » (Weimar, 1904), t. I, p. 193..

11. Cf. édition Blümml des « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 587 (note 544).

produite par les idées de Schlegel sur ceux des assistants qui assumaient la direction du mouvement de régénération patriotique dans les lettres autrichiennes. Il semble que sur ce point l'influence du conférencier ait été certaine. Caroline Pichler elle-même qui témoigne de si peu d'enthousiasme pour le talent oratoire de Schlegel ne peut se retenir d'avouer que certaines de ses opinions l'ont beaucoup frappée : « Ce qu'il dit est extrêmement séduisant, qu'il parle de la poésie romantique ou des effets de la religion chrétienne sur la transformation de la pensée humaine, ou du caractère de la nation espagnole et de la nation romaine, de la littérature allemande, ou de l'esprit allemand qui est en train de disparaître, etc.[12])... » Ce dernier sujet en particulier dut plaire à la bonne dame qui rêvait de remettre en honneur le vieil esprit germanique. Mais l'attitude de Henri de Collin fut encore plus nette et plus caractéristique. Le poète de « Régulus » avait quelques raisons de se défier de Schlegel qui ne s'était pas gêné pour signaler les faiblesses de cette tragédie. S'il faut en croire le témoignage de son frère Mathieu, Henri de Collin accueillit pourtant avec enthousiasme la bonne parole que le conférencier venait apporter en Autriche : « Les conférences de Monsieur Auguste-Guillaume Schlegel sur l'art dramatique trouvèrent en Collin, dans la mesure où son temps le lui permettait, un auditeur attentif et, après leur achèvement, quand l'auteur lui eut confié le manuscrit, un ardent défenseur[13])... »

Qu'avait donc pu dire Schlegel qui remplît d'aise ces mêmes écrivains autrichiens qui prêtaient une oreille si complaisante à la prédication patriotique de Hormayr ? De fait si nous feuilletons ces conférences, nous y rencontrons quelques-unes des idées qui, dès ce moment, étaient sans doute familières à tous ces poètes et qui seront peu

12. Lettre à Streckfuss citée plus haut.

13. Voir le t. VI des « Œuvres complètes » de H. de Collin (Vienne, 1814), p. 427.

après consignées dans les « Archives ». L'essentiel des conférences de Schlegel consistait dans une polémique contre le théâtre français et ses imitateurs. Reprenant les idées qu'il avait déjà exprimées l'année avant dans sa « Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide », il critiquait violemment la règle des trois unités et le principe de la vraisemblance sur lequel elles sont censées reposer[14]). Il s'élevait contre le crédit trop généralement accordé aux grands poètes tragiques français. A Corneille, il reproche sa grandiloquence et le manque de naturel de ses personnages : « Il a un tel goût de l'admiration qu'il ne lui suffit pas de la réclamer pour la vertu héroïque, mais aussi pour l'héroïsme du vice... Souvent ses personnages étalent une fierté insolente sans que l'on discerne en quoi ils ont lieu d'être fiers : c'est qu'ils sont fiers de leur fierté... Il a représenté le conflit des passions et du devoir, non pas immédiatement, mais transformé en une lutte de principes... Ses héros veulent trop et sentent trop peu, et il manque encore plus de naturel dans les situations. Celles-ci sont tellement outrées par des suppositions invraisemblables qu'on pourrait à vrai dire les appeler plutôt des antithèses tragiques... Son éloquence dégénère souvent en affectation et s'épuise en accumulations inutiles... A côté de cette pompe souvent fatigante de la déclamation, quelques traits plus simples épars çà et là ont été loués à l'excès[15])... » Pour Racine, il voulait bien lui décerner quelques éloges, mais qu'il concluait sur cette pointe : « Quelques critiques que l'on soit en droit d'adresser à ses diverses productions, il est presque impossible de trop le louer si on se place à un point de vue relatif et que l'on

14) « Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur ». Nous citons d'après l'édition de E. Böcking, t. V et VI des « Sämmtliche Werke » (Leipzig, 1846). — La polémique contre la règle des unités faussement attribuée, dit Schlegel, par les Français à Aristote, se trouve dans les 17e et 18e conférences (t. VI, p. 3 à 42).

15. « Werke », t. VI, p. 66 et 67.

considère l'ensemble de la littérature française[16])... » Schlegel se montre non moins sévère à l'égard de Voltaire. « Vanité turbulente, esprit superficiel, culture incertaine et incomplète », telles sont les expressions dont il se sert pour caractériser l'auteur de « Zaïre »[17]). Molière non plus ne trouve pas grâce devant sa férule : il le déclare trop brutalement didactique et trop peu cultivé et se refuse à lui reconnaître le génie que lui attribuent les Français[18]). Diderot d'ailleurs que d'autres critiques allemands s'étaient plu à opposer aux classiques français[19]) est tout aussi maltraité. A tous ces auteurs dramatiques plus ou moins fourvoyés, Schlegel oppose la radieuse figure de Shakespeare dont les romantiques allemands ont recueilli l'héritage. On voit que ce sont bien là les idées que Mathieu de Collin et Hormayr reprendront pour leur compte et, en dénigrant ainsi la tragédie française dont le prestige avait été jusque là si grand à Vienne, l'ami de Madame de Staël semblait préparer l'avènement de cette littérature vraiment nationale que Hormayr appelait de tous ses vœux.

En un sens plus étroit aussi, Auguste Guillaume venait étayer les principes de Hormayr. Avant même d'écrire son « Plutarque » et de fonder les « Archives », celui-ci s'était essayé dans le drame historique en publiant son « Frédéric d'Autriche » et son « Léopold le Beau » et nous avons vu aussi qu'il avait mis tout en œuvre pour persuader Henri de Collin de l'éminente dignité de cette espèce de drame. Or Schlegel développait, avec toute son autorité de chef de l'école romantique, ces mêmes idées et donnait les mêmes conseils : « La plus digne variété du drame romantique, proclamait-il, est le drame historique[20]).

16. « Werke », t. VI, p. 70.

17. « Werke », t. VI, p. 71 et 72.

18. « Werke », t. VI, p. 111 et suiv.

19. « Dieser geistreiche Sophist tut seine Streifzüge in das Gebiet der Kritik mit so ungestümer Uebereilung, dass die Hälfte seiner Streiche in die Luft geht. » « Werke », t. VI, p. 143.

20. « Die würdigste Gattung des romantischen Schauspiels ist die historische. » « Werke », t. VI, p. 433.

Et il insistait en outre sur la nécessité de mettre toujours en relief l'intérêt national d'un sujet : « Que notre drame historique ait vraiment un intérêt national, qu'il ne s'attache pas aux détails de la vie de tel ou tel chevalier ou de petits princes qui n'ont pas eu d'influence sur le tout[21]. » Il ne manquait même pas l'allusion à l'intérêt d'actualité de tels drames : « Que dans ce miroir, le poète nous montre, serait-ce pour notre profonde confusion, ce qu'étaient naguère les Allemands et ce qu'ils devraient devenir à nouveau. Qu'il nous fasse sentir que nous autres Allemands, jadis le peuple le plus glorieux d'Europe dont le souverain librement choisi était reconnu unanimement comme le chef de toute la chrétienté, nous courons le danger, si nous ne comprenons pas mieux désormais les leçons de l'histoire, de disparaître complètement du nombre des peuples indépendants. Longtemps les classes supérieures, à force de copier des mœurs étrangères et de s'enthousiasmer pour une culture d'emprunt qui ne saurait pourtant être autre chose qu'un maigre fruit de serre, se sont placées en dehors de la masse du peuple ; plus longtemps encore, depuis trois siècles, les discordes intérieures ont usé nos meilleures forces dans des guerres civiles dont on discerne aujourd'hui seulement dans toute leur plénitude les funestes conséquences. Puissent tous ceux qui ont occasion d'agir sur l'opinion publique rivaliser de zèle pour mettre enfin un terme à cet antique malentendu[22]... » Et en terminant, le conférencier allait même jusqu'à célébrer les vieilles dynasties et en particulier les Habsbourg : « Quel spectacle nous offre notre histoire depuis les temps les plus reculés et les guerres contre Rome jusqu'à la formation définitive de l'empire allemand ! C'est ensuite l'époque chevaleresque et lumineuse de la

21. « Aber unser historisches Schauspiel sei denn auch wirklich allgemein national, es hänge sich nicht an Lebensbegebenheiten von einzelnen Rittern und kleinen Fürsten, die auf das Ganze keinen Einfluss hatten. »

22. « Werke », t. VI, p. 433 et 434.

maison de Hohenstaufen, enfin celle, politiquement beaucoup plus importante et qui nous touche de si près, de la maison de Habsbourg qui a engendré tant de grands princes et tant de héros. Quel champ magnifique pour un poète qui, tel Shakespeare, saurait saisir le côté poétique des grands événements mondiaux[23]) ! »

La campagne menée par Hormayr est comme une reprise et une amplification de ce vibrant appel. Faut-il dire que l'auteur du Plutarque a emprunté ses principes aux conférences « Sur l'art et la littérature dramatiques » ? Nous avons déjà signalé combien ces essais de filiation sont dangereux quand il s'agit d'événements à peu près contemporains. Le Plutarque avait commencé de paraître avant que Schlegel vînt en Autriche y définir le nouvel idéal romantique. D'autre part, on pourrait faire remarquer avec raison que, ces principes, Schlegel les avait formulés maintes fois déjà auparavant. Il se peut donc que Hormayr ait, dès les débuts de sa carrière et de son apostolat, subi l'influence du romantisme. Bornons-nous à constater que, de toute façon, cette influence ne pouvait que le servir et que les principes posés par Schlegel au cours de ses conférences viennoises étaient parfaitement en harmonie avec ceux que prêchait inlassablement Hormayr.

On peut en dire autant de Frédéric Schlegel[24]). Quand, suivant l'exemple de son aîné, il vint en Autriche en 1808,

23. « Werke », t. VI, p. 434.

24. La bibliographie de Frédéric Schlegel qui était relativement réduite en 1904 quand notre maître I. Rouge publiait sa thèse sur « Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand » (Paris et Bordeaux, 1904) s'est considérablement accrue depuis, et en grande partie sous son influence. Le livre de Marie Joachimi en particulier insiste sur l'importance décisive des idées de Schlegel pour toute l'orientation du romantisme en Allemagne. Parmi tous les ouvrages que nous avons consultés, il faut mettre à part, comme touchant directement à notre sujet l'étude de R. Lorenz, « Friedrich Schlegels Wiener Vorlesungen über die Neuere Geschichte » (« Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte », 4e année, 4e fascicule, p. 696).

il avait surtout le désir de cueillir à son tour quelques lauriers dans la ville des empereurs et aussi de jouer un rôle dans la politique. Le moment était bien choisi : Frédéric venait de se convertir au catholicisme avec sa récente épouse Dorothée. Dès lors le grand obstacle sur lequel venaient se briser les ambitions des écrivains allemands n'existait plus pour lui. On avait reproché à Gottsched d'être protestant, on ne l'avait pas pardonné à Johannes von Müller non plus et Tieck devait faire bientôt à nouveau cette cruelle expérience. Au contraire le nouveau converti fut accueilli à Vienne avec la plus grande faveur. En mars 1809, il fut attaché en qualité de secrétaire à la chancellerie de la cour et, quand la guerre eut éclaté, il accompagna l'archiduc Charles. C'est lui qui rédigea, en même temps que Gentz, les belliqueuses proclamations qui appelaient l'Europe aux armes contre le tyran et nous verrons que, dès ce moment aussi, il exerce ses talents de journaliste au service de l'Autriche[25]). Pendant quelques années il va se consacrer tout entier à la lutte contre Napoléon. Et il écrit à cette époque des poèmes ou il prononce des conférences qui, une fois de plus, nous prouvent combien les idées de Hormayr venaient à propos.

Le patriotisme de Frédéric Schlegel avait été jusque là beaucoup plus allemand qu'autrichien : « Avez-vous à jamais perdu le souvenir de vos glorieux ancêtres ? disait-il aux Allemands dès l'année 1800, ô vous tous également désunis et également hébétés, savants et profanes, seigneurs et sujets !... L'esprit de l'Europe s'est éteint ; c'est en Allemagne que coule la source des temps nouveaux. Ceux qui y ont bu sont vraiment allemands[26])... » Et il concluait ce poème belliqueux sur ce vibrant appel : « Luttez loyalement comme des chevaliers dans la guerre sainte de l'esprit ! » Un peu plus tard il appelle un Sauveur et le

25. Cf. ci-dessous, p. 498.

26. F. Schlegel, « Gedichte » (Vienne, 1816), 2e partie, p. 93 : « An die Deutschen. Zu Anfange des Jahres 1800. »

salue par avance : « Accours pour nous sauver, ô Fils de l'homme, et brise les chaînes de l'étranger... Rassemble une fois de plus tous les frères en héroïsme dans une alliance de bonnes volontés. O toi en qui nous saluons un Sauveur, ... fais-nous héritiers de ton amour afin que nous mourions comme toi de la plus belle mort dans le combat[27]). » C'était en 1803. Mais peu à peu le patriotisme de Schlegel prend une nuance plus spécifiquement autrichienne ; ou du moins c'est dans les Habsbourg qu'il place maintenant tout son espoir pour rendre la liberté à l'Allemagne et à l'Europe. « A qui notre cœur doit-il rendre hommage, s'écrie-t-il en 1806, qui pour nous sauvera le monde ? » Il annonçait un prochain revirement de la fortune : « Il faut que toutes ces horreurs finissent par disparaître et il ne peut faire éternellement nuit. » Et pour justifier son espérance, il évoquait les époques où l'Allemagne avait déjà gémi dans la servitude et avait pourtant fini par retrouver la liberté. C'est ici que se place la première allusion précise aux services de la maison de Habsbourg : « Quand la guerre civile déchirait ce noble peuple et que le monde germanique se détruisait lui-même dans une lutte farouche, à ce moment aussi l'honneur fleurissait pourtant et, la discorde avait beau faire rage, il nous venait maint sauveur du sein de la maison impériale. » Et enfin le poème s'achevait en un hymne à la gloire des Habsbourg : « C'est Rodolphe dont la mâle vertu ramène le droit dans le monde, lui, le chevalier dont la jeunesse fut comblée par la fortune. Mais c'est plus encore le courage noble et inébranlable de Ferdinand qui, au milieu des plus épouvantables tourmentes de la guerre, demeure la forteresse de l'antique foi. Aujourd'hui encore vivent d'illustres rejetons de cette race sacrée qui, chaque fois que coulait le sang, restaurait la paix et le droit. Ainsi donc que, jusqu'à la fin des siècles, la force de cet aigle ne cesse d'aller croissant ! Et ne reculons devant aucun sacrifice

27. « An den Retter », id., p. 146.

au service de ceux qui jusqu'ici nous ont toujours porté le salut[28]) ! » A partir de 1807, la veine patriotique de Frédéric Schlegel devient de plus en plus féconde. Dans son « Retour du prisonnier », il met en scène un Allemand qui, revenant de captivité, exhorte ses compatriotes à la vaillance et à l'espoir : « Nos blessures et ce joug amer ne sont-ils pas la punition de notre désunion ?... » Et il reproche aux Allemands de ne pas s'unir sous la bannière des empereurs : « O peuple ingrat, tu critiquais témérairement toute grandeur... As-tu secrètement honoré la bonne volonté des empereurs qui défendaient si loyalement ta cause ? Tu suivais volontiers le premier venu, mais tu méconnaissais ta véritable étoile... » Et il invite les princes d'Allemagne à se mettre tout entiers au service des Habsbourg : « Honorez maintenant la piété et la modération ; jetez-vous humblement à genoux devant les portraits de Rodolphe et de Charles près de leur trône antique et libre ; imitez leurs descendants ! Soyez sérieux et honnêtes comme eux, soyez des princes de nouveau, des princes dignes de ce nom et réveillez-vous enfin[29]) ! » Dans un autre poème, datant de 1808, il salue l'aube d'une ère nouvelle et montre l'aigle (des Habsbourg) qui attend fièrement que paraisse le jour[30]). Enfin en 1809 à la veille de la reprise des hostilités contre la France, Frédéric Schlegel jure, dans un des plus beaux poèmes qui aient été écrits en langue allemande pendant les guerres de libération, de délivrer sa patrie : « Que mon cœur et mon sang soient consacrés, ô ma patrie, à te sauver. En avant, c'est l'heure, pour ta délivrance ; nous allons briser tes chaînes[31]) ! » Bien que ce poème soit plus allemand qu'autrichien, il faut le considérer comme

28. « Huldigung », id., p. 183.

29. « Die Rückkehr des Gefangenen », id., p. 221. — Poème composé à Cologne en 1807 et publié à Vienne en 1808. Cf. Arnold et Wagner, *op. cit.*, p. 288.

30. « Die Nacht ist finster, doch bei stillen Flammen Harret der stolze Adler auf den Morgen. » Cf. Arnold, p. 27 et 301. (« Gute Zeichen »).

31. Arnold, p. 35 (« Gelübde. Zu Anfang des Jahres 1809).

une expression des sentiments qui animaient l'entourage de Stadion et de Maria-Ludovica à ce moment. C'est sous l'influence de l'atmosphère belliqueuse qui régnait à Vienne entre les deux grandes guerres de 1805 et de 1809 que Frédéric Schlegel entonne ces hymnes guerriers et donne les Habsbourg en exemple à tous les autres princes allemands. Dans quelle mesure pourtant le patriotisme allemand l'emporte sur l'enthousiasme proprement autrichien, c'est un point important et nous réservons pour plus tard cette étude qui touche à l'essence même de notre sujet.

Pendant la guerre de 1809, Schlegel déposa la lyre pour quelques instants, mais, loin de ralentir son activité patriotique, il rédigea avec zèle et enthousiasme des manifestes et des proclamations. Il s'employa surtout à démontrer aux Allemands que l'Autriche ne défendait pas seulement sa propre cause dans cette guerre, mais bien celle de toute l'Allemagne : « Jusqu'à quand supporterez-vous le joug de l'étranger ? leur disait-il. Jusqu'à quand un fier conquérant fera-t-il ployer votre cou ? Jusqu'à quand Hermann pleurera-t-il sur ses petits-neveux dégénérés ? Est-ce pour cela que les Chérusques sont allés à la bataille de Teutobourg ?... Est-ce pour cela que Charles, le héros autrichien, a livré ses victorieuses batailles ? La dernière étincelle de courage allemand est-elle donc éteinte ?... Trouvez-vous si aimable le son de vos chaînes ?... Debout, Allemands, secouez cette torpeur mortelle de la honte !... Il est encore temps ! Les puissantes troupes de l'Autriche avancent, un esprit de dévouement et de courage anime ces vaillants guerriers ; et leur chef n'est autre que Charles... Si la puissance de l'Autriche n'était là pour vous sauver, quel destin serait le vôtre ! Vos lois seraient anéanties, votre langue raillée et méprisée, votre force asservie à l'étranger et tous vos biens seraient la proie de la violence... Voulez-vous, une fois appauvris, épuisés et chassés des biens de vos pères, aller chercher un asile dans les déserts inhospitaliers de l'Amérique

du Nord ? — Non, non, vous vous y opposerez. — Je vous vois déjà courir avec un valeureux zèle aux drapeaux flottants de l'Autriche ! Je vous vois déjà partager fatigue, lutte et péril avec ceux qui sont vos frères par la langue et par les mœurs. Déjà je vois le nom allemand se dégager du voile de la honte et se transformer en un monument de gloire[32]). » Ainsi Schlegel célébrait la mission de l'Autriche quand tout semblait sourire aux troupes impériales. Il paraît qu'après les premières défaites tout cet enthousiasme se calma bien vite. Schlegel quitta précipitamment le théâtre des opérations et vint se réfugier à l'intérieur de la monarchie. Il savait sans doute que le « Moniteur » du 23 mai le comptait au nombre des « aventuriers que l'Angleterre entretient sur le continent pour fomenter les dissensions ». Et il ne tenait pas à voir de trop près Napoléon[33]).

Après la guerre pourtant, Schlegel reprit son activité patriotique et, en 1810, il prononça ces conférences sur l'Histoire moderne qui eurent autant de retentissement que celles de son frère Auguste Guillaume trois ans auparavant. Dès février 1809, avant que n'éclate la guerre, Frédéric avait sollicité la permission de faire une série de 35 à 40 conférences sur l'histoire des trois derniers siècles. Les autorités étaient assez disposées à lui accorder ce qu'il demandait : on savait gré à Schlegel de sa récente conversion ainsi que des bons sentiments qu'il témoignait à tout propos envers l'Autriche ; deux circonstances seulement donnaient à réfléchir : 1° que Schlegel voulût admettre les femmes à son cours, ce qui paraissait bien peu sérieux ; et 2° qu'il se risquât à parler d'un sujet qu'il n'avait encore jamais traité. L'autorisation fut pourtant accordée et la police se contenta de déléguer un « individu de

32. « Aufruf eines Deutschen zum Zerbrechen drückender Fesseln. » Arnold, qui donne le texte de ce manifeste, n'est pourtant pas absolument convaincu qu'il soit de Schlegel. La chose lui paraît « très croyable ». Cf. Arnold, p. 312.

33. Tous ces détails dans Arnold, p. 318.

confiance » pour assister au cours et veiller à ce que le conférencier ne s'engageât pas sur des voies défendues[34]).

Les autorités durent être contentes. Schlegel ne dit rien de séditieux[35]). Il faisait l'éloge de la noblesse en qui il découvrait la force fondamentale d'un Etat[36]) ; il déclare que l'organisation actuelle de la monarchie autrichienne est la meilleure qui se puisse concevoir[37]). Surtout, touchant ici à la corde dont jouaient si souvent Hormayr et Collin, il célébrait Rodolphe de Habsbourg[38]). Pour préparer l'apparition du héros, il décrivait d'abord la détresse où était tombée l'Europe avant son avènement : « La maison de Hohenstaufen qui, pendant un siècle, avait été la plus puissante en Europe, avait tragiquement expiré sur l'échafaud avec le dernier de ses rejetons ; les élections étaient si incertaines... qu'on ne savait plus si l'Allemagne et le monde avaient encore vraiment un empereur régulier. La confusion était à son comble. Et on pouvait dire maintenant à bon droit ce qu'avait chanté un poète dans une exagération éloquente à la mort d'un empereur plus ancien : que l'Europe malheureuse pleurait, décapitée. — Si l'on avait comparé les deux puissances suprêmes aux astres qui font le jour et la nuit, on pouvait dire maintenant que le ciel était assombri, que, avec le pape et l'empereur, le soleil et la lune qui illuminaient tous les yeux et guidaient tous les pas, s'étaient éteints. » Et voici l'évocation radieuse de Rodolphe de Habsbourg, nouveau soleil qui se lève sur les peuples gémissant dans la nuit : « Mais un courage chevaleresque faisait encore battre le cœur des honnêtes gens et c'est sur un chevalier que se portèrent

34. Cf. Lorenz, *op. cit.*, p. 702.

35. Nous renvoyons à la « Erste Original-Ausgabe » des « Œuvres complètes » de Frédéric Schlegel (Vienne, 1811) : « Über die neuere Geschichte. Vorlesungen gehalten zu Wien im Jahre 1810 ».

36. Cf. en particulier, p. 58, 150 et 156.

37. Id., p. 234, 352, 356.

38. A la fin de la huitième conférence et au commencement de la neuvième.

les yeux du monde pour lui demander le salut. Grand par la vaillance et par la fortune, par toutes les vertus du guerrier et du gentilhomme, par une intelligence forte et vaste, Rodolphe de Habsbourg fut plus grand encore par sa justice. Se dépensant sans compter pour remettre en honneur la loi foulée aux pieds, il se fit lui-même juge, protecteur et ami du droit ; il fut le premier qui, triomphant par la force persuasive de la justice plus encore que par la violence de son glaive victorieux, releva en même temps l'Allemagne et fonda un grand empire dont nous verrons les destins prendre désormais une place prépondérante dans l'histoire universelle. » Cet éloge qui servait de conclusion à la 8e conférence était repris dans le cours suivant et Schlegel achevait de caractériser la personnalité de Rodolphe en l'opposant à son rival Ottokar : « C'est à cause de ses vertus chevaleresques que Rodolphe de Habsbourg avait été élevé à la dignité royale ; la voix unanime avait fait de lui le sauveur désigné dans une période critique ; c'était, sinon d'après la forme, du moins selon l'esprit, une élection par le peuple semblable à celle qui avait fait autrefois de Conrad le roi des Allemands et le fondateur de l'empire... La vie du grand Rodolphe est remarquable de simplicité ; avant son élévation, il y avait déjà beaucoup de preuves belles et touchantes que sa vaillance, sa loyauté et sa vraie piété l'en rendaient dignes ; c'étaient comme autant de signes précurseurs de sa grandeur future. Quand l'empire eut été confié à sa garde, il n'eut plus qu'un souci : faire régner le droit et restaurer l'empire ; comme tant des anciens empereurs, il fut grand durant son règne et bien qu'il ne possédât pas des biens héréditaires considérables ; il le fut par lui-même, par ce qu'il était et par l'estime qu'il s'était gagnée. C'est dans sa grande lutte contre le puissant Ottokar que le caractère de Rodolphe paraît en pleine lumière ; spectacle tel que l'histoire en offre bien peu de semblables. D'un côté, c'est la vaillance qui s'unit à la modération et à la sagesse ; de l'autre, c'est un courage héroïque sans doute, mais impétueux,

cupide, passionnément cruel, aveuglé par l'orgueil. La fortune et la victoire décidèrent cette fois en faveur de la vertu. La belle Autriche... avait plus souffert que n'importe quel autre pays allemand ; par ses victoires, Rodolphe l'arracha à Ottokar que tout le monde détestait et c'est sur cette acquisition que Rodolphe fonda la grandeur future de sa maison... Non seulement il s'efforça de rétablir l'ordre de la paix intérieure, mais aussi la dignité et la grandeur de l'empire à l'extérieur... » Schlegel parle ici de Rodolphe en termes aussi élogieux que tous ses admirateurs autrichiens ; le poids de cet éloge devait être plus grand encore puisque c'était un Allemand qui le prononçait et le chef incontesté de la plus féconde école littéraire de ce temps. Le conférencier ne se bornait pas d'ailleurs à célébrer le fondateur de la dynastie. Il prenait successivement tous les empereurs et appréciait leur œuvre en termes qui ne pouvaient qu'être agréables à un auditoire plein de l'esprit du « Plutarque autrichien ». La onzième et la treizième conférence en particulier, consacrées l'une à Maximilien, l'autre à Charles-Quint, étaient de chaleureux hommages rendus à l'action civilisatrice et pacificatrice des Habsbourg.

Une fois de plus nous sommes tentés de conclure qu'entre le groupe de Hormayr et les romantiques il y avait parfaite conformité de buts et de vues. Et une fois de plus aussi nous nous mettrons nous-mêmes en garde contre une assertion aussi positive. N'oublions pas d'abord que Schlegel était venu en Autriche pour y trouver un emploi rémunérateur et pour s'y faire applaudir aussi à l'exemple de son frère aîné. Sans l'accuser d'indigne palinodie ou de servilité et tout en constatant que les idées développées dans ces conférences sont bien conformes aux opinions politiques et religieuses du nouveau converti, il est permis de penser pourtant que Schlegel a accentué ce qui dans sa pensée était susceptible de plaire particulièrement à son auditoire et aux autorités autrichiennes. On ne s'expliquerait pas sans cela que l'histoire de l'Autriche lui parût

si lumineuse, et si excellente sa constitution. Devant un public allemand, Frédéric eût sans doute parlé un peu différemment.

En somme on peut résumer ainsi les intentions et l'action des frères Schlegel en Autriche aux environs de 1809 : ils ne venaient pas y chercher je ne sais quelle doctrine toute faite éparse depuis des siècles dans l'air viennois ; leurs idées étaient à peu près formées quand ils firent leur apparition dans la ville impériale et il ne semble pas qu'elles aient été modifiées de façon durable à la suite de ce séjour. Ils venaient chercher dans cette cité, la plus grande et la plus auguste de langue allemande, la consécration définitive de leur succès ; ils venaient aussi, surtout Frédéric, essayer de se faire une situation et on serait assez tenté de dire que celui-ci en particulier songeait, suivant l'exemple de Gentz, à monnayer son talent. Sans doute l'esprit romantique comportait un goût de l'autorité et une sympathie pour le catholicisme qui devaient faire de Vienne une des cités préférées de cette école. Mais de ce point de vue il faudrait plutôt s'étonner que la ville impériale n'ait pas joué un rôle plus actif dans l'élaboration de l'idéal romantique. Les quelques années passées par les frères Schlegel en Autriche représentent au fond peu de chose aussi bien dans leur carrière que dans l'évolution du mouvement d'idées auquel ils présidaient.

Il est au contraire évident que leur séjour et leur activité contribuèrent largement au succès de la propagande de Hormayr. Même si les idées de l'apôtre tyrolien ne leur ont pas été empruntées — et elles sont dans l'ensemble si superficielles qu'il n'est pas nécessaire d'invoquer l'influence du romantisme pour en expliquer la genèse — on ne peut nier que les frères Schlegel furent pour l'auteur du « Plutarque » de précieux auxiliaires. Ce fut peut-être là, parmi toutes les chances de Hormayr, la plus importante : le romantisme vint donner à ses idées une base solide qui leur manquait, grâce à lui elles se trouvèrent englobées dans un grand mouvement littéraire et philosophique et

on put ainsi se faire illusion sur leur véritable portée. C'est là sans doute le grand service que les frères Schlegel rendirent au nouvel idéal autrichien et, en comparaison, il nous semble bien vain d'affirmer que les chefs du romantisme purent subir le moins du monde l'influence d'hommes aussi insignifiants, du point de vue universel, que Klinkowströem, Pilat ou même le vénérable Hofbauer.

Et pourtant ce sont encore les frères Schlegel qui, parmi les théoriciens du romantisme, eurent à Vienne à la fois le plus d'influence et le plus de succès. La plupart des autres écrivains de même tendance qui passèrent dans la ville impériale à cette époque ne jouent pas un rôle digne d'attention dans le mouvement de régénération patriotique que nous étudions. Tieck habita quelque temps à Vienne en 1808[39]) et fut durant son séjour un des habitués du salon de Caroline Pichler qui lui parut « plus agréable que ses romans[40]) ». Il fut en relations avec les frères Collin et avec Hormayr. Pourtant il ne resta pas longtemps et, dès l'automne de cette même année, il partait pour Munich. Il avait sans doute espéré trouver à Vienne quelque emploi lucratif ; mais n'ayant pas pris la précaution d'abjurer le protestantisme, il fut déçu dans son attente. — Brentano fut aussi un des hôtes du salon de Caroline Pichler, mais c'était en 1813 et le mouvement patriotique autrichien était à son déclin. Brentano s'en tint d'ailleurs à des travaux littéraires et rédigea des critiques de pièces représentées dans les théâtres de Vienne[41]). — Ou encore c'est Zacharias Werner dont l'ascétisme voluptueux fait sensation dans les salons viennois et provoque les sarcas-

39. Sur le séjour de Tieck à Vienne, cf. Car. Pichler, « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 300 et 418, — et les « Vaterländische Blätter für den österreichischen Kaiserstaat » (Vienne, 1808, p. 220).

40. Cité par R. Köpke dans sa biographie de Tieck (Leipzig, 1855), t. I, p. 340.

41. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 418, 424. — Cf. R. Steig, « Achim von Arnim und Clemens Brentano » (Stuttgart, 1894), p. 316 à 339, — et J. B. Diel, « Clemens Brentano » (Fribourg en B. 1877), p. 388 et suiv.

mes de la bonne Caroline Pichler qui ne prise guère sa théorie de l'amour[42]). — Il est sans doute intéressant de constater que la plupart des grands romantiques ont passé à Vienne à cette époque. Les conclusions que l'on prétend en tirer sur le rôle des éléments viennois dans l'élaboration du romantisme ne nous en paraissent pas moins factices et nous ne pensons même pas que les analogies entre les points de vue de Hormayr et les idées romantiques prouvent une affinité essentielle entre ces deux courants qui ont au fond des origines et des fins bien différentes.

Il reste que la présence des romantiques et des frères Schlegel en particulier dans la ville impériale contribua à créer une atmosphère favorable au succès provisoire de l'apostolat de Hormayr. En ce sens les conférences d'Auguste-Guillaume sur l'art et la littérature dramatique en 1808 et de Frédéric sur l'histoire moderne en 1810 ont une importance indéniable dans l'histoire du mouvement que nous étudions. Mais cette sympathie pour l'Autriche n'était pas un monopole du romantisme et nous allons voir que beaucoup d'autres poètes, moins spécifiquement romantiques que les frères Schlegel, et même beaucoup de simples patriotes allemands dépourvus de prétentions poétiques étaient d'accord à ce moment pour rendre hommage aux Habsbourg et à l'idéal dont ils se faisaient les défenseurs en Europe[43]).

42. « Denkwürdigkeiten », t. I, p. 174 et 303.

43. On s'étonnera peut-être que nous consacrions tant de pages aux frères Schlegel et que par contre nous négligions complètement le philosophe et économiste Adam Müller. Mais la façon même dont nous avons posé le problème nous paraît justifier entièrement notre attitude. Il est très significatif que les chefs du romantisme soient venus en Autriche entre 1808 et 1810 et qu'ils y aient tenu de tels propos. Pendant ce temps Adam Müller vivait à Dresde (1806-1809) ou à Berlin (1809-1810) et c'est en 1811 seulement qu'il vint en Autriche où il se vit bientôt combler de faveurs. Il nous semble surtout qu'une analyse des thèses soutenues par Müller dans ses « Elemente der Staatskunst » (Berlin, 1809) dépasserait singulièrement le cadre de notre sujet. Nous étudions ici un état d'esprit dans un pays donné à une date déterminée. La discussion d'une philosophie aussi ambitieuse que celle de Müller serait donc

II. — L'enthousiasme autrichien des poètes allemands (Kleist, Körner, Arndt)

Nous n'avons pas caché combien nous nous sentions mal à l'aise pour apprécier les relations du mouvement romantique en Allemagne et du mouvement patriotique en Autriche. Parce que ces deux mouvements présentent d'évidentes analogies, on a cru pouvoir les ramener l'un à l'autre et pourtant cette identification était trompeuse, elle menait à méconnaître aussi bien l'essence du romantisme que celle de l'apostolat de Hormayr. Et nous nous sommes abstenus de pousser trop loin la comparaison entre les idées des patriotes autrichiens et le système infiniment complexe de la nouvelle école littéraire allemande.

Tout change dès que, au lieu de considérer les grands théoriciens du romantisme, nous nous bornons à évoquer isolément quelques-unes des plus belles figures de poètes de cette époque. Nous nous trouvons ici sur un terrain infiniment plus sûr. Au lieu de partir d'une grande théorie aux mille reflets divers pour essayer de l'adapter à une doctrine beaucoup plus restreinte, nous allons du particulier au général, ce qui est la démarche la plus naturelle et la plus sûre en littérature comme en histoire. En étudiant l'évolution de quelques poètes allemands, les principaux de ce temps, aux environs de 1809, nous serons amenés à apprécier beaucoup mieux que par l'analyse des théories romantiques de quel prestige l'idée autrichienne jouissait alors hors d'Autriche et combien les écrivains allemands de cette époque mettaient leur espoir dans les Habsbourg.

Quand nous disons les principaux poètes allemands de ce temps, il est bien entendu que nous mettons à part les deux plus grands. Ni Gœthe ni Schiller n'étaient hommes

tout à fait déplacée. Pour la même raison nous renonçons à évoquer ici l'influence possible de Novalis par exemple (mort dès 1801) ou de K. L. de Haller que l'on rattache en général à ce mystérieux « romantisme viennois », mais dont les grandes œuvres parurent entre 1816 et 1826.

à se laisser entraîner dans le tourbillon de l'actualité. Quelque souci qu'eût le sage de Weimar de l'avenir de l'Allemagne, il ne pouvait se laisser entraîner à des paroles de haine ; il voyait en Napoléon une force de la nature et il assistait au déroulement de sa carrière éblouissante comme à la marche d'un nouveau soleil dans le ciel de l'humanité. Et si Schiller, qui d'ailleurs n'eut pas le temps de voir Napoléon à son apogée, ne se privait pas de déclamer contre les tyrans, il ne se croyait pas autorisé non plus à dénigrer celui qui asservissait l'Europe au nom de la liberté. C'est que Gœthe et Schiller ne pouvaient renier complètement l'idéal du « Sturm und Drang » qui avait été cher à leur jeunesse. On avait admiré tous les prophètes, tous les conducteurs de foule. Or voici qu'un prodigieux entraîneur d'hommes paraissait devoir dominer le monde après avoir conquis la France et asservi l'Europe. On sentait que Napoléon surpassait déjà Mahomet et César réunis et on ne pouvait se défendre d'une certaine fierté à penser que l'on était contemporain de ses exploits.

Mais la nouvelle génération n'était pas prisonnière de cet idéal hérité de la fin du XVIIIe siècle et de la réaction contre l' « Aufklärung ». C'est elle qui entreprit d'exprimer les vrais sentiments de l'Allemagne en face des entreprises napoléoniennes. Et c'est son point de vue sur le rôle de l'Autriche en Europe centrale, sur la mission historique des Habsbourg, qu'il nous importe de connaître. Or le chef incontesté de cette génération, bien que son époque ait été dure pour lui et que ses compatriotes n'aient rien fait pour l'arracher au désespoir, c'est Henri de Kleist, le poète du « Prince de Hombourg » et de la « Bataille d'Arminius ». L'évolution de cet esprit ardent et tourmenté est extrêmement significative pour notre sujet[44]).

44. Pour tout ce qui concerne ces dernières années de la vie de Kleist et en particulier l'enthousiasme autrichien qui se manifeste dans la « Hermannsschlacht », nous ne pouvons que renvoyer aux éditions du « Prince de Hombourg » et de la « Bataille d'Arminius » que nous avons récemment fait paraître dans la « Collection bilingue des classiques étrangers » (Éditions Montaigne,

Henri de Kleist s'était lui aussi longtemps tenu à l'écart de toute polémique contre les Français. Il avait sans doute pour eux une certaine aversion qui fut d'abord, pour ainsi dire, professionnelle : prussien et fils d'officier, il avait embrassé lui-même l'état militaire et, à quinze ans, il combattait déjà sur le Rhin contre les troupes de la Révolution. Il quittait pourtant l'armée bientôt après, car il n'avait pu se faire à la discipline des camps et il aspirait à cultiver son esprit et son cœur avec plus de liberté et de méthode qu'il n'est possible sous les drapeaux. En proie à une inquiétude morbide, il se mit à parcourir l'Europe et nous le trouvons à Paris en 1801. Son séjour dans la capitale ne modifia guère ses sentiments envers la France. Il était tout plein de Rousseau et ce qu'il voyait sur les bords de la Seine ne lui paraissait pas conforme aux leçons du philosophe : « Les Français ne peuvent pas prononcer quatre mots, écrit-il à une amie, sans nommer Rousseau et pourtant comme il aurait honte si on lui disait que tout cela est son œuvre[45]). » Excessif et tourmenté, Kleist était d'ailleurs incapable de rien comprendre à l'originalité du caractère des Français. Il les accuse de légèreté et se casse la tête sans résultat sur l'énigme que représente pour lui cet état d'esprit : « Oh, je ne puis te décrire quelle impression le premier aspect de cette extrême immoralité jointe à la plus haute culture a faite sur moi. Où le destin conduira-t-il cette nation ? Dieu le sait. Elle est plus mûre pour la décadence que n'importe quelle autre nation européenne. » Il est vrai qu'il nourrissait un peu plus tard le projet bizarre de s'engager dans les troupes françaises qui allaient tenter de débarquer en Angleterre ; il ne mit heureusement pas ce plan à exécution et le futur poète

« Le Prince de Hombourg », traduit et préfacé par A. Robert, Paris, 1930, et « La Bataille d'Arminius », Paris, 1931). Voir en particulier notre préface à la « Bataille d'Arminius », p. III à XV et XXXII à XXXV.

45. Lettre à Caroline de Schlieben, du 18 juillet 1801. — Nous nous servons de l'excellente édition de la « Goldene Klassiker-Bibliothek », mais on trouve ces textes dans toutes les éditions.

de la « Bataille d'Arminius » échappa du moins au sort cruellement ironique d'avoir servi dans l'armée de Napoléon ! Divers autres incidents contribuèrent à aggraver son antipathie contre les Français. En 1807, après la bataille d'Eylau, il fut par erreur pris pour un espion, arrêté et interné pendant six mois dans un fort près de Pontarlier. Toutes ces déceptions, ces brimades aussi, avaient inspiré à Kleist une défiance marquée à l'égard de tout ce qui venait de France. Il n'est que plus nécessaire de lui rendre cette justice qu'il s'abstenait de confondre la littérature et la politique et qu'il s'en tenait dans ses œuvres à des points de vue purement esthétiques. C'est à Shakespeare qu'il avait demandé son premier idéal poétique (« La famille Schroffenstein », « Robert Guiscard », « Penthésilée »), puis il avait allié savoureusement le réalisme à l'humour (« La cruche cassée »), il avait infusé une vie nouvelle au drame de chevalerie (« Käthchen de Heilbronn »). Il savait d'ailleurs parfaitement le français et, épris de nos classiques, il avait traduit librement l' « Amphytrion » de Molière et les « Deux pigeons » de La Fontaine. En un mot, il voulait être poète, il se préoccupait de bien peindre et de bien exprimer, persuadé que la beauté poétique vaut mieux que toute actualité. Et il n'était pas loin de partager le point de vue de Gœthe qui se retirait jalousement dans son isolement littéraire chaque fois que l'horizon politique s'assombrissait.

Il semble qu'il faille attribuer au retentissement des défaites de 1805 le revirement complet que nous constatons dans l'esprit de Kleist vers la fin de sa carrière et qui devait aboutir aux virulentes imprécations de la « Bataille d'Arminius ». Les Français étaient entrés en Allemagne sans que la Prusse tentât rien pour les en empêcher ; après une campagne éblouissante, Napoléon infligea aux Autrichiens et à leurs alliés russes l'irrémédiable désastre d'Austerlitz. Si la Prusse s'était tenue à l'écart de cette grande lutte, elle en sortait moralement vaincue et sa ruine paraissait prochaine. Or c'est en elle que Kleist,

qui se souvenait d'avoir été officier prussien, avait d'abord mis toute son espérance. Il se voit amèrement déçu et il adresse de vifs reproches au roi Frédéric-Guillaume, l'accusant de se discréditer par sa faiblesse aux yeux de tous les Allemands.

Une lettre écrite en 1805 par Kleist à son ami Rühle de Lilienstern permet de mesurer l'étendue de son désappointement et de sa colère : « Comment peut-on réagir si bassement et si banalement en présence de forces extraordinaires ? Pourquoi le roi n'a-t-il pas, dès que les Français ont envahi la Franconie, convoqué ses Etats, pourquoi ne leur a-t-il pas exposé la situation dans un discours émouvant (et la douleur aurait suffi à le rendre émouvant) ? S'il s'en était remis à leur sentiment de l'honneur de savoir s'ils voulaient, oui ou non, être gouvernés par un roi maltraité, l'esprit national ne se serait-il pas agité en eux en quelque façon ? Et si ce mouvement s'était produit, n'aurait-ce pas été l'occasion de leur déclarer qu'il ne s'agissait pas ici d'une guerre ordinaire ? Il s'agit d'être ou de ne pas être ; et s'il ne peut augmenter son armée de 300.000 hommes, il ne lui reste d'autre issue que de mourir honorablement... Ne crois-tu pas qu'une telle augmentation aurait pu être réalisée s'il avait fait monnayer toute sa vaisselle d'or et d'argent, s'il avait supprimé ses chambellans et ses chevaux, et que toute sa famille l'eût imité et si, ayant ainsi donné l'exemple, il avait demandé à la nation ce qu'elle comptait faire ? » Et la lettre se terminait sur un souhait de malheur à l'adresse de Napoléon : « Mais pourquoi ne se trouve-t-il pas un homme pour envoyer une balle dans la tête de ce mauvais génie du monde ? Je voudrais bien savoir ce qu'ont tant à faire les émigrés ? »

Désespérant de la Prusse, c'est vers l'Autriche que va se retourner le grand poète. Deux grands motifs reviendront désormais constamment dans ses écrits : il appelle les Allemands aux armes contre le tyran et il les invite à se serrer autour du champion désigné de leurs libertés, l'héritier de toutes les traditions des Habsbourg. Ce sont

bien là les deux thèmes que développe ce « Catéchisme des Allemands[46]) », bon résumé de tous les principes que Kleist aurait voulu inculquer à ses compatriotes. Napoléon y paraît comme le plus diabolique des humains : « Que penses-tu de Napoléon, le Corse, le fameux empereur des Français ? demande un père à son enfant. — Je le tiens pour un homme détestable, pour le commencement de tout mal et la fin de tout bien, pour un pécheur que le langage des hommes ne suffit pas à accuser, et les anges eux-mêmes y épuiseront leur souffle au jour du Jugement dernier. — Comment dois-tu te le représenter ? — Comme un esprit de destruction qui, sorti de l'enfer, se glisse dans le temple de la Nature et en ébranle toutes les colonnes. » Le dialogue continue sur ce ton de haine farouche. Kleist prêche l'amour de la patrie sans conditions, parce que c'est la patrie : « Pourquoi l'aimes-tu ? — Parce que c'est ma patrie. — Tu veux dire parce que Dieu l'a bénie et l'a parée de fruits plantureux et de nombreuses merveilles de l'art, parce que des héros, des hommes d'Etat et des sages dont les noms formeraient une liste sans fin, l'ont magnifiée ? — Non, mon père... Car Rome et le delta égyptien ont encore plus de fruits et d'œuvres d'art que l'Allemagne. Pourtant, si la destinée de ton fils voulait qu'il vécût là-bas, il se sentirait triste et il ne les aimerait jamais comme il aime maintenant l'Allemagne. » Mais le poète sort bientôt de ces généralités pour préciser son intention. Il critique durement l'attitude du roi de Saxe, allié de Napoléon : « Le roi de Saxe était mon maître tant qu'il servait la patrie. Il le redeviendra certainement s'il retourne à son devoir qui lui commande de se consacrer à la patrie. Mais maintenant que, abusé par de mauvais conseillers corrompus, il s'est allié aux ennemis de notre empire, il n'est plus un maître pour le vaillant Saxon et ton fils, quelque douleur qu'il en éprouve, ne lui doit

46. « Katechismus der Deutschen abgefasst nach dem Spanischen zum Gebrauch für Kinder und Alte. »

aucune obéissance. » Après avoir ainsi censuré la conduite du roi de Saxe comme en 1805 il stigmatisait celle du roi de Prusse, Kleist montre dans l'empereur d'Autriche le chef désigné de tous les Allemands. « Depuis quand l'Allemagne a-t-elle recommencé d'exister ? demande le poète. — Depuis que François II, le vieil empereur des Allemands, s'est dressé à nouveau pour la restaurer et que le vaillant général qu'il a délégué a invité le peuple à se joindre aux armées qu'il conduit pour la libération du pays. — Pourquoi dis-tu que la cause des Allemands est juste ? — Parce que l'empereur François d'Autriche l'a assuré. » C'est net ; et la Prusse n'est même pas mentionnée dans ce Catéchisme qui célèbre si résolument les Habsbourg.

Si l'on hésitait à admettre que ce « Catéchisme » exprimât les vrais sentiments de Kleist, les vers adressés en 1809 à l'empereur François II et à l'archiduc Charles achèveraient de lever nos doutes. A la veille de la déclaration de guerre, Kleist se trouve confirmé dans sa conviction que c'est d'Autriche que viendra le salut. Il adresse à l'empereur des strophes enthousiastes : « O Seigneur, tu entres en lice pour délivrer le monde d'un génie assassin... Aie confiance ; même si tu devais périr dans cette lutte, un autre achèvera ton œuvre, mais les lauriers seront pour toi[47]). » Après les premiers succès, le poète dit son allégresse dans un poème débordant de reconnaissance qu'il adresse à l'archiduc Charles : « Si tu avais vaincu Turenne, Gustave de Suède, Souvarov ou Soltikov, j'appellerais toutes les vierges de ce pays pour tresser avec des lauriers la couronne qui doit ceindre ton front !... Mais qui dois-je appeler (ô mon cœur, pourquoi battre si fort ?) et sur quel sommet trouverais-je vierges et lauriers pour te couronner, ô Charles, toi qui as vaincu l'Invincible[48]) ! » Kleist envi-

47. « An Franz den Ersten Kaiser von Oesterreich. »

48. « An den Erzherzog Karl. Nach der Schlacht bei Aspern. Den 21. und 22. Mai 1809. »

sageait désormais l'avenir avec une belle confiance. Il décide de s'établir à Prague et d'y fonder une revue, « La Germanie », qu'il voulait mettre au service de la cause nationale contre Napoléon. Et ici encore nous trouvons un hommage à l'empereur d'Autriche : « Cette revue, écrivait-il dans le premier numéro, doit être le premier souffle de la liberté allemande. Elle se propose d'exprimer tout ce qui, pendant les trois dernières années passées à gémir sous le joug des Français, a dû rester enfermé dans le cœur des valeureux Allemands... Mais maintenant l'empereur d'Autriche, à la tête de sa vaillante armée, a entrepris le combat pour le bien de ses sujets et celui de l'Allemagne ; son frère a été, au moment décisif, quand il s'agissait de vaincre ou de mourir, le dompteur de l'Indomptable... Maintenant ou jamais, c'est le moment de dire aux Allemands ce qu'ils ont à faire de leur côté pour se rendre dignes de cet auguste patronage... » Il composait à la même époque son farouche « Chant de guerre des Allemands [49]) », l'hymne le plus sauvage sans doute qu'ait inspiré la domination napoléonienne en Allemagne : « L'ours velu et la panthère ont été vaincus par les javelots... l'aigle et le vautour ne font plus leur nid que sur la croupe des rochers... on ne voit plus de serpents, ni l'armée horrible des dragons... seul le Français se montre encore sur la terre allemande ; frères, prenez votre massue et qu'il disparaisse aussi. » Ces mêmes accents reparaissent dans le chant que la Germanie déclame à l'intention de ses enfants [50]). Une strophe est pourtant, dans ce nouvel hymne, particulièrement significative pour notre sujet : « Quittez, empereur en tête, vos huttes et vos maisons, écumez comme une mer sans limites sur ces Français [51]) !... »

49. « Kriegslied der Deutschen. »
50. « Germania an ihre Kinder. »
51. « So verlasst, voran der Kaiser,
Eure Hütten, eure Häuser,
Schäumt, ein uferloses Meer,
Über diese Franken her ! »

« Empereur en tête » ! Y a-t-il le moindre doute qu'il s'agit de l'empereur d'Autriche, qui pour Kleist demeure l'empereur d'Allemagne, et qu'il ne peut s'agir que de lui ? Aussi ces vers ont-ils gêné tous les critiques ou historiens pour qui la suprématie prédestinée de la Prusse en Allemagne est un dogme et qui n'admettaient surtout pas qu'un poète prussien ait pu célébrer l'auguste mission des Habsbourg. Il est assez piquant de constater que les deux poèmes dédiés à l'empereur François et à l'archiduc Charles, si pénibles aux panégyristes de la Prusse, ont été longtemps supprimés dans les œuvres de Kleist ; et dès 1813, deux ans après la mort du poète, on faisait circuler une édition revue et corrigée de l'hymne de guerre composé par Kleist en 1809 et qui appelait les Allemands aux armes sous la direction de l'empereur. « Empereur en tête », avait écrit Kleist. « Sauveur en tête », disait le texte amélioré, laissant ainsi chacun libre de découvrir ce sauveur où il l'entendait[52]). Cette préoccupation d'abaisser l'Autriche au profit de la Prusse a conduit tous ces trop zélés admirateurs à dénaturer le sens et la portée des deux dernières œuvres dramatiques de Kleist : le « Prince de Hombourg » et la « Bataille d'Arminius ». Parce que l'un des héros de la première pièce est l'électeur Frédéric-Guillaume de Prusse, on a voulu voir dans le « Prince de Hombourg » une apologie du militarisme prussien. Nous avons montré par ailleurs que cette thèse était insoutenable et qu'il y a dans le drame de Kleist un conflit psychologique et humain devant lequel les tendances nationales s'effa-

52. « Voran der Kaiser » est remplacé par « Voran der Retter ». — Cf. A. Müller-Guttenbrunn, « Kleist's Hermannsschlacht, ein Gedicht auf Oesterreich » (Vienne, 1898), p. 12. — Puisque nous nous rallions dans l'ensemble et pour l'essentiel à la thèse de cet auteur, signalons pourtant qu'il nous paraît exagéré de voir dans la « Bataille d'Arminius » uniquement un hymne à la gloire des Habsbourg. L'inspiration de Kleist est en réalité beaucoup plus complexe et il n'est pas besoin de montrer quel abîme sépare ce drame, malgré l'inspiration analogue, des pièces patriotiques de Hormayr ou des frères Collin.

cent presque entièrement[53]). Mais c'est surtout à propos de la « Bataille d'Arminius » qu'il importait de rétablir la vérité. N'insistons pas sur la naïveté des éditions scolaires qui veulent absolument conférer à cette pièce, en plus de son intérêt certain d'actualité, une valeur prophétique. Selon ces commentateurs plus complaisants à eux-mêmes qu'au poète, Kleist, écrivant son drame en 1808, a prévu toute la suite des événements non seulement jusqu'à la chute de Napoléon en 1814, mais même jusqu'à la guerre de 1870 : ils déclarent que le siège et la prise de Paris, puis la Commune, ont enfin réalisé les prédictions de Kleist ! Et ils ne sont pas loin d'affirmer que notre poète avait prévu et souhaité l'unification de l'Allemagne sous l'égide de la Prusse et l'un d'eux affirme très sérieusement que cet arrière-neveu en qui espère Arminius pour réaliser ses vœux les plus chers, ce ne saurait être personne autre que Bismarck. Mais d'autres critiques, qu'il nous faut bien prendre au sérieux, ont soit éludé la question, soit donné une réponse qui est manifestement erronée. Treitschke en particulier se garde bien, dans son « Essai sur Henri de Kleist » d'aborder franchement le problème[54]). Il se borne à réclamer que l'on joue enfin la « Bataille d'Arminius », ce « poème national patriotique ». Moins réservés, d'autres commentateurs n'ont pas cru devoir se refuser plus longtemps l'interprétation qui leur paraissait seule souhaitable : « Hermann signifie la Prusse et Marbod l'Autriche qui doivent tous deux se donner la main pour chasser le « mauvais esprit » Napoléon », lisons-nous sous la plume de Théophile Zolling dans la « Deutsche National-Litteratur » de Kürschner. L'auteur ne peut s'empêcher de remarquer, il est vrai, que, de ce point de vue, certaines allusions paraissent difficilement explicables : pourquoi dit-on de Hermann, c'est-à-dire de la Prusse, qu'il était jadis glorieusement dépositaire de la couronne d'Alle-

53. Cf. notre édition du « Prince de Hombourg » (Préface).
54. Treitschke, « Essay über Heinrich von Kleist » (1858).

magne? Ce détail ne peut guère s'appliquer qu'aux Habsbourg, c'est-à-dire à Marbod. Notre critique se tire d'affaire en louant Kleist d'avoir finement évité de pousser trop loin les analogies[55]).

En réalité Kleist, qui disait lui-même de sa pièce qu'elle était tournée tout entière vers le présent, avait une intention très précise en écrivant ces vers. La « Bataille d'Arminius », bien loin de célébrer la Prusse, est une exaltation de l'Autriche et un avertissement, une exhortation à l'adresse des Prussiens. Si Kleist pense à la Prusse, c'est pour lui reprocher ses lenteurs, pour l'inviter à aider l'Autriche comme Marbod épouse la cause d'Arminius et reconnaît sa suprématie. Kleist avait donc de bonnes raisons de vouloir que la première représentation de son drame eût lieu à Vienne. Et ce n'est pas sans motifs non plus qu'il s'était adressé à cette fin au disciple de Hormayr, le poète de Régulus et de Coriolan. « Où en est l'affaire de la « Bataille d'Arminius » ? écrit Kleist à Henri de Collin le 20 avril 1809. Vous imaginez sans peine combien j'ai à cœur de voir représenter cette pièce. Ecrivez-moi bientôt qu'elle va être donnée. Les conditions me sont indifférentes, j'en fais cadeau aux Allemands ; faites seulement en sorte qu'elle soit donnée. » Et ce fut pour Kleist un coup terrible que le refus des autorités viennoises de laisser représenter la pièce au théâtre de la cour. Au moment même où reprenait la lutte contre Napoléon, on hésitait pourtant à révéler au public un drame où le poète s'emportait si

55. « Hermann bedeutet Preussen, Marbod Österreich, die sich beide zur Vertreibung des bösen Geistes Napoleon die Hand reichen müssen. Es ist aber ein feiner künstlerischer Zug, dass der Dichter in seiner Analogie doch nicht zu weit geht und allzu greifbare Beziehungen verwischt : so wird von Hermann und nicht von Marbod ausgesagt, dass die Krone Deutschlands ehemals bei seinem Stamme rühmlich war. » « Deutsche National-Litteratur », t. CL, p. 143-144. — Cette dernière affirmation apparaît d'autant plus insoutenable et inattendue que Kleist se met précisément assez peu en frais de « finesse artistique » dans ce drame et ne perd par contre aucune occasion de marquer clairement et jusqu'à l'outrance les allusions à l'actualité.

violemment contre le dictateur et appelait toute l'Allemagne aux armes. Il y avait sans doute dans la pièce, en plus de la tendance patriotique, un vent de tempête qui devait paraître révolutionnaire aux dirigeants autrichiens et, dès ce moment, ils n'admettaient pas, comme Hormayr en fera l'expérience peu après, que les littérateurs marchassent sur les brisées de la politique et de la diplomatie.

L'enthousiasme autrichien de Kleist n'en avait pourtant pas moins été tellement vif que l'anéantissement de tous ses espoirs au lendemain de Wagram contribua à faire naître en lui ce pessimisme qui, deux ans après, devait le mener au suicide. Après la défaite de l'Autriche, le poète, complètement désemparé, quitta Prague pour errer à l'aventure, si bien que le bruit de sa mort courut parmi ses amis. Il réapparut peu après à Berlin, mais le nerf de la vie était brisé en lui. L'Allemagne lui paraît être dans une situation aussi désolée que la Grèce à l'époque de Philippe de Macédoine. Ce désespoir sans remède s'exprime avec une tragique brièveté dans les deux vers que le malheureux Kleist a placés comme épigraphe en tête de sa « Bataille d'Arminius » : « Malheur à toi, ma patrie ! Il m'est interdit, à moi, ton poète, qui te suis dévoué en mon cœur, de faire vibrer la lyre en ton honneur[56]) ! »

Nous retrouvons ici, sous une forme particulièrement émouvante, la même déception que connurent tous les poètes d'Autriche au lendemain du mouvement d'enthousiasme de 1805-1809 et de son triste avortement. Mais cette voix venue de Prusse pour se mêler au concert que dirigeait Hormayr n'est-elle pas singulièrement éloquente ? Sans doute Kleist était trop grand poète pour se consacrer uniquement et étroitement au service de l'idéal autrichien comme les disciples du gentilhomme tyrolien. L'admiration frénétique qu'il témoigne entre 1805 et 1809 à l'Autriche et aux Habsbourg n'en est pas moins le plus éclatant témoi-

56. « Wehe, mein Vaterland, dir ! die Leier zum Ruhm dir zu schlagen,
Ist, getreu dir im Schoss, mir, deinem Dichter, verwehrt. »

gnage sans doute de l'attrait irrésistible que la vieille dynastie exerçait sur les meilleurs esprits de ce temps.

A côté de la douloureuse et sublime figure de Henri de Kleist, tous les autres poètes que nous pouvons évoquer ici ne risquent-ils pas de paraître bien pâles ? Il faut pourtant faire une place à part à Théodore Körner, le jeune et héroïque poète qui trouva la mort sur les champs de bataille pendant les guerres de libération[57]. Il était encore à Dresde, sa ville natale, en 1809 ; il n'en suivait pas moins avec attention les événements d'Autriche et il éprouvait lui aussi envers l'empereur et l'archiduc Charles des sentiments de vive admiration. Et après la victoire d'Aspern, il salue aussi dithyrambiquement l'aurore de la liberté : « Aspern, Charles, voilà les cris de triomphe qui retentissent partout où l'on parle allemand. Non, la Germanie n'est pas abattue, elle a encore un grand jour et un grand homme ! » Et lui non plus ne résista pas à cet attrait que Vienne exerçait sur tous les grands esprits de ce temps. Nous avons vu comment il fit connaissance avec Caroline Pichler, en 1811, et elle fut bientôt pour le jeune poète la plus maternelle des amies[58]. Mais plus que par la haute protection de la bonne dame, il fut bientôt retenu en Autriche par les liens puissants de son amour pour Antonie Adamberger, une des plus gracieuses et des plus nobles actrices du théâtre de la cour[59]. La brusque résolution du jeune homme de prendre part, les armes à la main, au combat contre Napoléon et sa fin glorieuse devaient clore prématurément cette idylle. Elle n'en a pas moins inspiré au jeune poète quelques-unes de ses œuvres les plus remarquables et qui permettent de

57. Nous avons consulté en particulier sur Théodore Körner : A. Weldler-Steinberg, « Theodor Körners Briefwechsel mit den Seinen » (Leipzig, 1910), — H. Zimmer, « Theodor Körners Braut » (Stuttgart, 1918), — H. v. Jaden, « Theodor Körner. Zum 100. Todestage des Heldensängers » (Vienne, 1913), — et la « Deutsch-österreichische Literaturgeschichte », t. II, p. 540.

58. Cf. ci-dessus, p. 321.

59. Cf. H. Zimmer, *op. cit.*, p. 83 et suiv.

le considérer en un sens comme un écrivain viennois. C'est en particulier l'atmosphère de la ville impériale qui lui a donné l'idée d'écrire ce « Zrinyi » où revit le fameux héros de la résistance autrichienne aux invasions turques. C'est dans une coquette maison de Döbling, village situé alors aux portes de Vienne (et incorporé aujourd'hui à la capitale) que cette pièce proprement autrichienne a été écrite. Et c'est encore à Vienne qu'a été composé « Joseph Heyderich », petit drame en un acte célébrant l'héroïsme d'un soldat qui fait le sacrifice de sa vie pour sauver son officier et qui meurt en murmurant : « Si vous revenez au pays, dites à mes camarades, — c'est ma dernière volonté, — dites-leur que je suis resté bon Autrichien jusque dans la tombe, que j'ai loyalement servi mon empereur et que je suis mort en brave soldat ! » Et c'est dans cette courte pièce aussi que se trouve une page vibrante où le poète célèbre la gloire de mourir pour sa patrie en termes qui font comprendre la noble et fatale résolution qu'il allait prendre bientôt : « Oui, par le Dieu tout-puissant, le chantre immortel a raison : il est doux de mourir pour sa patrie ! — Oh ! que ne puis-je avoir maintenant devant moi tous les cœurs jeunes et dévoués de mon peuple et leur crier de toutes les forces de ma vie qui s'enfuit : il est doux de mourir pour la patrie ! La mort n'a rien de terrible quand elle ceint de lauriers sanglants des tempes blêmes. — Si les froids égoïstes qui vont se cacher derrière le poêle quand la patrie appelle ses enfants sous les drapeaux, le savaient ; si les âmes lâches et basses qui se croient habiles et sensées quand elles débitent leurs boniments le savaient ; s'ils pressentaient la félicité que ressent un brave soldat quand il verse son sang pour une juste cause : ils accourraient en foule dans les rangs... Vite aux drapeaux si la voix intérieure nous pousse ! Abandonnez résolument père et mère, femme et enfants, ami et bien-aimée ! Repoussez-les s'ils veulent vous retenir : la première place dans notre cœur revient à la patrie ! » C'est le patriotisme en général que célèbrent magni-

fiquement ces lignes que le poète devait ratifier de son sang ; mais puisqu'elles ont été écrites à Vienne n'est-il pas permis de croire qu'elles expriment un peu de cet enthousiasme patriotique qui animait les milieux littéraires de la ville impériale et que Körner avait vu en action dans le salon de Caroline Pichler ?

L'autorité de Kleist et celle de Körner nous dispensent de rechercher dans les œuvres de moindres poètes tout ce qui peut avoir trait à l'idée autrichienne en 1809. Il serait facile par exemple de tirer des chansons de Stägemann des vers qui célèbrent les Habsbourg et prouvent la sympathie générale des poètes patriotes allemands pour l'idée impériale. Mais nous nous sommes imposé comme règle de ne pas nous perdre dans le détail et, plutôt que de rechercher telles allusions éparses dans les chants de cent poètes mineurs, nous préférons compléter notre argumentation et élargir en même temps le champ de notre étude en l'étendant à ce domaine où la poésie se confond déjà avec la politique : après les témoignages de la « Bataille d'Arminius » et de « Zrinyi », celui de E. M. Arndt achèvera de fixer nos idées et d'amorcer nos conclusions.

En 1809, l'auteur de tant de chants belliqueux se trouvait encore au commencement de sa longue et féconde carrière[60]). Mais le grand thème qui en fait l'unité, l'appel au patriotisme allemand et la protestation contre toutes les emprises étrangères, apparaît déjà clairement dans les œuvres de jeunesse du bouillant professeur. Dès 1803, alors qu'il n'était que « Privatdozent » à l'Université de Greifswald, il publiait sa « Germanie et l'Europe » où il essaie de dégager une espèce de philosophie de l'histoire européenne, depuis les Grecs jusqu'à nos jours[61]). A la fin de cet ouvrage, il dénonçait la politique de la France et

60. Sur Arndt, nous avons consulté le gros ouvrage de E. Müsebeck, « Ernst Moritz Arndt, Ein Lebensbild », 1er volume « Der junge Arndt » (Gotha, 1914).

61. Müsebeck, *op. cit.*, p. 102 et suiv.

ses empiétements sur les pays voisins ; surtout il dénonçait en termes par endroits prophétiques l'ambition effrénée de Bonaparte. Il montrait en lui un parvenu qui ne se laisse guider que par des motifs personnels. Mais en face de ce héros dévoré d'ambition et dont d'ailleurs il ne méconnaît pas « le caractère haut et énergique », l'Allemagne lui apparaît dans une situation provisoirement sans espoir et sans issue. La terre allemande, « ma vieille patrie », comme l'appelle Arndt, est foulée aux pieds ; les dernières guerres en ont fait la risée de l'Europe ; il n'y aurait de salut, affirme le philosophe dès ce moment que dans l'union de tous les Allemands. Mais sous l'égide de quel principe et autour de quel trône se réalisera cette union ? Arndt se borne à constater que les deux seules puissances que l'on puisse prendre en considération, la Prusse et l'Autriche, sont à moitié étrangères l'une à l'autre et de toutes parts entourées d'ennemis. Contre la France, elles ne peuvent rien : « L'Empire allemand ? Allons ! on ne peut que rire ; la Prusse n'a ni la force d'attaquer la France, ni aucun intérêt à le faire ; quant à l'Autriche, elle en a bien la volonté, mais non pas la puissance... Et le patriote conclut tristement que seules de grandes révolutions peuvent mener l'Allemagne à l'unité en l'inondant d'ennemis des Alpes à la Baltique et en consommant ainsi la ruine des vieilles dynasties princières... » C'est alors que pourrait paraître un sauveur pour venger tant de hontes et rendre aux Allemands leur dignité. Mais, entre la Prusse et l'Autriche, Arndt laissait à ce moment la balance indécise et il lui paraissait impossible de prévoir encore d'où viendrait un jour le salut.

Or il est significatif que cette réponse, imprévisible en 1803, Arndt croit pouvoir la donner, et avec la plus grande précision cette fois, dans un ouvrage publié quelques années après, au lendemain d'Austerlitz et de la paix de Presbourg. Dans la première partie de son « Esprit du temps » (1805), le philosophe s'interrogeait à nouveau sur l'avenir du peuple allemand et il cherchait des indica-

tions dans le passé. Or, dès ce moment, on sent que Arndt incline à reconnaître les droits de l'Autriche à la suprématie en Allemagne ; il montre que la Réforme a profondément disloqué les forces politiques de l'Allemagne ; seule la maison de Habsbourg a réussi dans la suite à affermir sa puissance et, ajoute-t-il, « l'Allemagne aurait bien fini par devoir accepter leur domination si les fils avaient été dignes des pères et ne s'étaient pas asservis aux Jésuites[62]) ». Mais ces réserves mêmes sur le rôle de l'Autriche disparaissent bientôt. En 1808, nous trouvons dans la seconde partie de l'« Esprit du temps » des opinions qui rappellent irrésistiblement celles de Kleist. Dans ce volume, Arndt constate une fois de plus qu'entre l'Autriche et la Prusse, il faut savoir choisir : « Que la Prusse et l'Autriche, puissances rivales, se soient affrontées en Allemagne, c'est notre plus grand malheur. Et nous devons ce malheur à la hardiesse et à la grandeur d'âme de l'immortel Frédéric[63]). » La Prusse n'a pas su comprendre, après les premières victoires de Bonaparte, quel rôle elle était appelée à jouer en Allemagne ; et ainsi en fortifiant la Prusse et en diminuant la puissance autrichienne, Frédéric n'a fait qu'augmenter la confusion en Allemagne. Arndt estime que, par ses hésitations, la Prusse a ruiné tous les espoirs que les patriotes pouvaient mettre en elle : « La Prusse n'a pas compris le rôle auquel elle était appelée ; elle ne comprit pas quelle pouvait et devait être son importance dans la patrie ; elle ne comprit pas qu'au milieu des dangers on ne se sauve qu'en aimant le danger[64]). » Et Arndt stigmatise durement l'impéritie et l'inertie de Frédéric-Guillaume, indigne successeur du grand Frédéric : « Où est l'esprit qui jadis agissait puissamment dans un Etat deux fois plus petit et plus faible ?... Où est la force de Frédéric II, qui pensait à tout, prévoyait

62. E. M. Arndt, « Geist der Zeit », 2e éd. du 1er volume (1807), p. 205.
63. « Geist der Zeit », 2e partie (2e éd., Londres 1813), p. 389.
64. « Geist der Zeit », id., p. 401.

tout et conservait tout ? Où est cette fierté, toujours la première, cet honneur, toujours le plus brillant, cette activité toujours la plus sage ? Que sont devenus la puissance des armes, la noblesse des opinions, le courage du soldat, le zèle des citoyens ? Ah, que tout est mort, vieux et terne !... On se berce de l'idée qu'on est honoré et craint, heureux et riche ; mais cette conviction même est trompeuse... Par amour de la paix, on a follement perdu la sûreté de la paix ; nous nous en sommes remis à la Providence plus qu'on ne doit ; l'homme-citoyen doit être assez fier pour être à lui-même sa Providence politique. Habitués à la force et à la hardiesse, les Français se sont saisis de tout ce que d'autres laissaient tomber des mains... Comme tout se serait passé différemment si la Prusse avait été là avec 200.000 négociateurs, si, avec autant de magnanimité que de patriotisme et d'habileté, elle avait pris à revers Moreau et Macdonald. Mais on était trop honnête et trop insouciant pour se résoudre à de telles saintes malhonnêtetés[65])... » Ainsi Arndt désespère de la Prusse qui, dans les premières années du XIXe siècle, lui paraît avoir perdu à la fois toutes ses chances et tous ses droits de prétendre à la suprématie en Allemagne.

En qui les patriotes allemands doivent-ils donc mettre leurs espérances ? Puisque la Prusse s'est moralement désistée, il est bien évident que l'Autriche seule peut apporter à l'Allemagne le salut et la liberté. Et Arndt plaide la cause des Habsbourg avec une éloquence que l'on n'attendait pas sous la plume de ce Poméranien : « Debout, amis ! s'écrie-t-il. En avant, vers le Rhin ! Enlevons prestement Mayence, Wesel, et Landau ! et puis nous crierons : Liberté et Autriche ! Et puis encore : que François soit notre empereur, et non pas Bonaparte[66]). » Il invite les Allemands à s'unir sous la bannière des Habsbourg : « Tous unis, tous unis ! faites appel à l'Autriche ; soumettez-vous à l'Au-

65. « Geist der Zeit », id., p. 402 à 404.
66. « Geist der Zeit », id., p. 424.

triche dont le souverain est roi de Germanie ; usez de toutes vos forces ; servez-vous pour vous-mêmes de toutes les ressources abondantes que les Français ont l'habileté d'utiliser contre vous.. et bientôt nos drapeaux flotteront de l'autre côté du Rhin[67]). » Cet appel se fait plus pressant encore dans les dernières pages du livre : « Il est encore temps... Il existe encore une réalité à laquelle nous pouvons nous cramponner, nous pouvons encore nous grouper autour d'un centre qui n'est pas seulement une ombre ou un vain mot. L'Autriche est encore là ; vous pouvez avec elle et par elle vous élever à la dignité de peuple allemand ; vous pouvez laver vos humiliations et venger vos insultes. C'en est fait du passé ; vous ne pouvez plus être Saxons, ou Bavarois, ou Wurtembergeois, il vous faut vouloir être Allemands[68]). » Ainsi Arndt, comme Kleist et comme les chefs de l'école romantique, invitait ses compatriotes à s'unir sous l'égide de l'Autriche et c'est de ce retour aux traditions de la maison de Habsbourg qu'il attendait le salut.

Ainsi nous voyons les chefs du plus important mouvement de rénovation littéraire qu'ait connu l'Allemagne au cours des siècles chanter la louange des Habsbourg. Le plus grand poète allemand après Gœthe et Schiller écrit en leur honneur le plus vibrant de ses drames. Et les patriotes prussiens eux-mêmes semblent hésiter et ne pouvoir se dérober à l'attirance de Vienne. Hormayr avait-il donné sans le vouloir un aspect nouveau au grand problème qui depuis si longtemps tourmentait les esprits en Autriche et plus encore en Allemagne et dans l'État des Hohenzollern ?

67. « Geist der Zeit », id., p. 426.
68. « Geist der Zeit », id., p. 427-428.

III. — Sympathie des patriotes prussiens pour l'Autriche[69])

On a pu dire avec raison que, dès le début du XIXe siècle, l'Etat prussien était le porteur des destinées de l'Allemagne et que, au cours des premières luttes contre l'hégémonie française, son gouvernement demeurait le seul instrument de l'action nationale[70]). Il n'en est que plus intéressant de constater que ce prestige tout nouveau subit une éclipse et faillit s'évanouir en 1809 quand les regards de tous les patriotes se tournaient vers l'Autriche et que les hommes d'Etat eux-mêmes à qui Frédéric-Guillaume avait confié la gestion des affaires prussiennes semblaient mettre plus d'espoir dans les Habsbourg qu'en leur propre dynastie.

C'est dans la personne et dans l'activité du baron de Stein qu'on incarne à juste titre les aspirations nationales des Allemands avides de secouer le joug napoléonien. Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire des entreprises du grand réformateur. Qu'il nous suffise de rappeler que, vaincu par l'hostilité des réactionnaires et des souverains eux-mêmes, Stein dut quitter le ministère le 24 novembre 1808 et que, le 15 décembre suivant, il était proscrit par un décret de Napoléon[71]).

Il se tourna alors vers l'Autriche, dernier espoir des patriotes. S'il ne reniait pas complètement la Prusse,

69. Nous avons surtout utilisé, en fait d'ouvrages généraux, pour cette troisième partie, le t. I de W. Oncken, « Oesterreich und Preussen im Befreiungskriege », (Berlin, 1876) et le t. II de la magistrale étude de G. Cavaignac, « La formation de la Prusse contemporaine » (Paris, 1898) ; plus les grandes monographies de M. Lehmann sur « Scharnhorst » (Leipzig, 1887) et sur « Stein » (Leipzig, 1905), et les « Denkwürdigkeiten des Staatskanzlers Fürsten von Hardenberg » de Ranke (Leipzig, 1877).

70. Cavaignac, t. I, p. 464.

71. Cavaignac, t. I, p. 480, — Lehmann, « Stein », t. II, p. 601, et t. III, p. 10.

sa patrie d'adoption, il n'en était pas moins profondément aigri contre le souverain incapable et mesquin qui se refusait à se faire l'exécuteur des volontés nationales. Et il écrira en 1809 ces lignes désabusées : « La Prusse disparaîtra sans laisser ni regrets ni gloire, et l'on regardera comme un bonheur la ruine d'une puissance qui a d'abord ébranlé l'Europe par son ambition, qui l'a inquiétée ensuite par ses tripotages, et qui n'a rempli aucun des devoirs qu'elle avait contractés envers elle-même et envers la communauté européenne[72]). » On voit que les termes mêmes où s'exprime cette grande désillusion rappellent ceux dont se servait Arndt à la même époque. Au contraire l'Autriche allait se montrer prévenante envers le grand homme que reniait son roi et que proscrivait le conquérant.

Au lendemain de sa disgrâce, Stein s'était réfugié sur le territoire autrichien[73]). Sitôt franchie la frontière, il avait adressé au comte Stadion une lettre où il exposait sa situation et demandait asile dans les Etats des Habsbourg : « Votre Excellence pourra se convaincre par les détails que j'ai eu l'honneur de lui donner, que toute cette fermentation dans les esprits, que les autorités françaises m'attribuent, influencées par mes ennemis, tient à des causes absolument étrangères à moi, et que dans ma situation, loin de vouloir conserver ma place, il ne me restait rien à désirer que la retraite dans la vie privée, afin de pouvoir vouer le peu de santé que l'âge, les maladies et les chagrins m'ont laissé à l'éducation de mes enfants. Puissé-je devoir ce bonheur à l'intercession de Votre Excellence auprès de Sa Majesté l'Empereur, pour que ce Souverain daigne m'accorder la permission de rester cet hiver avec ma famille à Prague où je vais me rendre[74]). » L'Empereur accéda en effet à cette demande que le comte Stadion

72. Cavaignac, t. II, p. 4, — Lehmann, « Scharnhorst », t. II, p. 286.

73. Sur le séjour de Stein en Autriche, voir l'étude de F. Lentner, « Karl Freiherr vom Stein in Oesterreich » (Vienne, 1873).

74. Cité par Lentner, en français dans l'original (nous rétablissons seulement l'orthographe), p. 8 à 10 ; — cf. Lehmann, t. III, p. 19 à 24.

avait, avec avis favorable, tout particulièrement recommandée à son attention. Stein fut seulement invité à s'établir à Brunn, et non à Prague, pour éviter que les autorités françaises ne l'accusassent de se joindre à tous les adversaires de Napoléon qui, Gentz en tête, complotaient à ce moment-là dans la capitale de la Bohême.

En Autriche, Stein demeura fidèle à son ancien idéal, mais il s'interrogea pourtant sur la mission de l'Empire des Habsbourg en Allemagne et, comme Arndt encore, il arrive à cette conclusion que l'Autriche et la Prusse ont chacune un rôle aussi important à remplir. Et tout comme l'auteur de l' « Esprit du Siècle », il prévoit un partage de l'Allemagne entre l'Autriche et la Prusse, les Etats intermédiaires conservant leur liberté[75]). Cette idée, exprimée en 1812 dans le « Mémoire sur la constitution future de l'Allemagne [76])» devait être reprise par Stein dans son Mémorandum du 16 juillet 1814[77]). Mais, pendant son séjour en Autriche, le ministre disgrâcié s'intéressait également à la constitution intérieure du pays. Dans un traité « Sur l'organisation de l'instruction publique en Autriche », il déplorait que la constitution trop strictement aristocratique empêchât la diffusion des lumières dans la masse du peuple et préconisait un régime mixte de monarchie constitutionnelle, susceptible de favoriser l'essor de la science et de l'instruction[78]).

Ce sont autant de symptômes de l'intérêt que portait Stein aux choses d'Autriche et de sa conviction que ce pays devait prendre une part active à la régénération

75. Lentner, p. 13, — Lehmann, t. III, p. 160. — Cf. Arndt, « Geist der Zeit », t. II, 2e éd. (Londres,1813), p. 431.

76. « Denkschrift über Deutschlands künftige Verfassung. »

77. Lehmann, t. III, p. 369.

78. « Ueber das Unterrichtswesen in Oesterreich » ; cf. Lentner, p. 16. — Les tendances libérales de Stein expliquent d'ailleurs pourquoi on le reçut en Autriche avec une cordialité un peu froide et pourquoi on renonça à se servir effectivement de lui dans la lutte contre Napoléon. — Cf. Lehmann, t. III, p. 45.

de l'Allemagne. Evidemment Stein s'exprime avec moins d'enthousiasme et plus de modération que Kleist ou même Arndt. Il est si naturel qu'un ministre soit par nature plus pondéré qu'un poète, puisque la moindre de ses paroles a une tout autre portée.

Et si l'on comprend qu'un ministre, même en disgrâce, ait dû s'imposer une certaine retenue dans ses propos, à plus forte raison un général en activité de service et qui était chef du département de la guerre prussien ! Et pourtant Scharnhorst lui aussi parut un moment regarder du côté de l'Autriche.

A la veille de la reprise des hostilités entre l'Autriche et la France au printemps de 1809, Scharnhorst avait tout mis en œuvre pour décider la Prusse à se laisser entraîner dans le sillage des Habsbourg. Dans un mémoire du 20 février 1809, il déclarait que l'alliance avec l'Autriche était la seule solution digne et raisonnable des difficultés présentes[79]). Il montrait que, si l'Autriche succombait, c'en était fait aussi de la Prusse ; mais ne valait-il pas mieux tenter cette aventure d'où pouvait sortir le salut que de se voir mourir lentement et sûrement au milieu du mépris universel ? Les mêmes idées reparaissaient dans le mémorandum du 20 mars, rédigé par Scharnhorst à l'intention de l'empereur Alexandre de Russie[80]). Et au lendemain d'Aspern, le général revenait sur ce grand projet tout en exprimant sa joie et ses nouveaux espoirs : « Cette nouvelle m'a donné une énergie toute neuve[81]) », disait-il en juin. Peu après il gémissait avec tous les patriotes prussiens sur la défaite des armes autrichiennes à Wagram.

Les exemples de Stein et de Scharnhorst, venant après les déclarations de Kleist et de Arndt, sont particulièrement significatifs. Il serait facile de les étayer d'autres

79. Lehmann, « Scharnhorst », t. II, p. 245.
80. Lehmann, t. II, p. 250.
81. Lehmann, t. II, p. 279.

indices encore. On sait que Gneisenau, officier prussien lui aussi et collaborateur immédiat de Scharnhorst, ne pensait à rien moins qu'à former une légion prussienne qui irait combattre dans les armées des Habsbourg[82]) ; et « la noblesse des Marches, les Knesebeck, les Voss, la vieille caste militaire du cœur de la Prusse, du terroir de Brandenbourg, se sent emportée par un attrait irrésistible sous les drapeaux de l'Autriche[83]) ». Que d'ailleurs les autorités autrichiennes aient tout fait de leur côté pour encourager cet enthousiasme à la fois flatteur et utile, il serait puéril de le nier. Le représentant de l'Autriche à Berlin, Wessenberg, savait exploiter habilement tous ces patriotes déchaînés[84]). Il était en relations étroites avec les plus ardents d'entre eux. Il était très lié avec Chazot, le commandant de la place de Berlin, il pourvoyait d'argent et d'armes ce fameux major Schill qui, comme pour donner fièrement l'exemple à son souverain, partit un jour à la tête d'une poignée d'hommes pour libérer l'Allemagne du joug de Napoléon ! Il avait réussi à gagner à ses vues d'abord Knesebeck, puis Borstell, aide de camp du roi, enfin Scharnhorst. Surtout il exerçait une influence certaine sur Goltz, le ministre des Affaires étrangères prussien. Du point de vue autrichien, Wessenberg s'acquittait admirablement de sa mission en gagnant si rapidement tant de sympathies. Il profitait pourtant d'un état de choses qu'il n'avait pas créé.

Ne nous attribuons pas le mérite d'une conclusion qu'appelle notre analyse, mais qui a été excellemment formulée avant nous : « L'empereur d'Autriche, le jeune rejeton de ces Habsbourg, traîtres tant de fois à la cause de l'Allemagne, semble avoir retrouvé le prestige de la couronne impériale qu'il vient de déposer, et, sur les domai-

82. Lehmann, t. II, p. 266 ; — cf. A. Stern, « Abhandlungen und Aktenstücke zur Geschichte der preussischen Reformzeit » (Leipzig, 1885), p. 279.

83. Cavaignac, t. II, p. 3.

84. Cavaignac, t. II, p. 4 ; — Lehmann, « Scharnhorst », t. II, p. 249, 253, 267 ; — Oncken, t. I, p. 298 ; — Ranke, t. IV, p. 180.

nes classiques de l'influence prussienne, l'idée de la nationalité allemande domine à tel point les esprits qu'ils semblent prêts à lui faire même le sacrifice de la prépondérance prussienne. Si jamais la Prusse a semblé près de se laisser ravir son rôle d'Etat allemand, c'est durant cette année critique où l'Autriche a pris la direction de la politique européenne, où le gouvernement prussien n'existe plus que de nom, où les patriotes allemands, et Stein le premier, ont renoncé à placer en lui leurs espérances, où la dynastie même des Hohenzollern semble presque avoir rompu, par ses faiblesses et ses défaites, le lien de fidélité traditionnelle qui rattachait les Prussiens à leur roi[85]). » C'est en ces termes que Godefroy Cavaignac a résumé la situation respective de la Prusse et de l'Autriche en 1809 et d'ailleurs plusieurs historiens allemands avaient noté avant lui cet enthousiasme paradoxal de nombreux poètes, ministres ou officiers prussiens pour l'Autriche de François Ier et de l'archiduc Charles.

Remarquons d'ailleurs que cette conclusion ne vaut que pour une période étroitement limitée. De même que nous avons protesté contre les tentatives faites pour annexer le romantisme allemand à l'Autriche ou pour montrer dans le plus génial des drames de Kleist *uniquement* un hymne à la gloire des Habsbourg, ici encore il faut mettre en garde contre des généralisations trop hâtives. Nous constatons évidemment chez la plupart des patriotes allemands de ce temps des sentiments de tristesse dégoûtée devant l'inertie de la Prusse et au contraire d'enthousiaste sympathie en présence de l'attitude fière et mâle des gouvernants autrichiens. N'en concluons pourtant pas que l'unité allemande fut en passe de se réaliser au profit de l'Autriche et contre la Prusse. Il faut toujours se rappeler, en premier lieu, qu'il ne s'agit là que d'un feu d'artifice sans lendemain : un an à peine après l'achèvement de la « Hermannsschlacht », Kleist reviendra à un sujet qui, s'il n'est pas

85. Cavaignac, t. II, p. 3 et 4.

choisi uniquement pour donner au poète occasion de chanter les Hohenzollern, n'en marque pas moins un certain détachement de l'idéal autrichien et un retour partiel à l'idéal prussien. De même Arndt reportera tous ses espoirs sur les Etats proprement allemands et sur la Prusse en particulier dès que la marche des événements lui paraîtra justifier ce changement de front. Enfin il n'est pas besoin de rappeler que les ministres, généraux ou diplomates prussiens, si en 1809 ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer dans l'Autriche la réalisatrice de tous leurs projets, n'en demeuraient pas moins fidèles à leur roi et n'attendaient qu'une occasion de lancer la Prusse dans cette lutte dont pour le moment les Habsbourg se faisaient seuls les champions.

Il faut se souvenir surtout que le problème allemand ne se posait pas en ce moment comme il se posera au cours du XIXe siècle. Le problème de l'unité allemande qui risque de nous paraître aujourd'hui avoir dominé toute l'histoire des relations entre l'Autriche et la Prusse ne se posait à ce moment pas. Le grand conflit qui avait mis aux prises les deux pays quand Marie-Thérèse et Frédéric II se disputaient la Silésie était apaisé et aucune rivalité territoriale n'avait surgi depuis. La seule chose qui importât à ce moment, c'était la lutte contre Napoléon et la grande question était de savoir qui de l'Autriche ou de la Prusse prendrait l'initiative et la direction de ce gigantesque combat. Si même en Prusse beaucoup d'hommes éminents se tournèrent du côté de l'Autriche, ce fut pour des raisons d'opportunisme et parce qu'elle pouvait garder en face de Napoléon une liberté de manœuvre que la Prusse n'osait pas revendiquer. Mais tous ces bons Prussiens, de naissance ou d'adoption, reviendront promptement aux Hohenzollern dès que la Prusse entrera en lice à son tour.

Tout au plus peut-on dire que 1809 a vu renaître l'idée impériale, mais ce fut surtout dans l'âme des poètes et les témoignages des romantiques ou d'Henri de Kleist sont à ce point de vue particulièrement significatifs. Il

est évidemment assez curieux que, quelques mois à peine après le désistement de l'Empereur qui, sous la pression des événements avait échangé la couronne d'Allemagne contre celle, moins glorieuse et plus sûre, d'Autriche, les poètes allemands se soient découvert un enthousiasme subit pour la vieille idée impériale. Le fait valait la peine d'être noté et, même s'il fut transitoire, il n'en demeure pas moins très intéressant. Cet enthousiasme radical était pourtant bien limité aux poètes : et tous ceux qui avaient un peu de sens politique parmi les admirateurs de l'Autriche pensaient moins à un rétablissement de l'ancien empire qu'à un système dualiste où la Prusse et l'Autriche se seraient partagé l'Allemagne tout en laissant d'ailleurs leur indépendance à certains Etats. Des hommes comme Stein, Arndt et Scharnhorst étaient loin de plier le genou devant l'idée impériale comme Marbod devant Arminius.

Ce sont là d'ailleurs des réserves de détail qui n'intéressent pas immédiatement notre sujet. Ce qui nous importe au fond, c'est de préciser en quel sens ces sentiments qu'éprouvaient à l'égard de l'Autriche les théoriciens du romantisme, les poètes et les hommes d'Etat prussiens ont pu influer sur l'œuvre de régénération nationale qu'avaient entreprise en Autriche le baron de Hormayr et ses amis. Or il faut bien dire que, si ces fumées d'encens qui de tous les coins de l'Allemagne montaient vers eux ont pu leur paraître une juste et magnifique récompense de tant d'efforts, elles n'en étaient pas moins dangereuses et ne pouvaient que contribuer à les détourner de l'idéal autrichien qu'ils s'étaient primitivement fixé.

Nous entrevoyons ici le grand reproche que nous ne pourrons pas manquer d'adresser en fin de compte à Hormayr et à ses amis. Entre un idéal allemand et un idéal spécifiquement et strictement autrichien, il eût fallu savoir choisir. Bornons-nous à constater pour le moment que la tentation était très forte et que nos régénérateurs de l'Autriche n'étaient pas de taille à y résister. C'est aux ressources intellectuelles des autres pays autrichiens,

Bohême, Hongrie, Croatie, etc., qu'ils auraient dû logiquement faire appel. Mais voici que les Schlegel viennent en Autriche célébrer la mission historique des empereurs de la maison de Habsbourg, voici que les écrivains et les hommes politiques d'Allemagne remettent ou semblent remettre en honneur la vieille idée impériale. Comment résister à la griserie de ces hommages aussi empressés qu'inattendus ? Hormayr ne devait-il pas fatalement être entraîné loin de son premier idéal ? Après s'être fait le champion de l'idée autrichienne telle qu'elle s'imposait au lendemain de la paix de Presbourg, il n'aura plus d'autre ambition après 1809 que de révolutionner le Tyrol et l'Autriche comme Stein et Scharnhorst avaient fait la Prusse et l'Allemagne.

Ainsi il y a contradiction entre 1806 et 1809. En déposant le sceptre de Charlemagne, François II avait fixé à sa dynastie une mission toute nouvelle, la seule logique d'ailleurs, et il avait trouvé opportunément en Hormayr un apôtre de cet idéal proprement autrichien. Or voici que l'idée impériale d'Allemagne, à peine mise au tombeau, ressuscite et revient éblouir des yeux qui avaient déjà assez de peine à distinguer le nouveau but à l'horizon. Ce grand malentendu condamnait sans doute d'avance à l'avortement la tentative de Hormayr. Mais avant de la juger définitivement, il nous reste à voir quels étranges projets et quelles résistances inattendues allaient la précipiter au plus retentissant échec.

CHAPITRE VIII

LE REVIREMENT DES MILIEUX OFFICIELS ET LA DISGRÂCE DE HORMAYR

Il semblait que Hormayr eût, avec tous les talents, toutes les chances. L'inclination naturelle des esprits en Autriche, la surexcitation générale pendant les guerres de Napoléon, le culte des jeunes romantiques pour les vieilles dynasties, la déception des patriotes en Allemagne, tout concourait à faire de lui l'homme indispensable et à le pousser irrésistiblement vers la gloire. Cette cadence précipitée portait-elle précisément en elle-même un germe de ruine et de mort ? Essayons de comprendre en tout cas comment put être brutalement brisée l'étonnante carrière de notre héros cependant que se perdait dans les sables le grand courant patriotique qu'il avait fait couler à pleins bords.

I. — Perplexité de l'empereur devant ce patriotisme indiscret

Un des points essentiels du programme de Hormayr, c'était l'étroite collaboration entre le gouvernement et les écrivains. En même temps qu'il exhortait l'intelligence à se dévouer sans compter au service de l'Etat, il demandait aux autorités politiques de protéger les lettres et les arts, de les délivrer de la lourde tutelle que faisait peser sur eux la faveur intéressée de bienfaiteurs particuliers. Dans toutes ses œuvres, mais spécialement

dans les premiers numéros de ses « Archives », Hormayr formulait avec la plus grande netteté au nom de tous les écrivains d'Autriche cette importante revendication.

Les milieux officiels allaient-ils répondre à ce pressant appel et justifier la confiance que l'on plaçait en eux ? L'empereur surtout devait être particulièrement intéressé au succès de la grande tâche dont les intellectuels venaient de prendre l'initiative : n'entreprenaient-ils pas de remettre en honneur toutes les antiques traditions de la maison de Habsbourg, ne voulaient-ils pas célébrer les vertus de tous les membres de la dynastie, et cela indistinctement, prêts à fermer les yeux sur toutes les fautes et à s'incliner respectueusement devant la majesté impériale partout où ils pouvaient la rencontrer ?

L'empereur François qui avait passé les premières années de son règne sous l'impression terrifiante de la Révolution et dont la propre tante avait péri sur l'échafaud n'allait-il pas accueillir avec la plus vive satisfaction intérieure ce mouvement qui pouvait lui paraître comme une grande réparation ? Après avoir été le champion de la Contre-réforme au cours des siècles, l'Autriche avait mission maintenant d'incarner tous les principes de Contre-révolution. Nul rêve ne pouvait être plus cher à ce monarque dont les menées jacobines avaient assombri la jeunesse : et voici que, spontanément, il voyait l'élite de ses sujets, tout ce que l'Autriche comptait d'écrivains et d'artistes, venir déposer à ses pieds de respectueux hommages et des protestations d'indéfectible attachement. Nulle initiative ne pouvait vraiment venir mieux à propos.

Pour des raisons plus actuelles encore, le souverain devait penser que ce mouvement arrivait à son heure. Sous les coups de boutoir de Napoléon, le Saint-Empire romain germanique avait fini par s'écrouler ; en renonçant à la couronne d'Allemagne pour prendre celle d'Autriche, François II s'était mué en François Ier. Cette transformation imposée par les victoires d'un ennemi ne risquait-elle pas de ruiner à tout jamais le prestige des

Habsbourg ? Pour échapper à ce réel danger, il importait de réaliser sans délai un grand redressement, il fallait à l'idée allemande substituer promptement un idéal proprement autrichien. Ici encore l'entreprise de Hormayr venai, bien à point ; rien n'était plus nécessaire que d'évoquer en face de la jeune gloire de Napoléon, les traditions illustres et plusieurs fois séculaires de la maison de Habsbourg. Et on serait tenté de croire que les milieux intellectuels et politiques scellèrent en ces jours décisifs une étroite alliance et se promirent mutuellement à tout jamais aide et affection.

Or dès 1813 le mouvement d'enthousiasme dynastique et national était pratiquement arrêté, les écrivains se trouvaient en butte à mille vexations de la part des autorités et Hormayr, qui se croyait tout désigné pour jouer un rôle de premier plan dans les guerres de libération, gémissait au fond d'un cachot dans une forteresse des Carpathes. Pour comprendre cet étonnant retour des choses, il faut examiner de plus près les sentiments du monarque et de son entourage ainsi que les raisons cachées d'une attitude à première vue si déconcertante.

L'empereur François était-il capable de générosité ? Ses premiers biographes nous le dépeignent comme intelligent et sérieux dès sa plus tendre enfance[1]). S'il faut les en croire, de bonne heure son occupation favorite avait été de copier ou de traduire les plus beaux passages de Plutarque et de Tite-Live, de Tacite et de César. Mais le comte Mund, à qui était confiée l'éducation du prince, se montre beaucoup moins admiratif : « Rien ne lui est insupportable comme des propos sensés », écrit-il, ajoutant que le futur empereur est fuyant et dissimulé[2]). Plus tard, le

1. Voir les premiers chapitres du livre de C. Wolfsgruber, « Franz I. Kaiser von Oesterreich », 2 vol. (Vienne et Leipzig, 1899), en particulier t. I, p. 97 et suiv.

2. Cité en particulier par Bibl qui se montre très dur pour l'empereur François : « Der Zerfall Oesterreichs », t. I, p. 49. — Cf. Wolfsgruber, *op. cit.* t. I, p. 35 et 166.

comte Colloredo, chargé par Joseph II de rédiger un rapport sur les qualités du jeune homme, s'exprime en termes tout aussi peu flatteurs : « Beaucoup d'égoïsme ; de la dissimulation, méfiant et soupçonneux ; jugement lent et lourd ; cœur encore un peu dur et insensible, enclin pourtant au pardon et à la pitié[3]). » En 1784, au cours d'un séjour à Florence (c'est dans la ville des Médicis qu'était né le futur François II), l'Empereur-philosophe s'irritait de l'apathie de son neveu ; il le fit venir à Vienne, sans que le changement d'air réussît à le sortir de sa torpeur : « Il est indifférent, tout le laisse froid. Il est physiquement et moralement très en retard », s'écrie Joseph II exaspéré. Et il note avec tristesse que le jeune prince n'a qu'un souci : demeurer éternellement le même sans rien corriger de ses défauts ; s'il accepte patiemment les remontrances et les conseils, c'est uniquement pour obliger ses instructeurs à se taire ; mais il ne varie pas d'un pouce dans sa conduite[4]). Ainsi s'annonçait son goût primordial pour le calme et la stabilité !

Sous cette modestie et cette apparente timidité se cachait une forte volonté de despotisme. A peine Joseph II avait-il disparu, laissant l'empire à son frère Léopold, que le jeune François, désormais héritier présomptif de la couronne, prétendit exercer une influence décisive sur la marche des affaires. Il insiste auprès de son père pour que les lois sur la censure soient appliquées avec la dernière rigueur ; il demande que les idées libérales soient impitoyablement poursuivies. Il critique en termes très violents l'incapacité des fonctionnaires : la plupart, dit-il dans un rapport rédigé en 1791 (François avait alors 23 ans), sont bêtes ; ils s'entêtent dans leur opinion ; ils ne pensent qu'au lucre et leur vénalité est épouvantable. Quant aux militaires, ils n'ont qu'un souci : avancer rapidement et se pavaner sur le Corso des grandes villes

3. Wolfsgruber, *op. cit.*, t. I, p. 193, — Bibl, *op. cit.*, t. I, p. 50.
4. Bibl, id., p. 50. — Wolfsgruber, id., p. 265 et suiv.

au lieu de servir[5]). Ici encore le prince se révèle de bonne heure tel qu'il devait rester toute sa vie : estimant pardessus tout la conscience professionnelle des fonctionnaires et ne comprenant pas que l'on puisse aspirer à une autre gloire que la médaille des vieux serviteurs ! Et c'est à titre de salarié de l'Etat que Grillparzer se verra en butte aux persécutions de son impérial supérieur !

Non moins prophétique l'insolent conseil que François donnait à son père : « Quelque amour que je puisse avoir pour un gouvernement doux, je vous demande maintenant la violence... Faites tout de suite quelques exemples salutaires pour ne plus avoir à sévir... Vous serez alors aimé comme vous méritez de l'être et tous les braves gens vous estimeront[6])... » Craintif et soupçonneux par nature, ce prince se montrera toujours préoccupé de châtier « les méchants » et de se concilier « les justes » et ce souci expliquera sa dureté, son entêtement dans les plus tyranniques résolutions.

N'oublions pas, il est vrai, que les événements de France étaient bien faits pour rendre ombrageux le descendant des Habsbourg. François prit le pouvoir en 1792 dans des circonstances particulièrement critiques : « La charge qui vient de m'être imposée sera lourde à mes épaules, car je suis jeune et inexpérimenté[7]) », avouait-il. Les nouvelles de Paris étaient de jour en jour plus alarmantes. Bientôt les Révolutionnaires déclarent la guerre à l'Autriche après avoir déclaré la paix à l'Europe. Quelques mois plus tard le peuple prend d'assaut les Tuileries et une princesse du sang des Habsbourg est désormais sans défense à la merci des révoltés. Quelques incidents semblaient même déceler une fermentation révolutionnaire aux portes de Vienne : à l'automne 1792, il fallut réprimer par la force un mouvement populaire provoqué par les

5. Bibl, id., p. 56-57.
6. Wolfsgruber, *op. cit.*, t. II, p. 197 à 201.
7. Wolfsgruber, *op.cit.*,t. II,p. 224.

réclamations de quatre cents ouvriers tisserands qui voulaient appréhender le monarque au passage entre Schönbrunn et la capitale pour lui demander des secours[8]).

En même temps, François était pressé par les privilégiés de prendre des mesures énergiques de répression contre la propagande jacobine. Le 26 janvier 1793, cinq jours après l'exécution de Louis XVI, les états de Basse-Autriche faisaient remettre au monarque une pétition qui, en termes très fermes, l'invitait à agir[9]). Les privilégiés déclaraient découvrir en Autriche même beaucoup de principes analogues à ceux qui venaient de provoquer une si épouvantable catastrophe à Paris. Si vous n'intervenez pas promptement, disait-on au monarque, nous courons à des événements plus effroyables encore : « Si on laisse saper la religion, seul fondement solide des trônes, au profit d'une philosophie détestable qui brouille la tête des peuples et peut être regardée à bon droit comme la source première des horreurs dont la France est le théâtre, l'Autriche sombrera elle aussi prochainement dans le chaos de l'anarchie. » Ces protestations s'adressaient d'ailleurs moins à François lui-même qu'à la mémoire de Joseph II : il s'agissait de préparer l'anéantissement progressif de l'œuvre du réformateur en intimidant le nouvel empereur dès son arrivée au pouvoir. Cette tactique fut couronnée de succès : François qui rêvait d'améliorer le sort du peuple, avait préparé la suppression des corvées ; au lendemain de la pétition des privilégiés, il n'en fut plus question. Abandonnant la réserve prudente où s'était tenu son père Léopold, le nouvel empereur prend parti pour la noblesse et le clergé et rompt délibérément avec la tradition joséphinienne. Il va désormais se consacrer tout entier à la lutte contre les Jacobins.

8. E. K. Bluemml et G. Gugitz, « Altwienerisches. Bilder und Gestalten » (Vienne, 1920), p. 333. — Cf. Wolfsgruber, *op. cit.*, t. II, p. 173.

9. Voir l'importante étude de V. Bibl, « Die niederösterreichischen Stände und die französische Revolution », dans le « Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich » de 1903, p. 77 à 97.

La conspiration jacobine de 1793, dont il n'est d'ailleurs pas sûr qu'elle ait réellement existé, devait exercer une influence décisive sur les sentiments de François et lui dicter l'attitude dont il ne se départit plus durant un règne de quarante années[10]).

Pour mener le bon combat, un nouveau service avait été créé : la « Polizeihofstelle », sorte de bureau de police central dépendant directement de la cour. A la tête de cette institution, on avait placé un vieillard, le comte Pergen, dont les principes étaient tout à fait « sains » : « La pensée et la science, écrivait-il dans un rapport, sont les véritables ennemies de l'ordre civique et du bonheur national, la source de l'esprit révolutionnaire... Il faut donc protéger les « bien-pensants » et réprimer les menées des autres par des lois de censure adaptées aux nécessités du moment[11]). » Aux côtés de ce vieillard, on plaça un jeune ambitieux, figure assez énigmatique, le comte Saurau. Très intelligent, il aspirait à gravir rapidement l'échelle des honneurs et brûlait de se signaler par une action d'éclat. Il semble que l'occasion ne se présentant pas assez vite à son gré, il entreprit de la créer.

On a formellement accusé Saurau d'avoir marché sur des cadavres pour faire carrière[12]). Il imagina un complot jacobin là où il n'y avait sans doute que des paroles en l'air et de vagues aspirations libérales ; il put ainsi s'acquérir des droits à la reconnaissance du souverain et se débarrasser de quelques amis gênants. Saurau mit à profit l'inquiétude du peuple à qui, depuis de longs mois, on avait su inspirer une vague terreur des entreprises jacobines. Entre 1791 et 1793, un nuage d'appréhensions passa sur

10. Bluemml et Gugitz, *op. cit.*, p. 326 à 339 (« Die Jakobinerfurcht in Wien, 1791-1793 »). — Bibl, « Der Zerfall Oesterreichs », t. I, p. 75 à 97 (« Jakobinerprozess. Kampf gegen die Geheimbünde »).

11. Bibl, *op. cit.*, t. I, p. 75. — Cf. Fournier, « Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress », p. 4 et suiv.

12. Voir en particulier les attaques de Sealsfield contre Saurau dans son étude sur l'Autriche, « Austria, as it is », p. 206 de l'édition allemande de 1919.

l'Autriche comme si l'ombre de la Grande Peur était montée au-dessus des Alpes. On se mit à découvrir des Jacobins un peu partout. En 1791, on arrête dans un cabaret un brave artisan qui, pris de boisson, reprochait aux Allemands de ne pas suivre le noble exemple des révolutionnaires français[13]). Un peu plus tard, c'est un certain Monsieur Chanton qui se fait mettre en prison pour un motif analogue et tout Vienne de s'entretenir d'un ténébreux complot ! Ce Français suspect n'en fut pas moins bientôt relâché[14]). En novembre 1793, une affiche placardée sur les murs de Saint-Etienne invitait la population à massacrer tous les Jacobins disséminés dans la ville[15]). On racontait que tout était préparé pour allumer un immense incendie, faire sauter les ponts du Danube, et autres horreurs !

On ne fut donc pas trop surpris d'apprendre que la police s'était enfin décidée à intervenir. L'émotion fut pourtant vive, quand on sut quels personnages haut placés étaient inculpés de complot contre la sûreté de l'Etat : un conseiller municipal, Prandstätter ; un écrivain, Hebenstreit ; un professeur, le baron de Riedel ; enfin un négociant, Hackel. En même temps, on arrêtait en Hongrie l'abbé Martinovics qui, dans une lettre ouverte et non signée, avait prédit à François la chute prochaine de son trône s'il ne rompait délibérément avec la noblesse et le clergé[16]).

Le procès dura longtemps sans que rien en transpira. Enfin le jugement fut publié et solennellement exécuté. Il y avait plusieurs condamnés à mort qui restèrent attachés trois jours au pilori ; la populace, dans sa joie, les environna de clameurs telles que, au dire d'un témoin,

13. « Altwienerisches », p. 329.

14. « Altwienerisches », p. 332 et 333.

15. Bibl, *op. cit.*, p. 78.

16. Une source encore inexploitée sur le complot des Jacobins se trouve dans le volume du publiciste Gross-Hoffinger, « Das Buch der Freiheit oder der Geist des 19. Jahrhunderts, von einem ausgewanderten Oesterreicher », publié sans nom d'auteur à Leipzig en 1834. — Voir p. 316 et suiv.

les maisons d'alentour faillirent bien crouler ! Un des accusés s'était donné la mort en prison ; son cadavre n'en fut pas moins hissé à la potence et la foule s'amusa longuement à le couvrir de boue et d'ordures. D'autres accusés se virent condamnés à la confiscation de tous leurs biens et à des peines qui atteignaient 60 et 100 ans de prison ! Prandstätter fut condamné à 30 ans de cellule pour n'avoir pas apprécié à leur juste valeur les bienfaits d'un gouvernement débonnaire et s'être associé à des méchants qui préparaient le renversement du régime monarchique.

Qu'avait-on donc de si grave à leur reprocher ? Le grand crime des accusés était d'avoir planté un arbre de la liberté à quelques lieues de Vienne. Le poète Hebenstreit avait composé une chanson pour célébrer le juste châtiment du roi de France et reprocher à l'Empereur de faire cause commune avec les privilégiés[17]). Mais ces platoniques admirateurs de la Révolution auraient été bien embarrassés pour fomenter des troubles en Autriche.

Par cette rigueur préventive, le gouvernement avait espéré couper court à toute velléité de propagande jacobine. Il avait voulu aussi, en provoquant ce scandale, secouer l'opinion et exciter les esprits contre la France. Le comte Saurau avait trouvé là une belle occasion de se distinguer et il ne tarda pas à recevoir sa récompense : il fut nommé conseiller secret et chef du gouvernement de Basse-Autriche. Voulant se montrer reconnaissant à son tour, il prit l'initiative d'un nouvel hymne populaire à la gloire de l'Empereur. Ce fut le « Gott erhalte Franz den Kaiser » dont les paroles furent rédigées par Haschka et la mélodie composée par Haydn[18]). Ce poème devait, suivant les termes de Saurau lui-même, faire sentir aux Jacobins français la vanité de tous leurs efforts pour recruter parmi les Viennois des partisans et des complices de leurs criminelles entreprises.

17. Bibl, *op. cit.*, p. 80.

18. Cf. « Die Freimaurerei Oesterreich-Ungarns », 12 conférences (Vienne, 1897), p. 250.

Le principal résultat de cette triste affaire fut d'inspirer à tous les milieux gouvernementaux et à l'Empereur en personne une crainte vague de toutes les sociétés secrètes et de leurs menées. François II vécut désormais sous le poids d'une terreur indéfinissable ; il soupçonnait partout des intrigues et des complots et il avait surtout en horreur les francs-maçons. Il mit tout en œuvre pour les combattre. En 1795 fut rédigée et publiée sur son ordre une « Histoire du système de conspiration des Jacobins dans les Etats autrichiens[19]) » où on dénonçait en particulier la « Flûte enchantée » de Mozart comme une apologie allégorique de la Révolution française : Pamina représente la liberté et Papageno l'aristocratie, le serpent incarnant le déficit financier et les prêtres de Sarastro l'Assemblée nationale ! L'année suivante, un livre intitulé « Le tombeau de Jacques Molay[20]) » évoquait les Templiers jurant près du sépulcre de leur grand-maître d'anéantir tous les rois, d'abattre la puissance de l'Eglise, de donner aux peuples la liberté et de créer la République universelle. En 1801, l'Empereur fit interdire à tous les fonctionnaires, sous peine de sanctions sévères, d'adhérer à des sociétés secrètes[21]). Inutile de dire que toutes ces mesures ne firent qu'augmenter ses propres appréhensions. Il ne cessa pas, durant tout son règne, de faire surveiller étroitement toutes les associations, fussent-elles si innocentes en apparence et de flairer partout la main des francs-maçons. En ce sens les événements de 1791-1795, furent décisifs pour l'orientation des idées du monarque et pour les destinées de l'Autriche sous son règne.

Or c'est à ce souverain méfiant et ombrageux qu'allaient avoir affaire Hormayr et ses disciples. On comprend quels sentiments contraires devaient, en présence de cette

19. « Geheime Geschichte des Verschwörungssystems der Jakobiner in den österreichischen Staaten » ; cf. Bibl, *op. cit.*, p. 85.

20. Bibl, *op. cit.*, p. 86.

21. Bibl, *op. cit.*, p. 87 et 88.

campagne patriotique, agiter l'esprit du monarque. Sans doute il ne pouvait voir sans quelque satisfaction d'amour-propre monter tous ces hommages que l'on rendait inopinément à la dynastie. Mais il lui déplaisait par ailleurs de voir les intellectuels s'occuper de politique et s'évertuer à prôner une autorité qui n'avait pas besoin de cet enthousiasme indiscret. François se disait que l'esprit public est chose versatile, aussi prompte à l'allégresse qu'à l'indignation et à la révolte. Il aurait préféré somme toute voir ses sujets se désintéresser le plus complètement possible des affaires de l'Etat. Dans ces incertitudes, il dut se trouver heureux de pouvoir se rallier à l'avis de son entourage. En attendant de devenir temporisateur et ami provisoire de la France avec Metternich, il fut ennemi farouche de Napoléon et instrument docile du parti de la guerre tant que des ministres belliqueux tinrent les rênes du gouvernement. Si Hormayr put avoir un moment l'impression d'être totalement approuvé et efficacement soutenu par les milieux officiels, c'est qu'un homme d'Etat aux idées libérales et une jeune impératrice au cœur enthousiaste plaidèrent auprès de l'indolent monarque la cause du mouvement de renouveau national.

II. — L'ère stadion et l'influence de l'impératrice maria-ludovica

Quand, en 1805, la paix de Presbourg vint terminer pour l'Autriche la plus désastreuse des guerres, l'Empereur se hâta selon la tradition de rejeter toute la responsabilité de ces revers sur ses ministres. Le chancelier comte Cobenzl fut renvoyé, accompagné dans sa retraite forcée par le comte Colloredo, ancien précepteur de l'Empereur, à qui on reprochait surtout d'avoir une Française pour femme. Et on appela au pouvoir le comte Stadion[22]) qui passait pour romantique et libéral.

22. Heigel, « Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Auflösung des alten Reiches », t. II, p. 619 et suiv. ; — Bibl, *op. cit.*, t. I,

Il sembla qu'avec lui un esprit nouveau dût venir rajeunir tout le système politique d'Autriche. Le gouvernement fit appel au peuple dans de solennels manifestes. Une proclamation du 22 janvier 1806 déclare qu'il faut relever les forces internes de l'Etat et cela « en développant la vraie culture de l'esprit, en intensifiant l'industrie nationale dans toutes ses branches, en rétablissant le crédit public[23]). » Et on promettait de supprimer toutes les entraves mises jusque là à l'activité intellectuelle, d'encourager toutes les bonnes volontés dévouées au service de l'intérêt public.

L'Empereur se laissa forcer la main par ce grand mouvement de franchise et de cordialité. S'adressant directement à toutes les hautes personnalités de l'Etat, il les invita à lui signaler sans réticence les vices de l'organisation politique. Dès lors la sincérité fut à l'ordre du jour. Répondant à ces impériales sollicitations, le comte Saurau ne craignit pas d'attirer l'attention du monarque sur le fait que sa manie de vouloir intervenir partout personnellement ralentissait beaucoup la marche des affaires[24]). L'archiduc Charles de son côté recommanda une meilleure organisation du gouvernement central. Enfin Stadion lui-même, reprenant les discrètes suggestions de Saurau, indiqua que le trop grand souci de Sa Majesté d'être informée de tout, paralysait souvent l'appareil entier de l'Etat[25]).

Le comte Stadion trouva bientôt une puissante alliée dans la personne de la nouvelle impératrice, Maria-Ludo-

p. 143 et suiv. — Cf. Wertheimer, « Die drei ersten Frauen des Kaisers Franz » (Leipzig, 1893), p. 70.

23. Charmatz, « Geschichte der auswärtigen Politik Oesterreichs im 19. Jahrhundert » (Collection « Aus Natur-und Geisteswelt, n° 374) ; voir t. I, p. 31 ; — Bibl, *op. cit.*, p. 144.

24. Bibl, *op. cit.*, p. 149.

25. Cf. Krones, « Zur Geschichte Oesterreichs im Zeitalter der französischen Kriege und der Restauration 1798-1816 » (Gotha, 1886), p. 69 et suiv.

vica[26]). La seconde femme de François II, Marie-Thérèse, était morte le 13 avril 1807 à l'âge de 34 ans, laissant à l'Empereur huit enfants dont l'aîné n'avait pas encore 16 ans. L'archiduchesse Marie-Béatrice qui avait épousé un fils de l'impératrice Marie-Thérèse, s'occupa de l'éducation de tous ces orphelins. Elle venait souvent au château impérial en compagnie de sa fille, Maria-Ludovica, alors âgée de 19 ans[27]).

L'Empereur, âgé lui-même de 40 ans, songea bientôt sérieusement à prendre femme pour la troisième fois. C'est qu'il sentait combien la présence d'une maîtresse de maison était nécessaire à ses côtés ; c'est aussi qu'il avait une très haute idée de la famille et de ses propres devoirs. Il pensait sans doute dès cette époque ce qu'il devait dire un jour à son chambellan, au moment de convoler pour la quatrième et dernière fois : « Dois-je peut-être prendre une maîtresse ? Je déteste ces mœurs, et puis il faut donner le bon exemple au peuple et être soucieux de sa bonne réputation[28]). » Un projet de mariage saxon fut annihilé par Napoléon qui ne tenait pas à voir son allié, le roi de Saxe, s'unir par des liens si étroits au plus dangereux ennemi de l'Empire. François se décida à demander la main de sa cousine Maria-Ludovica. La chose fut officielle le 3 janvier 1808 et trois jours après le mariage était célébré[29]).

La nouvelle et toute jeune impératrice passait pour très cultivée : au lendemain de ses noces, on eut la sur-

26. Sur l'impératrice Maria-Ludovica, voir WERTHEIMER, « Die drei ersten Frauen des Kaisers Franz » (Leipzig, 1893), p. 77 et suiv., et E. GUGLIA, « Kaiserin Maria Ludovica von Oesterreich » (dans l' « Oesterreichische Bibliothek », t. III, Vienne 1894). — La nouvelle impératrice qui, née en Italie, s'appelait Maria Luigia, prit en allemand le nom de Maria-Ludovica pour se distinguer de l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur.

27. GUGLIA, *op. cit.*, p. 24.

28. Cité par L. A. FRANKL dans son volume de « Souvenirs » (« Bibliothek deutscher Schriftsteller aus Böhmen », t. XXIX, Prague 1910), p. 153.

29. Ces fiançailles officielles, précédant de trois jours seulement le mariage, avaient été elles-mêmes précédées de fiançailles secrètes, le 22 août 1807. — GUGLIA, p. 27 ; WERTHEIMER, p. 80.

prise d'entendre ses jolies lèvres répondre en latin aux vœux que venaient lui présenter les États de Hongrie[30]). Aussi cette union fut-elle accueillie avec enthousiasme dans les milieux littéraires. Guillaume Schlegel décrivit longuement la cérémonie et les fêtes qui suivirent dans le premier numéro du « Prométhée », revue romantique qui commença de paraître précisément au début de l'année 1808[31]). Madame de Staël, qui se trouvait naturellement à Vienne puisque Schlegel y était, nous a aussi raconté ces journées de liesse dans le septième chapitre de son livre « De l'Allemagne[32]) ». Henri-Joseph de Collin composa un long poème qui fut remis à la nouvelle impératrice au cours d'un bal avec un superbe bouquet, le poète s'ingéniant dans ses vers à dégager la valeur symbolique de chaque fleur. Haschka composa une ode saphique à cette même occasion. Et le peuple s'associa franchement à l'enthousiasme général. On était heureux de voir cette union où l'amour avait plus de part que la diplomatie : « Oui, cousin, écrit le jeune Eipeldauer, ce nouveau mariage sera certainement heureux, car les fiancés n'ont pas fait connaissance d'après des portraits comme il est d'usage entre têtes couronnées ; mais ils se sont vus face à face, leurs nobles cœurs se sont rencontrés et un amour réciproque a mis sa marque sur ce beau mariage[33]). »

La nouvelle souveraine apportait sur le trône toutes les qualités qui manquaient à son illustre époux. Il était froid et sec ; elle débordait d'enthousiasme et de sensibilité ; surtout elle détestait le lourd appareil de la bureaucratie. Elle voulait régénérer l'Autriche en rénovant l'esprit national. Elle entreprit de donner aux fêtes de la cour

30. Guglia, p. 31.

31. « Prometheus, eine Zeitschrift », herausgegeben von Seckendorf und Stoll, premier volume, Vienne 1808. — La relation de Schlegel se trouve dans le supplément, « Anzeiger für Litteratur, Kunst und Theater », p. 3 à 19.

32. Madame de Staël, « De l'Allemagne », (édition de 1862), p. 43 et 44.

33. « Briefe des jungen Eipeldauers an seinen Herrn Vetter in Kakran », journal populaire rédigé en dialecte viennois. Cité par Guglia, p. 34.

tout leur lustre d'antan et d'y inviter toutes les vieilles familles de l'Etat. Caroline Pichler affirme que l'Empereur ne voyait pas sans déplaisir ce déploiement soudain de luxe et d'élégance[34]).

Mais elle voulut surtout se mêler activement à la vie politique du pays. Elle avait à ce point de vue aussi des sympathies et antipathies bien arrêtées[35]). Elle détestait Napoléon. Sa famille avait été dépouillée par le conquérant de ses possessions héréditaires en Italie. Et elle s'entendit avec Stadion et les archiducs pour préparer une reprise des hostilités. Elle accompagna l'Empereur dans tous les voyages qu'il fit au cours de l'année 1808 à travers l'Autriche pour consolider les liens entre le monarque et ses sujets, entre l'Etat et les citoyens.

En septembre, la jeune impératrice fut couronnée reine de Hongrie[36]). Au cours d'un grand banquet où 600 notables étaient conviés, le roi et son épouse burent à la prospérité de la nation hongroise ; puis tous les assistants se levèrent pour vider leur verre à la santé des souverains. Mais ce séjour en Hongrie avait pour la nouvelle reine un but plus important encore : il fallait amener les États à accorder les secours en argent et en hommes dont on avait besoin pour préparer la prochaine guerre contre Napoléon. Dès le mois de mai de cette même année, Maria-Ludovica avait eu des entretiens à ce sujet avec l'archiduc palatin, Joseph, à qui incombaient tout spécialement les affaires de Hongrie. Débordante d'espoir après ces conversations, elle écrivait à son mari : « Oui, je vois encore mon empereur et maître et mon plus cher trésor couler des jours heureux, avec la conviction intime de les avoir bien mérités à force d'énergie et de clairvoyance[37]). » Au mois de juillet, le ministre de Prusse à Vienne écrit à

34. Car. Pichler, *op. cit.*, t. I, p. 317.
35. Guglia, p. 56 et suiv.
36. Guglia, p. 62, — Wertheimer, p. 87.
37. Guglia, p. 58.

son gouvernement que l'impératrice a su entourer le souverain de personnes de son choix et qu'on espère qu'elle réussira par sa présence en Hongrie à obtenir des États les secours nécessaires pour la prochaine guerre. Ces prévisions étaient justes : la jeune souveraine, comme jadis Marie-Thérèse, sut conquérir rapidement la sympathie des Hongrois. Le 4 octobre, jour anniversaire de la naissance de l'Empereur, les États accordèrent tout ce qu'on leur demandait. Et pour bien marquer leur attachement tout spécial à la personne de la nouvelle impératrice, ils décidèrent que l'Ecole de guerre hongroise dont la création venait d'être décidée, s'appellerait le « Ludoviceum » en son honneur[38]).

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre à travers toutes les péripéties d'une vie aussi glorieuse que prématurément close cette aimable princesse qui exerça un charme si puissant sur les plus illustres de ses contemporains. Gœthe l'a immortalisée dans les poèmes qu'il lui dédia au cours d'un séjour à Carlsbad où il la rencontra à deux reprises, en 1810 et 1812[39]). Elle devait mourir dès 1816, atteinte d'un mal de poitrine, amèrement déçue de voir l'Autriche se détourner du brillant idéal auquel elle avait paru vouloir se rallier en 1809.

A toutes ces influences qui militaient en faveur des écrivains patriotes, il faut joindre celle d'un jeune diplomate qui rêvait lui aussi de moderniser l'Autriche et dont le nom n'était pas encore attaché à un système uniquement soucieux d'entraver toute évolution. Quand on parle de Metternich et de son action sur la vie intellectuelle de son temps, on oublie trop souvent que son « règne » a duré bien près de quarante ans et que ses idées ont pu se transformer au cours de cette longue période[40]).

38. Guglia, p. 65.

39. Guglia, chap. VI et VIII, — Wertheimer, p. 100 à 102, 110, 133.

40. Pour tout ce qui concerne Metternich, nous ne pouvons que renvoyer au livre monumental de H. de Srbik, « Metternich. Der Staatsmann und der Mensch », 2 vol. (Munich, 1925). Comme tous les ouvrages vraiment grands,

A l'époque où nous sommes, le futur champion de toutes les théories « rétrogrades » était tout à fait « à la page ». Il avait d'ailleurs été à la meilleure école qui fût, celle de Napoléon. Sans doute il avait de bonne heure appris à détester la Révolution qu'il avait vue de près. Etudiant à Strasbourg, il avait assisté au pillage de l'Hôtel de ville par les émeutiers. Et il avait eu pour précepteur un curieux homme, Simon, grand admirateur de Marat et qui fut mêlé aux principales entreprises des Jacobins, à l'assaut des Tuileries et à la Terreur. Metternich, qui estimait ce philanthrope, nous a dit combien il fut peiné de le voir se lancer dans de telles aventures. Ces impressions de jeunesse devaient rester indélébiles en son cœur et 1789 lui apparaîtra plus tard comme la date marquée par le destin pour le déclin commençant de l'humanité[41]). Mais en attendant de réagir à sa façon contre cette décadence, il profita de son séjour à Paris comme ambassadeur d'Autriche pour étudier Bonaparte, ce monstre, et lui arracher le secret de son influence sur son pays et sur l'Europe entière[42]).

C'est ainsi que revient à Metternich le mérite d'avoir discerné quelques principes de politique qui jusque là avaient été absolument ignorés des hommes d'Etat autrichiens. Dès 1805, encore ministre d'Autriche à la cour de Prusse, il signalait au chancelier Cobenzl l'influence énorme de la presse et les immenses services qu'elle rendait à Napoléon. Il montrait que le dédain n'est pas une arme efficace pour repousser les attaques d'un pareil adversaire : « On nous condamne parce que nous nous taisons ; et il suffit d'être en pays étranger sur un point que Bonaparte a choisi de préférence pour y répandre tout ce que vomissent tous les jours contre nous d'odieux folli-

le Metternich de Srbik pose au moins autant de problèmes qu'il n'en résout. Mais même si on ne peut accepter sans réserve cette réhabilitation du chancelier, il faut s'incliner devant l'envergure et la portée morale d'un tel ouvrage.

41. Srbik, *op. cit.*, t. I, p. 65 à 72.

42. Srbik, *op. cit.*, t. I, p. 113-117.

culaires pour ne pas pouvoir douter de la vérité que je viens de prononcer. » Et il voyait fort bien qu'il y avait là un fait sans précédent dans l'histoire et dont on avait grand tort de ne pas tenir compte : « Les bulletins journaliers de l'armée française qui se publient et dont on inonde l'Allemagne et l'Europe entière sont une invention nouvelle et méritent la plus sérieuse attention... » Dès ce moment, il songeait à la fondation d'un nouveau journal qui reprendrait pour le compte du gouvernement autrichien cette tactique de Napoléon et s'efforcerait d'agir à son tour sur l'opinion publique. Il rêve d'une nouvelle publication qui serait « l'organe de la bonne cause, le dépôt des nouvelles officielles des armées alliées, le censeur de celles de l'ennemi[43]). »

A Paris, ces idées se confirment et se précisent. Il signale à Stadion la gravité du péril et l'urgence de représailles : « Une faute immense qu'ont commise tous les gouvernements et le nôtre en particulier depuis le début de la Révolution française, c'est qu'on a considéré comme inutile, indigne de la bonne cause et même dangereux, de parler avec le public, de lui dire la vérité, de la lui répéter sans cesse. Et pourtant cette nécessité n'est jamais plus évidente que lorsqu'on a les Français pour adversaires. Ils ont eu beau jeu : ils n'ont eu que la peine d'occuper une place laissée libre quand ils se sont emparés des bureaux de presse et on ne peut même pas leur en faire un reproche ; car ils n'ont fait que ramasser l'arme que nous leur avions dédaigneusement jetée et ils s'en servent maintenant contre nous. » Et le jeune diplomate donne de cette nouvelle force, l'opinion publique, une définition qui, en 1808, a des allures de prophétie et prouve sa remarquable clairvoyance : « L'opinion publique est le plus puissant des moyens ; un moyen qui, telle la religion, pénètre jusque dans les profondeurs les plus secrètes, là

43. « Aus Metternich's nachgelassenen Papieren », t. II (Vienne, 1880), p. 84 et 85. — Cf. Srbik, t. I, p. 517.

où les mesures administratives n'ont pas de prise. Mépriser l'opinion publique est aussi dangereux que mépriser les principes moraux... La postérité croira à peine que nous ayons regardé le silence comme une arme efficace à opposer aux clameurs de la partie adverse, et cela dans le siècle des mots ! » Le siècle des mots ! Dans cette formule lapidaire et méprisante, Metternich exprime bien ce que sera à ses yeux tout le XIXe siècle dont il devait d'ailleurs si rapidement perdre le contact. Mais encore jeune et souple à cette époque de la lutte contre Bonaparte, l'ambassadeur concluait ses remarques et ses adjurations par cette constatation fort perspicace : « Les gazettes valent à Napoléon une armée de trois cent mille hommes[44]). »

Stadion ne resta pas sourd à ces conseils. Persuadé lui-même qu'il fallait éclairer l'opinion publique, il créa en 1808, en dépit des répugnances de l'Empereur, un nouveau journal : les « Feuilles patriotiques pour l'empire autrichien ». Elles furent rédigées par un Wurtembergeois, ancien secrétaire de Lavater, Jean-Michel Armbruster. Mais ce début assez timide ne pouvait suffire à Metternich. Devenu tout puissant en Autriche après les désastres de 1809, il n'eut rien de plus pressé que de fonder un nouveau journal destiné à diriger l'esprit public. Ce fut l'« Observateur autrichien » dont les premiers numéros parurent en 1810 et qui demeura jusqu'en 1848 le seul journal politique d'Autriche. Metternich le maintint toujours sous son influence immédiate et il réprima énergiquement toutes les velléités d'indépendance qui purent se manifester au sein de la rédaction : « On ne doit jamais s'en remettre au rédacteur de savoir quelles conclusions peuvent être suggérées avec profit ou dommage au lecteur ; le gouvernement seul peut en juger... », déclarait-il en 1812. Il y avait d'ailleurs peu de danger qu'il prît fantaisie à l' « Observateur autrichien » d'enfreindre les consignes.

44. « Nachgelassene Papiere », t. II, p. 192 et 193.

On avait mis à la tête de la rédaction un homme sûr, le secrétaire et confident de Gentz, Joseph de Pilat, libre penseur et franc-maçon repenti. Il fut l'instrument de Gentz qui était lui-même à ce moment le serviteur docile de Metternich[45]).

Le disciple de Burke, qui avait traduit son grand ouvrage contre la Révolution, travailla aussi pour sa part à enrichir l'atmosphère de renouveau national en Autriche. Sans doute on a exagéré l'influence de Gentz sur Metternich ; il n'exerça probablement pas d'action décisive sur l'attitude politique du chancelier ; par contre il eut la confiance absolue du ministre en matière de journalisme et de publicité. On a pu dire de lui avec raison qu'il fut « la plume de Metternich ».

Sa réputation de polémiste et d'écrivain l'avait précédé en Autriche ; en 1793, il avait fait parvenir à la cour de Vienne sa traduction de Burke ; six ans après, il sollicita et obtint l'autorisation d'introduire en Autriche son nouveau « Journal historique », publication mensuelle, résolument politique ; Gentz pensait en effet que le journaliste n'avait pas le droit d'être impartial et il ne se privait effectivement pas de fulminer contre les idées nouvelles. En accordant l'autorisation demandée, l'Empereur envoya au plubiciste, marque extraordinaire d'une insigne faveur, une petite boîte en or. Gentz vint personnellement en Autriche après la paix de Presbourg (1805). On utilisa avant tout son merveilleux talent de polémiste et de rhéteur. C'est lui qui rédigea les vibrants manifestes de 1809 et de 1813. Il était journaliste dans l'âme et jusqu'à sa mort, en 1829, il fut le véritable animateur de l' « Observateur autrichien[46]) ».

45. Sur les débuts de la presse politique en Autriche, cf., en plus de Srbik (t. I, p. 517 et 518), la « Deutsch-österreichische Literaturgeschichte », t. II, p. 856 et suiv., ainsi que l'étude de K. Wagner, « Wiener Zeitungen und Zeitschriften der Jahre 1808 und 1809 », dans l' « Archiv für österreichische Geschichte », t. CIV, p. 236 et suiv.

46. Sur Gentz et ses relations avec la cour de Vienne, voir E. Guglia,

Frédéric Schlegel fut lui aussi un des parrains du journal nouveau-né. Nous l'avons vu venir en Autriche en 1808 avec sa femme, l'illustre Dorothée. Il fut employé d'abord à la chancellerie d'Etat ; quand éclata la guerre contre Napoléon, il accompagna l'archiduc Charles comme attaché à la chancellerie privée du généralissime et, en cette qualité, il rédigea la proclamation adressée par l'archiduc à tous les Allemands avant d'entrer en campagne. Après les premières défaites et l'occupation de Vienne, Schlegel devint le rédacteur d'un journal qui, composé tout entier dans le camp de l'archiduc Charles fut, durant ces jours de trouble et d'effroi, le véritable organe officiel[47]). Ce fut le « Journal autrichien » qui parut en 52 numéros du 24 juin au 16 décembre 1809. Tout comme les feuilles rédigées par Gentz, la publication de Schlegel avait cette originalité, grande pour l'époque, de s'occuper uniquement d'actualité politique et de polémique. L'écrivain romantique passe au crible d'une critique impitoyable les bulletins de l'armée française ; il commente ironiquement la version donnée par les journaux de Napoléon de la bataille d'Aspern ; il se moque de la prétendue liberté de la presse instaurée à Vienne par les envahisseurs. Ce « Journal » fut la première ébauche de l' « Observateur autrichien ». Après 1809, Gentz proposa à Metternich la création de deux nouveaux journaux dont l'un donnerait uniquement les nouvelles de la cour, l'autre devant être un organe politique sous le contrôle du gouvernement. En même temps, Schlegel suggérait à Metternich dans une lettre du 1er décembre 1809 de faire paraître à l'avenir le « Journal autrichien » à Vienne sous un nouveau titre. Or toutes ces propositions allaient au-devant du désir que nourrissait depuis longtemps Metternich[48]).

« Friedrich von Gentz », (Vienne, 1901), p. 136 et suiv. — Cf. Robinet de Cléry, « Les idées politiques de Frédéric de Gentz » (Lausanne, 1917).

47. Voir dans le « Grillparzer Jahrbuch », t. XVI (1906), l'article de L. Geiger, « Friedrich Schlegels journalistische Anfänge in Wien » (p. 295 à 310).

48. Geiger, *op. cit.*, p. 296.

Ainsi ces trois grands esprits se rencontrèrent pour fonder un journal qui avait un caractère tout à fait nouveau en Autriche. Et Metternich put à ce moment faire figure de novateur, apportant quelque chose des initiatives françaises dans la capitale des Habsbourg.

L'entreprise de Hormayr et de ses amis ne pouvait donc à ce moment trouver que des encouragements et des sympathies au sein du gouvernement. La nouvelle impératrice leur était tout acquise et elle ne demandait qu'à joindre ses efforts à ceux des intellectuels et des artistes pour infuser une vie nouvelle à l'organisme autrichien ; son approbation garantissait celle de l'Empereur dont l'indolence naturelle se laisserait vaincre sans doute facilement par l'enthousiasme débordant de sa jeune femme. Au besoin, ses ministres se chargeraient de le confirmer dans ces sentiments : on pouvait avoir confiance en Stadion et, plus tard, en Metternich. Enfin le grand crédit dont jouissaient deux patriotes comme Gentz et Frédéric Schlegel n'assurait-il pas les écrivains des faveurs illimitées de la cour ?

En fait le ministre Stadion et l'impératrice furent de 1805 à 1809 la providence des poètes ou artistes dévoués au nouvel idéal national. Tous deux mirent tout en œuvre pour les encourager et les soutenir dans leur action.

Hormayr en particulier se vit combler de faveurs. La paix de Presbourg avait ravi le Tyrol à l'Autriche, mais on espérait bien que cette cession ne serait pas définitive et que les droits historiques de l'Autriche sur cette province finiraient par triompher. Hormayr était tout désigné pour s'occuper de ces prétentions autrichiennes sur le Tyrol. On l'affecta à la section de la chancellerie d'Etat qui traitait particulièrement des affaires d'Allemagne, avec mission toute spéciale de surveiller les relations entre l'Autriche et la Bavière ainsi que l'évolution des esprits dans les provinces alpestres.

En 1806 et 1807, Hormayr publie, avec l'assentiment des milieux officiels, les deux volumes de ses « Archives

statistiques et historiques pour l'Allemagne du Sud » dont l'essentiel était un recueil de documents concernant le Tyrol. C'est en 1807 aussi que, toujours encouragé par les milieux officiels, Hormayr commence la publication de son « Plutarque » dont les vingt volumes devaient paraître à intervalles réguliers jusqu'en 1814. Depuis 1802, il était directeur des Archives nationales, mais à titre provisoire ; il fut nommé directeur réel en 1808 et reçut peu après la dignité de censeur officiel de la cour pour toutes les nouvelles d'ordre historique ou statistique. En 1808 également furent fondées les « Annales patriotiques pour l'Etat impérial d'Autriche », journal rédigé très exactement selon les vues de Hormayr et sur lequel il exerça sans nul doute son influence. Le but de la nouvelle publication était d'apprendre aux divers pays héréditaires de l'Empire à mieux se connaître les uns les autres et de faire aimer la grande patrie commune en exaltant ses vertus.

Enfin Hormayr reçut bientôt la plus haute distinction quand il fut décoré de l'ordre de Léopold nouvellement fondé. Il faut savoir avec quelle parcimonie les décorations étaient en Autriche conférées à des érudits pour comprendre de quel crédit il devait jouir en ce moment à la cour[49]).

Il ne semblait pas que l'arrivée au pouvoir de Metternich dût rien changer à ces heureuses dispositions. Le nouveau ministre ne perdait pas une occasion de proclamer la sympathie qu'il portait à toutes les initiatives tendant à relever le prestige des lettres et des arts en Autriche : « Il faut, déclarait-il en février 1812, que notre pays sache tirer parti de ses artistes, de ses mécènes et de l'ardent dévouement de son peuple, afin de n'être dans aucun domaine inférieur aux étrangers[50]). »

49. Krones, « Aus Oesterreichs stillen und bewegten Jahren » (Innsbruck, 1892), p. 188 et suiv.

50. Wihan, *op. cit.* (« Euphorion », 5e supplément, 1901), p. 146.

III. — Le revirement après 1809 ; lutte contre les archiducs

Comment dans ces conditions expliquer la disgrâce soudaine et irrémédiable où tomba Hormayr ? Si Caroline Pichler a pu dire de Napoléon que Dieu ne l'avait fait monter au faîte des honneurs que pour illustrer par une chute brutale la vanité des choses humaines, avec combien plus de raison aurait-elle pu l'affirmer à propos de son maître et ami, l'auteur du « Plutarque autrichien » !

La cause première de ce brusque revirement fut sans doute l'antipathie foncière de l'Empereur pour toutes les déclamations, même patriotiques. Si François Ier avait cédé aux instances de ses ministres et de sa jeune épouse, il n'avait pourtant pas triomphé de ses répugnances intérieures contre ceux en qui il ne voyait guère que des rhéteurs ou, comme aurait dit Napoléon, des idéologues. On connaît la fameuse apostrophe qu'il adressait un jour à des professeurs : « On a mis à la mode de nouvelles idées que je ne saurais approuver. Ignorez-les et tenez-vous en au positif ; car je n'ai pas besoin de savants, mais de bons et honnêtes citoyens... Qui veut me servir doit se conformer à mes instructions ; celui qui ne peut s'y résoudre ou vient me proposer des idées neuves n'a qu'à s'en aller ou je me chargerai moi-même de l'éloigner. »

Dira-t-on que l'Empereur visait surtout les idées subversives, c'est-à-dire libérales, dans cette diatribe et qu'il ne pouvait englober dans sa réprobation des hommes qui brûlaient de renforcer toutes les autorités, de remettre en honneur toutes les traditions ? Nous croyons précisément qu'il ne faisait guère cette distinction. François avait au plus haut degré le sens de ses devoirs et de ses responsabilités ; tout comme Frédéric II, il se considérait comme le premier serviteur de l'Etat et il se sentait lié par la conscience professionnelle autant et plus que le moindre artisan. En retour il attendait de ses sujets

qu'ils s'en tinssent également aux obligations de leur métier sans se préoccuper de ce qui ne les regardait pas. Or l'axiome fondamental de toutes ses pensées, c'est qu'il appartenait au souverain et à ses ministres de veiller au salut de l'Etat ; et il n'admettait pas que chacun pût de sa propre initiative se mêler d'éclairer la nation et le prince sur leur destinée et sur leurs devoirs. François estimait le talent littéraire et artistique tant qu'il restait à ses livres ou à ses statues ; mais il lui était insupportable que les poètes aspirassent à jouer un rôle politique ; cette confusion de deux domaines bien distincts était le plus grand des crimes à ses yeux. Il détestait également les fonctionnaires qui s'avisaient de faire des vers et les écrivains qui ne savaient pas se tenir à l'écart de toute actualité politique.

Or le baron de Hormayr s'était largement rendu coupable de ce plus grand des crimes. Tous ses efforts tendaient précisément à supprimer ces barrières que le monarque mettait un soin jaloux à maintenir et à consolider. Entre le prudent souverain et son archiviste qui cumulait si allègrement les métiers les plus variés et qui se posait déjà en sauveur de la nation autrichienne, un conflit était inévitable.

Les événements de 1809 fournirent à l'Empereur une première occasion de réagir contre des tendances qu'il n'approuvait pas. Stadion avait commis l'imprudence de se jeter dans cette nouvelle guerre avec une légèreté et un enthousiasme bien dignes de son tempérament romantique. Un vétéran de la politique, le baron Thugut, s'étonnait de voir l'Autriche, au lendemain des défaites de 1805, retourner au combat sans alliés et sans espoir d'en voir surgir aucun[51]). Après la paix de Vienne qui imposait à la monarchie de terribles sacrifices en territoire, en habitants et en argent, le monarque ne contint plus sa mauvaise humeur. La défaite le confirma dans son opinion que de

51. Cité par Criste, « Erzherzog Karl von Oesterreich », t. II, p. 457.

toute l'activité frénétique déployée par ces patriotes intempérants il ne pouvait sortir rien de bon. Il décréta qu'il était temps de revenir à de saines traditions et de remettre chacun à sa place.

Le comte Stadion fut renvoyé. L'archiduc Charles, qui pourtant avait eu la gloire peu commune de tenir un moment Napoléon en échec, fut destitué et dut s'entendre dire en plein visage qu'il avait, dans cette campagne, fait la preuve définitive de son incapacité[52]). Les poètes ne furent pas mieux traités ; Castelli qui avait, comme tout le monde, composé des chansons patriotiques, s'entendit demander par l'Empereur qui lui avait donné ordre de rimer de telles chansons et Henri de Collin fut victime de la même mésaventure[53]).

Hormayr fut d'abord épargné. Mais il était marqué pour une disgrâce prochaine et, avec sa légèreté coutumière, il courut au-devant de son malheur en faisant sienne la cause des archiducs, frères de l'Empereur, contre qui celui-ci avait engagé, soutenu par Metternich, une lutte patiente, mais sans merci.

Après les désastres de 1809, François s'était juré d'inaugurer une politique toute nouvelle... en revenant à la tradition de ses ancêtres. Fidèle au vieux principe de sa dynastie : « Tu, felix Austria, nube », il donne sa fille, Marie-Louise, au plus dangereux ennemi de sa dynastie, à l'héritier spirituel de la Révolution. En même temps, il entreprit, d'accord avec son nouveau ministre, de tenir en respect tous ceux qui rêvaient de venger les défaites passées et de reprendre à bref délai la lutte contre Napoléon.

Au premier rang de ces enragés se trouvaient ses frères, les archiducs, et, naturellement, le baron de Hormayr. L'empereur va les mettre à la raison l'un après l'autre et la disgrâce éclatante de l'historien, son incarcé-

52. Criste, *op. cit.*, t. III, p. 275.

53. Castelli, « Memoiren meines Lebens », édition Bindtner (« Denkwürdigkeiten aus Alt-Oesterreich », t. IX et X, Munich 1913), t. I, p. 148.

ration et enfin son exil qui ne fut volontaire qu'en apparence, marqueront la rupture définitive de l'alliance qui avait un moment paru s'établir entre les Muses et l'Etat.

L'archiduc Charles avait été destitué aussitôt après la bataille de Wagram. Loyalement dévoué aux intérêts de l'Empire, il n'essaya pas d'exploiter sa popularité, qui était considérable, pour protester contre l'injuste sentence qui le frappait. Il se retira modestement et dignement à Baden, près de Vienne, et ne prit plus une part active à la vie politique du pays.

L'archiduc palatin, Joseph, jouissait de grandes sympathies parmi les Hongrois et, comme il avait épousé une sœur du tzar, on le soupçonnait à la cour de Vienne de vouloir avec l'appui de la Russie faire passer sur sa tête la couronne de Saint-Etienne. De plus son empressement auprès de l'impératrice Marie-Ludovica et la vive sympathie que lui témoignait celle-ci, étaient le sujet de bien des conversations. C'est du moins ce que prétendit Metternich qui trouva là le moyen de perdre à la fois l'archiduc et l'impératrice dont les sentiments belliqueux gênaient sa politique au moment même où une armée autrichienne allait combattre contre les Russes sous les ordres de Napoléon.

La police réussit à mettre la main sur quelques lettres adressées à l'archiduc par sa belle-sœur[54]). Le fait qu'il les avait transmises par une voie privée au lieu de les confier à la poste devait d'emblée les rendre suspectes. Mais c'était le seul moyen de pouvoir s'exprimer avec un peu de franchise. L'archiduc se plaignait surtout de la politique pratiquée en Hongrie par son frère François ; ailleurs, avec une pointe de sentimentalité, il demande à Maria-Ludovica de lui accorder son amitié, promettant de s'en montrer parfaitement digne. De son côté, l'impératrice n'était pas peu irritée de l'orientation nouvelle de la politique autrichienne et elle avait dû faire part de ces

54. Bibl, *op. cit.*, t. I, p. 215.

sentiments désabusés à l'archiduc palatin. Il est certain aussi qu'après quatre ans de mariage elle ne se sentait pas heureuse auprès de son impérial époux ; cette femme au tempérament ardent ne pouvait manquer de s'ennuyer à la longue auprès d'un mari aussi indolent que François. La différence des caractères était trop considérable : Gentz a dit avec sa brutale franchise que l'impératrice n'était pas à sa place dans cette atmosphère de stupide routine. Pourtant rien ne permet de supposer qu'elle ait cherché des consolations compromettantes auprès de son aimable et élégant beau-frère, l'archiduc palatin.

C'est cependant ce que Metternich entreprit de faire accroire au monarque. Dans un rapport en date du 13 août 1812, il signale à l'Empereur que l'Impératrice encourage l'archiduc dans sa résistance aux intentions du souverain, qu'elle a de fréquents rendez-vous avec lui à Presbourg et que tout Vienne parle déjà d'une prochaine liaison amoureuse entre Sa Majesté l'Impératrice et l'archiduc palatin. Il conseillait à l'empereur d'ordonner que cet échange de lettres prît fin immédiatement. Nous ne savons ce qu'il en advint. Mais il est probable que le souverain se rangea à l'avis de son ministre qui, dès ce moment, avait pris une influence énorme sur son esprit. En tout cas Metternich, après cette affaire, se trouvait débarrassé de deux personnages dont l'influence le gênait beaucoup.

IV. — Projets de nouveau soulèvement en Tyrol

Tout le malheur de l'archiduc Jean et plus encore de Hormayr vint de ce que ni l'un ni l'autre ne voulut consentir à considérer la perte du Tyrol comme définitive pour l'Autriche. Tous deux ils étaient attachés par de puissants liens à cette province. C'était une tradition dans la famille de Habsbourg que chacun des archiducs fût particulièrement chargé de veiller aux intérêts de quelque partie de

l'Empire et d'y entretenir le sentiment dynastique en servant de trait d'union entre le monarque et la population. Comme Joseph, le palatin, avait reçu mission de s'occuper spécialement des choses de Hongrie, l'archiduc Jean avait de son côté séjourné de bonne heure en Tyrol et établi la liaison entre ces rudes montagnards et la lointaine capitale. Et il s'était acquis rapidement parmi les paysans de la région une très grande popularité[56]).

Hormayr pour sa part était un Tyrolien de vieille souche. Non seulement sa famille avait joué un rôle important dans l'histoire de cette province, mais il avait lui-même dès son enfance consacré le meilleur de son activité à raconter les exploits de ses compatriotes dans le passé. Dans le violent conflit qui mettait aux prises la Bavière et l'Autriche, chacune cherchant à se concilier l'esprit de ces montagnards ou à se les annexer par la force, le jeune gentilhomme n'avait connu aucune hésitation et il avait usé de toute son influence auprès de ses amis pour faire accepter la domination des Habsbourg. Et en même temps qu'il menait une ardente propagande pour l'idée autrichienne en général, il s'efforçait de tenir en échec les ambitions bavaroises dans sa petite patrie et de discréditer les Wittelsbach.

L'archiduc et le savant étaient donc d'accord sur la nécessité d'arracher le Tyrol aux griffes de la Bavière. Dès 1805, quand la paix de Presbourg eut en théorie consacré le renoncement de l'Autriche, les deux hommes décidèrent d'unir leurs efforts pour préparer la libération. Sans attendre que l'empereur et ses ministres eussent pris une résolution sur l'attitude à observer en face de Napoléon, ils commencèrent une active campagne contre les Français et leurs alliés bavarois. C'est à ce moment, nous

56. Pour toute cette partie, cf. Krones, « Tirol 1812-1816 und Erzherzog Johann von Oesterreich » (Innsbruck, 1890), — Wertheimer, « Die Revolutionierung Tirols im Jahre 1813 », dans la « Deutsche Rundschau », t. CXX (1904), p. 80 et 217, — et du même auteur « Wien und das Kriegsjahr 1813 » dans le t. LXXIX de l' « Archiv für österreichische Geschichte ».

l'avons dit, que Hormayr publia ses documents sur l'invasion des Etats pontificaux et la spoliation de Pie VII, puis une brochure sur les événements d'Espagne et la lutte entreprise dans la péninsule ibérique contre l'envahisseur. Enfin Hormayr rédigea son petit ouvrage sur la guerre de Vendée. Le gouvernement qui sous l'impulsion de Stadion préparait la reprise de la lutte contre Napoléon voyait d'un bon œil cette propagande ; comme le respect des traités lui interdisait de l'encourager ouvertement, on se borna à laisser toute liberté d'action à l'archiduc et à Hormayr. Les deux amis mirent à profit cette approbation tacite et, grâce à leur lent travail de pénétration, le soulèvement put éclater dans toute son ampleur en 1809. L'échec de cette première tentative fut une cruelle déception pour l'archiduc et surtout pour Hormayr.

Leur malheur fut de ne pas comprendre que la situation est complètement changée après 1809. Metternich qui préside désormais aux destinées de l'Autriche, a, en diplomate consommé, contracté une alliance avec la France, car il veut, avant de courir une nouvelle aventure, laisser à la monarchie le temps de reprendre des forces et de se réorganiser.

Bouillant et entier, Hormayr ne comprend rien à cette politique. Il porte au flanc la plaie saignante de son orgueil blessé et ne songe qu'à la cicatriser aux rayons d'une nouvelle victoire. Il assemble autour de lui un cercle de Tyroliens qui n'acceptent pas non plus l'annexion de leur province par la Bavière ; ils accusent le ministre de lâcheté, ils méditent de lui forcer la main, de délivrer leur patrie et, si possible, de rallumer la guerre générale contre Napoléon. Ebloui par cette perspective, Hormayr ne se rendit pas compte que ces pourparlers étaient autrement graves qu'avant 1809 puisqu'ils le mettaient immédiatement en conflit avec l'empereur et avec la politique de Metternich.

Hormayr n'eut pas de peine à gagner l'archiduc Jean à ses nouveaux projets. Le prince n'avait pas perdu

tout espoir de ramener prochainement le Tyrol sous la domination autrichienne et il savait que les montagnards continuaient d'escompter secrètement son intervention. L'occasion parut favorable en 1812. Exaspérés par les levées d'impôts, les Tyroliens brûlaient de secouer le joug de l'envahisseur et ils songeaient à se rattacher à la Suisse plutôt que de gémir plus longtemps dans la servitude. Or c'est aussi le moment où Napoléon va gaspiller ses meilleures forces dans les plaines glacées de la Russie.

Sous l'influence de ces événements, Hormayr et l'archiduc conçurent le projet d'une « Confédération alpestre » qui devait se composer de domaines ravis à la Bavière (Tyrol, Vorarlberg et Salzbourg) ou à la France (Illyrie) et englober la Suisse. Les populations des Alpes devaient prendre les armes pour conquérir leur liberté. L'Autriche resterait neutre puisqu'elle était liée par les traités ; mais l'archiduc comptait bien que l'empereur et Metternich ne feraient aucune difficulté pour reconnaître cette nouvelle confédération qui devait revenir un jour à l'Autriche. En attendant ils s'en remettaient à la Russie et à l'Angleterre, ennemies irréconciliables de Napoléon, du soin de fournir des armes et de l'argent aux insurgés. L'archiduc, assisté d'un groupe d'officiers d'élite, voulait prendre en personne la direction du soulèvement[57]).

L'empereur et Metternich étaient-ils au courant de cette vaste conspiration ? Hormayr l'a affirmé plus tard, les accusant d'avoir perfidement laissé l'archiduc Jean se compromettre pour démasquer en lui un agent provocateur cherchant l'occasion d'un coup d'Etat. En réalité il semble que le gouvernement ignorait à quel point l'intention des conjurés était précise et imminente leur tentative[58]).

57. Wertheimer, « Die Revolutionierung Tirols », *op. cit.*, p. 83, — Krones, *op. cit.*, p. 256.

58. Hormayr n'a cessé de se débattre sous le poids des accusations de ses ennemis. Son point de vue est exposé en particulier dans les « Lebensbilder

En janvier 1813, le monarque reçut une lettre anonyme qui dénonçait Hormayr comme un homme très dangereux et conseillait de le tenir complètement à l'écart des affaires de l'Etat. Méfiant par nature et depuis longtemps mal disposé à l'égard du gentilhomme tyrolien, François prit la chose au sérieux et chargea le ministre de la police, Hager, d'ouvrir une enquête.

Vaniteux et hautain, Hormayr avait beaucoup d'ennemis ; on le savait égoïste et férocement ambitieux ; et sa trop glorieuse carrière avait suscité bien des jalousies. Les renseignements recueillis par Hager ne pouvaient donc manquer d'être franchement mauvais : « Hormayr n'a qu'un but, répondait l'un : être et avoir ; ce n'est pas un homme à qui l'on puisse confier de grands secrets. » Un autre le traite d'hypocrite et d'athée pour qui rien n'est sacré et qui trahirait à l'occasion son souverain s'il y trouvait profit. Un ami de Hormayr même, le savant orientaliste Hammer, déclarait que le directeur des Archives se montrerait à l'occasion plus féroce et plus dangereux que Robespierre. Un rapport secret fournissait en même temps des détails précis sur les projets des conjurés (« Hormayr espère révolutionner le Tyrol et il fonde ses espérances sur Son Altesse l'archiduc Jean) [59]) ». L'empereur pria donc Hager de surveiller de très près Hormayr et de lui fournir un compte rendu du résultat de ses observations.

Parmi les initiés du complot se trouvait un certain Roschmann qui, pendant le soulèvement de 1809, avait servi sous les ordres de Hormayr en qualité de sous-intendant et était devenu rapidement son ami et confident. Hormayr nous l'a dépeint dans la suite comme un homme corrompu et vénal, mais rusé et prêt à tous les forfaits[60]).

aus dem Befreiungskriege », t. II, p. 488 et suiv., t. III, p. 536 et suiv. (Iéna, 1844, 2e éd.).

59. Wertheimer, id., p. 84 et 85.

60. « Roschmann, der in der Jugend die eigene Geliebte, ein Fräulein von S***, um Geld an Andere verkauft... », tel est le début de ce portrait qui,

Le dépit a dû lui inspirer ce portrait, mais il est bien sûr que Roschmann joua un rôle peu reluisant dans cette affaire. Quand en février 1813 il déclara à ses amis, l'archiduc et l'écrivain, qu'il tenait à participer activement à la prochaine insurrection, il était bien décidé à les livrer à la police et les avait déjà dénoncés.

Reçu à deux reprises en audience particulière par Metternich, le traître s'entendit ordonner de demeurer membre du comité auquel appartenaient avec lui Hormayr et un fonctionnaire du Vorarlberg, nommé Schneider. C'est entre ces trois hommes que va se jouer la tragicomédie dont le Plutarque d'Autriche devait être la principale victime.

Roschmann, qui était commissaire du gouvernement dans une petie ville de Basse-Autriche, sollicita de Metternich un congé de quatre semaines pour venir séjourner à Vienne et surveiller sur place l'activité de l'archiduc et de ses complices. Les conjurés saluèrent avec enthousiasme cette résolution ! Enfin ils allaient avoir leur cher ami auprès d'eux pour travailler en commun à la préparation du soulèvement ! Si bien que le traître put sans peine communiquer à Metternich des renseignements de la plus haute importance.

Dans un rapport du 19 février 1813, Roschmann faisait des révélations qui durent intéresser au plus haut point François et son ministre[61]) : « Hier soir à six heures et demie a été tenue une réunion à laquelle assistaient Hormayr, Schneider et King. Celui-ci mène l'entreprise pour tout ce qui touche à l'argent et à la transmission des dépêches... King expédie ce soir en Russie un messager qui sera porteur de lettres pour Lissa ; c'est de là que l'on entend diriger un débarquement à Fiume, le

dans sa violence, ne manque pas de pittoresque. — Cf. « Lebensbilder », t. II, p. 504 et suiv. Mais rien ne permet de prendre au sérieux les accusations massives de Hormayr, qui dès ce moment se révèle spécialiste de l'injure de gros calibre.

61. Wertheimer, *op. cit.*, p. 89 et 90.

soulèvement des Monténégrins, des îles et de la province d'Illyrie... Le lundi de Pâques (19 avril) anniversaire des Vêpres siciliennes, sera le signal du soulèvement général... Le débarquement des troupes anglaises à Gênes et suédoises à Hambourg doit compléter ce plan et planter l'étendard de la révolte sur tout le territoire qui va des rives du Rhône aux côtes de la Sicile... » Ainsi le soulèvement du Tyrol ne devait être qu'un épisode dans ce plan d'insurrection générale établi par l'Angleterre qui finançait toute l'entreprise. Ce King se trouvait à Vienne depuis septembre 1811 comme agent consulaire du gouvernement anglais. Il pourvoyait les conjurés en subsides, soutenu par son gouvernement qui s'irritait des lenteurs de l'Autriche et voulait à tout prix susciter à Napoléon de nouveaux ennemis sur le continent. Mais Metternich ne croyait pas que le moment fût encore venu et il craignait que l'activité de King ne compromît l'Autriche dans l'opinion du César français.

Le 23 février, quatre jours après le rapport sensationnel de Roschmann, King faisait partir vers Saint-Pétersbourg un agent porteur de dépêches et muni d'ailleurs d'un passeport diplomatique en règle, délivré par Metternich. Ce courrier n'alla pas bien loin : le 25, il fut assailli près d'Olmutz par une petite troupe armée, bâillonné et dépouillé de toutes les missives qu'il avait sur lui [62]).

Informé de cette agression, Metternich exprima hautement son indignation et déclara que de tels procédés ne pouvaient être employés que par des agents à la solde de la France ou de la Pologne ; et il fallait s'attendre, déclarait-il, à ce que les dépêches dérobées à King fussent prochainement publiées dans quelque journal parisien. Mais les initiés ne furent pas dupes de ces hypocrites protestations : Hormayr et l'archiduc comprirent que le ministre avait eu recours à ce moyen classique pour entrer en possession des documents compromettants dont le messager

62. Wertheimer, *op. cit.*, p. 93.

de King était porteur. Metternich de son côté jugeait avec philosophie toutes ces conjurations : « Au fond, écrivait-il à Hager, elles sont toutes taillées sur le même patron : un agent anglais est à la tête, quelques intrigants servent d'instruments et un archiduc fait figure de dupe[63]). »

Malgré ce sérieux avertissement, les conjurés continuaient de ne prendre aucune précaution. Ils s'étaient bien rendu compte que la police soupçonnait quelque chose ; mais elle se bornait, pensaient-ils, à surveiller certains Tyroliens imprudents dont les propos avaient pu attirer l'attention des autorités. Ils étaient à cent lieues de se douter qu'un des chefs du complot était de connivence avec Metternich et tenait au courant le préfet de police.

Roschmann témoignait d'ailleurs, à la grande satisfaction de ses complices, d'un zèle croissant pour la cause du Tyrol. On n'avait jamais vu pareil dévouement, ni un tel empressement à assumer les besognes les plus compromettantes : il se charge d'imprimer les affiches qui doivent être apposées dans tous les villages des Alpes au jour du soulèvement ; il prêche la confiance et écrit à un aubergiste tyrolien qui avait été un des confidents de Hofer : « Conformez-vous très exactement aux instructions du baron de Hormayr ; il possède l'absolue confiance de Sa Majesté l'Empereur... Nous restons de vieux amis dans le danger et dans la mort comme en 1809... Bientôt, bientôt, les drapeaux de l'Autriche flotteront sur notre patrie, bientôt je vous serrerai sur mon cœur[64]). » D'autre part Roschmann, dans ses rapports à Metternich, chargeait les conjurés de plus de crimes encore qu'ils n'en commettaient réellement et il allait jusqu'à leur prêter l'intention d'attenter à la vie du ministre pour amener enfin un changement dans la politique extérieuree du gouvernement autrichien.

63. Wertheimer, id., p. 95.
64. Wertheimer, id., p. 96.

V. — L'anéantissement de Hormayr

Au début de mars, Metternich se décida enfin à agir. Dans un rapport à l'empereur, il proposait de prendre des mesures pour mettre un terme aux menées de Hormayr et de ses partisans ; il fallait obtenir de l'archiduc Jean la promesse formelle de ne pas quitter Vienne sans l'autorisation de Sa Majesté et de ne s'affilier à aucune société secrète de l'intérieur ou de l'étranger ; quant à Hormayr et Schneider, il était nécessaire de procéder à leur arrestation, mais sans éclat, et de les interner rapidement dans une forteresse ; King serait prié de quitter le pays sans explications. — L'empereur donna toute liberté à son ministre pour l'exécution des mesures proposées.

Comme on tenait à se saisir de Hormayr et de Schneider au cours d'un conciliabule, Roschmann fut chargé d'organiser une réunion. Le 7 mars, il informa le préfet de police Hager qu'il aurait une entrevue le soir même avec ses deux complices. Cet entretien devait d'abord avoir lieu aux Archives nationales dans le bureau même de Hormayr. Mais au dernier moment le traître fit savoir à Hager que, à la demande du directeur des Archives, on avait décidé de se réunir au domicile particulier de ce dernier. Ce changement fut très désagréable à la police : il devenait à peu près impossible d'arrêter les conjurés sans éclat puisque Hormayr serait là entouré de sa famille et de quelques invités. Mais comme il importait d'aller vite, on ne s'arrêta pas à ces considérations.

Hormayr, Schneider et Roschmann étaient en train de délibérer lorsque les policiers se présentèrent. Hormayr qui ne comprenait rien à cette brusque irruption, voulut d'abord résister ; il invoqua sa qualité de directeur des Archives de l'Etat et fit remarquer qu'il ne pouvait renoncer sans préavis à ses délicates fonctions. Enfin, sur le conseil de ses deux amis, il se laissa appréhender. On l'emmena avec Schneider au bureau de la police et on

leur fit subir à tous deux un interrogatoire extrêmement serré[65]).

Toutes les dispositions étaient prises pour envoyer sans retard les deux hommes en captivité. Les policiers avaient reçu ordre de tenir deux calèches prêtes à partir pour 10 heures du soir ; ils n'étaient pas au courant de la mission qui leur serait confiée ; on leur avait seulement dit de se munir de vêtements et de linge pour trois semaines. A 11 heures, les prisonniers partirent pour une destination inconnue ; on leur avait à peine laissé le temps de prendre les objets personnels le plus strictement nécessaires.

Le lendemain matin, l'archiduc Jean fut mandé chez l'empereur qui lui fit un accueil glacial et lui mit sous les yeux, à brûle-pourpoint, un compte rendu détaillé de tout ce qu'il avait entrepris avec la collaboration de Hormayr et de Roschmann[66]). Ce résumé était juste dans l'ensemble, mais quand l'archiduc en vint à l'accusation capitale d'avoir voulu se faire proclamer roi de Rhétie, tout son dépit ne l'empêcha pas de sourire et il déclara que ce dernier détail était une calomnie aussi perfide que ridicule. L'impératrice Maria-Ludovica reprocha amicalement à l'archiduc de ne pas s'être confié à elle pour lui permettre de mener cette affaire à un dénouement moins pénible. Mais l'archiduc refusa de se disculper en rejetant toutes les responsabilités sur Hormayr. Il dut donner les promesses qu'on exigeait de lui et renoncer en particulier à se rendre en Tyrol. Ce n'est que vingt ans plus tard, après la mort de l'empereur François, que l'archiduc devait revoir ce pays qui lui était si cher.

Roschmann avait aussi été arrêté et, comme Hormayr et Schneider, il s'était vu invité à monter en calèche ; mais au lieu de l'emmener dans la nuit froide vers un but

65. Sur l'émotion que cette arrestation du chef des patriotes autrichiens suscita à Vienne, cf. Car. Pichler, *op. cit.*, t. I, p. 410. — Cf. Hormayr, « Lebensbilder », t. III, p. 537.

66. Wertheimer, id., p. 226.

incertain, on se contenta de lui faire accomplir un petit tour de promenade à travers les rues de Vienne, puis on lui rendit sa liberté. Il eut la pudeur de se tenir caché quelques jours. On lui confia bientôt la direction des affaires en Tyrol, avec pleins pouvoirs et le titre de commissaire de la cour. Il prenait ainsi la place de celui qu'il avait trahi et livré ! En 1815, il fut nommé gouverneur de Lyon.

Après neuf jours de voyage extrêmement pénible, Hormayr atteignit la forteresse de Munkács, sur les confins de la Transylvanie ; il y fut interné sous un faux nom et mis au secret. On lui assigna un cachot où la lumière ne pénétrait que par une étroite ouverture fermée d'une quadruple grille ; dans cette même cellule avaient été enfermés peu de temps auparavant des prisonniers de droit commun qui allaient expier bientôt leurs forfaits à la potence.

On comprend dans quel abattement devait se trouver le malheureux. Ses nerfs avaient été terriblement ébranlés par cette épouvantable catastrophe. Il était malade, physiquement et moralement. Dans l'affreux isolement de sa prison, il se sentait gagner par la folie. Il demanda la permission de dessiner pour passer le temps ; la requête fut transmise à Hager qui en référa à Metternich et le prisonnier reçut l'autorisation non seulement de dessiner, mais aussi de lire et d'écrire, et même de prendre l'air de temps en temps sur des points de la forteresse où toute fuite était impossible.

Mais la plus effroyable torture de Hormayr, c'était l'ignorance où on le tenait des véritables motifs de son arrestation. Il s'était d'abord imaginé qu'il s'agissait d'une mesure toute politique, destinée à faire illusion à la France sur les desseins profonds du gouvernement autrichien et à endormir la méfiance de Napoléon. Il se flattait d'être promptement remis en liberté et de se voir confier en Tyrol des pouvoirs dictatoriaux au jour prochain du soulèvement. Pourtant quand il s'aperçut

que sa détention se prolongeait indéfiniment, il fut bien obligé de renoncer peu à peu à ses derniers espoirs. Sa fureur ne connut plus de bornes le jour où il apprit que Roschmann se trouvait en liberté et allait être comblé d'honneurs.

Il souffrit plus encore d'être tenu complètement à l'écart de la lutte contre Napoléon en 1813. Lui qui avait consacré toute son activité à enflammer l'enthousiasme patriotique des Autrichiens, lui qui s'était dévoué sans compter en 1809, on le gardait au fond d'un cachot maintenant que toute l'Europe s'ébranlait pour reconquérir sa liberté : « Me maintenir à l'écart à présent d'une entreprise qui a été le rêve suprême de ma vie et à quoi j'ai sacrifié tout mon temps, tout mon travail, tous mes plaisirs, m'interdire de participer à l'œuvre du salut de ma patrie, c'est une invention qui ferait honneur au diable en personne... »

Dès 1813 d'ailleurs on sentait bien en haut lieu toute l'injustice du procédé. Les deux prisonniers — Schneider avait été interné à Spielberg près de Brünn — demandaient à grands cris qu'on leur donnât des juges. Le préfet de police lui-même intervenait dans ce sens auprès de l'empereur : « Votre Majesté a coutume d'accorder en toute circonstance à chacun de ses sujets la plus scrupuleuse justice ; si donc vous étiez disposé à maintenir le conseiller Schneider et le baron Hormayr en captivité malgré les circonstances actuelles qui sont bien changées, il serait vraiment dans l'ordre qu'on leur accordât à tous deux une enquête et les moyens de se défendre, ou du moins qu'on leur fît connaître leur véritable situation et le motif réel de leur arrestation. » L'empereur et Metternich se seraient rangés peut-être à l'avis de Hager s'ils n'avaient tenu à couvrir Roschmann jusqu'au bout. Un procès ne pouvait guère avoir lieu sans que l'infamie du traître éclatât au grand jour. Et un propre frère de l'empereur ne se trouvait-il pas gravement compromis ?

Aussi attendit-on la chute de Napoléon pour s'occuper

à nouveau des prisonniers. Au mois d'avril 1814, Metternich se décida à soumettre au monarque des propositions à leur sujet. Il faisait valoir que dans l'état actuel des choses deux solutions seulement étaient à envisager : ou bien poursuivre Hormayr pour haute trahison, auquel cas il était passible de la peine capitale ; ou bien ne rien révéler au grand public de cette affaire et remettre les captifs en liberté. Le ministre inclinait pour sa part à adopter cette seconde solution, signalant que, si on usait de rigueur envers l'ancien directeur des Archives, on ne pourrait manquer de poursuivre aussi l'archiduc Jean ainsi que plusieurs agents politiques qui avaient trempé dans le complot et Roschmann lui-même, le dénonciateur[67]).

L'empereur se rangea une fois de plus à l'avis de son ministre. Metternich sut présenter aux condamnés comme une insigne faveur cette mesure de clémence qui, au fond, était imposée par la nécessité et venait bien tard ; ils devaient s'estimer heureux, leur fit-il dire, qu'on leur épargnât la honte de comparaître devant les tribunaux. Recevant Hormayr à Brünn, le comte Chorinsky, gouverneur de la Moravie, l'avertit que cette affaire n'appelait pas une instruction judiciaire, mais qu'il pouvait s'attendre à des compensations s'il consentait à garder le silence sur ces événements. Hormayr répliqua — c'est du moins ce qu'il a raconté plus tard — qu'il demandait son droit et non des faveurs et que, si quelqu'un était coupable, c'était ce même Roschmann que l'on avait comblé de distinctions. A quoi le comte Chorinsky répondit d'un ton sec : « Vous êtes libre de demander justice, bien que je ne croie pas que l'empereur revienne sur sa décision. Mais il est libre aussi de vous mettre à la retraite après vos années de service qui actuellement ne dépassent pas seize, tandis qu'on vous assure pleinement votre existence Même pendant votre détention on vous a payé intégralement vos appointements avec des indemnités journalières

67. Wertheimer, id., p. 235.

comme pour un voyage de service. Réfléchissez un peu sur tout cela dans votre propre intérêt. »

Ainsi prévenu, Hormayr fut remis en liberté ; mais on ne lui permit pas de revenir à Vienne. A Schneider qui aurait du moins voulu se retirer à Bregenz, sa ville natale, on assigna Sankt Pölten comme résidence. Hormayr se vit contraint de s'installer à Brünn. On peut se représenter de quelle amertume son âme était pleine[68]). Pour comble d'humiliation, on lui ordonna bientôt d'adresser à son ennemi Roschmann un compte rendu détaillé de sa gestion financière en Tyrol pendant le soulèvement de 1809.

En attendant de tirer vengeance de toutes les hontes dont on l'avait abreuvé, Hormayr essaya d'obtenir un semblant de réhabilitation officielle et demanda à être réintégré en service actif. Il se serait contenté d'un poste à la cour d'appel de Brünn ; mais l'empereur ne lui accorda même pas cette mince réparation. Ce n'est qu'en 1816 que Hormayr fut enfin grâcié à peu près complètement. Sans doute il ne revint pas à la direction des Archives : on le nomma simplement historiographe de la maison impériale[69]). Il est assez curieux d'ailleurs que l'on ait trouvé tout naturel de confier à un prétendu criminel, inculpé de haute-trahison, le soin de raconter l'histoire officielle de la dynastie ; et le fait apparaît encore plus piquant quand on sait tout ce que Hormayr devait déverser plus tard de calomnies et de venimeuses insinuations sur la maison de Habsbourg ! Du reste jusqu'au dernier moment et dans la clémence même, François usa de rigueur : il ne pouvait se faire à l'idée que Hormayr dût paraître en sa présence. Tant le monarque avait désormais d'insurmontable aversion pour l'homme qui avait osé appeler

68. A tous ces malheurs s'ajoutaient des chagrins intimes. Hormayr qui, depuis longtemps, vivait en mauvaise intelligence avec sa femme, écrit de Brünn, à Hager en 1815 : « Le sort de ma femme m'est tout à fait indifférent. C'est bien plutôt ma seule consolation dans le malheur de la savoir plus malheureuse encore que je ne suis. » Cf. WERTHEIMER, id., p. 236.

69. WERTHEIMER, p. 239.

les peuples à la révolte contre l'œuvre des diplomates et promettre au Tyrol une constitution ! François décréta donc que le nouvel historiographe pourrait circuler librement en Autriche, mais que l'accès de Vienne lui demeurait interdit.

Hormayr eut encore la force d'âme de remercier chaleureusement ses bienfaiteurs : « J'ai l'heureux destin, écrit-il au comte Sedlnitzky, de pouvoir, en vertu de ma nouvelle fonction, m'abstraire complètement de la réalité pour me consacrer sans partage à la Muse de ma vie et à l'exploration des siècles ; mission qui m'impose en vérité de grands devoirs envers la science et envers l'art de notre patrie[70]). »

Ces paroles de gratitude ne pouvaient guère exprimer ses véritables sentiments. Les terribles désillusions qu'on lui avait prodiguées sur l'ordre de Metternich avaient à tout jamais tracé des sillons douloureux dans la chair même de son cœur. Il saura attendre dix ans que l'heure de la vengeance ait sonné. Mais ce jour-là elle sera terrible : pour ses ennemis et pour l'Autriche, mais hélas ! beaucoup plus encore pour la réputation et la mémoire du baron de Hormayr !

***

L'éclatante disgrâce de Hormayr marque la fin du mouvement d'enthousiasme national qu'il avait déclenché en Autriche et qui atteignit à son apogée aux environs de 1809. La déclamation patriotique restera quelque temps encore à la mode dans les ballades ou sur la scène ; mais le cœur n'y est plus et, immédiatement après 1815, on sent le mécontentement et l'indignation monter et faire craquer ce vernis hérité de l'époque héroïque. Pour comprendre ce que signifiait exactement l'arrestation de Hormayr, pour fixer les responsabilités de cet acte et des graves

70. Wertheimer, p. 240.

conséquences qu'il ne pouvait manquer d'entraîner, il faut porter un jugement sur le caractère du baron lui-même et sur la pureté de ses intentions, il faut apprécier aussi la politique de l'empereur et de son nouveau ministre tout-puissant, il faut enfin examiner dans quelle mesure le grand mouvement suscité par l'auteur du « Plutarque » portait en lui-même sa justification ou sa condamnation. Seul notre chapitre de conclusion pourra nous permettre de réaliser cette synthèse et de départager les fautes et les mérites de chacun. Contentons-nous d'admirer pour le moment une des chutes les plus brutales dont l'histoire des nations nous ait transmis l'exemple : quand on a suivi les prodigieux débuts de cette carrière, quand on a vu des honneurs inouïs s'accumuler sur la tête du jeune érudit, quand on a été témoin du zèle frénétique qu'il prodiguait au service de son prince et de sa patrie, ne doit-on pas rester quelque temps interdit devant le spectacle de son épouvantable déchéance ? En abattant le baron de Hormayr, proie plus brillante que malaisée, Metternich mettait d'emblée à son tableau une victime de choix.

CHAPITRE IX

LE DÉSAVEU DE GRILLPARZER

Aucun des poètes qui étaient accourus à l'appel de Hormayr ne mérite d'être appelé génial et ils avaient plus de bonne volonté que de talent. Mais déjà un adolescent qui devait devenir la plus grande gloire de son pays épiait le mouvement des idées autour de lui et cherchait à pénétrer le secret des destinées autrichiennes. L'apostolat de Hormayr ne pouvait laisser Grillparzer indifférent et nous savons par ses écrits qu'il fut en contact personnel avec l'auteur du « Plutarque[1]) ». Dans quelle mesure subit-il son influence et qu'a-t-il pensé de cette ambitieuse entreprise ? C'est le problème qu'il nous reste à élucider.

I. — Le patriotisme clairvoyant du jeune Grillparzer

De bonne heure Grillparzer avait été introduit dans le salon de Caroline Pichler et c'est là sans doute qu'il

1. La meilleure édition de Grillparzer serait évidemment celle entreprise par Sauer pour le compte de la ville de Vienne si elle était achevée. En attendant le jour, fort éloigné sans doute, où cette grande œuvre aura été menée à bien force nous est de nous en tenir aux nombreuses éditions parues ces dernières années et qui ont toutes leurs mérites. Nous renvoyons ici à l'édition de Stefan Hock, « Grillparzers Werke », 16 parties en 6 volumes, plus un volume d'index (« Goldene Klassiker Bibliothek », t. XXXIX).

était entré en relations avec Hormayr[2]). Il ne put se dérober à l'emprise de l'ardent champion du nouvel idéal autrichien. Profondément dévoué à l'Autriche en son cœur, Grillparzer qui devait plus tard, au milieu des pires misères, célébrer tous les succès apparents de la politique des Habsbourg, gémissait maintenant sur les malheurs de son pays. Le retentissement des guerres napoléoniennes l'avait frappé dans ses plus chères affections ; son père nourrissait une haine farouche des envahisseurs et, à rencontrer un Français dans les rues de Vienne, il avait, disait-il la même impression que si on lui eût enfoncé un couteau en plein cœur ; et il mourut en 1809 au lendemain de la paix qui consacrait le désastre de l'Autriche et son impuissance en face du César français[3]). Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le jeune poète ait prêté l'oreille aux nouvelles théories dont on attendait une régénération de la monarchie des Habsbourg.

Nous avons conservé de cette période où le génie de notre poète se cherchait encore des ébauches dramatiques qui nous le montrent célébrant le loyal dévouement des sujets, leur fierté de servir une vieille dynastie qui s'est couverte de gloire au cours des siècles : « Il est beau, il est magnifique de vivre sous le sceptre de princes au grand cœur, héritiers de toute une lignée d'anciens rois qui, dans la moindre parcelle de leur vaste empire, ont quelque souvenir qui dit la gloire de leurs illustres aïeux ; ils savent qu'aimer leurs sujets, c'est honorer la mémoire de leurs ancêtres ; quand souffle le vent du malheur, ils ouvrent les trésors de leur richesse et de leur affection au moindre de leurs sujets... C'est un devoir pour nous que de verser joyeusement notre sang pour la cause de notre souverain,

2. Sur les relations de Car. Pichler et de Grillparzer, voir l'article du baron de Mitis, « Der junge Grillparzer bei Caroline Pichler », dans le n° 13.302 de la « Neue Freie Presse » (6 septembre 1901). — Cf. Car. Pichler. « Denkwürdigkeiten », t. II, p. 114-117 ; — Grillparzer, « Selbstbiographie » (t. XIV, p. 86 et p. 153).

3. Grillparzer, « Selbstbiographie » (t. XIV, p. 44).

de combattre et de mourir en braves aussi longtemps que luira le moindre rayon d'espoir[4]. »

L'indignation patriotique de Grillparzer s'exprime aussi dans les imprécations qu'il prête dans « Spartacus » à un de ses héros qui stigmatise durement la rapacité des Romains : « La voilà donc voluptueusement couchée au bord du Tibre, cette superbe Rome qui, de ses yeux de faucon, cherche une proie au loin et convoite l'or et la liberté des peuples innocents[5]... » Cette indignation reparaît dans le fragment dramatique d'« Alfred le Grand », écrit en 1812. Le poète se proposait de porter à la scène le grand combat d'un peuple contre ses oppresseurs et les paroles qu'il prête à un personnage semblent bien être un écho des exhortations patriotiques de Hormayr. A ceux qui se sentent gagner par le découragement, il répond : « Ainsi vous voulez précipiter dans le gouffre du tourbillon l'espoir suprême de ce pays, la dernière planche de salut des malheureux naufragés, et vous perdre vous-mêmes à la fois. Retirez-vous dans ces montagnes désertes où une âpre et fière nature sort toujours victorieuse de sa lutte contre l'homme. Là, attendez que, sous le poids du joug ennemi, le peuple indolent se soit enfin décidé à

4. « Zwar ist's schön und herrlich,
Zu leben unterm Schutze wackrer Fürsten,
Vom Stamm der alten Könige entsprossen...
Doch ist es Pflicht, für unsers Königs Wohl
Das eigne Blut mit Freude zu verspritzen ·
Solange noch ein Strahl von Hoffnung winkt,
Als braver Mann zu kämpfen und zu sterben... »

Ces vers se trouvent dans un fragment de tragédie « Lucretia Creinwill » qui date de 1807 (t. X, p. 20). — Cf. W. Buecher, « Grillparzers Verhältnis zur Politik seiner Zeit » (« Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft », t. XIX Marbourg 1913), p. 16.

5. « Da liegt es stolz, das übermüt'ge Rom,
Wollüstig an der Tiber Rand gelagert,
Und blickt mit Falkenaugen aus nach Raub,
Nach unschuldvoller Völker Gold und Freiheit. »

(« Spartakus », 1810, t. X, p. 135).

la révolte ; alors surgissez brusquement et soyez l'archer qui mène droit au but la flèche de son courroux[6])... » Et le héros se déclare prêt à aller trouver lui-même les paysans pour leur parler et les arracher à leur torpeur : « Je veux parcourir le pays, en fouiller tous les recoins où tremble le Saxon, oublieux de ses exploits passés... je veux aller à ces hommes pour leur tenir de mâles discours, je veux secouer puissamment leurs chaînes jusqu'à ce que se ranime leur courage assoupi[7]...) Est-il pire malheur que la servitude ? Honte à nous qui troquons contre un pauvre morceau de pain l'honneur de notre patrie ! Honte à nous qui allons rampant par d'obscurs sentiers au lieu de nous avancer librement sur la voie qu'illumine comme un soleil la gloire de nos aïeux[8]) !... »

Seulement, à la différence de Hormayr et de son clan, Grillparzer ne se faisait aucune illusion sur la véritable nature du mal qui rongeait l'Autriche et menaçait de l'entraîner définitivement à sa perte. Si de tous ses vœux il appelait un redressement, son œil pénétrant découvrait déjà tous les vices du gouvernement de la monarchie, toutes les faiblesses de son peuple. Il protestait contre les ambitions de Napoléon, mais il avouait franchement qu'il devait à sa propre grandeur et aux faiblesses de ses adversaires tous ses triomphes et sa prodigieuse fortune. Sous le tyran, il apercevait l'homme ; il se sentait attiré vers lui comme par une force magique, fasciné comme l'oiseau par le serpent. Il savait bien que la pusillanimité des souverains et de leurs courtisans avait extraordinairement facilité la tâche du grand conquérant. Il souhaitait voir enfin se dresser devant Napoléon un adversaire digne de lui : « Faites surgir un homme, grand par l'esprit et par la volonté ; que son génie arrive à faire plier une seule fois ces héros tant vantés et vous les verrez

6. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 164).
7. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 171).
8. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 176).

regagner précipitamment leurs tannières d'où l'ambition d'un seul homme les a fait sortir[9])... » Un moment l'archiduc Charles avait paru devoir être ce guerrier de génie que réclamait le patriotisme de Grillparzer ; mais il avait dû capituler moins devant Napoléon que devant les intrigues de la cour et la jalousie de son frère, l'empereur, qui prenait ombrage de sa popularité. Le souverain et son nouveau ministre n'aspiraient plus qu'à revenir à la politique de prudence et de compromis de tous temps chère aux Habsbourg. Et tout en appelant ses compatriotes aux armes, Grillparzer commençait à désespérer en son cœur de l'avenir de sa patrie ; cependant qu'il écrivait les tirades patriotiques de « Spartacus » et d'« Alfred le Grand », il notait dans son journal ces lignes désenchantées : « Je veux fuir ce pays lamentable du despotisme et de sa compagne inséparable : la morne stupidité[10]). »

C'est que, dès ses jeunes ans, Grillparzer était trop vraiment Autrichien pour pouvoir s'associer au fanatisme inintelligent de Hormayr. Déjà toutes les hésitations, toutes les angoisses caractéristiques de sa race germaient dans l'âme du poète. Et dans ces mêmes ébauches dramatiques où se retrouve l'écho des déclamations antinapoléoniennes qui retentissaient de toutes parts autour de lui, nous avons aussi un témoignage des inquiétudes et parfois des colères qui venaient précocement le hanter.

Dans « Spartacus », un des héros, Knixus, prononce des tirades enflammées contre les ennemis de son pays ; mais ses patriotiques admonitions ne servent de rien ; personne ne lui répond et il se désespère de rester seul avec ses fureurs : « Oh, que ne puis-je insuffler cette ardeur qui me dévore au cœur d'un millier d'hommes animés d'un noble désir de vengeance ! Oh, que ne suis-je entouré de chênes capables de recevoir cette ardeur et de l'attiser,

9. Voir « Grillparzers Briefe und Tagebücher », édition Glossy et Sauer, t. II, p. 15.

10. « Briefe und Tagebücher », t. II, p. 32.

de la propager, au lieu de ces pitoyables champignons qui se recroquevillent à la flamme, en pétillant tout au plus. » Et tout le désespoir du poète qui ne voit personne, personne en face de Napoléon, s'exprime dans cette invocation frémissante : « O Destin, donne-moi un homme, un seul, qui ait le cœur de regarder le danger bien en face et aussitôt cette cité d'assassins aura cessé de faire retentir son tonnerre[11]) ! » Mais celui en qui les ennemis de Rome avaient placé tous leurs espoirs, Spartacus, se dérobe lamentablement. Il est tombé amoureux de la fille de Crassus, son plus redoutable adversaire. Et Knixus ne peut que lui exprimer tout son mépris : « Tu as tellement renié l'esprit de tes ancêtres que tu te roules aux pieds d'une fille romaine qui trouve plaisir peut-être à jouer l'Omphale de ce nouvel Hercule, mais rit sous cape de ton ardent amour... Le rouge de la honte ne couvre-t-il pas tes joues et peux-tu supporter, Spartacus, d'être un instrument de plaisir pour une Romaine ? » Au lieu de se mettre à la tête des esclaves révoltés pour marcher contre l'oppresseur, Spartacus se laisse prendre aux filets de l'astucieuse Cornélie et les gladiateurs, qui attendaient un chef, se lamentent en vain : « Quand un sauveur viendra-t-il mettre fin à nos souffrances ? Qui nous empêche de rompre nos chaînes ? Ce n'est pas le courage qui nous fait défaut ; mais ce qui nous manque, comme à la plupart des hommes, c'est un peu de fermeté et de décision. Oh, si seulement nous avions la volonté d'être libres, nous le serions ! Oh, que n'avons-nous un homme pour nous entraîner à sa suite[12]) ! » Ainsi dès 1810 Grillparzer se lamentait sur les incohérences de la politique autrichienne.

Son découragement se révèle plus précis et plus motivé dans le fragment d' « Alfred le Grand » qui date de 1812. Le poète ne s'en tient plus à de vagues plaintes ; cette fois,

11. « Spartakus » (t. X, p. 136). — Cf. la dissertation de H. Gormann, « Grillparzers Spartakus ».

12. « Spartakus » (t. X, p. 138).

il lui faut des victimes et il s'en prend à tous ceux qu'il tient pour responsables de l'inertie où gémit honteusement l'Autriche. Il nous transporte dans un camp de troupes anglaises en lutte contre le conquérant danois. Voici un général qui a fui avec tous ses soldats devant l'ennemi. Ses hommes se moquent de lui : « Parbleu, vous avez les jambes lestes ! Mes compliments ! La mort ne nous attrapera pas de sitôt. A moins que vous ne mourriez de quelque fièvre maligne, je vous prédis une robuste santé et une longue vieillesse[13]) ! » Ce brave général se fait fort de tenir tête au chef des Danois, le valeureux Guthrun, qui par certains traits rappelle Napoléon[14]) ; mais devant tant de forfanterie après tant de pusillanimité, les soldats s'esclaffent, ce qui arrache au héros cette fière déclaration : « Je me plaindrai à mon oncle[15]). » Cette figure du prince Ekbert n'est qu'une caricature de l'archiduc Maximilien, celui-là même qui, après la capitulation brusquée de Vienne en 1809, fut peu glorieusement banni de la cour. Il avait hautement promis de défendre la capitale jusqu'à la dernière extrémité ; mais à peine eut-il appris l'approche des Français qu'il abandonna ses troupes précipitamment. Pourtant c'est surtout la figure du Roi qui est chargée d'intentions satiriques : au lieu de combattre, il prépare tout pour la retraite, déclarant que son cœur de chrétien déteste voir couler le sang. Il proclame que seul un païen peut avoir confiance dans sa propre force, tandis que la patience et la résignation sont les plus belles vertus du chrétien. Et en conséquence il charge son évêque d'aller promettre aux ennemis de l'or et des objets précieux dans le cas où ils consentiraient à se retirer[16]). En même temps il gémit sur les lourdes charges de son métier : « Ah, que les temps

13. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 155). — Cf. M. Steiger, « Grillparzers Alfred der Grosse und die Zeitgeschichte » (Euphorion, t. XVIII, p. 149).

14. Un Napoléon caricaturé, il est vrai.

15. « Wart', das klag' ich meinem Oheim. » « Alfred der Grosse » (X, p. 157).

16. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 158-159).

ont cruellement changé ! Il faut maintenant qu'un roi pense et agisse par lui-même ! Mon précepteur ne m'avait rien dit de tout cela ; et c'est contre les bonnes mœurs, contre l'étiquette[17]). » Et ce fantoche confie à un évêque papelard et couard le soin de mener l'avant-garde au combat : « Afin que vos prières triomphent de l'ennemi si nos épées pécheresses ne peuvent en venir à bout. » Cependant dix mille guerriers veilleront sur la tente où est installée la chapelle parce que, quoi qu'il arrive, les objets sacrés ne doivent pas tomber aux mains des Danois. Parmi tous ces lâches, nous trouvons encore un officier au cœur bien placé qui brûle de marcher à l'ennemi et de se faire tuer plutôt que de reculer : on s'empresse de paralyser cet importun en lui confiant la pacifique mission de veiller sur sa fiancée et de monter la garde près des bagages[18]). Allusion transparente à l'attitude de l'empereur François qui, aux heures si graves de la lutte contre Napoléon, excellait surtout à organiser des processions, des neuvaines et des « Te Deum » et se préoccupait avant tout de tenir en respect les prétendues ambitions de ses frères, à commencer par le valeureux archiduc Charles, le seul grand stratège que l'Autriche eût pu opposer au génial conquérant.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement aux dirigeants que va le mépris de Grillparzer. L'enthousiasme de Hormayr ne distinguait pas entre les classes sociales ; tout ce qui était autrichien lui apparaissait par le fait même digne des plus hyperboliques louanges ; il célébrait avec autant de lyrisme le dévouement du peuple au souverain que celui du souverain au peuple ; et il semblait que monarque et sujet n'eussent d'autre préoccupation que de faire assaut de générosité. Grillparzer, ici encore, ne s'associe pas à ces pieuses illusions et, après avoir durement censuré la

17. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 163).

18. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 160 et 161). — Cf. W. Buecher, *op. cit.*, p. 30 à 32, et M. Steiger, *op. cit.*, p. 149 et suiv.

carence du monarque, il ne se montre guère plus tendre pour la foule. Il la tient pour versatile, superstitieuse et matérialiste. Nous voyons un paysan britannique qui veut envoyer son fils au roi des Anglais pour lui offrir ses services : « Tu vas maintenant aller trouver notre roi qui est un très brave homme et qui désire te connaître parce que tu es mon fils et que je suis son cuisinier préféré. Va donc avec Dieu, sois fidèle au roi et respecte-le comme tu me respectes. » Mais, coup de théâtre, on vient annoncer que les Anglais ont été battus à plate couture et que les Danois approchent. Qu'à cela ne tienne ! Notre paysan a tôt fait de s'adapter à cette nouvelle situation : « Tu es un roublard comme ton père ; il faut que tu te rendes au camp des Danois, et tout de suite, c'est la meilleure solution.. Il te faudra être habile, savoir te retourner et te conformer aux circonstances. Surtout, mon enfant, si un supérieur te dit quelque chose, ne manque pas de répondre oui... Reste en bons termes avec tout le monde et ne te mêle à aucune querelle, car notre famille n'a jamais eu de chance là où on échange des coups ; une peau intacte a plus de prix qu'une couronne de lauriers sur une tête bandée... Recevoir des gifles en gardant le calme d'un agneau, c'est à la portée de tout le monde ; mais sourire en les recevant comme si elles faisaient du bien, ça, c'est le comble de l'art pour un courtisan et tout le monde n'en est pas capable[19]). »

Devon, la seule figure sympathique de la pièce, en tire les affligeantes conclusions : « Ce ne sont pas les paroles qui nous manquent, ce sont les actes... Fous stupides, ne saviez-vous donc pas que Dieu ne bénit ou maudit que par la main d'un homme ; vous restiez là, bouche bée, attendant un miracle ; et — comme il arrive toujours en pareil cas — le miracle s'est réalisé : une poignée de vils aventu-

19. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 165 et 166). Cf. J. Volkelt : « Grillparzer als Dichter des Zwiespaltes zwischen Gemüt und Leben », dans le « Grillparzer-Jahrbuch », t. IV, p. 29.

riers sans patrie qui, poussés par la faim, venaient, timides, sur nos rivages, a vaincu les descendants des glorieux héros qui jadis conquirent ce pays à la pointe de leur épée... » Et un vers résume toute l'expérience de Grillparzer à qui son patriotisme n'enlève pas tout jugement : « Un peuple n'est jamais vaincu que par lui-même[20]. » C'est bien ce qu'avait dit aussi Hormayr et peut-être n'est-ce pas sans intention que le grand poète reprend, mais en y attachant un sens bien différent, ces mots qui, dans la pensée du fougueux champion de l'enthousiasme autrichien, devaient susciter un vaste mouvement de patriotique émulation au sein de la monarchie des Habsbourg[21].

II. — Railleries a l'adresse de hormayr et de ses disciples

Ainsi Grillparzer était loin, dès cette époque, de partager l'enthousiasme sans réserve de Hormayr et de son école pour toutes les choses d'Autriche. De la prédication de l'auteur du « Plutarque », il a tout juste retenu cette idée que l'histoire peut fournir des sujets au poète et sans doute n'était-il pas besoin d'un journaliste ni d'un compilateur pour la lui suggérer. En tout cas, au lieu de se cantonner dans l'apologie et la déclamation, chères à Hormayr, à Caroline Pichler, aux frères Collin, etc., il fait tourner ses drames historiques ou plutôt ses ébauches de drames à une amère satire de son peuple, de ses maîtres et de toute son époque.

20. « Alfred der Grosse » (t. X, p. 177 et 178). — « Ein Volk wird nie als durch sich selbst besiegt. »

21. Sur le patriotisme de Grillparzer en général, on ne manquera pas de consulter le livre de A. Ehrhard qui demeure la meilleure étude d'ensemble sur notre poète : « Le théâtre en Autriche. Franz Grillparzer » (Paris, 1900), en particulier p. 58, ainsi que l'important article du même auteur « Grillparzer über Frankreich », dans le Grillparzer-Jahrbuch », t. XI (la référence « t. IX indiquée par W. Buecher, *op. cit.*, p. 29, est donc erronée), p. 77 à 104.

C'est que, au fond, il était en désaccord radical avec les chefs présomptueux de la nouvelle école et ne partageait à peu près aucune de leurs grandes idées directrices.

Hormayr avait affirmé que l'histoire nationale est par définition la plus édifiante pour tout peuple : « Ne vous laissez pas éblouir, lisons-nous dans Grillparzer, par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue à moins qu'on ne soit imbécile ou négociateur. » Grillparzer est trop bon patriote pour croire que l'Autriche soit au nombre de ces pays, mais il est trop intelligent et trop cultivé pour oublier que l'histoire de bien d'autres nations peut être aussi et plus fertile en leçons pour les Autrichiens : « L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples de mœurs et de caractères de toute espèce, en un mot le plus d'instruction. »

Hormayr avait félicité son ami Collin de ne pas s'être attardé auprès des Grecs et des Romains ; il avait proclamé qu'il est absurde de chanter constamment les vertus des anciens et de ne pas s'apercevoir qu'il est des héroïsmes et des dévouements tout aussi admirables parmi les modernes. « Ils diront, écrit Grillparzer, que les hommes de tous les temps se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus et les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce que ce sont les anciens. Cela n'est pas vrai non plus ; car on faisait autrefois de grandes choses avec de petits moyens et l'on fait aujourd'hui tout le contraire. »

Hormayr avait déploré qu'il ne se fût pas trouvé de grands historiens en Autriche (avant lui) pour célébrer dignement les hauts faits des Habsbourg. « Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent, mais demandez-leur pourquoi. Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires et les bons historiens se trouveront. »

Toutes ces citations, Grillparzer les a empruntées lui-même à J.-J. Rousseau qui expose ces idées dans « La Nouvelle Héloïse ». Mais il les fait expressément siennes

et il les applique formellement à Hormayr en ajoutant : « Avant d'avoir lu ces réflexions, j'avais dit la même chose et à peu près dans les mêmes termes à Hormayr et autres zélateurs de l'histoire autrichienne », et une note mélancolique perce dans cette remarque désabusée : « Mais ils ne veulent pas le croire[22]). » C'est en 1822 qu'il s'exprimait en ces termes peu admiratifs sur le compte du coryphée de « l'école autrichienne ».

Il reprochait non moins justement à Hormayr de ne pas écrire une histoire scientifique et impartiale : « Il faut toujours que, comme dans un procès, il accuse l'un pour défendre l'autre[23]). » Et à la même époque, il écrit ironiquement, à propos de l'« Almanach patriotique pour 1823 », que Hormayr verse maintenant dans le mysticisme et le culte de la vieille chevalerie : « Il s'était contenté jusqu'à présent d'être un Johannes de Müller ; voici qu'il appelle le baron Fouqué, Frédéric Schlegel et Zacharias Werner à la rescousse[24]). » Or Grillparzer détestait tous ces personnages et leur bigoterie : « Cet homme, disait-il de F. Schlegel toujours en 1822, serait encore aujourd'hui fort capable de commettre un adultère et de se sentir parfaitement tranquillisé en pensant à l'union symbolique de l'Eglise avec le Christ[25]). »

Il traitait Collin avec la même rigueur. Il se moquait dès 1809 des prétentions d'Henri à n'exprimer jamais que des idées nobles et des sentiments généreux. Dans une lettre que Grillparzer suppose écrite par Henri de Collin à son frère Matthieu, il prête à l'auteur ces principes : « Que tout personnage soit un Idéal ! Pour l'amour de Dieu,

22. « Ehe ich das gelesen, habe ich das nämliche, mit den nämlichen Worten fast, dem Hormayr und andern Eiferern für die österreichische Geschichte gesagt, sie wollen es aber nicht glauben. » (T. XIII, p. 399.)

23. T.XII, p. 399.

24. T. XIII, p. 400.

25. « Dieser Mensch könnte jetzt noch einen Ehebruch begehen und sich völlig beruhigt fühlen, wenn er dabei nur symbolisch an die Vereinigung Christi mit der Kirche dächte. » (T. XIII, p. 388.)

mon frère, grave profondément cette règle d'or dans ton cœur... c'est la barrière infranchissable qui sépare le monde de la poésie de celui de la nature... » Il ridiculise ainsi l'emphase peu naturelle de tous les héros de Collin. Il se moque aussi de l'insensibilité dont ils font parade et que compense une sensiblerie puérile dans les occasions les plus insignifiantes : « Que ton héros soit fort et inébranlable comme un roc. Qu'aucune émotion humaine, aucun bouillonnement de sentiments naturels ne viennent affaiblir son activité et son énergie débordantes, si tu veux peindre la grandeur ; — mais si tu veux décrire une tendre sentimentalité, montre-la se nourrissant de soupirs, s'abreuvant de larmes, pleurant durant plusieurs scènes sur la mort d'une mouche et déplorant le sort d'un ver de terre imprudemment foulé aux pieds... » Et reprenant le persiflage de Boileau dans ses satires contre l'abbé Cotin, il montre les théâtres se vidant à la seule annonce d'une pièce d'Henri de Collin : « Je méprise les applaudissements depuis le jour où j'ai remarqué qu'il suffisait d'annoncer la représentation d'une de mes pièces pour vider le théâtre de ses plus fidèles abonnés... J'ai résolu de vivre et de mourir en champion de notre nouvelle poésie. Je lui ai tout sacrifié ; avec une héroïque abnégation, j'ai vu la moitié des spectateurs s'esquiver, le reste causer, bâiller ou même s'endormir ; j'ai vu les maximes bien frappées de mon Coriolan rebondir sur les murs nus de la salle ; oui, j'ai même vu le public souligner d'éclats de rire retentissants les paroles substantielles de mes héros hellènes ou troyens ; j'ai entendu et vu tout cela et pourtant aujourd'hui encore je demeure fidèle à mon inébranlable résolution de m'assurer, jusqu'à mon dernier souffle, par de tels ouvrages, un monument dans le temple de la gloire tout en distillant l'ennui à notre plèbe viennoise[26]). »

Pessimiste quant à l'avenir de l'Autriche et à la vertu des nouvelles doctrines, Grillparzer avait encore moins

26. « Epistolae obscurorum virorum », t. X, p. 383.

d'espoir en la vertu d'un retour aux mœurs allemandes d'autrefois. Il ne se lassait pas de tourner en ridicule la germanophilie déclamatoire de certains cercles viennois. Lorsque Caroline Pichler, admiratrice fanatique de la vieille Allemagne, proposa l'adoption d'un costume féminin inspiré des modes d'antan, Grillparzer ne put se retenir de railler cette pieuse suggestion. Dans une petite comédie écrite en octobre 1811, il profite d'une dispute entre deux époux pour mettre dans la bouche des antagonistes un éloge plaisant des mœurs d'autrefois : « Commencez par être de vrais Allemands si vous voulez porter ce nom ! Suivez l'exemple de vos pères ; soyez honnêtes, fidèles et purs, honorez les femmes et la patrie, et alors seulement vous serez vraiment des Allemands ! » A cette admonition de son épouse, le mari réplique en invoquant l'époque où « les femmes ne sortaient qu'à l'occasion des grandes fêtes, s'estimant heureuses d'aller parfois à un repas de noces, demeurant sans cela, paisibles et sages, au foyer. Elles jouaient à colin-maillard au milieu de leurs enfants, vivaient dans la société de gentils moutons ou de tendres veaux ; les piaillements de la basse-cour étaient le seul concert qu'elles entendissent ; les poireaux et les choux avaient à leurs yeux plus de prix que les œillets et les roses... En un mot, l'homme avait, non pas une poupée, mais une femme qui, si elle ne faisait pas de vers, savait du moins faire la soupe[27]) ». Dans cette diatribe renouvelée de Molière, Grillparzer veut ridiculiser sans doute les prétentions littéraires de Caroline Pichler, mais plus encore son culte aveugle du passé et cet idéal féminin périmé qu'elle voulait remettre en honneur. Un des plus chers projets de la bonne dame était de faire adopter par les femmes d'Autriche un costume moyen âgeux ; Grillparzer s'est moqué de cette folle idée en présentant à son tour, dans une satire qui n'a pas été publiée, un projet de tenue fémi-

27. « Wer ist schuldig », comédie en un acte, écrite en 1811 (t. IX, p. 203).

nine qui ne pouvait manquer de provoquer les rires au lieu d'inspirer le respect[28]).

Ainsi, dès la jeunesse, le patriotisme autrichien de Grillparzer n'allait pas sans de graves dissonances. Plus logique en cela que Hormayr prônant simultanément l'idée autrichienne et l'idée allemande, il ne croyait pas que l'Autriche pût se consolider en exaltant le vieil esprit germanique. Tous les efforts faits en commun par les patriotes pour créer un sentiment national allemand en Autriche lui paraissaient insensés et néfastes pour la monarchie des Habsbourg. Dès ce moment il se défiait de l'enthousiasme naissant pour la « nationalité » qui n'est pour lui qu'un mot vide de sens : « Elle consiste en ce que l'homme est né quelque part, ce qui, à vrai dire, va de soi[29]). » Et il protestera toujours contre les tentatives faites pour surexciter le sentiment national allemand dans les pays autrichiens de langue allemande. Il se déclare Autrichien avant tout et n'attache aucune importance au fait qu'en un sens il est aussi Allemand : « Il est vrai que je suis aussi Allemand ; mais je serais tout aussi volontiers Français, Italien ou Hongrois[30]). » Il affirmera même un jour en termes encore plus catégoriques : « Je ne suis pas Allemand, mais Autrichien, Bas-Autrichien même et avant tout Viennois[31]). » N'est-ce pas le même sentiment qu'il a exprimé dans les vers fameux : « Contemple du haut du Kahlenberg tout le pays d'alentour ; alors tu comprendras toutes

28. Ce détail dans Wihan, *op. cit.* (« Euphorion », 5e tome de supplément, 1901), p. 161, note 1.

29. « Ein Vorzug bleibt uns ewig unverloren,
Man nennt ihn Nationalität ;
Sie sagt : dass irgendwo der Mensch geboren,
Was sich nun freilich von selbst versteht. »

Voir éd. Hock, t. II, p. 282.

30. « Grillparzers Gespräche und die Charakteristik seiner Persönlichkeit durch die Zeitgenossen », édités par A. Sauer (« Schriften des Literarischen Vereins in Wien », t. I, III, VI, XII et XV, 1904 à 1910). — Cf. t. XII, p. 265.

31. « Grillparzers Gespräche », t. XV, p. 298.

mes œuvres et tout mon être[32]). » Grillparzer a chéri l'Autriche dont il aimait dire l'originalité. Mais précisément parce qu'il aimait son pays avec plus d'intelligence et de sens des réalités que tous les disciples échauffés de Hormayr, il ne s'est fait aucune illusion sur son avenir, il a tremblé à la pensée de tous les périls qui le menaçaient : « Le Hongrois hait le Tchèque et celui-ci l'Allemand ; et l'Italien les déteste les uns et les autres ; et comme des chevaux qu'une main insensée aurait attelés de front, ils iront chacun de son côté par le monde quand le progrès des esprits aura affaibli ou détruit la puissance du joug qui les unit. Seul ce pays ne subsistera pas quand une aurore radieuse se lèvera sur tous les autres[33]). » L'homme qui a écrit ces lignes désespérées au lendemain de la révolution de 1830, cependant que Hormayr aiguisait déjà son couteau, cet homme-là était sans doute plus vraiment patriote que les rhéteurs de 1809. Grillparzer avait le droit de les juger.

III. — Son culte naissant pour Napoléon

Ainsi Grillparzer ne croyait pas que l'âme autrichienne pût être appelée à la vie à force de déclamation. Il admirait toutes les gloires de l'histoire autrichienne : il a exalté les Habsbourg et célébré en particulier le nom de Rodolphe,

32. « Hast du vom Kahlenberg das Land dir rings besehn,
So wirst du, was ich schrieb und was ich bin verstehn. »
Voir éd. Hock, t. II, p. 179.

33. Ces lignes où éclate toute l'amertume du pessimisme de Grillparzer se trouvent dans les « Geheimschriften », publiés par A. Sauer en 1922. Ce volume, où ont été rassemblés tous les fragments de l'œuvre du poète qui, par égard pour les Habsbourg, ne pouvaient être publiés avant la guerre, constitue le document le plus émouvant et le plus instructif que l'on puisse imaginer. On y trouve à nu le cœur souffrant du grand poète et l'on s'aperçoit que sa désespérance a été plus irrémédiable encore que l'on n'avait jusqu'ici supposé. C'est la plus grande gloire et le plus affreux drame de Grillparzer d'avoir jugé avec tant de clairvoyance cette Autriche qu'il a si passionnément aimée. — Cf. « Geheimschriften », p. 46 et 47.

fondateur de la dynastie, dans des drames auprès desquels les « tableaux historiques » de Hormayr ou les essais impuissants de Collin font piètre figure. Mais tout en admirant les héros de son pays, Grillparzer savait rendre justice à toutes les grandes âmes, car il accédait de plain-pied aux régions plus sereines où le génie ne connaît plus de partisans ni d'ennemis. C'est sur la haine de Napoléon qu'était fondé presque entièrement le système de Hormayr. Toujours en quête d'héroïsme, Grillparzer ne pouvait manquer de sentir la splendeur de l'épopée impériale et d'admirer la tragique beauté de la chute du moderne César[34]).

A partir de 1815 surtout il fut comme hanté par la vision du héros accablé et, le premier, il chanta le destin étonnant de l'empereur malheureux dans des vers émouvants, à une époque où ni Manzoni, ni Hugo, ni Zedlitz ne faisaient encore vibrer leur lyre en son honneur. Après Waterloo et la déloyale sentence de bannissement rendue par les Anglais, le jeune poète d'Autriche dédiait à l'aigle blessé des vers réparateurs. Il nous montre « un batelier et son fils voguant à la hauteur de l'île Sainte-Hélène en l'an 2315[35]). » Le vieux loup de mer, désignant du doigt l'île solitaire qui surgit au milieu des flots, déclare à son fils attentif que ce rocher aride est plus digne que tout autre lieu sur terre de retenir l'œil des hommes. Et il appelle Napoléon « un être puissant, connu de tout l'univers, inégalé dans le bien comme dans le mal, un homme tel que depuis les premiers jours de la création la terre n'en a jamais porté de semblable[36]) ». Ce qu'il faut le plus

34. Cf. dans le « Grillparzer-Jahrbuch », (t. XIX, 1910), l'étude, d'ailleurs assez superficielle, de P. G. A. Busse (Chicago) sur « Grillparzer und Napoleon », p. 39 à 60.

35. « Der Schiffer und sein Sohn auf der Höhe der Insel St. Helena im Jahre 2315 » (t. II, p. 130 et 131).

36. « ... Ein mächt'ger weitberühmter Mann...,
Von allen, die jetzt sind, und die je waren,
Und die je kommen werden auch vielleicht,

admirer en lui et qui fut d'ailleurs à l'origine de sa chute, c'est sa dévorante et insatiable nostalgie du grand. Cette ambition jamais assouvie finit par en faire une proie facile pour le démon qui murmure à l'oreille de tous les hommes extraordinaires : « En avant ! Que t'importe l'ordre établi ? Courage : tout ce qui est possible doit t'être permis ! Un homme tel que toi ne connaît pas de loi[37]) ! »

A la mort de Napoléon, le poète reprit sa lyre et, cette fois, il dit plus nettement encore son admiration. Il l'appelle un fils du destin et la fièvre d'une époque malade[38]). Napoléon lui semble avoir été l'expression la plus parfaite de son époque ; tous les reproches que l'on voudrait concentrer sur sa personne, retombent en réalité sur la foule entière de ses contemporains qui, ayant les mêmes défauts, n'eurent pas le même génie : « Tout ce qu'ils ont inlassablement commis de péchés et de crimes, on l'a reporté sur ta tête ; il t'a fallu supporter pour tous le poids de la haine de tous[39])... » Napoléon a eu la dure mission d'être ici-bas le fléau de Dieu et à ce titre il ne saurait demander qu'on l'aimât ; mais le monde l'a assez puni ; et à défaut d'amour le poète doit avoir le droit d'admirer[40]). S'adressant fièrement à Napoléon, il s'écrie : « Du moins as-tu été placé parmi nous pour prouver qu'il est encore possible de conce-

Im Grossen wie im Schlimmen unerreicht ;
Ein Mann, wie ihn seit ihrer Schöpfung Tagen
Die Welt, zum Glück, ein einzigmal getragen. »

37. « Auf, Starker, auf ! Was soll dir alter Brauch,
Sei mutig ; was du kannst, das darfst du auch !
Für deinesgleichen gibt's keine Gesetze ! »

38. Voir le poème « Napoleon. Geschrieben im Jahre 1821 » (t. I, p. 88 et 89)

39. « Was sie gesündigt ohn' Unterlass,
Was sie gefrevelt seit den frühsten Tagen,
Ward all zusammen auf dein Haupt getragen,
Du duldetest für alle aller Hass. »

40. « Dich lieben kann ich nicht ! Dein hartes Amt
War : eine Geissel Gottes sein hiernieden ;...
Genug hat dich die Welt darob verdammt !
Doch jetzt sei Urteil von Gefühl geschieden. »

voir le sublime et le parfait dans ce monde où l'on n'aperçoit plus que des ruines[41]...) Va retrouver Alexandre et César et leur dire : le monde achève de se détourner de tout ce qui est grand ; et le siècle n'engendre plus que des traitants, des scribes et des bigots[42]). » Et la pensée profonde du poète se résume dans cette brève formule : « S'il fut trop grand, c'est que son siècle était trop petit[43]). »

En même temps, Grillparzer exprime dans ce poème l'immense désillusion qui a étreint le cœur des hommes et des peuples quand Napoléon fut tombé. On avait proclamé que sa chute serait le signal de la liberté. Nous t'avons combattu tant que tu étais puissant, lui dit-il ; il semblait que ta chute dût inaugurer une ère de bonheur et de liberté. Combien différente fut la réalité : « Depuis que tu t'en es allé, le sang qui, de tout temps, baigna partout les terres, a-t-il donc cessé de couler ? Tous les serfs qui s'étaient unis contre toi ont-ils reçu leur récompense ? Tous les biens que tes entreprises mettaient en danger, les tient-on pour sacrés aujourd'hui ? La tyrannie a-t-elle disparu en même temps que le tyran ? Et la pensée, l'opinion, la parole, sont-elles redevenues libres sur une terre libre[44]) ? » Non, sans doute. Et Grillparzer se fait le porte-

41. « Zum mindsten wardst du strahlend hingestellt,
Zu kleiden unsrer Nacktheit ekle Blösse,
Zu zeigen, dass noch Ganzheit, Hoheit, Grösse
Gedenkbar sei in unsrer Stückelwelt.. »

42. « Geh hin und sag' es an : Der Zeiten Schoss,
Er bring' uns ferner Mäkler, Schreiber, Pfaffen,
Die Welt hat nichts mit Grossem mehr zu schaffen. »

43. « Er war zu gross, weil seine Zeit zu klein » On s'étonne en relisant ces vers qu'un Français n'ait pas encore consacré à ce beau sujet de Grillparzer et Napoléon quelque grand ouvrage définitif.

44. « Denn seit du fort, fliesst nun nicht mehr das Blut,
In dem vor dir schon alle Felder rannen ?
Ward Lohn den wider dich vereinten Mannen ?
Ist heilig das von dir bedrohte Gut ?
Ward Tyrannei entfernt mit dem Tyrannen ?
Ist auf der freien Erde, seit du fort,
Nun wieder frei Gedanke, Meinung, Wort ? »

parole des peuples dupés qui constatent un peu tard qu'ils ont été exploités contre Napoléon par des princes qui ne valaient pas mieux que lui, ayant toutes ses faiblesses sans avoir son génie[45]).

Napoléon a incarné aux yeux de Grillparzer tout ce qui manquait à l'Autriche, à ses gouvernants, à son peuple, et plus encore tout ce qu'il sentait bien lui manquer à lui-même. Il avait pour le conquérant « l'admiration de l'homme qui pense pour l'homme qui agit[46]) ». Le poète le plus patient et le plus mélodieux que nous connaissions n'a pas craint de dire en quoi il se sentait proche parent du génial réalisateur : « Une chose tourmentait Napoléon comme elle me tourmente : cette imagination énorme et sans cesse en éveil, qui devance toujours l'événement et le laisse rapidement bien loin derrière elle. Il lui manquait la faculté de jouir du présent ; voilà pourquoi il lui fallait sans cesse agir s'il ne voulait pas se consumer lui-même[47]). » L'inquiétude perpétuelle, l'incapacité de s'en tenir au résultat acquis, voilà ce qui caractérise à la fois le grand conquérant et le grand poète. Et Grillparzer qui sentait parfois rôder autour de lui le spectre de la folie, découvrait ce même élément d'intelligence exaspérée et d'inquiétude morbide chez Napoléon : « Malgré sa froideur apparente, il était l'homme de l'enthousiasme et un fil rouge de sublime folie court à travers toute son œuvre... Il y avait

45. Les mêmes sentiments sont non moins éloquemment exprimés dans le poème « Russland », écrit au lendemain de l'insurrection polonaise et de sa barbare répression (t. I, p. 97) :

« Als noch der Mann, dem nun die grünen Gräser
Auf Helena die Schlummerstätte baun,
Als er noch stand...
Da boten sie der Menschheit : Freundesgrüsse,
Nicht nur das Recht, auch göttlich schien die Pflicht.
...Doch als erfüllt das Mass von Gottes Zorne...
Vergassen sie das heilig laut Beschworne
Und setzten gleiche Frevel sich zum Ziel. »

46. W. Buecher, *op. cit.*, p. 39.

47. Ed. Hock, t. XI, p. 86 et 87.

dans cet homme à la fois la folie d'un Alexandre et la sagacité d'un César. Il a été le fou le plus sensé qui ait jamais vécu[48]). »

Ainsi Grillparzer se refusait à voir en Napoléon un simple tyran ; il découvrait en lui la personnalité la plus forte et la plus troublante des temps modernes et peut-être de tous les temps. Et il laissera bientôt percer dans son grand drame « autrichien » d' « Ottokar » tous ces sentiments que la censure lui interdisait d'exprimer avec une netteté qui répugnait d'ailleurs à son génie[49]).

***

Ce serait faire injure à Grillparzer que de pousser plus loin ce parallèle entre Hormayr et lui. En un sens ils eurent un point de départ commun ; mais il y avait trop de différence entre ces deux esprits pour que leur patriotisme autrichien fût de même qualité. Sans cesse désespérant de sa patrie, le poète d' « Ottokar » lui demeurera pourtant toujours passionnément fidèle cependant que le panégyriste attitré des Habsbourg déversera des flots de venin sur ses anciens dieux. Ces deux attitudes suffisent déjà à les juger. Et il fallait sans doute savoir ce que le plus grand des Autrichiens avait pensé d'Hormayr avant d'essayer d'apprécier la valeur et la portée de l'œuvre de régénération nationale entreprise par ce dernier.

48. T. XI, p. 88.

49. C'est d'ailleurs à l'époque où il composait son « Ottokar » que Grillparzer s'est le plus intensément attaché à comprendre la vraie grandeur de Napoléon.

CHAPITRE X

LA VENGEANCE DE HORMAYR

L'avenir seul nous éclaire parfois sur la véritable portée des actes de nos héros. La frénésie même du patriotisme de Hormayr avait pu nous inspirer des doutes sur la profondeur et la solidité de ces sentiments. Or voici que le destin lui donnait occasion de révéler la vraie grandeur de son âme. Victime de jalousies mesquines peut-être, mais aussi des circonstances et de sa propre irréflexion, Hormayr pouvait du moins rester digne de son passé et faire la preuve définitive de son attachement au grand idéal qu'il avait prêché. Ou bien va-t-il justifier après coup par la plus honteuse des palinodies toute la défiance que l'on avait témoignée à sa personne et à son enthousiasme autrichien ? La sanction qui venait de le frapper était évidemment terrible et il était en droit de demander justice. Mais il aurait dû prendre garde à ne pas se déshonorer.

Il est permis de changer parfois d'idée, voire de brûler ce que l'on avait adoré et inversement. La pensée ne peut s'enrichir sans évoluer et, dans la lignée des hommes qui furent grands par l'esprit, bien rares sont ceux qui ont pu rester fidèles toute leur vie aux principes de leur première jeunesse. N'avons-nous pas même une sympathie et une indulgence toute spéciale pour les âmes et les cœurs tourmentés, pour ceux qui, au crépuscule d'une vie fertile en épreuves et en nostalgies, ont su reconnaître leurs erreurs, puisqu'aucune œuvre humaine n'en est exempte, et se frapper la poitrine comme tous les grands précurseurs en s'écriant : non, je n'ai pas voulu cela !

Tout autre nous apparaît au premier abord le cas du baron de Hormayr. Son reniement absolu ne fut pas l'aboutissement d'une longue évolution, mais la simple conclusion d'une carrière riche en ambitions et en déceptions. Parvenu très jeune à des honneurs inouïs et qui pourtant ne lui suffisaient pas, il s'était fait une idée extrêmement avantageuse du rôle qu'il était appelé à jouer dans l'histoire de son pays. La disgrâce où il tomba brusquement lui fut un coup de couteau en plein cœur. Comme les consuls victorieux, il réclamait les honneurs du triomphe ; il n'eut que les hontes de la prison. C'en était trop pour son âme passionnée. Un autre aurait peut-être sauvé du moins sa dignité en demeurant fidèle malgré tout à sa foi et sans doute l'heure de la complète réhabilitation aurait-elle fini par sonner. En tout cas l'équitable avenir aurait rendu justice à cet homme qui, certainement, était d'un format peu commun. Mais la patience et la modération étaient bien les qualités qui manquaient le plus au baron de Hormayr. Il ne songea qu'à tirer vengeance des infamies dont on l'avait abreuvé. Et il trempa sa plume dans le venin.

Ainsi les événements de Tyrol et les graves conséquences qu'ils entraînèrent pour la carrière de Hormayr décidèrent de l'orientation de sa pensée et de toute son activité. Il y revient désormais dans tous ses écrits, essayant de se justifier, de mettre en lumière ses mérites, de démasquer la perfidie de ses détracteurs. Le souci de cette justification lui fit perdre toute retenue. Lui qui avait passé les plus belles années de sa vie à surexciter le sentiment autrichien de ses compatriotes et à exalter les vertus éclatantes de la maison de Habsbourg, il ne rougira pas de se mettre sans réserve au service de la Bavière, ennemie jurée de l'Autriche et de sa dynastie ; et cette même force d'argumentation, cette même érudition prodigieuse qui lui ont permis de remettre en honneur tout le passé de l'empire du Danube, il les déploiera maintenant en sens contraire pour dénoncer partout la perfidie ou la tyrannie de ces mêmes souverains qu'il avait si démesurément célébrés.

En attendant de renier en bloc l'Autriche et les Habsbourg, il commença par tourner en ridicule l'homme qui venait d'être son frère d'armes et qui demeure un des plus purs héros du Tyrol.

I. — Polémique contre Hofer et éloge de Hormayr par lui-même

Dès 1817, onze ans avant sa défection définitive, Hormayr publiait une « Histoire d'André Hofer. »[1]) Il s'abritait indignement sous le couvert de l'anonymat ; mais les tendances de l'ouvrage permettaient d'en deviner sans peine l'auteur. Ce mélange de considérations pompeuses et vagues et de violentes diatribes contre les ennemis personnels de l'ancien intendant autrichien en Tyrol était bien caractéristique de Hormayr.

L' « Histoire d'André Hofer » s'ouvre donc sur des déclarations emphatiques. Sans doute, explique Hormayr, l'historien ne peut se désintéresser du rôle joué par les grands hommes, ceux qui se sont élevés au-dessus de leurs contemporains par leur force de volonté, leurs qualités d'esprit et de cœur. Il faut bien dire pourtant, continue-t-il, que ces hommes ont été souvent un terrible fléau pour leurs compatriotes et que rarement ils ont su se maintenir sur le terrain de la vertu et de la vraie grandeur. Dans ces personnalités vers qui se sentait attirée la foule et à qui elle brûlait de se confier tout entière, l'historien découvre à la fois la suprême dignité et le plus bas avilissement dont l'humanité soit capable. Ce ne sont donc pas ces hommes qui font la véritable force d'un pays : de même que l'égale répartition des fortunes fait plus pour le bien-être d'une nation que la richesse extraordinaire de quelques privilégiés, ainsi le spectacle le plus sublime que puisse

1. « Geschichte Andreas Hofer's, Sandwirths aus Passeyr, Oberanführers der Tyroler im Kriege von 1809 » (Leipzig, 1817).

nous offrir l'histoire et qui éclipse la gloire de tous les héroïsmes individuels, c'est l'élan de tout un peuple qui, faisant un bloc de toutes les volontés et de toutes les énergies, ne forme plus qu'un corps avec une tête, un cœur et un bras agissant, si bien que chacun est noyé dans la masse et que la grandeur d'un héros isolé n'apparaît plus aussi indispensable[2]). — Théorie imprécise et fumeuse, assez inattendue en tout cas sous la plume du baron de Hormayr qui s'excuse ainsi par avance de travailler à déboulonner la statue d'André Hofer !

La véritable intention de l'auteur ne tarde d'ailleurs pas à apparaître clairement. C'est tout simplement de dénigrer le héros de l'indépendance tyrolienne. Ce que Hormayr veut nous peindre, c'est « le caractère de l'aubergiste André Hofer, le cercle restreint de ses aptitudes et de ses capacités, l'insignifiance de sa vie antérieure, son attachement aussi naïf que têtu à la foi, aux principes et aux droits de ses ancêtres, enfin son inaction totale durant les graves événements de l'année 1809 où il joua un rôle analogue à celui de l'Arche d'alliance chez les Hébreux ou de ce Saint-Antoine de bois que les Portugais nommaient généralissime de leur armée[3]) ».

Ne faut-il donc reconnaître aucun mérite à André Hofer ? Soucieux d'impartialité, Hormayr rend hommage aux vertus... de sa belle barbe : « La particularité la plus remarquable de Hofer, dit-il expressément, était sa belle barbe, descendant jusqu'à la ceinture ; il lui devait son aspect original, surtout quand il allait à cheval et c'est elle qui décida de l'importance de son rôle, beaucoup plus à coup sûr que ses talents extrêmement médiocres. » Cette barbe inspirait autant de respect mystique aux Tyroliens que de terreur panique aux étrangers. Aussi les Italiens ne le connaissaient-ils que sous un seul nom : il Barbone. Tel fut donc le principal instrument du prestige de Hofer ;

2. « Geschichte Andreas Hofer's », p. 2 et suiv.
3. « Andreas Hofer », p. 5.

et Hormayr, qui laisse percer ici une pointe de puérile jalousie, signale combien cette barbe conférait de majesté à son heureux possesseur quand il faisait son entrée dans une ville conquise à la tête des insurgés[4]).

C'est d'ailleurs bien là la seule concession que consente à faire Hormayr. S'il a l'air de reconnaître le courage de son héros, ou plutôt de sa victime, l'éloge tourne vite en poison : « Le courage personnel ne manquait certainement pas à Hofer et il l'a prouvé en bien des occasions ; le témoignage le plus éclatant en fut sa noble acceptation de la mort pour la cause de sa patrie... Pourtant, et quelque invraisemblable que cela puisse paraître, en 1809 il n'alla jamais au feu ; il préférait s'attarder une bonne heure dans une auberge où, derrière une grande table, parmi une batterie de bouteilles de vin rouge, il débitait ses oracles à peu près impénétrables. Si on ne le vit jamais ivre ou seulement un peu gris, c'est qu'il supportait sans encombre une dose peu commune de boisson. D'ailleurs pour les marches, l'attaque ou l'observation, il était incapable de prendre les dispositions les plus élémentaires, celles que le simple bon sens ou un coup d'œil tant soit peu exercé inspirent d'emblée à chacun, à plus forte raison à un montagnard qui, par ses occupations de berger, de chasseur ou de pêcheur, doit avoir acquis une connaissance du sol et du climat extrêmement utile pour des calculs militaires. Ses armes de prédilection étaient un rosaire dans une main et une bouteille dans l'autre[5]). » Faisons-nous violence au texte en concluant qu'André Hofer fut, en même temps qu'un nigaud, un ivrogne doublé d'un bigot et que son attitude aux heures de combat rappelle irrésistiblement le Sosie de Molière ? Décidément c'est dans une triste aventure que s'est engagé là Hormayr !

Il ne se lasse pas non plus de railler la religiosité naïve et la pudibonderie de l'aubergiste tyrolien. Il nous le montre

4. « Andreas Hofer », p. 322. — Cf. p. 52.
5. « Andreas Hofer », p. 55.

perdant son temps, dans des circonstances très critiques, à rétablir la paix au sein des ménages, à interdire la danse et les bals (sauf à l'occasion des mariages), à défendre que des aliments ou boissons soient servis à l'heure des offices, enfin à prendre des mesures de rigueur contre les pères d'enfants illégitimes ! Il prend la peine de rédiger un arrêté interdisant aux femmes de toutes catégories de couvrir insuffisamment, ou seulement avec des étoffes transparentes, la chair de leur gorge ou de leurs bras et d'induire ainsi ses chers compagnons d'armes en des tentations sensuelles qui ne peuvent que déplaire extrêmement à Dieu comme d'ailleurs à tout bon chrétien. Une autre fois, il se refuse à secourir une ville qui se plaint des exactions d'un général : mais quand des informations plus précises lui révèlent que celui-ci ne respecte même pas la vertu des femmes et des filles et en prend à son aise avec le sixième commandement de Dieu, il est transporté d'une sainte indignation et se hâte d'intervenir pour mettre un terme à ces horreurs[6]).

Parfaitement incapable de prendre une décision réfléchie, Hofer est au contraire d'une crédulité déconcertante en matière de religion. Un jour que les meneurs de l'insurrection discutaient entre eux et que le bon aubergiste, complètement désemparé, ne savait à quel saint se vouer, voici qu'un vieux paysan vient s'asseoir à la table des débats, reproche à Hofer en termes très violents son irrésolution et lui intime l'ordre d'exécuter une attaque le lundi. « Comme, après cette injonction, cet homme disparut pour ne plus se montrer et que l'attaque du lundi fut effectivement couronnée de succès, Hofer et les siens demeurèrent persuadés qu'ils avaient eu affaire à un saint[7]). » Cette naïveté faisait de lui une proie facile pour les intrigants de toute sorte et il suffisait, pour gagner sa confiance, de gagner sa crédulité.

6. « Andreas Hofer », p. 54, 383 et 398.
7. « Andreas Hofer », p. 227.

Et Hormayr brosse ce portrait où les louanges dissimulent mal la plus mordante ironie : « Hofer était de tempérament phlegmatique, aimant beaucoup le calme et le confortable, ennemi de toute nouveauté comme de toute brusquerie. Mais il était tout feu tout flamme dès qu'il s'agissait de droits anciens ou de tradition, de choses religieuses ou de sa terre natale qu'il aimait par-dessus tout. C'était un homme jovial, encore très près de la nature, aimant à taquiner et à plaisanter, lent à comprendre, borné même pour les connaissances les plus ordinaires, avec peu de clarté et de suite dans les idées, lourd et irrésolu dans l'action, se livrant plus vite que ne font en général les montagnards, mais sans aucune ténacité, accessible aux flatteries les plus grossières. Il était facile de l'entraîner en un clin d'œil à des mesures de terreur, dont sa religiosité et sa douceur naturelles venaient d'ailleurs bientôt empêcher la mise à exécution ; rien n'était plus touchant que les manifestations vives et spontanées de son patriotisme intransigeant et de l'orgueil national dont débordait cette âme pétrie de simplicité et de bonne foi. Il était absolument incapable de la moindre hypocrisie... En général il donnait raison à celui qui avait parlé le dernier et qui avait su l'émouvoir, ce qui n'était pas difficile. Une victoire à l'actif de la cause autrichienne ou de la patrie tyrolienne, un souvenir classique du passé de son pays, un mot d'enthousiasme à l'adresse de la personne sacrée du monarque ou de l'archiduc Jean, cher à tous les cœurs en Tyrol, c'en était assez pour que ce même Hofer qui, selon le témoignage de ses bourreaux, marcha à la mort avec tout l'héroïsme d'un chrétien et l'intrépidité d'un martyr, fondît en larmes et perdît pour longtemps la faculté d'émettre la moindre syllabe[8]). » Ainsi Hormayr sait cacher des vipères parmi les fleurs, ainsi il ose, lui, renégat déjà en son cœur, reprocher à cet humble montagnard de manquer de clarté et de suite dans les idées !

8. « Andreas Hofer », p. 53.

On a voulu faire de ce pauvre Hofer un martyr de la cause nationale. Quelle erreur ! s'exclame Hormayr. Le malheureux périt tout simplement victime de sa bêtise et de son incapacité. Après l'armistice de Znaim, les Tyroliens se trouvaient dans une situation extrêmement difficile ; abandonnés par les Autrichiens, ils s'exposaient aux plus terribles représailles s'ils continuaient pour leur propre compte la lutte contre Napoléon. En tout cas il importait de prendre rapidement une décision et de s'y tenir. Au lieu de cela, Hofer se retira dans une grotte d'où il envoyait des ordres contradictoires au bas desquels il apposait cette signature peu banale : « André Hofer, actuellement sans domicile fixe[9]). » Plus tard, quand la situation, compromise par sa faute, fut devenue très critique, il se jeta dans les bras de dangereux aventuriers contre qui on l'avait maintes et maintes fois mis en garde. A tous les avertissements il se contentait de répondre avec un sourire placide qu'il avait confiance en la mère de Dieu. Ce sourire devait le perdre. Plus tard quand tout était irrémédiablement perdu, Hofer refuse d'accepter les passeports que lui envoie le général français en lui demandant de se soumettre sans délai. Au lieu d'admirer cet acte, Hormayr essaie de l'expliquer par des commentaires peu clairs qui tendent à mettre cette attitude sur le compte du déséquilibre croissant dans l'âme du paysan : « Son esprit était le champ clos où s'affrontaient les sentiments les plus opposés. Il attendait toujours une reprise des hostilités et les derniers mensonges de ses conseillers ne lui sortaient pas de la tête. D'autre part il y avait en lui cet attachement nostalgique du montagnard à sa terre natale ; et puis il était la proie du destin qui ne voulait pas le laisser survivre à son œuvre. Le sang inutilement répandu dans les derniers combats lui inspirait une obscure sympathie pour la mort. Il devait finir digne-

9. « Andere Hofer, dermal unwissend wo ! » « Andreas Hofer », p. 353.

ment et racheter ainsi toutes les erreurs et les fautes de son humaine faiblesse[10]). »

Voilà tout ce que Hormayr, naguère chantre attitré et peu regardant de toutes les gloires autrichiennes, trouve à dire sur le compte d'un pur héros à qui ses ennemis mêmes ont su rendre autrement justice. A force d'ironie perfide, l'historien réussit à faire apparaître le chef tyrolien sous l'aspect le plus lamentable. Nous n'avons plus devant nous qu'un malheureux, victime de sa bêtise et de sa présomption. En dénigrant Hofer dont il avait vu de près les exploits, Hormayr s'est attaqué à une tâche peu glorieuse. S'il avait des raisons de se plaindre de l'attitude du gouvernement autrichien, il aurait pu imaginer une vengeance d'une autre qualité que celle-là.

Au fait pourquoi s'acharne-t-il précisément à mettre en pièces le malheureux Hofer ? Hélas, c'est une basse jalousie, bien ridicule de la part de cet historien longtemps comblé d'honneurs à l'égard d'un pauvre paysan, qui l'anime. Il ne peut oublier que le prestige de cet humble aubergiste a par instants éclipsé le sien en Tyrol. Aussi ne se lasse-t-il pas de railler les prétentions de Hofer. Hormayr, si fier lui-même de ses qualités, se moque de tous les titres invraisemblables dont on affublait ce simple montagnard : « Hochgnädiger, hochgebietender Herr, Herr Oberkommandant ! » — ou encore : « Durchlauchtigster Landesvater, Hochfreyherrliche Gnaden, etc. » Ces honneurs qu'on lui prodiguait, lui avaient tourné la tête : après l'armistice de Znaim, il propose aux chefs des insurgés de se proclamer ducs en Tyrol ; et il se déclare prêt à prendre lui-même le titre de comte en Tyrol. Et il pousse le ridicule jusqu'à faire graver ses initiales de chaque côté de l'aigle tyrolien sur son sceau et sur quelques pièces de monnaie[11]). Son cerveau acheva bientôt de se détraquer et il commença à se prendre sérieusement pour

10. « Andreas Hofer », p. 431 à 439.
11. « Andreas Hofer », p. 330.

un grand personnage, à découvrir dans ses propres pensées des éléments surhumains, à croire fermement à la divinité de sa mission, à répondre à toutes les questions par quelques mots inintelligibles ou un geste lourd de mystère. Les vrais sentiments de notre biographe éclatent avec une brutalité significative quand il accuse son rival de s'être borné constamment à singer les faits et gestes du baron de Hormayr : « La meilleure preuve que les dispositions prises par Hormayr étaient bonnes et nécessaires, c'est que Hofer, ne se sentant pas à la hauteur de sa tâche, se contentait de les reprendre textuellement, sans, il est vrai, nommer le véritable auteur. » Ailleurs il accuse Hofer d'avoir commencé par critiquer les mesures prises à son insu, quitte à les faire siennes immédiatement après ; et il lui reproche d'avoir simplement ruminé les instructions de l'intendant autrichien, baron de Hormayr[12]).

Cet étalage même de son titre officiel et de sa noblesse met à nu toute la mesquinerie de l'écrivain : son aversion pour Hofer n'est qu'une expression de son mépris des petites gens. Fier de ses illustres origines, le baron Joseph de Hormayr de Hortenburg, petit-fils d'un chancelier et lui-même couvert de titres, ne pardonne pas à un modeste aubergiste d'avoir attaché une gloire impérissable au nom d'un pauvre plébéien. Toute cette opposition fondamentale éclate en trois lignes quand notre historien relate que l'aubergiste Hofer avait choisi comme résidence à Innsbruck le palais impérial et plus particulièrement, comble d'insolence ! les appartements occupés peu de temps auparavant par l'intendant, baron de Hormayr !

Même s'il y a du vrai dans cette critique — tous les historiens savent qu'André Hofer ne fut ni un grand général ni un génial administrateur — il n'appartenait pas à Hormayr de le dire et surtout en termes à tel point dépourvus d'indulgence et acérés par la méchanceté.

Le plus affligeant, c'est que les appréciations malveil-

12. « Andreas Hofer », p. 383, 390, 398.

lantes à l'égard de Hofer vont de pair avec les éloges les plus dithyrambiques décernés... à Hormayr en personne ! Savourons un peu l'élégance avec laquelle l'auteur, utilisant à fond les ressources de l'anonymat, se dresse une statue avec les débris de celle de sa victime : « Après tout ce que nous venons de dire de Hofer, une question vient naturellement à l'esprit : comment cet homme a-t-il pu s'acquérir une telle réputation et gagner à ce point la confiance de ses compatriotes ? Comment a-t-il pu devenir le trait d'union entre des forces si dissemblables et le symbole même de cette lutte splendide où l'on vit de pauvres montagnards improviser les victoires les plus inattendues sur des soldats aguerris, maintenir leurs positions pendant toute la durée des hostilités dans les circonstances les plus difficiles et enfin, isolés mais non pas domptés, se séparer après le traité de paix pour attendre des jours meilleurs ? » Ne cherchons pas bien loin l'explication de ce mystère : « L'augmentation progressive du prestige de Hofer fut incontestablement le résultat des efforts continus du baron de Hormayr qui voyait précisément en lui l'instrument le plus approprié aux circonstances extérieures et aux exigences de la situation. Hormayr ne s'était jamais fait aucune illusion sur les lourdes responsabilités et les graves périls que comportait sa mission. Ce qui suscitait aussi bien des jalousies, moins dans le peuple que parmi les gros bonnets, c'était son jeune âge et maint envieux ne lui pardonnait pas non plus de se révéler prophète en son pays. Bien qu'on lui ait adressé le reproche d'avoir trop bien pillé l'arsenal des artifices démagogiques, — ce à quoi l'avaient fort bien préparé ses études historiques et son expérience de la biographie, — il n'en sentait pas moins la nécessité de se décharger d'une partie de sa mission sur la tête d'un autre chef ; en comblant Hofer de distinctions, il voulait que sa popularité vînt au premier plan et qu'on pût compter sur lui comme sur un intermédiaire ou un auxiliaire pour apaiser ou exciter les masses, les diviser ou les unir, selon les circonstances. L'esprit de l'insurrection, même quand

il s'agit de défendre la plus légitime des causes, est proche parent de celui de l'insubordination ; et, dans une telle crise, le peuple ne devait pas être abandonné sans précaution aux mains d'un fanatique qui serait devenu d'autant plus dangereux qu'il eût eu plus de clairvoyance, d'énergie et d'ambition personnelle. Avec Hofer, faible, indolent et puéril, on pouvait être sûr que toutes démarches excessives seraient toujours évitées ou du moins qu'on aurait le temps d'y parer ; on espérait aussi se servir de lui pour pénétrer les sentiments, les désirs et les arrière-pensées des autres chefs et pour les enrayer, les paralyser ou les annihiler s'ils se montraient récalcitrants. Une tête douée de sens pratique ne pouvait se proposer d'autre but que de choisir le moindre mal, et c'était Hofer. Voilà pourquoi Hormayr le distingua entre tous et chercha à faire de lui un épouvantail terrible pour l'ennemi, une idole pour ses compatriotes...; et ce plan réussit, et par là une quantité incalculable de malheurs put être évitée[13]) ! » Hormayr s'attribue donc à lui-même au centuple tous les mérites qu'il refuse à Hofer s'il proteste contre le culte voué par l'Autriche à ce modeste montagnard, c'est afin de revendiquer pour lui-même tous ces hommages égarés.

Hormayr est intarissable quand il s'agit de mettre en lumière ses brillantes qualités d'intelligence et d'énergie. Il se vante d'avoir lui-même organisé toute l'insurrection ; il fait remarquer expressément combien les événements ont justifié toutes ses prévisions ; il brosse un tableau édifiant de l'activité inlassable qu'il a déployée pendant les hostilités[14]) ; il reproduit avec complaisance les pompeuses proclamations qu'il adressait aux Tyroliens et qui célébraient hautement ses vertus : « J'ai raconté les exploits de vos ancêtres, j'ai dit vos libertés et vos droits, j'ai écrit l'histoire de notre chère patrie. Je veux aussi m'assurer

13. « Andreas Hofer », p. 56 à 58.
14. « Andreas Hofer », p. 41 et 42.

une place dans cette histoire[15])... » Quand il raconte sa première entrevue avec Hofer, il se dépeint lui-même prononçant « quelques paroles brèves, mais pleines de flamme sur le triomphe de la liberté nationale[16]) ». N'essayons pas de reproduire tous les passages où l'auteur fait son propre éloge ; ils sont trop ! Le livre tout entier est un hommage rendu par Hormayr historien à Hormayr homme d'action. Il passe à travers ces pages un souffle d'orgueil insatiable qui nous explique en grande partie toute la carrière de cet arriviste trop tôt comblé et trop tôt déçu par la vie.

Ainsi, dès 1817, Hormayr adoptait une attitude singulièrement équivoque du point de vue national et, fait plus grave, en contradiction absolue avec tous les principes de son passé. C'est surtout cette contradiction interne qui apparaît révélatrice : en relevant toutes les accusations portées par l'historien contre Hofer et toutes les louanges qu'il se prodigue à lui-même, nous ne prétendons pas tellement le convaincre de fourberie ou de mensonge ; il n'est pas dans notre plan non plus de vérifier minutieusement en quoi le récit fait par Hormayr de l'insurrection tyrolienne est ou non conforme à la réalité. Nous sommes même persuadés qu'une telle critique très exacte donnerait raison sur bien des points à notre polémiste et prouverait qu'à bien des égards l'opinion publique d'Autriche a trop laissé dans l'ombre l'activité de l'intendant impérial. Mais Hormayr était-il bien qualifié pour remettre les choses au point, pour distribuer l'éloge et le blâme ? Ne pouvait-il rétablir simplement la vérité par des procédés dignes d'un savant ? S'il s'était borné à publier et à commenter des documents, l'histoire n'aurait pu que lui en être reconnaissante. Malheureusement il a mis son érudition et ses talents au service de ses rancunes et de son insatiable ambition.

15. « Andreas Hofer », p. 87 et 88.
16. « Andreas Hofer », p. 115.

Et par là il a commencé de se compromettre dans l'opinion de la postérité[17]).

L' « Histoire d'André Hofer » est une basse vengeance qui, pour n'être pas sans motif, n'en reste pas moins indigne de l'historien et du poète patriote qu'avait été Hormayr et qu'il aurait pu demeurer, même dans le malheur. Il avait passé les plus belles années de sa jeunesse à célébrer les gloires nationales de l'Autriche, à raconter les hauts faits de ses empereurs, à prêcher à sa province l'amour de la mère-patrie ; nous le voyons aujourd'hui dénigrer sans la moindre pudeur un héros dont, par respect pour le Tyrol et pour son propre passé, il aurait dû être le dernier à dire du mal. Il n'a pas su se taire. C'est que, par delà Hofer et ses admirateurs, c'est déjà à l'Autriche et à ses gouvernants qu'il a voué une haine implacable qui ne tardera pas d'ailleurs à se donner libre cours.

II. — Déclaration de guerre a l'autriche et aux habsbourg

Jusqu'en 1828, Hormayr continua de vivre en Autriche parmi les ruines de sa grandeur passée. Mais son âme impatiente ne se résignait pas à la longue et obscure inaction qu'on lui imposait ; au milieu de ses humiliations, il caressait le double espoir de retrouver tous les honneurs qu'on lui avait brutalement arrachés en même temps que de tirer vengeance de l'affront que lui avait fait le gouvernement de Metternich. L'occasion se présenta au mois d'octobre 1828. Depuis longtemps la Bavière cherchait à se concilier cet homme qui pendant plusieurs années avait

17. La vilenie de cette attitude a été dûment stigmatisée dès 1844 dans une petite brochure publiée sous le titre « Herr von Hormayr und die Lebensbilder aus dem Befreiungskriege » (Leipzig, 1844) et où se trouve cette phrase prophétique : « Möge Hormayr nie einen Anatom finden, der sein Leben so seciert, und die Stücke zur Schau stellt, als er es dem armen, edlen Hofer getan. » Cf. p. 14.

été son plus redoutable adversaire, mais qu'elle savait maintenant aigri et devinait prêt à toutes les trahisons. Nous avons vu que, dès l'époque de l'insurrection tyrolienne, des émissaires des Wittelsbach avaient essayé de gagner l'intendant impérial en lui promettant plus d'honneurs encore à Munich qu'il ne s'en était vu conférer à Vienne. Ces ouvertures se poursuivirent et se firent plus pressantes après la disgrâce du baron tyrolien ; et il était fatal que Hormayr, assoifé de vengeance et dévoré d'ambition, finît par céder. Il dut pourtant lui en coûter. Passer au service de la Bavière, ce n'était pas seulement déserter le drapeau autrichien ; il fallait aussi être prêt à lutter ouvertement contre les frères d'hier, à traîner dans la boue tous les dieux de la veille ; il fallait se suicider moralement.

Hormayr eut le cœur de choisir cette solution. Ses ambitions et ses rancunes furent plus fortes que tout et il alla se mettre à la disposition de Louis de Bavière, ennemi juré des Habsbourg. Il a assuré qu'il ne recherchait, ce faisant, aucun avantage personnel, mais qu'il se décidait par simple dévouement à la cause de ce prince fort populaire et pour échapper à une persécution sourde et tenace qui s'acharnait contre lui en Autriche depuis quinze ans et empoisonnait sa carrière littéraire.

L'Autriche perdait en lui un de ses plus précieux serviteurs. Mais Hormayr perdait lui-même la raison d'être de toute son activité et mettait sur sa mémoire une tache que rien ne devait plus effacer. Si pourtant nous avons quelque tentation d'indulgence, c'est qu'il avait beaucoup souffert ; c'est aussi qu'il ne fut pas le seul à tourner ainsi le dos à sa patrie pour aller servir l'étranger. En 1828, le grand gaspillage d'énergie qui caractérise le « règne » de Metternich a depuis longtemps commencé.

Dans l' « Histoire d'André Hofer », Hormayr s'était vengé une première fois de l'ingratitude de ses compatriotes et de ses chefs en dénigrant le héros sur qui l'Autriche avait reporté toute son admiration et toute sa reconnaissance et en se décernant à lui-même le plus magnifique

témoignage de satisfaction. Cette mauvaise action ne pouvait rester sans lendemain ; il était passé maintenant de l'autre côté de la barricade et ce grand saut n'admettait plus de retour. Tant qu'il avait été contraint de demeurer sur le sol autrichien, Hormayr avait en partie réprimé sa colère ; mais dès qu'il se sentit en sûreté à la cour de Louis de Bavière, il se décida à flatter son nouveau maître et à épancher sa bile en disant le plus de mal possible de ses anciens souverains. Et il travailla sans relâche à la rédaction de gros volumes où il devait déverser tout son fiel. Ce furent les « Scènes de la guerre de libération » et les « Anémones tirées du journal d'un vieux pèlerin [18])». Deux ouvrages également remarquables et attristants par l'absence totale de plan et la haine furieuse qui les anime. Ce sont en apparence des collections de souvenirs, puisés au trésor d'une vaste expérience et d'une prodigieuse érudition, accompagnés de commentaires tendancieux qui, en réalité, sont l'essentiel pour l'auteur. Hormayr veut se justifier devant ses contemporains et devant la postérité. Les « Scènes de la guerre de libération » qui prétendent raconter la vie du comte de Münster, diplomate hanovrien, ont en fait pour but de prouver que, après l'invasion napoléonienne, toute l'Allemagne brûlait de secouer le joug du vainqueur et que par conséquent Hormayr avait raison de pousser l'Autriche à la guerre et de préparer une nouvelle insurrection en Tyrol. Dans les « Anémones », l'écrivain ne cherche même plus un prétexte, un fil conducteur : renonçant délibérément à tout plan d'ensemble, il se laisse entraîner au gré de ses réminiscences et surtout de ses passions.

Dans le grand combat que toute l'intelligence autrichienne mène à partir de 1815 contre le système de Metternich, l'originalité de Hormayr fut de renoncer en apparence

18. « Lebensbilder aus dem Befreiungskriege », 3 vol., 2e éd. (Iéna, 1845). — « Anemonen aus dem Tagebuch eines alten Pilgermannes », 4 parties en 2 vol. (Iéna, 1845).

à toute actualité pour s'attaquer à la dynastie elle-même et à la mission historique des Habsbourg. Tandis que d'autres s'en prenaient à Metternich et à ses séries, mais proclamaient bien haut leur indéfectible attachement à la personne du souverain, Hormayr essaie de démontrer que la dynastie elle-même ne mérite aucunement l'estime et l'affection de ses sujets. Combien cette démonstration aurait plus de force si ce n'était pas précisément l'auteur du « Plutarque autrichien » qui l'entreprenait !

Sans même avouer qu'il s'est lui-même grossièrement trompé et qu'il a dupé ses lecteurs, Hormayr a le front de se moquer des louanges exagérées que l'histoire décerne aux Habsbourg. S'il faut en croire les livres des XVIIe et XVIIIe siècles, écrit-il, l'histoire des Habsbourg serait toute lumière, sans la moindre tache d'ombre. Tous ces monarques pratiquaient à l'envie l'abnégation, le renoncement, le sacrifice. Malgré les droits innombrables et antérieurs au déluge, pour ne pas dire à Adam même, qu'ils pouvaient faire valoir sur les mondes connus et inconnus, ils ne manifestèrent jamais la moindre ambition ni le plus léger désir d'agrandir leurs Etats. Partout et toujours ils furent les champions de la justice et tous ceux qui avaient osé prendre les armes contre eux en vertu de quelque droit supposé, étaient de simples usurpateurs, des malfaiteurs publics avides de butin, d'insolents rebelles qui allaient contre une mission divine, visiblement donnée par la Providence[19]).

A ces affirmations mensongères, — mais pourquoi oublier qu'elles sont toutes consignées dans le « Plutarque autrichien » ? — Hormayr prétend opposer la vérité toute nue et, arrachant tous les voiles de la servilité ou de l'hypocrisie, montrer au monde étonné ce que furent en réalité les trop fameux souverains de l'Autriche.

Et d'abord, affirme maintenant Hormayr, les Habsbourg ne doivent leur fortune qu'à une longue série de

19. « Lebensbilder », t. III, p. 14.

hasards invraisemblables et presque miraculeux. Au cours des siècles, la solution la plus invraisemblable s'est régulièrement réalisée ; d'autre part, cette maison eut l'original privilège de faire accepter comme toutes naturelles par l'opinion publique les plus formidables invraisemblances et de transmettre à la postérité comme des articles de foi les pires erreurs[20]).

N'est-ce pas une invraisemblance déjà que l'accession à la dignité impériale de Rodolphe, comte de Habsbourg, le fondateur de la dynastie ? C'est ensuite par une série de hasards imprévisibles et presque incroyables que l'Autriche s'étendit indéfiniment, jusqu'à englober dans ses possessions l'Espagne et les Pays-Bas. Et toute l'histoire de l'Etat autrichien n'est qu'une longue suite de catastrophes où l'Empire paraît devoir sombrer, mais qui finissent toujours par prendre bonne tournure et s'achèvent enfin en triomphe. Humainement, les Habsbourg et leur domination auraient dû s'écrouler cent fois au cours de l'histoire : mais toujours un miracle vint leur apporter le salut. La plus grande invraisemblance pourtant, c'est qu'on ait pu les dépeindre comme des princes humains et cléments alors qu'ils furent très exactement le contraire. Hormayr se fait fort de le prouver.

L'histoire des Habsbourg, telle qu'il nous la révèle, abonde en traits de brutalité et de corruption révoltante. Tous ces souverains nous apparaissent en proie à une avidité insatiable, uniquement préoccupés de s'agrandir et de s'enrichir, considérant tous les moyens comme légitimes et nécessaires. Ils ont tous eu une haine féroce pour tout ce qui résistait à leur volonté d'arbitraire. L'aïeul Rodolphe lui-même fit couper les bras, dans sa jeunesse, à deux vaillants guerriers qui avaient refusé de le servir et se tenaient devant lui sans défense. Son fils, le roi Albert, ne détestait rien tant que les lois, qui limitaient sa puissance, et les traditions vénérables. Après que ce prince, qui ne respec-

20. « Anemonen », t. I, p. 64 et suiv.

tait rien et aimait uniquement son trésor et ses armes, seuls fondements de sa puissance, eut tué de sa propre main son roi Adolphe, il fut lui-même assassiné par son neveu Jean qu'il avait dépouillé ; à cette occasion, tous les serviteurs du meurtrier, pourtant bien innocents, furent étranglés avec leurs épouses et leurs enfants, en tout plus d'un millier de personnes. Dans cette aimable famille, les femmes se montraient plus enragées encore que les hommes. Lors de l'exécution des 63 citoyens de Farwangen, injustement condamnés, la reine Agnès de Hongrie, dit simplement : « Je prends un bain de rosée printanière », et, après le supplice de Rodolphe de Wart, quand la victime tressaillait encore sur la roue, elle trouva ces mots de commentaire : « Tous les corbeaux sont-ils donc partis qu'il ait encore des yeux ? » et la mère d'Agnès, Elisabeth, disait à son fils qui, las du spectacle de ces horreurs, voulait y mettre un terme : « On voit bien que tu n'as pas vu le cadavre sanglant et déchiré de ton père[21]) ! »

Tant que le roi Rodolphe eut besoin des Viennois, il les couvrit d'honneurs et, à deux reprises en l'espace de quelques jours, il éleva leur cité à la dignité de ville d'empire ; mais quand son grand ennemi eut été battu et massacré, il asservit Vienne à son fils et bannit les plus nobles citoyens. Albert mit un terme à leurs libertés et déchira sans autre forme de procès toutes leurs lettres de franchise. Il était naturel qu'à sa mort — il fut bien entendu assassiné — on cherchât partout à réagir contre l'usurpateur. Mais Frédéric le Beau lui-même, malgré sa modération relative, assura son injuste puissance en persécutant les meilleurs citoyens à qui il fit arracher la langue et les yeux et couper les mains ; puis il les attacha à la queue de chevaux furieux, enfin il ordonna qu'on les déchirât avec des pinces rougies au feu. Toute l'histoire des Habsbourg n'est qu'une perpétuelle réédition de ces atrocités. Pour s'assurer un lopin de terre en violation

21. « Anemonen », t. I, p. 198, 199 et suiv.

de tout droit, pour obtenir des tutelles lucratives sur des princes de leur propre maison, on voit des frères violer tous les serments et tous les traités, attenter à la vie les uns des autres, recruter parmi leurs sujets des partisans avides de meurtre et de carnage, dévaster pendant des années leur propre pays, exciter dans les villes les corporations contre le conseil municipal, les bourgeois contre les nobles, et ne reculer même pas devant le meurtre judiciaire ou l'assassinat pour étendre leur domination.

Cruels et barbares, les Habsbourg ont fait aussi de l'ingratitude un des principes essentiels de leur conduite. Pour donner un exemple précis et significatif de cette perfidie, Hormayr raconte en détail l'histoire du héros André Baumkircher. A trois reprises, il avait combattu et sacrifié toute sa fortune pour assurer le salut de l'empereur Frédéric. Son courage lui avait valu treize blessures, mais avait sauvé l'honneur et la liberté de son souverain. Comment tant de vaillance et d'abnégation furent-elles récompensées ? De retour dans ses foyers, le héros se vit pressé par ses créanciers à cause des dettes qu'il avait dû contracter pour sauver l'empereur. Tous ses biens furent confisqués et il se vit pourchassé sans relâche par les usuriers. La rage au cœur, il finit par prendre les armes avec quelques-uns de ses amis et il combattit avec des alternatives de revers et de succès contre les autorités impériales. Enfin il offrit sa soumission, demandant seulement qu'on lui permît de venir à Gratz pour se justifier et prouver le bien-fondé de ses réclamations. On lui accorda une trêve qui devait durer de l'angélus de l'aube à l'angélus du soir. L'entrevue eut lieu ; l'empereur et ses conseillers reçurent fort aimablement le rebelle ; au cours du déjeuner, le souverain but à la santé de Baumkircher ; cependant l'enquête des juristes n'avançait que très lentement. Vers le soir, le héros demanda une prolongation de la trêve, car il était évident qu'on n'avait plus assez de temps pour terminer l'examen du dossier avant l'expiration du délai primitivement fixé. Les conseillers répondirent

par des échappatoires. Soudain le guerrier eut un sombre pressentiment du destin qu'on lui réservait. Il saute à cheval et s'élance, ventre à terre. Comme il atteignait la dernière porte de la ville, il la voit retomber brusquement devant lui. Il fait rapidement volte-face. Mais voici que la porte intérieure retombe à son tour devant lui. Il était pris. A ce moment, il entendit tinter l'angélus du soir. Un prêtre et un bourreau vinrent à lui. C'est en vain qu'il offrit tous ses châteaux pour obtenir sa grâce. Il fut exécuté sur le champ. Et cela se passait le 23 avril 1471.

Un autre exemple mémorable d'ingratitude impériale, c'est la mort de Wallenstein. Ce grand capitaine fut la victime d'intrigues espagnoles et jésuitiques et de gens sans aveu qu'il avait comblés de bienfaits. Mais l'empereur se fit le complice de ces infamies : depuis longtemps la puissance et le prestige de l'illustre soldat lui étaient devenus insupportables. Il continuait de lui écrire des lettres pleines de confiance et d'affection cependant qu'il donnait des instructions pour préparer son assassinat.

Cette duplicité est devenue traditionnelle chez les Habsbourg : ils quittent sur une cordiale poignée de mains dans la salle du festin la même personne qu'ils font arrêter par des émissaires postés au bas de l'escalier. D'où cette phrase passée en proverbe : « Le roi vient de fumer un cigare avec un tel ; nous le verrons bientôt à la potence ou aux galères[22]). »

Il serait trop long de citer tous les passages où Hormayr donne libre cours à son antipathie aussi violente que neuve contre les Habsbourg. Les trois volumes des « Lebensbilder », les quatre tomes des « Anémones » foisonnent en traits épars d'hypocrisie, de cupidité, de cruauté. Et il constate avec amertume que, pour le malheur de l'Autriche, les règnes les plus sanglants et les plus corrompus ont aussi été les plus longs : voyez Frédéric IV, Rodolphe II, Ferdinand II et Léopold Ier qui, à eux seuls, remplissent près

22. « Anemonen », t. I, p. 209 et 210.

de deux siècles, les plus lamentables de toute l'histoire autrichienne[23]). Même quand il se voit forcé de concéder quelques éloges, Hormayr ne manque pas de tout renverser par un ricanement. Sans doute Marie-Thérèse a été une grande impératrice ; mais au lieu de faire appel, comme jadis dans le « Plutarque » ou dans les « Archives », à toutes les métaphores pour exprimer son respect et son admiration, notre historien ironise sur la bigoterie de l'auguste souveraine : « Cette femme qui fut grande et même bonne en maintes circonstances, croyait fermement que, pour la récompenser d'avoir déployé tant de prosélytisme, déporté tant de mécréants, sauvé ou réparé tant de chastetés compromises, pallié aux ignominies de tant d'ecclésiastiques influents, le Ciel ne pouvait moins faire que de lui rendre la Silésie[24]). »

Poussant à fond sa critique, Hormayr s'attaque aussi à la politique des Habsbourg, c'est-à-dire au principe fondamental de tout le système autrichien. Il leur reproche d'avoir réuni par la violence sous leur sceptre des peuples qui n'étaient faits en rien pour se comprendre et vivre en commun ! Et il se hausse à un essai d'explication : il montre que, même si les Habsbourg n'avaient pas été naturellement tyranniques et ennemis du progrès, la constitution de l'Etat aux destinées duquel ils présidaient leur aurait interdit tout esprit libéral : s'ils avaient accordé la moindre liberté sur tel ou tel point de leur empire, tous les autres pays auraient réclamé les mêmes concessions et il eût été difficile de mettre un terme à cette compétition. Pour échapper à ce danger, les empereurs durent nécessairement se rallier à une politique négative qui visait à étouffer toutes les étincelles qui risquaient de provoquer un embrasement général. Ainsi ils furent conservateurs, mais en ce sens seulement qu'ils conservèrent partout la destruction qu'ils avaient d'abord semée. On

23. « Anemonen », t. I, p. 147.
24. « Anemonen », t. I, p. 178.

a coutume de dire, ajoute Hormayr, que cet ensemble d'Etats forme un empire historique qui a toujours lutté sans relâche contre les principes de révolution et de dissolution ; bien au contraire : chaque fois qu'ils ont installé leur domination dans quelque nouveau pays, les Habsbourg n'ont rien eu de plus pressé que de détruire toutes les libertés, de bouleverser profondément le sol fertile de l'histoire et de la tradition. Le développement de leur puissance est marqué par une série de révolutions, avec cette différence seulement que, au lieu d'aller comme aujourd'hui de bas en haut, ces bouleversements avaient leur origine dans l'autorité même. L'Etat des Habsbourg est donc en réalité un empire contre-nature ; il était impossible d'y pratiquer une politique rationnelle et équitable ; et c'est une malédiction qui a, de tous temps, lourdement pesé sur l'Autriche, qui la paralyse encore de nos jours et la condamne aux plus néfastes contradictions. Hormayr prend comme exemple la question d'Orient : la victoire de la Croix sur le Croissant, l'expulsion des Turcs hors d'Europe, la libération des chrétiens, le retour de l'Asie, berceau de notre race, à la vraie civilisation, la suppression de la piraterie et le rétablissement des grandes routes commerciales, ne sont-ce pas là les intérêts et les devoirs primordiaux de l'Europe civilisée et les mots d'ordre que les empereurs ont de tout temps inscrits en lettres d'or sur leurs étendards ? Or que voyons-nous : l'Autriche, jadis protectrice attitrée des chrétiens d'Orient, refuse maintenant d'intervenir en leur faveur, elle les traite presque en ennemis et laisse aux lointaines puissances occidentales tout le soin de leur défense avec la gloire de leur délivrance. Et l'ironie des choses veut que la diminution de la puissance ottomane paraisse être le plus grand danger dont l'Autriche soit menacée[25]) !

Hormayr reproche non moins violemment aux Habsbourg d'avoir trahi les intérêts de l'Allemagne et de les

25. « Anemonen », t. II p. 50 à 52.

avoir sacrifiés à ceux de leur empire artificiel et hétéroclite. Les Allemands ont toujours été traités comme des parents pauvres ou des victimes désignées : ils ont commencé par verser leur sang pour la conquête des pays slaves, magyars ou romans ; puis ils ont dû renoncer à tout idéal propre pour se consacrer tout entiers à l'idéal factice de la vie en commun avec tous ces peuples bigarrés.

On a loué les Habsbourg d'avoir été le rempart de l'Allemagne contre la barbarie musulmane. En réalité l'Allemagne fut à elle-même son propre rempart : même quand on se battait en Hongrie, c'étaient des troupes allemandes qui se faisaient tuer et, en général, les Turcs arrivaient jusqu'à Vienne où seule l'intervention des armées germaniques réussissait à les arrêter. Quand on appelle Sobiesky le sauveur de la ville impériale, on oublie que, à côté de ses 26.700 Polonais, combattaient 31.000 Allemands, en particulier 12.000 Bavarois sous les ordres de Max Emmanuel, jeune héros de vingt ans. Ce même guerrier au précoce génie militaire reconquit Belgrade et ce fut encore un Bavarois qui consacra la libération de la Hongrie en vengeant près de Mohács (1687) le désastre où avait péri le dernier des Jagellon avec la fleur de la noblesse hongroise.

Hormayr reproche aux Habsbourg d'avoir mal récompensé les Allemands de tous ces sacrifices. Il s'associe aux plaintes et aux protestations formulées par le poète Platen dans son « Ode à l'empereur François » : « Nous t'accusons d'avoir toujours regardé par delà les Alpes, d'avoir gouverné des peuples étrangers à ta Germanie ! Un jour même l'Autriche a tendu ses mains vers l'alliance espagnole, mais elle n'a réussi qu'à perdre l'Allemagne. Charles-Quint fut notre ruine et celle de l'Europe ! Rends un cœur allemand à ton Allemagne ; alors, sois-en sûr, dans une clameur d'allégresse ton vrai peuple accueillera son souverain que ploie aujourd'hui le chagrin ! Alors aussi la nouvelle France tendra la main à ton peuple régénéré sur le cercueil sacré d'Aix-la-Chapelle ! » Et Hormayr fait

siennes aussi les paroles du grand historien Ranke : « On ne peut guère considérer comme un bonheur pour l'Allemagne que, dans une période décisive de notre histoire, notre empereur ait possédé à la fois l'Espagne et l'Amérique, l'Italie et les Pays-Bas, que ses démarches aient été, dans des affaires capitales, commandées par un intérêt étranger et qu'enfin des conseillers venus du dehors aient eu une influence prépondérante dans notre gouvernement[26]). » L'idée commune au poète, à l'historien et à notre poète-historien, c'est que les Habsbourg n'ont pas été assez allemands, qu'ils ont réservé toute leur attention et toutes leurs faveurs à des étrangers et ont exploité au profit de ces différents peuples les qualités et les ressources des Etats germaniques qu'ils possédaient !

Non content de critiquer âprement les principes fondamentaux de la politique des Habsbourg, Hormayr n'hésite pas à révoquer en doute la légitimité même de la dynastie. Il déclare d'abord que parler de la maison d'Autriche, c'est employer une expression vide de sens. Il existe dans la géographie un pays qui porte ce nom[27]), mais non pas une maison régnante dans l'histoire. En réalité l'Autriche a été successivement gouvernée par deux dynasties absolument étrangères au pays : ce fut d'abord la maison suisse de Habsbourg qui s'est éteinte en 1780 avec Marie-Thérèse, ce fut ensuite la maison de Lorraine, si bien que les quatre derniers souverains de l'empire allemand ont été des Français. Rien n'est plus solidement établi, affirme Hormayr, que cette vérité : la branche espagnole de la maison de Habsbourg s'est éteinte le 1er novembre 1700 et la branche allemande le 20 octobre 1740 ; le dernier rejeton féminin a régné jusqu'en 1780, époque où est arrivée au pouvoir la maison nouvelle de Lorraine-Vaudemont[28]). C'est seulement grâce à l'habileté

26. « Anemonen », t. II, p. 48 à 50.
27. « Anemonen », t. I, p. 75 et suiv.
28. « Lebensbilder », t. III, p. 21 et suiv.

de Marie-Thérèse que cette transition a pu se faire sans encombre : bien qu'une femme pût facilement porter le titre d'électeur, elle fit décerner à son mari la voix électorale de Bavière pour lui obtenir ensuite la dignité impériale. Ses descendants étaient donc des Français : c'est en effet une règle absolue, dans la maison de Habsbourg et dans la plupart des maisons régnantes, que les droits à la couronne ne peuvent se transmettre par les femmes. Admettre une telle transmission, ce serait reconnaître qu'il existe encore des Mérovingiens, des Carolingiens, des Hohenstaufen, des Plantagenet, des Stuart, des Jagellon, etc., et, en conséquence, l'énorme majorité des souverains actuels devraient être considérés comme des usurpateurs[29]). Et même dans ce cas, le véritable héritier des Habsbourg ne serait pas l'empereur actuel, descendant de Marie-Thérèse et de François de Lorraine, mais le roi Frédéric-Auguste de Saxe, né en 1797, arrière petit-fils de Marie-Thérèse et descendant aussi des deux filles de Joseph Ier, l'avant-dernier des Habsbourg. Pour ne rien dire de la « Pragmatique sanction » sans laquelle la couronne serait revenue automatiquement aux filles de Joseph Ier, Josepha, mariée à Auguste de Saxe, roi de Pologne, ou Amalie, épouse de Charles VI, prince électeur de Bavière[30]). Sans doute, celui-ci avait, lors de son mariage, expressément renoncé à ses droits et à ceux de sa femme sur la couronne d'Autriche ; mais il ne pouvait renoncer au droit qu'il tenait de sa naissance puisqu'il avait pour aïeule Anna, fille aînée du premier possesseur de la Bohême et de la Hongrie, Ferdinand Ier [31]).

Ainsi donc, si les droits de Joseph II apparaissent nuls, ceux de sa mère Marie-Thérèse ne sont guère mieux assurés. Et il est à regretter, écrit Hormayr en toutes lettres, que la France ne soit pas intervenue plus énergiquement contre

29. « Anemonen », t. II, p. 107 à 117.
30. « Anemonen », t. II, p. 126.
31. « Anemonen », t. IV, p. 279.

l'impératrice illégitime en faveur des autres prétendants. En effet la France avait reconnu et garanti la « Pragmatique sanction » sous cette condition formelle que la paix de Vienne serait acceptée par la totalité de l'empire d'Allemagne. Or Charles VI avait négligé de se faire donner cette adhésion générale. Dans ces conditions, aucun ministre français, si scrupuleux fût-il, ne pouvait se faire un point d'honneur d'aider à la conservation de cette dynastie si souvent dangereuse pour la France et de perpétuer ce péril au sein d'une nouvelle maison d'origine française. Agir ainsi, ç'eût été se montrer injuste et mal avisé envers la France elle-même, et cela par excès de délicatesse à l'égard d'un ennemi héréditaire, pour respecter les droits mal établis d'une étrangère ! Si l'on peut adresser un reproche à la France, c'est de s'être montrée politiquement faible en 1741, de s'en être tenue à des demi-mesures, de n'avoir pas conduit la guerre avec des moyens plus radicaux encore que ceux qu'elle avait mis en œuvre durant la guerre de succession d'Espagne. Si même la France ne voulait pas faire valoir des droits qui lui eussent été propres, elle n'aurait pourtant pas dû laisser léser les droits d'autres intéressés et en particulier elle devait soutenir les prétentions de l'électeur de Bavière, dont le père avait souffert pour la cause française et n'avait été restauré dans son pays mis à feu et à sang que grâce à l'intervention de la France[32]).

III. — Le nouveau patriotisme bavarois de Hormayr

Ce n'est pas par hasard, ni, on s'en doute, par respect de la vérité historique que Hormayr met ainsi en relief les droits tout spéciaux que l'électeur de Bavière pouvait faire valoir à la succession d'Autriche. Cette tendance à

32. « Anemonen », t. II, p. 127 et suiv.

insister sur le bien-fondé des prétentions bavaroises en Europe centrale n'est pas isolée dans les œuvres de sa seconde période. Il ne lui suffisait pas d'avoir abondamment médit de l'Autriche : il fallait encore reporter sur une autre dynastie toute la prédilection qu'il refusait maintenant aux Habsbourg après les en avoir comblés. Et bien que Hormayr se vante avec une insistance fort suspecte de ne jamais s'inspirer que des intérêts supérieurs de l'Histoire, on ne peut se défendre de quelque malaise à l'entendre louer maintenant les Wittelsbach avec le même empressement qu'il apportait naguère à prononcer le panégyrique des Habsbourg. On a le droit de se choisir un maître et de le vouloir bien servir ; mais se dévouer successivement et avec la même conviction, le même enthousiasme, au service de deux maisons ennemies qui ne peuvent être célébrées qu'aux dépens l'une de l'autre, c'est un procédé fort douteux et toutes les protestations de haute impartialité ne suffisent pas à nous rassurer.

Or de tous temps la Bavière avait été le pire adversaire de l'Autriche. Les Wittelsbach étaient les plus dangereux rivaux des Habsbourg à qui ils avaient à plusieurs reprises essayé de ravir la couronne impériale. Cette compétition était d'autant plus âpre que les deux maisons, également catholiques, pouvaient solliciter les mêmes appuis. Aussi d'incessantes querelles ont-elles opposé au cours des siècles les souverains de Vienne et ceux de Munich. L'une des plus importantes fut cette guerre de succession d'Autriche où Charles VI fut bien près d'enlever la couronne à Marie-Thérèse. Plus récemment la Bavière était une fois de plus intervenue contre l'Autriche : pendant les guerres impériales, elle avait été un des plus fidèles alliés de Napoléon et un de ses plus précieux auxiliaires dans la lutte contre les coalisés. Cette longue discorde s'aggravait de prétentions territoriales : la Bavière et l'Autriche réclamaient également le Tyrol. Ce n'est pas contre les Français qu'avait été organisé le soulèvement de 1809 ; cette entreprise dont nous avons entendu Hormayr reven-

diquer jalousement tout le mérite, était précisément dirigée contre les Bavarois qui, à la faveur de l'alliance française, avaient étendu leur domination sur cette province alpestre. Et depuis cette grande lutte l'Autriche et la Bavière essayaient d'établir leurs droits historiques et juridiques à la possession de cette contrée.

L'opinion publique allemande était aussi divisée ; pourtant elle était plutôt favorable à l'Autriche ; on gardait rancune à la Bavière de ses sympathies pour la France, on l'accusait d'avoir perfidement trahi les intérêts allemands pour ne songer qu'à assouvir sa propre avidité aux dépens de la monarchie des Habsbourg.

C'est contre ce point de vue que Hormayr entreprend de réagir. Comme toujours cette réfutation s'ouvre sur un pompeux éloge de l'impartialité qui caractérise le véritable historien : « Ceux pour qui l'Histoire n'est pas seulement un agréable et utile tissu de mensonges à l'usage de la plèbe de tous étages et des vieilles commères des deux sexes, ni un simple ouvrage de commande exécuté par des mandarins infaillibles, ni encore une fable inventée à l'intention des hydrophobes de la pensée originale, ceux qui découvrent en elle autre chose qu'une occasion de tout falsifier par un savant mélange de suggestions et de silences, ceux-là n'ont que faire de notre mise au point. » Mais pour les autres, « ce ne doit plus être l'idée à la mode d'affirmer que Charles VII n'a été qu'un hardi fripon empressé à dépouiller une pauvre orpheline, sa parente Marie-Thérèse, un prince dont les prétentions étaient aussi creuses et vides que sa tête, qui a parfaitement mérité son amère infortune et sa douloureuse humiliation à titre d'avertissement pour l'ambition insatiable de la Bavière et pour ses prétentions à la couronne impériale qui aurait été trop lourde à ses épaules, enfin un parjure qui aurait violé le serment prêté à cette Pragmatique sanction que, en réalité, il n'avait jamais reconnue ». Ce ne doit plus être l'idée à la mode d'affirmer que la Bavière se détourne de l'Allemagne et incline

vers la France, qu'elle abandonne lâchement le drapeau allemand, et cela par pure ambition égoïste et par désir de s'agrandir[33]).

Sur le premier point, Hormayr a déjà répondu : il a montré que Charles VII avait des droits parfaitement établis à la couronne impériale, en dehors même de ceux qu'il aurait pu acquérir par son mariage et auxquels il avait par avance formellement renoncé. Sur le second point, l'attitude de la Bavière pendant les guerres napoléoniennes, Hormayr entreprend une longue démonstration.

Il montre que, malgré l'insuccès de l'offensive allemande contre la Révolution, la Bavière avait tenu tous ses engagements. Même en 1797, quand l'Autriche s'était mise d'accord avec la France pour se dédommager aux dépens de la Bavière des sacrifices consentis en Italie, celle-ci ne s'était pas encore ralliée à la cause de Bonaparte. En 1799 et 1800, les Bavarois luttèrent vaillamment contre l'envahisseur. Le congrès de Paris (1802) qui accorda tant d'indemnités à divers Etats allemands, n'améliora en rien la position de la Bavière qui resta dépouillée au profit de l'Autriche. En 1805, ce furent les Autrichiens eux-mêmes qui contraignirent les Bavarois à se ranger du côté où ils se sentaient le moins menacés : les armées autrichiennes envahirent le royaume des Wittelsbach sous les ordres de Mack et de l'archiduc Ferdinand et le prince de Schwarzenberg exigea la collaboration des Bavarois avec une morgue qui devait les blesser profondément ; il voulait les englober dans l'armée autrichienne par bataillons, prétention que Napoléon lui-même n'éleva jamais au temps de sa plus grande puissance ; la Bavière fut ainsi amenée à se tourner vers la nation qui lui laissait le plus d'espoir. Et pourtant quand la paix de Presbourg consacra la ruine de l'empire germanique, la Bavière reçut relativement peu de compensations territoriales. En 1809, la neutralité de la Prusse ne laissait à la Bavière aucune

33. « Lebensbilder », t. III, p. 220 et 221.

possibilité de prendre les armes contre la France. En 1813, elle refusa spontanément son concours à Napoléon ; à la fin d'août, après la bataille de Dresde, il aurait suffi que l'armée bavaroise, prête à entrer en campagne, intervînt contre les coalisés pour que le succès de la guerre fût décidé en faveur de Napoléon ; mais c'est en vain qu'Augereau prit des airs menaçants à Wurzbourg, en vain que l'Empereur fit à ses anciens alliés les plus séduisantes promesses : la Bavière donna la première le signal du ralliement à la cause allemande. Et pourtant au bout de deux ans d'une guerre où elle engagea jusqu'à 60.000 hommes, elle se trouva finalement à peine agrandie, payant l'avantage de faire désormais un Etat en un seul bloc du renoncement à ses droits sur de magnifiques cités, comme Mannheim, Heidelberg, Dusseldorf, etc. Voilà tout ce qui subsiste des accusations portées contre la Bavière : elle ne s'est ralliée à la cause de la France que contrainte par l'insolence des Autrichiens, elle a abandonné Napoléon dès qu'elle a pu le faire sans courir au suicide ; enfin elle s'est dévouée sans compter au service des alliés qui l'ont maigrement récompensée[34]).

La grande coupable, c'est donc l'Autriche dont le rêve a toujours été de supprimer la dynastie rivale en annexant ses territoires. Ce fut le plan avoué du prince Eugène, de Kaunitz et de Lehrbach ; tous ils mettaient en pratique les recommandations faites par le vieux chancelier Hocker qui, dans son testament politique à l'intention de Léopold Ier (1683), écrivait : « Aucun traité ne peut vous interdire de travailler à la ruine de la maison de Bavière. Elle a toujours été l'espoir des catholiques, elle a réalisé leur union ; c'est elle qui a fait la Ligue et elle est restée longtemps à la tête de cette association plus dangereuse pour les ancêtres de Votre Majesté que la puissance des hérétiques même. Il faut donc que Votre Majesté détruise cette orgueilleuse maison. Alors les catholiques n'auront plus

34. « Lebensbilder », t. I, p. 161 et suiv.

de chef, de protecteur ni de champion pour résister à votre puissance. Aucun traité ne changera rien à cette vérité ; contre un ennemi si dangereux, on ne doit se considérer comme lié par aucun serment. Le bonheur et l'honneur de votre maison imposent de tels principes : que vos conseillers s'en inspirent et le reste viendra par surcroît. Il doit exister quelque moyen de soumettre la Bavière sans avoir l'air d'aller contre l'équité. Si l'on s'embarrasse d'objections mesquines, on ne peut jamais espérer accomplir rien de grand[35]). » Voilà quels sentiments la très catholique Autriche nourrissait à l'égard de la non moins catholique Bavière. Comment s'étonner après cela que celle-ci ait eu parfois recours à la protection de la France pour assurer son salut ?

Et voilà où en est venu l'auteur du « Plutarque autrichien ». Il n'a plus de sympathie et d'indulgence désormais que pour les Bavarois et leur dynastie. Et ce même homme qui célébrait jadis si pompeusement la mission de l'Autriche en Europe ne trouve plus d'insulte assez basse pour lancer à la face des Habsbourg. Et s'il ne pousse pas l'audace jusqu'à publier maintenant un « Plutarque bavarois », il va pourtant dans ses discours et dans ses articles chanter les vertus des Wittelsbach et la mission de la Bavière dans le monde, tout en stigmatisant à chaque occasion la perfidie et la méchanceté de ses anciens dieux autrichiens[36]).

***

S'il fallait évoquer cette vengeance de Hormayr pour compléter le tableau que nous avons brossé de son rôle

35. « Lebensbilder », t. III, p. 530.

36. A la liste lamentable des écrits publiés par Hormayr contre l'Autriche, il faudrait ajouter un pamphlet qu'il laissa inachevé et qui parut après sa mort sous le titre : « Kaiser Franz und Metternich » (Leipzig, 1848). Si Hormayr avait voulu prouver jusqu'où il pouvait s'abaisser, il n'aurait pu faire mieux. Il déclare que le père du chancelier avait été élevé suivant un système d'éducation « jésuitico-biblico-publicistique et beaucoup plus hystérique qu'historique ». Et toute la brochure est dans ce style. On est tenté d'admettre que, sur la fin de sa vie, Hormayr était irresponsable de ses actes et de ses écrits.

en 1809, il était non moins indispensable de nous édifier ainsi sur son caractère afin de pouvoir mieux comprendre l'échec de sa propagande et la défiance que, même aux heures de sa plus brillante fortune, on ne cessa jamais de lui témoigner en haut lieu.

CONCLUSION

HORMAYR, L'AUTRICHE ET METTERNICH

L'entreprise de Hormayr était opportune et pouvait devenir salutaire. Les circonstances semblaient devoir en favoriser le succès. Et pourtant elle a abouti à l'échec le plus lamentable pour lui-même et pour le grand idéal dont il s'était fait le champion. Telles sont les conclusions qui jaillissent immédiatement de notre étude. Il nous reste à les développer et à les nuancer quelque peu.

Cet idéal venait vraiment bien à son heure. A la fin du XVIIIe siècle, grâce aux patients efforts de toute une dynastie et à la sagesse d'une grande impératrice, en dépit aussi des errements d'un souverain illuminé, l'Autriche pouvait paraître mûre pour l'unité. Plusieurs siècles d'histoire semblaient devoir porter leurs fruits ; d'avoir connu en commun tant de détresses et tant de gloires, d'invasions et de délivrances, les sujets des Habsbourg sentaient germer au fond de leur conscience le sens de leur mission en Europe, l'intuition de leur nécessaire solidarité.

Justement la plus heureuse des fatalités venait d'imposer le grand geste depuis des siècles indispensable et jamais encore accompli : en renonçant à ses droits illusoires sur l'Allemagne, en sacrifiant le rêve ancestral de l'empire du monde aux exigences pratiques du moment, le descendant de Rodolphe affermissait son autorité en Autriche et se ralliait à la seule idée capable de cimenter à jamais l'union de tous les pays danubiens. La maison d'Autriche, ce mythe cinq fois séculaire, devenait enfin une réalité.

La Providence avait chargé Napoléon de mettre à l'épreuve la cohésion et la vitalité de ce nouvel empire. De tous les Etats européens, seule l'Autriche se révélait capable de résister au conquérant. A l'Angleterre et à la Russie, leur situation géographique même interdisait l'action directe. Oublieuse de Frédéric II, la Prusse, naguère encore suprême espoir des patriotes d'Allemagne, se dérobait lamentablement. Seule l'Autriche osait tenir tête au fléau de Dieu et s'enhardissait même jusqu'à le défier : à Paris son ambassadeur répliquait sèchement aux impertinences du parvenu corse et, dans les plaines d'Aspern, un prince du sang des Habsbourg s'acquérait le renom d'avoir vaincu l'Invincible. Au lendemain de Wagram, Napoléon lui-même, qui savait rendre hommage à la vaillance et à la loyauté de ses adversaires, déclarait franchement qu'il ne s'attendait pas à avoir affaire à si forte partie.

Ainsi la nouvelle Autriche avait glorieusement reçu le baptême du sang et du feu. Contre la jeune France, toute la vieille Europe plaçait en elle ses espoirs. Et c'est le moment que le baron de Hormayr, enfant chéri de la fortune, choisit pour célébrer l'antique tradition des Habsbourg, pour dire la mission historique de l'Autriche et l'avenir glorieux qui attend tous ces peuples groupés autour d'un trône, autour d'une idée. Il entreprend de hâter la formation définitive de cette âme nationale qui paraissait à tout instant vouloir d'elle-même se cristalliser.

Et pourtant cette généreuse tentative aboutit à un immense échec. Toute l'histoire du XIXe siècle autrichien, les révolutions de 1848 et l'effroyable bouleversement de 1918, balayant de la carte de l'Europe un empire qui avait si longtemps contribué à en forger les destinées, ne disent qu'avec trop d'éloquence à quel point le baron de Hormayr, prophète du nouvel idéal autrichien, n'a pas réussi.

Quels furent les ressorts secrets de ce déplorable échec ? Le premier responsable, c'est évidemment le gentilhomme tyrolien en personne. Il y avait en lui un curieux assem-

blage de qualités peu communes et de graves défauts de caractère et d'esprit. On a tant stigmatisé ces derniers qu'il nous faut bien insister un peu sur les premières. Il porte d'ailleurs en grande partie la peine de ses rigueurs : parce qu'il avait été toute sa vie trop sévère aux autres et trop complaisant à lui-même, la postérité a été dure pour sa mémoire ; et parce qu'il avait passé la seconde partie de son existence à renier furieusement la première, on a voulu le renier tout entier. Vaniteux et rancunier, renégat et faussaire, tel on a coutume de nous le dépeindre. Mais tout cela ne peut-il être vrai en lui laissant quelque chose encore de sa grandeur ?

L'homme était de format balzacien : extraordinaire, inouï dans le dévouement comme dans le crime, lave incandescente, métal en fusion. On ne sait ce qui demeure le plus étonnant de son ascension éblouissante ou de sa fin. Sa rapide fortune, dans un milieu où il n'était pas facile de brûler les étapes, rappelle par plus d'un point celle de Napoléon. Nous l'avons vu diriger à vingt ans les Archives impériales et à vingt-huit ans un soulèvement populaire en Tyrol. Sa chute fut tout aussi foudroyante ; il croyait lui aussi planer aux voûtes éternelles lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes. Mais l'étrangeté même de son destin est peut-être la meilleure excuse de ses crimes. S'il devint traître à lui-même, à son idéal et à sa patrie, ne faut-il pas dans ce grand procès lui accorder le bénéfice du déséquilibre mental ? Ne retrouvons-nous pas dans Hormayr ce fil rouge de démence que Grillparzer découvrait en lui-même et en Napoléon ? Après tout ce qu'il avait connu de triomphes prématurés et de fulgurantes catastrophes, ce fougueux enfant des montagnes tyroliennes était presque en droit de devenir fou.

Il n'en a pas moins eu des qualités de l'essence la plus rare. Déconcertant par sa mémoire et sa puissance de travail, en proie à un formidable besoin d'action, il fut un animateur prodigieux. Nul n'était mieux qualifié et mieux doué que lui pour prêcher le nouvel idéal autri-

chien. A une foule de points de vue, il a bien mérité de la dynastie et de sa patrie.

Mais aussi nul ne porta d'emblée plus sûrement en soi les germes de sa ruine. Défauts de caractère, avons-nous dit : dévoré d'ambition et d'orgueil, il ne concevait pas la gloire de sa patrie en dehors de la sienne propre ; démesuré en tout, il n'estima jamais suffisants les honneurs dont on le comblait. Défauts d'esprit aussi : il ne comprit pas qu'il est des moments où il faut savoir s'éclipser, il ne pressentit pas les rancunes que sa fortune trop rapide et son arrivisme effréné devaient accumuler contre lui. Surtout, et c'est là le plus grave reproche que nous lui adressions, il ne vit pas tout ce que son fameux idéal autrichien avait à la fois de contradictoire et d'incomplet.

Il faut nous arrêter à cette aberration, d'autant plus néfaste qu'elle ne lui fut pas particulière. Avec lui tous ses admirateurs ou disciples et les chefs responsables aussi, le monarque et ses ministres, cultivèrent délibérément le malentendu qui devait être mortel pour le grand corps autrichien.

Puisqu'on se décidait enfin à renoncer à cette chimère impériale que les Habsbourg se passaient dévotement de père en fils depuis Charles-Quint, il fallait y renoncer pleinement. La nouvelle idée autrichienne, si débile et si frêle encore, ne pouvait supporter la moindre équivoque. Or c'est en la nourrissant d'équivoque qu'on entreprit de la fortifier.

Le tort impardonnable de Hormayr et de son école, c'est de n'avoir pas vu que cet idéal fourmillait de contradictions, que toutes ces superbes théories étaient viciées à leur base. L'édifice pouvait paraître imposant : mais on avait mis des tonneaux de poudre au lieu et place de fondations.

Historien d'abord, c'est en éveillant et en entretenant le sens de l'histoire que l'auteur du « Plutarque » prétendait appeler définitivement l'idée autrichienne à la vie. Filon très riche en effet et qu'il ne fallait pas manquer d'exploiter.

Contre les doctrines de la Réforme d'abord, contre les idées de la Révolution ensuite et contre le péril musulman toujours, les pays autrichiens avaient fait front au cours des âges pour défendre leur indépendance et l'originalité de leur civilisation. Ils avaient repoussé tous ces assauts en demeurant inébranlablement dévoués à une grande dynastie, en ne se départant jamais du principe que l'insulte faite à un seul portait atteinte à la dignité de tous. Ces souvenirs communs devaient évidemment être un puissant lien entre tant de peuples : c'est le mérite indéfectible de Hormayr de l'avoir senti et montré. Mais avec quelle prudence ne fallait-il pas raviver cette grande force ! Fouiller la cendre du passé pour allumer la flamme de l'enthousiasme national, n'était-ce pas aussi risquer d'en faire jaillir l'étincelle de quelque particularisme assoupi ? Parmi l'héritage des expériences communes, les peuples n'allaient-ils pas retrouver aussi leur tradition propre, fleuve coulant à couvert, mais non pas tari ? La Hongrie ne se rappellerait-elle pas Saint-Etienne, Rakoczy et Toekoeli, la Bohême ses Premyslides, Jean Hus, Zižka et les victimes de la Montagne blanche ? Trop de héros nationaux continuaient de vivre dans la mémoire de leur peuple, trop de deuils étaient assez récents encore pour n'avoir pas sombré complètement dans l'oubli. S'il était bon de mettre des souvenirs historiques à la base du nouvel idéal autrichien, il fallait y apporter infiniment de prudence et de tact. Mais ces qualités n'étaient pas dans la nature de Hormayr.

C'était là une difficulté ; ce n'était pas encore une contradiction. Que dire par contre de l'erreur de notre prophète affirmant qu'un peuple doit avant tout cultiver sa nationalité et que celle-ci s'exprime le plus parfaitement dans la langue ? Où découvrir dès lors un principe d'unité profonde dans cet Etat des Habsbourg plus riche en idiomes que l'antique Babel ? Si la nationalité définie par la langue est le bien suprême d'un peuple, celui à la conservation duquel il doit sacrifier tout, l'unité autrichienne apparaît, selon Hormayr même, non seulement diffi-

cultueuse, mais paradoxale, contradictoire, impossible. Ce dont notre théoricien prétendait faire la raison d'être de l'Autriche en devient la sentence de mort. On se demande s'il n'a pas inconsciemment semé les germes de décadence qui devaient être néfastes à l'Autriche. L'activité des Szechenyi, des Deak et des Kossuth en Hongrie, des Kollar, des Safařik et des Palacky en Bohême pourrait bien n'avoir été qu'une conséquence directe de la propagande de Hormayr. Toutes ces renaissances nationales qui devaient mener aux révolutions de 1848 et enfin au démembrement de 1918 sont bien en tout cas dans la ligne de sa doctrine. Est-il besoin de dire que, comme tant d'autres précurseurs, il n'avait pas voulu cela ?

C'est qu'au fond, et nous touchons ici à la racine commune de toutes ces insuffisances, de toutes ces contradictions, la pensée de Hormayr était extrêmement superficielle. La question autrichienne était dès ce moment beaucoup plus épineuse qu'il ne sembla le supposer. Remettre en honneur l'histoire nationale, évoquer abondamment des souvenirs communs, cultiver l'originalité des peuples, de leur culture et de leur langue, tout cela ne pouvait suffire à résoudre le grand problème. La situation allait au contraire s'en trouver compliquée ; du jour où ces peuples commenceraient de méditer sur leur passé, une foule de difficultés allaient fatalement surgir. Il eût fallu prévoir ces nouvelles complications et tenir une solution toute prête. Le problème n'était pas seulement d'ordre intellectuel, linguistique ou sentimental ; il était essentiellement politique ; et cela, ni Hormayr, ni personne autour de lui ne paraît l'avoir suffisamment compris.

Sa grande erreur en définitive, c'est de s'être, sans s'en rendre compte, placé une fois de plus à un point de vue austro-allemand pour aborder le problème autrichien. Si la tentative de Hormayr avait un sens, elle supposait l'égalité de tous les peuples dont l'union constituait depuis des siècles l'empire des Habsbourg ; il fallait dès ce moment élaborer un « modus vivendi » qui respectât les droits de

tous ces sujets si différents par leur origine, leur langue et leurs traditions. C'était la seule solution conforme à la fois à la justice et aux intérêts bien compris de l'Etat autrichien. Il fallait préparer la mise en vigueur de ce système fédératif qui seul, personne n'en doute plus aujourd'hui, pouvait sauvegarder l'unité de l'Autriche en satisfaisant les désirs légitimes des nationalités. En dépit de toutes les divergences, celles-ci ne venaient-elles pas, dans la lutte contre Napoléon, de donner toute la mesure de leur loyalisme et de leur dévouement ?

Ce plan grandiose n'aurait pu sans doute être appliqué du jour au lendemain, mais on pouvait dès ce moment y penser. Il est surprenant que cette idée n'ait même pas effleuré l'esprit de Hormayr et qu'on n'en trouve nulle trace dans ses écrits. Il voyait tout de Vienne ou d'Innsbruck, alors qu'il eût fallu se souvenir que Pesth et Prague ou Zagreb conservaient leur orgueil de vieilles capitales. On a trop l'impression que Hormayr fait à tous ces peuples non-allemands d'Autriche le strict minimum de concessions nécessaires pour les amadouer et peut-être pour les duper. Avec tous ses disciples, il est imbu de cette idée que la nationalité allemande est infiniment supérieure aux autres et qu'elle doit prévaloir en Autriche. Idée défendable peut-être à condition qu'on la proclamât franchement ; mais idée absolument inadmissible du point de vue de la logique interne des doctrines de Hormayr. Il fallait savoir choisir et ne pas traiter en inférieurs ceux que l'on appelait des égaux et des frères. Cette contradiction intrinsèque vouait tous les efforts des patriotes autrichiens à l'infécondité.

Ainsi un vice intellectuel rédhibitoire condamnait par avance tout ce mouvement. C'est à Hormayr que nous le reprochons surtout, puisque nous avons été amenés à découvrir en sa personne la meilleure expression du nouvel idéal. Il faut dire à sa décharge pourtant qu'il fut aussi bien mal secondé et que personne dans son entourage ne lui rendit le service de mettre au point ses idées et

de les épurer. La critique de Grillparzer, qui aurait pu signifier le salut, vint beaucoup trop tard. L'esprit impétueux du gentilhomme tyrolien avait besoin d'être guidé par un jugement sûr. On se prend à déplorer qu'il n'ait pas trouvé sur sa route une âme qui sût le comprendre et l'orienter. Aux côtés du baron de Hormayr, il a peut-être manqué une femme. Son mariage ne fut qu'une catastrophe entre autres. Quant à la bonne, l'excellente Caroline Pichler, elle ne pouvait lui être d'aucun secours. Avec moins de fougue et de passion, elle avait au fond les idées plus étroites encore que lui et son bon sens foncièrement bourgeois lui interdisait la compréhension de tous grands problèmes. C'est quelque Dorothée ou quelque Rahel autrichiennes qu'il eût fallu à Hormayr !

Ce fut le malheur de cet homme, qui nous fait par moments l'impression d'un beau talent dévoyé, de n'être entouré que de médiocrités. Ce mot ne veut pas être une insulte pour les frères Collin ni pour tous les esprits distingués qui se pressaient autour du gentilhomme tyrolien. Aucun pourtant n'était vraiment original et ils se bornèrent à appliquer servilement les principes du maître. Réduit à tout tirer de son propre fond, prématurément épuisé d'ailleurs par des occupations trop nombreuses et trop variées, Hormayr devait succomber à la tâche sans que personne songeât à prendre de ses mains défaillantes le flambeau. Au moment même où il semblait environné d'une foule innombrable d'admirateurs enthousiastes et d'imitateurs zélés, il était irrémédiablement seul.

On ne peut sur ce point qu'accuser le destin. Par contre les procédés dont le gouvernement autrichien usa envers cet homme sont difficiles à justifier. On a beau dire que, dans la suite, Hormayr prouva lui-même par sa campagne haineuse contre l'Autriche le bien-fondé des défiances où sa carrière s'était brisée : n'est-il pas plus équitable de considérer que cette haine ne fut jamais née si on ne l'avait impérieusement provoquée ? Evidemment le caractère de Hormayr et son activité ne laissaient pas que d'avoir

des aspects inquiétants. Etait-ce une raison pour humilier durement, à la première occasion, cet esprit intransigeant, ce cœur insatiable ? Tout homme d'Etat vraiment grand doit être en même temps un éducateur. C'est le tort inexpiable de l'Empereur et de son ministre de n'avoir pas su le comprendre. On ne peut les laver du reproche d'avoir traité Hormayr indignement : pis qu'injustes, ils furent maladroits et mesquins.

François II vivait dans la terreur des sociétés secrètes et des menées révolutionnaires. La triste destinée de Louis XVI et de Marie-Antoinette le hantait. L'aventure prodigieuse de Napoléon avait achevé de fixer son idéal : conserver l'Autriche intacte en face de tant de dangers. Il lui sembla à cet effet suffisant de posséder de bons fonctionnaires et une armée bien exercée. Quant aux poètes, il s'en défiait, surtout lorsqu'ils clamaient leur patriotisme ou s'avisaient de modeler les sentiments du peuple envers la dynastie. Il ne pouvait oublier qu'en France les intellectuels, d'abord plats flatteurs de Louis, avaient ensuite méthodiquement préparé la Révolution. Le zèle de Hormayr dut lui paraître indiscret : cet historien aux talents trop divers et qui ne se laissait enfermer dans aucune catégorie de fonctionnaires, devait par le fait même encourir les plus graves soupçons. Peut-être aussi ne pardonnait-on pas à Hormayr d'en savoir et d'en dire trop long sur le passé des Habsbourg et, sous prétexte de surexciter le dévouement des peuples, de trop leur parler de leurs vieilles libertés. Ce fut bien là son tort impardonnable en Tyrol. Tout cela explique la sévérité du monarque envers un homme qui avait par ailleurs si bien mérité de sa patrie et de la dynastie. Sévérité qui n'en fut pas moins une faute. Cette force tumultueuse qui bouillonnait en Hormayr, il fallait la capter et l'apprivoiser au lieu de vouloir brutalement l'anéantir. François II ne le comprit pas ; sa conduite envers Hormayr fut inélégante et maladroite.

Quant à Metternich, il est moins excusable encore. Pour

avoir observé de près Napoléon, il connaissait la puissance toute nouvelle de l'opinion publique et de la presse ; il ne pouvait pas ignorer quels services Hormayr était susceptible de rendre sur ce terrain. Sans doute il était trop fin aussi pour ne pas flairer tous les dangers que recélait la propagande un peu confuse du prophète autrichien ; ce n'était pas une raison suffisante pour essayer purement et simplement de lui casser les reins. L'Autriche ne disposait vraiment pas de tellement de talents à ce moment qu'il fût sage de vouloir anéantir celui-là. Extrêmement sensible à la flatterie et à l'amitié des grands, Hormayr aurait pu devenir pour Metternich, au même titre que Gentz, le plus précieux et le plus zélé des collaborateurs. En le traitant inopinément en rebelle, on le poussa irrésistiblement à la révolte. Ce fut pour son malheur, mais pour celui de l'Autriche aussi : il était fatal que de la fange où on le précipitait quelque chose rejaillît sur ses anciens dieux. Metternich fut peu politique de ne le pressentir pas. Parmi les séides dont il s'entoura, l'auteur du « Plutarque » eût pu faire meilleure figure que beaucoup d'autres. Et Hormayr était de ces hommes qu'un gouvernement n'a jamais intérêt à se mettre à dos.

Les responsabilités de l'échec sont donc partagées et, n'en déplaise aux amateurs de situations parfaitement nettes, nous ne prendrons parti dans ce débat ni pour Hormayr, ni pour ses persécuteurs. Si l'auteur du Plutarque nous fascine d'abord par sa prodigieuse énergie et son immense érudition, il y avait assez d'imperfections pourtant dans son caractère et dans ses idées pour qu'une certaine défiance à son égard nous paraisse largement justifiée. D'un autre côté les humiliations dont on l'abreuva étaient en grande partie imméritées et inutiles. Elles ne font pas honneur à ceux qui en prirent l'initiative. Et voilà bien la conclusion suprême qu'appelle notre étude : la rigueur dont on usa envers l'esprit le plus ouvert et le plus actif de l'Autriche à cette époque témoignait de dispositions inquiétantes chez les dirigeants et était de

mauvais augure pour l'avenir de l'Etat des Habsbourg.

En ce sens, la triste destinée du gentilhomme tyrolien, la honte où le précipitèrent ceux-là même au service de qui il avait rêvé de prodiguer tous les trésors de sa science et de son énergie, nous apparaissent singulièrement révélateurs.

Cette aventure douloureuse n'est que la première d'une longue série qui jettera un voile de tristesse et de deuil sur le « règne » de Metternich. A l'exemple de Hormayr, bien d'autres hommes d'esprit et de cœur tourneront le dos à leur patrie et s'en iront manger le pain amer de l'exil. Et tous aussi, comme Hormayr, ils se rendront coupables de la moins pardonnable des indignités : ils dénigreront leurs anciens dieux, ils jetteront l'insulte à leur pays natal. Si l'histoire de Hormayr, héritier d'un des plus illustres noms de Tyrol, est particulièrement affligeante, celle de Sealsfield par exemple, ou de Gross Hoffinger, n'est guère plus réconfortante. Toutes ces destinées sont bâties sur le même schéma que nous voudrions presque appeler « metternichien » : ici et là ce sont des hommes de talent qui brûlent d'abord de servir leur patrie et qui bientôt, rebutés, s'en vont sur la terre étrangère gagner péniblement leur vie et malheureusement aussi donner libre cours à toutes leurs rancœurs.

Chacune de ces existences, prise isolément, ne semble pas appeler l'indulgence, tout au plus la pitié : mais si on les met côte à côte, il s'en dégage une grande leçon. Surtout si nous considérons que, dans le même temps des poètes aussi authentiques que Auersperg et Bauernfeld, Lenau et surtout Grillparzer, gémissaient eux aussi sur l'incompréhension et la malveillance auxquelles ils étaient en butte de la part du gouvernement autrichien. L'ère de Metternich sera caractérisée par un gaspillage d'énergie intellectuelle, par un divorce absolu et infécond entre les choses de la politique et celles de l'esprit. Les plus beaux génies gémiront dans la servitude et des talents de fort bon aloi seront condamnés à l'exil, ne trouvant à s'exercer qu'au service de l'étranger.

La disgrâce de Hormayr ouvre cette ère de gaspillage des forces intellectuelles de la nation, elle marque le début de ce triste conflit où furent broyés tant de beaux talents et d'où sortirent tout au moins meurtris tant de grands cœurs qui s'obstinaient à ne pas désespérer de l'Autriche et de sa dynastie.

Et pourtant une tentative conduite avec tant de vigueur ne saurait, même une fois avortée, apparaître complètement vaine. Nous avons constaté l'échec de Hormayr et précisé quelques responsabilités. Il reste à noter le retentissement positif que ne pourrait tout de même manquer d'avoir son immense effort.

Hormayr a le premier dit les mérites de l'Autriche et la noblesse de son rôle dans l'histoire européenne ; le premier, il a bien senti et bien montré que la formation de ce grand Etat ne pouvait être la conséquence d'une série de hasards providentiels ; le premier enfin, il a célébré les monarques et les héros autrichiens. Qu'il l'ait fait sans discernement parfois et qu'il ait trop souvent confondu l'histoire avec l'apologie la plus effrénée, cela diminue la valeur de son œuvre sans la supprimer entièrement. Son excuse, c'est que personne n'avait fait mieux en Autriche avant lui et aussi que, réagissant contre des préjugés bien ancrés, il devait fatalement incliner à la polémique et à la passion. Mais il y avait dans ses théories souvent confuses et contradictoires un fond de vérité certain. Que l'idée autrichienne ait existé, qu'elle ait été salutaire pour l'Europe et le monde chrétien, c'est une vérité dont on ne doute plus guère aujourd'hui et qui était pourtant neuve quand Hormayr la proclamait. Sans doute les Habsbourg ont commis tant de fautes et tant d'erreurs qu'il faut bien les considérer comme les premiers responsables de la ruine de leur dynastie ; ce n'est pas une raison cependant pour méconnaître la grandeur de leur œuvre historique au service de la civilisation. La vieille Autriche n'est plus et c'est de son propre sein qu'ont jailli les forces qui devaient la détruire ; elle n'en a pas moins

assuré pendant des siècles aux pays du centre de l'Europe un équilibre et un bien-être que d'autres peuples pouvaient justement envier. Il n'était pas tellement facile de régler les rapports politiques et économiques de toutes les nationalités éparpillées sur les bords du Danube ; l'ancienne Autriche réalisait une solution qui, sans être idéale, offrait des avantages certains. Qu'il soit malaisé d'en trouver une meilleure, nous en faisons la cruelle expérience aujourd'hui. Et l'on se prend à regretter que Hormayr n'ait pas mieux réussi, qu'il ne se soit pas fait une idée plus juste de sa mission, que l'Autriche enfin n'ait pas prêté une oreille plus attentive à sa prédication, séparant le bon grain de l'ivraie, afin d'inaugurer un nouveau régime bienfaisant pour ses peuples et pour l'Europe. Il y avait là une grande idée qui n'a pas su prendre pleinement conscience de soi et qui s'est laissée mourir d'inanition. La destinée de cet Empire aurait, dès 1809, pris une tout autre tournure si Hormayr avait entrevu plus nettement le but et les moyens et s'il avait été plus efficacement soutenu. Laissons-lui du moins le mérite d'avoir le premier rendu justice aux gloires de son pays, d'avoir essayé de donner une âme commune à cet ensemble disparate de peuples. Son œuvre ouvre l'ère des grandes recherches historiques en Autriche et ses erreurs furent de celles où risquent de tomber tous les précurseurs, animés de plus d'enthousiasme que de circonspection. En tout cas son seul mérite serait-il d'avoir le premier exploré le passé de l'Autriche, pour montrer qu'une idée invisible et présente avait présidé à la formation de ce grand Etat et pour signaler la nécessité de dégager enfin l'âme commune de tous ces peuples, qu'on devrait lui faire une place de choix parmi les personnalités les plus représentatives et les plus attachantes de l'ancien empire autrichien.

Dans le domaine littéraire aussi, Hormayr a, en dépit de ses erreurs, exercé une influence décisive et, somme toute, bienfaisante. Sans doute le principe fondamental de sa doctrine était faux. Il voulait que les hommes de

lettres fissent de l'histoire nationale la matière à peu près exclusive de leurs écrits, que le patriotisme, le culte des héros, le dévouement à la dynastie devinssent la source unique de leur inspiration. C'était avilir la littérature qui, si elle ne méprise pas l'amour de la patrie considéré comme un des plus nobles sentiments dont soient capables les hommes, ne saurait cependant s'asservir à de telles préoccupations sans abdiquer sa véritable grandeur. L'expérience se chargea d'ailleurs de démontrer à Hormayr qu'il faisait radicalement fausse route. Tous les poètes de ce temps eurent beau répondre à son appel et célébrer à l'envi l'Autriche, sa dynastie et ses gloires nationales, de tout ce noble enthousiasme qui embrassait les genres les plus divers, aucune œuvre vraiment belle n'est allée à la postérité. Des ballades de Caroline Pichler ou des épopées que rimaient avec tant de zèle Henri de Collin, Ladislas Pyrker et Thérèse Artner, on ne sait ce qui a le plus complètement sombré dans l'oubli. Mais il ne faut pas juger uniquement sur ces défaites l'action littéraire de Hormayr. La loi des mondes voulait que ce qu'il y avait de factice dans les idées qu'il semait à tout vent fût emporté avant d'avoir pris racine. Mais il y avait aussi un peu de bon grain et qui devait germer. Si nous considérons l'évolution de la littérature autrichienne aux XVIIIe et XIXe siècles, nous nous apercevons que Hormayr se trouve placé juste à l'issue d'une époque de décadence et à l'orée d'une période particulièrement éclatante. Faut-il lui attribuer le mérite de cette radieuse transformation ? Non sans doute, et il ne fut pas le père du génie des Grillparzer et des Lenau. Il serait tout aussi injuste pourtant de lui dénier la moindre part à cette évolution ; se pourrait-il que cet homme qui a remué tant d'idées fût resté sans influence sur le grand renouveau poétique qui s'élaborait ? De fait il eut d'abord l'immense mérite de réagir contre les principes, néfastes en Autriche plus encore que partout ailleurs, de l' « Aufklärung ». Nous avons vu qu'en important au pays de la plus fraîche et de la plus exquise sensibilité cette philo-

sophie desséchante qui était en opposition radicale avec les principes fondamentaux de la civilisation autrichienne, le XVIIIe siècle finissant avait étouffé toutes les traditions vivifiantes et fait naître des poètes aussi lamentables que Blumauer, prince du mauvais goût et des esprits faux. Or même si les principes de Hormayr pouvaient eux aussi se révéler dangereux à la longue, il faut avouer qu'ils étaient pourtant d'une autre qualité et que le jeune érudit rendit un service certain à la littérature de son pays en lui infusant à nouveau le sens du noble et du grand. Hormayr a mis fin aux errements d'un rationalisme prétentieux et creux, il a rappelé qu'un peuple se doit de rester fidèle à sa propre culture, il a remis en honneur toutes les saines traditions du passé autrichien.

Mais nous ne croyons pas qu'il faille borner là son mérite : et il a dû exercer une influence positive plus précise sur l'évolution qui a suivi. Qui dira dans quelle mesure les grands poètes de l'ère glorieuse ont profité de ses erreurs ? Grillparzer aurait eu plus de peine sans doute à créer ses premiers chefs-d'œuvre s'il n'avait eu devant les yeux, durant sa jeunesse, l'exemple instructif de tous ces disciples de Hormayr, doués de plus de bonne volonté que de génie. Il avait été en contact avec eux et avec le maître lui-même ; il avait vécu dans l'atmosphère électrisante qu'ils avaient su créer. Se pourrait-il qu'il ne lui en soit rien resté ? Dans un milieu moins riche en influences diverses et en suggestions de toute sorte, peut-être le génie de Grillparzer aurait-il eu plus de peine à éclore et à se maîtriser. Sans doute le grand poète a par la suite criblé de flèches Hormayr, Collin et Caroline Pichler. Mais ces attaques mêmes sont en un sens une preuve de l'impression qu'avaient produite sur lui leur exemple et leurs idées ; s'il finit par les répudier, il les avait d'abord observés et médités; et c'est dans cette étude qu'il avait formé ce jugement dont la sûreté et l'acuité nous étonnent. En dépit de ses protestations, Grillparzer a beaucoup appris de Hormayr. Ce sentiment autrichien, qui est au fond de toutes

ses œuvres et de tout son être même, est-il si différent de celui que prêchait l'auteur du Plutarque ? Il est clarifié, épuré, sublimé par la flamme du génie, mais non pas d'une autre essence. Et quand on voit quelle place les Habsbourg tiennent dans l'œuvre du grand poète, ne pense-t-on pas irrésistiblement à celui qui, au début du siècle, fut le chantre le plus persuasif des gloires de la dynastie ? Le poète d' « Ottokar » avait beau renier le gentilhomme tyrolien, son œuvre lui rend hommage en cent lieux. Et on pourrait en dire autant de bien d'autres poètes. Le « Dernier Chevalier » d'Anastasius Grün n'est-il pas d'inspiration hormayrienne ? Où tous les drames ou épopées consacrés à l'histoire autrichienne durant la première moitié du XIXe siècle auraient-ils trouvé leur matière, sinon dans cet ouvrage prodigieux et difforme, le « Plutarque autrichien » ?

Arrêtons-nous sur cette constatation consolante que, dans le domaine de l'esprit, un grand effort n'est jamais entièrement perdu. Malgré l'échec retentissant de son apostolat, Hormayr a exercé une influence considérable sur l'Autriche, sur sa littérature et sur son histoire. A ce titre et en dépit de tous ses renîments, de toutes ses contradictions, il mérite un peu de cette estime et de cette admiration que la postérité ne doit pas refuser à ceux qui ont su croire, même si leur foi fut confuse, et qui ont voulu agir, même s'ils ont été malheureux.

Vu, le 13 juillet 1932,
Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. Delacroix.

Vu et permis d'imprimer,
le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. Charléty.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES

Cet index a été établi avec la collaboration de M. Walter GRASSPOINTNER que nous remercions ici très cordialement de son obligeance

ABRAHAM A SANCTA CLARA, 89.
ADAMBERGER, Antonie, 462.
ADAMBERGER, Marie-Anne, 295, 321.
AGNÈS DE HABSBOURG, 253.
AGNÈS DE HONGRIE, 560.
AGNÈS, femme de LÉOPOLD, 392.
AGNÈS, fille d'OTTOKAR, 372, 374.
AGRICOLA, Stephan, 54.
AGRIPPA, Ménénius, 293.
ALBERT II, 271, 295-297, 367, 368, 374, 411, 559 560.
ALBERT III, 46.
ALBERT, fils de RODOLPHE, 372.
ALBERT, le Paralytique, 271.
ALEMBERT, d', 309.
ALEXANDRE, empereur de Russie, 472.
ALXINGER, 139, 149 n, 142, 144, 160.
AMALIE DE BAVIÈRE, 567.
AMBROS, M., 117 n.
ANDERLER DE HOHENWART, Thérèse, 223.
ANDRIAN-WERBURG, 2.
ANDRÉOSSY, général, 196.
ANNE-AMÉLIE DE SAXE-WEIMAR, 120 n.
ANNA, épouse de FERDINAND Ier, 61.
ANNA, fille de LADISLAS, 49.
ANGELI, M. de, 400 n.
ANJOU, Charles-Robert d', 43.
ANJOU, Marie d', 47.
ANJOU, Louis d', 43.
ANJOU, Louis le Grand d', 28, 29.
APPONYI, A., 31 n.
ARÉTIN, 306.
ARISTOTE, 131, 435 n.
ARMBRUSTER, Jean-Michel, 496.
ARMINIUS, 390.
ARNDT, E. M., 450, 466-472, 475, 476.
ARNETH, A. de, 67 n, 68 n, 71 n, 72 n, 74 n, 76 n, 83 n, 123 n, 135 n.
ARNOLD, R. F., 359 n, 360 n, 378 n, 382 n, 386, 396 n, 397 n, 399 n, 401 n, 406 n, 407 n, 441 n, 443 n.
ARNIM, Achim von, 448 n.
ARRAGON, cardinal d', 307.
ARTHÉNICE, 308, 309.
ARTNER, Marie-Thérèse de, 402, 413, 588.
ASCHBACH, 45 n.
ASCHBAR, 56 n.
ATTERBOM, P. D., 315 n.
AUERBACH, 26.
AUERSPERG, 585.
AUGEREAU, 572.
AUGUSTE, 122, 249.
AUGUSTE LE FORT, 312.
AYRENHOFF, Cornelius de, 139, 144, 165.

BABENBERG, 37, 39, 41, 274, 356.
BABENBERG, Léopold de, 387.
BABENBERG, Marguerite de, 373.
BABO, 257.
BACH, 312.
BALLANCHE, 339.
BALZAC, 308.
BARTMAR, le Barde, 111.
BÁTHARY, Stephan, 31.
BATKA, R., 418 n, 422 n.
BAUER, W., 11 n.
BAUERNFELD, 340, 406, 585.
BÄUERLE, 406.
BAUMKIRCHER, 254, 410 n, 561.
BAXA, J., 155 n.
BAYARD, 59.
BEAUBOURG, La, 176.
BEAUMARCHAIS, 123 n.
BECKER, M. A., 315 n.
BÉNÉDICTINS, 171.
BENOIST, 25 n.
BENSERADE, 308.
BERTALI, 92.
BERTHIER, maréchal, 195.
BIBL, V., 2 n, 152 n, 481 n-489 n, 504 n.

BIDERMANN, H.-I., 29, 30, 34, 60 n-64 n.
BIHAIN, Maria (Irma WARMUTH-JANCSO), 314 n.
BINDTNER, J., 382 n, 503 n.
BISMARCK, 21, 22, 459.
BLED, V. du, 303 n.
BLUEMML, E. K., 185 n, 186 n, 217 n, 314 n, 433 n, 483 n, 484 n.
BLUMAUER, Aloys, 117 n, 118 n, 120 n, 135-139, 140 n, 141, 142, 144, 146, 161, 165, 356, 589.
BOBERTAG, F., 136 n.
BOCCACE, 305-307.
BODMER, 99, 102 n, 124, 134.
BÖCKING, E., 435 n.
BOILEAU, 99, 533.
BOLESLAV II, 39.
BONALD, de, 427.
BONAPARTE, 162, 187, 199, 213, 225, 465-467, 494, 496, 571.
BONAPARTE, Lucien, 339, 412.
BORGIA, François, 148.
BORGIA, Lucrèce, 304, 305, 308.
BORN, Ignace de, 135, 144, 295, 313.
BOSSUET, 120.
BORGONDIO, Mme de, 418, 419.
BOURBONS, les, 96.
BRAHM, O., 137 n, 252 n.
BRANDENBOURG, Georges de, 54.
BRANDENBOURG, Otto, margrave de, 373.
BRAUNOLD, le barde, 111.
BREDOW, 333.
BREITINGER, 99, 124.
BRENTANO, Clemens, 340, 428, 448 n.
BRESLAU, 40 n.
BRETSCHNEIDER, 433.
BRUNNER, 116 n.
BUECHER, W., 523 n, 528 n, 530 n, 540 n.
BÜRGER, 316, 356.
BUFFON, 309.
BURCKHARDT, Jakob, 303 n.
BURKE, 497.
BURNACINI, 94.
BUSSE, P. G. A., 537.

CANISIUS, 55.
CARLONE, 93.
CARMÉLITES, 93.
CASTELLI, 381, 397, 419, 420, 503.
CASTLE, E., 340 n.
CATHERINE DE RUSSIE, 66.
CAVAIGNAC, G., 469 n, 470, 473 n, 474.
CESTI, Padre, 92.
CEVALLO, 228.
CHAMFORT, 309.
CHANTON, 485.
CHAPELAIN, 308.
CHARLEMAGNE, 37, 373, 471.
CHARLES, archiduc, 148, 189, 190, 196, 205, 209, 227, 398, 401-405, 413, 439, 441, 442, 456, 458, 462, 474, 489, 498, 503, 504, 525, 528.
CHARLES II, 310.
CHARLES IV, 42, 44-47.
CHARLES-QUINT, 52, 55, 58, 103 n, 297, 389, 410 n, 432, 446, 578.
CHARLES VI, 34, 41, 51 n, 62, 64, 68-70, 78, 255, 568, 569.
CHARLES VII, 51 n, 570, 571.
CHARLES-ALBERT DE BAVIÈRE, 51 n, 62.
CHARLES D'ANJOU, 43.
CHARLES-EMMANUEL, roi de Sardaigne, 147.
CHARLES IV DE LUXEMBOURG, 47.
CHARMATZ, 489 n.
CHASOT, chevalier de, 311.
CHASTELER-COURCELLES, marquis Jean-Gabriel de, 221, 231, 234.
CHATEAUBRIAND, 339, 358.
CHATELET, Mme du, 310, 311.
CHAZOT, 473.
CHERUBINI, 420.
CHIGI, 306.
CHORINSKY, comte, 317, 517.
CHRISTINE DE SUÈDE, 66, 309.
CIMBURGE, 394.
CLÉRY, Robinet de, 498 n.
COBENZL, 488, 494.
COLARDEAU, 288.
COLLET, Élisabeth de, 156.
COLLIN, les frères, 110, 211, 250, 253, 259, 269, 273, 286, 319, 349, 358, 359, 360-363, 365-371, 374-376, 378, 381-391, 395-397, 402, 407, 413, 414, 418, 419 n, 420, 421, 425, 434, 436, 444, 448, 458 n, 460, 491, 503, 530-533, 537, 582, 588, 589.
COLLINGWOOD, 229.
COLLOREDO, 481, 488.
CONRAD, roi, 445.
CONSTANT, Benjamin, 339.
CORDAY, Charlotte, 333.
CORNEILLE, 98, 286, 287, 308, 375, 384, 435.
CORVIN, Mathias, 28, 49, 50, 85.
COTIN, abbé, 533.

COTTA, 239 n.
CRASSUS, 526.
CRÉTINEAU-JOLY, J., 147 n.
CRISTE, 502 n, 503 n.
CUNÉGONDE, reine, 372, 374.

DAISER, baron de, 222, 223, 229.
DANTE, 303, 305.
DANZEL, 97 n, 99 n.
DAUN, 77.
DAVID, 408.
DEAK, 580.
DEFFAND, Mme du, 309.
DEINHARDSTEIN, Jean-Louis, 391.
DOMELIC, V. de, 79 n.
DENIS, E., 56 n.
DENIS, Michel, 97, 104, 106, 109, 110, 112, 115, 116, 133, 162, 164, 236, 251, 252, 356.
DENON, Dominique Vivant, 203.
DENZEL, général, 204.
DESTOUCHES, 98.
DIDEROT, 134, 144, 309, 436.
DIEL, J. B., 448 n.
DIESSBACH, Joseph-Albert de, 147, 148, 151-155, 157, 225.
DIETRICHSTEIN, 123, 421.
DIOCLÉTIEN, 358.
DITFURTH, 89 n.
DOHME, 93 n.
DONIZETTI, 305.
DORSCHEL, G., 67 n, 74 n, 75 n.
DUGUESCLIN, 59.
DULLER, E., 189 n.
DREXLER, Antoine-Ferdinand, 396.

EHRENTRICH, le barde, 111.
EHRHARD, A., 346 n, 530 n.
EISENMANN, L., 52 n, 62 n.
ÉLISABETH, princesse, 42, 148.
ÉLISABETH, mère d'AGNÈS DE HONGRIE, 560.
ELLMAUER, Josef, 210 n.
ELSSLER, Fanny, 345, 346.
EMMERICH DE HONGRIE, 387.
ÉNÉE, 375.
ENZENBERG, comtesse, 75.
ÉPINAY, Mme d', 310.
ERASME, 87.
ERNEST, duc, 289, 291.
ERNEST DE FER, 394.
ESZTERHÁZY, Emmerich, 12 n.
ÉTIENNE, saint, 39, 73, 579.
EUGÈNE, prince, 196, 401, 572.
EURIPIDE, 435.
EYBENBERG, Marianne de, 433.

FABER (pseudonyme de ZIMMERMANN), 218 n.
FARNESINA, la, 306.
FAUST, 129.
FEIL, J., 99 n, 101 n.
FERDINAND Ier, 30, 31, 36, 49, 50-53, 55, 58, 61, 85, 163.
FERDINAND II, 55, 56, 60 n, 92-94, 296, 297, 352, 354, 410, 440, 562, 571.
FERDINAND, fils de l'empereur FRANÇOIS, 160.
FEKETE DE GALANTHA, 168 n, 170 n, 174, 176, 177 n, 179 n, 182 n, 183 n.
FELLNER, 34 n.
FISCHEL, Maximilien, 394.
FISCHER, Joseph, 420.
FISCHER, von Erlach, 94.
FLASKAMP, C., 425 n.
FONTAINE, La, 310, 453.
FOUQUÉ, Mme de, 329, 532.
FOURNIER, 153 n, 484 n.
FRANÇOIS Ier, empereur d'Autriche, 2 n, 3, 143, 148, 149 n, 158, 160, 161, 162, 192, 193, 202, 205, 208, 210, 213, 225, 226, 228, 290, 396, 398, 407, 412, 413, 458, 479, 481-485, 488, 490, 501-505, 509, 510, 514, 518, 519, 528.
FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne, 52, 153 n, 251, 456, 477, 479, 480, 481, 487, 490, 583.
FRANÇOIS DE LORRAINE, 51 n, 69, 72, 567.
FRANKL, L. A., 217 n, 388, 389 n, 490 n.
FRÉDÉRIC II, 70, 96, 102, 112, 238, 245, 250, 284, 311, 342, 466, 475, 501, 576.
FRÉDÉRIC III, 33.
FRÉDÉRIC IV, 289-291, 562.
FRÉDÉRIC-AUGUSTE, roi de Saxe, 567.
FRÉDÉRIC LE BEAU, 271, 363, 560.
FRÉDÉRIC, fils de l'empereur FRANÇOIS, 367, 368.
FRÉDÉRIC-GUILLAUME, roi de Prusse, 454, 466, 469.
FRÉDÉRIC-GUILLAUME, le Grand Électeur, 458.
FRIEDBERG, 55 n.
FUGER, Henri, 408.

GAHEIS, François de Paula, 396.
GAIGER, 498 n.
GALANTHA, Fekete de, 168 n, 174, 176, 177 n, 179 n, 182 n, 183 n.
GASSNER, F., 359 n, 362 n.
GAUDOT, David-François, 432 n.
GELLERT, 316.
GENTZ, Frédéric de, 237 n, 248, 249, 342, 387 n, 429, 439, 447, 471, 497-499, 505, 584.
GEOFFRIN, Mme, 310, 341.
GEORGES, margrave de BRANDENBOURG, 54.
GEORGES DE PODIEBRAD, 28.
GERSTENBERG, 105.
GEUSAU, A. von, 117 n, 190 n, 191 n, 193 n, 200 n, 205 n, 209 n, 211 n.
GIBBON, 358.
GINDELY, 55 n.
GLOSSY, Karl, 194 n, 218 n, 358 n, 433 n, 525 n.
GLUCK, 416, 418, 420, 421.
GNEISENAU, 473.
GOEDEKE, 359 n.
GOERRES, 425, 428.
GŒTHE, 91, 129, 131, 132, 134, 135, 138, 140, 141, 143, 158, 243, 272, 319, 323, 327, 356, 358, 367, 369, 370, 391, 420, 433, 450, 451, 453, 468, 493.
GOLTZ, 473.
GONCOURT, 310.
GONNARD, 26 n.
GORMANN, H., 526 n.
GOTTSCHALL, 390 n.
GOTTSCHED, 96, 102, 114, 116, 128, 129, 133, 135, 139, 146, 165, 258, 284, 312, 439.
GOTTVOLK, le barde, 111.
GRAMONT, chevalier de, 311.
GREINER, Mme Charlotte de, 178, 314, 316, 317.
GREINER, François de, 315, 317.
GRILLPARZER, 13, 60 n, 113, 145, 147, 166, 218 n, 253, 326, 340, 346, 363, 370, 371, 374, 383, 388, 406, 408, 416, 418 n, 419, 420, 422, 482, 521-526, 528, 529 n, 530-537, 539-541, 577, 582, 583, 590.
GRIMM, 310.
GROSS-HOFFINGER, 79, 485, 585.
GRÜN, Anastasius, 590.
GUDRUN, 87.
GUGLIA, Eugène, 38 n, 67 n, 70 n, 72 n, 76 n, 78 n, 210 n, 314 n, 490 n-493 n, 497 n.
GUGITZ, G., 120 n, 122 n, 136 n, 142, 158 n, 168 n, 186 n, 483 n, 484 n.
GUIDÉE, A., 147 n.
GUSTAVE DE SUÈDE, 309, 456.
GUTHA, 374.
GUTRATH, le barde, 111.
GYROWETZ, 381.

HACKEL, 485.
HÄNDEL, 418.
HAGER, 509, 512, 513, 515, 516, 518 n.
HAMMER-PURGSTALL, baron Joseph de, 13 n, 391, 393, 509.
HALLER, K. L. de, 450 n.
HAMEL, R., 104 n.
HAMILTON, Anthony, 311.
HAMILTON, Lady, 311.
HANSWURST, 88, 92, 101, 125, 126, 128, 129, 133, 165, 179, 180.
HANNIBAL, 390.
HARDENBERG, prince de, 469 n.
HARINGER, M., 454 n.
HARPE, La, 309.
HARTMANN, 372.
HASCHKA, Lorenz Léopold, 158, 161, 316, 318, 406, 486, 491.
HAUFFEN, A., 359 n.
HAUGWITZ, 100.
HAYDN, Joseph, 202, 486.
HAYM, R., 425 n.
HEBENSTREIT, 485, 486.
HEEREN, 286.
HEGEL, 21, 22.
HEIGEL, 153 n, 217 n, 488 n.
HELFERT, J.-A., 18, 19, 20, 27, 28, 29 n.
HELL, P., 102, 153, 294.
HENRI IV, empereur, 289.
HENRI IV, roi de France, 192.
HENKING, K., 237 n, 239 n, 240 n-242 n.
HERDER, 121, 122, 258, 288.
HERMAN, Nicolaus, 54.
HERRIOT, Édouard, 339, 342.
HILDEBRANDT, 94.
HIRN, J., 218 n, 230 n, 232 n, 234 n.
HIRSCH, 151 n.
HOCK, Stephan, 217 n, 521 n, 535, 536 n, 540.
HOCK-BIDERMANN, 117 n, 119 n, 120 n.
HOCKER, chancelier, 572.
HÖRNIGK, P. W. de, 60, 378.
HOFBAUER, Clément-Marie, 147 n,

153 n, 154, 155, 157, 429, 430, 448.
HOFER, André, 216, 218 n, 230, 231, 512, 544-548, 550-556.
HOFER, J., 153 n, 154 n.
HOFMANNSTHAL, Hugo de, 13, 14.
HOFMANNSWALDAU, 96.
HOFMANN-WELLENHOF, P., 104 n, 136 n, 138 n, 141 n, 252 n.
HOFSTÄTTER, 160.
HOHENWART, archevêque, comte, 208.
HOMÈRE, 314, 389, 390, 402, 403.
HORACE, 122, 307, 384.
HORMAYR, 26, 110, 144, 164, 166, 190 n, 193 n, 201, 215-301, 302, 318, 319, 322, 331, 332, 334, 336, 338, 340, 344, 347-426, 430, 431, 434, 436, 438, 439, 444, 446, 450, 458 n, 460, 461, 468, 476-525, 528, 530-532, 535-537, 541-590.
HORNER, E., 252 n.
HUBER, A., 29, 34, 44 n.
HUGO, Victor, 305, 427, 537.
HULDRICH, le barde, 111.
HULIN, général, 193.
HURTER, 55 n.
HUSS, Jean, 64, 579.
HYRONIMUS, Charlotte de, 314.

IGNACE, saint, 55, 56, 75, 77, 92, 93 153.
ILG, 93 n.
INNERKOFLER, A., 154 n.
ISABELLE, de Castille, 6.
ISABELLE D'ESTE, 305, 306.

JACOBINS, 153, 161, 186, 199, 240, 316, 318, 485-487, 494.
JACQUIN, Nicolas-Joseph de, 313.
JAGELLON, 49, 565, 567.
JÄGER, 46 n.
JADEN, H. von, 462 n.
JEAN, archiduc, 148, 217 n, 219 n, 224-231, 234, 238, 301, 408, 413, 415, 505-509, 513, 514, 517, 458.
JEAN, de Luxembourg, 42.
JEAN-GEORGES II, de Saxe, 311.
JEAN-HENRI, de Moravie, 46.
JEAN LE PARRICIDE, 394.
JEANNE D'ARC, 66, 264, 333.
JELLACHICH, 12.
JÉSUITES, 54-56, 59, 60 n, 75-77, 92, 94, 97, 101, 106, 116, 118, 136, 139, 145, 147, 149, 151, 154-157, 165, 171, 173.
JOACHIMI, Maria, 425 n, 438 n.
JORDAN, abbé, 311.
JOSEPH Ier, 62, 567.
JOSEPH II, empereur, 65, 66, 74, 78, 84, 103, 106, 110, 113, 115, 117, 119, 121, 123, 136, 142, 144, 146-167, 173, 176, 184, 186, 197, 201, 209, 210, 238, 241, 250, 252, 256, 283, 298, 313, 481, 483, 504, 506, 567.
JOSEPH, archiduc-palatin, 492.
JUDAS, Iscariote, 90.
JURITSCHITSCH, Nicolas, 58.

KABDEBO, 58 n.
KALCHBERG, Jean de, 252-256, 393, 415.
KARAJAN, T. G., 89 n.
KARA MUSTAPHA, 59.
KASPERL, 179, 180.
KAUNITZ, 75, 77, 110, 294, 572.
KAYSERLINGK, comte, 311.
KEMPELEN, Mme de, 203, 319, 324.
KEPLER, 55.
KEPPLER, 142 n.
KERENS, Mgr de, 112.
KHEVENHÜLLER, 77.
KING, 510-513.
KJELLEN, R., 25.
KLARWILL, V., 168 n.
KLEIST, Henri de, 402, 450-453, 455, 456, 458-462, 464, 466, 468, 472, 474, 475.
KLINKOWSTROEM, 430, 448.
KLOPSTOCK, 95, 96, 101-105, 108, 109, 112-116, 119, 121, 133-135, 142, 159, 162, 165, 251, 252, 390, 396.
KLOTZ, 127, 128.
KLUCKHOHN, A., 256 n, 257 n.
KLUCKHOHN, P., 425 n.
KNESEBECK, 413.
KNOTHE, 105 n.
KÖNIG, Éva, 128.
KÖPKE, R., 448 n.
KÖRNER, J., 428 n, 432 n.
KÖRNER, Theodor, 156, 321, 389, 450, 462, 464.
KOLLAR, 580.
KOLLMANN, Ignace, 392.
KOPETZKY, F., 123 n.
KOPP, 242 n.
KOSSUTH, 580.
KOUTOUSOF, 191.
KRACZINSKI, 124 n.
KRAFFT, Peter, 412-414, 416.

KRALIK, Richard de, 13 n, 30 n, 32, 33, 34, 37, 38.
KREBS, 312.
KRESEL, baron de, 112.
KRETSCHMANN, Karl Friedrich, 105, 108, 109.
KRONES, Franz, 29, 217 n, 218 n, 223 n, 225 n, 230 n, 232 n-235 n, 243 n, 249, 489 n, 500 n, 506 n, 508 n.
KÜRENBERG, 87 n.
KÜRSCHNER, 104 n, 359 n, 459.
KURZ, H., 44 n, 390.

LABAN, C. F., 359 n, 361 n, 362 n, 381 n, 383 n, 402 n, 421.
LACY, 77.
LADISLAS, le Posthume, 28, 48 n.
LADISLAV, roi de Hongrie, 372, 373.
LAFAYETTE, Mme de, 309.
LAMPRECHT, K., 67 n.
LANNES, maréchal, 403-405.
LANNOY, 100.
LASCY, feld-maréchal, 184.
LAUBE, 218 n.
LAUDON, 77, 184, 185, 219.
LAVATER, 237, 696.
LEDERER, Max, 361 n.
LÉGER, Louis, 3, 4 n, 40 n, 73 n, 80 n.
LEHMANN, M., 469 n-473 n.
LEHRBACH, 572.
LEIBNITZ, 145.
LENAU, 113, 166, 340, 344, 585, 588.
LÉON X, 306.
LÉON, M. de, 316.
LÉONIDAS, 58.
LÉOPOLD Ier, 34 n, 51 n, 62, 92, 150, 151, 163, 294.
LÉOPOLD II, frère de JOSEPH II, 148-153, 160, 186, 481.
LÉOPOLD DE TOSCANE, 83 n, 219.
LÉOPOLD, le Glorieux, 364-368.
LÉOPOLD, le Preux, 271, 410.
LENTNER, F., 470 n, 471 n.
LÉVIN, Rahel, 337, 342.
LESPINASSE, Mlle Julie de, 309, 310, 341.
LESSING, 96, 99, 127, 128, 133, 140, 254, 258, 284.
LIEBENBERG, 59.
LIGNE, prince de, 80, 342.
LILIENSTERN, Rühle de, 454.
LINDNER, 40 n.
LISKE, 49 n.
LOUIS XIV, 79, 97.
LOUIS XVI, 483, 583.
LOUIS LE GRAND, d'Anjou, 44, 46.
LOUIS, saint, roi de France, 43, 49, 54.
LOUIS DE BAVIÈRE, 363, 556, 557.
LOUIS DE HONGRIE, 49.
LOBKOWITZ, 372.
LÖSCHENKOHL, 100.
LODRON, Louis, comte, 391.
LOHENSTEIN, 96.
LORENZ, R., 438 n, 444 n.
LOSERTH, J., 57 n.
LUTHER, 54, 56, 91, 96, 145, 428.
LUX, J. A., 157 n.
LUXEMBOURG, maréchal de, 310.
LYCURGUE, 132.

MACBETH, Lady, 372.
MACDONALD, 467.
MACHIAVELLI, 153.
MACK, général, 190, 571.
MACPHERSON, 104, 106, 110.
MADREMA, 306.
MÄHRENBERG, Seyfried, von, 393 n.
MAHOMET, 390.
MALATESTA, Sigismondo, 304.
MAISTRE, Joseph de, 427.
MALHERBE, 308.
MANCINI, Hortense de, 310, 311.
MANTOUE, margrave de, 305.
MANZONI, 537.
MARAT, 494.
MARBOD, 38.
MARGUERITE, sœur de RODOLPHE IV, 46, 47.
MARGUERITE, impératrice, 92.
MARIA-ANTONIA, 51 n.
MARIE-ANTOINETTE, 76 n, 152, 583.
MARIE-BÉATRICE, archiduchesse, 490.
MARIE-CHRISTINE, 151 n.
MARIE DE BOURGOGNE, 6, 296, 415.
MARIE, fille de PHILIPPE LE BEAU, 49.
MARIE-LOUISE, archiduchesse, 194, 490 n, 503.
MARIA-LUDOVICA, d'Este, 210, 382, 396, 407, 409, 442, 488-490, 492, 504, 514.
MARIE-THÉRÈSE, 51 n, 62, 65-80, 84-86, 95, 96, 99, 100, 110-114, 119, 133, 135, 143, 159, 162, 164-166, 172, 175, 186, 207, 218, 226, 252, 255, 256, 283, 294, 298, 315, 334, 346, 410, 475, 490, 563, 566, 567, 569, 570.

MARIE, impératrice d'Autriche, 326.
MARIE, fille de LOUIS LE GRAND, 389.
MARIE, reine de Hongrie, 93.
MARINI, Giovanni, 93.
MARMONTEL, 309.
MARTINOVICS, abbé, 485.
MATHESIUS, Janones, 54.
MATHIAS, 55.
MAX-EMMANUEL, 565.
MAXIMILIEN, empereur, 6, 48-50, 295, 296, 366, 368, 411, 414, 446.
MAXIMILIEN, archiduc, 194-206, 527.
MAYENNE, duc de, 192.
MAYER, F. M., 12 n, 58 n, 59 n, 63 n.
MAZARIN, 35, 310.
MÉDICIS, 304, 481.
MEHLIS, G., 425 n.
MEINECKE, 22, 23 n.
MEIXNERIN, M., 117 n.
MELANCHTON, 87.
MELISSUS, 54.
MELLY, E., 409 n.
MENCKE, Burckhard, 98.
MENG, 276.
MENSI, 68 n.
MENZEL, 218 n.
MERIAN, 218 n.
MESMER, 315.
MESSALINE, 305.
METTERNICH, 2 n, 3, 14 n, 17, 21, 66, 84, 146, 166, 215, 235, 278, 339, 354, 387, 415, 488, 493, 494, 495 n, 496-505, 507, 508, 510-513, 515-517, 519, 520, 555-558, 573 n, 575, 583-585.
MEYER, von Knonau, 242 n.
MEYNERT, Hermann, 27, 28.
MICHEL-ANGE, 306, 308.
MIGAZZI, 154, 155.
MILOTA, 373.
MILTON, 104 n, 263, 316, 390, 402.
MINOR, J., 433 n.
MIRABEAU, 82 n.
MITIS, baron de, 522 n.
MITROFANOV, Paul de, 79, 81 n-83 n.
MÖSER, Justus, 132, 256.
MOLAY, Jacques, 254.
MOLIÈRE, 98, 165, 308, 436, 453, 534, 546.
MONTAGUE, Lady, 125, 175.
MONTAUSIER, 308.
MONTESQUIEU, 79.
MONTET, baronne du, 315 n.
MOREAU, 467.
MOSEL, Ignace de, 420-422.
MOZART, 181, 202, 295, 316, 420, 422, 487.
MÜLLER, Adam, 155, 156, 425, 427, 428, 449 n.
MÜLLER, Jacob, 410.
MÜLLER, Johannes de, 148, 222, 224, 226, 236-244, 246-249, 256, 258, 300, 301, 353, 361, 439, 532.
MÜLLER, W., 123 n-125 n, 127 n, 133 n.
MÜLLER-GUTTENBRUNN, A., 458 n.
MÜNSTER, comte de, 557.
MÜSEBECK, E., 464 n.
MUND, comte, 480.
MUNKER, F., 123 n.
MURAT, prince, 191, 193.
MUSSET, Alfred de, 427.
MUTHER, Richard, 413, 414.

NADLER, J., 428 n.
NAGL-ZEIDLER, 54 n, 60 n, 87 n, 88 n, 90 n, 92 n, 94 n, 101 n, 102 n, 106 n, 118 n, 138 n, 161 n, 217 n, 315 n, 403 n.
NAPOLÉON, 8, 78, 143, 148, 167, 185, 190-193, 196, 197, 200-203, 205, 206, 212-214, 217 n, 221 n, 228, 229, 248, 259, 281, 330, 331, 339, 342, 352, 361, 363, 374, 376, 382, 385, 396, 399, 400-405, 412, 439, 443, 451, 453-455, 457-460, 462, 469, 471, 473, 475, 478-480, 488, 490, 492, 494-496, 498, 501, 503-508, 511, 515, 516, 524-528, 536-541, 549, 569, 571, 572, 576, 577, 581, 584.
NECKER, 150.
NEIDHART, von Reuenthal, 88.
NÉRON, 44, 45.
NESTROY, 88.
NEUBER, Caroline, 98, 99 n.
NIBELUNGEN, 39, 87.
NICOLAI, Frédéric, 105, 140, 167, 168, 169 n, 170 n, 171 n, 172, 173 n, 174, 175, 176 n, 177 n, 179 n-182 n, 183.
NIETZSCHE, 38 n.
NINON DE LENCLOS, 309, 341.
NOVALIS, 426, 427, 429, 450 n.
NUMA, 132.

OLDENBURGER, P. A., 61 n.
ONCKEN, W., 469 n, 473 n.
OSSIAN, 104-106, 108, 109, 111, 113.
OTHON III, 37.
OTTOKAR, 39, 40, 41, 50, 84, 371, 373, 374, 389, 392, 445, 446.
OVIDE, 134, 307.

PALACKY, F., 12, 36 n, 580.
PAYER, von Thurn, 135 n.
PELET, 196 n.
PENKLER, Joseph de, 153-155, 157.
PERGEN, comte de, 135, 484.
PERGER, Ferdinand de, 412, 416.
PERINET, J., 407 n.
PERTH, M., 194 n-197 n, 205 n, 211 n.
PÉTRARQUE, 45, 46 n, 305, 307.
PETTER, Antonie, 409, 411, 415, 416.
PEZZL, J., 168 n, 170 n, 174, 177 n, 179, 180 n, 182 n.
PFEIFFER, 87 n.
PFÜLF, O., 147 n.
PHILIPPE LE BEAU, 6, 49.
PHILIPPE, Don, de Bourbon, 70.
PHILIPPE DE MACÉDOINE, 461.
PICCINI, 416.
PICHLER, André, 317.
PICHLER, Caroline, 178, 185 n, 191 n 194 n-198 n, 199-204, 205 n, 209, 210 n, 211 n, 212, 217 n, 218 n, 259, 298, 301, 303-358, 360, 363, 365, 377, 385, 386, 388, 391, 394 n, 401 n, 402, 407, 410, 414, 415, 421, 422, 430, 431, 433, 434, 448, 449, 462, 464, 492, 501, 514 n, 521, 522 n, 530, 534, 582, 588, 589.
PIE VI, 136, 159.
PIE VII, 228, 397, 507.
PILAT, Joseph de, 430, 497.
PLATON, 131, 134, 304.
POLYBE, 237.
POMIS, Pietro de, 93.
POZZO, Fra Andrea dal, 93.
PRANDSTÄTTER, 485, 486.
PREMYSLIDES, 28, 42, 579.
PRIBRAM, 34 n.
PROBST, 139 n, 142.
PYRKER, Ladislas, 388-391, 393, 402, 588.

RACINE, 98, 165, 286, 287, 435.
RAIMUND, 129, 145.
RAHEL, 340, 344.
RAMBOUILLET, Catherine, marquise de, 307, 308, 310, 341.
RAMLER, professeur, 112.
RAKOCZY, 579.
RANKE, 469 n, 473 n, 566.
RAPHAËL, 306, 307, 308.
RÉCAMIER, Mme Juliette, 309, 310, 318, 339-341.
REDEN-ESBECK, 98 n.
REDLICH, Joseph, 9.
REDLICH, Oswald, 29 n, 34, 35.
REICHARDT, J. F., 433 n.
REINBECK, 344 n.
RENNER, Carl, 4.
RETZER, 104 n.
RHYN, R. van, 190 n.
RICCI, La, 176.
RICHELIEU, 35.
RICHTER, H. M., 101 n-104 n, 120 n, 121 n, 129 n.
RICHTER, Joseph, 399.
RIEDECKER DE KUENRING, comte, 253.
RIEDEL, baron de, 485.
RIMINI, Francesca de, 303.
RIMINI, Isotta de, 305.
RINGSEIS, J. N., 340 n.
RINGULF, le barde, 105 n.
ROBERT, André, 13 n, 452 n.
ROBESPIERRE, 509.
RODOCANACHI, E., 303 n.
RODOLPHE, archiduc, 31.
RODOLPHE, le Fondateur, 33.
RODOLPHE DE HABSBOURG, 40-42, 44-48, 290, 294, 295, 358, 365, 369-375, 385, 387, 389, 393, 410, 416, 422, 440, 441, 444-446, 559, 560.
RODOLPHE II, 55.
ROLLET, H., 252 n.
ROSCHMANN, 509-514, 516-518.
ROSENTHAL, L. A., 104 n.
ROSSINI, 418, 422.
ROTHKIRCH-PANTHEN, 406 n.
ROUGE, I., 438 n.
ROUGET DE LISLE, 379.
ROUSSEAU, Jean-Jacques, 113, 123, 124, 241, 310, 452, 531.
RUPPRECHT, 393, 394.
RUSS, Charles, 409-411, 416.

SABLIÈRE, M. de, 308.
SAFARIK, 580.
SAINT-ÉVREMOND, 309, 311.
SAINT-HILAIRE, 403.
SAINT-PIERRE, Bernardin de, 318 n.
SAUER, A., 433 n, 521 n, 525 n, 535, 536 n.
SAURAU, comte, 317, 484, 486, 489.
SCAMOZZI, Vincenzo, 94.
SCARRON, 138, 309.
SCHARNHORST, 469 n, 470 n, 472, 473, 476, 477.
SCHELLENHOF, 221.
SCHELLING, 429.

SCHEYB, Frantz Christoph von, 100, 101, 114, 115, 165, 251, 375, 390.
SCHILL, 473.
SCHILLER, 91, 135, 138, 141, 142, 243, 272, 295, 319, 332, 345, 356, 365, 366, 369, 370, 450, 451, 468.
SCHIMMER, K. A., 189 n, 191 n-202 n, 203, 205 n, 206 n, 208 n, 209 n, 211 n, 214 n.
SCHLEGEL, Dorothée, 439, 498.
SCHLEGEL, les frères, 17, 156, 157, 210, 218 n, 239, 319, 320, 321, 327, 328, 339, 363, 382, 424-427, 430-436, 438-449, 477, 491, 498, 499, 532.
SCHLEIERMACHER, 429.
SCHLENTER, 97 n.
SCHLESIER, 237 n.
SCHLIEBEN, Caroline de, 452 n.
SCHLITTER, H., 79 n.
SCHLÖZER, 237.
SCHLOSSAR, A., 168 n, 252 n, 253 n, 255 n.
SCHMIDT, feld-maréchal, 190.
SCHMIDT, Erich, 128 n, 129, 140 n.
SCHNEIDER, 510, 513, 514, 516, 518.
SCHNELLER, Julius, 319.
SCHÖNBECK, Ignace de, 396.
SCHÖTTER, 42 n.
SCHREYVOGEL, Josef, 135 n, 433.
SCHWARZENBERG, prince, 571.
SEALSFIELD, Ch., 484 n, 585.
SECKENDORF, 491 n.
SEDLNITZKY, 354 n, 403, 519.
SÉGUR, 81 n.
SEUFFERT, B., 131 n.
SÉVIGNÉ, Mme de, 309.
SHAKESPEARE, 140, 144, 175, 243, 436, 438, 453.
SIGISMOND, empereur, 28, 56, 84.
SIGISMOND DE LUXEMBOURG, 46, 47.
SILVIUS AENEAS, 175.
SIMON, jacobin, 494.
SINED, le barde, 106, 108, 109, 111, 113, 162, 251.
SOBIESKI, 59, 565.
SOCHER, 55 n.
SOLARI, Santino, 94.
SOLIMAN, 8, 58.
SOLON, 132.
SOLTIKOV, 456.
SONNENBOURG, Frédéric de, 41.
SONNENFELS, Joseph de, 123-129, 130 n, 131-133, 141, 143, 144, 146, 161, 165, 179, 360.
SOUVAROV, 456.
SPANN, O., 26.
SPARTACUS, 526.
SPENLÉ, 337 n, 342.
SPEZZA, Andrea, 93.
SPRETTEN, Paul de, 54.
SPRINGER, A., 4, 29.
SPRINGER, R. (K. RENNER), 5 n.
SRBIK, H. de, 14 n, 21, 493 n-495 n, 497 n.
STADION, comte, 193, 227, 231, 235, 408, 409, 470, 488, 489, 492, 495, 496, 499, 502, 503, 507.
STAEGEMANN, 402, 464.
STAËL, Mme de, 310, 319, 320, 324, 329, 330, 337, 339, 391, 431, 491.
STARHEMBERG, Guido, 391.
STARHEMBERG, Rudiger de, 59, 89.
STEIG, R., 448 n.
STEIGER, M., 527 n, 528 n.
STEIN, baron de, 469-471, 472, 476, 477.
STEINACKER, 31 n.
STEINHERZ, 44 n.
STERN, A., 473 n.
STOCKMANN, A. S. J., 425 n, 428 n.
STOLL, 491 n.
STRANITZKY, Josef Anton, 88.
STRAUSS, Jacob, 45.
STRECKFUSS, 319, 433, 434 n.
STUBENBERG, 253.
SWIETEN, Gérard van, 77, 121 n, 136.
SYBEL, 151 n.
SZECHENYI, 580.

TACITE, 105 n, 237.
TASSO, 402.
TEZNER, F., 31 n.
THÉOCRITE, 316.
THÉODORIC, 38.
THÉRÈSE DE NAPLES, 210.
THIERSCH, H. M. J., 225 n, 237 n, 248 n, 249 n.
THUCYDIDE, 237.
THUERHEIM, Lulu, 190 n, 193 n, 196 n, 209 n, 210 n, 326 n, 401 n.
THUISKON, 106.
THUGUT, baron, 502.
THURN, comte, 352.
TIECK, L., 363, 426, 429, 439, 448.
TILLY, comte de, 342.
TITE-LIVE, 249.
TOEKOELI, 579.
TOERRING, 252.
TOIFEL, 59 n.

TORNIUS, Valerian, 303 n, 314 n.
TORRE, Sineo della, P., 156.
TOSCANE, Léopold de, 83 n.
TOURNÉLY, P. de, 156.
TOUSSAINT, Josèphe de, 156.
TRATTNER, 103 n.
TRAUTMANN, K., 93 n.
TRAUTSON, princesse, 100.
TREITSCHKE, Henri de, 21, 459.
TRIMMEL, Émile, 397.
TSCHUDI, 242.
TULLIA, 307.
TURBA, 63 n.
TURGOT, 309.

UNGNAD, Hans, 57.

VÁCLAV, fils de CHARLES IV, 46.
VÁCLAV II, 40.
VÁCLAV, fils d'OTTOKAR, 374.
VÁCLAV, saint, 40 n.
VARIN, P., 156.
VARNHAGEN, 342.
VELUTTI, 419, 420.
VERDI, 418.
VETTER, T., 124 n.
VICTORIA, reine, 67.
VIGANO, la, 176, 325.
VILLERS, Charles-François de, 287, 288.
VIRGILE, 138, 165, 307, 316, 370, 371, 375, 389.
VIRGINEO, Luigi P., 156.
VOGELWEIDE, Walther de la, 39, 87.
VOITURE, 308.
VOLLMOELLER, 87 n.
VOLKELT, I., 529 n.
VOLTAIRE, 79, 98, 134, 138, 144, 146, 151, 310, 311, 390, 436.
VOSS, 473.

WACKENRODER, 426.
WAGNER, K., 359 n, 360 n, 378 n, 382 n.
WAGNER, Richard, 93, 391, 418.
WALLENSTEIN, 91, 93, 279, 562.
WALZEL, O., 425 n.
WANIEK, 97 n-101 n.
WART, Rodolphe de, 560.
WEBER, C. M. de, 422.
WEBER, von Treuenfeld, général, 205.
WEGELE, 238.
WEIGL, 381.
WEISKERN, 100.
WEISS, K., 104 n.
WEISSE, 112.
WEKHRLIN, 158 n.
WELDLER-STEINBERG, A., 462 n.
WELLSPERG, comte, 102, 103 n.
WELSER, Philippine, 393, 394 n.
WERMINSKY, 42 n.
WERNER, R. M., 117 n.
WERNER, Zacharias, 155, 156, 319, 323, 425, 448, 532.
WERNER DE MAYENCE, 410.
WERTHEIMER, 166 n, 195 n-197 n, 210 n, 489 n, 490 n, 492 n, 493 n, 506 n, 508 n-512 n, 514 n, 517 n-519 n.
WERTHWIG, le barde, 111.
WESSENBERG, 473.
WESTENRIEDER, Lorenz de, 256-258.
WIELAND, 116, 120, 133-135, 137, 138 n, 139, 140, 142, 144, 162, 165.
WIHAN, Joseph, 250, 251 n, 257 n, 258, 273, 386, 415, 418 n, 500, 535.
WINCKELMANN, 201, 276.
WINKLER, A., 2 n, 24 n, 25 n, 63 n.
WINTER, 55 n.
WINTER, E. K., 147 n-149 n, 153 n, 155 n, 156 n, 429 n.
WITTELSBACH, 556.
WLADISLAW, 29.
WLASSACK, 381.
WOLF, A., 72 n, 97 n, 117 n, 131 n, 151 n.
WOLFF, Christian, 97, 98, 145.
WOLFSGRUBER, C., 153 n, 155 n, 480 n-483 n.
WRBNA, comte, 211 n, 212.
WÜLFING, 391.
WURZ, Ignace, 112.
WURZBACH, 123 n, 136 n, 217 n, 218 n, 231 n, 359 n, 388 n-390 n, 402 n, 409 n, 412 n, 420 n.

ZAUNER, Franz, 210 n.
ZEDLITZ, 537.
ZEHNTBAUER, 63 n.
ZEIBIG, 48 n.
ZEIDLER, J., 60 n, 95 n.
ZEISSBERG, 48 n.
ZICHY, T., 31 n.
ZIEGLER, Mme de, 312.
ZIMMER, H., 462 n.
ZIZKA, 579.
ZOLLING, Théophile, 459.
ZRINYI, 58, 59, 389, 463, 464.
ZWIEDINECK-SUEDENHORST, 189 n.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos IX

Préface XI

Chapitre Premier. — *L'élaboration d'un idéal autrichien* 1

I. — En quel sens on peut parler d'une idée autrichienne 1

II. — Quelques modernes témoins du vieil idéal autrichien 15

III. — La formation d'un idéal autrichien jusqu'à la Pragmatique Sanction..... 37

IV. — L'œuvre de consolidation de Marie-Thérèse et les déboires de Joseph II 65

Chapitre II. — *Les influences rivales en Autriche au XVIIIe siècle* 86

I. — La civilisation autrichienne au XVIIe siècle 86

II. — L'influence de Klopstock sous le règne de Marie-Thérèse 95

III. — Le triste bilan du joséphinisme et de l' « Aufklärung »..... 116

IV. — Premiers symptômes d'un revirement après la mort de Joseph II 146

Chapitre III. — *Vienne pendant les invasions françaises* 167

I. — Vienne et les Viennois vers la fin du XVIIIe siècle..... 167

II. — Les invasions françaises en Autriche. 184

III. — Vienne pendant l'occupation par les troupes de Napoléon 197

IV. — Attachement à la dynastie..... 207

V. — Bilan des invasions 213

Pages

Chapitre IV. — *Le baron de Hormayr, apôtre du nouvel idéal autrichien* 216
I. — Les origines et la rapide fortune du baron de Hormayr 216
II. — L'exemple de Johannes de Müller et autres influences possibles..... 236
III. — L'idéologie du mouvement de renouveau national..... 260
IV. — Quelques inconséquences de cette doctrine..... 281
V. — Le « Plutarque autrichien » 289

Chapitre V. — *Caroline Pichler et le salon du renouveau national* 303
I. — La tradition des salons en Europe et les premiers salons viennois 303
II. — Le salon de Charlotte de Greiner et de Caroline Pichler 314
III. — Caroline Pichler : son caractère et ses idées..... 322
IV. — Essai d'appréciation de son caractère et d'explication de sa destinée..... 335

Chapitre VI. — *L'intelligence autrichienne dans le sillage de Hormayr*..... 348
I. — Caroline Pichler et la ballade patriotique 348
II. — Henri de Collin : de Régulus à Rodolphe de Habsbourg..... 358
III. — Enthousiasme patriotique général des poètes autrichiens 385
IV. — Influence des idées de Hormayr sur les beaux-arts 407

Chapitre VII. — *Le rayonnement de l'idée autrichienne hors d'Autriche* 423
I. — L'hommage des théoriciens du romantisme..... 423

Pages

II. — L'enthousiasme des poètes allemands (H. de Kleist, Körner, Arndt) 450
III. — Sympathie des patriotes prussiens pour l'Autriche..... 469
Chapitre VIII. — *Le revirement des milieux officiels et la disgrâce de Hormayr* 478
I. — Perplexité de l'empereur en présence de ce patriotisme indiscret..... 478
II. — L' « ère Stadion » et l'influence de l'impératrice Maria-Ludovica 488
III. — Le revirement après 1809 ; la lutte contre les archiducs 501
IV. — Les projets de nouveau soulèvement en Tyrol 505
V. — L'anéantissement de Hormayr..... 513
Chapitre IX.— *Le désaveu de Grillparzer*..... 521
I. — Le patriotisme clairvoyant du jeune Grillparzer 521
II. — Railleries à l'adresse de Hormayr et de ses disciples..... 530
III. — Son culte naissant pour Napoléon. 536
Chapitre X. — *La vengeance de Hormayr*..... 542
I. — Polémique contre A. Hofer et éloge de Hormayr par lui-même 544
II. — Déclaration de guerre à l'Autriche et aux Habsbourg 555
III. — Le nouveau patriotisme bavarois de Hormayr 568
Conclusion : *Hormayr, l'Autriche et Metternich* 575
Index alphabétique 591

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris